SIGILL. SCHOLÆ RELIGIONIS PACIFICÆ
COND. A.D. 1866
PRO
VERITATE
ET
REGNO
DEI
CHARLES HOLBROOK LIBRARY
Pacific School of Religion

17802

Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
Graduate Theological Union

https://archive.org/details/principesphiloso00weis_0

PRINCIPES

PHILOSOPHIQUES.

S'il faut opter, si, dans ce tourbillon,
Il faut choisir d'être dupe ou fripon,
Mon choix est fait, je bénis mon partage :
Ciel ! rends-moi dupe, et rends-moi juste et sage.

Théâtre français.

IMPRIMERIE D'AUG. WAHLEN.

PRINCIPES

PHILOSOPHIQUES,

POLITIQUES ET MORAUX,

PAR

LE COLONEL DE WEISS,

ANCIEN BAILLI DE MOUDON, ET MEMBRE DE DIVERSES ACADÉMIES.

Weiss, Christian

GRADUATE THEOLOGICAL UNION 1962

DOUZIÈME ÉDITION.

Bruxelles,

AUGUSTE WAHLEN, IMPRIMEUR DE LA COUR;

LEIPZIG ET LIVOURNE, MÊME MAISON.

1829.

HOLBROOK LIBRARY
PACIFIC SCHOOL
OF RELIGION

D
431
.W429
1829

QQ
W436

Tout dans ton livre, Weiss, me paroît réuni :
J'y trouve le savoir, l'esprit et la sagesse,
La bonté, le courage et la délicatesse.
Puis-je encor désirer? Oui : l'auteur pour ami.

Par le marquis de Chévigni.

Boellaard van Kuijk
N°1

PRÉFACE.

A vingt ans je me croyois un sage, à trente ans je soupçonnai que je n'étois qu'un sot. Mes principes étoient chancelans, mes conséquences vagues, mes passions contradictoires.

J'avois beaucoup vu, beaucoup lu, presque autant joui, encore plus souffert. J'accusois le sort et les hommes : ils avoient bien quelques torts ; mais moins que je ne leur en supposois.

Un jour heureux j'eus le courage de me demander à moi-même, s'ils n'auroient peut-être pas autant de titres à se plaindre de moi, que moi d'eux? Je jetai un coup d'œil impartial sur ma vie, et crus voir distinctement, que la plupart de ce que j'appelois *malheurs*, étoient des *fautes;* que j'avois été dupe de ma jeunesse, victime de mes penchans, et qu'avec moins d'amour-propre, moins d'imprudence, plus de modération et de flexibilité, j'eusse évité des positions dont le souvenir me glace encore.

Cet aveu, à la fois pénible et soulageant, en amena d'autres. Je voulus savoir sur quel fondement portoit ma confiance en mes propres lumières : je me rendis compte de mes opinions ; je fus étonné de leur foiblesse et de leur incohérence sur les objets les plus importans. Je vis que je pensois plus par hasard, par habitude, que par examen ; que l'esprit et l'exemple m'avoient plus séduit que la raison, et qu'entassant une foule de connoissances vaines, j'avois négligé les plus essentielles. — Devenu plus modeste, je cherchai un guide parmi les auteurs les mieux pensans. J'aurois

désiré un système complet, également éloigné de la superstition et de l'impiété, dont l'accord des principes en donnât à mes jugemens. Je cherchai en vain. L'un étoit bigot, l'autre athée; l'un superficiel, l'autre abstrait : la plupart ne traitoient que des fragmens, et les meilleurs se ressentoient du préjugé national, de la dépendance de l'emploi, des chaînes de la servitude, et plus encore du manque d'expérience, de courage et de générosité.

Mécontent d'eux, j'eus recours à mes propres réflexions ; j'y joignis l'extrait de tous, et m'en formai un système particulier, dont l'influence sur mon propre bonheur est ma présomption la plus forte en faveur de sa vérité.

En mettant plus d'ordre dans mon esprit, j'ai mis plus d'accord dans mes sentimens, plus de suivi dans mes actions, plus de succès dans mes entreprises. — J'étois inquiet; je suis tranquille : j'étois dégoûté; je suis content. — Je sais vivre avec agrément dans la société, et encore mieux me suffire dans la solitude. — Si je n'ai pu apprendre à estimer les hommes, j'ai du moins appris à leur pardonner, et à sentir qu'on a toujours plus ou moins besoin de ce retour d'indulgence de leur part.

Comme une augmentation de lumières produit naturellement le désir d'être plus utile, j'ai pensé que mes écarts pourroient en épargner à d'autres, et que mes réflexions pourroient faciliter les leurs. Je les offre moins comme des vérités que comme de simples conjectures. J'invite tout lecteur à s'en défier, et à ne les admettre qu'après mûr examen. Je le préviens que nombre de gens qui se croient très-judicieux, prétendent que j'ai l'ame exaltée, et m'accusent d'avoir beaucoup d'amour-propre. C'est peut-être pour le déguiser

que je présente mon travail, non comme un bon ouvrage, mais comme un supplément à celui qui nous manque. Tout homme doit au public le tribut de son activité, et devroit s'efforcer de laisser quelque trace honorable de son existence.

En tendant vers ce but, j'aspire moins à la gloire du génie qu'au mérite d'être utile. Je n'ai point la fatuité de prétendre avoir été toujours neuf sur des objets qui exercèrent la plume des plus grands hommes de tous les siècles. Heureusement pour le genre humain, que nombre de ces principes sont aussi anciens que lui, et qu'il ne reste souvent à un auteur moderne que le mérite du choix, de l'ordre, du style, et de l'application aux circonstances.

On devroit, en général, plus s'attacher à perfectionner qu'à créer. J'ai voulu réunir, sous le plus petit volume, le plus grand nombre de vérités importantes à connoître, soit dans la vie privée, soit dans la vie publique; en évitant cependant la sécheresse et l'obscurité. J'ai voulu tracer un cours abrégé de *manière de penser*, et lui donner cet accord, si difficile, lorsqu'on tire ses principes d'un grand nombre d'ouvrages qui considèrent les objets sous différentes faces, et les jugent d'après des règles opposées. J'ai voulu prendre un ton médiateur, qui, rapprochant les extrêmes, concilie des opinions en apparence contradictoires, et rassemble leurs maximes éparses sous un système suivi.

Mon plan est trop vaste, mes sujets trop variés, mes limites trop étroites, pour me flatter de les avoir tous bien traités. Il est difficile d'allier la nature et le préjugé, la morale et la politique, le délicat et le vigoureux, le vrai et le circonspect, et d'être à la fois démonstratif, touchant et agréable. J'ai sans doute

échoué souvent dans les détails; mais, en me comparant à mes prédécesseurs, il me semble que je n'ai pas été si malheureux dans l'ensemble. Au reste quel est l'auteur qui, s'appréciant lui-même, n'estimât pas son ouvrage fort au-dessus de sa valeur? Je désirerois qu'on voulût bien n'en porter son jugement qu'après avoir lu le tout : mais je sens que c'est trop exiger.

En traitant de l'homme, je n'ai pu parler que des mêmes passions, des mêmes effets, des mêmes causes. Un peintre renoncera-t-il à son art, parce que ses figures, comme celles de ses confrères, sont toujours composées d'yeux et de bouches, de jambes et de bras? J'écris comme d'autres dessinent, par goût, non par état (1). Je n'attache pas plus d'importance à mon travail que le public n'y en attachera probablement, et je suis exercé à recevoir son blâme avec autant de légèreté qu'il y met communément d'inconséquence. J'ai décomposé ce public, et me suis demandé à moi-même, combien je connoissois de ces individus dont le suffrage pourroit me flatter véritablement? J'ai été étonné du peu. Le croira-t-on? Le dirai-je?... Je n'ai pas trouvé un seul homme auquel je désirasse de plaire en tous points. Il en est beaucoup d'autres dont les éloges seroient pour moi la critique la plus humiliante, parce qu'ils prouveroient que mes principes ont du rapport avec les leurs.

Cette défiance du jugement d'autrui n'exclut point chez moi celle que tout homme sensé doit avoir du sien propre. Si on m'accuse d'avoir fait un mauvais livre, j'en conviendrai très-facilement, espérant que l'on conviendra aussi qu'il valoit tout autant perdre ses heures

(1) Il est peu de vocations aussi dangereuses. La vie des plus grands auteurs n'offre que l'histoire de leurs persécutions civiles, de leurs infirmités corporelles et de leurs guerres littéraires.

à cela qu'aux récréations ordinaires : sottises pour sottises, celles-ci en valent bien d'autres. N'eussé-je encensé qu'une chimère, le plaisir qu'elle m'a donné est une réalité : il est si doux de se procurer des amusemens indépendans des caprices d'autrui ! Mon projet m'a amusé, intéressé, et le travail du matin a souvent égayé ma soirée. J'avoue que le produit est au-dessous de mon attente. J'aspirois à de plus grandes choses, et je me crois capable de quelque élévation de plus; mais, pour atteindre à ce degré, il falloit des peines, et un temps que je ne voulois consacrer qu'avec quelque certitude du succès : quel qu'il soit, mon MOI, *homme du monde*, est toujours disposé à sourire des inepties de mon MOI, *homme de lettres*. — Oh ! nous ferons de bonnes plaisanteries sur sa présomption à vouloir instruire le genre humain, et puis nous lui pardonnerons en faveur de ses vues : elles étoient honnêtes.

Quel qu'en soit le résultat, je ne puis jamais manquer complètement mon but. Le plus essentiel étoit celui de m'apprécier. Un ouvrage de ce genre est le tableau de l'ame, la mesure des connoissances, et le sceau du génie. Quand il ne m'en reviendroit d'autre avantage que celui de me rendre plus modeste, je ne croirois pas avoir manqué de récompense : s'il m'assigne un rang subalterne, je me retire de la lice sans humeur, sans honte; je rentre dans la foule, et, réduit au rôle de simple spectateur, j'applaudirai sans envie aux lauriers que je ne puis obtenir. Ne pouvant être *grand homme*, j'accepte sans regret le pis-aller, d'être *bon homme*, peut-être plus conforme à mes goûts et plus compatible avec la tranquillité. Je renonce dès-lors à plusieurs projets pénibles, et, bercé par l'indolence, je reposerai doucement dans les bras de la médiocrité, me félicitant d'être du plus grand nombre.

Je proteste d'avance contre une tyrannie usitée envers tout homme qui ose publier ses pensées : c'est de le séparer du public, et de le placer dans une classe particulière, dont on exige beaucoup, et à laquelle on accorde peu : en s'en formant d'abord une trop haute opinion, on finit par en avoir une trop basse : on compare sans cesse leurs discours et leurs actions avec leurs écrits, et on s'étonne de les trouver quelquefois en contraste. Je préviens que, quels que soient les miens, ils seront toujours fort supérieurs à l'auteur : les préceptes que j'ai donnés, les modèles que j'ai tracés sont tout ce que j'ai pu imaginer de mieux dans mes meilleurs momens : et il est en outre des vérités que j'ai découvertes trop tard pour pouvoir en faire usage.

Quoique la philosophie embrasse dans sa vaste étendue tout ce qui est de l'empire de la raison, elle se concentre plus essentiellement dans les vérités de pratique. Je me suis plus attaché à l'usuel qu'au spéculatif, moins à la forme qu'au fond : la manière de raisonner des logiciens m'a rendu leur science suspecte, et je suis persuadé que les sublimes obscurités d'une métaphysique minutieuse formèrent nombre de pédans, beaucoup d'impies, et rarement des hommes de probité.

Un lecteur éclairé sentira facilement qu'il eût dépendu de moi d'être plus profond, plus abstrait ; mais j'eusse été moins vrai, moins lu, moins utile. Je converse volontiers avec les savans, mais je n'écris pas pour eux ; ces messieurs savent tout. Je n'ai qu'une seule maxime à leur rappeler, c'est de mettre leur théorie un peu plus en pratique : précepte que je m'efforce de suivre moi-même, en leur souhaitant d'y être plus heureux.

L'instruction doit naturellement tendre vers ceux qui en ont le plus besoin : sans perdre de vue aucun état, aucun âge, j'ai plus particulièrement pour but le jeune homme qui entre dans le monde. C'est avec douleur que je le préviens, qu'en formant son cœur au *grand*, au *vrai*, au *juste*, j'immole peut-être une victime au bien public : il est impossible qu'il paie long-temps de sa tranquillité, sa manière différente de voir et de sentir ; mais qu'il ne se rebute point ; qu'il fasse encore un pas de plus vers la perfection, et il retrouvera ce calme, cette paix ; il rentrera avec joie dans son intérieur, et lors même que mal entouré, l'amitié, l'estime, la confiance, ces compagnes naturelles de la vertu, se refuseroient à lui, le sentiment de sa propre dignité le consolera, le fortifiera, et jusque dans le malheur et la persécution, il ne pourra méconnoître une secrète providence qui veille sur son sort. — Qu'il ne s'attende point à trouver dans la société les principes de la raison ; qu'il ne sépare point la prudence de la droiture, et que cependant il joigne à cette dernière, la hardiesse, l'activité, la constance, qui peuvent seules en assurer les desseins ; qu'il se roidisse contre les séductions de l'exemple ; qu'il se prépare contre un étonnement dangereux et le dégoût qui en est la suite. — Je voudrois anticiper chez lui cette tardive expérience, qu'on paie souvent si cher, et dont on ne connoît le prix que lorsqu'il n'est plus temps d'en profiter. Je voudrois lui donner des notions distinctes de la vertu, écarter toute idée de faux mérite ; le garantir également des dangers de la superstition et de l'abus de la philosophie ; lui montrer les choses, non-seulement telles qu'elles devroient être, mais telles qu'elles sont en effet. « Enfin je voudrois former son esprit, toucher

» son cœur, le rendre heureux, le rendre utile. »

J'ai établi les principes que je voudrois avoir reçus dès mon enfance, ceux que je donnerois à mes fils, ceux dont l'écart me plongea dans un gouffre de calamités, ceux dont l'observation m'arracha de cet abîme et m'éleva peu à peu au-dessus de ce que mes circonstances pouvoient promettre.

Si mes pensées paroissent quelquefois durement vraies, c'est que je suis persuadé qu'il n'y a que les idées fortes qui forment les ames vigoureuses. Des maximes triviales sont suffisantes dans la jeunesse, mais deviennent inutiles dans un âge plus avancé. Le cours du monde exige qu'à la flexibilité, qui sait se plier aux maux inévitables, on joigne l'énergie qui fait résister aux moindres, mépriser les dangers utiles, et vaincre les obstacles. — Je n'ai pas donné un précepte sans le motiver, et sans en peser l'effet probable : mais je ne réponds que de la pureté de mes intentions, non de la certitude de mes calculs. La brièveté que je me suis prescrite m'a fait quelquefois supprimer les détails et conséquences intermédiaires, ce qui m'expose au blâme de n'avoir pas toujours assez lié mes pensées : mais ce qu'on peut perdre à ce remplissage omis sera plus que compensé par la précision et la clarté.

Je me suis aussi affranchi de tout ordre et règles scolastiques : j'ai suivi la marche qui m'a paru la plus conforme à celle de l'esprit humain, et à l'enchaînement le plus naturel entre les principes et objets discutés. J'ai pris l'homme par son grand mobile, l'*intérêt personnel*, et après lui avoir démontré par la seule raison, qu'abstraction faite de toute idée religieuse, *vertu* et *honneur* ne sont qu'une même chose dans son existence actuelle, j'ai ensuite recours à la

religion naturelle, et par les perspectives d'une vie future, et les preuves de l'existence d'un Dieu juste et rémunérateur, j'ajoute un nouveau degré de persuasion.

Une difficulté des plus embarrassantes, c'est de parler à la fois pour tous les états. S'il est de la dernière importance que la classe des grands soit sans préjugés, il est peut-être nécessaire que les classes inférieures conservent une partie des leurs. N'y auroit-il pas de la dureté à donner à des esclaves des sentimens de héros, et de ravir à l'heureux ignorant ses consolantes illusions ?

Il n'est pas plus aisé de tenir le même langage aux différentes nations : car quoique la vérité soit immuable dans son tout, elle varie dans ses détails; et diffère dans ses applications, suivant le besoin des lieux et des siècles. Dans un pays d'ignorance où l'esprit est timide et la philosophie au berceau, les ouvrages médiocres doivent l'emporter sur les bons ; parce que ces derniers s'éloignent trop des notions reçues. Il y a trois cents ans que bien écrire eût été mal écrire : nos chefs-d'œuvre eussent été brûlés ou sans lecteurs; par la même raison que, de nos jours, ce manant qui liroit sans intérêt Locke, Montesquieu ou Clarisse, s'extasie sur quelque mauvais conte de l'almanach, ou sur les hauts faits de *Fortunatus* et de *la belle Maguelone ;* par la même raison que, de nos jours (1), les principes qui seront jugés très-simples à Londres, Pétersbourg, Berlin, et récemment à Vienne, seront hardis à Paris, téméraires à Venise, profanes à Rome, exécrables à Madrid, et à Lisbonne pourroient conduire au bûcher. Les livres, comme

(1) 1785.

les lois, ne peuvent convenir également à tous les peuples : il faut qu'ils se règlent sur le climat, la constitution, les lumières et le degré de tolérance. Je crois honorer ma patrie en disant que je ne pense pas avoir dépassé les bornes de la sienne.

Si mon but principal eût été de plaire, il m'eût été facile d'adoucir mon ton, et, en flattant l'amour-propre d'autrui, de mieux assurer les triomphes du mien. Quelques jours de travail eussent retranché des vérités austères, auxquelles ni l'homme en place, ni l'homme de plaisir n'aime être rappelé. Je viens de consulter des gens prudens sur l'effet que j'en dois attendre : ils pensent que je me procurerai quelques amis tièdes, et nombre d'ennemis chauds.

Ce n'étoit point ce dont je m'informois. Je demande si mon ouvrage sera plus utile que nuisible ? On répond *plus utile*. Eh bien ! qu'on l'imprime.

Si quelque ame forte me reprochoit d'avoir été parfois trop circonspect, trop retenu, ou d'avoir supprimé certaine vérité d'éclat, qu'elle se rappelle que le même degré de « lumière qui pouvoit l'éclairer, » en eût aveuglé d'autres. » — Si quelque ame sévère me reprochoit quelque écart de décence, un ton de légèreté sur des objets sérieux, un excès d'indulgence sur des devoirs de second ordre, ou quelques traits de faux brillant qui nuisent à la simplicité, — qu'elle pense que, pour instruire, il faut plaire ; que pour persuader il faut être lu, et que l'indulgence sur les petites choses donne plus de poids à la sévérité sur les grandes.

Pour toute autre critique, je n'ai qu'un mot à répondre : *Faites mieux*, et je vous lirai avec plaisir, avec reconnoissance.

PRINCIPES
PHILOSOPHIQUES.

INTRODUCTION.

Craindre et *désirer* sont les deux grands ressorts des actions humaines. — Toute crainte suppose un mal. Tout désir suppose un bien. — Quels sont les vrais maux et les vrais biens? Quels sont les moyens d'éviter les premiers, d'obtenir les seconds? Cette recherche fait l'objet principal de la philosophie, qui, sans exclure aucune vérité, a essentiellement l'homme pour étude, la sagesse pour but, la morale pour moyen, et peut s'appeler l'*École du bonheur,* ou l'*Art de vivre.*

Les autres sciences n'ont qu'une utilité momentanée; celle-ci en a une constante.

« Elle est de tout pays, de tout âge, de tout état. » Il n'est aucun moment de notre vie où elle ne puisse nous servir de guide, en indiquant des devoirs à remplir, des plaisirs à goûter, des écueils à craindre. Elle ennoblit notre existence, élève l'ame à sa source, et la détache de ces pitoyables minuties, dont le vulgaire s'occupe et se tourmente. Ses contemplations fournissent sans cesse à l'esprit un aliment qui le fortifie, l'intéresse et le console. Son indépendance de l'opinion secoue la servitude des préjugés et celle des besoins imaginaires : elle enseigne à jouir des voluptés innocentes sans en être asservi, et prévient les regrets par la prudence. C'est elle qui assure nos desseins, qui rend notre prospérité plus douce, nos maux plus supportables, et qui, alliant notre félicité avec celle d'autrui, verse sur des souffrances né-

cessaires les consolations de l'avenir. C'est elle qui apprend à se soumettre avec résignation aux décrets d'une providence irrésistible; à conformer ses vœux et sa conduite à sa situation; à vivre en paix, en sûreté avec soi et les autres; à se pardonner ses propres inepties, et souffrir avec douceur les injustices des hommes, en les aimant, les plaignant, et les servant.

Comme tout s'altère sous la rouille des temps, le mot de *Philosophie* ou l'*amour de la sagesse*, a presqu'entièrement changé de signification. De nos jours, la physique et les mathématiques ont usurpé son trône, déjà envahi dans les siècles passés par l'obscure scolastique. Si Socrate, Épicure ou Zénon revenoient sur la terre, et si les sages pouvoient s'étonner, ils seroient surpris d'avoir moins de prétentions au titre de Philosophe qu'un logicien, un algébriste ou un distillateur (1).

Les anciens ne connoissoient ni attraction, ni prismes, ni électricité, ni air inflammable; mais ils s'occupoient davantage de l'origine des Êtres et de leur tendance, du vrai et du juste, du bien et du mal, du bonheur particulier et public; mais en quoi ils nous surpassoient surtout, c'était dans leurs magnanimes efforts pour joindre l'exemple aux préceptes. Il est remarquable que le plus grand des législateurs *Lycurgue*, le plus grand des poètes *Homère*, un des premiers moralistes *Confucius*, et la religion naturelle la mieux fondée sur les notions de physique et de métaphysique les plus abstraites, celle des anciens *Perses* et *Chaldéens*, remontent également jusqu'aux bornes les plus reculées de notre certitude historique. En comparant les erreurs mêmes de la plus ancienne philosophie connue, avec la marche de l'esprit humain, on trouvera que ses écarts tiennent plus de la caducité du savoir que de son adolescence. Cela porteroit à croire qu'il a existé des peuples plus éclairés que nous.

Nos découvertes modernes sont intéressantes, quoique moins prouvées qu'on ne le croit communément. Newton

(1) Nous avons un traité sur le salpêtre, intitulé: *Fragmens philosophiques.*

fut le premier des calculateurs, Boerhaave un profond chimiste, Montgolfier un génie heureux; mais, dût-on crier *au profane*, je leur refuse à ce titre seul celui de Philosophe. — Newton fut aussi foible dans ses raisonnemens que profond dans ses calculs; il n'osa rien conjecturer sur le premier mobile de cette attraction dont il fixoit les lois : il partit d'une cause obscure, dont les effets connus expliquoient peu, et replongea la physique dans les qualités occultes du péripatétisme, d'où ses prédécesseurs s'étoient efforcés de la tirer. — L'obscurité des matières qu'il traitoit, la présomption nationale des Anglais, et les éloges outrés de Voltaire, qui n'aimoit louer que les genres opposés au sien, contribuèrent plus à sa réputation que son mérite intrinsèque.

Le vrai rang des ouvrages philosophiques n'est point assigné par le degré d'invention, mais par celui de l'influence sur le bonheur et la perfection du genre humain. — C'est sans doute un grand pas dans la science, que de peser l'air, décomposer les mixtes, disséquer un rayon de lumière, et connoître que l'attraction mutuelle des corps est en raison directe des masses, et en raison inverse du carré des distances. Ces sublimes découvertes peuvent récréer par moment le petit nombre d'observateurs profonds; mais elles ont jusqu'ici peu contribué à nous rendre meilleurs ou plus heureux. — D'autre part si nous admettons la probabilité que nos connoissances présentes nous suivent et nous graduent sous une existence future, ces inventions perdent encore davantage. Newton n'est plus qu'un petit calculateur, qui mesura une particule de l'espace, et devina les lois d'après lesquelles quelques atomes s'y meuvent. Le plus grand physicien n'est plus qu'un minutieux observateur, qui découvrit quelques propriétés d'une matière dont les variations, essentiellement soumises au degré du froid ou du chaud, dépendent du plus ou du moins d'éloignement du foyer central, peuvent dans l'avenir n'avoir aucune ressemblance avec le passé, et différer du tout au tout par un seul mouvement solaire. — Que deviennent tant d'autres études,

qui ne sont que les accessoires de la vraie ? Au lieu que celles d'un Socrate, d'un Marc-Aurèle, augmentent d'éclat ; parce que la science du *juste* et de l'*injuste* embrasse l'univers, et lie la DIVINITÉ même dans ses principes fondamentaux. C'est la seule que nous partageons avec elle, la seule qui nous rapproche d'elle, la seule qui ne peut s'avilir sous les rapports quelconques d'une existence supérieure.

Les mathématiques, la physique et leur cortége ne sont que les avenues du temple de sagesse, dont l'*Éthique* est le sanctuaire. Les causes du renversement d'idées à cet égard remontent aux siècles de barbarie. Lorsque la superstition, liguée avec le despotisme, s'unirent pour enchaîner la raison, *penser* devint un crime. Le citoyen n'osa plus réfléchir sur les droits sacrés de la nature ; l'ame pieuse n'osa plus chercher son Dieu et la voie du salut ; elle se vit contrainte d'asservir ses principes de bonheur présent et futur aux erreurs impérieuses de l'ambition, de l'avarice et de l'ignorance. Il fallut bien alors combattre la philosophie, et, ne pouvant l'anéantir, en changer le cours. — On obscurcit les notions les plus claires, on substitua le subtil au solide, les mots aux choses, les distinctions aux maximes, les pratiques inutiles aux vrais devoirs, et les offrandes particulières aux vertus publiques. Un cachot devint le grand argument, et un bûcher la conclusion. Contre une logique de cette force, le fanatisme peut résister, mais le sage cède en soupirant.

Les adversaires modernes de la philosophie, quoique moins barbares, n'en sont guère moins dangereux. — Les ignorans, les sots, les envieux, les gens du *bel air,* et la foule des individus intéressés à ce qu'on ne pense pas, affectent de lui jeter un ridicule, qui peut souvent, avec justice, porter sur l'auteur, mais jamais sur la science. Ses préceptes peuvent être faux par la foiblesse de celui qui les dicte : mais sa base n'en est pas moins stable, et tant qu'il existe quelques vérités importantes, son but ne peut être imaginaire, lors même qu'il est manqué. — Il faut nécessairement que les effets aient des causes, et les causes des effets : que les êtres soient plutôt ceci que cela, et qu'entre divers moyens

il y en ait de plus probables que d'autres. L'effort pour les découvrir a donc un objet certain, lors même qu'il est impuissant.

On ne saisit jamais complètement cette vérité; mais on s'en approche ou on s'en éloigne: on ne devient jamais parfait; mais on peut devenir meilleur. — Il n'est point de sage auquel il n'échappe de fréquentes absurdités; mais entre lui et le stupide, entre le bon et le méchant il y a une foule de gradations, et il vaut mieux sans doute occuper les premières que les dernières, et s'égarer quelquefois, que souvent ou toujours.

Celui qui déclame et ricane contre la science de la sagesse ne s'aperçoit pas qu'il tend lui-même à philosopher, et qu'il admet par un aveu tacite, qu'en toute chose il y a plus ou moins de pour et de contre, de vrai et de faux; car, sans cela, pourquoi discuter?

La plus grande partie de ce qui se fait dans le monde est produit par le raisonnement. C'est d'après des réflexions déterminantes, bonnes ou mauvaises, qu'on se décide dans les conseils des rois, comme dans les actions les plus communes. — Entre une pensée imprimée, ou une pensée simplement proférée, il n'y a d'autre différence, sinon que la première doit être plus approfondie, plus conséquente; parce qu'on apprécie mieux ce qu'on médite et rectifie longuement, que ce qu'on ne fait qu'effleurer dans une conversation ordinaire. — Le vrai savoir n'est proprement que l'intelligence perfectionnée.

Un des symptômes les moins équivoques de l'abrutissement et de la corruption d'un peuple, est l'indifférence publique sur les productions *pensantes*, qui ont en général plus d'influence dans le monde qu'on ne veut leur en accorder. La plupart des révolutions les plus remarquables furent opérées par des savans : Alexandre, César, Charlemagne, Pierre-le-Grand et tant d'autres, tenoient un des premiers rangs parmi les lettrés de leur siècle. — De nos jours, les princes les plus instruits sont ceux dont l'administration est la plus florissante; parce que « la supériorité de force »

(comme le dit un auteur anonyme) « passe toujours, à la » longue, du côté de la supériorité de génie. »

La morale est si naturelle à l'homme, qu'il n'en est point qui, sans le savoir, n'en fasse l'étude de sa vie : et s'il se trompe dans ses conclusions, c'est que, borné pour l'ordinaire à sa seule expérience, ou à celle du cercle étroit dans lequel il vit, il n'imagine pas d'autres règles, d'autres mœurs que celles des parens, des amis, des relations qui l'environnent, et juge d'après ces prétendus modèles de tout ce qui est ou doit être. Au lieu que le moraliste éclairé cherche à former ses principes d'après l'expérience des diverses nations, et les meilleures pensées des sages de tous les temps.

On divise la morale en *théologique* et *philosophique*. La première varie suivant les croyances admises : la seconde est à peu près uniforme chez tous les peuples; parce qu'elle ne tire ses preuves que des simples notions de justice et de vérité que l'auteur de notre existence grava dans nos ames, ou autrement *la raison*, qui est la faculté de discerner le vrai du faux. Débile dans l'enfance, obscurcie par les passions dans l'âge mur, refroidie dans le déclin des forces, altérée dans les maladies, et, plus malheureusement encore, directement opposée dans la différence d'opinion des plus grands hommes sur les mêmes objets (1) : tout cela doit nous inspirer contre ses prononcés une sage défiance. — Où trouver une vérité qu'on n'ébranle à force de raisonnemens, ou une proposition absurde, qu'on ne soutienne avec quelque probabilité?

Mais, malgré les incertitudes de cette raison, c'est cependant le seul guide à travers l'obscurité morale : c'est elle qu'on emploie pour persuader de renoncer à elle. Et, en

(1) Ce contraste dans la manière de voir, n'est nulle part plus sensible que dans les débats politiques d'un tribunal nombreux. — Mais ici comme ailleurs, l'opposition dépend moins du degré d'intelligence que du mobile qui la met en action. L'un avise à ce qui est profitable; un second à ce qui est juste; un troisième à ce qui est prudent. L'un est timide, l'autre courageux; l'un ne considère qu'une classe de citoyens, l'autre tout l'état; et le plus grand nombre ne s'occupe que de leur intérêt personnel, qui diffère suivant leur passion dominante.

effet, si je ne la consulte, qu'est-ce qui peut me garantir de l'erreur? — Si je ne crois que d'après les usages reçus, la foi de mes instituteurs, l'exemple de mes ancêtres ou celui de mes compatriotes, mes principes dépendront du hasard de la naissance. Je serai anthropophage chez le cannibale, idolâtre chez le païen, musulman en Asie, chrétien en Europe, catholique à Soleure, et protestant à Berne.

Malgré cette étonnante variété d'opinions, qui divise les hommes, il est cependant des points de raison sur lesquels ils s'accordent. — Aucune nation n'a encore placé au même rang l'oppression et la bienfaisance, la probité et la fourberie, le savoir et l'ignorance, le courage et la lâcheté. C'est dans ce sens qu'il faut prendre l'ancien proverbe : que *la voix des peuples est celle de Dieu.*

Une remarque digne de toute attention ; — c'est que, nonobstant que tous les dogmes ont toujours trouvé dans la masse totale des humains plus d'incrédules que d'adhérens, qui les ont réfutés par des dogmes contraires, aucune secte n'a cependant encore oser attaquer les principes fondamentaux de la morale : toutes les respectent comme le soutien de la félicité particulière et publique. Nos livres d'athéisme en offrent même des fragmens admirables.

On peut donc conclure avec confiance qu'il est des principes indépendans des lieux, des temps, des circonstances, qui forment l'extrait le plus pur de la raison, le point de réunion de toutes nos facultés pensantes, et de la certitude desquels nous avons pour garant l'unanimité des suffrages de tous les peuples. — C'est ceux que nous allons chercher à développer.

DE LA VERTU.

L'OBJET le plus important de la philosophie c'est de se former une idée distincte de la vertu. Sans cette base, tout l'édifice chancelle; on substitue des devoirs imaginaires aux vrais, et l'on devient méchant en voulant être bon.

La vertu ne peut jamais être que l'exercice du bien.

Le bien ne peut jamais être que ce qui contribue au bonheur général.

Donc *la vertu est tout penchant de l'ame tendant à la félicité publique.*

De même. *Le vice ne peut être que l'exercice du mal.*

Le mal ne peut être que ce qui nuit au bonheur général.

Donc *le vice est tout penchant tendant à la destruction de la félicité publique.*

Nous disons félicité *publique* ou bonheur *général*, parce que le petit bien doit être sacrifié au grand, et qu'il est possible que ce qui est utile à la partie soit nuisible au tout.

Nous disons *penchant*, parce que c'est principalement le motif qui nous guide, qui décide du prix de nos actions, et qu'elles peuvent être utiles sans être vertueuses, nuisibles sans être vicieuses; car si, avec l'intention de faire le mal, on produisoit le bien par ignorance, on ne seroit guère moins coupable; et ainsi du contraire.

Le désir seul, lorsqu'il est bien déterminé, s'approche de l'action. — Ne pas se venger faute de moyens ou crainte du danger; ne pas opprimer parce qu'on manque de pouvoir, sont des effets du hasard, qui ne peuvent être imputés comme personnels, parce qu'ils sont hors de nous. — De même, une bonne intention, ou le désir sincère de faire le bien, fût-il sans effet, est toujours une vertu lorsque le défaut d'exécution n'a dépendu que du sort; parce que nous ne pouvons être responsables que de notre volonté.

Il est aussi très-important de fixer avec exactitude l'idée du *bien général*, qui est composé du plus grand nombre de biens particuliers. L'abus de ce mot n'est que trop commun, et séparant de ce public un individu, puis une classe, ensuite une autre, on finit par le réduire à rien. — Nuire à un seul sans nécessité pour plusieurs, c'est blesser tout l'état, et servir un seul ou quelques-uns aux dépens du plus grand nombre, c'est crime, non vertu.

Supposons, par exemple, que disposant de la nomination d'une charge publique, vous l'accordiez à un incapable; vous êtes un bienfaiteur envers lui, mais un destructeur de la société, que vous attaquez dans ce qu'elle a de plus précieux, *une bonne administration*, et vous participez aux injustices que l'ignorance ou la bassesse de votre protégé lui fera commettre.

Il n'est point de règle philosophique qui puisse s'appliquer invariablement à toutes les circonstances, hormis celle d'agir toujours d'une manière conforme à l'*intérêt général*. C'est la seule maxime qui n'admette aucune exception : elle pourroit suffire pour guider l'homme éclairé; toutes les autres n'en sont que les conséquences. — On peut l'appeler le *principe* des *principes*, ou la pierre de touche de toute valeur morale : mais sa juste application, malgré sa simplicité apparente, exige des connoissances supérieures. — Le commun des hommes doit donc en laisser fixer les principaux objets à l'autorité souveraine, ou aux lumières des philosophes les plus éclairés, en se rappelant que quoique son essence soit immuable, et sa définition absolue, ses préceptes peuvent cependant varier avec les relations de l'intérêt commun ; parce que les choses nécessaires dans un temps deviennent dangereuses dans un autre, et que divers moyens peuvent conduire aux mêmes fins.

DE LA VÉRITÉ.

Elle peut être comparée, pour le plus grand nombre des hommes, à une vaste surface dont chacun n'aperçoit qu'une petite partie, d'après laquelle il juge le tout. — C'est un paysage immense, dont la perspective, les formes, les nuances varient à l'infini, suivant le point de vue d'où on les considère. — L'un a vu ceci, l'autre a vu cela; chacun soutient sa découverte : on s'échauffe, on se querelle, et tous ont tort, tous ont raison.

Le premier observa du fond d'un précipice, le second de la plaine, le troisième d'un monticule. Un plus hardi s'élève péniblement sur cette cime périlleuse, où respirant un air pur dégagé des vapeurs fangeuses, il plane sur un horizon sans bornes, et renforçant ses facultés naturelles par le secours de l'art, il découvre au télescope des milliers d'objets que l'œil simple ne peut apercevoir, et en devine des milliards d'autres qu'il ne distinguera jamais.

Les myopes d'esprit sont plus communs que ceux de sens, et en général ce qui est grand est hors de la portée du vulgaire. — Ce n'est pas Socrate ou les philosophes les plus sublimes qui acquirent une foule d'adhérens; mais ce fut Mahomet et son ignorance qui établit la secte la plus nombreuse qu'il y ait sur la terre. — Ce ne furent pas les lois du profond et magnanime Lycurgue ou autre grand législateur, qui se propagèrent jusqu'à nous; ce sont celles du pédant Théodose et du cruel Justinien. — Si la vérité descendoit du ciel pour vivre avec nous, il faudroit qu'elle se revêtît d'abord de l'écorce de notre stupidité, de crainte d'être prise pour la folie.

Le premier pas vers la sagesse, c'est d'oser douter de son savoir. Son étude devroit être précédée d'un cours de géographie et de chronologie morale, c'est-à-dire, d'un coup d'œil

général sur la surface du globe; il serviroit à comparer les opinions des différens peuples, leur source, leur contraste, leurs progrès et leur décadence, et en extraire ensuite les notions communes à tous; idées innées, résultat de notre nature, dons précieux de son auteur, que tous les apôtres du mensonge, et tous les tyrans de la raison n'ont pu parvenir à étouffer entièrement.

Les anciens, en nous peignant la vérité toute nue, nous ont laissé un modèle que nous ne suivons guère. Outre le masque de la prudence, nous la surchargeons d'ornemens superflus, et elle est aussi asservie à la mode qu'une *petite maîtresse*. — Le philosophe, pour concilier ses vœux avec l'usage, la dépouille d'abord dans tout son naturel, et après avoir joui délicieusement de tous ses charmes, il la recouvre tour à tour d'une armure brillante, d'une épaisse soutane, ou d'une gaze légère. Notre pudeur à cet égard ressemble à celle des femmes galantes, qui augmentent de réserve à mesure que leurs appas se flétrissent, bien certaines que l'imagination leur servira mieux que la réalité. — Quant à cette extrême délicatesse sur les graces du langage, qui nous rend plus sensibles aux mots qu'aux choses, aux tournures qu'aux preuves, elle indique moins la perfection du goût que sa décadence. — Mais surtout dans les recherches essentielles de science, d'affaires ou de vertu, l'esprit est à la raison ce qu'est le fard à la beauté : il flatte au premier coup d'œil, déplait au second, et flétrit à la longue.

DES PRÉJUGÉS.

Les plus grandes vérités ne sont que des préjugés pour le vulgaire, parce qu'il les admet également comme les erreurs, sans examen. Il pense par habitude, non par réflexion, et il est remarquable que l'animal qui ressemble le mieux à l'homme est le plus enclin à imiter.

Le trait le plus humiliant de la raison humaine est cette universalité d'opinion et de foi dans les mêmes pays. — Tout un peuple, toute une ville sont d'accord sur leurs principes, et quelques pas plus loin, une autre ville, un autre peuple ont des principes directement opposés, avec une persuasion tout aussi intime de leur certitude. Il n'est pas de coutume bizarre, d'opinion absurde, ou d'horreurs et d'atrocités, qui, dans un siècle ou un autre, n'aient eu la sanction des lois et l'approbation publique.— S'il est d'usage d'adorer des chats, des ognons, ou un bœuf, comme jadis chez les Égyptiens (chez lesquels au reste ce culte n'étoit que symbolique), toute la nation se prosterne devant eux, et nomme impies et barbares celles qui pensent différemment.

Ceci démontre incontestablement le peu de sûreté de la maxime commune, *qu'il faut suivre sa conscience.* — Soyons certains que c'est un mauvais guide, s'il n'est lui-même dirigé. —Lorsque, chez les Grecs, les Carthaginois, et presque tous les peuples du Nord, on immoloit des victimes humaines aux dieux Orus, Agrolos, Chronos, Melec, Thor et Woden; lorsque leurs autels découloient du sang de l'innocence, qu'une mère y sacrifioit sa fille, un fils son père; ou plus modernement, lorsque dans cette foule de persécutions religieuses, un compatriote égorgeoit son compatriote, un frère un autre frère ; lorsque chez les Albigeois

on pendoit, brûloit, mutiloit, lorsqu'on empaloit de jeunes filles, qu'on leur arrachoit le sein, le rôtissoit, le mangeoit, c'étoit la conscience que des furieux croyoient suivre.

Nous frémissons au récit du banquet de l'anthropophage qui, après s'être vengé par une mort affreuse, change en aliment son ennemi vaincu, et, barbares que nous sommes, nous ne pensons pas que notre histoire abonde en époques d'exécration, que nos lumières et nos motifs rendent plus affreuses encore. — Mais, sans remonter à ces scènes d'horreur, nous avons sans cesse sous les yeux des preuves évidentes de l'insuffisance de ce guide. — La vérité n'est qu'une, et la conscience varie à l'infini: elle est autre à Rome, autre à Londres, autre à Constantinople. L'exemple des deux nations les plus éclairées est des plus frappans. On damne à Calais ce quel'on sanctifie à Douvres; et réciproquement, ce qui d'un côté du détroit n'est qu'un morceau de bois sculpté (1), ou de l'eau et de la farine (2), est de l'autre côté un objet de culte : on l'appelle *bon Dieu*, on se prosterne devant lui, et on le porte en acte d'adoration.

Mais plus en grand, il y a cent millions d'Orientaux qui seroient dévorés de remords s'ils avoient blasphémé contre Mahomet, et nous disons chaque jour qu'il étoit un imposteur, sans éprouver le moindre scrupule. — De même il y a sept cent millions d'ames qui méprisent nos dogmes les plus essentiels, et sont aussi persuadés de la divinité des leurs, que nous le sommes des nôtres. Les consciences réunies des trois quarts et demi du genre humain, ne seroient donc pas un témoignage suffisant.

Le savoir a aussi ses préjugés comme l'ignorance : le superstitieux croit trop, et l'*esprit fort* trop peu. Il est des erreurs de mode, et des vérités surannées, que l'opinion proscrit : l'homme met des préjugés jusque dans ses moyens de les détruire. Aristote auroit-il cru que Newton décomposeroit un rayon de lumière, et ce dernier auroit-il ajouté foi à la possibilité d'un voyage aérien? Il y a deux ans qu'on pla-

(1) Crucifix. (2) Hostie.

çoit le projet de voler au rang des chimères, et on s'élève sous nos yeux à plus de quinze cents toises. Qui sait de quel degré de perfection cette découverte est susceptible (1)? Qui sait combien d'autres plus importantes peuvent être faites dans l'avenir ?

Le paysan croit à tous les faux signes de l'almanach, et le demi-savant n'ajoute pas même foi à l'influence de la lune : il écoute le premier avec un sourire de pitié, et cherche à lui faire comprendre, qu'un corps qui est à 90 mille lieues de nous, et entièrement séparé du globe, ne peut absolument pas influer sur lui : mais la conviction des faits est au-dessus des conjectures. L'accroissement de diverses plantes se hâte ou se ralentit selon les phases de la lune, et l'Océan nous donne une démonstration positive, que les mouvemens du flux ou reflux de la mer sont en rapport avec ceux de cette planète, comme le cours du sang de tout un sexe s'accorde avec ses révolutions; et s'il diffère en époque, par la différence du tempérament, il est du moins égal en intervalles. Chacun le sait, et peu de gens réfléchissent sur ce que cela a d'étrange. — Sans remonter à des causes trop abstraites, il semble qu'on peut en assigner d'assez probables. Plus la lune approche du plein, et plus il y a de réfraction : plus il y a de réfraction, plus il y a de lumière; et il n'est pas douteux que la lumière,

(1) Dans les conjectures publiées jusqu'ici sur les progrès possibles de cette invention, il paroît qu'on ignoroit un calcul de Savérien, d'où il s'ensuit, d'après Newton, qu'à la hauteur de 22 lieues l'air est quatre fois plus rare qu'à la surface du globe,

à	45 lieues,	16 fois plus rare,
	67 et demie,	64
	90 . . .	256
	114 . . .	1024
	228 . . .	1,000,000
	456 . . .	1,000,000,000,000
	684 . . .	1,000,000,000,000,000,000

Si ce calcu est exact, on peut conclure avec beaucoup d'apparence qu'on ne parviendra jamais à s'élever jusqu'à une hauteur bien considérable, puisque tout l'effet est produit par la disproportion de gravité entre l'air extérieur et l'air contenu.

la chaleur et tout ce qui tient du feu, ne soient un des premiers agens de la nature, et ne puissent opérer, dans l'air et autres fluides, une différence productrice de ces effets.

La foi a aussi ses contradictions, et une sévère orthodoxie qui douteroit, encore de nos jours, s'il n'est pas permis de persécuter, rougiroit de croire aux inspirés, aux sorciers, aux possessions, aux extases, aux songes, etc., quoique leur existence et leur signification soient établies en divers endroits de l'Écriture, sans être positivement révoquées en nul autre. — Mais, sans entrer dans les détails d'un genre sur lequel je m'impose un prudent et respectueux silence, les exemples ci-dessus, auxquels il seroit facile d'en joindre nombre d'autres, doivent nous rendre circonspects sur nos opinions, en nous persuadant qu'il y en a moins de certaines que le superstitieux ne croit, et plus de possibles, que le commun des philosophes ne pense.

N'admettons rien sans examen, rejetons ce qui révolte la raison, confions-nous en ce qu'elle démontre, et suspendons nos jugemens sur le reste. — Respectons toute opinion, fût-elle fausse, dès qu'elle contribue au bonheur de la société. — Un préjugé utile est plus raisonnable que la vérité qui le détruit.

DE L'OPINION.

Un des bienfaits de la nature est d'avoir placé une grande partie de notre bonheur dans le jugement d'autrui. Cela établit une dépendance mutuelle, qui porte à se complaire réciproquement, et donne aux autres une espèce de pouvoir de punir et récompenser nos actions par leurs louanges ou par leur blâme. Ce bienfait est au rang de la foule de ceux dont nous abusons, et il est devenu la source la plus féconde d'erreurs, de crimes et d'infortunes.

Sans secouer un peu le joug de l'*opinion*, on n'est jamais qu'un homme médiocre : l'excès de cette dépendance rend timide, nuit aux lumières, et nous asservit aux caprices du premier sot qui veut nous tourner en ridicule, ou du premier calomniateur qui veut nous noircir : notre bonheur devient aussi flottant que le bavardage public.

Une bonne renommée est sans doute un bien estimable ; mais qu'est-ce qu'un bien que chaque méchant peut nous ravir ? Son suffrage seroit une injure, il n'y a que celui des ames honnêtes qui doive nous flatter ; et celles-là ne sont ni promptes à le donner, ni promptes à le reprendre. Ce qu'on dit ou ce que l'on pense de vous n'ajoute ni n'ôte à votre mérite intrinsèque : blâmé ou loué, vous êtes également le même homme. S'il est tel qu'il doit être, la détraction ne peut l'abattre, l'éloge ne peut l'enorgueillir.

Dans la vie ordinaire, l'approbation commune dépend moins des grandes vertus que des inférieures, telles que la circonspection, la modestie, la politesse et la décence. Ne vous fiez pas d'abord à l'homme dont chacun dit du bien ; c'est probablement une ame foible et médiocre; les ames généreuses ont des ennemis chauds et des amis ardens. — Ne vous hâtez pas non plus de mépriser celui que la haine

déchire avec fureur : il a sûrement quelque grande qualité dont l'envie se venge. Les hommes pardonnent plus facilement l'injustice que l'offense faite à leur amour-propre.

Un examen utile est celui des jugemens d'autrui portés sur nos amis ou nos connoissances les plus intimes. On verra que, sur des points essentiels, ils diffèrent par toutes les nuances du blanc au noir. Comment seroient-ils plus uniformes où il y a tant de variété dans les juges ! Il est probable qu'il n'y a pas deux personnes sur la terre qui voient un objet moral un peu compliqué, parfaitement sous le même point de vue ; et lors même qu'ils paroissent d'accord sur le résultat, c'est que les motifs de détermination diffèrent. Pour apprécier avec justesse, il faut une sagacité rare ; et pour louer dignement, il faut mériter soi-même beaucoup d'éloges : car comme chacun n'estime dans autrui que les qualités qu'il croit supérieures, il arrive qu'un sot vous déchire en cherchant à vous faire valoir.

Pour se défaire du préjugé dangereux et inquiétant qu'on s'occupe beaucoup de nous, il suffit de considérer la manière dont on s'occupe des autres. Leur arrive-t-il quelque événement intéressant, comme mariage, emploi, perte, etc., chacun s'empresse à venir témoigner toute la part qu'il y prend ; mais ne vous arrêtez pas à cette superficie de grimaces de convention. Suivez le complimenteur le plus zélé, amenez la conversation sur ce même objet qui paroissoit le transporter de plaisir ou le navrer de douleur, vous découvrirez sans peine l'indifférence, la froideur, peut-être même une secrète joie dans l'adversité, et presque toujours un mouvement d'envie dans le bonheur (1).

Il est peu d'hommes qui ne se croient des êtres très-importans, très-observés, très-dignes de n'être point con-

(1) Un des hommes les mieux méritans étoit hier à l'agonie ; je passai la soirée avec ses connoissances les plus intimes ; leur partie de quadrille n'en fut pas moins gaie. Il est mort ce matin : j'ai vu ses parens qui étoient plus occupés de l'héritage que de sa perte. Je sors de chez ses amis : ils s'attendrissent moins sur lui que sur eux-mêmes ; et à peine enterré, il sera oublié.

fondus dans la foule. Quel garant avons-nous que cette haute opinion de nous-mêmes soit plus fondée que la leur? Commençons par nous persuader que les autres s'occupent encore moins de nous que nous d'eux; qu'absorbés dans leur propre intérêt, succombant sous leur propre inquiétude, il leur reste peu de sensibilité pour celle d'autrui, et que leurs cœurs restent froids lorsque leurs discours semblent passionnés.

Voulez-vous savoir ce que le public a pensé ou pensera de telle action ou de tel événement qui vous concerne? commencez par supposer qu'un autre en est l'acteur, puis écartez tout sentiment de délicatesse, toute générosité, toute lumière philosophique; joignez-y encore un peu d'envie et un secret penchant à se délecter dans la médisance et le ridicule : le point de vue qui s'offrira à vous sera précisément celui dont vous aura considéré le public. Il est rare que cette règle puisse tromper en général. Quant au particulier, il faut ajouter pour vos rivaux et pour vos ennemis, le poison secret d'une calomnie raffinée, l'altération du mensonge, et les artifices d'une haine déguisée souvent sous le ton d'indulgence et de bonté. Il est vrai que vos amis devroient en contrebalancer l'impression; mais, à les prendre en gros, ne comptez pas trop sur eux; les meilleurs croiront souvent avoir fait un effort généreux en gardant le silence, ou en vous défendant avec tiédeur, avec circonspection; car il est dangereux, disent-ils, de se mêler des affaires d'autrui.

Ce tableau hideux, et malheureusement trop vrai, doit, si vous avez l'ame grande, produire les mouvemens suivans : — le premier, d'indignation; le second, de misanthropie; le troisième, d'indulgence, et enfin une mâle résolution de suivre vos penchans conciliés avec vos devoirs, sans vous inquiéter beaucoup de la bavarde renommée.

Rien ne caractérise mieux l'énergie d'une ame forte, que le pouvoir de résister avec constance à la contagion de l'exemple, aux clameurs du ridicule, et à l'empire des préjugés. A quoi servent les lumières, si un faux respect hu-

main ne permet pas de les suivre? Autant vaut l'ignorant qui s'égare, que l'éclairé qui connoît le bien et s'y refuse par lâcheté.

Examinons ce public en détail, et ses arrêts nous paroîtront moins formidables. C'est une espèce de monstre, formé de parties discordantes, et des extrêmes les plus opposés.—Mâle et femelle, enfant et vieillard, athée et bigot, capucin et *petit maître*, juge et partie; bavard de naissance, fantasque de caractère, écho du premier bruit et menteur de profession; difficile à servir, aisé à tromper, prompt à l'ingratitude, lent pour la récompense. — Tels sont les traits confus de ce fantôme si redouté, et telle est la confiance de l'homme en particulier, qu'en en disant beaucoup de mal, on ne craint d'offenser personne, parce que chacun se croit fort au-dessus de ce vulgaire, qu'il accuse d'ignorance et d'injustice, pour ne pas saisir toute l'étendue de ce mérite dont on est si intimement persuadé. Mais s'il est inique dans la fortune, il devient plus équitable dans le danger; les parties qui le composent prennent alors assez d'elles-mêmes le rang de leur pesanteur spécifique : les talens méprisés rentrent en considération; la crainte fait taire l'envie, et la nécessité éclaire sur le besoin.

En attendant ces grandes occasions, ne négligeons pas les petites; ménageons ce public par prudence; sacrifions-lui les bagatelles, jamais nos devoirs; craignons le blâme, et sachons le braver lorsque la probité l'ordonne; ayons même le courage d'immoler l'apparence à la réalité, et de sourire aux fausses conjectures lorsque nous pouvons nous dire à nous-mêmes : *J'ai fait ce que je devois faire.*

Enfin, conformons-nous aux usages sur tout ce qui ne s'écarte pas directement de la raison, ou ne gêne pas trop nos goûts et convenances : évitons d'affecter le singulier dans les petites choses (c'est plus vanité que justesse), et cela porte à croire que nous sommes incapables de plus grandes. « Crois-» moi, disoit un père à son fils, qui aspiroit à la gloire de » se distinguer; en fait de sottises, tout est fait, tout est » pensé, il ne reste plus que la singularité de la vertu. »

DES QUALITÉS

LES PLUS IMPORTANTES DE L'HOMME.

Les principales sont la *bonté*, le *savoir* et le *courage* : ou, en d'autres termes, la *bienveillance*, la *sagesse* et la *force d'ame*.

La bonté est cette disposition aimante qui porte à contribuer au bonheur d'autrui. Elle est le germe de toute grandeur morale : car à quoi serviroit-il de connoître les vertus sans le désir de les mettre en pratique?

Mais ce désir est sans effet s'il n'est pas éclairé : sans lumières, la bonté devient foiblesse, elle se méprend dans ses vues, ignore les moyens de les remplir, et fait souvent le mal avec les intentions les plus pures.

Le désir du bien et les connoissances nécessaires ne sont point encore suffisantes; il reste le point essentiel, c'est l'*exécution* : ce qui exige du courage. L'homme foible se rebute par les obstacles, « il est trop dépendant de l'opinion, de ses besoins et de sa sûreté, » pour soutenir une résolution vigoureuse.

Sans bonté et courage, les *lumières* ne sont qu'un vain ornement. Sans lumières et courage, la *bienveillance* n'est qu'un vœu inutile : et séparé de la bonté et des lumières, le *courage* se porte vers des objets destructifs de la société, d'où résulte la nécessité absolue de leur union.

Les autres qualités estimables se rapportent et dérivent de ces trois principales : comme de la Bonté : la *compassion*, qui s'attendrit sur les souffrances d'autrui; la *charité*, qui secourt leurs besoins; la *probité* ou la *justice*, qui respecte leurs droits; la *reconnoissance*, qui s'émeut au souvenir d'un bienfait; l'*amitié*, qui fait de l'intérêt des autres le sien propre; la *politesse*, qui s'attache à plaire, et en

général les *vertus sociales*, qui répandent leurs douceurs sur tous nos alentours.

Le SAVOIR produit la *prudence*, qui choisit avec sagesse, prévoit les obstacles et sait les éviter; l'*indulgence*, qui envisage les fautes comme des malheurs, les plaint et les pardonne; la *magnanimité*, qui ne tend qu'au vrai mérite; la *connoissance de l'homme*, qui dégage des préjugés; la *modération*, qui prévient l'excès et diminue les besoins; la *simplicité*, image de la vérité; la *noblesse d'ame*, qui préfère l'honneur à l'intérêt; la *tolérance* opposée à la superstition, et l'*obéissance* au pouvoir légitime fondé sur la nécessité des lois pour le maintien de l'ordre public.

Du COURAGE ÉCLAIRÉ naît l'*empire sur les passions*, la *bonne foi*, qui dédaigne l'artifice; le *désintéressement*, opposé à la bassesse; la *franchise*, qui ne craint point de dire les vérités utiles; l'*activité*, multipliant les fruits du travail; la *constance*, qui persévère dans les desseins louables; la *patience*, supportant ce qu'elle ne peut empêcher; l'*intrépidité*, toujours tranquille au milieu des dangers; le *patriotisme*, qui ne respire que le bien public, et l'*héroïsme*, qui s'y sacrifie.

On trouve fréquemment des cœurs honnêtes : on en trouve rarement d'honnêtes et éclairés; mais lorsqu'on trouve réunis *bonté*, *savoir*, *courage*, il faut presque crier au miracle. Jeune homme! dont le sang bouillonne du feu de la gloire, *voilà ton but :* un triple laurier t'y attend.

DU MÉRITE.

L'ESTIME de soi-même, sans laquelle il n'est point de vrai bonheur, ne peut être fondée que sur le sentiment de son propre mérite. C'est une vérité que tout homme est forcé de reconnoître ; mais il n'en est point qu'on élude avec plus d'art. Chacun veut absolument avoir une bonne opinion de lui-même, et comme il n'y a personne qui ne possède quelque qualité qui le « distingue avantageusement de la classe » ordinaire, il se plait à considérer cette qualité comme la » plus essentielle ; et c'est le seul côté qu'il compare avec » autrui. »

Un des spectacles les plus ridicules seroit celui de pénétrer les motifs secrets sur lesquels chacun appuie ses titres à la considération. C'est presque compromettre la dignité philosophique que de descendre à ces pitoyables détails ; mais malheureusement ils tiennent de très-près à la connoissance de l'homme, et font naître de petites réflexions qui touchent à de grandes choses.

Tel est avantageux, parce qu'il se coiffe ou se chausse avec goût, qu'il a la taille bien prise, qu'il danse légèrement, ou que ses artifices ont séduit quelques innocentes : il se croit très-supérieur à un autre dont il connoît la mâle probité ; mais il ne considère que la révérence qu'il fait de mauvaise grace, ou la couleur de son habit, qui est d'une nuance au-dessous de la mode : peut-être aussi qu'il se rappelle qu'il a deux lettres de moins à son nom, ou que le son en est moins agréable. Je connois un homme distingué par les talens utiles, qui est plus jaloux de sa supériorité au bilboquet que de toute autre, parce qu'il est le premier dans ce genre. La seule dispute que j'eus jamais avec un de mes amis les plus estimables, provenoit de ce que je prétendois

que des découpures de papier, dans lesquelles il excelle, étoient inférieures au dessin, parce qu'elles n'offrent ni ombres, ni reliefs. Enfin moi, qui me donne les airs de critiquer les autres, je me rappelle distinctement que j'exigeois plus autrefois de mes camarades, les jours où j'étalois mon épaulette à grosses franges, que ceux où je ne portois que la petite : et il n'y a pas un mois que je me suis attrapé à marcher plus délibérément, et me présenter avec plus de confiance, parce que mon habit étoit neuf, et ma toilette plus soignée; peut-être n'étoit-ce que par un retour sur la sottise d'autrui; mais les conséquences sont à peu près les mêmes.

On fonde aussi souvent son prétendu mérite sur des qualités qu'on n'a point. On est timide, et on se croit *circonspect;* fourbe, et on se croit *prudent :* l'insolence se nomme *dignité;* la grossièreté *franchise;* l'affectation *délicatesse*, et le faste *bon ton.* On sacrifie l'intérêt public à celui de ses amis ou de sa famille, et l'on s'estime *bon patriote :* on prodigue les richesses de l'état, et l'on vante sa *libéralité;* mais surtout chacun croit posséder un jugement exquis, et cependant chacun sait que rien n'est plus rare.

On va plus loin encore. Il n'est pas rare de voir dans les premiers rangs des personnes qui tirent vanité de leurs vices mêmes, et qui affichent ce qu'elles ne peuvent cacher : elles ne rougissent d'aucun crime, pourvu que l'esprit le colore, et qu'il soit commis avec grace et légèreté : elles vantent leur corruption, leur paresse, leur ignorance, leur débauche, leur dureté ou leur athéisme : elles affectent du mépris pour tout principe honnête, tournent en ridicule les réflexions les plus sages, en bâillent au seul nom de vertu.— Si un génie malfaisant vouloit revêtir la forme humaine, il ne pourroit s'envelopper sous des traits plus dangereux.

Le titre seul d'homme de mérite désigne sa signification. C'est celui dont les qualités utiles lui donnent le droit de prétendre à l'estime et à la reconnoissance de ses semblables. — Toute reconnoissance suppose des bienfaits reçus, ou la disposition à en accorder. —Il n'est donc de vrai mérite

que la vertu, et séparée d'elle, toute haute opinion de soi-même n'est qu'un délire d'amour-propre.

Plus ces dispositions de bienfaisance s'étendent par leurs effets sur un grand nombre d'hommes, et plus le mérite a d'élévation : elle dépend en partie du sort, parce que c'est lui qui donne le pouvoir; mais l'intention seule est un mérite réel : c'est le seul qui dépend uniquement de nous, et l'on doit quelque reconnoissance à quiconque désire d'être utile, lors même que sa position ne seconderoit par les mouvemens de son cœur.

Naissance, richesses, pouvoir, ne sont des titres à l'estime que lorsqu'on fait servir ces avantages au bonheur de la société : sans quoi il s'ensuivroit nécessairement que les plus vils scélérats ou les derniers imbécilles pourroient être des hommes de mérite; car rien ne les empêche d'être très-nobles, très-riches, très-élevés. — Le savoir n'y a pas plus de droit lorsqu'il se concentre dans des recherches minutieuses, ou qu'il se porte vers des objets de vaine curiosité ou de pure ostentation. Le monde fourmille de grands savans sur de petites choses, dont les profondes lumières ne sont guère plus utiles que l'ignorance d'autrui. Ils savent tout, hormis penser, agir et vivre avec leurs semblables.

A quoi nous sert que vous parliez huit ou dix langues, que vous connoissiez à fond chaque étoile par sa lettre, chaque époque par sa date, ou les tables des logarithmes et des sinus? A quoi sert de connoître exactement la forme de l'étrier de Cécrops, les proportions des vases phrygiens, ou même celles des ruines de Palmyre? — Se borner à ces sciences, c'est imiter l'ouvrier qui amasseroit des outils sans jamais en faire usage. — Mais cela m'amuse, dites-vous. Oh! vous avez raison : mais vous exigez du respect, et vous avez tort. Si les fruits de votre étude ne passent pas l'enceinte de votre cabinet, son étendue doit fixer les bornes de votre gloire, et celle de notre reconnoissance.

Le mérite de l'érudition est fort au-dessous de celui du génie, et celui d'utilité fort supérieur aux deux. J'ose mettre en doute si Drack, en apportant les pommes de terre en

Europe, ou Anacharsis, en inventant la roue du potier, ne méritèrent pas mieux du genre humain que le législateur des forces centripètes et centrifuges.

Le vrai savoir même, lorsqu'il est séparé de la probité, n'est qu'un titre de plus à la haine, parce qu'il augmente le pouvoir de nuire, et qu'il peut être également le partage de l'ame la plus vile. Tels seroient les talens de l'orateur politique qui s'en serviroit pour opprimer sa patrie, ou ceux de l'avocat qui, sans égard pour la justice, vendroit sa plume et son éloquence au scélérat pour détruire l'innocent. — Le plus haut degré de savoir et d'ignorance, ou de bonté et de dureté, ne sont point les deux extrêmes de valeur morale : il est un degré fort inférieur à celui du méchant stupide, c'est celui de méchant éclairé.

Les distinctions les plus oppressives des vraies sont celles que le hasard seul donne, comme l'opulence et la noblesse. — La pauvreté est un fardeau qui nous fait traîner lentement où d'autres volent, et louvoyer où ils voguent en droiture. Un nom trivial, quoiqu'il ne soit qu'un son qui frappe l'air, est un obstacle continuel; il prévient défavorablement avant de vous connoître, il nuit aux avancemens, aux alliances, et doit à la longue écraser la famille qui le porte.

Mais, de l'autre côté, une naissance commune peut devenir un titre de plus à l'estime, parce qu'à progrès égaux la gloire est pour celui qui eut le plus de difficultés à vaincre. — On devroit, par raffinement de vanité, dissimuler quelquefois son éducation, son rang et sa fortune. — Cette basse extraction fut un des lauriers de Socrate, Platon, Épicure, Épictète, Caton, Pythagore, Camille, Marius, Cicéron et tant d'autres sages ou héros. Qui marche sur leurs traces, peut les considérer comme ses aïeux. Le Dictionnaire des grands hommes est son arbre généalogique, et il peut prendre pour devise : *Mon sang étoit obscur, je le rendis illustre.*

La société la plus parfaite seroit celle où l'inégalité des rangs ne dépendroit que de la différence des qualités personnelles. N'eût-il pas mieux valu établir une noblesse élective, qui ne passât point aux descendans, et dont le mérite seul

fût la route ? Cela augmenteroit sans frais les ressources de l'état et l'émulation des sujets, au lieu que l'usage actuel diminue les premières et détruit la seconde.

L'expérience démontre que les vertus ou les talens des aïeux sont rarement héréditaires : Roboam fut le fils de Salomon ; Commode, de Marc-Aurèle ; Caligula, de Germanicus ; Richard, de Cromwell ; Alexis, de Pierre-le-Grand, etc. Tel homme n'est souvent ceci que parce que son père fut cela, comme les vertus d'un siècle peuvent devenir le germe des vices du suivant.

L'inférieur auroit souvent le droit de dire à ses chefs : Que m'importe que vos ancêtres eussent du mérite, si vous n'êtes vous-mêmes que des hommes vils. Est-ce sur les qualités des morts que je dois juger les vivans? Que m'importe que vous possédiez des millions, des titres, des esclaves, des hôtels, si votre éclat ne sert qu'à me rappeler plus durement ma misère, et si votre supériorité de talens ou de pouvoirs ne tend qu'à me ravir les précieux biens de liberté, propriété, égalité?

A mérite égal, le riche et le noble doivent cependant obtenir quelque préférence dans la nomination aux emplois publics. Ils sont plus considérés, mieux obéis, moins exposés à la séduction et à l'abus de confiance : ils mettent aussi pour l'ordinaire, dans ce qu'ils font, une dignité et une aisance, qui, quoique peu signifiantes en elles-mêmes, méritent cependant quelque attention, par leur influence sur le peuple, qu'on ne dirige guère moins par les yeux que par la raison (1).

(1) Chez les Grecs et les Romains, c'étoit le revenu seul qui fixoit le degré de noblesse : elle n'étoit attachée ni à la vertu ni aux aïeux ; mais au cens. Il étoit réglé à Rome, par la loi Roscia, quel bien il falloit avoir pour être chevalier, ou, lorsqu'on étoit chevalier, pour être sénateur. En Angleterre, il en est à peu près de même. Il est statué par les lois, comme par l'usage, combien l'on doit posséder pour être juré, membre du parlement, ou pair. A peu d'exceptions près, c'est la seule qualité requise. Cette pratique, très-défectueuse dans ses détails, se compense un peu dans l'ensemble, parce qu'à intelligence égale, le riche doit avoir plus d'élévation dans les sentimens, plus d'acquit dans les lumières, et plus de moyens de remplir ses devoirs.

Autant les faux grands sont peu dignes de notre hommage, autant nous en devons un respectueux aux véritables. Nous devons les honorer, les soutenir, les défendre; leur cause est celle de la patrie, et seconder leurs vues, ou étendre leur réputation, c'est contribuer au bien qu'ils peuvent faire. — Mais envers les premiers, n'oublions pas que nous devons à tout homme des égards et de l'indulgence pour ses foiblesses. — Pensons qu'il est dangereux de heurter les usages reçus, et l'autorité dénuée de lumières. — Ne soyons point bassement prosternés devant la grandeur; mais soyons prudens et polis. Accordons quelquefois par sagesse ce que le vulgaire donne par ignorance. — Enfin, laissons « les » petites distinctions à ceux qui n'ont pas de quoi atteindre » aux grandes; » et travaillant sans bassesse à nous élever, ne perdons jamais de vue que l'utilité publique est l'unique mesure du vrai mérite.

DU BONHEUR.

Tout homme, dans tout ce qu'il fait, tend invariablement au bonheur : et s'il est si rare, c'est qu'outre les imperfections de notre nature, on le cherche ordinairement où il n'est point, et qu'un faux jugement, inspirant de faux désirs, nous fait courir après la chimère, en croyant poursuivre la vérité.

Le bonheur est plus dans le sentiment que dans la position, plus dans la manière de voir que dans les choses mêmes. — La fortune peut y contribuer, non l'établir : elle peut en donner l'apparence, non la réalité; sans quoi il seroit proportionnel au rang qu'on occupe, et une expérience certaine prouve qu'il y a plus de contentement dans les classes mitoyennes que dans les supérieures, où les passions sont plus fortes, les besoins plus compliqués et les jouissances moins naturelles. Comme notre rang ne dépend pas de notre choix, et que l'ambition est un des premiers fléaux de la vie, il est de la plus grande importance de nous convaincre de cette vérité: heureusement il en est peu qu'on puisse démontrer avec plus d'évidence.

Chaque particulier ne peut être grand seigneur; et c'est une chose assez indifférente. L'équité du Souverain-Être a mis entre les diverses conditions une balance de biens et de maux, qui les rend presque égales : les plus à plaindre sont les deux extrêmes; la plus heureuse est cette paisible médiocrité, également au-dessous de l'envie et au-dessus du mépris.

Un grand est toujours en spectacle; sa liberté se perd sous le frein de l'observation publique : il est asservi par les farces de l'étiquette et les grimaces de la dignité. Son cœur est contraint par les jouissances les plus naturelles, comme

celles de la confiance, de l'amitié, de l'amour, des soins de la subsistance, et des douceurs domestiques. Il est blasé sur le simple, émoussé par le facile; ses peines sont vraies, sa gloire imaginaire ; ses soucis pèsent sur sa personne, et les respects portent sur son titre, dont l'élévation même multiplie les soins, les accidens et les dépendances. — Le point de vue du bonheur des grands, comme trop souvent celui de leur mérite, est en raison inverse du coup d'œil physique : de loin ils nous paroissent des colosses; mais à mesure qu'on s'en approche, ils se changent en pygmées. — Si l'on pouvoit lire dans les cœurs et apprécier le contentement, on seroit souvent surpris de voir où tombent les gros lots.

Une couronne n'empêche pas de vieillir chaque jour de vingt-quatre heures, et si c'est avec plus d'éclat, c'est ordinairement avec moins de gaieté et de repos.—Si le campagnard ou le petit bourgeois, qui, au soir d'une journée bien employée, prend le frais sur le seuil de sa porte auprès de sa femme et de ses enfans, pouvoit comparer et soustraire la somme des sentimens, tant pénibles qu'agréables, qu'ont éprouvés dans ce même jour la plupart des monarques, il seroit étonné de voir que son restant l'emporte sur le leur : et c'est cependant la seule manière de calculer son sort ; car de quoi peut-on être envieux si ce n'est du bonheur?

Relativement à la vie commune, les richesses n'ont pas des avantages plus assurés : elles sont relatives à la classe avec laquelle on est obligé de vivre, et le plaisir de l'acquisition est proportionnel au bien déjà possédé. Un roi jouit moins véritablement d'une province qu'il joint à sa couronne, qu'un marquis d'une paroisse dont il étend ses terres, ou qu'un manœuvre de quelques arpens qu'il ajoute à son verger. Une petite fille est plus heureuse par son ruban, qu'une princesse par ses pierreries; et le fastueux dont la table est entourée de parasites, éprouve des plaisirs moins vrais que ceux du garçon de métier, qui, le dimanche, dans une guinguette, paie bouteille à son camarade.

Il y a jusque dans les conditions les plus déplorables, de petits dédommagemens dont on ne peut se former d'idées sous

un meilleur sort. Le prisonnier, l'indigent, le malade ont des plaisirs inconnus à l'homme libre, riche ou bien portant ; mais ils connoissent aussi des souffrances dont l'horreur doit faire frémir d'être la cause.

Si on remonte à la source des maux les plus communs aux hommes, on verra qu'ils proviennent pour l'ordinaire de leurs propres foiblesses. Presque tous se plaignent, et s'ils examinoient avec impartialité, ils trouveroient souvent « qu'en se corrigeant eux-mêmes, ils eussent corrigé leur » fortune. » Sans doute qu'une partie des revers dépend du sort ; mais qu'on pénètre dans les détails des siens, et on sera presque toujours forcé de convenir qu'on y a beaucoup contribué : du moins y a-t-il toujours une ressource qui devroit être en notre pouvoir ; celle de les supporter avec cette constance et cette tranquillité qui caractérisent les grandes ames. La plupart des maux cessent d'être des maux, lorsqu'on refuse de les envisager comme tels. — Qui est-ce qui souffre le plus de la tempête ? Est-ce le lâche, qui, réfugié à fond de cale, gémit, tremble, se désespère ; ou bien l'intrépide, qui, du haut du tillac, sourit à la fureur des flots, et les défie de s'élever au-dessus de son courage ? Si les mâts se brisent, si le vaisseau se fracasse, l'un s'engouffre à l'instant ; mais l'autre voit encore des ressources, et peut même échapper ; il saisit une planche, il joue avec ces vagues dont il est le jouet, il brave froidement leur courroux ; et tout en les combattant avec vigueur, il attend paisiblement le résultat, persuadé qu'il est soumis aux lois d'une providence équitable, et que ce qu'elle permet ne peut être que bien. Au reste, quel mal peuvent-elles lui faire ? *périr !* Eh ! vaut-il la peine de traiter si sérieusement une aussi petite chose ?

Épicure définissoit le bonheur : *corps sans douleur, ame sans trouble.* Nous ne pouvons douter que la cause la plus commune des désordres de la santé ne soit l'intempérance, et que ces inquiétudes, ces dégoûts, ces craintes, ces regrets, ces désirs dévorans, ne proviennent en grande partie des vices et des penchans mal dirigés ; comme l'avarice, l'ignorance, l'ambition, ou le manque des vertus sociales. — Des-

cartes plaçoit le bonheur dans le *sentiment de nos perfections*. Puisons-le donc à la source; et, sans exclure les plaisirs physiques, soyons persuadés que les sensations les plus délicieuses, les jouissances les plus délicates, ne sont connues que d'un cœur honnête, d'un esprit éclairé, et que tout autre ne peut même s'en former l'image.

Un des obstacles les plus communs à la félicité, c'est qu'il n'est peut-être point d'homme qui n'imagine un roman de bonheur qui n'existe nulle part : il le compose de tous les biens épars dans la nature. Des uns, il prend la figure, les talens, les richesses : des autres, le nom, l'éclat, le crédit, le savoir, quelquefois l'esprit, rarement les vertus. Plus loin il ravit une femme à son époux, un enfant à son père, une patrie à l'homme libre : il rassemble les choses les plus rares, et unit les plus incompatibles, comme les plaisirs de la solitude et du grand monde, de la liberté et de l'ambition : — il forme de toutes ces parties un seul tout, auquel il compare sa position, et il n'est pas étonnant qu'il la trouve alors malheureuse. Il n'est personne qui ne jouisse de quelques avantages que d'autres envient, et dont lui-même ne sent pas le prix. Le même genre de vie qui fait le dégoût de l'un, feroit le suprême bonheur de l'autre.

Cette manière d'apprécier sa position est des plus fausses, on l'a dit souvent, il ne faut pas regarder seulement au-dessus de soi, mais autour de soi. Il faut considérer les hommes en masse, et se demander : *Combien en est-il avec lesquels je changerois de tout, peines et plaisirs indistinctement?* Si le nombre de ceux avec lesquels on ne changeroit point est le plus considérable, on seroit injuste en se plaignant : car de quel droit prétendroit-on être plus heureux que la majeure partie du genre humain?

Un autre préjugé dont l'adolescent est particulièrement victime, est celui qui se représente la jeunesse comme l'époque la plus heureuse. C'est dans l'âge mûr, entre trente et cinquante ans, qu'on connoît le mieux les douceurs de la vie. Les plaisirs sont moins vifs, mais plus vrais; on sacrifie moins à l'apparence et plus à la réalité : on s'affranchit peu

à peu de ces dégoûts, de ces mécontentemens produits par le défaut de connoissance de l'homme, ou par de faux calculs de projets et d'espoir : on est moins exposé aux suites de l'imprudence, et moins asservi aux jugemens d'autrui. — Jusques à la décrépitude, qui a ses jouissances, et dont un certain attendrissement sur soi-même est la plus réelle; si cet âge étoit absolument sans plaisirs, seroit-ce celui où l'on quitte la vie avec le plus de regrets?

Tout compté, tout prévu, la route la plus sûre du bonheur est celle de la droiture. — Il est vrai que dans une société absolument corrompue, où l'oppression, l'impiété, la bassesse et la ruse s'appellent sagesse, génie et usage du monde, il est possible qu'une vertu mâle et franche, qui va rondement son droit chemin, sans s'inquiéter beaucoup du *qu'en dira-t-on*, devienne un obstacle à la fortune. Celui qui préfère toujours l'honneur à l'intérêt, et la vérité à la flatterie, se rend la terreur des ames basses, et quelquefois l'objet de leur haine. Il est des êtres assez vils pour que le seul aspect d'un honnête homme leur donne de l'humeur, et pour lesquels le plus grand crime est un vrai mérite. Mais heureusement qu'il existe aussi des cœurs magnanimes, auprès desquels on ne réussit qu'en prouvant qu'on en est digne; et enfin si les récompenses extérieures peuvent manquer à la probité, les intérieures sont infaillibles. Il n'est aucun sentiment de bienveillance qui ne soit accompagné d'un plaisir secret, aucun devoir rempli qui ne devienne un souvenir consolateur.

Que l'on compare dans les grandes occasions la marche d'un honnête homme avec celle de celui qui ne l'est pas. Quelle élévation dans le premier! quelle noble assurance! quel calme dans l'injustice! quelle modération dans les succès! Et chez le second, que de petitesse dans les vues, de bassesse dans les moyens! que de crainte d'être pénétré, de lâcheté dans l'infortune, d'orgueil et d'abus dans le pouvoir! Tombe-t-il? il est abandonné; au lieu que le vertueux emporte dans sa chute les regrets des cœurs honnêtes, le sentiment de sa propre estime, et celle de ses ennemis mêmes.

Opposer le courage, la bonté, la patience aux infortunes et aux injustices, c'est prouver qu'on leur est supérieur lors même qu'on en est la victime.

Rien ne démontre mieux l'étroite liaison du bonheur et de la vertu, que la conformité exacte de leur définition. — C'est également pour les deux une bonté qui attire la bienveillance, une probité qui arrache l'estime, un savoir qui écarte l'erreur, une modération qui prévient l'excès, enfin une force d'ame que les obstacles ne peuvent rebuter, que la fortune ne peut amollir, ni le malheur abattre. — En parcourant ainsi les qualités les plus respectables et les sources de félicité les plus pures, on se convaincra par l'intimité de leurs rapports, que la vraie vertu et le vrai bonheur sont presque inséparables.

Au reste, n'exagérons point le degré de perfection dont nous sommes susceptibles. Il est peut-être plus facile qu'on ne pense d'être un des premiers hommes de la terre. Que chaque lecteur s'arrête un instant, qu'il ne juge pas sur une réputation trompeuse, mais d'après une connoissance personnelle, et qu'il se demande à lui-même, quel est l'être le plus parfait qu'il ait jamais connu? Il sera surpris de voir combien le dernier restant dans la balance est encore un foible vertueux.

L'empire sur nous-mêmes est toujours très-limité. Le sage n'est point, comme le présomptueux stoïcien le prétendoit, impénétrable aux passions; mais il les dirige, au lieu d'en être dirigé. Il n'est point libre au milieu des fers; mais son ame reste noble et indépendante. Il n'est pas riche dans la pauvreté; mais le rétréci de ses besoins la rend moins onéreuse. Il n'est pas impassible dans la douleur; il sent les maux, les craint, les évite; mais il n'y ajoute pas ceux de l'imagination et de la lâcheté. Enfin son courage et sa sagesse ne sont point inaltérables; il succombe et s'égare quelquefois parce qu'il est homme; mais il s'égare moins souvent moins long-temps, et ses écarts mêmes portent un caractère de force et de grandeur.

Malheureusement nous avons en général plus d'aptitude à

la peine qu'au plaisir : les grandes souffrances peuvent être très-longues, les grandes jouissances sont pour l'ordinaire très-courtes ; l'habitude les émousse, et leur excès même se change en douleur. — Il est peu de situations plus difficiles à supporter pour les personnes les plus sensibles que le comble de leurs vœux, surtout lorsqu'il est inattendu : l'ame et le corps succombent à la fois sous les secousses réitérées d'un sentiment trop vif, et presque étranger à notre nature : on se fatigue, on se tourmente, et on ne retrouve le repos que dans l'épuisement.

Le point central de notre vrai bonheur tient plus du calme que du transport : il forme la nuance entre une douce sérénité et un petit attendrissement sur nous-mêmes. — Quels que soient nos efforts, nous serons souvent au-dessous ou au-dessus de ce point intermédiaire; mais en cherchant toujours d'y rentrer, rappelons-nous que l'auteur de notre existence ne nous destina point au repos : il a mis en nous un mobile d'activité qui ne nous permet d'être heureux que lorsqu'il est en mouvement. Le monde moral, comme le monde physique, est fondé sur un principe de fermentation continuelle, dont les effets sont aussi connus que les causes incertaines et le but ignoré. — Que l'homme ne se flatte point d'un calme constant : lors même qu'il est le plus en paix avec lui et les autres, il faut qu'il soit remué par le sentiment même de sa tranquillité et de son indifférence. — Sans agitation, l'esprit tend vers la stupidité ; et sans mouvement, le corps tombe dans la langueur : un mélange modéré des deux est l'état de nature, et celui du bonheur.

Enfin, à ces altérations inévitables, n'en ajoutons qu'avec prudence de notre propre choix, outre que nos besoins et nos plaisirs diffèrent à mesure qu'on avance en âge (1), tout

(1) Pour servir à l'histoire de cette inconstance dans notre manière de voir, je puis citer le paragraphe suivant, extrait du journal d'un ami, et concernant une résolution qu'il place aujourd'hui au premier rang des sottises de sa jeunesse. — Si ton projet réussit, n'oublie jamais l'ardeur avec laquelle tu en désirois le succès ; le désespoir où te mettoit l'idée seule des obstacles ; la perspective touchante que tu te formois de ce genre de vie. Ne te repens

changement est dangereux, et c'est surtout en fait de position que *le mieux est souvent l'ennemi du bien.* On pourroit appliquer à la fortune perdue de beaucoup de gens cette épitaphe anglaise. —

I was well, would be better, took physick, and died.

J'étois bien, voulus être mieux, pris médecine, et mourus.

jamais de ta résolution, et si de nouveaux désirs d'un autre genre de bonheur venoient s'emparer de ton imagination, rappelle-toi qu'il perdroit de même son prix, dès que tu l'aurois atteint. Jouis de ce que tu possèdes, pense que la source du bien-être est au-dedans de nous, et sois de plus en plus persuadé que c'est la vertu qui le donne : que ton ambition se borne à acquérir chaque jour quelque nouvelle perfection, et ta vanité à en donner à celle que tu chéris au-dessus de tout. »

CONSOLATIONS

DANS L'INFORTUNE.

Vous êtes malheureux, dites-vous. Examinons impartialement si vous l'êtes en effet. — Permettez que je questionne, et que nous parcourions ensemble diverses gradations d'adversité.

D'abord, êtes-vous malade? avez-vous faim? avez-vous froid? Êtes-vous sous le joug de la servitude ou exposé aux privations du premier nécessaire, ou au danger de le perdre si vous ne pouvez soutenir la continuité d'un travail pénible? — Non, dites-vous : mais c'est un bonheur de populace. J'en conviens, mais vous conviendrez aussi que ces manans, ces ouvriers, ces esclaves, sont des hommes comme vous; qu'ils ont même origine, mêmes passions, mêmes droits au bonheur, et que plus des trois quarts du genre humain se croiroient heureux s'ils pouvoient jouir de ces avantages auxquels vous n'attachez aucun prix. — Si vous dépassez cette classe, commencez par rendre grace à la Providence de ce qu'elle vous a placé au-dessus du niveau du bien-être commun, dont notre espèce est susceptible.

Mais outre la position générale, il est des particularités affligeantes. — Vous avez, dites-vous, le nécessaire de la nature, non celui de la condition. — Pur préjugé! Votre condition est exactement celle où le sort vous a placé : c'est votre individu qui la fixe, et non la poussière de vos aïeux; sa mesure n'est pas ce qu'elle pourroit être, mais ce qu'elle est en effet, et il est impossible que vous ne soyez jamais ni au-dessus, ni au-dessous. — Il ne faut pas toujours prétendre à être de la classe de son père (1). Si la fortune, qui se

(1) Cette opinion, qui détruit le bonheur d'une foule de personnes qui sont encore dans une position digne d'envie, est plus particulièrement dan-

plait à élever ce qui est bas, et à abaisser ce qui est haut, vous a donné moins de biens, moins de pouvoir qu'à lui, c'est qu'en effet elle vous assigne un rang inférieur, auquel vous devez vous conformer; et chacun peut, avec de l'ordre et de l'activité, se soutenir dans une honnête aisance proportionnelle à ce rang. Le pauvre qui descend du riche n'a, à la rigueur, pas plus de droit à son opulence, que le prince qui descend de l'esclave n'a d'obligation à son avilissement.

Pour continuer notre examen. — Vous n'êtes pas dans la servitude proprement dite, mais vous êtes dans la dépendance d'une foule de gens qui vous gênent. Oh! c'est le sort de tout le genre humain; et outre les liens domestiques, il n'est point de société sans subordination, de grades sans autorité et sans obéissance : elle ne révolte que les ennemis d'un ordre nécessaire. Tous les états ressemblent à cet égard au militaire, où le caporal dépend du sergent, le sergent du subalterne, celui-ci du capitaine, le capitaine du colonel, le colonel du général, et ce dernier de son prince, de ses soldats, et encore plus de sa propre insuffisance, qui succombe à chaque instant sous l'immensité des détails, le tourmente, l'excède et le rend pour l'ordinaire un des moins heureux de son armée. Il semble qu'il devroit être plus flatteur d'être plus grand que son état, que d'avoir un état plus grand que soi.

Ces maîtres, ou ces relations dont vous dépendez, sont ou des personnes raisonnables, ou plus probablement des êtres fort inconséquens. Dans le premier cas, vous devez les respecter; dans le second, il n'est point d'hommes avec lesquels il n'y ait quelques moyens de vivre, et de tirer

gereuse pour un siècle où l'égoïsme et le luxe, secondés par les rentes viagères, immolent la postérité et sacrifient le nécessaire des descendans aux besoins d'un vain étalage. Nos ancêtres consommoient leurs revenus : nous dévorons encore nos capitaux. Cette manie doit nécessairement altérer le bonheur des familles, bouleverser les rangs, augmenter l'inégalité, et amener ces révolutions, dont un subit accroissement de faste fut presque toujours le présage.

parti de leurs défauts mêmes. — Commencez par vous défaire de cet orgueil, qui s'offense, et de cette roideur, qui révolte : forcez à l'estime par vos vertus, à la considération par vos talens, à la politesse par vos égards : opposez l'égalité aux caprices, les bons procédés aux mauvais, la douceur à l'emportement. Attachez-vous à connoître le caractère de vos chefs, de vos concurrens ou de vos ennemis : sachez plier lorsque la résistance est vaine : répandez vous-même sur vos inférieurs des sentimens agréables, leur réfraction en produira sur vous. Tel qui ne peut servir en grand peut obliger en détail, ou du moins il sait nuire. — Enfin, formez-vous dans votre position une idée distincte des ressources qu'elle offre ; des dangers dont elle menace ; rendez-vous compte de vos projets, de vos espérances : tracez là-dessus un plan de conduite, dont le système réfléchi se poursuive avec une constante et tranquille fermeté, en vous exerçant sans cesse à borner vos besoins au-dessous de votre fortune.

Outre la dépendance naturelle, il en est d'autres qui sont de notre propre choix, comme celle d'un état d'où nous pourrions sortir en descendant d'un degré : nous ne pouvons, sans injustice, accuser le sort de ces entraves volontaires. Au reste, la vraie liberté est plus en nous-mêmes que dans les circonstances. Rousseau disoit (dans une lettre peu connue, où il demandoit d'être plutôt enfermé que poursuivi) « que sa liberté n'étoit point au pouvoir des » hommes, et que ce ne seroient ni des murs, ni des ver- » rous qui pourroient la lui ôter. » Épictète la conserva au milieu de l'esclavage, et se consoloit souvent par ce mot sublime : *Je suis dans le poste où Dieu m'a placé.*

C'est surtout l'imagination égarée qui est la cause la plus commune de nos tourmens : ne permettons pas qu'elle se joue ainsi de notre bonheur : et si elle représente si souvent les faux biens comme vrais, et les superflus comme nécessaires, « forçons-la aussi d'anticiper sur les changemens et » les consolations que le temps amenera, » et à exciter notre sensibilité pour les plaisirs simples que notre situation

admet. Ne nous tourmentons pas d'avance pour des maux qui n'arriveront peut-être jamais ; différons la plainte jusqu'à ce qu'ils soient certains, et il sera encore trop tôt pour nous en affliger. Ne nous en laissons pas imposer non plus par une première apparence : un mauvais début amène souvent les fins les plus heureuses. — Mais, pour se garantir des prestiges de l'imagination, il faudroit être raisonnable ; et malheureusement cela n'est pas facile. On ne pense pas comme l'on voudroit penser ; et le mélancolique démontre qu'on ne croit point ce que l'on désireroit de croire : car s'il dépendoit de lui d'admettre plutôt telle persuasion qu'une autre, quel intérêt plus puissant pourroit l'engager à changer sa manière de voir que celui de la fin de ses souffrances ? Personne n'est volontairement dans l'infortune ou dans l'erreur : c'est par ignorance ou par foiblesse qu'il y persiste.

Outre le bonheur de position, il en est un plus personnel : c'est celui des qualités de l'ame. Si vous avez reçu la force et la raison en partage, pouvez-vous vous plaindre de la fortune ? Ne vous a-t-elle pas accordé ses plus précieuses faveurs ? Quelles autres peuvent être comparées au don d'un cœur honnête, et d'un esprit pénétrant ? Elle nous récompense aussi souvent lorsqu'elle paroît nous punir, en nous préparant, par des privations momentanées, une suite de biens durables. — Ou nous avons mérité nos maux, ou nous ne les méritons pas : dans le premier cas, il ne faut accuser que soi-même, et s'y soumettre avec résignation ; mais dans le second, qu'avons-nous à craindre s'il existe une Providence équitable ? Faisons bien, confions-nous en elle, et sa justice nous dédommagera tôt ou tard.

C'est une triste vérité ; mais consolante dans l'infortune, qu'il est rare qu'on atteigne une certaine intelligence ou un bonheur solide, par une autre route que celle de l'adversité. — Qui n'a jamais éprouvé la misère, l'opprobre, les regrets, les maladies, ignore la moitié des sentimens humains. — La douleur est l'aiguillon de la pensée : l'excès des souffrances se repliant sur elles-mêmes, pousse la réflexion jusque dans

ses derniers refuges : elle considère toutes les faces, combine toutes les possibilités, et portant vers leurs extrêmes, développe en nous des forces, des idées, des ressources, qu'un sort plus propice eût laissées dans l'inaction. — On n'est heureux et bon qu'après avoir beaucoup souffert. — Outre le développement des facultés pensantes, l'habitude du danger et des privations rend patient, modéré, courageux ; et le souvenir de ses propres malheurs excite la commisération envers ceux d'autrui.

Sans doute qu'il y a des positions affreuses (1), détestables : mais on peut appliquer aux souffrances de l'ame la recette d'Épicure contre celles du corps. — *Si elles sont supportables, on doit les supporter : si elles ne le sont pas, elles tueront bientôt.* — Vous êtes malheureux : — encore

(1) Quiconque n'a pas vécu dans les capitales, ou qui y vivant n'a jamais pénétré dans le fond des cours, des ruelles, des caves, des greniers, et même des cachots, ne peut se former d'image de l'excès où la misère, la dureté et le mépris de l'homme peuvent être portés. Entre mille traits plus révoltans, j'en citerai deux d'indigence qui m'ont laissé une profonde impression.

Un homme de moyen âge, d'une figure noble et d'un extérieur d'éducation qui perçoient au travers des lambeaux de ses habits, se traînoit lentement dans Paris, rue Grenelle, à l'heure du repas. Sa physionomie pâle et égarée peignoit le besoin et le désespoir : elle se portoit timidement vers les passans, sembloit vouloir implorer leur pitié, et n'oser en hasarder la démarche. — Je fixai mon œil sur le sien : la compassion qu'il y lut parut rafraîchir son cœur. — Je voulois lui parler, je craignis de l'humilier : il vouloit me parler, il craignit de s'avilir. — Je le devançai, et, pour lui faciliter l'occasion, je m'arrêtai à la porte d'un traiteur. — Il s'approche.... hésite.... me joint en tremblant.... et trouve à peine la force de prononcer ces mots : *Vous êtes homme : je suis homme.... vous allez dîner, et je n'ai pas mangé de trois jours.* Quelle harangue !

Je passois à Rome près d'un coin fort sale, qui servoit de réceptacle aux latrines du voisinage : deux jeunes gens rampoient à travers l'ordure, et, le dégoût peint dans le geste, ramassoient dans un panier les papiers de propreté : ils s'éloignoient par moment pour reprendre l'air ; et l'un d'eux, déjà épuisé par une maladie, tomba en foiblesse. — Je m'informai à quoi servoient ces horreurs : Hélas ! répondirent-ils, c'est pour subsister : lorsque ce papier est lavé, nous le vendons un quatrain et demi la livre ; on s'en sert pour en faire du neuf. — Oh hommes ! à quel avilissement vous pouvez être réduits pour vous procurer le simple nécessaire ! et cependant cette extrémité est encore douce en comparaison d'une foule d'autres.

quelques momens, et vous ne le serez plus : la bienfaisante mort ne vient que lentement à votre secours ; mais elle s'approche sans cesse. Dans ce jour même, qui vous a paru si long, il est probable qu'elle a soulagé plus de quatre-vingt mille ames qui combattoient contre ses angoisses : autant auront fait leur entrée dans les misères de la vie, autant ont éprouvé les douleurs de l'enfantement, et un bien plus grand nombre les regrets d'avoir perdu un père, un enfant, une épouse, un ami. — Pensez à ces millions d'êtres qui languissent dans l'esclavage, les cachots, la pauvreté; à tous ceux qui succombent sous des peines toujours renaissantes ou des maladies incurables. Combien dans ce moment sont en proie au désespoir, aux remords, aux mépris, aux supplices! — Eh bien! ce jour affreux est passé sans retour, pour eux comme pour vous, et comme pour le plus favorisé, auquel il n'en reste qu'un vain regret. — Le seul bienfaisant a su en fixer la course fugitive, en gravant sur ce passé qui n'est plus, ses droits sur l'avenir, qui sera... La raison se refuse à ces consolations empruntées des souffrances d'autrui ; mais le sentiment s'y prête, et l'espoir d'une existence future nous console de la présente.

A quelque extrémité que nous soyons réduits, rappelons-nous qu'il est peu de malheurs assez grands pour qu'ils n'aient leurs consolations; peu de situations assez désespérées pour que le courage et l'industrie ne puissent en arracher. — Indépendamment des consolations du premier ordre, les attaques de la fortune sont les triomphes du sage... Avec quel dédain il traite ses caprices, avec quelle roideur il supporte ses chocs! avec quelle intrépidité il s'élance à travers les obstacles! — Frappe, lui dit-il;... frappe... redouble encore... je suis au-dessus de tes coups. Tu peux m'ébranler, non m'abattre ; tu peux me ployer, non me rompre... je me redresserai avec plus de vigueur; et si je ne puis te contraindre à m'être propice, je te forcerai du moins à paroître injuste.

DES PASSIONS.

Il paroît que dans les volumineuses et indécises recherches sur les passions, l'on s'est principalement égaré, parce qu'on a trop compliqué une théorie simple, qu'on a multiplié les causes et les effets, sans réfléchir qu'un seul ressort principal pouvoit produire une infinité de modifications, suivant les circonstances et la constitution de l'être sur lequel il agissoit. Ceux-mêmes qui sont remontés jusqu'au mobile général de l'*amour-propre*, n'ont pas considéré qu'il n'est lui-même que l'effet d'une cause plus éloignée.

J'ose le dire, il n'y a probablement qu'une passion centrale, qu'une pensée mère, dont la SENSIBILITÉ est la source, et dont les variétés ne sont que le produit des circonstances. Cette première faculté de recevoir des impressions ne se définit pas, parce qu'elle est simple et inhérente à notre nature. — Comme elle est indivisible, elle est sans parties : comme elle est sans rapports, elle ne peut être comparée; mais l'on peut démontrer que sentir et penser ne sont à peu près qu'une même chose.

Tout être qui sent, doit nécessairement être affecté *agréablement* ou *péniblement*. — Dans le premier cas, il désire la continuation de ce qu'il éprouve; dans le second, il en désire l'absence. — Dès qu'il désire, il compare; — dès qu'il compare, il raisonne; — dès qu'il raisonne, il juge; dès qu'il juge, il pense. Penser et sentir ne sont donc dans leur origine qu'une même chose. Le genre des passions, comme les degrés de l'intelligence, dépendront de ceux de la délicatesse de cette sensibilité, de la perfection des organes sur lesquels elle s'exercera, et du genre de besoins et de circonstances auxquels elle sera subordonnée. — Si ce principe est aussi vrai qu'il me paroît probable, il pourroit porter une

nouvelle lumière dans notre chaos métaphysique, et simplifier l'abstraite complication de notre théorie de l'ame.

Le système qui établit l'amour-propre comme seul mobile de nos actions, est devenu un des écueils les plus funestes de notre philosophie moderne, en ce qu'il confond le vice et la vertu par l'égalité des motifs qu'il suppose. Divers auteurs en ont tiré des conséquences abominables et fondamentalement destructives des mœurs et de la probité: mais il semble qu'il est facile d'opposer à leurs sophismes une réflexion des plus simples, et cependant des plus victorieuses. Car élevez votre imagination au plus haut degré du sublime; tracez l'image la plus adorable d'un Être suprême: mettez pour base de tous ses décrets, la justice, la bonté, la clémence, le sacrifice de lui-même, ou plus encore si vous le pouvez. — Eh bien! l'on peut répondre d'après ces prétendus principes, qu'il n'y a aucun mérite à tout cela, aucun titre au respect ou à la reconnoissance, parce que cet Être suprême est uniquement guidé par son intérêt personnel, qu'il a placé invariablement à être ce qu'il y a de plus grand et de plus parfait dans l'univers. La Rochefoucauld, Passérano, Helvétius et tant d'autres auroient donc considéré comme une imperfection dans l'homme, ce que nous sommes forcés de supposer faire partie de l'essence d'un Dieu même, quelque parfait que nous puissions nous le représenter.

L'amour de soi isolé n'est ni vice ni vertu: c'est le but qu'il se propose qui décide sous laquelle de ces deux classes il doit être rangé. Tout homme dont l'amour-propre est dirigé de manière à contribuer au bonheur de la société est digne d'estime; comme celui qui tend vers sa destruction mérite notre mépris, ou plus philosophiquement notre pitié.

Un autre sophisme renouvelé par les modernes, quoique déjà détruit par les anciens, est celui qui nous refuse la liberté morale, en supposant que nos penchans ne sont point soumis à la volonté ni à la réflexion, et que les plus foibles sont aussi nécessairement déterminés par les plus forts, qu'un poids de vingt livres emporte celui de quinze,

lorsqu'ils sont mis en balance.—Le faux éclat de ce principe dangereux est continuellement détruit par la conduite journalière de ses sectateurs mêmes : car si toutes nos résolutions n'étoient que le résultat du degré de nos penchans ; si la volonté est nécessairement asservie par le concours fortuit d'une infinité de circonstances imprévues et inévitables, qui forment nos goûts et nos caractères, pourquoi ces indécisions, ces projets, ces calculs ou ces règles de prudence ? — Si nous ne pouvions influer sur le cours des événemens, il seroit absurde de réfléchir, de combiner, ou même de poursuivre un dessein quelconque : le plus stupide seroit aussi prudent que le plus sage ; le plus scélérat seroit aussi estimable que le plus honnête, parce qu'ils ne seroient également que de pures machines, invariablement subordonnées au hasard et à l'impulsion d'un ressort dont ils ne pourroient ni diriger, ni modérer, ni renforcer l'effet.

Ces mêmes objections s'appliquent au système non moins dangereux et inconséquent du *fatalisme*, ou de la doctrine qui attribue tout au destin, et ne considère le présent que comme résultat absolu du passé.

La grande variété des penchans provient de la différence d'organisation, ou de celle des lumières. La première détermine nos goûts ; la seconde, nos idées sur le bonheur : l'une tient aux sens, l'autre à l'intelligence, et quoiqu'il y ait unité de tiges, elles se ramifient à l'infini, se séparent et se rejoignent. — Il n'est point de passions sans mélange, la dominante s'entrelace par des liens imperceptibles avec une foule de subalternes : *C'est un écheveau embrouillé*, disoit une femme d'esprit ; *lorsqu'on croit en dévider un fil, on casse l'autre.* — Il est probable qu'il n'est pas deux hommes sur la terre parfaitement du même caractère, et chez lesquels les mêmes passions agissent de la même manière ; mais il est cependant des mobiles principaux, dont l'impulsion est à peu près générale.

Pour mettre le vulgaire en mouvement, il n'y a que six grands ressorts ; la crainte, la haine, la licence, l'avarice, la sensualité et le fanatisme : il est rare que des motifs plus

élevés aient prise sur lui. — La plupart des grandes révolutions se rapportent à ces chefs principaux, toujours décorés des beaux titres de piété, de patriotisme, ou d'amour de la gloire. — Mais ce vulgaire une fois en fermentation, les moyens de direction deviennent plus compliqués, plus savamment politiques : car, s'il est aisé de l'émouvoir, il est bien difficile de le conduire, et surtout de rendre ses résolutions et ses jugemens stables.

On a comparé les passions « aux vents, qui enflent les » voiles du vaisseau, qui le submergent quelquefois; mais » sans lesquels il ne pourroit voguer. » Ajoutons que la sagesse en est le pilote, qui le guide à travers les écueils et les tempêtes de la vie. — Exiger d'un homme passionné qu'il agisse toujours d'après les principes de la timide prudence, c'est prétendre qu'un homme ivre ait la démarche assurée et ne chancelle pas. En général, les progrès de cette ivresse ressemblent beaucoup à ceux du vin. On se livre d'abord au plaisir d'une petite émotion, qui réveille les sens : elle fermente peu à peu; la raison devient plus confuse; la gaieté se change en fougue; la fougue en délire; les forces augmentent, les écarts s'accumulent; l'épuisement succède, la léthargie suit; puis l'on se réveille étonné, abattu, honteux des excès qu'on a commis, et que tout le reste d'une vie ne peut souvent réparer. — A-t-on reçu de la nature une forte portion de sensibilité? qu'au lieu de l'étouffer, on la dirige vers un but louable; sans elle on n'est jamais qu'un homme ordinaire. Mais qu'on se rappelle que c'est le même degré de force d'ame qui conduit aux deux extrêmes du bien et du mal.

Les hommes d'un froid bon sens sont plus propres aux positions tranquilles, et au maintien d'un ordre déjà établi : mais dans le danger, c'est chez les hommes à grandes passions qu'il faut chercher les grandes ressources : eux seuls savent frapper les coups décisifs, arracher ce qu'ils ne peuvent obtenir, trancher le nœud qu'ils ne peuvent délier, ou, enivrant la populace de toute classe, la porter aux derniers efforts.

Vivre, c'est sentir ; et qui sent fortement, vit plus qu'un autre. On peut dire qu'il est plus homme, plus éloigné de la matière, plus susceptible de grandeur d'ame. — Un caractère modeste, flexible, indifférent, est un des premiers dons de la nature, peut-être celui qui contribue le plus au bonheur particulier, et qui est le plus propre à toute condition. Mais ces caractères forment rarement des hommes distingués : ils suivent mollement la route qui leur est tracée ; ils pensent ce que les autres pensent, font ce que les autres font : tout écart de la voie commune les effraie, « ils commettent plus de sottises, mais de moins grosses, » parce que les objets de leur ambition sont petits, leurs plus grands efforts foibles, et que leur timidité hasarde peu.

Ce n'est que dans les tourmens d'un cœur inquiet, dans le choc de passions contraires, dans la fougue d'un tempérament impétueux, ou dans les horreurs de la mélancolie que l'ame s'étend, qu'elle s'arrache pour ainsi dire à elle-même, qu'elle brise tous les liens des préjugés, de l'exemple, et, s'élançant hors de la sphère commune, plane sur elle et se trace de nouvelles routes. — Tout héros fut premièrement un enthousiaste ou un infortuné ; mais le sage parvient insensiblement à réunir les avantages des deux caractères ; et ces mêmes lumières, dont il fut redevable au trouble des passions, servent ensuite à les asservir et à lui procurer ce calme dont l'homme froid jouit sans étude.

C'est cette même effervescence qui conduit à ces sacrifices sublimes des Régulus, des Décius et des Winkelried. C'est elle qui forme cesames vigoureuses que les ames foibles appellent *exaltées*.—L'enthousiasme, dont l'étymologie signifie une émotion qui tient du divin, a bien changé de sens depuis son origine : l'efféminé de nos principes la couvre de ridicule, pendant que l'histoire démontre que les siècles les plus éclairés, les plus énergiques, les états les plus formidables, furent aussi les plus féconds en enthousiastes. Il ne s'est presque rien fait de grand sur la terre que par leur moyen, et encore de nos jours, les nations les plus mâles sont celles qui en produisent le plus grand

nombre. Dans la vie ordinaire, ils sont l'objet des plaisanteries des ames froides et timides; mais dans les grandes occasions, ils reprennent leur rang, et c'est par cette espèce de fous que se laisse conduire la foule des sages.

Les mêmes rapports subsistent entre les divers peuples. Ce n'est pas de nos climats tempérés que jaillissent les sources de l'opinion; c'est plus près du tropique, où l'imagination est plus ardente, que naissent ces vastes projets, ces grandes idées, qui se répandent en torrens sur le monde moral. — Ces Orientaux dont le style, les images, les vues nous paroissent si exagérés, furent cependant toujours en possession de développer nos connoissances, et de fixer nos principes sur les objets les plus importans. — Il est digne d'attention que les religions les plus répandues, comme la juive, la chrétienne et la mahométane, prirent naissance dans un district aussi rapproché que l'Égypte, la Judée et l'Arabie. — Plus anciennement les Chaldéens, Phéniciens, Éthiopiens, paroissent avoir, des mêmes contrées, répandu leurs cultes et opinions chez les Perses, les Indiens, les Scythes, comme dans une partie de l'Afrique et de l'Europe. Nos arts les plus raffinés, et nos sciences les plus philosophiques, tirent aussi leur origine du même voisinage.

Pour en revenir au particulier, il faut que nous soumettions nos passions, ou que nous en soyons subjugués. Dès-lors elles nous entraînent dans des excès qui exposent sans cesse notre sûreté et notre bonheur à la merci d'un premier mouvement. — Celles qui prennent leur source dans l'organisation sont difficiles à maîtriser, comme l'amour, qui porte la fermentation dans les veines et obscurcit le jugement, ou comme la paresse, qui relâche tous les ressorts d'activité. — Celles qui proviennent de la manière d'envisager les objets, et qui dépendent du degré d'intelligence, comme l'ambition, la vanité, l'avarice, se soumettent plus aisément, parce qu'il est possible de détruire les préjugés. — Malheureusement il en est, de beaucoup de passionnés, comme de ces frénétiques, qui ont par momens des retours de raison, sentent toute l'horreur de leur état, forment le projet

de réunir leurs efforts pour s'y arracher; mais, dans l'instant où ils s'en occupent, une fermentation machinale reporte le trouble dans leurs sens, de nouveaux fantômes frappent leur imagination, et le délire bouleverse leurs pensées.

Je trouve dans une lettre d'un jeune ami ces mots remarquables : — « Maudit caractère! ne parviendrai-je donc » jamais à t'asservir? Ne pourrai-je expulser de mon ame » ces mouvemens tumultueux, ces désirs opposés, qui » s'entre-choquent, se combattent, et ne savent ni vain- » cre, ni être vaincus!..... Force et foiblesse!... amour et » haine!... excès et tempérance!... fureur et tranquille » raison!... vous régnez et succombez tour à tour. — L'un » tire d'un côté, l'autre de l'autre; et moi, misérable écar- » telé, je ne trouve de trève à mes tourmens que lorsqu'une » de ces puissances, victorieuse, force toutes les autres à » la soumission et au silence. — Qui est donc ce monstre » infernal, qui, au centre de mon être, empoisonne tou- » tes mes facultés?... et qui est cet être divin, qui ensuite me » calme, me console, et me fait sourire de mes propres » foiblesses? — Oh! qui que tu sois, cède ou domine!... » commande ou obéis! — Mais non, me répond-il, il » faut combattre : la difficulté ajoute au mérite, les souf- » frances forment au bonheur... Souffrons donc, combat- » tons.... »

Les passions les plus dangereuses sont pour la jeunesse, l'inflexibilité et l'indolence; pour l'adolescent, l'amour et la vanité; pour l'homme fait, l'ambition et la vengeance; pour le vieillard, l'avarice et l'égoïsme. — La plus noble, pour tous les âges, est la COMPASSION : elle seule renferme presque toute la morale, et forme le trait le plus touchant de la perfection humaine.

On observe que la plupart des penchans nuisibles portent leur punition avec eux, et s'éloignent de leur but. Le voluptueux attire les infirmités, et se rend incapable au plaisir. L'ambitieux, pour dominer, se fait esclave. L'avare se rend pauvre, de crainte de le devenir. L'homme vain

fait naître le ridicule qu'il redoute ; et le colérique s'avilit par orgueil.

Chaque langue a quelques centaines de mots pour désigner les différens degrés des passions, qui se fondent les unes dans les autres par des nuances imperceptibles. — Jetons un coup d'œil sur les plus tranchantes : c'est un des premiers guides pour l'étude de soi-même et la connoissance d'autrui.

DE L'AMOUR.

Le penchant d'un sexe envers l'autre est la passion la plus générale, et la plus propre à l'homme : « les sens en forment » le nœud, non pas toujours l'intérêt principal ; » mais il n'est point d'amour sans quelque retour sur la volupté. — Le véritable est composé des désirs unis à l'amitié ; séparé d'elle il n'est que luxure ; séparé d'eux il n'est que liaison d'estime ou rapport de caractère. — Les personnes qui croient qu'il est tout physique, manquent de sentiment ; et celles qui s'imaginent qu'il est possible que les sens n'y entrent pour rien, ressemblent à ces jeunes innocentes qui, dans l'âge d'effervescence, éprouvent une inquiétude secrète qu'elles ne savent à quoi attribuer, et dont elles ne découvrent la cause qu'après s'être abandonnées aux effets.

Je sais qu'un homme qui a autant d'amitié que d'amour, et plus de probité que de désirs, peut borner son ascendant sur l'objet aimé ; je sais qu'il peut défendre son amante contre elle-même, et dans les momens de raison, la prévenir contre les piéges qu'il pourroit lui tendre dans ceux d'ivresse. Mais il soupire en secret du sacrifice qu'il fait au devoir, et la femme la plus chaste regrette quelquefois d'être obligée de l'être. Ce combat même est le laurier de sa vertu. Il n'est point de triomphe sans victoire, point de victoire sans obstacles. La femme la plus honnête n'est pas la moins sensible ; mais c'est celle qui sent le plus, et qui résiste le mieux. Je sais qu'un homme délicat peut encore aller plus loin, et qu'il est possible qu'on ne soit que peu jaloux de celui qui jouit de la statue, pourvu qu'on en possède le cœur ; qu'on peut dédaigner d'obtenir ce qu'un autre a le droit d'exiger ; préférer un serrement de main que l'amour accorde, aux plus précieuses faveurs auxquelles le devoir seul se prête. Oui, il

est possible de se borner à ces riens charmans, dont le *sans partage* fait le prix, que le sentiment seul peut donner, dont le sentiment seul peut jouir : mais ce sentimental, plus particulier aux femmes, est si fort au-dessus du commun des hommes, qu'on ne peut le considérer que comme une exception, dont la rareté se réduit presqu'à rien, lorsqu'on la compare au général.

Il n'est point de penchant qui affecte l'ame avec plus de délicatesse que les commencemens d'un amour honnête ; — ces tendres émotions, cette douce mélancolie, cet aimable coloris qu'elle répand sur tous les objets ; — cette seule idée qui occupe, cette image si chère, et cependant si fatigante, qu'on voudroit fuir pour toujours, et qu'on craint de perdre un instant ;... ce feu qui consume vos veines, cette angoisse qui vous poursuit, ce corps qui succombe sous le sentiment, et qui, malgré l'excès de sa vigueur, ne peut suffire aux élans de son ame :... que d'ennui dans l'éloignement, de dégoût dans d'autres sociétés, de plénitude de bonheur dans le tête-à-tête ! — Quel contraste d'héroïsme et de timidité enfantine, d'agitation et de langueur, de force et de foiblesse, de folie et de raison, d'insolence et de respect !... Quelle impétuosité de désirs, dont la jouissance n'est cependant point le vœu principal, parce qu'une chose aussi commune ne pourroit satisfaire, et que le consentement touche bien plus que les faveurs ! — Combien de grosses plaintes sur de petits objets, d'indifférence sur les grands, de désespoir sur des bagatelles, et de fréquentes brouilleries, qui n'ont que le raccommodement pour but ! Que d'aimables petits mots, qu'une amante seule comprend ! que de soins imperceptibles, qui échappent à tout autre !... Elle paroît, et le cœur se dilate ; elle s'éloigne, il se resserre ; .. elle revient, et on distingueroit son pas entre mille autres. — Ses paroles peignent moins ses pensées que l'inflexion de sa voix : il suffit d'entendre prononcer son nom pour frémir doucement. — Un hasard étudié fait rencontrer son pied, ou toucher sa main ; un frisson parcourt les veines. — Ce verre toucha sa bouche, et on y presse la sienne avec transport : ce chiffon lui appar-

tient, et il est devenu un bijou précieux. — Ici, elle fut assise; quel plaisir d'y rester! Là, elle fit l'aveu de sa tendresse; quelle émotion en s'y retrouvant! — Tout ce qui n'est pas elle ne peut plaire : on regarde froidement une beauté supérieure. Il est vrai que ses formes sont plus belles; mais ce ne sont pas les mêmes; il est vrai que ce sourire est plus délicat; mais ce n'est pas le sien : cet esprit est plus orné; mais est-il aussi touchant? On adoreroit jusqu'à ses ridicules et ses difformités, si le nuage à travers lequel on la considère permettoit de les entrevoir.

Il n'est point de spectacle aussi insipide que celui d'un homme éperdument épris, aux yeux de l'homme froid, excepté celui de l'indifférent aux yeux du passionné. Cette touchante ivresse est malheureusement sentie en proportion de la force et de la bonté d'ame dont elle fut souvent l'écueil : il est douteux qu'un caractère timide ou méchant en puisse goûter les douceurs; et une femme qui n'eut jamais pour amant un homme intrépide, délicat, honnête et éclairé, ignore ce que l'amour a de plus précieux.

Mais ce qui est violent n'est pas de longue durée. Cet aimable délire se change peu à peu en sentimens moins vifs, qui, s'affoiblissant encore, se terminent enfin par la simple amitié, si l'illusion détruite peut se remplacer par l'estime. — Mais l'histoire des amours vulgaires est communément contenue dans les gradations suivantes : *désirs, soins, ruses, transports, tiédeur, dégoût, querelles, haine, mépris, oubli.* — Quoi qu'on dise de la constance, elle n'est pas dans la nature; et chez les personnes qui s'en flattent le plus, elle est plutôt le produit de l'habitude ou de la raison que du sentiment. Le devoir, la probité et divers autres liens, peuvent sans doute rendre fidèle, mais nos cœurs tendent au changement. — Les attraits de la nouveauté, de la résistance, de l'attaque, du sacrifice, de la victoire, de la jeunesse, de la pudeur, de l'innocence, se fanent nécessairement par l'usage; et, le charme détruit, on le désire de nouveau lors même qu'on se refuse aux occasions de le faire renaître. — Comme les femmes sont plus lentes à s'émou-

voir, l'impression dure aussi davantage : d'ailleurs le remplacement leur est moins facile. Cette même cause rend le sot plus constant que l'homme aimable. — Un amour favorisé par son objet, et contrarié par les circonstances, peut durer plusieurs années ; la difficulté l'irrite, l'espoir le soutient, l'abstinence le nourrit : mais après avoir surmonté tous les *obstacles*, il lui reste (comme dit Ninon) le plus grand de tous, *c'est de n'en plus avoir*. — O Nature ! que j'accuse et remercie à la fois, d'avoir encore pu lire dans mon cœur, pour tracer le commencement de ce tableau !... O toi ! qui donnas tant d'étendue à la douleur, pourquoi resserras-tu si fort les bornes de la volupté ?... pourquoi rendis-tu ses sacrifices si rares, leur durée si courte, nos cœurs si inconstans, et nos plaisirs particuliers si opposés au bonheur public (1) ?

Qui n'a vécu qu'avec les deux extrêmes rapprochés du sexe, les femmes du *bon ton* et celles du *ton facile*, n'a que des idées imparfaites de l'amour. — C'est dans ces cœurs simples, naïfs, formés par la nature à l'ombre d'une retraite, qu'il faut puiser le vrai : c'est là qu'échappent ces riens charmans qu'on cherche à feindre ailleurs. La simplicité ennoblie par le sentiment, a des attraits que tout le subtil de l'art, tout le raffinement de la coquetterie ne peuvent remplacer. — C'est aussi souvent chez les femmes sérieuses, sensées et froides en apparence, qu'on trouve les sens les plus actifs, l'imagination la plus délicate, l'ame la plus profondément occupée, et, par contraste, la résistance la plus soutenue : mais la sévérité, lorsqu'elle n'est pas feinte, et que la tendresse l'accompagne, offre des plaisirs qui lui sont propres. L'excitante difficulté, ses motifs respectables, le

(1) Une des causes de l'inconstance, c'est que l'amour se fonde en partie sur la curiosité : ce ressort est plus puissant dans le monde qu'on ne le croit communément : et, depuis l'enfant, qui l'exerce sur des bagatelles, jusqu'au métaphysicien qui se perd dans les causes premières, il y a une foule de variétés, qui devroient peut-être assigner à cette passion un rang plus décisif. Elle n'est intrinsèquement que le désir de connoître, joint au besoin de sentir et d'être remué par des objets nouveaux.

mystique du langage, l'importance attachée aux bagatelles, les gros scrupules aux petites choses : ce combat entre le penchant et le devoir; ce mélange d'abandon et de retenue, de tendresse et de barbarie, de saint et de profane;... cet œil, qui, s'élevant au ciel, semble accuser sa rigueur, et qui, se rabaissant humide, demande pardon de sa cruauté;... tout cela a des charmes supérieurs aux demi-airs *catins*, aux graces sémillantes, et au ton de légèreté d'une *petite maîtresse :* l'une éblouit, l'autre touche ; l'une entraîne, l'autre fixe ; l'estime dédommage d'un côté de ce qu'on perd de l'autre, et les lauriers de la chasteté s'entrelacent avec les roses de l'amour.

Il est heureux, à quelques égards, que le commun des *gens du monde* soient aussi peu susceptibles de tendresse. La coquetterie des femmes, le libertinage des hommes, éloignent les grandes passions, et la vanité fait plus de conquêtes que l'amour. Les premières, presque entières à l'étalage, étourdies par le tourbillon, effrayées par le ridicule, consultent moins leur goût que la mode : d'ailleurs l'impression de l'un est affoiblie par d'autres, et la grandeur imaginaire des héros de romans rend moins sensible à la petitesse réelle des héros de société. — Un auteur réunit d'un premier coup de plume toutes les beautés éparses; d'un second il joint toutes les perfections morales, et d'un troisième ajoute la position la plus brillante. Un palais ne lui coûte pas plus qu'une chaumière, et le moindre petit mot qu'il fait proférer est le fruit d'une longue méditation. C'est souvent d'après ces modèles chimériques, qu'une femme juge son époux, ses amis, son amant : elle les compare aux Grandisson, aux Télémaque, aux Coucy; et eux-mêmes s'étonnent quelquefois en secret de ne pas trouver en elles une Clarisse ou une Héloïse.

Un autre préjugé, établi par nos romans et contredit par la nature, est celui de croire qu'on ne peut aimer qu'une femme à la fois. Le premier délire passé, le sentiment peut se partager presque aussi aisément que les désirs : on peut en adorer huit ou dix, peut-être davantage, avec la même

ardeur, la même sincérité; éprouver le soir avec l'une ce qu'on éprouva le matin avec l'autre; préférer un jour celle-ci, demain celle-là, et en tout temps celle qui est la plus proche. Pour s'assurer métaphysiquement de cette vérité, à laquelle la jalousie se refuse, et que l'expérience démontre, il suffit de rappeler la définition de l'amour. Si c'est *les désirs unis à l'amitié*, qu'est-ce qui s'oppose à ce que ces deux affections se divisent entre plusieurs objets? Cette vérité est tacitement reconnue par tous les peuples qui tolèrent la polygamie; sans elle point de sérails. Qu'elle rende nos compagnes plus indulgentes envers les écarts si communs à notre sexe!

Il est aussi absolument faux qu'on ne puisse aimer qu'une fois. On peut, à la trentième, être plus éperdument épris qu'à aucune des précédentes. — Les personnes qui sont sur le retour, et particulièrement les femmes, lorsqu'elles pensent que c'est peut-être la dernière passion qu'elles éprouvent ou qu'elles inspirent, y joignent un attendrissement, une douceur, une délicatesse d'attentions et de prévenances, qui dédommagent du déclin de leur beauté.

La partie morale de l'amour est difficile à traiter, par son contraste entre les lois de la nature et les lois civiles. En ne considérant que la passion en elle-même, l'usage de ses plaisirs est innocent. Dans un pays où les femmes seroient communes, et les enfans fils du public, la continence seroit plutôt un vice qu'une vertu. Mais sous nos constitutions politiques, la chasteté devient une qualité vraiment estimable. — Ce qui, à Otaïti et chez divers autres peuples, seroit peut-être une action honnête, parce qu'elle ajouteroit le voluptueux de ses sensations à la masse du bonheur général; ce qui, dans nos gouvernemens mêmes, n'est peut-être avec une veuve hors d'âge, une fille indépendante, ou une catin, qu'un devoir extérieur d'honnêteté publique, ou une réserve de prudence, devient sous d'autres relations, une vertu des plus réelles. Il ne faut pas seulement considérer l'acte, mais ses suites, ses conséquences. — Vous êtes coupable de tous les sentimens douloureux que vous faites naître chez

une amante, un père ou un époux; qu'ils soient fondés en raison ou en préjugé, leur effet n'est pas moins pénible (1).

Il est des hommes pleins d'honneur, de bienveillance et de courage, capables des efforts les plus magnanimes, hors celui de renoncer aux plaisirs de l'amour, et qui, trop indulgens sur cette seule passion, ont fait verser plus de larmes que toutes leurs grandes vertus ne pourront réparer. Mais « *dans les vices mêmes il y a de l'honnêteté à garder,* » et qui ne peut se vaincre peut se rendre moins coupable par un généreux emploi de son ascendant sur l'objet aimé, par la délicatesse des détails, par le mystère et les *ménagemens* de prudence. Mais publier sa victoire, afficher les foiblesses d'une femme, qui ne les eut que parce qu'elle vous aimoit; la punir dans ce qu'elle a de plus précieux, sa réputation, est une infamie qui, malgré sa fréquence, révolte tout sentiment d'honneur et de probité!... Que sera-ce lorsque, par une barbare fatuité, l'on se vante des faveurs qu'on n'a jamais reçues, et que l'on dérobe par cette calomnie atroce, le fruit de plusieurs années d'une innocence pénible!

Une passion violente porte une sorte d'excuse avec elle; c'est un malheur autant qu'une foiblesse: mais succomber sous une médiocre, c'est lâcheté. « Si je pouvois dormir, » disoit un ami à un autre qui le conseilloit, si je pouvois » manger, vaquer à mes affaires, ou prendre quelque plai» sir à quoi que ce soit; si je pouvois chasser la mélancolie » et l'ennui qui me dévorent, je prendrois patience: mais » ne vaut-il pas mieux périr que de vivre ainsi; et avant de » succomber je veux du moins tenter d'être heureux. »

C'est surtout pour le sexe que la chasteté est importante. On ne peut trop leur conseiller d'étouffer de bonne heure la dangereuse voix des sens, qui, pour un instant de plaisir, peut empoisonner le reste de leurs jours. La nature favorise

(1) Quoiqu'on ne puisse considérer une fille ou une femme comme une propriété matérielle, le tort n'en est pas moins équivalent à la somme, ou à la portion du bien-être que le lésé sacrifieroit pour que le fait n'eût pas été commis.

cette résistance, en rendant chez elles (contre l'opinion vulgaire) ce besoin moins pressant ; et un coup d'œil sur ce qui les environne les convaincra de l'extrême danger de s'y livrer.

Nos mœurs excluent presque absolument les plaisirs légitimes de l'amour. A peine sur trente époux en est-il deux que ce choix détermine. C'est l'ambition, l'avarice, l'orgueil, qui forment les mariages. On épouse l'argent, le nom, le crédit, rarement la personne : et cette considération est un puissant motif de plus pour combattre ce penchant.

Mais à ne le considérer que sous un point de vue politique, lorsqu'un gouvernement, par sa constitution particulière, fait naître des abus, ou n'a pas le pouvoir d'en réprimer les causes, il doit équitablement en traiter les effets avec indulgence. Les législateurs les plus philosophes ont divisé les écarts de l'ordre établi, par les dénominations de *crimes, transgressions, fautes.* Les premiers ont pour mobile les passions basses : les seconds sont *le tort fait pour satisfaire une passion qui, par sa nature, est compatible avec l'amitié, la bonté, et la grandeur d'ame.* L'amour tient le premier rang dans cette classe : loin d'exclure les affections généreuses, il en est la source la plus féconde. On n'est jamais plus humain, plus délicat, plus héroïque, que dans ses accès les plus tendres, et leur durée ou leur fréquent retour peut changer ces sentimens en habitude.

Princes de la terre! asservissez-nous : notre désunion le permet, nos foiblesses l'exigent ; mais respectez les plaisirs qui ne nuisent point aux vôtres. Ne nous laissez pas amollir dans l'excès ; mais préservez-nous aussi de végéter dans la langueur : vous êtes coupables de toute jouissance que vous nous ravissez sans une nécessité absolue. — Voyez la beauté inutile se dessécher sans fruit sous vos arides lois : — cherchez s'il n'est pas possible d'allier l'ordre avec nos penchans, la justice avec la nature : assurez-nous l'usage de ses bienfaits, et les consolations les plus douces qu'elle entremêle à la foule de nos maux.

Et toi, jeune homme, fait pour plaire, n'abuse point de ce dangereux don: ne te fais pas un jeu barbare de troubler des familles et corrompre l'innocence: n'érige pas une fausse gloire sur les larmes de la beauté!... Ce triomphe est trop facile pour t'honorer : la force est l'apanage de ton sexe, la foiblesse est celui du sien; protége cette dernière plutôt que d'en abuser; vois la foule de dangers qui menacent ta fortune, ta paix, ton honneur, ta probité; vois le regret qui suit de près la chute d'une amante, l'humiliation qui remplace sa fierté, l'artifice qui flétrit sa candeur, et cette foule d'écarts qu'entraîne le premier presque sans résistance!... Oui, sois généreux, sois prudent. Sans doute qu'il est pénible de s'arracher à l'attrait qui te séduit; mais entre deux maux, il faut choisir le moindre; et d'après ce même principe, si, condamné au célibat, une nature de feu réclame avec violence l'épanchement d'un superflu de santé qui pourroit la détruire, calcule du moins tes plaisirs avec la probité. La différence de circonstances en met souvent une très-grande entre les mêmes actions. — Ne ravis pas une fille à elle-même, une femme à un époux tendre, et toutes deux à des parens respectables. — N'empoisonne pas ton sang et celui de ta postérité avec les malheureuses victimes du libertinage; aie recours à quelque objet dont la position ait moins d'influence sur le bonheur particulier et public.... vieille ou laide, pauvre ou riche... peu importe! elle est femme, elle est saine, elle ne peut nuire : c'est assez.

Mais si une jeune innocente, naïve, sensible, convenant de ce qui est en elle, et avouant le besoin d'aimer et d'être aimée... si elle demandoit timidement : *Et moi que dois-je faire?* Hélas! que répondre?... Mais si,.... écoutez.... D'abord (entre nous, puisque nous sommes montés sur le ton de la confiance), n'allez pas vous exagérer ces plaisirs dont quelques détails sont plutôt dégoûtans que séduisans, et desquels, après en avoir joui, vous diriez peut-être avec d'autres : *Quoi! n'est-ce que cela?* — Le propre des poètes et des romanciers est d'être toujours hors de la nature; ils nous peignent l'amour avec des images fort au-dessus de la réalité, et moi-

même j'en ai exalté le tableau. — Peu d'hommes sont capables d'éprouver cette force de sentiment que j'ai légèrement tracée : la plupart n'ont que des sens, et s'y livrent avec une grossièreté avilissante ; rien n'est plus commun que les désirs ; rien n'est plus rare que de les ennoblir par la délicatesse ; mais il ne suffit pas d'avoir cette extrême sensibilité ; l'amour et ses transports exigent encore les charmes de la figure, les graces de l'esprit, la noblesse de l'ame, la vigueur du caractère, la force du tempérament, et diverses autres relations de fortune et de circonstances, qui se trouvent rarement réunies dans le même homme, et qui permettent plus rarement encore à une femme de réaliser la chimère d'un amant tel que son imagination le lui peint. — Mais je suppose que ce phénix est trouvé, qu'il vous aime, qu'il vous le dit, et qu'il est à portée de vous le répéter souvent ; à quel danger n'êtes-vous pas exposée, si le sort ne vous destine point à être unis pour toujours? Plus il est aimable, plus vous l'aimez, et plus le péril est réel : des années de sagesse suffisent peut-être à peine pour vous défendre ; et l'oubli d'un seul instant peut condamner le reste de votre vie aux regrets, à la honte, au mépris, et, plus malheureusement encore, peut-être aux remords. — Il n'est qu'un moyen sûr de prévenir ces malheurs ; c'est d'en fuir les premières occasions : car ne vous fiez pas à vos forces, elles diminueront peu à peu ; vous vous familiariserez avec des idées que vous croyez incompatibles avec votre manière de penser actuelle ; vous serez entraînée par des gradations insensibles, de petites complaisances en petites faveurs, jusqu'à ce qu'on vous arrache la dernière. — Ne vous flattez pas même alors que votre foiblesse soit ensevelie dans le mystère. Sans doute que votre amant est discret, mais il est confiant, il a besoin de parler de vous, il est glorieux de vous posséder, il a un ami, celui-ci en a un autre, vous-même n'êtes pas toujours circonspecte, et quoique ce secret se divulgue lentement, il sera un jour connu de tout le public. — Fiez-vous encore moins à la constance de cet amant qu'à sa discrétion ; vous n'êtes plus neuve pour lui, vous n'avez plus rien à lui accorder, et son

amabilité vous suscitera des rivales : votre tendresse le retiendra quelque temps ; mais la sienne s'assoupira, il vous quittera bientôt, et le bonheur de l'avoir possédé ne compensera pas la douleur de l'avoir perdu.

Tel est le cours ordinaire des tendres liaisons, et une des tournures les plus favorables qu'elles puissent prendre : mais il est une foule d'autres possibilités qui, par un enchaînement de circonstances funestes et d'accidens imprévus, vous portent à des résolutions extrêmes, et vous plongent dans un abîme d'infortunes. — Non, croyez-moi, l'amour et ses plaisirs ne peuvent compenser les risques qui l'accompagnent : si la prudence ne vous arrête, que le devoir vienne à votre secours. Rappelez-vous que la chasteté est la vertu distinctive de votre sexe, et que, dans la majeure partie du public, une femme galante est aussi perdue d'honneur que l'homme qui manque de courage ou de probité. En vain appellerez-vous de sa sentence au jugement d'une indulgence éclairée : en vain, à l'ombre de quelques principes abstraits, réclamerez-vous votre liberté naturelle, vos droits au bonheur, ou plus justement le peu de tort que vous aurez fait à la société; eussiez-vous raison, le public ne raisonne pas, l'opinion fait sa loi, et dès qu'une partie de votre bonheur est dans sa dépendance, vous devez plus ou moins vous soumettre... Oui, je le répète, *fuyez l'amour*, et que l'amitié et l'estime vous en dédommagent!

DE L'AMBITION.

Le désir de s'élever est divisé en différentes branches, par la diversité des caractères et des jugemens. L'amour de la gloire est la principale ; passion noble, quoiqu'elle ne soit en partie que la dépendance de l'opinion ; mais elle devient le fléau de l'humanité lorsqu'elle poursuit indistinctement son but sans égard aux conséquences. On l'a répété souvent ; un conquérant qui, sans autre vue que son intérêt personnel ou cette prétendue gloire, répand la désolation, le meurtre et le brigandage, fait en grand ce que *Cartouche* faisoit en petit ; et loin que cette grandeur dût nous inspirer de l'admiration, elle devroit plutôt exciter notre haine et notre mépris proportionnellement au dommage qui en résulte pour le bien public.

Un fragment intéressant dans l'histoire de l'ambition, seroit celui qui nous détailleroit la marche et les ressorts secrets de ce grand nombre d'hommes, qui, des derniers étages de la fortune, s'élancèrent aux premiers. Nous connoissons plus de quinze empereurs (1), autant de rois, plusieurs papes, et une foule d'autres personnages illustres, qui, de la naissance la plus commune, s'élevèrent au faîte du pouvoir. En suivant leurs moyens, on verroit probablement que la capacité y contribua beaucoup, le courage encore plus, et la fortune autant que les deux.

Un autre fragment plus utile, seroit celui qui nous offriroit des tables de proportion entre le nombre des ambitieux qui échouèrent et ceux qui réussirent. L'extrême prépondérance des premiers seroit des plus calmantes, et ce qui le

(1) Vitellius étoit fils d'un savetier. Pertinax, d'un faiseur de briques. Macrin, d'un affranchi. Dioclétien, d'un esclave. Valentinien, d'un cordier. Basile-le-Macédonien, d'un esclave. Léon d'Isaurie, d'un berger. Puppien, d'un maréchal. Galérius avoit été boucher. Justin, vacher. Andrisque, foulon, etc.

seroit encore davantage, c'est de voir combien il y eut peu d'heureux dans les fortunés mêmes. En lisant dans leurs cœurs, nous verrions les désirs se multiplier avec les succès, et nous frémirions probablement d'entrer dans une carrière aussi parsemée d'inquiétudes, d'obstacles, de dangers, et souvent de remords.

Le commun des hommes s'imagine que la route du bonheur est de tendre sans cesse à s'élever ; et la sagesse dit : Préférez la tranquillité au tumulte, le simple au raffiné, le solide au brillant ; dérobez-vous à la foule, et sachez même descendre au-dessous du rang où le sort vous a placé : vous n'étiez qu'inférieur dans votre classe, vous primerez dans celle qui suit.

Ce seroit un spectacle bien tragi-comique pour un spectateur désintéressé, que de voir nos cabales, nos souplesses, nos angoisses, pour des chimères de bonheur, sans réfléchir que sa source est au-dedans de nous, et que sa pureté est principalement sous notre garde. — Tout autre objet d'ambition est soumis au hasard des circonstances, et au caprice d'autrui ; le plus digne est seul en notre pouvoir : les hommes se réuniroient inutilement pour nous l'arracher, leurs persécutions mêmes ne peuvent qu'offrir de nouveaux moyens d'atteindre au but ; parce qu'*il n'est point*, dit Épictète, *de tyrans de volonté*. L'art de plaire aux grands est pénible et incertain : il en est un autre plus facile, plus noble, plus assuré ; c'est l'art de se passer de leurs faveurs.

L'ambition fondée sur le désir des richesses est proprement avarice. L'ambition simple, ou le désir de dominer, est une vertu lorsqu'elle provient du désir d'influer plus fortement sur le bonheur de ses semblables. Malheureusement elle n'est pour l'ordinaire que le vœu de l'orgueil et de l'ignorance, qui se représentent la félicité comme inséparable de la grandeur. Pour se défaire de ce préjugé, il est utile d'examiner de près ceux dont on envie l'élévation, et de rechercher en soi-même ce qu'on pense de leur personne séparée de leurs titres. On se convaincra finalement qu'il ne vaut pas la peine de se tourmenter pour si peu de chose.

L'on devroit aussi se demander souvent, comme Fontenelle : « Pourquoi cette dignité que je poursuis m'est-elle si » nécessaire? — C'est qu'il faut être élevé au-dessus des » autres. — Et pourquoi le faut-il? — C'est pour recevoir » leurs respects. — Et que me feront ces hommages et ces » respects? — Ils me flatteront très-sensiblement. — Et » comment me flatteront-ils, si je ne les dois qu'à ma dignité » et non pas à moi-même? » Si on raisonnoit ainsi toutes ses passions, si on se rendoit compte de ses plus secrets mouvemens, si on remontoit à leur source et considéroit leur but, il y auroit peu de besoins imaginaires qu'on ne parvînt peu à peu à détruire.

Homme ambitieux, qui gémis en secret de ton infériorité, la raison approuve tes regrets : ajoute encore à cette ardeur; mais ne te méprends pas sur son objet, ne poursuis pas l'ombre pour la réalité. — La carrière de la vraie ambition est ouverte à tous : entre au concours, essaie tes forces; et dès aujourd'hui dis avec fermeté : *Non, je ne souffrirai pas qu'il existe sur la terre un plus honnête homme que moi!*

DE L'ENVIE.

Cette détestable passion est, à la honte de l'humanité, une des plus communes (1); on en trouve déjà des traces chez l'enfant au berceau. Et quelle est l'ame vertueuse qui n'en fut quelquefois souillée? qui peut dire à soi-même : Je n'entendis jamais médire avec plaisir; je crois le bien aussi aisément que le mal, et je suis plus empressé à répandre le premier que le second; j'ai toujours vu avec joie la prospérité de mes semblables; j'ai toujours rendu justice au mérite, et n'ai point dissimulé mon estime; j'ai pardonné généreusement à mon rival une supériorité qui m'humilioit; je me suis réjoui sincèrement des bonnes choses qu'il faisoit sans moi; et, à la nouvelle d'un malheur survenu à autrui, mon premier mouvement ne fut jamais une impulsion de joie?

Qui ne peut se justifier ainsi à son propre tribunal, n'est pas exempt d'envie : et malheureusement ce tableau n'offre que ses traits les plus adoucis. Ce vice, germe de tous les autres, ravage la société en détail, comme l'ambition des princes la ravage en grand : ses armes ordinaires sont la calomnie, qui, comme les plus vils assassins, ne frappe que par-derrière ou dans l'obscurité, et dont les blessures, souvent plus dangereuses, ne peuvent se fermer, et suppurent jusqu'à la mort.— Il est possible de réparer la plupart des injustices; mais comment retirer du public le men-

(1) Par une suite de cette espèce d'équilibre par lequel la nature compense ses maux et ses bienfaits, on observe que quelques-unes des formes du gouvernement les plus heureuses, sont par leur constitution même les plus exposées au poison de l'envie. C'est surtout dans les petites républiques qu'elle exerce son empire. Le rétréci de la sphère, le peu de distance des rangs, et la communauté des prétentions, entrelacent et opposent tellement les intérêts, que chaque citoyen croit voir dans l'autre un ennemi ou un rival, et s'estime déjà très-généreux s'il peut s'empêcher de lui nuire.

songe qui y circule; quand on en publieroit l'aveu, parviendroit-il à tous ceux qui sont faussement prévenus?

La même loi de générosité qui prescrit de secourir contre un brigand, ordonne aussi de défendre contre un calomniateur, qui vole un bien plus précieux. Ce n'est pas seulement au péril de la vie qu'on doit protéger le bonheur de ses semblables, mais aussi au risque de déplaire aux méchans.

La compassion s'attendrit sur l'infortune, l'envie se délecte dans les peines; elles forment les deux extrémités du sentiment. Le blâme de l'envieux éclairé fait la louange la moins équivoque; et un des indices qui le trahit, c'est qu'il ne loue jamais que des mérites subalternes, dont il ne peut craindre la comparaison avec lui-même (1).

> La gloire d'un rival s'obstine à t'outrager :
> C'est en le surpassant que tu dois t'en venger.
>
> VOLTAIRE.

(1) J'ai connu un militaire qui ne pouvoit écouter le récit d'un événement heureux, ou l'éloge d'une de ses connoissances, sans devenir sombre et soupirer : ses camarades se donnoient souvent le mot, et s'excitoient à son insu à qui pourroit lui arracher le plus de soupirs.

DE LA JALOUSIE.

C'est en raison de sa force, non de sa généralité, qu'on peut placer cette passion au rang des principales. Il en est peu qui aveuglent l'homme aussi profondément, et le portent vers des excès plus injustes : elle change le moindre soupçon en certitude, voit partout des fantômes, et se plait à redoubler ses propres inquiétudes.

Les hommes *à bonne fortune* prétendent que le meilleur moyen de s'assurer de la fidélité, est celui des bons procédés, des représentations sages, jointes à une honnête confiance : ce sont les seuls obstacles qu'ils redoutent. Ils ont pour maxime, qu'auprès de toute femme sous garde, l'on regagne en facilité ce que l'on perd en occasion ; que plus le gardien est sévère, plus la prisonnière est complaisante ; plus il est soupçonneux, et plus elle est ingénieuse à le tromper. La défiance invite à la fraude, et dans les pays où l'on enferme le sexe, le premier signe de bienveillance est une promesse tacite qu'à la première occasion on pourra tout tenter : on y commence le roman par où on le finit ailleurs.

On peut surveiller une femme ; mais il faut qu'elle l'ignore. Le peu d'utilité de la jalousie devroit être un de ses préservatifs. A moins qu'on n'ait des eunuques et un sérail, et encore le moyen n'est-il pas sûr, il est rare que la contrainte obtienne ses vues, surtout si elle néglige les premiers commencemens de liaisons : elle peut garantir des embûches d'un sot, elle favorise l'art de l'homme d'usage, qui, lorsqu'il ne peut aller à l'assaut, va à la *sape*. Un grand nombre de tendres intelligences se traitent par écrit du fond du cabinet, comme les alliances des grands princes, et le public n'est souvent instruit des préliminaires, qu'après qu'on est d'accord sur le principal. Outre cette

marche commune, il est une foule de ruses infernales, que l'homme le plus fin pare difficilement, et qu'il se voit souvent engagé à seconder lorsqu'il croit les détruire. Que celui qui en fut la victime se console, en pensant à la multitude de ses confrères, et à la fragilité du sexe.

Sa chasteté dépend pour l'ordinaire plus du hasard des circonstances que de l'honnêteté des principes. Il n'est peut-être pas de femme sur la terre, qui, douée d'une organisation complète, et après les premiers transports de mariage modérés, n'ait souvent jeté un œil de convoitise sur quelques adolescens, et n'ait par des désirs illégitimes coiffé son époux en idée. Il n'en est peut-être point qui eût résisté à tel homme, dont elle blâme l'ascendant sur une autre, si cet homme lui avoit adressé ses vœux.

Ces réflexions devroient rendre les maris moins sensibles : il en est plus qu'on ne pense qui ont besoin d'être consolés! — Oh! combien feignent de sourire aux chaînes de l'hymen, et dévorent en secret une humiliante certitude! — Oh! combien de femmes à réputation austère, se donnèrent clandestinement à l'homme qu'elles paroissent maltraiter, ou à celui avec lequel on ignore qu'elles dépassèrent jamais les bornes de la simple politesse; mais plus heureusement, combien d'autres, qui, passant pour galantes, sont exactes dans leurs mœurs, quoique inconséquentes dans leur conduite, et qui échappent aux écarts par la même légèreté qui leur en fait négliger l'apparence!

S'il est difficile d'empêcher une intrigue, il n'est guère plus aisé de la cacher. Circonspect d'abord jusqu'à l'excès, on passe peu à peu à l'autre extrême : la prudence s'endort sous l'impunité. On échappa si souvent, pourquoi n'échapperoit-on pas encore? D'un côté, les précautions diminuent, de l'autre la défiance augmente. On est suspecté, guetté, suivi, et un fatal moment amène une découverte qui fait souvent payer, le reste de sa vie, quelques plaisirs achetés déjà trop cher, par la gêne, la crainte et les remords qui les accompagnent : mais dût une femme être encore également aimée, estimée, elle n'est plus également heureuse,

parce qu'elle sent qu'elle mérite moins de l'être.— En outre, le danger des plaisirs vifs est de dégoûter des plaisirs simples : l'habitude du mystère, de l'intrigue, de l'inconstance, et des premiers transports de l'amour, est une des plus dangereuses : les moyens de l'exercer ne peuvent être de longue durée, et nous sont-ils ravis, tout autre sentiment devient insipide : on se consume dans l'agitation, ou l'on se flétrit dans l'indifférence : on s'aperçoit sans cesse qu'il manque quelque chose d'essentiel au bonheur, et l'on s'efforce inutilement de le remplacer. Cette situation, si commune aux *gens du monde*, est plus particulière à la vieillesse des femmes galantes.

Une jeune personne qui seroit tentée d'embrasser cette carrière devroit se dire à elle-même : Je n'ai que peu d'années à être belle ; il est possible que je fasse quelques conquêtes brillantes qui flatteront mon goût et ma vanité ; mais il est plus probable qu'elles me causeront autant de peines que de plaisirs, et un seul moment d'erreur peut me perdre sans retour : ne vaut-il pas mieux fuir le danger, et consacrer les agrémens de ma jeunesse à établir la base d'un bonheur solide, qui soit indépendant de l'âge, exempt de reproches, et soutenu par ma propre estime et celle des autres ?

La jalousie est plus propre aux hommes qu'aux femmes, aux laids qu'aux beaux, aux vieux qu'aux jeunes ; mais surtout à ceux qui la firent naître le plus souvent chez autrui. Elle est moins commune dans les premiers rangs que dans les classes inférieures. Dans les dernières, on s'imagine qu'il n'y a qu'un seul parti à tirer du sexe ; au lieu que l'homme du monde, sans trop s'y fier, croit cependant qu'il est possible de se borner à d'autres vues : il est aussi plus affranchi du préjugé qui fait partager le déshonneur à l'innocent.

Il est assez commun, dans le monde poli, de voir des liaisons qui n'ont que l'apparence de l'amour. On suit une femme par paresse, par ennui, par vanité, par convenance. C'est un moyen d'assurer sa journée, sa partie de jeu, d'a-

voir plus de prise sur sa société, d'être moins asservi aux égards envers d'autres femmes, et d'être instruit d'une foule de détails qui les concernent. C'est plutôt un commerce d'amitié, une ligue offensive et défensive, qu'une liaison d'amour. On entremêle cela, pour la forme, de quelques fadeurs, qu'on ne pense ni ne croit; ou même par politesse on y joint quelques instances qu'on refuse aussi par politesse. Lorsqu'on ne veut que de la sensualité, on se donne communément moins de peine.

L'indifférence affichée de nombre d'époux des premiers rangs, sur les écarts de leurs moitiés, n'est pas facile à comprendre; mais le mépris de l'objet, l'ennui d'une garde continuelle, le désir de la paix, et celui de sa propre liberté, font passer sur bien des choses.—En divers pays, les lois, l'opinion et l'honnêteté publique surveillent attentivement cette partie essentielle du bonheur domestique. En d'autres, l'indifférence du gouvernement et les usages d'un mauvais *bon ton*, se rendent complices d'une des dépravations les plus dangereuses. — Il ne faut, pour le bien-être des deux sexes, ni rendre les femmes esclaves, ni les affranchir de l'autorité nécessaire des époux : il ne faut ni les enfermer, ni les livrer à cette liberté vagabonde, à ce commerce familier avec les hommes, qui les exposent chaque jour à la séduction. — Nos préjugés de noblesse semblent exiger aussi plus de sévérité à cet égard, et, en considérant nos mœurs proportionnellement relâchées avec l'élévation des classes, rien ne doit paroître plus douteux qu'une descendance directe de quelques siècles.

Voici un trait remarquable dans ces dispositions opposées à la jalousie, et qui se rapproche des mœurs de Sparte et de Rome. Je le cite moins comme exemple que comme singularité. — Un mari suivoit en silence la liaison de sa femme avec un homme des plus estimables. Il avoit intercepté leurs lettres, et trouvé moyen d'être secrètement en tiers de leurs tête-à-tête. Les deux amans s'adoroient; mais ils étoient honnêtes : ils faisoient souvent l'éloge de l'époux, regrettoient de le tromper sur des bagatelles, et respectoient ses

derniers droits. Cette privation les rendoit moins malheureux que la difficulté de se voir, et le chagrin les minoit peu à peu. —Un jour le mari les surprend dans un rendez-vous des plus suspects; ils sont consternés. Rassurez-vous, leur dit-il; je suis content de votre conduite..... Vous pouviez, Madame, commander à vos actions, mais non à votre cœur : heureusement que l'objet de votre choix honore votre goût, et n'a rien qui vous avilisse ni qui m'humilie. Je suis jaloux de votre fidélité; mais encore plus de votre bonheur. Voyez votre amant aussi souvent que bon vous semblera, accordez-lui tout ce qu'il est possible de lui accorder, hors le dernier point de la dernière faveur, qui pourroit mettre un étranger dans la famille; et même, si cela est absolument nécessaire à votre félicité commune, je puis encore y consentir. Venant de vous deux, il ne peut être que bien constitué : mais j'exige qu'on ne me trompe pas, et qu'on demande mon consentement. — Les amans étonnés, attendris, plus encore par le ton que par les mots mêmes, voulurent se sacrifier à leur tour : ils offrirent de renoncer à leur attachement; mais le mari insista, pria, ordonna. On ne demanda jamais la permission, et l'on s'indignoit à la seule idée de la prendre soi-même. — L'amour sans obstacles et combattu par la générosité, s'éteignit dans peu; mais il resta à l'époux une femme reconnoissante, un ami vrai, et le souvenir d'un bienfait.

DE LA COLÈRE.

La *colère* est le délire de l'orgueil offensé : c'est une preuve de foiblesse d'esprit, qui, au défaut de raisons, substitue l'injure. Quelquefois aussi c'est mauvaise habitude, impatience, excès de sensibilité, ou un faux calcul, qui s'imagine obtenir plus facilement ses fins par la crainte que par la douceur.

Il est d'autres personnes qui se fâchent par ennui. Elles se délectent à se brouiller et se raccommoder, par le même motif qui, dans une tragédie ou une exécution criminelle, nous fait préférer un sentiment pénible à une léthargique indifférence : elles s'arrachent à la langueur par l'emportement. Il est d'ailleurs si doux de parler de soi, d'excuser ses foiblesses, et de se plaindre des autres. Il y a en outre un plaisir attaché à jouer gros jeu, et en effet c'en est un bien grand que celui de tourmenter ses amis, ses parens, rompre avec eux, et devenir la terreur et souvent l'objet de la haine de tout ce qui nous environne.

Comme le corps n'est pas sain, dit Speziano en d'autres termes, lorsque chaque écart de régime en dérange l'harmonie, de même l'ame est malade lorsque chaque petite contradiction en trouble la sérénité ; ou, pis encore, lorsque les bons procédés sont pris en mauvaise part.

Les personnes les plus colériques ne sont pas toujours les plus intraitables, et ce caractère s'allie souvent avec un excellent cœur. Il n'y a qu'à savoir les prendre, se rappeler que leurs injures ne font pas de mal, laisser évaporer la première fougue, feindre de s'offenser assez pour éloigner l'idée du mépris, et pas assez pour blesser l'amour-propre ; les blâmer sur la forme, les indulger (1) sur le fond, tour-

(1) Si ce verbe n'est pas français, il mérite de l'être, comme nombre d'au

ner en ridicule l'importance qu'elles attachent à l'objet contesté, couper le sérieux de la querelle par quelques mots de gaieté ou de flatterie indirecte; enfin, lorsque la bile s'est bien exhalée, saisir l'instant d'épuisement et d'humiliation, pour les amener à un consentement, qu'on obtiendroit avec moins de facilité s'ils eussent conservé leur sang-froid. — Mais cette marche, presque assurée auprès des personnes qui nous sont indifférentes, devient des plus difficiles à suivre envers celles qui nous sont chères, et dont les torts nous affligent plus qu'ils ne nous irritent.

La colère est rarement utile, et un seul de ses courts accès de folie peut troubler le reste de nos jours. « On peut, » sans emportement, soutenir ses droits avec vigueur, » et certainement il y a plus de dignité et de sûreté. Envers un inférieur il avilit, envers un égal il est dangereux, envers une force supérieure c'est un ridicule, et envers tous une injustice; car s'il a tort, il faut le plaindre; s'il a raison, pourquoi l'injurier? Un proverbe usé, mais vrai, répète souvent : *Tu te fâches ? tu as donc tort.*

La colère est aussi destructive de la santé; chaque accès fait passer dans le sang une partie de bile, qui le corrompt à la longue, et dessèche le fluide nerveux. — Marc-Aurèle dit, et l'expérience le démontre, que lorsqu'elle s'irrite souvent, elle change tout le visage, et ternit si bien sa beauté qu'elle ne revient plus. Il en est de même de toutes les affections nuisibles de l'ame, qui laissent toujours quelque impression désagréable sur les traits, qui prévient les autres contre nous, et semble les avertir de se tenir en garde. — On peut s'assurer de cet indice extérieur par une observation facile. Qu'au milieu d'une foule d'inconnus, on les fixe tour à tour, on sentira de la prédilection pour les uns, de l'éloignement pour les autres; et cette impression sera indépendante de la beauté, de l'âge, ou de la parure : qu'on en recherche la cause en soi-même, et l'on trouvera qu'elle est produite par les diverses expressions de caractère que cha-

tres expressions qu'on pourroit avantageusement tirer des autres langues et que le pédantisme exclut : pourquoi deux mots où un suffit ?

cun porte dans ses formes, son geste ou le son de sa voix (1). Il n'est rien de si imperceptible où l'homme ne se peigne plus ou moins : mais nos sentimens à cet égard ne sont pas toujours équitables, et lorsque telle personne nous déplait au premier coup d'œil, c'est souvent plus notre faute que la sienne, parce que nous n'estimons en elle que les qualités analogues aux nôtres. — Une physionomie de réflexion sera une des moins revenantes pour un être frivole, et une d'intégrité austère aura quelque chose d'effrayant pour l'homme sans principes.

Combien de motifs divers pour nous engager à réprimer ces mouvemens fougueux qui nous emportent hors des bornes de la raison! Ajoutons qu'il est peu de spectacles plus agréables pour l'homme à sentimens, que de voir opposer la douceur à la violence, la politesse à la grossièreté, et le raisonnement à l'injure. — N'est-on pas sûr de soi et de sa réponse? Le meilleur parti est le silence.

(1) Comme l'ame influe sur l'apparence extérieure du corps, de même je crois remarquer que le jeu des muscles a quelque influence sur les sentimens. Quand je m'efforce de sourire, il me semble qu'une légère impression de gaieté accompagne ce sourire : quand je feins un air doux et tranquille, il me semble qu'intérieurement je me trouve plus calme. — Lire à haute voix, est aussi un moyen de suppléer au défaut de conversation. Un médecin anglais conseilloit cet usage modéré comme utile aux personnes qui vivent dans la solitude, ou qui sont sujettes aux hypocondres. Il est assez probable que tous nos organes doivent s'exercer pour prévenir l'engourdissement, et maintenir l'harmonie de l'ensemble.

DE LA PARESSE.

Ce penchant, qui asservit souvent tous les autres, paroît être, au premier coup d'œil, une chose assez innocente; un second, plus réfléchi, le place au rang des vices. Il est, en général, *plus de paresseux d'esprit que de corps.* Les premiers sont incapables de cette continuité d'attention, qui seule perfectionne l'intelligence et conduit à la sagesse. Les seconds privent la société du tribut de leur travail, sur lequel elle a des droits incontestables. On a dit que tout oisif est *un frélon qui vit aux dépens des abeilles.* — Qui n'a point d'occupations doit s'en faire; qui ne peut contribuer au physique doit contribuer au moral. On n'est pas toujours dans une classe à couper du bois, labourer la terre, ou exercer un métier; mais il est des moyens plus étendus de servir le genre humain : et lors même que par jeunesse, ou défaut de circonstances, on n'est pas encore revêtu d'un emploi actif, on a du moins l'obligation de chercher à s'en rendre capable pour la suite; et tant qu'il reste une connoissance utile à acquérir, un devoir à remplir, ou un vice personnel à détruire, on ne peut manquer de soins importans.

Un peuple de paresseux ne pourroit subsister; la misère, la maladie, l'ignorance, et tous les maux qu'elles entraînent, le détruiroient dans peu. Un seul repas ordinaire est le résultat de quelques centaines de métiers; et ce pain que nous mangeons comme une chose simple, est le fruit de quatre-vingt et quelques-uns, dont le moulin seul exige plus de la moitié.

Par les lois athéniennes de Dracon, l'oisiveté étoit punie de mort à titre de vol fait au public; et au rapport d'Hérodote et de Diodore, les Égyptiens n'étoient pas moins sévères. — Ils estimoient que la mesure de travail dont chacun est à la rigueur comptable, suivant ses facultés, est celle

des avantages qu'il retire de celui des autres : celui qui accordoit plus, étoit considéré comme un des bienfaiteurs de la société; celui qui donnoit moins, comme une charge. Et, sous ce point de vue, combien d'*inutiles*, ou, pis encore, de *nuisibles* se considèrent comme des êtres fort importans!

Relativement à la vie commune, se soustraire aux occupations, c'est se priver de ce qui peut remplir le temps de la manière la plus agréable. — L'oisiveté produit l'ennui, qui est l'absence de sentimens assez vifs pour intéresser. — Sans désirs, sans projets, la vie, manquant de but et d'espoir, n'est que langueur et tristesse; et il n'est pas de sottises dont on ne soit capable pour s'arracher à cette insipide végétation. — Ou bien ce principe d'activité, qui est inhérent à notre nature, s'il n'a pas d'objet qui le fixe et lui serve d'aliment, tourne sa force contre nous-mêmes : ses impulsions vagues et contradictoires s'entrechoquent, l'ame fermente, les passions s'irritent, l'imagination s'égare, elle se dévore elle-même en tourmentant les autres, et il n'est pas de vices ni de maux qui ne puissent jaillir de cet état pénible. — L'occupation est un des plus sûrs préservatifs contre le désordre et les langueurs de l'ame. Êtes-vous oppressé par la mélancolie, forcez-vous à l'étude ou au travail; et si votre attention refuse de se partager, ayez recours à quelque exercice violent; poussez-le jusqu'à la fatigue, elle étourdira la sensibilité; et les plaisirs du repos, suspendant la douleur, donneront plus de poids à la réflexion.

On devroit, par indolence, avoir de l'ordre, et par paresse de l'activité (1). Pour économiser les soins, il faut de

(1) Pour acquérir une dextérité utile, on devroit aussi s'exercer à faire les choses les plus communes avec vitesse, en suivant le principe militaire, de ne jamais employer trois minutes où deux suffisent. Outre l'économie du temps, cela influe sur la gaieté, l'agilité et les graces mêmes. — Il est incroyable jusqu'où l'habitude et un soin continuel de se hâter, peuvent porter l'industrie corporelle. On voit, dans les manufactures, des ouvriers (employés à des fonctions dont chacun paroît également capable) parvenir à expédier plus dans une heure que le commun des hommes ne pourroit faire dans toute la journée. — L'exercice et l'habitude ont aussi une influence sur les facultés

l'arrangement; pour goûter le vrai repos il faut que le travail le précède; l'inaction devient fatigue, l'uniformité ennui, et les plaisirs continuels se changent en dégoût.

pensantes. Je connois deux amis qui, d'abord, avec une intelligence égale, ont pris ensuite deux routes différentes : l'un s'est porté vers l'agréable, et l'autre vers l'utile : l'un est parvenu à dire plus de jolies choses dans une semaine que l'autre dans l'année; mais ce second en dit plus de bonnes dans un mois que l'autre n'en dira dans toute sa vie.

DE L'ORGUEIL.

L'abus des mots entraîne nécessairement celui des idées : *rien n'est plus ordinaire que parler sans s'entendre*, parce qu'on attache un autre sens au même mot, ou d'autres idées aux mêmes choses (1). Les langues diffèrent aussi dans les

(1) Mes souvenirs de voyages offrent sur ce sujet la note suivante : elle est longue, assez mal faite, un peu sévère ; mais elle concourt au but. — Huit hommes, assis hier dans un café, discutoient quelle étoit la première des capitales. Sept d'entr'eux décidèrent hautement qu'aucune autre ne pouvoit être comparée à Rome. Le huitième dit, d'un ton plus bas : J'en connois que je préfère. — Il me parut que chacun des premiers, en paroissant porter le même jugement, avoit dit autre chose. L'un étoit un antiquaire, qui ne connoissoit rien de plus admirable que les débris des anciens temps : l'autre étoit un peintre, qui croyoit que le monde ne se soutenoit que par des tableaux, et qui disoit à un moraliste des plus occupés : *Vous, qui n'avez rien à faire.* Le troisième ne jugeoit un pays que d'après l'apparence des rues, et s'imaginoit que tout est bien dans un état, lorsqu'il y a grand nombre de statues, d'obélisques, de façades et de somptueux palais. Le quatrième étoit passionné pour la musique, et s'extasioit sur la belle invention de mutiler les enfans pour rendre leurs voix plus claires. Le cinquième étoit un bonhomme, qui chérissoit la liberté dont l'étranger jouit à Rome, et qui aimoit le bon vin qui coûte peu. Le sixième étoit un dévot, qui ne considéroit que les églises, les processions et la prétendue sainteté du lieu. Enfin, le septième étoit un courtisan, qui avoit passé ailleurs la plus grande partie de sa vie dans les antichambres et les humiliations, et qui sentoit vivement le prix de la douceur, des égards, de la politesse, et surtout du ton d'égalité qui caractérisent les grands de Rome. — Le huitième qui avoit été d'un avis contraire, étoit apparemment un homme sans goût ; car il croyoit qu'on ne devoit accorder au superflu qu'après avoir fourni au nécessaire. Il aimoit les arts, encore plus les sciences, mais surtout la philosophie, et il regrettoit de les voir aussi mal cultivés : il s'amusoit du faste particulier, mais il s'affligeoit encore plus de la misère publique, et il comparoit ces pompeuses cérémonies et le luxe ecclésiastique à la simplicité du premier instituteur. Il étoit passionné pour la bonne foi, comme principal indice des vertus d'un peuple, et on le trompoit à chaque instant. Il adoroit la charité, et elle ne lui inspiroit ici qu'indifférence, parce que ses secours, mal dirigés, servoient plus à l'appui de la fainéantise qu'au soulagement de l'humanité souffrante. Il considéroit une bonne culture comme une preuve de bien-être et de vraie richesse, et il voyoit les campagnes ruinées, etc., etc.

expressions, et il seroit souvent impossible de traduire exactement les mêmes nuances, sur lesquelles d'ailleurs leurs propres écrivains sont peu d'accord. — *Orgueil*, *vanité*, *présomption*, *amour-propre*, *fierté*, *hauteur*, *dédain*, *froideur*, sont des affections assez distinctes, et que l'on confond sans cesse. Le premier pas vers la raison devroit être de savoir parler; cela est plus rare qu'on ne pense; et, en général, un des moyens les plus directs pour perfectionner l'intelligence d'un peuple, c'est d'épurer son langage.

Si l'orgueil est une suite nécessaire d'une trop haute opinion de soi-même, il n'est peut-être personne qui n'en soit coupable. Chacun est à ses propres yeux un être bien intéressant; et, quoique le monde fourmille de sots, il n'est pas d'homme sur la terre qui se range sous cette classe. L'avantageux dans ses discours ne diffère pour l'ordinaire du modeste qu'en ce qu'il dit ce que le second pense, qu'en ce qu'il affiche ce que l'autre cache.

Il est une sorte d'orgueil ou de fierté, qu'on désigne sous l'épithète de *noble*, qui est une vertu réelle. L'homme fier veut mériter sa propre approbation : l'homme vain, celle des autres : l'un veut que ses actions paroissent louables; l'autre, qu'elles le soient en effet : l'un garde sa dignité dans les grandes choses, l'autre veut se distinguer par de petites; mais elles peuvent avoir l'apparence de grandeur, et n'en être pas moins pitoyables : c'est le genre qui en décide, non le prix de l'objet. — La vanité de Margot, qui se rengorge le dimanche parce qu'elle a des sabots neufs, ou celle de la duchesse, qui se pavane dans un équipage et une parure brillante, sont précisément la même vanité : que son motif coûte six sous ou cent mille écus, cela n'en diminue point le ridicule, ni ne change le fond du sentiment.

L'amour-propre est au rang des caractères qu'il faut plutôt diriger que détruire. Otez à nombre de personnes leurs défauts, et vous étoufferez le germe de leurs vertus. On ne réfléchit pas qu'il faut nécessairement que les plus grands hommes, en tout genre, aient eu beaucoup de présomption. Sans la confiance qu'elle inspire, on n'eût rien perfec-

tionné : la nation la plus modeste, *la chinoise*, est une des plus timides et des moins inventives. Depuis plusieurs siècles, elle a plus perdu de ses découvertes qu'elle ne les a augmentées.

Celui qui rectifie, suppose nécessairement qu'il est capable d'ajouter à tout ce que ses prédécesseurs ont vu de mieux : sans cet espoir, il se borneroit à les suivre machinalement. Si quelques-uns de nos ancêtres n'avoient pas cru qu'il étoit possible qu'ils pensassent mieux que leurs prêtres et le public, nous serions encore dans l'idolâtrie et l'ignorance. — On avoit long-temps avant notre siècle souvent répété qu'on ne pouvoit plus rien dire de neuf. Si Montesquieu, Rousseau et divers autres avoient voulu le croire, nous n'aurions pas leurs chefs-d'œuvre ; et si nos descendans se persuadent qu'on ne peut aller plus loin que nous, on ne corrigera jamais nos erreurs. De même, si le jeune Scipion n'avoit osé se comparer avec l'expérimenté Annibal, il ne l'auroit pas vaincu. Et ainsi, dans la plupart des genres, il ne s'obtient de grands succès que par des êtres très-présomptueux sur leur propre capacité. Il est une honnête confiance dans ses forces, qui convient à l'homme, et plus particulièrement à l'adolescent : sans elle, il ne dépasse jamais la médiocrité, et peut-être devroit-il se persuader que *tout ce que d'autres ont fait il doit pouvoir le faire*. On peut aussi appliquer aux talens la maxime de Machiavel en politique, qui dit : qu'on doit imiter l'arquebusier qui vise plus haut qu'il ne veut frapper.

Relativement au public, l'amour-propre, lorsqu'il est déplacé, n'est qu'un ridicule, et lorsque l'intelligence l'accompagne, il peut devenir la source des vertus les plus éminentes ; mais relativement à l'influence personnelle, c'est un des premiers poisons de la vie. Celui dont les prétentions sont toujours au-dessus de sa fortune, de sa capacité, et des égards que les autres lui doivent, se tourmente dans le dégoût, l'inquiétude et les plaintes. Il est moins sensible au bonheur et aux bons procédés, parce qu'il les croit toujours au-dessous de son mérite. Il est plus affecté des revers et des

contradictions, parce qu'il double l'idée de l'injustice, au lieu que la modestie tranquillise, modère, adoucit, diminue les peines et ajoute aux plaisirs.

L'orgueil simple est plus un *défaut* qu'un vice : il peut s'allier avec des qualités très-estimables, mais il en est peu qu'on supporte moins patiemment, parce que, chacun ayant le sien (soit secret, soit affiché), il se trouve blessé de celui des autres. Quant à la hauteur qui naît des avantages extérieurs, et qui n'est jamais plus exigeante que lorsqu'ils sont plus équivoques, elle n'est le partage que des petits esprits; mais celle qui se plait à déployer son autorité par des manières dures envers ses inférieurs, est pour l'ordinaire la preuve d'une ame vile.

Voulez-vous diminuer votre orgueil, essayez-vous sur de grandes choses; les obstacles que vous rencontrerez dans votre foiblesse en abaisseront les vertiges. — C'est ce que j'éprouve en écrivant.

DE L'AVARICE.

Ce vice, qui entraîne à sa suite la dureté, l'égoïsme, la corruption, l'abaissement de l'ame par la petitesse de ses soins, et plusieurs autres défauts, est, comme on sait, plus propre à la vieillesse. L'or assure son indépendance, remplace divers désirs, supplée au déclin des forces, et lui tient lieu des secours qu'on lui refuseroit, parce qu'on a moins à en craindre, moins à en espérer, et qu'elle ne peut plus autant contribuer aux douceurs de la société. — Mais lorsque cette passion s'empare de la jeunesse, il n'en est point qui rétrécisse autant le génie : elle étouffe les sentimens les plus nobles. L'avare juge tout à prix d'argent : ce qui n'en rapporte point ne peut l'intéresser; et l'âge, qui affoiblit tant d'autres passions, ne fait que renforcer la sienne.

L'avarice n'exclut pas toujours la jouissance. Il suffit, pour en être coupable, d'avoir une grande avidité de richesses, et d'être peu scrupuleux sur les moyens d'en acquérir. Cette fureur, toujours fomentée par le luxe, est une des principales causes de cette misère dans laquelle languissent la plupart des peuples, pour assouvir la soif insatiable d'un petit nombre d'individus.

Les richesses n'étant que *la proportion entre les désirs et les moyens de les satisfaire*, on peut avec beaucoup d'or être dans l'indigence. Celui qui jouit de cent mille écus de rente, et dont les besoins en exigent deux cent mille, est quatre fois moins riche que celui qui n'a que cent écus et sait vivre avec cinquante.—Le plus court chemin vers l'opulence est de restreindre ses désirs. Les vrais besoins se réduisent à peu de chose, au lieu que ceux de l'avarice et de l'ambition ne connoissent de frein que l'impossibilité. A-t-on un million, on veut en avoir plusieurs. Est-on prince, on voudroit être roi; et si on y parvenoit, on ne seroit pas encore content.

Ne disons pas avec Sénèque que les richesses sont un mal. Ne disons pas avec le peuple qu'elles sont le premier des biens; mais prenons un juste milieu, et soyons persuadés qu'elles ne sont un vrai bonheur que lorsqu'on les a acquises par des voies légitimes, et qu'on sait en faire bon usage. — Soyons avares des biens qu'on ne peut ni ravir ni donner, de ceux qu'on emporte partout avec soi, même au-delà des bornes de cette courte vie : encore quelques momens, et tous les autres nous paroîtront méprisables. — Ne comptons nos trésors que par le nombre de nos vertus et de nos bienfaits. Accumulons-les sans relâche, et chaque jour que nous n'y aurons pas ajouté, répétons l'auguste mot qu'on ne peut trop répéter : *Aujourd'hui, j'ai perdu ma journée.*

DE L'ÉCONOMIE.

On confond souvent l'avarice avec cet esprit d'ordre qui sait se prêter aux nécessités d'une position rétrécie, et proportionne sa dépense à ses revenus. Cette qualité est une des plus essentielles au bonheur domestique, à la paix intérieure, et au maintien de l'indépendance.

Le travail, la sobriété, l'arrangement, joints au mépris des préjugés de luxe et de mollesse, trouvent des ressources où d'autres n'en voient plus; ils deviennent les supplémens d'une petite fortune, les moyens d'une grande, l'appui de la considération, et souvent les défenseurs de la probité.

Le désordre affoiblit l'ame par l'inquiétude; il endurcit par l'obligation des refus; il avilit peu à peu par les humiliations, les artifices, et les expédiens auxquels on est réduit; et outre une vieillesse malheureuse qu'elle prépare, l'inconduite peut dans la jeunesse mener aux plus grands crimes. Un observateur qui étudioit l'homme dans les cachots de Newgate, et qui conversoit confidemment avec plus de cinquante condamnés à mort, s'étonnoit, en remontant aux premières causes de leurs écarts, de trouver qu'ils provenoient le plus souvent des erreurs de la vanité et du défaut d'économie. *Si j'avais su un peu plus d'arithmétique*, lui disoit l'un, *on ne me pendroit pas demain.*

Comme les femmes sont par état presque réduites aux perfections de second ordre, l'économie est chez elles une vertu des plus véritables. Montaigne l'estimoit dans une épouse au-dessus de toutes les autres; peut-être parce que son usage est des plus fréquens, et sa durée pour toute la vie. — En effet, la chasteté a peu de mérite à un certain âge, au lieu que l'esprit d'ordre ne cesse d'influer sur les familles, et d'assurer dans l'intérieur l'aisance que l'époux acquiert au-dehors.

Dans nos mœurs actuelles un écueil de fortune des plus à éviter, c'est le jeu; passion funeste, qu'il faut étouffer dès sa naissance; qui, outre qu'elle absorbe toutes nos facultés pensantes, détruit la capacité, altère quelquefois l'honneur, expose à des querelles, des haines et à un danger continuel. Il n'est point de joueur assez sûr de lui-même, pour répondre qu'il ne viendra pas un fatal moment, où, irrité par la perte, il la centuplera en voulant la réparer, et se ruinera sans ressource. Un jeune homme devroit se faire un principe de ne jamais jouer qu'avec les femmes, dont le jeu est, pour l'ordinaire, plus modéré. — Un autre principe aussi essentiel, est celui de ne jamais anticiper sur des richesses en perspective; il faut vivre sur ce qu'on a, non sur ce qu'on aura. Les espérances les mieux fondées sont sujettes à être déçues, ou du moins à se faire attendre si long-temps que tout calcul sur cet objet devient des plus hasardés. Julien a mangé dans sa jeunesse, à grosse usure, la succession probable d'un parent maladif, et qui avoit plus de soixante ans: aujourd'hui, l'oncle en a quatre-vingt-dix, et vient d'enterrer son neveu, mort à la suite d'une maladie occasionée par les chagrins de son dérangement.

Le moyen de prévenir de grosses dettes, est de n'en jamais contracter de petites. On compare le désordre aux pelotes de neige, dont le volume augmente à mesure qu'on les roule. — La dépense doit se calculer sur les deux tiers du revenu et non sur le total : sans quoi les accidens imprévus mettront les moyens au-dessous du nécessaire. Il est aussi utile d'avoir toujours une certaine somme disponible qu'on n'attaque qu'à l'extrême exigence: cela procure un calme, une sécurité préférables au petit intérêt, et en cas de malheur cela donne le temps de la réflexion.

Chaque état est sujet à des bouleversemens de fortune inattendus; et notre manière actuelle de placer à fonds perdu, et sur des débiteurs qu'on ne peut poursuivre, nous y expose encore davantage (1). Tel se lève riche le matin,

(1) Les nations, les souverains devroient, par respect pour leur propre grandeur, donner l'exemple de l'inviolabilité de parole et de fidélité dans

qui peut se coucher pauvre le soir. Peu d'hommes savent supporter ces revers avec une certaine dignité : ils souffrent plus par l'orgueil que par toute autre privation : et lorsqu'il leur resteroit des biens suffisans pour vivre le reste de leurs jours dans une honnête aisance, ils les sacrifient pour soutenir encore quelque temps un rang dont ils pourroient descendre avec honneur, au lieu de s'en voir précipités avec honte. Chacun devroit supporter l'événement d'une ruine imprévue, et calculer d'avance ses ressources et son plan de vie en pareil cas.

C'est une remarque profonde que celle de Juvénal : « *que » la pauvreté n'a rien de plus fâcheux que de rendre les » hommes ridicules.* » Décomposez ce ridicule, et vous verrez qu'il est produit par les vains efforts pour cacher cette indigence, joints à l'embarras et à la fausse honte qui les accompagnent.

Si votre fortune est déchue (disoit un homme sage à un négociant son ami, qui venoit de faire banqueroute), descendez par votre modération encore plus bas qu'elle. Affichez ce que vous ne pouvez cacher. Conservez la même assurance, quoiqu'un peu plus modeste, un peu plus grave. Étalez la même élévation de sentimens, la même hardiesse de principes ; prouvez que la fortune ne peut avoir de prise sur eux. — Vous n'avez plus de quoi soutenir votre luxe : hâtez-vous d'en retrancher à grands coups. Vous habitiez un hôtel : substituez-y une maisonnette, que la simplicité décore. Vos meubles étoient de bois d'Inde et de riches étoffes : remplacez-les par d'autres de sapin, de paille et de bure ; vous aurez du retour, et ils seront aussi utiles. Vous mangiez sur

leurs engagemens. Outre que c'est un devoir sacré, ils perdent communément plus en crédit, en considération publique, et en influence morale, qu'ils ne gagnent en intérêt pécuniaire. Plus on est élevé, et plus les motifs se renforcent pour éviter tout moyen dégradant, dédaigner les avantages subalternes, et ne viser qu'aux grandes distinctions de bonne foi, justice et vraie gloire. — Mais lorsqu'entraîné par des circonstances impérieuses, on a été contraint de s'écarter de ce principe, que faut-il faire ? Ne pas augmenter ses torts par de nouveaux : chercher à réparer, dédommager.

l'argent et la porcelaine : servez-vous de faïence ou de terre commune; elle est moins brillante, mais aussi propre, et coûte peu. Vos repas abondoient en boissons étrangères et en mets échauffans : buvez de l'eau et peu de vin, mangez des légumes et moins de viandes; vos accès de goutte et vos insomnies deviendront plus rares; la sobriété aiguisera plus votre appétit et conservera mieux votre santé, que tout l'art de votre cuisinière et de votre médecin. Vos habits sont de soie : changez-les contre le bath et la serge; mais renchérissez de propreté, et ne négligez pas le *bon goût*. Défaites-vous de tous ces bijoux inutiles, de tous ces ornemens superflus : le cadran vous dira quelle heure il est : un bâton d'épine vous servira aussi bien que ce jonc précieux, et votre tabac sera aussi frais dans l'étain que dans une boîte à brillans. Vous aviez une foule de gens pour vous servir : rompez avec les besoins qui vous les rendoient nécessaires : vous serez plus indépendant, et aurez moins d'humeur. — Vous avez des talens, ne rougissez pas de les faire servir à votre entretien : *pain noir et probité* doit être la devise de votre indigence. Ne croyez aucun moyen au-dessous de vous pour vous y arracher, dès qu'il est honnête. — Que tout chez vous ait unité de ton : rien de tranchant, rien qui contraste. Que votre maison ressemble plutôt à celle d'un ouvrier dans le bien-être, qu'à celle d'un opulent ruiné : qu'on y remarque une propreté recherchée, et une espèce d'abondance, ne fût-elle qu'en pommes de terre. — Ne conservez d'ornemens que quelques livres bien choisis; et de distinctions, que l'intégrité de vos mœurs, l'étendue de votre savoir, et la politesse de vos manières; l'infériorité de votre position leur donnera un nouveau lustre. Vous sentirez dans peu que l'habitude rend presque tous les états égaux : vous découvrirez de nouvelles jouissances, dont vous ne vous formiez pas l'idée, et regagnerez en calme, peut-être en liberté, ce que vous avez perdu en éclat. Vous étonnerez d'abord; mais bientôt on admirera votre constance. Vous n'étiez que riche, vous passerez pour sage. Vous trouverez de vrais amis à la place des faux; ils vous releveront peut-être : mais une fois

habitué aux plaisirs simples, il est probable que les factices n'auront plus d'attraits pour vous.

Faute d'ordre et de modération, les rangs supérieurs abondent en riches indigens qui vivent dans l'inquiétude, les privations, et dont le fastueux étalage n'est qu'une pauvreté couverte. — Le luxe de nombre de gens de qualité ressemble à celui de ces petites bourgeoises, qui se pavanent le dimanche en déshabillé de soie, en coiffure élégante; mais dont un mouvement indiscret découvre des bas troués et une chemise sale.

Il est commun de faire de grosses dépenses par ostentation, et de lésiner crasseusement en détail, pour pouvoir les soutenir. On laisse manquer ses gens du nécessaire, on marchande à extinction avec un misérable manœuvre, dont les deux sous rabattus eussent donné de la soupe à sa femme et à ses enfans. On fait attendre son paiement à un petit marchand ou à un pauvre ouvrier, qui vivent du jour à la journée, et qui, par ce retard, ou un faux respect, se voient réduits à des expédiens ruineux. Enfin on s'avilit et se rend méprisable, en voulant trop se faire respecter. — « La répu» tation d'avare, dit un observateur anglais, s'acquiert plus » par lésinerie sur les petites choses, que par l'épargne des » plus considérables. »

C'est sur les grands objets qu'il faut retrancher, et agir noblement sur les moindres. Payer les services de nos inférieurs avec exactitude et largesse, c'est une des voies les plus sûres pour s'emparer de leur estime et de leur considération. — La libéralité est un des premiers indices de grandeur d'ame et de bonté de cœur; mais c'est une erreur de croire que pour l'exercer il faille être opulent : elle est toujours proportionnelle au bien qu'on possède. Qui a cent sous et en donne deux, est plus libéral que celui qui ayant cent louis n'en donne qu'un. — Mesquins que nous sommes! nos journaux annoncent fastueusement, comme actes de bienfaisance, des dons de dix à vingt écus; et lorsque le plus riche particulier de l'Europe sacrifie, dans un hiver rigoureux, la dix-millième partie de ses rentes, pour réchauffer

HOLBROOK LIBRARY
PACIFIC SCHOOL

une foule de misérables qui vont expirer de froid, toutes les gazettes crient au miracle (1); pendant que les Turcs, que nous appelons barbares, *sont*, par une loi de religion, *contraints de donner aux pauvres la dîme de ce qu'ils gagnent* (2); devoir dont grand nombre d'entre eux s'acquittent assez exactement et qu'ils surpassent quelquefois.

L'art d'acquérir des richesses est en général plus facile que l'art de les dépenser. Sur un millier de gens qui font fortune, à peine en trouve-t-on quelques-uns qui sachent en faire un usage raisonnable. L'on s'imagine que le rang est constitué par la dépense, on s'évalue au niveau de son luxe, et puis on s'étonne que ce vain étalage ne donne point le contentement qu'il sembloit promettre. — On devroit compter les richesses d'après la somme des jouissances, non d'après celle des moyens pour en obtenir : et la phrase de *faire fortune*, devroit signifier le changement qui d'un insensé fait un sage.

On peut être à la fois très-prodigue et très-avare, très-économe et très-libéral. L'un dépense beaucoup, donne rarement et sans choix : l'autre dépense peu, donne souvent et sait placer ses bienfaits. Probité à part, on devroit, par orgueil, être moins vain ; par avarice, moins lésineux ; et par volupté plus tempérant.

Tel homme sacrifie annuellement des sommes considérables à de fausses idées de représentation ; il n'ajoute rien par là à ses plaisirs physiques : il en impose à quelques sots, mais se rend ridicule auprès des gens raisonnables, et passe souvent pour un *vilain* auprès du plus grand nombre. — S'il eût placé la dixième partie de sa dépense en libéralités et petits bienfaits, il eût été également admiré des premiers, de plus, respecté des seconds, et se fût acquis la réputation d'une ame noble et généreuse. — Le seul prix de cet ornement superflu, ou de ce meuble, de ce bijou, dont la magni-

(1) Ces grands éloges sur de petites choses pourroient plutôt servir à couvrir adroitement de ridicule : car s'étonner d'une générosité des plus subalternes, c'est avouer qu'on n'en supposoit pas capable la personne qui l'exerce.

(2) Du Rier, préface de l'Alcoran.

ficence vous servira moins que s'il étoit plus simple, auroit été suffisant pour arracher une famille à la misère, un honnête homme au désespoir, un malade à ses souffrances, un débiteur à sa prison, et peut-être l'innocent au vice.

Infortuné fastueux, qui languis dans le dégoût, l'ennui, la satiété, tu cherches en vain à dissiper tes sens détruits et l'illusion de ton orgueil! ton esprit est blasé, ton corps est épuisé; mais ton ame est encore neuve, puisque tu n'en fis point usage, et que tu négliges ses plaisirs les plus purs: tu ne rencontras peut-être jamais le regard touchant de l'estime, ni ne vis l'amitié sourire autour de toi; ton cœur ne se délecta point dans le bonheur d'autrui, qui étoit son ouvrage, il ne tressaillit point par l'émotion des sentimens les plus humains, ni ne battit avec une délicieuse sérénité au souvenir d'un bienfait. — Tu ne vis jamais la reconnoissance tomber à tes genoux, balbutier des remerciemens entrecoupés; douter, dans sa surprise, si elle veille ou si elle dort, si tu es un ange ou un homme; et portant son œil humide au ciel, en arracher les bénédictions, et l'invoquer de répandre sur toi le seul retour qu'elle puisse offrir, c'est le partage du prix de ses souffrances et de ses vertus passées. — Défais-toi un instant de tout ce cortége pompeux, qui ne pénétra jamais dans les sentiers de la nature, ni dans l'humble refuge de la misère. La simplicité seule en approche; et plus malheureusement l'expérience seule en connoît les horreurs, et en calcule sagement les secours. — Hâte-toi de faire du bien, répare tant de jours inutiles; la vie est si courte, les occasions si rares, et l'art de les trouver si peu connu! — Que te restera-t-il à la fin de ces richesses, que le regret de les voir passer en d'autres mains? Place dans la bienfaisance et sur l'éternité, tes rentes te suivront jusqu'au fond de ta tombe. Ces souvenirs consolateurs voltigeront autour de toi dans ta dernière heure, et une voix secrète te dira doucement: *ne crains rien, je t'accompagne: bientôt tu as vaincu; bientôt tes dispositions généreuses vont t'élever à un grade supérieur, où elles pourront jouir et s'exercer avec plus d'étendue.*

DE LA MODÉRATION.

Cette aimable vertu, fille de la sagesse et du courage, forme une partie essentielle de l'empire sur soi-même, sans lequel il n'est point de vraie philosophie. — On la peut diviser en *morale* et *physique*. L'une dirige les désirs de l'ame, l'autre tempère ceux des sens. L'une a pour devise *content de peu*, l'autre *plaisirs sans regrets*. La première calcule les jouissances, et se refuse à celles dont la somme des maux surpasse celle des biens : la seconde tient le milieu entre les excès.

Il est remarquable que tous les extrêmes se touchent, et forment un cercle continu. Comme le plaisir, qui devient *douleur ;* la liberté, *licence ;* la grandeur, *esclavage ;* le plus haut degré d'esprit tient à la folie, parce que la multitude d'idées approche de la confusion, et la plus vive sensibilité, de la mélancolie ; le comble de savoir mène au doute, parce qu'il connoît ses bornes : le doute conduit à l'ignorance, à la superstition ; et l'excès de stupidité d'un siècle fut souvent la cause des lumières du suivant. L'infortune force à la réflexion, qui produit la sagesse, d'où renaît le bonheur. — Il faudroit parcourir presque tous les objets physiques et moraux, pour désigner tous les cas où l'excès du mal ramène au bien ; et l'excès du bien au mal.

Un fruit précieux du rétrécissement des besoins, est de calmer l'ambition, l'avarice, et autres sources des plus grands maux de l'humanité. — Qui vit content de peu n'est ni injuste, ni oppresseur ; quel intérêt auroit-il à l'être ? Il sent mieux la nécessité de sa propre estime et de celle des honnêtes gens, et s'efforcera de la mériter. Il remplira ses devoirs plus courageusement, parce qu'il offre moins de prise aux coups d'une fortune dont la base est dans lui-même.

La modération et le désintéressement, qui en est la suite, sont, sous quelque condition qu'on se trouve, un des plus sûrs garans de la probité. Elle est aussi une défense contre la servitude, les rivalités, les artifices, et les petitesses humiliantes, qui déshonorent si souvent ceux qui placent leur bonheur dans l'éclat et la faveur des grands. On devient presque leur égal lorsqu'on n'a rien à leur demander : on peut même être leur supérieur, parce qu'il n'existe plus entre vous et eux de rapports directs que celui du mérite personnel. Le bourgeois anglais sourit des airs de protection de ses lords : *Si tu es bon patriote et honnête homme*, lui dit-il, *je te respecte, je t'estime; mais si tu n'es qu'un fripon ou un fat décoré, je te hais et te méprise : nous n'avons de commun que nos lois, et devant elles nous sommes égaux.* « Défions-nous, dit un poète, de ces mots : *les be-* » *soins de la vie :* on les étend jusqu'au luxe, jusqu'à la » débauche. » Le vrai nécessaire se réduit à peu de chose; et si on approfondissoit souvent les secrets motifs qui l'étendent et le multiplient, on seroit humilié de ses découvertes.

Un homme doit s'affranchir, dès sa jeunesse, d'une foule de petites aisances, incompatibles avec certains états, comme le militaire et autres. C'étoit un objet essentiel de l'éducation des anciens, d'endurcir le corps aux fatigues, au froid, au chaud, à la faim, à la soif, aux privations : outre que la santé y gagne, cela ajoute beaucoup au contentement et à la liberté d'esprit (1) en plusieurs occasions, et à l'indépendance en toute autre. Qui se borne au nécessaire, sait qu'il peut se le procurer partout : il craint moins le danger lorsque le devoir l'exige : il redoute moins la pauvreté, si les accidens l'amènent : et quel homme est certain de ce que le sort lui prépare?

(1) On remarque en campagne, que les officiers les plus délicats sont, dans les temps de disette, de pluie, ou de marches forcées, tellement abattus et épuisés, qu'il ne leur reste ni les forces ni le jugement nécessaires pour vaquer à leur emploi avec quelque distinction. Tel passe pour une femmelette qui eût été un héros avec un corps plus endurci.

On dort par habitude aussi bien sur la paille que sous l'édredon : et c'est un préjugé de croire qu'on dîne mieux avec trente plats qu'avec deux, lorsqu'ils reviennent chaque jour. — Ne disons pas qu'une chambre ornée par tous les raffinemens de l'art, ne soit plus gaie qu'un taudis ; qu'une parure de goût n'ajoute pas aux graces naturelles ; qu'un ortolan n'ait une saveur plus délicate qu'un navet. Convenons aussi que des hôtels somptueux, des équipages brillans, sont des propriétés agréables, et que le profond respect d'un imbécille qui nous juge sur le faux éclat de ces bagatelles, peut parfois être fort amusant. Jouissons de ces avantages si notre position le permet; mais n'ayons pas la foiblesse d'y mettre plus de prix qu'ils n'en méritent, et croyons qu'on peut en être privé sans être moins heureux.

Il faut distinguer entre les fastueux, celui qui envisage son luxe comme un droit au respect, ou celui qui, se prêtant aux illusions vulgaires, s'en sert pour parvenir à ses fins et en imposer à la multitude. — Qu'un jeune homme, pour plaire à de jolies femmes, souvent moins capables de juger la personne que l'habit, relève les agrémens de la figure de tout ce que l'art de la toilette peut y ajouter; ou qu'un grand cherche à éblouir des inférieurs sur lesquels il ne peut dominer plus directement: ces moyens peuvent être raisonnables, et celui qui les emploie est moins vain que prudent. — Il est d'autres positions où un certain faste est un devoir, mais il est difficile d'en déterminer le temps et les bornes, le mot de *luxe* étant par lui-même d'une nature vague, et nécessairement lié à une foule de circonstances personnelles et publiques.

Le plaisir est aussi dans la première classe du nécessaire. Une trop grande austérité, ou une application trop soutenue, peut devenir aussi nuisible que l'excès contraire : elle dessèche, altère la santé, rend stupide et dur : au lieu que des amusemens modérés remontent l'imagination, adoucissent le caractère, et le disposent aux sentimens de bienfaisance. L'esprit et le corps y puisent de nouvelles forces pour des travaux utiles. Tout plaisir qui ne nuit à personne,

semble devoir être innocent, et celui qui ne nuit qu'à nous-mêmes ne peut être que foiblesse, et non crime.

On doit sans doute donner la préférence aux jouissances internes et morales; mais sans exclure les corporelles et extérieures. — L'homme étant composé d'ame et de corps, le bonheur et la vertu ne consistent pas uniquement dans ce qui se rapporte à l'un, mais dans l'accord des besoins des deux, et l'équilibre de leurs mouvemens. La nature en a fixé elle-même le degré, en punissant celui qui s'en éloigne ou qui le dépasse. C'est mépriser ses bienfaits que de se refuser aux plaisirs innocens qu'elle offre : c'est insulter à ses lois que de réprimer trop sévèrement les penchans qu'elle inspire. Mais ces désirs, ces besoins, s'étendent également sur le moral comme sur le physique, et l'utile et l'honnête ne sont pas moins de leur ressort que l'agréable et le sensuel. Le plaisir s'avilit si le sentiment ne l'accompagne; et, séparée de la délicatesse, la volupté perd ses charmes les plus touchans.

Du travail le matin, des récréations le soir, un exercice fréquent, l'abstinence de tout excès, une vie tour à tour solitaire et sociale, la tranquillité de l'innocence, et la modération des souhaits : tout cela prolonge la jeunesse, égaie l'esprit, fortifie la raison et maintient l'harmonie dans toutes nos facultés.

On l'a dit souvent, et on ne peut trop le répéter, l'*intempérance* est destructive de la santé, de la réputation, de la fortune, de la force d'ame, et de la volupté même. L'homme trop livré à la sensualité et à la dissipation, est incapable de ce travail soutenu, et de cet enchaînement de conséquences, sans lesquels il est rare qu'on s'élève au-dessus de la médiocrité. — Où finit le besoin, là commence le regret; et qui ne sait quelquefois se refuser aux plaisirs, les verra bientôt se refuser à lui. En rendant ses jouissances moins fréquentes, on regagne en intensité ce que l'on perd en nombre. Les femmes devroient, pour leur bonheur, être plus attachées à cette maxime, et se bien persuader qu'elles n'accordent jamais long-temps ce qu'elles accordent trop

souvent, et que la satiété est la plus grande ennemie de l'amour.

La sobriété dans les alimens, considérée sous un point de vue général, est une branche d'économie et d'éducation nationale, particulièrement dans les pays où la population est proportionnelle au rapport des terres, ou plus encore lorsqu'elle est excédente : ce que chacun retranche en consommation personnelle, est en partie ajouté à la masse d'abondance publique. Il y a des peuples qui se ruinent à force de manger, et plus encore de boire; et ce qui en double le honteux, c'est qu'ils s'en glorifient et qu'ils jettent un œil de pitié sur leurs voisins, parce qu'ils sont moins gloutons.

La simplicité est aussi un des caractères distinctifs de la modération. On devroit, par esprit d'indépendance, apprendre à se passer des autres, et se servir soi-même pour les choses les plus habituelles. On devroit aussi se défaire d'une certaine pédanterie orgueilleuse, qu'on décore souvent du beau titre de dignité, avoir le courage de se rapprocher des rangs inférieurs, et se persuader qu'il n'est jamais honteux d'être utile à soi, moins encore aux autres. — Voici quelques exemples de simplicité intéressante, qui paroîtront minutieux à qui n'aura pas de quoi les sentir. — Le maréchal de Saxe tira un jour la botte d'un sergent blessé. — Un prince de la maison d'Autriche, se promenant seul, rencontra un enfant qui pleuroit au bord d'un fossé où son bonnet étoit tombé : il y descendit, et le lui rapporta. — Un autre prince, rencontrant une barrière que le vent avoit jetée sur le chemin, où sa suite l'auroit brisée, s'efforçoit de la relever : un courtisan survenu s'écrie : *Mais, de grace, que fait Votre Altesse? — J'épargne*, répondit-il, *trois jours de travail à un de mes sujets.* — Un des premiers monarques, étant dans une voiture ouverte, fut croisé par un charretier, qui, par mégarde, lui donna un coup de fouet à travers le visage : *C'est accident*, dit le héros, et, sans s'émouvoir, sans se plaindre, il continua froidement son discours. — C'est à ces riens en apparence que le philosophe reconnoît souvent le

grand homme, dont tôt ou tard une noble simplicité devient un des caractères distinctifs. — Quant aux grands airs de théâtre, il faut les laisser aux fats : et malheureusement il en est de tout âge.

DE LA SANTÉ.

C'est en raison de l'influence sur le bonheur et sur la vertu même, que l'art de conserver ses forces corporelles peut être considéré, à quelques égards, comme une branche de la philosophie. Sans la santé, que sont les autres biens, qu'un regret de n'en pouvoir jouir? Et, insensés que nous sommes, nous la prodiguons comme si elle étoit inaltérable! La jeunesse est l'âge où il importe le plus de l'affermir, et c'est celui où elle est le plus négligée. « Nous employons, » dit La Bruyère, une partie de notre vie à rendre l'autre » malheureuse. »

Le corps et l'ame sont si intimement liés que le dérangement de l'un entraîne en partie celui de l'autre; et cette dépendance réciproque fait que veiller le physique, c'est en partie soigner le moral. — *Qu'on me donne* (disoit Galien, qui exagéroit peut-être) *un homme violent, et je le rendrai modéré; ou un paresseux, et je le rendrai actif:* du moins est-il sûr que le régime a une influence des plus directes sur certaines passions, et que l'abus des plaisirs détruit la force, la beauté, et affoiblit toutes les facultés pensantes. — Ces motifs, et plusieurs autres, devroient engager un chacun à considérer le soin de sa santé comme un des plus importans, et joindre à un petit cours général de diète ou de l'art de se conserver, une étude particulière de son propre tempérament.

Il ne faut ni trop attendre de la médecine, ni trop s'en défier. Si elle connoît peu de maladies à fond, et s'il en est plusieurs pour lesquelles elle n'a encore découvert aucun remède assuré, il est cependant certain qu'il en est beaucoup d'autres qu'elle traite d'après des principes solides, et dont la cure est presque infaillible : mais lors même qu'elle ne peut guérir, elle peut soulager; et un médecin qui ne sauroit

que pallier, diminuer les douleurs, gagner du temps et donner à la nature celui de réunir ses forces et de combattre le mal avec plus de probabilité de succès, seroit déjà un conseiller très-utile. Le ridicule dont on a quelquefois cherché à couvrir cet état n'est que le produit de l'ignorance; il en est peu de plus respectables et de plus utiles, lorsqu'il est exercé avec savoir, prudence et désintéressement. — Quelle belle vocation, que celle de travailler sans cesse au soulagement de l'humanité souffrante!

L'expérience nous démontre que les meilleurs moyens de conserver sa santé, dans nos climats, sont une sobriété sans excès, une extrême attention à éviter le passage trop subit du chaud au froid, la plupart de nos maladies n'étant qu'une suite de transpiration arrêtée : un mouvement fréquent n'est pas moins essentiel, en ce qu'il prévient une autre cause des plus communes, les obstructions de tout genre : un air pur est aussi de première influence; il favorise les fonctions du cerveau, de l'estomac, de la poitrine, et sa privation est un des principaux impôts qu'on paie aux grandes villes. — Mais sans nous enfoncer dans des détails qui ne sont ni de ma capacité, ni d'un ressort direct, convenons, pour en revenir au moral, qu'il n'est rien qui contribue autant à rafraîchir le sang et maintenir l'harmonie dans toutes les parties, que l'empire sur nos passions, et cette sérénité intérieure, compagne ordinaire des vertus. Ajoutons que, si la conservation de notre santé est un soin des plus essentiels, son excès devient vice; qu'on peut lui sacrifier quelques plaisirs, jamais un devoir; et qu'en faire l'objet principal de ses soins, c'est lâcheté, non prudence.

Enfin, il n'est pas jusqu'aux maladies, dont un sage ne puisse tirer de l'utilité. C'est l'occasion de déployer sa force, en combattant la douleur. C'est aussi celle de se convaincre des vanités humaines, et de la nécessité de se ménager les plus vraies consolations. — Un mort ou un mourant sont souvent très-bonne compagnie; et un cimetière une excellente école d'observations, où l'on peut apprendre à s'étudier soi-même, modérer son ambition, et pardonner à ses enne-

mis, qui bientôt n'existeront plus. — Encore quelques momens, et tous les hommes ne seront que pourriture et poussière : effroyable idée pour l'injuste oppresseur; mais douce et consolante image pour le vertueux opprimé!... *Quoi! pour l'instant que nous avons à vivre, vaudroit-il la peine de s'avilir!*

DE LA PRUDENCE.

C'EST proprement l'art de parvenir à son but. Elle n'est en elle-même ni vice ni vertu : cela dépend des objets qu'elle se propose. Un tyran ou un chef de voleurs peuvent être consommés en prudence, et malheureusement elle est plus souvent le partage des ames foibles et basses que des fortes et vertueuses. Ces dernières ont de la peine à se prêter à la dissimulation, aux déguisemens, aux artifices même qu'elle exige, et qui sont cependant un des boucliers de la vie.

On a comparé l'homme à grands talens, mais dénué de prudence, au Polyphème de la fable, qui, robuste mais aveugle, ne peut, faute de voir, faire usage de sa force. Ses grandes écoles sont l'histoire, l'expérience, et une étude réfléchie de l'homme. — On devroit aussi exercer cette science sur de petits objets. C'est en tombant que l'enfant s'instruit à marcher, et en *tirant au mur* qu'on se prépare à *faire assaut*. Il est en outre amusant de spéculer sur de petits projets qui intéressent sans agiter, qu'on suit avec combinaison, et où l'on apprend à suppléer par l'art aux contrariétés de la fortune. C'est le genre de plaisir que nous goûtons au jeu en général : et ces essais subalternes peuvent devenir le *piquet* et le *quadrille* des esprits politiques.

Il est peu de projets ou de résolutions qu'on ne puisse soumettre à l'exactitude d'un calcul arithmétique, seule méthode d'apprécier avec justesse; il suffit d'estimer en valeur pécuniaire le mal qu'on craint, le bien qu'on désire, en comparer les proportions, comme celle des degrés de probabilité du pour ou du contre.

Chaque homme, dans la même position, différera probablement dans la manière d'évaluer les mêmes objets; mais le calcul n'en est pas moins juste, parce que la plupart des biens et des maux n'étant que de sentiment ou d'opinion, ils

ne sont en effet que ce qu'ils nous paroissent être, et que leur proportion est déterminée par les douleurs ou les plaisirs qu'ils nous causent. — L'un posera sa vie pour zéro; l'autre mettra le seul danger de la perdre à l'infini : le premier dira, elle est indifférente en elle-même; c'est ce qui l'accompagne qui lui donne le prix : le second la considérera comme le premier des biens, celui sans lequel on ne peut jouir des autres, et il ne voudra point hasarder le tout contre la partie.

La prudence qui touche à la timidité, est souvent une entrave aux ressources qu'on a dans soi-même ou dans sa position; elle ne pose un pied que lorsque l'autre est assuré; elle marche lorsqu'il faut courir, et ne hasarde point ces sauts périlleux qui peuvent embourber, mais sans lesquels on ne franchit jamais les obstacles; elle ne risque pas assez; et ce ne sont que les gros jeux qui donnent de gros gains.

Plus on est courageux, et moins il est nécessaire d'être *prudent;* parce que ce qui seroit un affreux malheur pour d'autres, cesse d'en être un pour vous. L'ame foible ou méchante étend ce mot jusqu'à la bassesse, la perfidie, la lâcheté : l'une, toujours tremblante pour sa sûreté, s'étonne sur tout ce qui n'est pas ordinaire, et blâme tout moyen vigoureux : l'autre, n'ayant aucune idée des grands intérêts de la vertu, ne se détermine que par les petits motifs de l'ambition. — Gracian dit que la béquille de l'attente est plus puissante que la massue d'Hercule. César, au contraire, mettoit son espoir dans l'audace et la promptitude de l'action. Tous deux raisonnoient bien relativement à leurs facultés et à leurs positions : l'un étoit vieux, l'autre jeune; l'un étoit jésuite, l'autre un héros.

Une conduite trop circonspecte n'est qu'une qualité équivoque dans la jeunesse : un peu d'effervescence et de témérité ne la dépare pas; les années les changeront en courage réfléchi, au lieu qu'il est probable que celui qui à vingt ans agit avec la prudence du vieillard, sera à quarante un homme fin, dur et timide.

Les règles les plus essentielles au succès des affaires se réduisent à peu près aux suivantes :

Commencez par considérer votre but. Rendez compte à vous-même des motifs qui vous y portent. De ce premier pas dépendent les autres : car si l'objet que vous vous proposez est petit et misérable, ou, pire encore, injuste, tous les moyens pour l'atteindre le deviendront aussi.

Ne vous laissez point emporter par le premier mouvement, qui, pour l'ordinaire, est celui des passions : attendez, si les circonstances le permettent, un retour de calme pour prendre alors une résolution définitive.

Calculez d'avance si l'avantage qu'elle promet équivaut aux peines et aux dangers qui l'accompagneront. — Si vous vous étiez trompé dans vos vues, ayez le courage d'y renoncer. Rien n'est plus commun que d'accumuler une foule de grosses sottises, pour n'avoir pas la force d'en avouer quelques petites. Ne permettez pas non plus qu'une bonne idée s'empare tellement de vous, qu'elle ne puisse faire place à une meilleure.

Avant de vous embarquer dans l'entreprise, sondez votre hardiesse, votre constance, votre capacité, votre fortune. « Prenez (comme dit un auteur dont j'ai oublié le nom) des » mesures en apparence trop longues, si vous ne voulez » qu'elles soient trop courtes en effet. » Cette maxime est des plus importantes pour les affaires coûteuses, ou celles dont l'exécution demande beaucoup de temps : ici les semaines se changent souvent en mois, et les livres en écus.

Prévoyez les obstacles probables, et les accidens possibles; délibérez sur ce que vous ferez en pareil cas, pendant que vous êtes encore de sang-froid; fixez votre résultat sur le papier, consultez-le au besoin, et quelle que soit la tentation, ne changez jamais de projet dans l'inquiétude, à moins que les circonstances mêmes n'aient entièrement changé.

Lent à résoudre, prompt à exécuter, doux dans les formes, vigoureux dans le fond, ne différez point ce que vous pouvez faire à l'instant. — Qu'une sage défiance de vous-même vous rende circonspect, mais sans nuire à l'activité. — Arrêtez-vous quelquefois : ne reculez jamais. — Pour-

suivez avec chaleur, constance, fermeté, ce qui vous paroît le mieux, sauf à rectifier lorsque vous serez plus instruit. Un des plus sûrs moyens de ne rien faire est de toujours craindre de mal faire.

Que le blâme ne vous rebute pas; que les éloges ne vous enivrent point. Quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, on est blâmé et applaudi. — La vertu donne l'approbation des sages, le hasard celle des sots, les vices celle des méchans.

Assurez-vous toujours une issue qui vous ménage une retraite honorable. — Hasardez votre superflu, non votre nécessaire. — N'ayez jamais l'extérieur plus assuré que lorsque votre ame est le plus craintive; imposez dans l'embarras par votre air de confiance : la marche la plus sûre sur un terrain glissant est un pas hardi et résolu. Si vous le franchissez, c'est avec plus de gloire : si vous tombez, c'est avec moins de honte. « Sans présomption, espérez le succès. » La crainte, l'inquiétude anticipent sur des maux incertains, et ôtent la présence d'esprit qui pourroit les éviter. — Ni TROP, NI TROP PEU, est le grand mot de la prudence, et en général de la sagesse. Que les obstacles vous animent au lieu de vous abattre; qu'un premier échec ne vous rebute pas. Si un moyen a manqué, il en est encore une foule d'autres. Tentez, revenez, cherchez, espérez, persévérez : il n'est point d'homme qui n'ait un côté foible par où l'on peut pénétrer : il est peu de positions qu'on ne puisse rendre meilleures. Les momens varient, les circonstances changent, une chose en amène une autre, et le temps, le courage et la prudence soumettent tout.

Lorsque, sur des objets dont le fond vous est bien connu, vous avez quelque engagement important à prendre, si les dispositions des autres vous sont favorables, agissez, précipitez, concluez : mais si elles vous sont contraires, ne terminez rien; laissez indécis, gagnez du temps : il peut faire naître d'autres vues, d'autres moyens; et il est incroyable combien quelques jours de plus ou de moins changent l'esprit et les choses.

Défiez-vous des propositions trop avantageuses : elles sont

souvent l'appât du fourbe et la superficie dont il masque un danger secret. Malgré le séduisant de l'apparence, ne contractez qu'avec réflexion : mais une fois votre parole engagée, elle est inviolable; apportez l'exactitude la plus minutieuse à la remplir. Acquittez-vous à l'heure, à la minute : outre que c'est un devoir, cela ajoute au crédit, à l'estime : l'obligation de tenir sa promesse se change presque en générosité, et finalement il n'en coûte pas davantage.

Ne faites point dépendre votre fortune de la conduite d'autrui. Servez, si vous le pouvez, de votre bourse, non de votre garantie. Un cautionnement est une dette, et un ami seroit-il équitable de prétendre que vous fassiez pour lui ce qui vous répugneroit pour vous-même? Que ce principe, amené quelquefois en conversation, prévienne les demandes indiscrètes. Il y a plus d'exemples d'amitiés détruites par des services méconnus que par un refus franc et honnête.

Ne confiez pas aisément à d'autres ce que vous pouvez exécuter vous-même ; mais rappelez-vous que vouloir tout faire, c'est le moyen de faire très-peu. — Il est commun de voir de très-bonnes têtes qui, voulant être à la fois pilote et mousse, s'épuisent tellement dans les détails qu'il ne leur reste plus de force pour les choses essentielles.—Il faut bien choisir ses agens, les surveiller en secret, les rendre responsables en partie de leur travail, mais leur témoigner de la confiance. Trop restreindre leur pouvoir c'est nuire à leur capacité, c'est les empêcher de saisir l'occasion et de mettre à profit une foule de petites choses qui ne tiennent qu'au moment, échappent dans le lointain, et auxquelles les plus grandes opérations sont souvent subordonnées. Un chef doit avoir pour principe de ne jamais faire par lui-même ce qu'un subalterne peut exécuter aussi bien que lui; il doit être économe de son temps, et ménager toute sa capacité pour les objets principaux; mais, dans l'obligation de confier les détails à des inférieurs, le premier soin doit être d'en faire un bon choix. Avec de mauvais instrumens on fait de mauvais ouvrage.

Ne méprisez pas les petits moyens; ils influent souvent plus que les grands, et ne sont pas si faciles à prévoir, ni à parer. — Ne laissez pas échapper l'occasion, mais sachez aussi l'attendre, en disant avec Philippe II d'Espagne : *Le temps et moi nous en valons deux autres.* — Il est peu de choses qui donnent autant d'avantage sur les hommes passionnés que la patience et le sang-froid. Malheureusement ces deux grands appuis de la prudence sont plutôt des dons de la nature, ou les fruits d'un long usage, qu'ils ne sont des actes de volonté, ou l'acquit de la réflexion.

« Sachez souffrir de petits maux pour ne pas en attirer » de plus grands. » Supportez gaiement ce qui est inévitable, ou, du moins, apprenez à souffrir sans vous plaindre. Les clameurs et l'étalage de nos peines procurent plus de mépris que de compassion. Ne les répandez que dans le sein de vos plus intimes amis. Faites valoir ces derniers : c'est vous faire valoir vous-même, puisque leur crédit est le vôtre.

Soyez impénétrable sur les choses essentielles; très-ouvert sur les moins importantes : confiez ce que vous ne pouvez cacher : affichez ce qui va être découvert. Avez-vous quelque grand dessein dont le succès est douteux, vous pouvez le publier : il est possible que la seule attente vous donne quelque relief, qui ne tombera peut-être pas entièrement avec son objet. Mais si vous êtes sûr de la réussite, cachez-en les préparatifs, minez sourdement; que l'explosion se fasse à la fois et au moment le moins attendu : l'éclat n'en sera que plus brillant, et l'effet plus vigoureux.

En général le secret est une des bases de la prudence : il écarte les obstacles, prévient l'opposition, et mène clandestinement où il seroit impossible d'atteindre à découvert. L'ennemi confus n'est instruit de l'attaque que lorsqu'il est déjà désarmé, et que le drapeau de l'assaillant est planté sur ses remparts. Mais en cachant ses projets, il faut éviter l'air mystérieux ; il est souvent pris pour un indice de fausseté, et toujours pour un avis tacite de se tenir sur ses gardes.

Qui passe pour fin ne l'est qu'à demi, et qui paroît toujours conséquent ignore les raffinemens les plus subtils de la prudence : elle emploie jusqu'aux maladresses et aux défauts pour parvenir à son but. L'étourderie, l'affectation, la fatuité, l'impertinence même ont leurs usages. Jacques II d'Angleterre répétoit souvent « qu'il n'avoit jamais connu » d'homme modeste qui eût fait fortune dans une cour. » La modestie peut convenir aux carrières d'ambition que notre naissance et le sort tracent devant nous : il suffit de se laisser entraîner par le cours; mais lorsqu'il faut soi-même se frayer une route à travers les obstacles, cela exige nécessairement quelque chose de plus décidé.

Tel paroît dupe par finesse, et stupide par esprit. Il dit sous un ton de mauvaise plaisanterie ce qu'il n'auroit su comment placer autrement; il vous démonte par un mot étrange, une légère impolitesse, un compliment outré, dont l'impression vous dévoilera malgré vous; ou, sous le voile d'une ineptie apparente, il fait naître une pensée qu'il dirigera par la suite, et fera servir à ses vues. — On ne comprend pas, disoit un homme toujours compassé dans ses discours et ses actions, en parlant de Fox, comment ce maladroit peut réussir : cependant ce même homme, si circonspect, ne signifioit rien dans cette même chambre des *Communes*, que Fox conduisoit souvent aux lisières, moins par sa finesse que par la promptitude de son tact, l'original de sa franchise, la véhémence de ses discours, et plus encore par l'élévation de son courage; dernière qualité qui sera toujours en droit d'en imposer aux nations les plus intrépides.

Mais la même hardiesse de génie qui séduit des Anglais, ne feroit qu'étonner un peuple timide. La même grandeur d'ame qui les touche dans Pitt n'obtiendroit ailleurs qu'une stérile admiration, peut-être moins encore; et les grands motifs de patriotisme et de vraie politique qui peuvent les déterminer, seroient sans effet dans les pays d'ignorance, où la capacité ne s'élève pas au-dessus de la superstition, de l'usage, ou de ces ménagemens subalternes dont l'égoïsme fait la base. — Il faut avoir des lumières pour se laisser per-

suader par les lumières, et on ne peut être ému par l'héroïsme lorsqu'on est mort au *sens moral*. — Un Démosthène haranguerait en vain des Eskimaux; mais peut-être saurait-il dans peu saisir leurs foibles, et ne dédaigneroit-il pas d'y adapter son éloquence.

Tout pesé, tout prévu, la meilleure circonspection est de penser et d'agir de manière qu'on ne craigne point d'être pénétré. Dans toutes les occasions où le choix de conduite vous embarrasse, préférez la plus honnête; vous serez certain de ne pas vous être trompé.

La prudence est encore plus nécessaire dans les écrits que dans les discours, d'après l'ancien proverbe : *Verba volant, scripta manent : Les mots s'envolent, les écrits restent.*

Il est des conjonctures où l'on est forcé d'agir, et où, quoi qu'on fasse, on ne peut que perdre; mais alors même il ne faut point abandonner le tout, et, au défaut du bon, il faut tirer parti du moins mauvais. — Si le danger est inévitable, marchez au-devant; fixez-en vous-même l'instant périlleux, au lieu de l'attendre. On étonne par l'audace, on anime son propre courage, et on abrége les tourmens de l'incertitude : l'avantage des résolutions extrêmes, c'est d'être décisives.

Êtes-vous réduit à vos derniers retranchemens? hasardez beaucoup, jouez quitte ou double, et rejouez de nouveau. Que risquez-vous, hors d'être encore malheureux? et vous courez les chances de la fortune. — Il est des positions où la meilleure prudence est de n'en point avoir. La crainte double les obstacles, au lieu que la témérité porte des ressources avec elle, et supplée quelquefois aux événemens. — Mais se porter aux extrêmes tant qu'il reste des moyens modérés, c'est foiblesse, non courage.

Enfin, après avoir fait tout ce que vous avec cru raisonnablement devoir faire, consolez-vous des mauvais succès, et vengez-vous en prouvant que vous en méritiez de meilleurs. L'affliction, la plainte, ne changent rien aux choses, et ne font qu'en aggraver le poids. Ce qui n'est produit que par la justice des hommes ou la sévérité du sort, ne peut

vous avilir ; les fautes personnelles sont seules humiliantes.

Ne regrettez même vos sottises que pour les réparer et en éviter de nouvelles. Le passé est irrévocable ; il faut partir du point où l'on se trouve, et tâcher par la suite de faire mieux. — Il est peu de position assez funeste pour qu'elle n'offre quelque refuge. Cherchez des supplémens à votre bien-être perdu ; mais défiez-vous alors de votre manière de voir : les regrets, l'humeur, la crainte, altèrent la raison et présentent tous les objets sous un aspect illusoire. Recourez aux conseils de vos amis les plus éclairés ; ayez quelque déférence pour leur avis : l'impartialité, le sang-froid, et l'exemption de l'amour-propre leur présenteront les choses sous un point de vue que vous chercheriez en vain.

Le meilleur principe de prudence est celui de se former une manière de penser si indépendante des hommes et des événemens, qu'ils ne puissent avoir prise sur notre tranquillité : cela sauve une foule de soins, d'inquiétudes et de petits ménagemens, qui ne cessent d'agiter le vulgaire ; mais, pour notre malheur, cette maxime, comme beaucoup d'autres, est plus certaine dans ses effets que facile dans son exécution.

Sans négliger les règles, il ne faut pas non plus trop s'y confier. L'expérience prouve qu'elles contribuent moins au succès que cette puissance secrète qui dispose le concours des accidens, et ordonne de l'adversité ou de la prospérité humaines. — En considérant la classe des parvenus en tout genre, et les routes par lesquelles ils s'élevèrent, on se persuade que la fortune ne les servit pas moins que la conduite, et, quelle que soit sa sagesse, il faut encore que le destin la couronne.

Tel s'applaudit en lui-même du génie auquel il attribue son élévation, qui au vrai n'en est redevable qu'à sa médiocrité, à quelques heureuses inepties, ou à un enchaînement de circonstances entièrement hors de sa direction. — Les mêmes moyens qui élèvent les uns au faîte des grandeurs, en précipitent d'autres au fond de la misère ; mais le public s'informe peu des causes, et ne juge que d'après le résultat.

Un esprit borné a même, à de certains égards, le tact de prudence plus infaillible; pour savoir quel effet produira tel discours, telle action sur le commun des hommes, il n'a qu'à se demander quel effet cela produiroit sur lui-même; ou plutôt sans recherche, il en juge machinalement; au lieu que la manière de voir et de sentir d'une grande ame est si différente de celle du plus grand nombre, qu'en leur supposant ses propres sentimens elle fait de faux calculs. Cette dernière est aussi déplacée dans une position subalterne que le premier dans une supérieure. — Lier un homme de génie à un emploi trivial, c'est atteler un cheval de course ou de combat à une charrette, puis se plaindre qu'il tire mal; c'est le mettre sous la direction d'un rustaud, et s'étonner qu'il se cabre sous les saccades et sous le fouet.

Un des écueils du bonheur, parmi l'imperfection de nos lois, la surabondance des formes et la lenteur des tribunaux, sont les procès. Il faut les éviter comme un des poisons les plus corrosifs de la vie. — Souffrez patiemment de petites offenses, qui ne blessent que la vanité ou de légers intérêts. Représentez vos droits avec politesse : soutenez-les avec modération. S'ils sont au pair, que le sort en décide; et pour peu que vous ayez d'humeur, défiez-vous de vos prétentions. — Proposez toujours un arbitrage d'amis ou d'honnêtes gens reconnus pour tels, avant d'avoir recours aux lois. Cette démarche prouve le paisible et le pur de vos intentions : elle plaidera par la suite la faveur du public, et la bienveillance de vos juges. — Mais, après avoir épuisé tous les moyens de douceur, et intimement persuadé de la justice de votre cause, sachez alors la soutenir avec autant de force que vous mîtes d'abord de ménagement. Non content de vous défendre, attaquez de toutes parts, rassemblez vos ressources; argent, amis, conseils, sollicitations, activité, menaces, flatteries, ruses même, employez tout : il faut vaincre, en suivant ici, comme envers d'autres assaillans, le principe militaire de faire toujours ce que l'ennemi craint le plus, ou ce qu'il attend le moins.—En procès, comme en duels, une affaire bien finie en prévient une foule d'autres; mais dans ces deux

genres, les chercheurs de querelles méritent d'être détestés.

Si, au lieu de gagner la cause, on la perd, il faut se persuader qu'on avoit tort; penser combien il est rare que l'égoïsme nous permette de voir nos propres intérêts avec impartialité, et croire qu'un corps de magistrats, dont les lois sont l'étude et le serment le frein, peut entrevoir des motifs d'équité que l'amour-propre ou l'ignorance ne nous laisse pas découvrir. — Si on s'en rapportoit à l'opinion des condamnés, on ne trouveroit peut-être pas un seul tribunal qui fût censé avoir rendu une sentence équitable.

C'est une maxime vulgaire, *qu'il ne faut pas se mêler des affaires des autres, pour que les nôtres ne soient pas troublées.* Ce principe est souvent celui d'un lâche : il est nombre d'occasions où se mêler des affaires d'autrui est un devoir sacré. La cause du foible ou de l'innocence est celle de toute ame généreuse. L'opprimé doit devenir votre ami à l'instant où il a besoin de vous; et pour voler à son secours vous avez les titres respectables d'homme qui pense, qui sent, et qui voit souffrir.

La prudence descend par gradation jusqu'à la perfidie, ou plutôt, on se plait à désigner l'un sous le titre respectable de l'autre. On devroit s'arrêter dès le premier pas, en évitant la finesse, qui prouve pour l'ordinaire le défaut des grandes qualités, dont elle n'est que le supplément. Ce n'est pas le lion, c'est le renard qui est fin; et un coup d'œil général sur les peuples indiquera que ce trait distinctif est en raison inverse de l'estime qu'on leur accorde.

On doit cependant observer que le degré de mépris dû à l'artifice dépend beaucoup du but qu'il se propose; et il est douteux, lorsqu'un dessein est honnête, si tous les moyens qui l'assurent ne le sont pas aussi.

Quelque fin qu'on soit, on ne parvient pas à en imposer à tous : l'extérieur offre toujours quelque chose de joué, qui n'échappe point à l'œil pénétrant. — N'espérez jamais feindre les sentimens honnêtes, si vous ne les éprouvez pas. Il en est des vertus comme des langages. L'habitant du pays reconnoît d'abord l'étranger à l'accent.

La ruse la plus infaillible pour obtenir l'estime des autres, c'est de se rendre estimable. N'eût-on que son intérêt pour objet, une probité bien reconnue est, à la longue, ce qui le favorise de la manière la plus efficace. La meilleure prudence est un caractère ouvert, franc, sûr, intègre, qui va rondement son droit chemin, sans s'inquiéter beaucoup des feintes qu'on lui marque, ou des piéges qu'on lui tend. — Si cette prudence atteint son but, elle en jouit avec plus de douceur et de sécurité. Si elle le manque, c'est sans honte, et il lui reste de quoi se consoler : au lieu que le fourbe, une fois démasqué, tombe et ne se relève plus.

CONNOISSANCE DE L'HOMME.

Que connoissons-nous dans ce vaste univers, hors une partie de nous-mêmes, les rapports qui nous lient, et les êtres qui nous environnent? C'est l'unique point d'où nos raisonnemens partent avec quelque certitude. Sur tout le reste nous n'avons que des *peut-être*, et des conjectures souvent plus propres à nous égarer qu'à nous instruire, parce qu'il est des milliards de routes qui conduisent à l'erreur, et une seule qui mène à la vérité.

L'étude de l'homme est l'école de l'humilité : le connoître et l'estimer s'allient difficilement. Pour le placer sous son vrai jour, il ne faut point faire son examen dans la classe des sages et des héros. — Un Socrate, un Trajan, sont des phénomènes dans la nature, que souvent plusieurs siècles ne reproduisent pas. — Il ne faut pas non plus le juger d'après un pays ou une époque ; mais embrasser à la fois les siècles et les nations, la masse totale de ces huit à neuf cent millions d'individus, qui, naissant et mourant tour-à-tour, composent le genre humain ; puis considérer les capacités et les caractères distinctifs de la pluralité, ils décideront des traits qui lui sont propres.

Comme l'intelligence et la justice sont ce qui distingue particulièrement l'homme de la brute, c'est surtout dans l'histoire de ses opinions, de ses vices et de ses vertus qu'il faut l'apprécier ; et il paroît douteux, si les titres qui devroient le rendre humble ne sont pas mieux établis que ceux dont il se glorifie..... Ciel! que d'ignorance, d'atrocités, d'institutions barbares, de principes absurdes, de lois iniques!..... La raison frémit, l'équité se révolte ;.... on rougit presque de faire partie du genre humain; mais le passé rend plus indulgent sur le présent, et les crimes et les er-

reurs de nos ancêtres nous font pardonner plus aisément celles de nos contemporains.

S'il y a du mal dans le monde, il y a aussi du bien : il ne faut pas se jeter entièrement d'un côté pour affoiblir l'autre. Les tableaux qu'on nous peint de l'homme diffèrent du blanc au noir. On en fait tour-à-tour des monstres et des anges ; et probablement, ici comme ailleurs, le point de vérité sera entre les deux extrêmes.

Esquisse.

Plus foible que méchant, plus méchant que bon, meilleur qu'éclairé, moins ignorant que vain : toujours raisonnant, rarement raisonnable, n'estimant que ses idées, et ne pensant que d'après autrui : errant de préjugés en préjugés, d'illusions en d'autres illusions ; croyant toujours tenir la vérité, et n'ayant changé que d'erreurs : sans cesse en contradiction avec lui-même ; voulant et ne voulant pas ; craignant et désirant à la fois : héros le matin, femmelette le soir : tel aujourd'hui, autre demain, et ne se ressemblant plus au bout de quelques années : tendant invariablement au bonheur, et constamment variant dans ses buts ; cherchant moins à être heureux qu'à le paroître, et se fiant plus aux préventions des autres qu'à ses propres sentimens : rongé en secret d'une inquiétude vague, qu'il cache par orgueil et qu'il découvre par ses actions ; se plaignant de la brièveté de la vie, et recherchant sans cesse les moyens de l'abréger et d'en oublier le poids : lâche et craintif par nature, et courant au-devant de la mort pour de petits intérêts de vanité, de vengeance, ou d'avarice : se piquant de générosité, et plus monstre que les bêtes féroces ; égorgeant ses semblables, sans haine, sans griefs personnels, et plaçant sa principale gloire dans l'art de les détruire : rapportant tout à lui, s'occupant peu des autres, et à tout prix voulant les occuper : riant de son enfance dans sa jeunesse, de son adolescence dans l'âge mûr, de ses années de force dans la caducité ; mais toujours profondément occupé de

minuties, et léger, insouciant sur les objets les plus essentiels : rarement satisfait du présent, se perdant dans l'avenir, et ne pouvant sacrifier quelques instans qu'il tient à une éternité d'espérances : enfin, gouverné et mis en action par un ressort principal, celui de *l'intérêt personnel*, dont l'impulsion, quoique partant d'un centre commun, se dirige avec plus ou moins de vigueur, plus ou moins d'étendue vers tous les points de la circonférence, selon la diversité des besoins du *corps* et de l'*ame*, modifiés à l'infini suivant leurs natures, leurs rapports, leurs circonstances, et dont les penchans s'épurent ou s'avilissent principalement en proportion combinée des degrés de bonté, de lumières et de courage.

Tel est le tableau confus du cœur humain. Mais comment tracer clairement ce qui est si obscur? — Deux êtres contraires semblent le diviser, qui, toujours combattant, se vainquent, se balancent et se soumettent tour-à-tour.

Ces traits principaux se modifient à l'infini dans le particulier; et comme il faut agir avec chacun d'une manière conforme à son caractère, étudiez-vous d'abord à bien saisir celui des personnes qu'il vous importe le plus de connoître. Cachez votre attention pour la rendre plus efficace. Cherchez la raison de ce qu'ils disent, de ce qu'ils font, en vous persuadant que, jusque dans les moindres bagatelles, il n'est jamais d'effets sans cause, et que le plus petit geste, le plus petit mot a toujours son motif, qui, quoique peut-être minutieux, n'en contribuera pas moins à vous éclairer sur d'autres plus importans.

Tirez plutôt vos conjectures de ces petites circonstances; les grandes sont moins naturelles et plus faciles à feindre. — Si vous avez du tact, un regard, un son de voix, ou le silence même peut vous instruire quelquefois plus sûrement que les discours ou les actions les plus étudiés.

Cet esprit d'observation sur les petites choses n'est point à dédaigner sous un point de vue plus étendu. On peut, par la physionomie, ou par le seul accent d'un peuple, conjecturer en partie le dominant de son caractère; comme on

peut, par le génie et le degré de perfection de sa langue, juger à peu près celui de ses lumières. C'est la grandeur et la netteté des pensées qui renforcent et épurent la diction : mais il faut distinguer ici l'afféterie et la fadeur de la justesse et de l'énergie. — Toute langue a aussi une cadence qui lui est propre ; c'est une espèce de musique, dont le genre peint les passions : que celui qui en parle plusieurs compare cette cadence avec le caractère distinctif des peuples, il y trouvera des rapports bien marqués.

Relativement au particulier, faites naître les occasions de pénétrer l'intérieur; offrez des faits et des idées de toute espèce ; observez la manière dont on les saisit, et l'impression qu'elles laissent. — Vantez le bonheur ou les talens d'un autre, et les yeux de celui qui écoute vous diront s'il est envieux. Parlez de richesses, de titres, de pouvoir, et son avarice, son orgueil, ou son ambition, perceront malgré lui. Faites attention aux personnes qu'il loue ou qu'il blâme : ses principes auront de la ressemblance avec ceux des premiers, et leur conduite passée peut devenir un présage pour la sienne dans l'avenir. Citez des actes de bienfaisance ou de désintéressement, et vous découvrirez s'il a l'ame généreuse. On peut presque juger aussi exactement sur les pensées qui intéressent ou sur les faits qu'on admire, que sur les actions mêmes.

Ayez aussi quelquefois recours à une apparence de torts, à des procédés inattendus : calculez d'avance l'impression qu'ils doivent faire, et comparez-la avec celle qu'ils font en effet. Mais ne concluez pas d'après une ou deux expériences: tout homme est variable dans sa manière de voir, encore plus dans ses sentimens, et se détermine moins par raison que par humeur. Ne tirez vos conséquences que sur une nombreuse collection de faits et de discours. — Si vous savez vous y prendre, le plus fin ne peut vous échapper: il est impossible qu'il ne se trahisse souvent, si vous variez sans cesse son point de vue, si vous l'étourdissez par la multitude d'objets, et remontez toujours à la source de ses pensées et au mobile de ses actions.

« Si tu veux connoître un homme, dit Pope, applique-
» toi à découvrir sa passion dominante : par elle seule le
» volage est fixé, le fourbe comme le menteur devient sin-
» cère : le fou est d'accord avec lui-même. Tous enfin sont
» reconnoissables : — le bout du peloton une fois trouvé,
» le reste se dévide aisément. » — Mais cette maxime ex-
cellente envers un homme dont toutes les affections sont subordonnées à une principale, devient défectueuse envers le grand nombre, dont le caractère le plus commun est celui de n'en point avoir, et dont la passion dominante est croisée par tant d'autres, à peu près au même degré de force, qu'on a de la peine à la suivre à travers le chaos.

Pour apprécier les autres exactement, il faut aussi les dépouiller, en idée, de tout ce qui n'est pas intellectuel ; faire abstraction de figure, de rang, d'autorité, et se demander : Que seroient-ils dans une position subalterne, sans autre appui que leur mérite intrinsèque ? Juger autrement, c'est estimer la valeur du cadre, non celle du tableau. — Un préjugé dangereux est celui qui suppose la supériorité de raison liée à celle des titres. En fait de vérité, le suffrage d'un monarque n'est pas au-dessus de celui d'un sujet éclairé.

La grande différence qu'on remarque entre les hommes, dépend principalement du degré de sensibilité et de celui de force pour la soutenir. — Il en est qui pensent plus dans une heure, qui sentent plus dans un jour, que d'autres dans tout le cours de leur vie. — Mais cette rapidité de sentimens est à la fois le plus précieux et le plus funeste des dons de la nature. Si elle donne des plaisirs inconnus aux ames froides, elle cause aussi des tourmens dont elles ne peuvent se former d'image. Lorsqu'une vive sensibilité se trouve jointe à une organisation délicate et à un esprit timide qu'elle ébranle par ses continuelles secousses ; ou lorsque ce besoin de sentir et ce principe d'activité n'ont pas quelque grand objet qui leur serve d'aliment, ils deviennent le supplice du possesseur, le dévorent, le consument, produisent cette mélancolie qui est un des attributs des meilleures ames, le

germe des plus grandes choses, mais qui n'en approche pas moins de la démence.

Des sentimens élevés, des affections fortes, des pensées abondantes, une imagination profonde, sont par leur perfection même un état contre nature. On diroit que la matière dont nous sommes composés est trop vile pour suffire à des vues sublimes, à des réflexions soutenues : elle fermente, se divise, se corrompt : l'ame s'altère avec elle, et les plus grands efforts d'intelligence humaine partirent souvent des bornes de la folie. Il est remarquable que la classe qui apprend à penser aux autres, soit celle qui ait fourni le plus grand nombre de têtes dérangées ; comme *le Tasse*, *Pascal*, *Abbadie*, et tant d'autres. Aristote et Plutarque ont déjà dit qu'il n'est point de haute sagesse sans quelque alliage de démence, et nous pouvons observer chez la plupart des génies les plus distingués, des particularités bien étranges. — Le plus éclairé des hommes seroit nécessairement celui qui à la sensibilité la plus vive joindroit la plus grande aptitude à en supporter les fréquentes émotions: et en général ce n'est que chez les hommes passionnés qu'on trouve les grandes ames : tout acte de raison et de vertu sublime n'est pour l'ordinaire qu'un élan surnaturel, ou un sacrifice de soi-même en faveur des autres, qui exigent nécessairement de la chaleur, des efforts et du courage ; être froid, c'est presque toujours être personnel et borné; mais l'apparence de ce caractère est souvent trompeuse, et un extérieur indifférent peut masquer un cœur délicatement sensible.

Il est dangereux de se former une trop haute opinion des hommes, ou une trop basse. La première rend dupe et mécontent de ceux avec lesquels on vit; on cherche partout les objets d'une perfection chimérique : l'estime toujours déçue se change en mépris, le mépris en haine, et l'on paie souvent cette illusion du bonheur de sa vie et de celui de ceux qui nous environnent. La seconde porte au dédain, à la méfiance, au dégoût, quelquefois à la dureté : mais, entre les deux, cette dernière est communément la moins dange-

reuse. — Qui attend peu de ses semblables en exige moins, et les excuse plus facilement; il n'est point surpris de leurs bassesses, de leurs iniquités; il ne s'étonne qu'aux actes de désintéressement et de justice, dont il devient par là même le plus sincère admirateur. Si une prudence mal entendue ne s'efforçoit pas, dès la jeunesse, à nous donner de faux principes à cet égard, nous échapperions à nombre d'erreurs qu'un âge plus mûr cherche en vain à réparer.

C'est une triste vérité, mais nécessaire à connoître, qu'en tout pays la grande majorité des hommes mérite peu d'estime; que les vices abondent, les vertus sont rares, la bêtise très-commune, l'ignorance profonde, l'égoïsme la passion dominante, et un vil intérêt le principal mobile de presque toutes leurs actions. — Voulez-vous savoir d'avance quelle sera leur conduite dans les diverses occurrences de la vie? ne demandez pas ce que leurs devoirs exigent; mais examinez ce qui peut favoriser leur vanité ou leur avarice. Concluez sur ce résultat; il vous trompera rarement.

L'expérience même voit, pour l'ordinaire, le monde sous un aspect plus flatteur qu'il n'est en réalité. Une réflexion très-simple vient à l'appui de cette conjecture : c'est que les autres n'aperçoivent jamais que les vices et l'ignorance qu'il nous est impossible de cacher. Chacun s'efforce de paroître meilleur et mieux éclairé qu'il n'est en effet; il n'étale en public que ses actions les plus honnêtes, ses pensées les plus exquises, enterrant au fond de lui-même toute la lie et l'ordure de son ame. La vie du plus grand nombre n'est presque qu'un mensonge continuel.—Oh! moi, qui parle si souvent de délicatesse, de probité et de lumières;.... moi, qui me donne les airs de critiquer et d'instruire mes semblables..... Oh! si mon lecteur pouvoit parfois pénétrer dans mon intérieur, y voir toutes les petitesses, les absurdités, les contradictions, et les horreurs même qui passent par cette tête et agitent ce cœur, il seroit probablement bien surpris; mais s'il lisoit ensuite au fond de lui-même, il ne le seroit plus.

Oui, tout peuple est composé d'une foule de sots, de pres-

qu'autant de fourbes, d'un petit nombre d'honnêtes gens, et par-ci par-là d'un vertueux éclairé. Que cette dernière classe dédommage des autres! On la reconnoîtra au mépris des petites vanités, à la compassion pour le malheureux, à l'indulgence pour le méchant, et à la sévérité envers eux-mêmes.

Abaisser les hommes est, dit-on, injurier le Créateur.— Hé quoi! tout ce qui est dans la nature n'est-il donc pas son ouvrage? le tigre, le crapaud, l'araignée, ne sont-ils pas également sortis de sa main? et seroit-ce un crime de ne pas les trouver fort aimables ? — Respectons ses décrets : ils ne peuvent être qu'adorables. Admirons l'ensemble de ses œuvres; le but n'en peut être que sublime, lors même qu'il exige le sacrifice de quelques détails, ou la nécessité de quelques maux dont la tendance nous échappe. — Consolons-nous du passé dans l'avenir : il vaudra mieux que le présent, mais ne négligeons point d'apprécier les rapports effectifs qui influent le plus directement sur l'existence actuelle. Notre bonheur dépend en partie de la justesse de nos notions à cet égard.

DES FEMMES.

O vous qui répandîtes tant de fleurs et d'épines sur ma vie! — Vous, pour lesquelles seules je parus respirer, et sans lesquelles je refuserois encore l'existence! Vous qui fûtes la source de mes écarts, et celle de mes vertus! — Vous à qui je sacrifiai si souvent ma fortune, ma paix, ma réputation, et, plus malheureusement encore, mes devoirs!... Charmantes femmes, frivoles femmes!.... objets chers et dangereux, aurai-je la force de vous peindre telles que vous êtes? Aurai-je celle de vous parler vrai après vous avoir trompées si souvent? Il en coûtera à mon cœur; mais je l'immole à la vérité.

Un jeune homme qui entre dans le monde ne peut apprécier les femmes assez tôt, s'il veut conserver sa force et son jugement. Elles en sont l'écueil le plus commun; et un excès de déférence pour elles le change lui-même en femmelette hors d'état d'agir et de penser. — Qu'il se persuade d'abord qu'il y a plus de différence entre le moral des deux sexes qu'il n'y en a entre le corporel : l'extérieur du dernier en est en partie l'image. Leur ame, comme leur figure, est plus petite que la nôtre, plus journalière et plus fragile dans sa beauté; moins vigoureuse dans ses efforts, moins déterminée dans ses mouvemens, moins stable dans ses impulsions; mais plus délicate, plus vive, plus légère, plus gracieuse : généralité qui, dans son total, admet cependant de nombreuses exceptions. — Que celles qui se distinguent du vulgaire ne se manquent pas à elles-mêmes, en s'attribuant ici ce qui ne peut les concerner : leur sensibilité à cet égard seroit un aveu tacite qu'elles ne possèdent que des qualités banales qui les confondent avec la foule; au lieu que celles qui par la supériorité de leur esprit et par la noblesse de leurs sentimens, s'élèvent fort au-dessus de ce niveau public, ne

doivent pas s'offenser davantage que je n'ai cru m'injurier moi-même, en accusant le commun des hommes dans le chapitre précédent.

Le commerce des femmes, égayé d'un amour honnête, est la meilleure école de politesse, de plaisir, et même de sentimens : il adoucit le caractère, développe la sensibilité, donne cette fleur d'esprit, cette délicatesse de tact et de procédé qui ajoute tant de prix aux qualités plus solides. — Mais ce même commerce rend foible, léger, faux, minutieux, esclave du ridicule et de la mode. — Qui leur consacre uniquement ses soins devient un spirituel imbécille, profondément instruit sur des riens, et honteusement borné sur les choses les plus essentielles ; faisant tout par ostentation, et disant avec grace de lourdes inepties. Il vient un âge où il sent sa foiblesse ; mais trop tard pour en changer le cours : il se voit condamné à languir le reste de ses jours, méprisable à leurs yeux, à charge à lui-même, et inutile aux autres.

Toutes choses égales d'ailleurs, la société des hommes a un avantage décidé par son indépendance des usages factices, et des entraves d'une prétendue bienséance ; elle a aussi celui de la communauté d'intérêt sur divers objets auxquels les femmes ne prennent aucune part, autant par goût que par position, joint à nombre d'autres que la pudeur ou la modestie leur défend de traiter. On est pour l'ordinaire avec elles entre la feinte, la gêne et l'ignorance, ou entre les contradictions du préjugé, de l'art et de la nature. Elles sentent elles-mêmes cette infériorité, et il est peu de femmes de mérite qui, abstraction faite de la différence du sexe, ne préfèrent le commerce du nôtre au sien.

Un homme raisonnable devroit peut-être, par prudence, ne les considérer que comme d'aimables enfans, avec lesquels il faut rire, bavarder, coqueter et se distraire de soins plus graves. Jusqu'aux genoux de son amante il doit conserver sa dignité, et jusque dans sa soumission faire entrevoir un supérieur. Mais s'il ne doit pas les prendre pour guides, rien ne peut le dispenser d'un respect mêlé d'indulgence,

d'égards polis, et des attentions les plus délicates pour un bonheur dont nous sommes dépositaires. C'est le caractère du galant homme.

Elles ont en général plus d'agrémens, moins de vertus ; plus d'esprit, moins de raison ; plus de défauts, moins de vices, et leurs vices mêmes portent l'empreinte de leur foiblesse. C'est elle qui produit ces petites haines, ces petites rivalités, ces tracasseries sans fin, ces caprices sans motif, cette curiosité indiscrète, le peu d'exactitude dans leurs récits, le minutieux des détails qui les concernent, et plus encore celui de leur critique et de leur médisance, qui s'attachent plus à la figure qu'à l'esprit, à l'agréable qu'à l'utile, aux foiblesses qu'aux crimes, et aux mots qu'aux choses. Il est commun de les voir en contraste avec elles-mêmes. Elles sont avares sans économie, prudes sans chasteté, dévotes sans bienfaisance, et religieuses sans réflexion. — Éloignées des grandes affaires, elles affectent de les mépriser, et traitent chaque bagatelle avec importance. — Leur empire est en partie fondé comme celui des despotes et des faux prêtres, qui ne règnent qu'en altérant les lumières et en assoupissant l'énergie.

Parlez d'une coiffe, elles s'animent ; traitez du salut de l'État, elles tombent en langueur. Fixez vos regards sur leur bouche, elles sourient ; sur leur poitrine, elles se rengorgent ; sur leurs pieds, et la jambe se tend, la démarche devient plus étudiée : car plaire est leur passion dominante. Cette légèreté et cette vanité, qui leur sont propres, sont un dédommagement que la nature leur accorde : elle leur tient lieu de philosophie, en ce qu'elle rend leurs peines moins constantes, leurs plaisirs plus faciles, et les étourdit sur cette dépendance de l'autorité et des caprices d'un être aussi imparfait que leur chef. Jusqu'à leur douleur diffère de la nôtre. La leur tient plus de l'attendrissement, la nôtre de l'indignation : leur timidité fléchit sous les maux ; notre orgueil se révolte contre eux : elles se consolent par la plainte ; et pendant qu'un chagrin concentré nous mine, le leur se répand en larmes soulageantes.

Il est des vérités d'un certain ordre pour lesquelles elles semblent manquer presque absolument du sens moral qui les saisit. Contentes de juger les effets, elles remontent rarement aux causes. Sur tant de milliers de *petites-maîtresses* qui ne cessent de se regarder au miroir, il n'en est peut-être pas deux qui aient jamais réfléchi sur l'étonnant mécanisme qui fait voir dans la glace ce qui n'y est pas, et *réfracte* dans l'imagination des formes et des traits qu'elles ne pourroient apercevoir sans ce secours.

Il est remarquable que parmi la foule de leurs productions littéraires, aucune ne soit jamais parvenue à écrire un ouvrage de profond raisonnement, pendant que nous avons si souvent excellé dans leurs genres. Le meilleur que l'on connoisse est de Mme de Lambert; mais Fontenelle fut son amant, et on reconnoît à chaque instant sa touche. Elles ont bien donné quelques traités de morale légère, de physique expérimentale et de mathématiques simples : cela n'exige que des vues rapprochées et quelque attention soutenue; mais nous n'en connoissons point qui ait osé se hasarder dans la métaphysique abstraite, et moins encore dans la science du gouvernement. On peut dire, pour les excuser, qu'elles n'ont aucune part à l'administration publique; mais les meilleurs auteurs qui traitèrent cette matière n'y avoient pas plus de part qu'elles. On peut bien, par moment, élever leur ame au-dessus de l'opinion et des objets vulgaires; mais elles ne peuvent conserver long-temps une conséquence tirée de rapports aussi nombreux et aussi éloignés : elles perdent de vue la chaîne des motifs qui les déterminent; l'étourdissement et la peur les saisissent, et entraînées par leur propre poids, elles retombent dans le torrent des préjugés, qui est probablement le cours qu'il leur convient le mieux de suivre. — Plus on considère la nature, plus on admire sa sagesse. Les femmes sont ce que les relations des deux sexes exigeoient qu'elles fussent; et avec plus de réflexion, moins d'inconséquence, elles ne seroient pas aussi propres à l'emploi qui leur est assigné, et il seroit peut-être dangereux qu'elles pensassent davantage.

Rendons d'ailleurs justice à leur supériorité sur notre sexe à divers autres égards. Admirons cette délicatesse de tact, cette chaleur de sentiment, cette douce gaieté, ces graces naïves, cette patience, ces soins, ces tendres attentions, enfin cette aptitude à toutes les qualités sociales, dans lesquelles elles nous surpassent de beaucoup : leur empire est celui des agrémens; le nôtre celui de la raison, qui, quoique peu fait pour nous, semble encore moins fait pour elles, parce qu'outre l'élévation de lumières, il exige une fermeté de caractère et un fonds d'expérience que leur sexe comporte rarement, et que toutes les autres ressources de l'esprit et du cœur ne peuvent remplacer. Leurs qualités essentielles sont bonté, décence, douceur, esprit d'ordre : leur position semble les exclure des vues étendues, des sentimens vigoureux, et les borner aux paisibles vertus domestiques. On l'a dit mille fois, et on ne peut assez le répéter : *Dignes filles, sages épouses, bonnes amies, tendres mères, sont leurs titres d'honneur.*

La différence entr'elles et nous est une suite naturelle de la mollesse de leur organisation, de leur défaut de courage, de l'obligation de feindre, et de leurs infirmités périodiques. L'éducation, qui y contribue aussi beaucoup, n'est qu'une suite de la première dépendance, d'abord établie par la foiblesse. Cette infériorité est si inhérente à leur nature, qu'il n'est aucun exemple d'un peuple où jamais la pluralité de leur sexe ait dominé sur le nôtre, quoique la différence de vigueur corporelle ne s'étende guère au-delà du sixième (1), et que l'histoire des gouvernemens prouve que c'est moins la force que la prudence qui obtient et assure l'empire civil.

Il y a cependant eu quelques nations, comme une partie des Scythes, les anciens Germains, les Iroquois de nos jours, et d'autres encore, où elles étoient, et sont admises aux délibérations publiques. Nos constitutions leur sont moins favorables, et plusieurs de nos lois injurieuses, comme

(1) C'est à peu près la proportion des prix que le paysan donne pour ses travaux champêtres, et la meilleure manière de comparer leurs forces.

celles concernant l'impudicité, qui, en divers pays, punissent l'homme seul d'une faute commune, supposant toujours la séduction de notre côté, quoiqu'elle soit souvent du leur, et qu'elles aient, par nature, plus de moyens de résister.

Un autre affront plus humiliant, est le peu de foi accordée à leurs dépositions : chez nous et ailleurs il faut quatre femmes, et seulement deux hommes, pour compléter un témoignage juridique. En Angleterre, où elles sont traitées avec égalité, les juges sont cependant contraints d'employer plus de circonspection, et de venir indirectement au secours de ces mêmes lois. Ce sont les hommes qui les ont faites, disent-elles : mais comment seroit-il possible que, vivant sous des climats et des relations si opposés, ils se fussent tous donné le mot pour opprimer ce qu'ils ont de plus cher, aux dépens de l'ordre et de la sûreté publics, dont la leur propre fait partie. Il faut nécessairement que les dispositions communes sur cet objet soient le résultat de l'expérience ; et les mêmes Germains que nous venons de citer, malgré leur considération apparente pour le sexe, le tenoient cependant, hors du mariage, sous une tutelle perpétuelle, à l'exemple de Rome, de la plupart des républiques grecques, et des états modernes les plus policés.

Le moyen que les femmes emploient souvent pour se faire valoir, est celui qui les dégrade le plus directement. Elles citent comme choses rares, des faits et des capacités très-communes. Si une parvient à savoir un peu de grec, de latin, d'algèbre, ou à faire quelques mauvais vers, on l'admire, on l'exalte, sans penser que ce mérite court les rues, et que chaque écolier s'en mêle. Lorsqu'une petite tripoteuse parvient à obtenir une légère influence politique, ou qu'une professeuse enseigne les mathématiques à l'institut de Bologne, toute l'Europe s'étonne et crie au miracle, pendant que des centaines d'hommes d'état ou de génie ont, dans le même siècle, produit des améliorations d'une vaste influence, ou fait des découvertes admirables, sans que le public ait daigné s'occuper d'eux, et que des milliers de pro-

fesseurs vivent dans une profonde obscurité.—Un caractère particulier aux femmes, c'est que malgré le peu d'union qui règne entr'elles, elles se rallient et font corps dès qu'on les attaque en commun. Dites du mal de leur sexe, elles le ressentent toutes : médisez du nôtre en général, l'individu s'offense rarement. Seroit-ce par la même cause que les lions vivent seuls, et que les moutons marchent en troupe?..

Mais pourquoi, dira-t-on, insister avec tant de force et d'impolitesse sur cette infériorité? On sent bien que ce n'est pas pour plaire; c'est pour ranger chaque chose sous sa classe naturelle; c'est pour éloigner le jeune homme de la fatuité; pour porter l'époux à l'indulgence; pour inspirer aux femmes cette douceur, cette déférence qui sont leurs armes les plus sûres, et les vrais appuis de leur bonheur. — Si la modestie est un ornement pour nous, c'est une vertu pour elles; et une juste appréciation du sexe est le soutien de la paix conjugale : qui en attend trop, exige trop.

Je le répète, toutes ces généralités admettent des exceptions très-nombreuses. Il n'est pas rare de vivre dans des sociétés où l'on auroit de la peine à en retrouver les traces; mais ce n'est pas moins le point de vue sous lequel les législateurs et les moralistes doivent considérer cette moitié du genre humain, et ces traits communs peuvent, dans le particulier, résoudre souvent l'incompréhensible de leurs procédés, parce que toute la perfection de l'art ne peut jamais complètement étouffer la nature. — Au reste, ce n'est pas dans les classes supérieures et dans le monde poli qu'il faut étudier les caractères distinctifs des femmes en général : le prétendu *bon ton* d'une élégante, ou l'extrême réserve d'une fille *bien élevée*, sont aussi loin du vrai que le fard l'est du coloris naturel, ou les contours d'un *panier* des formes réelles. — C'est dans les mœurs champêtres, même sauvages, ou dans nos classes subalternes, qu'il faut étudier la nature, et comparer. La fille d'un paysan, ou la femme d'un ouvrier, sont des modèles plus sûrs qu'une vestale ou une duchesse.

Il est douteux qu'une société où les femmes primeroient pût se soutenir : elles en conviennent indirectement, car il n'est point de reine qui choisisse ses ministres et ses conseils dans son propre sexe : elles ont quelquefois excellé sur le trône, parce que régner est moins l'art d'agir que de faire agir : et à cet égard elles possèdent un avantage très-décidé sur les monarques ; c'est celui de se connoître bien en hommes. Elles peuvent préférer un Adonis pour le plaisir, un sot pour leur jouet, un fat pour la vanité ; mais ont-elles besoin d'un homme à talent, elles savent bien le découvrir. — Il est même rare, dans les rivalités de tendresse, qu'un homme de mérite ne l'emporte pas sur celui qui en manque. La fadeur réussit quelquefois auprès d'elles ; mais les qualités estimables les subjuguent seules véritablement : leur foiblesse leur fait sentir le besoin d'appui, et elles se trouvent flattées de soumettre des cœurs de héros. Voulez-vous vous rendre dangereux ? substituez à ces grimaces d'usage, à ce jargon maniéré, à ces adulations serviles, un ton simple et une mâle assurance ; forcez-les à la considération par l'estime, aux égards par l'esprit. Acquérez des connoissances et de la grandeur d'ame, sans les séparer de la douceur et des agrémens de l'homme aimable.

C'est moins un hommage qu'une insulte pour les femmes, que ce ton d'afféterie dont on a composé la politesse envers elles. Comment a-t-on pu croire que de telles fadeurs, des soumissions aussi absurdes, des faussetés aussi évidentes, fussent des moyens de plaire à des êtres sensés, qui ne peuvent manquer d'apercevoir que les démonstrations de ce faux respect ne concernent que les bagatelles et jamais les choses les plus importantes! Comme on altère le son de voix et les mots que l'on adresse aux enfans, pour les adoucir et les rendre plus propres à leur petit langage, auroit-on cru de même qu'il falloit altérer les sentimens et les actions, pour les mettre à la portée du sexe ? Nous les traitons plus en poupées qu'en êtres raisonnables, et l'excès de nos attentions puériles devient l'excès d'une impertinence qui devroit plutôt blesser leur amour-propre que le flatter.

Une Anglaise de distinction, s'entretenant pour la première fois avec un étranger, lui parloit d'un ton de familiarité qui l'étonna. — Je ne vois pas, lui répondit-elle, ce que la différence de sexe a de commun avec notre conversation: elle m'intéresse, je m'en occupe, et ne pense point du tout à *sexer* avec vous (1). En effet, rien n'est aussi insipide que cet air de défense contre des attaques qu'on n'est point tenté de faire. — Une femme d'un certain âge doit surtout mettre des bornes à cette retenue excessive : elle n'a rien de mieux à faire, pour se rendre vraiment aimable, que d'écarter tout le gênant de l'étiquette, et de traiter à peu près avec les hommes comme étant homme elle-même. Pourquoi en exigeroit-elle plus d'égards? Ce ne pourroit être qu'à un titre humiliant de foiblesse. — La beauté n'y a pas plus de droit: et peu de choses sont aussi ridicules que ce ton de hauteur, d'exigence et de protection qu'une belle femme se croit autorisée de prendre envers des hommes qui ne lui demandent rien, et qui, souvent par prudence ou par probité, refuseroient ses plus précieuses faveurs. — Que nous importe que vous réunissiez tous les charmes, si nous ne pouvons en jouir, ou s'ils ne nous offrent que l'image inquiétante d'un bonheur inaccessible? Le commerce des laides est communément plus facile, plus sûr, et même plus agréable : elles sentent la nécessité de compenser le défaut des attraits corporels par des qualités plus solides, et on regagne en tranquillité, en complaisances et en conversations ce que l'on perd en coups d'œil.

En général les femmes seroient moins vaines de leur beauté et de leurs ornemens, si elles faisoient une réflexion aussi simple que vraie et utile, quoiqu'un peu révoltante pour l'amour-propre : c'est que le premier éclat de la jeunesse, la parure la plus élégante, des traits réguliers, une peau fine, une gorge d'albâtre, une taille svelte, jusqu'à un petit

(1) Il n'est pas bien rare, à Londres, qu'une fille fasse les premières propositions de mariage : et pourquoi ne lui seroit-il pas permis d'avouer un vœu aussi conforme à la nature, aux lois, et à sa destination? Il me semble qu'un mauvais choix devroit seul faire rougir.

pied, et même ce qu'il promet, sont autant de beautés qui décorent et que prodiguent au premier venu nombre de filles qui trafiquent de leurs appas. Pourroient-elles s'enorgueillir des distinctions qu'elles partagent avec ces êtres méprisables, et fonder l'estime d'elles-mêmes sur des avantages qu'une servante, une catin, ou pire encore, peuvent posséder à un degré plus éminent?

Mais quoi! me demandera une femme aimable, doucement indignée de la comparaison, et qui se fâcheroit ici si elle pouvoit se fâcher; quoi! n'avons-nous donc rien qui puisse nous élever au-dessus de ce vil rebut de notre sexe? Simplicité, candeur, innocence, bonté, talens, industrie, esprit, délicatesse, fidélité : tout cela ne composeroit-il pas nos vrais attraits?.... Oh! oui, Mesdames, oui : ce sont là vos charmes les plus touchans,... les plus adorables;... mais c'est donc par eux qu'il faut vous distinguer;... c'est par eux qu'il faut nous plaire.

DIGRESSION

SUR LES ANIMAUX.

Une partie presque entièrement négligée de notre philosophie moderne, et qui paroît digne de son attention, c'est nos devoirs envers les animaux. Elle n'est point inconnue de plusieurs nations que nous osons nommer barbares, et on en trouve des traces honorables dans l'antiquité la plus reculée. — Nous considérons ces êtres inférieurs sous le même point de vue que les tyrans considèrent leurs sujets; ils les croient faits pour exercer leurs caprices ou pour fournir à leurs besoins, sans imaginer qu'il existe entr'eux des obligations réciproques.

Notre orgueil a tracé une ligne de séparation immense entre l'animal et nous, pendant que le physicien a bien de la peine à déterminer où finit l'espèce humaine. La nature n'admet point de distinctions tranchantes : elle fond toutes les classes d'êtres les unes dans les autres, par des nuances imperceptibles, qui forment cette chaîne immense qui n'a ni commencement ni fin, et dont un seul anneau rompu détruiroit l'harmonie universelle. — Nous connoissons divers animaux qu'il seroit moins humiliant pour notre amour-propre d'avouer pour nos semblables, que le rebut de notre propre espèce.

Par rapport au physique, nous naissons de la même manière : nous nous conservons par les mêmes moyens, nous mourons par les mêmes causes, et les suites visibles ne diffèrent point. — Mêmes sens, même organisation intérieure, mêmes maladies, mêmes remèdes. — Le vil sang du porc ne diffère, ni dans son cours ni dans sa couleur, du sang altier de la noblesse la plus antique : que la chimie le décompose, elle y trouvera à peu près les mêmes parties.

Il n'est pas poli de le dire; mais la première reine du monde conçoit, porte, accouche, allaite, précisément de la même manière que la plus chétive ânesse de son royaume, excepté que le petit ânon a un peu plus d'esprit, de graces et d'agrémens que son altesse l'héritier présomptif, qui, pendant plusieurs mois, n'est qu'un petit être très-sale, très-criard, et surtout très-stupide.

Si nous considérons le moral, nous différons encore bien moins que nous ne cherchons à le croire. — En parcourant tous les degrés d'intelligence, on descend par gradations insensibles depuis les Socrate, les Trajan, les Newton, jusqu'à cet imbécille auquel on ne peut apprendre à prononcer un mot, agir pour un but, se servir de ses membres, ou même à connoître sa mère. — Cet exemple est sans doute une exception bien rare; mais qui la détachera du total, si on parvient par des nuances insensibles jusqu'à elle, sans pouvoir assigner de ligne de séparation? Qui refusera à ces infortunés le titre d'homme? et qui peut cependant ne pas convenir qu'il est moins de distance du premier sage à un cheval, que de ce sage jusqu'à cet imbécille?

Si c'étoit encore le dernier étage de dégradation humaine! Mais il en est de bien inférieurs. Ce monstre, qui se délecte dans le sang, la douleur et l'oppression, et qui, sans besoin absolu, fait le mal pour le plaisir de le faire, n'est-il pas bien au-dessous de cet animal tranquille, qui végète en simplicité et en innocence? Il seroit plus flatteur d'admettre au rang de nos semblables ce paisible mouton ou ce magnanime éléphant, que ce Caligula, qui commet de sang-froid, et par récréation, les plus grandes atrocités. Ce n'est pas le degré d'intelligence ou de pouvoir qui constitue la valeur intrinsèque d'un être quelconque; sans quoi le démon des chrétiens vaudroit mieux que le meilleur des hommes.

Également susceptibles de peines et de plaisirs, de crainte et d'espoir, nous retrouvons chez les animaux nos propres passions. Amour, haine, envie, émulation, amitié, reconnoissance, tendresse maternelle, sont chez eux des sentimens qui se développent sans cesse sous nos yeux.

On ne peut refuser la *prévoyance* aux diverses espèces qui font des magasins d'hiver; les *qualités sociales*, à celles qui se réunissent pour de vastes desseins que l'individu seul ne pourroit exécuter; le *discernement*, au gardien de nos maisons, qui distingue l'étranger de l'ami, et le pauvre du riche; la *prudence*, à celles qui guettent, dissimulent, et combinent des moyens d'attaque et de défense; la *mémoire*, au cheval, qui se rappelle mieux le chemin que son maître; — l'*imagination*, au chien, qui rêve en dormant, s'agite, aboie, guette, se plaint, s'effraie, et se réveille en sursaut. Cette seule particularité est concluante aux yeux du métaphysicien éclairé.

Les animaux ont de la *fierté dans les sentimens :* le scorpion se perce lui-même lorsqu'on le réduit à l'extrémité; l'éléphant refuse de se propager dans l'esclavage; et divers oiseaux et quadrupèdes préfèrent de se laisser mourir de faim, plutôt que de survivre à la perte de leur liberté. — Ils sont *polis* et *délicats :* le coq appelle ses poules lorsqu'il fait une découverte; il préfère de les en voir jouir, à en jouir lui-même. — Ils sont susceptibles de *tendres attentions :* le rossignol, pour charmer les ennuis de son amante qui couve, chante sur la branche voisine; ces inflexions si douces, ces délires si passionnés, ce ramage qui émeut le sentiment, n'y prendroient-ils pas leur source? — Ils ont certainement un *langage;* car sans ce moyen de communication, comment les fourmis, les abeilles, les castors, pourroient-ils exécuter de grands travaux, qui exigent nécessairement de l'accord et des secours combinés? Comment les oiseaux pourroient-ils s'instruire du projet de leur départ et de celui de leur retour?

Les animaux deviennent fous et enragés. S'ils n'avoient point de *raison*, pourroient-ils la perdre? — Les *vertus* leur sont aussi familières : on trouve chez eux la *reconnoissance* envers les bienfaits, la *fidélité* d'engagemens et de liaisons; la *bonne foi*, qui respecte la propriété de leurs semblables; la *sagesse*, qui se désiste d'un projet difficile, et en change suivant les circonstances; la *grandeur d'ame*,

et même la *compassion*, cette vertu divine, ne leur sont point étrangères. Sans parler des traits généreux des lions, des ours, et autres, nous voyons chaque jour de grands chiens mordus par de petits, souffrir patiemment et leur pardonner : ils endurent aussi davantage des enfans que des hommes faits. — L'*amitié* chez eux est un sentiment très-décidé. Le cheval s'ennuie après son camarade, et lèche quelquefois ses blessures au sortir du combat. On dit que les singes se pansent avec des feuilles mâchées. — Chez plusieurs espèces la *chasteté* est plus inviolable que dans la nôtre : la colombe résiste long-temps avant de se donner ; mais son consentement une fois obtenu, c'est pour la vie : elle est insensible aux instances des autres mâles, quoique le sien, fidèle à son sexe, courtise souvent sa voisine, et séduise même la jeune innocente, dont les sensations encore vagues rendent le choix indécis.

Lorsque nous comparons le moral des animaux au nôtre, l'orgueil se jette tout d'un côté : nous mettons dans la balance leurs foibles et nos forts. Nous oublions que l'abus de nos lumières est aussi fréquent que leur vrai usage, que l'histoire de notre folie est plus longue que celle de notre sagesse, et que celle de nos barbaries surpasse beaucoup celle de notre bienfaisance. Les bêtes féroces ne s'égorgent point entr'elles en bataille rangée ; et si nous fournissons de plus grands exemples de vertu, nous offrons aussi ceux de plus grandes horreurs. Les anecdotes des monstres les plus cruels ne pourroient rien citer d'égal à un auto-da-fé, une St.-Barthélemi, ou un banquet d'anthropophages (1). Quand

(1) Le fragment suivant, extrait de *Guthrie's History of the Americains*, feroit frémir des tigres. « Toute la nation s'assemble comme pour quelque grande solennité. Un échafaud est érigé, et les prisonniers de guerre sont liés aux poteaux, où ils commencent leur chanson de mort, et se préparent pour leur supplice avec l'intrépidité la plus indomptable. Les ennemis, de leur côté, sont résolus de la mettre à la dernière épreuve par les tourmens les plus raffinés. Ils commencent par les extrémités du corps, et approchent graduellement des parties les plus vitales. L'un détache les ongles par leurs racines, un autre prend les doigts dans sa bouche, et en arrache la chair avec ses dents ; un troisième met ce doigt ainsi déchiré dans la tête d'une pipe brûlante, et le

ils se détruisent réciproquement, c'est qu'ils sont animés par l'impulsion des premiers besoins, comme ceux de l'amour ou de leur subsistance; au lieu que nos crimes les plus communs ont l'envie, la vengeance ou la vanité pour mobile.

Les anciens avoient en général moins de mépris et plus

fume en guise de tabac, ensuite ils écrasent ses orteils et ses doigts entre deux pierres; ils détachent les gencives de ses dents, coupent des cercles autour de ses jointures, tranchent dans les parties les plus charnues de ses membres, qu'ils sèchent à l'instant avec des fers rouges, taillant, brûlant et pinçant tour à tour : ils arrachent ces chairs ainsi déchiquetées et rôties pièce par pièce, les dévorent avec avidité, et se barbouillent la face avec le sang, dans une ivresse d'horreur et de furie.

Quand ils ont ainsi dépouillé la chair, ils tortillent les nerfs nus, et les tendons autour d'un fer, les tirant et les rompant, pendant que d'autres sont employés à tirer et à étendre chaque membre dans tous les sens qui peuvent augmenter le tourment. Cela continue cinq ou six heures, et quelquefois, telle est la force du sauvage, des jours entiers. Ils le détachent fréquemment pour donner quelque relâche à leur furie, pour penser quelles nouvelles souffrances ils peuvent infliger, et pour rafraîchir la force du patient, qui, épuisé par cette variété de tourmens inouis, tombe quelquefois dans un sommeil si profond, que le feu seul peut l'éveiller et renouveler sa sensibilité. Il est de nouveau attaché au poteau, et les cruautés recommencent. Ils le lardent dans toute sa superficie avec de petites broches de bois qui prennent facilement feu, mais brûlent lentement : ils enfoncent sans cesse des roseaux pointus dans toutes les parties de son corps; ils arrachent ses dents avec des pincettes; lui crèvent les yeux; et enfin, après avoir brûlé ainsi ses chairs à petit feu; après avoir tellement meurtri son corps qu'il n'est plus qu'une plaie; après avoir mutilé sa face de telle manière qu'on n'y reconnoît plus rien d'humain; après avoir écorché la peau de la tête, et avoir mis des charbons ardens, on verse de l'eau bouillante sur ce crâne découvert; ils détachent encore une fois le malheureux, qui, aveuglé, chancelant ou se traînant avec peine, assailli de toutes parts de coups et de pierres; tantôt debout, tantôt par terre, tombant à chaque pas dans le feu qui l'environne, s'élance çà et là jusqu'à ce qu'un des chefs, par compassion ou par fatigue, met fin à sa vie avec un pieu ou un poignard. Le corps est ensuite mis dans un chaudron, et ce barbare supplice est suivi d'un festin tout aussi barbare. — Les femmes, oubliant leur sexe aussi bien que l'humanité, transformées en quelque chose de pire que des furies, contribuent et même surpassent les hommes dans cette scène d'horreurs, pendant que les principaux personnages de la contrée sont assis, fument autour du poteau, et regardent sans témoigner la moindre émotion. »

Ne seroit-il pas digne de la grandeur d'ame de leurs voisins civilisés, de ne conclure de paix avec eux qu'à condition qu'ils renoncent à cet usage détestable?

de ménagemens pour les bêtes. Comme dans un ouvrage philosophique, on ne tire ses preuves que de la simple raison, et qu'on ne peut avoir recours aux autorités sacrées, nous ne citerons la Bible qu'historiquement, et à titre d'opinions des premiers âges. — Moïse, liv. V, ch. 22, exhorte à la compassion envers les oiseaux; il défend d'emporter la mère avec les petits ou les œufs, et appuie le précepte du motif le plus fort; *afin*, dit-il, *que tu prospères, et que tu prolonges tes jours.* — Les Proverbes de Salomon, ch. XII, disent : que le juste *a égard à la vie de ses bestiaux ;* et dans le livre de Jonas, ch. IV, Dieu en a pitié, et considère leur grand nombre dans Ninive, comme une raison de plus pour l'épargner. La Genèse dit aussi, qu'il a fait un pacte avec eux, et qu'il leur redemandera le sang des hommes qu'ils auront détruits. Ce qui suppose nécessairement des sensations véritables, et une volonté qui se détermine par l'intelligence : car pourquoi compatir à des êtres qui ne sentent pas? pourquoi les punir, s'ils n'agissent que d'après un instinct machinal, et s'ils n'ont point de libre arbitre? — L'Écriture nous les donne même pour modèles : l'Évangile exhorte à être prudens comme les serpens, et simples comme les colombes. St. Mathieu, ch. X.

Cette considération pour les animaux n'étoit point particulière aux Juifs. Un fragment de Zoroastre nous prouve que, de son temps, on ne dédaignoit pas d'étendre les idées de bienfaisance jusqu'à eux. « Il feint, dans ses écrits, que » Dieu lui fit voir l'enfer, où, entre plusieurs rois, il en » remarque un auquel il manque un pied. Il en demande » la raison à Dieu, qui lui répond : Ce méchant roi n'a » fait qu'une bonne action dans sa vie. En allant à la chasse » il vit un chameau qui, lié trop loin de son auge, ne pou- » voit y manger : il approcha l'auge d'un coup de pied. J'ai » mis ce pied dans le ciel : tout le reste est ici. »

A la même époque, et peut-être fort antérieurement à elle, les principes de la métempsycose, répandus dans l'Égypte, les Indes, et autres contrées, portoient souvent les égards pour les animaux jusqu'au respect, et aux soins

les plus tendres pour leur bonheur. Malgré l'absurdité prétendue du système de la transmigration des ames, ce n'en est pas moins peut-être l'élan le plus philosophique de l'antiquité, en ce qu'il allie diverses difficultés morales avec le cours visible des êtres les plus matériels; et il ne seroit pas impossible, en y joignant nos lumières, d'élever cette hypothèse jusqu'à une perfection et un caractère de justice universelle, dont toute autre est difficilement susceptible.

On voit encore en Turquie, en Perse et au Mogol, de fréquens exemples de charité exercée envers les bêtes; même des hôpitaux pour de vieux chiens, des chats, et autres espèces dans l'abandon. Sans aller aussi loin, on sait qu'un Anglais ou un Allemand s'honore quelquefois en accordant les invalides à un cheval qui l'a bien servi, ou en le faisant tuer plutôt que de le vendre pour la charrette.

Qu'il me soit permis de citer un trait dont je fus témoin à Paris, rue Saint-Honoré, et qui est peut-être plus philosophique que la plupart de nos recherches. — Un fiacre, aussi cruel qu'ils le sont communément, frappoit avec rage sur les plaies suppurantes d'un cheval épuisé, dont les formes indiquoient qu'il avoit eu de plus beaux jours, et dont les efforts inutiles prouvoient que son courage survivoit à sa vigueur. — Un homme bien mis, qui marchoit devant moi, et ne croyoit point être observé, jeta un œil de compassion sur l'animal; puis, l'élevant au ciel, s'écria à demi-voix : *O toi qui le créas, prends donc pitié de lui!* Le ton et le geste exprimoient encore plus que les paroles. J'aurois, sur ce seul mot, confié la moitié de ma fortune à cet homme-là. Je le suivois attendri, lorsqu'il rebroussa brusquement, appela le fiacre, qui étoit vide, l'arrêta pour une heure, en payant d'avance : puis, tirant sa montre, il lui ordonna de l'attendre l'heure complète, parce qu'il avoit des occupations dans le voisinage, et que le moment de son retour étoit incertain. — J'avois de la peine à concilier cette démarche avec son premier mouvement. La curiosité l'emporta : je l'abordai. *Je vous ai suivi,* lui dis-je, *depuis votre exclamation jusqu'à cet instant, et ne puis vous com-*

prendre. Il me fixa avec quelque surprise, parut me deviner, puis me répondit avec douceur : — *Je ne reviendrai pas, et le misérable aura gagné une heure de repos.* — Que de choses dans ce mot! Nous entrâmes là-dessus en conversation; j'en ai peu eu dans ma vie de plus intéressantes; ame sensible! reçois mon hommage, ton souvenir ne s'effacera jamais de mon estime!

Quelle différence entre la manière de sentir de cet homme et celle du public, dans ces combats d'animaux, ou ces écoles de cruauté, qui, au mépris de la compassion, et à la honte de la police, se tolèrent à Londres, Paris, Vienne, Madrid, et qui, surtout dans cette dernière capitale, sont courus avec le plus barbare empressement! — Un Espagnol mettra sa dernière chemise en gage pour voir estropier des hommes, éventrer des chevaux, et mettre à mort une douzaine de taureaux, après avoir employé tous les moyens possibles pour les porter au comble de la rage et du désespoir. — La populace anglaise oublie les impressions mélancoliques du brouillard, de la fumée, du *porter* et des mets indigestes, dès qu'elle voit deux coqs, deux chiens, ou deux hommes qui se déchirent. — La nation allemande, qui se distingue par sa bonté, ne répugne point à voir, dans sa première capitale, rouvrir chaque semaine les plaies à demi-fermées de diverses bêtes féroces, qu'on fait peu à peu tomber en lambeaux. Ce qu'il y a de plus révoltant à ces spectacles sanguinaires, c'est que le sexe le plus foible paroît en jouir avec plus d'intérêt que le nôtre. J'ai vu de jeunes femmes charmantes, dont les traits délicats sembloient ne devoir peindre que douceur, sentiment, volupté; je les ai vues exprimer la joie, les transports, les applaudissemens aux scènes les plus atroces. — Seroit-ce le besoin d'être ému? seroit-ce le plaisir d'un danger, d'une souffrance dont on se sent à couvert? seroit-ce un secret retour sur nos propres infortunes? ou, plus malheureusement, notre espèce seroit-elle née méchante et cruelle? — Cette affreuse possibilité, ces barbares jouissances font rougir d'être homme : l'ame s'indigne de sa vile enveloppe; elle voudroit briser ses liens,

s'élancer vers d'autres sphères et sous de nouveaux ordres d'êtres, dont la bonté sera sans doute le premier attribut.

Quelques philosophes, tant anciens que modernes, en faisant de l'animal une pure machine, prouvèrent seulement que les plus grands hommes peuvent quelquefois devenir eux-mêmes des machines, qui se montent au ton du préjugé, et n'effleurent que l'apparence. Les principes de Descartes sur cet objet firent peut-être plus de mal dans le monde par la dureté qu'ils inspiroient et les souffrances qui en étoient une suite, que tous les éclairs de son génie ne produisirent de bien. — Tout ce qu'on a dit de plus fort pour soutenir cette opinion, si constamment désavouée par les sens, se réduit à peu près à ce sophisme : *Les animaux ont moins de sentimens et d'intelligence que les hommes : donc, ils n'en ont point du tout.*

Le mot *instinct* est une de ces expressions vagues que chacun prononce et admet sans l'entendre. Le vulgaire s'imagine qu'elle présente une idée distincte, pendant que le métaphysicien s'efforce inutilement d'assigner les bornes entre une disposition naturelle et une réfléchie, entre un acte d'habitude et un d'intelligence, entre l'effet des sensations et celui des sentimens.

Mais s'en s'appesantir sur des mots mal déterminés, il n'est point nécessaire que les bêtes soient raisonnables pour mériter notre compassion; il suffit qu'elles soient sensibles (1) : et comment se peut-il qu'on en doute? D'où viendroient ces cris, cette angoisse, ces frémissemens dans la douleur? quelle seroit la cause de ces élans convulsifs, de ces symptômes de désespoir qui agitent ce ver que la bêche vient de trancher en fossoyant? Malheureux reptile! quelle fatale destinée te contraint à la vie pour te soumettre à la

(1) Il n'y a aucun inconvénient à leur accorder cette sensibilité, même en supposant la possibilité qu'elle ne fût qu'apparente. Mais il y en a d'affreux à la leur refuser, s'ils l'ont en effet, et à les rendre victimes de nos faux raisonnemens. Il est d'ailleurs incroyable jusqu'à quel point les bons procédés perfectionnent leur intelligence. N'est-il pas honteux pour la philosophie d'être réduite à prouver ce que le sens le plus commun démontre sans effort?

souffrance!... L'œil s'attendrit sur toi;... la pitié hésite si elle n'accusera pas l'Auteur de ton être; mais la raison vient au secours; elle compare ta petitesse et son immensité, tes maux et sa justice : puis elle conclut que ton état présent ne peut être que la punition d'un état passé, ou la préparation d'un état futur (1).

L'amitié pour les animaux est un des premiers penchans de la nature : elle se remarque chez les ames les plus simples, et dans la plupart des enfans même au berceau. C'est l'éducation seule qui l'étouffe. O vous qui ne pouvez influer sur le bonheur de vos semblables, adoucissez du moins le sort de ces espèces subalternes, de ces compagnons d'infortune! C'est par ces petits actes de bienfaisance que vous exercerez vos cœurs à de plus grands efforts. Défiez-vous de quiconque est cruel envers eux : il a l'ame dure, et sa bonté envers les hommes ne sera que l'effet de l'intérêt, de la crainte ou du devoir, non celui d'un penchant naturel, qui est toujours la caution la plus sûre. Il est d'ailleurs si doux de tenir à quelque objet par les liens du bienfait et de la reconnoissance! Le malheur offre des positions où cela peut suppléer au défaut d'autre amitié, telles que la suivante. — Un prisonnier, oublié de tout le genre humain, vit dans son cachot un grillon qui se noyoit; il le sauve, il lui rend la vie; l'insecte s'attache à son libérateur. Son petit chant lui sert de conversation et de musique, et leur attachement réciproque rend sa solitude plus supportable. L'épouse du

(1) Il est digne d'attention que, chez plusieurs espèces des plus viles, la nature, en rétrécissant l'aptitude au plaisir, a étendu au loin les bornes de la douleur et de la difficulté de mourir. Les serpens et autres reptiles peuvent être coupés en plusieurs pièces, et vivre encore des journées entières séparément dans chacune. Le cœur du crapaud bat une heure après avoir été arraché de son corps. Le tigre peut survivre à dix fois plus de blessures qu'il n'en faudroit pour tuer un bœuf. La tortue, renversée sur le dos et transpercée dans toute sa longueur, peut, sans sortir de cette attitude, être vingt jours après encore à l'agonie : sa tête séparée du corps se fait entendre plus d'une heure, en frappant une mâchoire contre l'autre : mais chez cette dernière espèce, il y a du moins quelque compensation de bonheur, en ce que plusieurs voyageurs prétendent que dans l'acte de propagation, elles restent un mois entier inséparablement unies.

gouverneur est instruite de la singularité de cette liaison : elle est curieuse de les voir : le prisonnier trouve l'occasion de se justifier, et doit sa liberté à son grillon.

Toutes les espèces ne peuvent se multiplier à la fois. La conservation des unes est attachée à la destruction des autres. Nous avons sans doute le droit de nous en servir pour nous en nourrir, ou détruire celles qui nous détruiroient ; mais nous n'avons pas le droit de les tourmenter. Mourir est peu de chose ; mais souffrir est affreux. — Nous en servir pour alimens, c'est faire passer une partie de leur substance dans la nôtre ; et comme il est très-prouvé que la nourriture influe sur le chyle, celui-ci sur le sang, et que de ce dernier dépend souvent le genre de nos passions, on pourroit soutenir, avec quelque apparence, que la chair d'un animal tourmenté doit produire des humeurs plus âcres, plus irritantes ; comme celle d'un animal heureux et détruit avec promptitude, doit produire des sucs plus doux et plus propres à s'émouvoir par des sentimens agréables. Diverses expériences faites à cet égard viennent à l'appui de cette conjecture.

Croire les animaux au-dessous de notre compassion, c'est nous déclarer infiniment au-dessous de celle du premier des êtres ; car il y a des milliards de fois plus de distance de lui à nous que de nous à eux. Traitons-les avec la même justice que nous attendons de sa munificence.

Ces réflexions ne sont humiliantes que pour la vanité : elles ne nous abaissent point au rang où nous plaçons les animaux ; mais elles les rapprochent du nôtre. N'avons-nous pas la même origine, le même auteur ? et le plus vil insecte n'est-il pas également sous sa protection et sous les décrets de sa sagesse comme le premier monarque ? Tu souffres, malheureux atome ; mais un Dieu veille sur toi. — Ta vie, qui paroît un don funeste, ne peut être que l'effet de sa bonté : au moment où ma respiration t'engloutit, tu es également sous les lois de sa justice : elle n'a pu t'arracher au néant, si ce néant valoit mieux que l'existence. Celui qui, dans ton inconcevable petitesse que l'œil simple ne peut apercevoir,

forma des membres, des os, des chairs, des fluides, des muscles, des tendons et des fibres; celui qui fit circuler ce sang si délié, ces esprits si subtils; celui qui te doua de passions, d'intelligence et d'organes si délicats; celui enfin qui fit tant de merveilles, où le philosophe s'étonne, où le savoir échoue, et où l'imagination se perd.... non, il ne déploya pas en vain sa sagesse et sa puissance! Tu joues ton rôle dans l'harmonie universelle, et entre la place que tu occupes et celle de l'homme qu'il croit si élevée, la disproportion relative au tout n'est pas si grande. — Oui, réjouis-toi, si tu souffres, quoique innocent, ta douleur étoit sûrement nécessaire à la perfection progressive de l'ensemble, et à celle de ta propre existence; chacun de tes maux actuels est un engagement sacré, que le meilleur des êtres vient de contracter avec toi de t'en dédommager sous un ordre futur. — Cette conjecture n'a rien d'opposé à la religion, à moins que ce ne fût une hérésie de supposer le Créateur aussi juste qu'il peut l'être, et d'étendre ses bienfaits aussi loin que la nature le comporte.

Il est remarquable que la plupart des preuves philosophiques de la spiritualité de notre ame, et même de son immortalité, s'emploient au même degré d'évidence pour prouver celle des animaux. Que ceux qui les connoissent en fassent l'application; ils en trouveront les motifs et les conséquences à peu près uniformes. — A l'égard de la spiritualité, si nous désignons sous ce titre les perfections qui ne se rapportent à aucun organe connu, et qui paroissent indépendantes de la simple matière, nous en voyons à chaque instant chez eux des indices les moins équivoques : et, sans les chercher au loin, mon barbet peut en fournir l'exemple.

Je m'habille, il en connoît les suites; il quitte son coussin, se place vis-à-vis de moi, suit tous mes gestes. Je vais sortir. Viendra-t-il? restera-t-il? Quelle incertitude! quelle impatience! Je prends mon épée et mon chapeau : son œil immobile se fixe étincelant sur le mien. Je le laisse en suspens, et il tremble. Un mot le ranime : *allons*, lui dis-je, et il part comme un éclair, lèche tout ce qu'il rencontre, et

jappe sa joie à tous. Mais si je l'ai affligé par un refus, il se traîne à pas lents dans un coin ; il boude, dissimule son amitié, et joue l'indifférence. — Je sors, je le guette en secret : à peine ai-je fermé la porte, qu'il vient écouter si je ne reviens pas. — Il saute sur la fenêtre, observe ce qui se passe au-dehors, et retourne avec tristesse s'asseoir près d'un habit, qu'il lèche en gémissant. — Mais il a cru entendre ma voix :... Il ressaute,... il frémit, il doute ;... mais, oui, oui, c'est son maître, son cher maître. — Quels transports! quelle émotion! il accourt, il va, il revient, tourne, flatte, crie, apporte la pantoufle, fait la révérence, ou veut donner la patte : il ne sait comment se faire remarquer, comment témoigner sa joie ; ses gestes sont convulsifs, tous ses sons passionnés. — Dites-moi, cartésiens modernes, à quelles combinaisons de matière et de mouvement se rapporte tout cela? quels sont les ressorts d'une machine qui se monte suivant les circonstances, et s'exprime avec autant de force et de délicatesse? Si Zonzon n'était pas intelligent, s'il n'étoit pas fidèle, oserois-je, inconnu, à trois cents lieues de ma patrie, sans connoissance sur ce qui m'environne, lui confier ma vie au coin de ce bois solitaire? Je vais, sans crainte, m'endormir sous cette ombre. Zonzon m'éveillera, m'appellera, me défendra jusqu'à ce que, réveillé, je puisse me défendre moi-même. — Zonzon, cher Zonzon! camarade de mes fatigues et de mes dangers, témoin de mes peines et de ma constance, puissent les races futures répéter avec ton épitaphe : *Il fut fidèle à son maître lorsque son amante le trahissoit, ses amis l'oublioient, ses protecteurs l'opprimoient.*

VERTUS SOCIALES.

Toute vertu est proprement sociale, parce que toutes contribuent au bonheur de la société; mais on désigne plus particulièrement sous ce titre les qualités aimables qui, dans la vie ordinaire, font goûter, rechercher et préférer notre commerce. — Les principales sont, *complaisance, douceur, esprit, discrétion, indulgence, amitié, modestie, talens, décence.*

On nous juge plus communément sur ces qualités de second ordre que d'après les plus essentielles. Chacun s'entend plus ou moins en politesse ou en agrémens; au lieu que pour apprécier une grande ame, il faut avoir soi-même l'ame grande; pour en saisir les procédés, il faut en connoître les sentimens, comme pour prononcer sur ses lumières, il faut être soi-même très-éclairé. — Le vulgaire compare plus par les sens que par l'intelligence : on lui en impose autant par l'air, la démarche, le ton, les formes, les manières, que par les actions les plus sages.

Si les hommes qui se croient les plus conséquens, recherchoient avec impartialité la valeur des titres de ceux qu'ils préfèrent; s'ils examinoient par quelles voies ils acquirent leur bienveillance, pendant que d'autres, également empressés de leur plaire, n'ont obtenu que froideur et dégoût, ils trouveroient, pour l'ordinaire, que leurs vertus les plus solides y contribuèrent moins que quelques agrémens superficiels. Mais il est possible de réunir les deux; et les premières donnent plus de prix aux seconds. Ne négligeons point de nous emparer de nos alentours par les mêmes moyens qui réussissent auprès de nous. Il ne suffit pas d'être estimé, il faut encore être aimé : le cœur a ses besoins comme la raison; et l'approbation personnelle la mieux

fondée, demande quelquefois à être soutenue par celle des autres.

Les plaisirs les plus naturels à l'homme sont ceux de la société : il ne fut point fait pour la solitude, quoiqu'elles se prêtent mutuellement des charmes que chacune ne pourroit offrir séparément. — Une grande partie de notre bonheur dépend des sentimens que nous faisons naître chez les personnes avec lesquelles le sort nous lie. — Tout ce qu'on dit, tout ce qu'on fait, produit sur elles des impressions agréables, qui les disposent à nous aimer, ou des impressions pénibles, qui les portent à nous haïr : il est rare qu'il y en ait de complètement indifférentes, et il n'est sans doute pas à hésiter entre plaire ou rebuter, entre vivre dans les douceurs de l'amitié, de l'enjouement, de la bienveillance, ou languir dans les humiliations du dégoût, des refus et de la nullité. — Une loi fondamentale de tout cercle ou liaison particulière, est tacitement celle-ci : *Si vous apportez quelque chose en commun, vous serez quelque chose avec nous : si vous n'apportez rien, vous ne signifierez rien.*

Il est des personnes qui, avec des vertus distinguées, sont réellement insociables. — On respecte leurs principes, on admire leurs talens, et l'on redoute leur présence : on les approche avec embarras, on leur parle avec timidité, et on les quitte avec humeur. Elles sont toujours à l'affût des soupçons, des regrets, des plaintes; elles les arrachent avec subtilité des choses qui en sont le moins susceptibles : leur commerce est hérissé de bizarreries, de difficultés, ou de petites délicatesses fatigantes. — Si un mot a deux sens, un fait plusieurs faces, elles saisissent de fondation les moins favorables. Leur sensibilité excessive, qu'elles vantent sans cesse, sans réfléchir qu'elle se concentre presqu'en entier sur elles-mêmes, se croit toujours blessée lorsqu'elle blesse les autres, ou, exagérant l'idée de l'offense, fait couler leur vie dans la colère, les brouilleries, les explications et les raccommodemens. — Peu d'accord dans leur manière de voir, elles blâment aujourd'hui ce qu'elles louoient hier,

et demain l'approuveront de nouveau. Elles s'attachent à mortifier votre amour-propre, n'effleurent que légèrement vos bonnes qualités, s'appesantissent sur vos défauts, s'efforcent à vous en trouver, et triomphent lorsqu'elles en ont découvert. — Elles ne considèrent comme leurs vrais amis que ceux qui s'abaissent jusqu'aux plus viles complaisances: elles prétendent tout obtenir sans jamais rien accorder, et s'étonnent de n'être pas aimées lorsqu'elles ne font rien pour s'en rendre dignes. Incapables de soutenir la moindre contradiction, elles contredisent sans cesse, prennent plaisir à vous accuser, à vous convaincre. Ne répondez-vous pas? c'est les confirmer dans l'opinion de vos torts: répondez-vous? c'est pire encore, et l'opposition la plus modérée se titre d'insolence, de témérité et d'outrage impardonnable. — Quelquefois elles avouent leurs torts; mais ce n'est point pour s'en corriger, c'est seulement un caprice de plus, ou une ruse pour donner moins de prise aux reproches des autres. — Enfin, un instant d'oubli ou d'inconséquence détruira auprès d'elles les fruits de dix ans d'amitié ou de services rendus. Heureux si la haine qui suivra n'est point proportionnelle à la vivacité des sentimens antérieurs! — Que faire avec des gens de ce caractère, malgré leurs talens, leurs vertus? *Les aimer, les plaindre et les fuir.*

D'un autre côté, la douceur, les égards, la politesse, captivent et entraînent jusqu'aux ames les plus grossières. — Comment refuser notre affection à celui qui paroît nous avoir donné la sienne, qui s'étudie en secret à nous flatter, nous prévenir et ménager notre amour-propre? qui seconde nos peines, adoucit l'éclat de sa supériorité, cède avec grace à nos petites prétentions, nous ramène aux objets qui peuvent nous intéresser, démêle nos bonnes qualités, leur fournit l'occasion de paroître, et entre avec délicatesse dans nos sentimens; qui prend part à nos intérêts, a de la déférence pour nos opinions, ne s'y oppose que pour les mieux faire valoir, paroît sensible aux impressions qu'il produit sur nous, semble avoir besoin de notre amitié, de notre approbation: ... enfin à celui dont l'indulgence, venant

au secours de nos foiblesses, les diminue, les justifie et les pardonne.

Nombre de personnes, dans les deux genres, ne voient jamais les autres sous leurs traits les plus vrais : elles créent un nouveau monde autour d'elles, en répandant sur tout ce qui les environne une nuance de leur propre caractère. — L'esprit gai communique la joie, le mélancolique la tristesse, l'ame froide ou le défaut de rapports réciproques produit l'ennui; et telle est la promptitude de cette sympathie, que le contact électrique n'est souvent pas plus rapide que l'exemple d'un *bâillement :* communication si puissante, qu'en le désignant seulement par son nom, un auteur doit craindre de reproduire la cause par l'effet.

Il est des hommes si polis qu'ils rendent tel quiconque les approche; comme il y en a qui ne trouvent que des incivils, parce que leur humeur et leur grossièreté attirent celles de ceux avec lesquels ils commercent. Ces derniers vivent dans un tourbillon de querelles toujours renaissantes, sans penser que leur attaque entraîne la riposte. D'autres se plaignent de la froideur et de l'insipidité générale, sans s'apercevoir que leur propre sécheresse glace l'imagination, et resserre le cœur à vingt pas.

Il en est presque ainsi de toutes les qualités morales, dont le choc, plus ou moins fort, produit nécessairement un contre-coup proportionnel à l'élasticité et au genre de celles qui le renvoient. Les ames sensibles peuvent remarquer qu'elles prennent, presque dans chaque cercle, une tournure d'esprit différente, et que, dans ce même cercle, l'éloignement d'une personne qu'on est habitué d'y voir, donne une autre nuance au ton de la soirée. Mais cela ne prouve point que les compagnies que l'on préfère soient les meilleures, ni que les mélanges les plus insipides soient composés des parties les moins précieuses. Il est commun de ne se plaire que là où l'on prime et où l'on plait; et nombre de sociétés très-maussades dans l'ensemble, offrent dans le détail les êtres les plus intéressans : on en peut comparer l'alliage à celui de l'outremer et du carmin, qui sépa-

rément sont les couleurs les plus délicates, les plus vives, mais qui, mêlées ensemble, ne donnent qu'un brun sale.

Dans chaque tableau il faut des clairs et des ombres, dans chaque société, des sots et des gens de génie. Les belles femmes ne sont jamais moins séduisantes que dans les cercles uniquement composés de belles femmes; et une assemblée où il n'y auroit que des Voltaires et des Crébillons, cesseroit dans peu d'avoir de l'esprit. Chez les premières, l'assurance et l'enjouement diminuent en proportion de la supériorité de leurs compagnes : chez les seconds, le génie se flétriroit sous l'obligation de s'observer soi-même, et sous la certitude de ne pouvoir que difficilement dépasser le niveau. Heureux si, chez tous les deux, la communauté de prétentions ne produisoit bientôt la rivalité, l'envie et la haine!

Comme on est souvent exposé aux impertinences, il est utile de s'y préparer. La politesse prévient les mauvaises affaires, ou aide à en sortir. Un noble silence, un sourire adroit, une réponse civile, ou un mot de gaieté, coupe le passage à l'injure, et punit l'agresseur : c'est repousser le rustre par son endroit foible. La nouveauté du langage, l'impossibilité d'y répondre, le démontent et l'embarrassent au point qu'il ne sait plus quel parti prendre. « Que pourra » faire l'homme le plus violent, dit Marc-Aurèle, si tu » pousses la douceur jusqu'au bout? »

On devroit, par orgueil, être poli : c'est forcer, en quelque façon, les autres à l'être envers nous. En général, plus les grades sont élevés, et plus on y trouve d'affabilité et d'égards; la hauteur est plus particulière aux demi-grands ou aux parvenus, parce que leur élévation leur paroissant équivoque, ils cherchent à suppléer par l'apparence à ce qui leur manque en réalité.

Pour traiter décemment avec ses inférieurs, on ne doit jamais perdre de vue l'égalité naturelle, ni mépriser aucune condition. Pensez qu'un savetier laborieux est plus indispensable à la société qu'un millionnaire oisif. Tout homme qui excelle dans un métier utile, quels qu'en soient les dé-

tails, mérite de la considération : et c'est peut-être par la même assiduité, par les mêmes efforts de génie, qu'on parvient à raccommoder supérieurement un vieux soulier, ou calculer le cours d'une planète.

« Envers les grands, dit Gracian, il ne faut point s'en » former une si haute idée qu'on en devienne timide devant » eux. Tel ne paroît homme d'importance que jusqu'à ce » qu'on traite avec lui. Que votre crainte ne soit pas si » grande que vous en perdiez l'assurance, ni votre hardiesse » si vive que vous en perdiez le respect. » — Les grands ressemblent, à cet égard, aux femmes, qui prennent pour des sots ceux qui s'en laissent imposer par leurs airs de protection.

Il ne faut pas s'imaginer qu'envers ces dernières, une prévenance minutieuse, une circonspection extrême, un ton fade, ou un empressement excessif, soient les meilleurs moyens de réussir. Un ton mâle, franc, aisé, hardi, passionné, même un peu rude, pourvu que l'esprit le soutienne et que la délicatesse l'accompagne, leur en impose et leur promet davantage : elles font l'éloge du premier, et se laissent subjuguer par le second. — Chaque sexe doit conserver son caractère, et si un ton grenadier dépare une femme, la fadeur ne dégrade pas moins un homme. Chaque état a aussi une bienséance qui lui est propre : les manières du militaire doivent différer de celles de l'ecclésiastique ; mais une honnête assurance peut s'allier avec un ton doux et modeste.

Cette différence de procéder doit s'étendre à celle des caractères particuliers. Comme il est divers moyens de plaire et réussir, il importe de ne pas se méprendre sur les distinctions auxquelles on est propre. Le monde fourmille de gens dont le choix et l'acquit sont en contraste avec leur naturel. — Tel fut créé pour être simple, qui se tourmente pour primer. Celui-ci prend la mémoire pour du génie, et celui-là l'esprit pour du jugement. L'un, destiné à être judicieux, n'est devenu qu'un mauvais plaisant ; l'autre, fait pour être aimable, a voulu être essentiel : tel fût devenu la

gloire de la *robe*, qui déshonore son corps sous l'uniforme; tel eût fait fortune dans le négoce, qui n'est qu'un pitoyable orateur. Tous sont ridicules, parce qu'ils sont déplacés : et chacun pouvoit briller dans sa sphère s'il avoit pu la deviner.

On s'étonne souvent que les hommes les plus éclairés et les plus capables de grandes choses, soient si peu propres aux vertus sociales. C'est qu'il leur manque pour l'ordinaire trois moyens essentiels : l'empressement de plaire, qui provient du respect pour l'opinion ; la flexibilité, qui est naturellement le partage de la foiblesse, et plus souvent encore l'égalité d'humeur, qui naît en partie de la dureté des fibres et de la lenteur de l'imagination. — Le degré des lumières dépend beaucoup de celui de la sensibilité, et malheureusement les personnes les plus sensibles, étant plus susceptibles de peines et de plaisirs, et les exprimant avec plus de force, elles offrent aussi plus souvent l'apparence des caprices, qui n'est en effet que le passage subit d'un sentiment à un autre. Un rien les anime, un rien les calme ; elles voient dans les choses ce que vous n'avez pas su d'y mettre, vous êtes encore au milieu de la phrase qu'elles ont déjà parcouru des espaces immenses : jouets de la rapidité de leur imagination, de la délicatesse de leur santé, et d'une foule de petites circonstances qui vous échappent, leur vie n'est qu'une suite de petites émotions, souvent très-opposées, qui les ballottent de la gaieté à la tristesse, et de la fougue à l'abattement. Vous admiriez hier les graces de leur esprit, la vivacité de leurs images, la force de leur raison : aujourd'hui ils n'auront rien à dire ; ils ne sont plus que langueur, distraction, misanthropie. Mais au reste, ce n'est que la forme qui a changé : ils vous voient encore sous le même point de vue ; mais ils considèrent dans ce moment le chagrin qui leur est survenu, ou quelque objet de méditation qui les occupe davantage que le désir de vous plaire.

Les personnes du premier mérite ont une politesse qui leur est particulière : leur but est moins d'être applaudis, que de faire naître chez les autres des impressions agréa-

bles : c'est une espèce de bonté, qui s'exerce en petites choses, et qui invente des attentions d'une délicatesse que tout l'esprit et l'usage du monde essaieroient vainement d'imiter.

C'est surtout dans sa famille qu'il importe d'exercer les vertus sociales. Nombre d'hommes, charmans dans la société, se négligent dans l'intérieur de la vie domestique, où ils sont froids, hargneux et insipides. On devroit cependant, par prudence autant que par justice, avoir plus d'égards pour ses parens et ses amis que pour des étrangers. — Il est vrai que leurs suffrages sont plus difficiles à conserver. Il faut être prodigieusement aimable pour le paroître à gens envers lesquels on ne peut jamais être neuf, et qui, nous suivant dans les détails les plus privés, connoissent nos défauts les plus secrets. — Comme on a dit qu'il n'est point de héros pour son valet de chambre, on pourroit dire de même qu'il en est peu pour un père, un fils, des frères, une épouse ou des connoissances intimes.

Que les foiblesses que nous observons chez nos proches ne nous inspirent pas de l'éloignement pour eux. Soyons persuadés qu'il en est à peu près de même dans toutes les familles ; qu'il en est peu où il ne règne des rivalités, des tracasseries, des dégoûts, des oppositions de caractère et d'intérêts. — La modestie, la douceur, la complaisance, et encore plus la probité, sont les vrais conservateurs de la paix ; et le meilleur moyen d'obtenir l'affection des autres, c'est de leur donner la nôtre, d'après l'ancienne maxime qu'*amour produit amour*.

Sous quelque relation, ou dans quelque famille que le sort vous place, ne négligez les suffrages de personne. Cherchez à plaire à l'imbécille et à l'éclairé, à l'enfant et au vieillard, au maître et au valet. Les propos d'un sot influent souvent sur la manière de voir de celui qui ne l'est pas. — Vous refuse-t-on de la bienveillance? cherchez à découvrir les endroits par lesquels vous avez déplu, et, en rectifiant ce qu'ils ont de défectueux, faites-vous une douce occupation de contraindre tout ce qui vous environne à vous chérir,

vous respecter : étudiez leurs foibles, attaquez-les tour à tour, et ne bornez vos conquêtes qu'après avoir tout soumis. Il faut que, jusqu'au chien et au chat, tout soit dans vos intérêts.

L'art de plaire peut se réduire en principes. L'esprit et la raison même sont une espèce de science où il entre pour l'ordinaire moins de génie que d'habitude, moins de naturel que d'acquit. — Mais les maximes générales admettent, comme l'on sait, des exceptions dans les détails. Il n'est pas rare de déplaire par les choses les plus dignes d'estime. Jusqu'aux vices peuvent devenir une protection; mais à ce titre, il vaut mieux la manquer que de l'obtenir. — En suivant la marche des hommes qui priment dans le monde, on remarque qu'il est des moyens bien opposés pour atteindre au même but. La fatuité peut réussir où le respect échoue, et la sottise s'élève souvent sur les ruines de la raison : la grossièreté même a ses usages en politesse, et la hauteur peut servir la bonté. Cette ame basse que vos égards porteroient à l'insolence, si vous la prévenez par la vôtre, deviendra humble, soumise, se laissera plus facilement diriger pour son propre bien, et goûtera mieux le fruit de vos bons procédés.

L'homme ordinaire, et jusques à l'habile homme, doivent prendre pour guides les préceptes généraux; mais l'homme supérieur domine l'art, qui ne se forma que sur le modèle de ses semblables. On le voit créer la règle d'après les circonstances, et en changer avec elles : se confiant dans les ressources qu'il porte en lui-même, il s'inquiète peu de l'avenir, et ne craint pas quelquefois de donner de l'avance à ses rivaux, sûr de les rattraper au besoin. Il est rarement plus adroit que lorsqu'il paroît le plus inconséquent. — Par exemple, vous voyez quelqu'un pour la première fois; son ton vous paroît présomptueux, ses opinions singulières, son savoir pédanterie, sa franchise dureté, sa hardiesse impudence : vous le quittez mécontent de vous et de lui-même, mais vous ignorez que cet homme vient de jeter les fondemens de l'ascendant qu'il prendra bientôt sur vous;...

qu'il saura détruire les impressions de sa vanité, et en laisser subsister d'autres qu'elle a fait naître : vous ignorez que sa hardiesse, même en vous blessant, vous en a imposé, et que les brusqueries, ou les dures vérités, rendront par la suite ses éloges plus flatteurs, ses complaisances plus douces, sa bonté plus touchante : — Quel dommage! direz-vous. — Mais, sans ce dommage-là, il n'eût été à vos yeux qu'un homme ordinaire. — Le grand art de l'art c'est de cacher l'art (1).

(1) Les gens les plus fins disent quelquefois des absurdités, sans y croire eux-mêmes, ni chercher à en persuader les autres; mais seulement pour voir l'effet qu'elles produisent sur eux. C'est un piége adroit pour pénétrer leurs intentions, parce qu'on se défie moins d'une inconséquence apparente que d'un propos réfléchi.

DE LA CONVERSATION.

L'ART de plaire en parlant est d'un usage continuel. C'est peut-être dans la philosophie qu'il faut en chercher les grands secrets, et qui n'a pas la force d'en suivre les principes devroit, du moins par amour-propre, se les rendre familiers. Ils sont les vrais ornemens du discours, comme les premiers guides de la raison. Aucune idée, grande ou noble, qui ne s'appuie sur cette base; presque chaque phrase qu'on prononce est un jugement indirect, dont la justesse et l'à-propos décident la valeur. Sans la science d'apprécier les objets, on fait de fausses applications de ses talens, et leur usage peut devenir plus dangereux qu'utile.

Rien ne donne à la conversation des agrémens plus solides que les traits qui partent d'une bonté éclairée. L'esprit le plus brillant n'obtient qu'une stérile admiration, que l'envie et une secrète malveillance accompagnent, au lieu que les qualités du cœur remportent le doux prix de l'amitié et de l'estime.

Quelque vivacité d'imagination que l'on ait, la bonne plaisanterie ne roule que dans un cercle étroit, dont le retour perd son piquant. Mais les traits d'élévation, de candeur et de noblesse, sont comme les bons procédés, toujours neufs et intéressans. — Les personnes qui n'ont que de l'esprit sont des connoissances agréables pour quelques jours; les personnes à sentiment font des liaisons précieuses pour toute la vie.

La manière dont on dit les choses est presque aussi importante que les choses mêmes. — Pour un homme de sens, qui sait apprécier le réel de vos pensées, il en est vingt autres qui vous jugent encore plus sur le style et le ton dont vous les présentez. L'attitude, le geste, le regard, le son de voix, contribuent aussi beaucoup à la persuasion, et ne sont point à négliger. Chacun ne peut pas avoir des graces; mais

on peut y suppléer en partie par un extérieur qui est toujours en place : c'est le ton doux, assuré et tranquille. Il faut aussi y joindre l'apparence de la plus grande attention à ce que les autres font ou disent : cela donne un air d'observation et de sensibilité qui les prévient en notre faveur et flatte leur amour-propre.

Les discours, comme les actions, devroient s'accompagner d'un air libre, aisé, simple, franc, sincère : il faut que chaque mouvement semble partir du cœur, et non que le corps semble diriger l'ame. On doit tâcher d'y joindre une certaine aménité et un tact de bienséance, qui ne s'acquièrent que dans le commerce des gens polis, et plus particulièrement dans celui des femmes. — C'est peut-être aux égards, aux respects que les Français leur accordent, qu'ils doivent la réputation méritée d'être le peuple de l'Europe le plus sociable. Ils ont pris dans la fréquentation familière des deux sexes, modérément réprimée par la décence, leur civilité, l'enjouement, les graces, la vivacité, la délicatesse, le goût, la complaisance, jointes à cette fleur de galanterie et de tact qui les distinguent si avantageusement : mais peut-être qu'ils y prirent aussi les défauts que les autres nations leur reprochent, avec quelque apparence de justice; comme vanité, inconséquence, frivolité, et surtout cet esprit de minutie et de légèreté, qui leur fait immoler le solide au brillant, l'utile à l'agréable, la raison à l'esprit, l'avenir au moment; et qui, par une suite de ce même caractère, met tant de fougue dans le début de leurs entreprises, tant d'insouciance dans les poursuites de long cours, ou les fait passer rapidement d'un extrême à l'autre.

Malgré cette inconstance, nulle nation n'est peut-être plus capable de grandes choses, ou du moins nul peuple ne peut être gouverné par des motifs plus généreux ; parce qu'il n'en est point dont l'imagination soit plus inflammable, le génie plus actif; point de plus sensible à l'esprit, à l'honneur, point de plus porté au dévouement et à la reconnoissance envers ses chefs. — *Français, Français!* répétoit souvent Frédéric, *que ne suis-je votre roi!*

Mais par quelle fatalité la nation la plus aimable est-elle la moins aimée de ses voisins (1)? J'ai si souvent dans mes voyages été pris pour français, et si souvent souffert de cette méprise, que j'aurois presque le droit de traiter cet article avec un peu d'humeur. C'est cependant moins par ressentiment sur l'effet que pour me récrier sur l'injustice de la cause, que j'entre ici dans quelques détails. . . . . (*On a cru convenable de les supprimer dans cette réimpression.*)

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

C'est par ces épithètes odieuses, ces sarcasmes outrés, que les Anglais et autres se compromettent, et nourrissent, peut-être par politique, la haine envers des voisins dont ils sont si bien reçus, et qui, dans leurs rivalités les plus irritantes, s'honorent par les égards et la considération dont ils les accompagnent. La littérature britannique s'est aussi avilie par ces ignobles pasquinades; elle a peu d'auteurs, jusqu'à l'honnête Addisson même, qui aient pu résister au désir de plaire par ces faux ridicules, et à flatter cette présomption nationale, qui, du haut de sa grandeur, jette un œil de pitié sur tous les autres peuples, et fait que les étrangers ne sont guère mieux vus à Londres que les Juifs ailleurs.

(1) Cette grande question, dit le dernier éditeur français, seroit plus facile à résoudre actuellement qu'autrefois; mais je me borne à désirer que quelques-uns de leurs principaux gouvernans puissent chercher eux-mêmes à résoudre cet important problème. Qu'ils parcourent en idée la circonférence de leurs frontières, les faits et les relations politiques de tant de peuples agités, angoissés, bouleversés, et par qui? pourquoi? comment? Qu'ils comparent leur état passé au présent, les premiers mobiles aux suivans, les suivans à l'issue : qu'ils se demandent enfin avec impartialité quels sont nos titres à l'estime, à l'attachement, à la reconnoissance? Si dans cet examen ils trouvoient des plaignans fondés, qu'ils se persuadent aussi qu'il est de la dignité nationale de contribuer à réparer, à diminuer ses torts; si ce n'est par bonté, par justice, ces premiers attributs de vraie grandeur, que ce soit du moins par sage politique. Nul peuple n'est assez foible pour ne pouvoir nuire, lors même qu'il ne peut servir; nulle nation n'est assez puissante pour maîtriser ou braver l'opinion, et dans ce dernier cas elle négligeroit un des plus beaux lauriers de sa gloire, un des plus vrais moyens de son influence.

Le rang que les Anglais occupent dans l'échelle d'estime, quoique équitable à plusieurs égards, comme énergie, patriotisme, exemption de préjugés, paroît cependant dans l'ensemble au-dessus de la distance réelle. — Plusieurs causes doivent y avoir contribué. — D'abord l'éclat de leur liberté, qui resplendit au loin, et dont les abus ne se font sentir que de près. L'original est le sublime de leurs productions littéraires, qui provient moins de la supériorité morale, que de cette hardiesse de génie qu'inspire naturellement le droit de tout dire, tout imprimer, et presque tout faire; mais qui met la réputation de chaque individu, de chaque corps, à la merci de chaque calomniateur. — L'étendue de leur commerce, qui pourra difficilement se soutenir, et leur opulence précaire, qui menace, par l'augmentation des dettes, la surcharge d'impôts, la diminution des ressources et la prodigue administration des finances, de recevoir dans peu quelque tache, ou de subir une révolution. — La cherté excessive des denrées, qui, étant à peu près en proportion de 4 à 10 avec le courant des prix du reste de l'Europe, fait que, lorsque l'étranger y fait une fortune indéterminée de 40, elle en vaut 100 à son retour dans sa patrie. Cette cherté a aussi contribué à la réputation de libéralité que leurs voyageurs ont acquise, parce que le prix de l'argent n'étant que représentatif, ils sont habitués à n'attacher pas plus de valeur à un scheling que nous à quelques sous. — Leurs défauts mêmes ont contribué à cette estime générale; c'est le bourru du commun peuple, et le manque de vertus sociales; c'est la difficulté de leur langue, dont l'inflexion se prête difficilement à en apprendre d'autres; c'est l'excès de présomption et de licence nationale; c'est enfin le particulier de leurs mœurs, de leur genre de vie et de leurs alimens. — On ne comprend pas d'abord quelle influence cela peut avoir; mais elle est des plus directes, en ce que cela rend le peuple anglais presque incapable de se plaire ou de réussir chez aucun autre peuple, et que sa roideur ne pouvant se plier sous d'autres usages, il ne peut en supporter la différence et encore moins la contrainte : aussi n'en voit-on

que bien peu qui s'établissent ailleurs. — Ils n'envoient chez l'étranger que l'élite de leur nation, gens de naissance ou de fortune, qui voyagent pour voir ou se former ; au lieu que la France ne jette en grande partie dans l'étranger que son rebut, gens souvent flétris, ou du moins sans ressources, sans considération chez eux, qui par là même vont chercher fortune ailleurs; et c'est par ces deux extrêmes que nous comparons.

La nation allemande, qui s'élève de plus en plus, sans égaler les Anglais dans leur réputation d'estime, ni les Français dans celle d'amabilité, est cependant celle qu'on aime le plus généralement; sa bonhomie, sa loyauté, sa bravoure, son savoir et dans peu ses lumières, lui assignent un rang d'autant plus respectable que les bigarrures de ses gouvernemens, dont plusieurs sont très-despotiques, n'ont pu parvenir à la dégrader. On la respecte en Hongrie, on l'imite en Pologne, on la loue en Danemarck, on ne la hait pas en Hollande, on la méprise moins en Angleterre, on l'aime en Suisse. En France, on l'appelle *lourde*, mais brave et honnête; en Espagne, on la croit presque chrétienne; en Italie, on s'y fieroit si l'on pouvoit s'y fier à soi-même : enfin, d'un bout de l'Europe à l'autre, le titre d'Allemand en est un de prévention favorable; ce qui prouve en grand ce que nous avons dit ci-dessus, que les qualités du cœur l'emportent à la longue sur celles de l'esprit : il est à souhaiter que, conservant leur caractère distinctif, ils ne donnent jamais dans les abus de ce dernier; danger auquel ils sont d'autant plus exposés, par les étonnans progrès qu'ils ont faits dans presque toutes les sciences et branches de littérature, depuis moins d'un demi-siècle, et qui doivent nécessairement produire quelque révolution, tant dans leur existence morale, que dans la politique. — On écrit et imprime aujourd'hui en Allemagne peut-être plus que dans tout le reste de l'Europe, et quoique cette scribomanie engendre une foule d'avortons et de monstres à nulle autre égale, elle a aussi produit des chefs-d'œuvre qui ne le cèdent en rien à ceux de leurs voisins. — Nul peuple ne peut leur disputer

la prééminence d'érudition et l'aptitude à ce que les Italiens nomment *lavoro di schièna*, travaux d'échine. C'est dommage que ce profond savoir, presque toujours asservi à la roideur des formes, à la manie de tout dire, au penchant pour l'abstrait, et à des règles scolastiques, soit si rarement dirigé par le goût, la connoissance du monde, et un but d'utilité directe. La plupart de leurs savans écrivent en préfets d'école, en registrateurs de la science, en manœuvres métaphysiques, et non en philosophes, dont l'objet doit moins être de disséquer froidement la sagesse que de l'inspirer. En général, on devroit inscrire en lettres d'or sur chaque porte d'université : *Le vrai savoir n'est qu'en proportion de ce qu'il contribue au bonheur public.* Tout autre n'est que vain étalage et pédantisme.

Il est rare qu'une réputation nationale n'ait quelques fondemens solides, et ne soit le résultat d'une multitude de faits rassemblés, comparés, et pesés à la longue par l'expérience. Chaque individu devroit s'attacher à connoître cette réputation pour corriger dans son personnel ce qu'elle a de défectueux : chaque gouvernement devroit en réfléchir profondément les causes. Cette haine ou ce mépris des peuples voisins, lors même qu'ils ne résident que dans les classes inférieures, n'en ont pas moins une influence directe sur la prospérité des pays de frontières, sur les ressources de nombre de particuliers, et les rapports politiques en général. — Il seroit aussi bien digne des gens de lettres de remonter à la source de ces différens degrés d'estime nationale, d'assigner les causes d'infériorité, et d'en indiquer les remèdes; mais pour cela il faut qu'ils commencent eux-mêmes par secouer le préjugé national, et qu'ils aient le courage d'être vrais au risque d'offenser. — Je vais joindre l'exemple au précepte, et tout en rendant hommage aux vertus de mes compatriotes, que personne ne respecte plus que moi, j'ose leur rappeler que les imperfections dominantes dont les autres nations nous accusent sont la rusticité, l'avarice et l'ignorance. La première est le manque des vertus sociales, d'une certaine culture d'esprit, aménité de mœurs, désintéresse-

ment de vues, délicatesse de tact et de procédés, élévation de sentimens et de lumières, qui se comprennent mieux qu'ils ne se définissent, et dont les avantages, tant pour la vie privée que publique, ne se remplacent par aucun autre. Un Suisse qui a peu vécu dans l'étranger, et ne connoît ni la sublime énergie de l'Anglais, ni la noble amabilité française, ni la mâle dignité allemande, ne peut comprendre sur quoi cette imputation de grossièreté se fonde; il pense que parce que, au lieu de la bonhomie et de la simplicité de nos ancêtres, nous commençons à finasser, à ricaner, à suivre follement les modes et le luxe de nos voisins, et que nous faisons dans nos capitales aristocratiques plus de révérences et de visites qu'ailleurs; il pense que nous sommes aussi souverainement polis : il envisage comme le comble de l'urbanité et du raffinement, le pédantesque cérémonial, les tripotages subalternes, et la timide circonspection de notre politique intérieure, à travers laquelle (au lieu du besoin de servir, de sentir, de plaire et d'obliger) percent gauchement un froid intérêt personnel, l'envie républicaine et la dépendance réciproque. — A l'égard de l'avarice ou de cette cupidité qui n'évalue les objets qu'en proportion du lucre, et qui subordonne la gloire à l'intérêt, elle dégrade peu à peu le sentiment, amène la corruption, et fait que l'homme en place, au lieu d'avoir le bien public pour but, ne tend que vers les charges lucratives. *Point d'argent, point de Suisse*, est une maxime triviale, dont il ne faut cependant pas chercher bien loin la raison suffisante et les suites malheureuses. — La lenteur et le rétréci de nos conceptions n'ont guère moins passé en proverbe, et lorsqu'on produit quelque lourdaud sur le théâtre, c'est communément un Suisse qu'on décore de cette fonction. On connoît aussi cette foule d'historiettes, tant vraies que fausses, où l'on nous fait toujours dire ou faire quelque ineptie. — Sans être aussi lourds, aussi matériels et ignorans que notre réputation nous représente, nous le sommes cependant beaucoup plus que notre amour-propre ne l'imagine, même assez pour jeter souvent du ridicule sur les lumières que nous

n'avons pas. On possède assez communément dans nos classes supérieures un savoir de petits détails et de circonstances locales, qui consiste plus dans la connoissance de ce que les prédécesseurs ont fait, que de ce qu'ils devoient faire, et dont l'usage ne s'étendant pas au-delà du district de la métropole, font d'un homme très-instruit chez lui, un homme assez borné quelque pas plus loin, parce que sa capacité restreinte aux notions reçues, et n'embrassant que quelques lieues d'étendue, ignore ces principes généraux qui s'appliquent à tous les temps et à tous les lieux.

A quoi sert la science, ose-t-on demander quelquefois? Elle sert à soumettre le préjugé à la raison, le fanatisme à la justice; à connoître les hommes et à les diriger; à élever l'ame aux grandes choses, et à subordonner les petits intérêts de l'avarice et de l'ambition à ceux du patriotisme et de la générosité; elle apprend à comparer les usages et les opinions établies, ou celles à introduire avec les opinions des hommes les plus illustres et les usages des nations les plus éclairées; elle donne, par la connoissance des siècles passés, des directions pour l'avenir; elle simplifie et facilite tous les grands objets d'administration publique, et marche hardiment vers le but que l'ignorance cherche timidement; elle prévient ce chaos dangereux de parties discordantes, en partant toujours de principes fondamentaux, d'où les conséquences de détails découlent avec facilité, et se rapportent vers un centre commun : elle épargne dans les affaires un temps précieux, ne traite pas chaque bagatelle avec importance, et n'oblige point de discuter longuement des vérités qu'on ne discute plus, et qui sont reconnues comme axiomes; enfin elle donne de la profondeur aux vues, de la noblesse dans l'exécution, et de la force à l'éloquence. — Relativement au personnel, elle favorise les desseins; ou s'ils manquent, elle console du mauvais succès, lorsqu'au tribunal de son propre cœur on peut en justifier les motifs; elle enseigne à ne point se rebuter par l'ingratitude, à pardonner l'injustice des hommes; et, souriant à leurs foiblesses, elle continue de les servir. Tels sont les avantages

d'une vraie science, toujours inséparable de la sagesse ; mais, abstraction faite de la dernière, considérez ceux d'entre vous dont vous êtes forcés de reconnoître la supériorité, remontez à sa source, questionnez-les, et s'ils sont sincères, ils vous diront que les livres furent leurs premiers guides, et que l'étude, plus que toute autre chose, les forma ce qu'ils sont. La plupart de ceux qui président parmi vous ne sont que des savans déguisés. — Un peu plus de philosophie et de savoir dans nos classes supérieures, joint à notre bonté naturelle, à ce gros bon sens, et à cette froide intrépidité qui nous caractérise, feroient de nous le premier peuple de la terre.

L'histoire littéraire de la Suisse, particulièrement celle de ce siècle, offre à la fois un contraste bien humiliant et bien honorable. C'est que, quoiqu'il soit peu de pays où les lettres trouvent moins de gloire et d'encouragement ; peu où cet esprit philosophique, qui est l'ame des sciences, ait moins pénétré ; peu où le cœur soit plus froid, l'imagination plus lente, il n'en est cependant point qui, en proportion d'une circonférence aussi rétrécie, ait produit autant de grands hommes. Haller, Lambert, Gessner, Tissot, Lavater, Zimmermann, Euler (1), sont des génies du premier rang, auxquels il seroit facile d'en ajouter une foule du second : on peut aussi joindre Rousseau, Bonnet, Necker et d'autres, nés chez nos alliés ; mais Genève est ici une exception, étant la ville de l'Europe, où proportionnellement avec sa population, il y a le plus de lumières, et peut-être celle où il y auroit le plus de vigueur morale, si l'esprit mercantile, le luxe et la foiblesse qui les accompagnent n'en réprimoient l'essor, et si l'abus de la philosophie, joint au relâchement de certains principes politiques, d'une part, et peut-être l'excès de prétentions de l'autre, n'y fomentoient

(1) Il faut cependant observer que la plupart des génies de la Suisse se développèrent dans l'étranger. Il y a une certaine dureté d'organisation et âpreté de climat qui semblent mettre des entraves à la pensée. Dans le pays où l'on digère vite, on pense lentement, et la délicatesse de l'esprit semble être destructive d'une fibre forte.

l'égoïsme, la discorde, et n'y détruisoient la confiance réciproque. Au reste, il est possible que ce soit à ces mêmes dissensions que Genève est redevable de sa supériorité. Quoi de plus propre à exercer toutes les facultés pensantes, que ce choc continuel d'opinions et d'intérêts contraires, ce contraste d'amour et de haine, d'espoir et de crainte, d'attendrissement et d'inquiétude; enfin, cette obligation de s'occuper habituellement des grands objets de patriotisme, de liberté, et de bonheur public? — L'histoire nous prouve que les hommes ne se développent jamais avec plus d'intelligence et d'énergie que dans les guerres civiles.

Mais tout en considérant nos défauts, rappelons-nous aussi les vertus que le consentement unanime des peuples semble accorder aux Suisses, comme la franchise, la droiture, la fidélité, la bravoure, l'esprit d'indépendance et l'activité dans le travail. Puissent nos descendans être encore dignes de la réputation de nos ancêtres à cet égard! Puissent nos contemporains ne pas perdre de vue que ce sont là les qualités qui leur sont propres, et les seules dans lesquelles ils peuvent se distinguer. — Quand ils voudront substituer le brillant au solide, le luxe à la simplicité, les airs monarchiques aux républicains, et les faux calculs d'une politique subalterne aux grandes combinaisons du courage, de la justice et du désintéressement, ils ne feront que se rendre ridicules, foibles et méprisables; au lieu que rien ne les empêche, malgré leur petitesse apparente, de se rendre le peuple le plus digne de respect. — La meilleure défense que leurs divers gouvernemens puissent se ménager, c'est, outre l'union mutuelle, de gouverner avec tant de douceur et d'équité que, sous aucune autre puissance, le sujet ne puisse espérer plus d'avantages; que tout prince ambitieux rougisse d'attaquer le bonheur d'un peuple, qui, tenant le premier rang entre les félicités publiques, semble leur servir de modèle, et que tout prince généreux croie sa gloire intéressée à ne pas leur refuser son secours. En grand comme en petit, l'estime devient à la longue une des meilleures protections.

Mais, par quel écart de conversation vais-je m'engager dans un épisode aussi étranger à mon sujet? C'étoit de l'*art de plaire en parlant* que nous voulions traiter : peut-être auroit-il mieux valu s'y tenir; du moins il est assez probable que j'offre ici l'exemple d'un moyen directement opposé à ce but..... Revenons.

SUITE.

Une des maladresses les plus communes dans la conversation, est celle de vouloir toujours primer. — « L'esprit » (disoit Bacon, souvent répété et peu suivi) consiste bien » moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux » autres : qui sort de votre entretien content de soi, l'est de » vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous » admirer; ils veulent l'être; ils cherchent moins à être » instruits et même réjouis, qu'à être goûtés et applaudis. » Cet empressement (dit aussi Moncrif) qui cherche à faire » valoir son mérite, sans aucun égard à celui des autres, » cet étalage hasardé de son esprit et de ses talens, les dis- » créditent, quelque distingués qu'ils puissent être, parce » qu'il met à découvert l'excès de bonne opinion qu'on a de » soi-même, et l'intention de s'arroger une espèce de supé- » riorité... »

L'histoire nous apprend que les Éphésiens bannirent un de leurs princes, avec cette sentence : *Ne laissons personne entre nous aspirer à plus d'excellence que ses frères : que quiconque y prétend, s'en aille dans une autre ville, et vive sous d'autres mœurs.* Cette manière de voir est clandestinement la devise de la plupart des sociétés particulières.

La maxime qui prescrit une retenue trop sévère à cet égard, quoique assez sûre en général, l'est cependant moins dans les détails qu'on ne paroît le reconnoître : il est nombre de gens à qui il faut donner le ton sur ce qu'ils doivent penser de nous, et exagérer un peu la confiance que nous avons dans notre propre mérite; car tout en nous jugeant très-avantageux, ils prendront cependant, sans le savoir, une plus haute opinion de notre capacité, que si nous avions toujours observé la plus grande modestie, qui ne nous plait,

à la rigueur, que par l'image d'infériorité qu'elle semble nous offrir chez les autres.

Un des malheurs attachés à l'homme éclairé, c'est de paroître toujours vouloir briller. Les sujets de conversation qui lui sont les plus habituels, semblent abstraits ou recherchés aux yeux de l'intelligence commune; au lieu que l'homme médiocre, lors même qu'il s'exalte, paroît se borner au simple, parce qu'on ne s'imagine pas que de telles trivialités puissent être dites avec prétention; comme il ne pense pas qu'il vous en coûte moins d'efforts pour dire de jolies ou de bonnes choses, qu'il n'en coûte à lui pour en dire de plates ou de mauvaises. Vous parlez toujours science, disoit une femme à un homme éclairé..... Hélas, Madame, répondit-il, je ne parle que raison; mais ce langage ne vous est peut-être pas familier.

Un art plus difficile que l'esprit même est celui d'adapter ses discours aux divers tons des sociétés. Ce qui est licencieux dans l'une, est pédantesque dans l'autre; ce qui anime ici, est ennuyant ailleurs; et les allusions délicates à des faits inconnus, ou à des sentimens au-dessus du vulgaire ne sont plus qu'obscurité, fadeur, impertinence, auprès des gens qui ne vous comprennent pas, ou qui prendront au sérieux ce que vous direz par ironie.

On doit éviter, pour l'ordinaire, le ton tranchant et décisif, parce qu'il révolte l'orgueil d'autrui. *Peut-être* et *il semble* sont les deux mots les plus philosophiques de chaque langue, comme ils en sont aussi les plus modestes. — En proposant vos idées comme de simples conjectures, elles seront mieux goûtées, si elles sont bonnes, et plus facilement pardonnées, si on les trouve mauvaises. — En général, quoi qu'on dise, il est difficile, dans la grande variété d'opinions, de ne pas heurter celles de nombre de personnes qui vous accuseront d'être un esprit faux, parce que l'amour-propre exige qu'on désigne sous ce titre quiconque a l'audace de penser autrement que nous.

Chacun a sa manière de voir particulière : les plus ignorans sont les plus persuadés de l'infaillibilité de la leur, et

ils sont les plus portés vers ce despotisme général qui aspire à soumettre les sentimens d'autrui à la prétendue justesse des nôtres. Cette observation, que l'expérience démontre à chaque instant, devroit nous rendre moins prompts à la contradiction, et plus patiens à la supporter. Soyons toujours du parti le plus probable; mais de quel droit exigerions-nous pour nos propres idées une condescendance et un respect que nous refusons si souvent à celles d'autrui?

Lorsque nos discours ne persuadent pas, c'est par les obstacles suivans : ou nos opinions sont fausses, ou nous manquons de l'éloquence qui les place sous leur vrai jour, ou l'auditeur est privé des facultés qui pourroient les saisir. Les deux premiers torts sont les nôtres, le troisième ne mérite qu'indulgence : s'en irriter c'est trouver mauvais qu'un aveugle ne voie pas, qu'un boiteux chancelle, ou qu'un sourd n'entende point. *N'avois-je pas raison?* demandoit un homme qui venoit de contredire une absurdité avec beaucoup de chaleur. Non, lui répondit-on, vous aviez tort, parce que vous avez oublié que votre adversaire n'étoit qu'un sot, et que vous en exigiez autant que s'il avoit de l'esprit.

Ne défendons jamais nos sentimens, quelque justes qu'ils nous paroissent, avec une roideur révoltante. Un peu de déférence nous attirera l'estime que l'opiniâtreté eût éloignée. Céder à celui qui a tort, c'est prouver sa supériorité d'intelligence, et ne pas céder à qui a raison, démontre sa foiblesse. Ceci ne concerne que les choses peu signifiantes. Il est des occasions où la probité ordonne qu'on résiste : mais alors même il faut redoubler d'égards dans l'expression, et même y joindre la délicatesse de donner à sa voix un ton plus bas.

La contradiction, lorsqu'elle est adoucie par la civilité, est quelquefois une finesse pour animer une compagnie languissante : elle est aussi un moyen de pénétrer ce qu'on vous cache, parce qu'un homme découvre dans l'émotion ce qu'il ne laisseroit pas échapper de sang-froid.

Parler rarement de soi-même est une circonspection qui ressemble à la modestie. En dit-on des choses communes,

on ennuie, ou bien on ne le croit pas; en dit-on du mal, on l'exagère. — Cette maxime assez généralement reçue convient sans doute à une vie de courtisan, où l'on est entouré de rivaux, toujours prêts à extraire du poison de nos discours, et à verser dans le public les impressions qui peuvent affoiblir la concurrence. Mais cette insipide contrainte répand sur la vie privée une froideur et une sécheresse dégoûtantes.

Ce *soi* est finalement l'objet qu'on connoît le mieux, et malgré tout le déguisement possible c'est celui qui nous intéresse le plus. — Qu'un homme ordinaire veuille faire l'aimable, ou ne parler qu'en maximes générales, l'homme éclairé qui l'écoute s'endort et perd l'attention; mais qu'il parle de lui-même, il se ranime et écoute avec intérêt, certain qu'il va s'instruire, en comparant une nouvelle nuance dans la multitude de celles des lumières et des sentimens. — Parlez peu de vous-même; la prudence y consent; mais elle prescrit de se défier de celui qui n'en parle jamais : c'est plutôt l'indice d'un homme qui craint d'être pénétré, ou qui vous estime peu, que celui de la modestie, de la circonspection et de la politesse. C'est dans l'âge de la candeur, de l'innocence et de la bonté, qu'on est le plus ouvert sur ses propres affaires : on sent le besoin d'aimer, de se communiquer, de se répandre : on chérit jusqu'au fantôme de l'amitié et de la confiance. — La réserve ordinaire aux vieillards est plus l'effet de la foiblesse, du desséchement et de la misanthropie, que celui de la prudence.

Si l'on considère en grand, on voit que les nations les plus dissimulées sont les plus lâches, les plus cruelles, et les plus fourbes; et que celles dont les individus sont les plus portés à s'épancher sur leurs propres intérêts, sont les plus sociables et les plus honnêtes. — En tout pays, la classe d'hommes où l'on trouve le plus grand nombre de caractères francs, ouverts, bavards même, est celle où il y a le plus de courage, de noblesse et de sûreté; ou autrement le militaire.

L'exagération, si commune dans notre style, est le pro-

pre d'un esprit faux et vain, ou qui, par foiblesse, sacrifie le vrai à l'usité. — C'est un ridicule du monde poli, où, pour se distinguer encore plus du vulgaire par la langue, on outre les expressions, on altère les faits. Il est d'usage, particulièrement chez les femmes et les jeunes gens, de parler toujours au superlatif, et lorsqu'ils ne peuvent mettre de la force dans les choses, ils la mettent dans les mots. — Tout est adorable ou détestable : un rien les charme, les ravit; un rien les excède ou les met au désespoir; et pour les grands sentimens, il ne reste plus d'expressions que celles de la simplicité. — On devroit s'habituer à dépeindre ce qu'on voit, ce qu'on sent, avec exactitude : cela donne un air de justesse et de conséquence.

Comme chacun ne peut avoir du génie, des lumières, du goût, de la vivacité, de la finesse, et les autres qualités qui forment l'esprit de la conversation, on peut y suppléer par divers moyens. — La franchise en est un : celui qui dit tout ce qu'il pense, ou du moins qui pense ce qu'il dit, offre une originalité piquante; mais on devroit l'arrêter aux bornes de la dureté et de l'imprudence. — L'honnêteté des sentimens n'est, par malheur, pas moins originale; et dans un siècle où la mode réduit la foiblesse et l'égoïsme en système, celui qui ne craint pas d'afficher des principes généreux, offre le prix de la nouveauté. — Savoir écouter est un autre supplément très-connu et peu suivi. Sans autres talens que la plus grande attention à ce qu'on nous dit, mélangée de petits applaudissemens adroits, et quelques entre-mots qui ménagent aux autres les moyens de se développer, on peut plaire avec plus de certitude qu'en disant les choses les meilleures ou les plus agréables. C'est une insulte qu'on voit faire chaque jour, que d'être distrait lorsqu'on vous parle; ce procédé de mépris est en général plus ressenti qu'on ne pense, parce que chacun sait que c'est lui dire, en d'autres termes, *rien de ce que vous dites ne peut m'intéresser.*

Encore un moyen de suppléer à la conversation, c'est l'art de se taire. Ce devroit être du moins celui de qui ne sait pas parler. — Qui garde le silence, hasarde moins, passe

pour prudent, choisit l'occasion, et ce qu'il profère est mieux écouté. C'est un préjugé absurde, et des plus féconds en inepties, que de croire qu'il faille toujours parler. C'en est un autre, presque aussi ennuyeux, que de s'imaginer qu'il faille toujours être du dernier essentiel dans le discours commun. Il suffit que nos propos animent ou distraient, que notre silence n'ait point l'air de pauvreté ou de contrainte, et que celui d'autrui ne paroisse pas nous être à charge. — Un geste gracieux, un sourire équivoque, ou une légère révérence, sans les accompagner de paroles, peuvent quelquefois tenir lieu d'une réponse embarrassante ; et, sans y attacher vous-même de sens déterminé, on en supposera un qui ne vous sera pas défavorable.

DE LA COMPLAISANCE.

Un des fléaux de la société sont ces caractères bourrus, qui ne vivent que pour eux, ne veulent jamais ce que les autres veulent, et se font même une étude secrète de les contrecarrer : au lieu qu'un de ses premiers ornemens sont ces caractères doux, lians, flexibles, qui savent se prêter aux désirs des autres, et même les prévenir lorsque l'objet en est innocent. — Nous sommes souvent plus sensibles à la manière dont on décore les procédés à notre égard, que nous ne le sommes au fond de ces procédés mêmes; et entre deux hommes qui agissent parfaitement d'après les mêmes principes, l'un oblige par où l'autre offense. — Ou, pire encore, l'un plait en desservant, et l'autre irrite lorsqu'il se sacrifie pour vous. — Une légère attention, un ménagement délicat, un rien fait avec grace, ou un refus avec douceur, attirent souvent plus d'amitié et de reconnoissance que les services les plus véritables, mais rendus avec dureté, ou un extérieur de regrets.

Il ne faut pas confondre la complaisance avec cette lâche flatterie, qui, sans distinction ni des personnes ni des choses, n'a pour but que de plaire, et qui, indifférente sur les moyens, applaudit à ce qu'elle doit rejeter, et fomente les erreurs, les ridicules et les vices de l'objet qu'elle encense. Malheureusement c'est la seule qui puisse réussir auprès de nombre de personnes, auxquelles il est presque impossible, pour un honnête homme, de plaire; parce que, pour cela, il faut en quelque sorte s'avilir, et que, d'ailleurs, ce rôle étant le plus difficile pour une ame noble, lorsqu'elle veut y descendre, c'est aussi celui qu'elle joue le plus maladroitement. — Il n'est, par exemple, pas de position qui présente un homme fier, hardi, intègre, sous un jour plus ridicule que celle où, forcé de solliciter un droit ou une grace dont

son sort dépend, il sait d'avance que l'intérêt personnel seul l'accorde, que la faveur seule l'obtient, que le mérite ne peut le protéger, et que la soumission la plus complète est la première qualité requise. — De tous les hommes, le plus déplacé seroit un Brutus ou un Caton, réduit au métier de courtisan, et obligé de parvenir par des visites, des courbettes et de l'intrigue. Il est probable qu'il ne seroit guère mieux placé dans nos cercles les plus élégans quoiqu'il soit possible qu'il fût très-aimable dans le tête-à-tête.

Il y a des qualités dignes d'éloges, qui, par leur essence même, semblent en exclure d'autres, et qu'il faut cependant s'efforcer de réunir. La complaisance est du nombre. La douceur, l'empressement, la flatterie, et les graces qui l'accompagnent, sont moins le partage de la force que de la foiblesse ; moins celui des nations les plus courageuses que des plus timides; moins celui du sexe dominant que du sexe subordonné. Mais lorsqu'un caractère mâle parvient à soumettre sa propre roideur, sa complaisance prend, à la longue, un extérieur de dignité, et un certain agrément dont aucune autre n'approche.

Un observateur habile peut quelquefois, dans des momens décisifs, consulter les manières de ceux qui l'environnent. Il y a beaucoup d'ames foibles et rampantes, qui ne reçoivent le mouvement que par l'impulsion des autres, et dont la politesse est toujours dans un rapport exact avec votre crédit : leur ton plus ou moins doucereux, leurs révérences plus ou moins profondes, peuvent servir de thermomètre à la faveur des grands, ou à celle du public, parce qu'elles haussent ou baissent en raison du degré de chaleur des éloges ou du blâme.

C'est en prodiguant la complaisance sur les bagatelles, qu'on acquiert le droit de se refuser aux objets essentiels lorsque la probité l'ordonne. On a sans cesse l'occasion de déférer aux vues et aux volontés des personnes auxquelles il nous importe de plaire, et l'on ne peut trop s'exercer à l'acquisition d'une qualité aussi aimable qu'utile ; « C'est, » dit un auteur anglais, le plus composé, le plus indirect

» et le plus élégant de tous les complimens. » Mais en leur sacrifiant nos goûts, nous devons respecter nos devoirs. — La devise de la complaisance doit être, sur les petites choses, *tout ce qu'il vous plaira;* et sur les grandes, *tout ce que la raison permet.*

DE L'INDULGENCE.

L'INDULGENCE est la disposition à supporter les foiblesses d'autrui et à les pardonner. Cette vertu est au premier rang des sociales ; c'est un des traits les plus caractéristiques d'une ame honnête, secondée par une raison supérieure, qui, pénétrant le cœur humain dans ses plus secrets replis, et le monde moral dans sa marche la plus obscure, découvre que les vices sont plus souvent l'effet de l'ignorance ou des malheurs, que celui d'une méchanceté volontaire ; et que ces mêmes imperfections peuvent être des ressorts nécessaires qui mettent en branle cette machine compliquée, et maintiennent le mouvement de l'équilibre entre la multitude de ses parties.

Un malhonnête homme, quelle que soit d'ailleurs la supériorité de son génie, n'est qu'un esprit faux, qui se méprend sur ses vrais intérêts, saisit l'ombre pour la réalité, et la partie pour le tout. — C'est une ame foible, qui, n'ayant pas la force de s'élever aux grandes vues, modèle les siennes sur les erreurs de la populace, et qui, après en avoir adopté les principes, en fait des applications tout aussi peu conséquentes. — C'est un être vain et superficiel, ou une dupe, qui, pour quelques instans de jouissances incertaines, lors même que sa foi lui persuade des peines et des récompenses futures, préfère de hasarder des milliards de siècles de bonheur, pour courir après quelque chimère. — C'est un imbécille enfin, qui, pouvant tendre vers la perfection, et ayant l'immensité devant lui, borne ses projets à quelques instans d'une durée précaire, sa capacité à des talens subalternes, et son ambition à des bagatelles, que l'importance et l'art qu'il met dans leurs poursuites ne rendent que plus ridicules encore. — On pourroit répéter bien souvent : *O Dieu ! pardonne-leur, car ils ne savent ce*

qu'ils font. — Mais nul n'est volontiers victime de son propre choix, et quelle qu'en soit l'iniquité, il mérite toujours plus de compassion que de haine. Cette manière de voir est des plus importantes à la bienveillance envers les autres et au bonheur personnel. En cessant de se plaindre on devient plus tranquille; l'aigreur ajoute à nos maux sans nous venger de ceux qui les causent.

Pour apprendre à supporter nos semblables, il est nécessaire de ne pas se former une trop haute opinion du général. — Voulez-vous vous assurer de la petitesse de l'espèce, choisissez, entre tous les mortels, ceux que vous croyez les plus dignes d'estime; suivez-les dans les détails de leur vie privée: combien de caprices, de foiblesses, de vanités et de contrastes ne découvrirez-vous pas! quelle dépendance de leurs passions et de celles d'autrui! que d'inquiétudes sur les minuties, et d'insouciance sur les objets principaux! Vous les verrez sublimes par moment, stupides par journée, et coupables par saison. L'étude de la sagesse ressemble au travail du Sysiphe de la fable, qui, condamné à rouler une pierre énorme sur la cime d'une haute montagne, la voit sans cesse retomber sous son propre poids, et, l'entraînant dans sa chute, l'oblige à recommencer de nouveau. — Un apprenti philosophe disoit quelquefois: « Il y a dix ans que je » me lève chaque matin avec le projet d'être un sage, et » me couche chaque soir avec le regret de n'avoir été qu'un » sot. »

Nos fautes sont souvent celles du sort. Le scélérat, qui est l'opprobre de sa famille et l'horreur de sa patrie, si les circonstances l'eussent un peu favorisé, fût devenu l'honneur de la première, le soutien de la seconde, et eût porté dans la carrière de la vraie gloire, l'énergie, l'art et la constance qu'il mit dans celle des forfaits. — Un autre est né avec un caractère doux, bon, sensible; mais il s'aigrit insensiblement par une suite de revers, de contradictions et de perfidies, sa bienveillance se change en haine, son respect en mépris, son activité en dégoût, et, irrité contre ces hommes qui lui causèrent tant de maux, il devient peu à

peu dur, cruel, injuste : surtout si le besoin et l'humiliation viennent se joindre au ressentiment.

Il est si facile d'être honnête homme lorsque, favorisé de tous les dons de la fortune, rien ne sollicite à cesser de l'être! Par exemple, le riche qui possède des milliers d'arpens de bois, ne peut comprendre comment le pauvre peut s'avilir à voler quelques bûches, que notre mère commune lui refuse. Il l'appelle coquin, scélérat, et ne réfléchit point que, sans ce peu de bûches, il ne pourroit cuire sa misérable soupe, ou que ses enfans périroient de froid.

Notre caractère est peut-être aussi souvent formé par le cours de notre position, que déterminé par celui de nos penchans naturels, quoique ces derniers ne cessent jamais d'en être le ressort, l'aiguillon et le frein. Ce que nous sommes dépend beaucoup, comme chacun sait, de l'éducation, de l'exemple, des lectures, et en général des circonstances dans lesquelles on se trouve. Toutes ces causes étant en partie hors de nous, doivent équitablement porter à l'indulgence sur leurs effets. Rendons graces à l'auteur de notre existence, qu'il ne nous ait pas doués des mêmes organes, ni placés sous les mêmes relations que le malheureux qui nous paroît si digne de mépris ; car il est assez probable que nous eussions à peu près agi de même. — Plus nous sommes favorisés par le sort, et plus on a de droits à exiger de nous. Celui qui, avec dix degrés de secours, s'élève à vingt de perfection, est à la rigueur plus louable que celui qui, avec quarante degrés d'appui, n'atteint qu'à cinquante de mérite.

Si l'indulgence supporte les vices, elle doit s'étendre à plus juste titre sur les foiblesses et les ridicules dont nul homme n'est exempt. — Ne contestez à personne les petites prééminences dont sa vanité le flatte ; laissez-les croire qu'ils ont plus de beauté, de goût, d'adresse, d'esprit même ; qu'ils sont plus propres à plaire à une jolie femme, et à lui dire des riens agréables. Toutes ces bagatelles, sans être à dédaigner, ne sont presque pas dignes de votre concurrence, encore moins de votre envie ; mais disputez à tous la noblesse des procédés et la force de sentiment.

L'indulgence entraîne aussi le pardon des injures. Une réflexion très-simple peut ajouter à cette disposition : c'est que celui qui nous hait et nous méprise, a nécessairement raison ou tort. Dans le premier cas, pourquoi s'en plaindre? Dans le second, il prouve qu'il ne nous connoît pas; et son mépris ne tombe que sur un être supposé. — Il est vrai que ce faux jugement peut nuire à nos intérêts; mais il est impossible que, bien réfléchi, il offense notre amour-propre.

Ce support, cette aménité, cette douceur, font une partie essentielle de la philosophie. L'intégrité, le courage, les lumières, ne sont pas suffisantes, si on les sépare des qualités sociales; ou plutôt elles doivent produire un enchaînement réciproque, qui fait naître les secondes des premières. — Une vertu sauvage, grondeuse, méprisante, n'attire que du ridicule et de l'aversion : au lieu qu'une vertu douce, gaie, indulgente, qui, même en blâmant, fait sourire, aimer, excuser, force au respect et à la bienveillance jusqu'aux ames les plus injustes. — La raison n'est jamais plus touchante, plus persuasive que lorsque la politesse, l'enjouement, et les plaisirs l'accompagnent.

Nombre d'hommes du premier mérite furent victimes de l'erreur contraire. Rousseau, le grand Rousseau, en est un exemple remarquable. Malgré sa bonté et la finesse de son tact, il fut toujours étranger à la science journalière de vivre avec ses semblables, qu'il paroît d'ailleurs avoir mal connus, et plus étudiés en théorie qu'en pratique. Héros dans ses pensées, enfant pour les actions les plus communes, et vieillard en défiance : la timidité de son caractère parut toute sa vie être en contraste avec la hardiesse de son génie; la roideur de son esprit, avec la délicatesse de son imagination, et l'instabilité de ses goûts avec la constance de ses vues. Dès qu'il eut passé la première jeunesse, son inquiétude, sa mélancolie, sa haine pour toute dépendance, et encore plus ses idées de perfection chimérique, le rendirent presque insociable; il ne sut plus se comporter avec personne. Admiré de loin, il fut haï de près, et quoique digne de la plus profonde estime, il oublioit que les agrémens font

partie de la vertu, en ce qu'ils contribuent au bonheur des autres, et qu'en attendant ces grandes occasions, qui sont si rares, il ne faut pas négliger les petites, qui sont si communes. Exigeant plus des hommes qu'ils ne pouvoient donner, il fut toujours mécontent de ce qu'ils lui accordèrent. Il les comparoît sans cesse aux plus grands modèles, et s'irritoit de ce que tout monarque ne fût pas un Lycurgue, tout militaire un Thémistocle, tout citoyen un Caton, chaque ecclésiastique un Saint, chaque lettré un Jean-Jacques. — Avec un peu d'activité, moins d'orgueil, plus de prudence, et le parti nombreux qu'il s'étoit fait en Europe, il auroit facilement obtenu quelque emploi utile et peut-être de vaste influence, dans lequel il auroit pu servir l'humanité; mais il préféra de déclamer contre elle dans une pauvreté volontaire, et se bornant à copier de la musique, il eut la foiblesse de croire qu'il étoit plus honorable d'être simple ouvrier dans un art de luxe, et mercenaire du premier venu, que d'être un des agens de la félicité publique.—Si de tels hommes donnent dans de tels écarts, que pouvons-nous attendre des autres? — Respectons sa mémoire, plaignons ses ennemis, étudions ses chefs-d'œuvre; mais évitons son excès de sensibilité, ses foiblesses et ses singularités, qu'il est plus commun chez ses admirateurs d'imiter que ses vertus. Que, moins sauvages, moins austères, nous apprenions à sourire aux injustices de nos semblables, à les parer, s'il se peut, ou du moins à en recevoir avec une courageuse patience l'atteinte inévitable, et surtout ne donnons pas dans l'absurdité de prétendre que le commun des hommes puisse être raisonnable; mais que cela ne nous empêche point de suivre ce beau mot d'un anonyme : *S'ils ne méritent pas que je leur fasse du bien, il est digne de moi de leur en faire.*

DE LA MODESTIE.

Pourquoi étaler si fastueusement nos avantages? Si c'est pour plaire, le moyen est faux. Couvrons-les du voile de la modestie, ils perceront également, et une lumière plus douce leur prêtera un coloris plus délicat. — Nos femmes, qui calculent le mieux l'effet de leurs charmes, ne les découvrent pas en entier : elles laissent entrevoir la partie la plus séduisante, relèvent la blancheur de l'autre par une gaze légère, ne font que dessiner les contours du reste, et soutiennent le tout par les artifices de la toilette. Cela passe pour pudeur, et n'est qu'une coquetterie raffinée. — Comme avec un peu d'art, des appas flétris peuvent offrir l'image de la fraîcheur, l'énorme devenir mignon, le trop petit apparent, et le plat s'arrondir; de même, dans le moral, un amour-propre bien entendu donne un nouveau lustre aux qualités qu'on possède, supplée à celles qui manquent, et, ne laissant entrevoir qu'une partie de ses talens, en fait supposer davantage.

L'opinion de nous-mêmes dépend beaucoup de l'espèce d'hommes avec lesquels nous vivons, et que nous cherchons d'égaler ou surpasser. Le grand génie peut être modeste, parce qu'il se compare à de plus grands. Le petit esprit peut être très-vain, parce qu'il se compare à de plus petits; et lors même que ce dernier est forcé de reconnoître chez d'autres la supériorité du génie, du savoir ou du courage, il leur refuse du moins celle du jugement. — Comme les personnes les plus intelligentes sont ordinairement les plus passionnées, et par conséquent les plus exposées à de petits accès de fougue ou de négligence minutieuse, ce n'est qu'avec ces momens d'ivresse, ou ces omissions de détails, que l'homme, froidement borné, compare ses momens les plus discrets, les plus exacts, et forme la balance de son

propre mérite. — Nombre de gens répètent sans cesse, sans s'en apercevoir, la conclusion suivante : tel ne pense ni n'agit comme moi, donc il pense mal et agit mal; ou, autrement : il faut bien qu'il soit fou, car il ne nous croit pas sages.

Il est une position où une personne naturellement assez modeste peut acquérir un extérieur de présomption sans en avoir la réalité; c'est lorsqu'elle est entourée de gens qui, ne sachant ou ne voulant pas l'apprécier, lui refusent le degré d'estime qui lui est légitimement dû. Elle s'élève d'abord autant au-dessus que les autres la mettent au-dessous, et ne retourne à la modestie que lorsque quelque circonstance imprévue, ou quelques preuves décidées les forcent à lui rendre plus de justice. — Mais, pour obtenir cette dernière, il ne suffit pas de posséder tous les titres au mérite, il faut encore joindre les qualités qui le font pardonner. — Si vous affichez trop pompeusement votre supériorité; si elle blesse l'amour-propre des autres; si elle laisse entrevoir votre peu d'estime envers eux, et qu'elle veuille violenter la leur envers vous; si vos discours ne sont qu'une critique habituelle de leur manière de penser et de faire; si vous découvrez trop impérieusement leurs vues subalternes ou leur ignorance, vous les attaquez à la fois par les endroits les plus sensibles, l'*orgueil* et l'*intérêt*; vous excitez l'embarras, l'envie et la haine. Cette dernière dissimulera peut-être par crainte; mais ne vous y fiez pas; elle épie en secret l'occasion de vous humilier à son tour. Tôt ou tard vous donnerez prise; la moindre apparence se traitera comme certitude, ou, à défaut de faits réels, la calomnie y suppléera. Vos plus petits torts s'exagéreront. On vous blâmera, on vous punira avec une sévérité que vous aurez autant de peine à comprendre que les motifs dont elle sera colorée : vous vous récrierez sur la rigueur, sur la fausseté du raisonnement, sur l'incapacité à saisir les vôtres, et ce ne sera point cela : car il n'est pas question de vérité ou de justice, il ne s'agit que de se venger; peut-être aussi de vous intimider, surtout si ce blâme, cette supériorité se portent vers des objets

d'administration publique, et que l'on craigne que vos lumières, votre désintéressement, votre patriotisme, ne combattent les abus, n'arrachent le masque à la fourberie, et ne s'opposent aux usurpations de l'égoïsme, de l'avarice et de l'orgueil. — Les intentions pures, secondées par le savoir et la hardiesse, sont la terreur de l'ambitieux, qui soumet toute autre considération à celle de son intérêt personnel, et qui ne voit dans le citoyen éclairé et généreux qu'un ennemi armé contre ses desseins, et qu'une sentinelle qui veille sur cette prospérité publique, aux dépens de laquelle il voudroit établir la sienne propre. Au reste, en exerçant cette magnanimité, vous usez déjà de représailles, et obtenez la vengeance la plus directe : car, outre l'obstacle que vous mettez à leurs projets, vous les avilissez à leurs propres yeux et à ceux d'autrui; et si vous ne pouvez les contraindre à parler, à agir, vous pouvez du moins les forcer à penser.

Relativement à la vie commune, la plupart des petites humiliations, des dégoûts, des peines qu'on éprouve dans la société, particulièrement chez les classes supérieures, ne proviennent que d'un excès de prétentions auxquelles on ne peut atteindre, ou des vengeances qu'attire sur lui quiconque veut surpasser ses égaux. — L'homme modeste qui n'aspire qu'à peu de chose, n'offense point par sa supériorité; il vit tranquille dans le petit cercle où il se borne, et la paix le dédommage de la gloire. Rien ne modère plus les passions, rien ne rafraîchit plus le sang qu'une vraie modestie, ou mieux encore l'humilité.

Mais il est douteux si cette vertu réelle, pour nombre de positions particulières, doit être admise au rang des vertus générales, en ce qu'elle est presque inséparable d'une certaine timidité, qui peut admettre un courage passif, mais non actif, sans lequel l'individu reste dans la médiocrité, et un peuple tombe en langueur, et peu à peu se dégrade. — L'humilité est incompatible avec certaines professions, par exemple le militaire : et lorsque, réduite en principe politique et poussée à l'excès, elle contribue à l'indolence mo-

rale et physique, qui produisent la lâcheté, l'ignorance et la misère, d'où naissent la plupart des vices et des malheurs. — Les nations les plus victorieuses en tout genre, furent celles qui présumèrent le plus de leur capacité et de leurs forces : et les hommes qui s'élevèrent le plus au-dessus de leurs égaux, furent ceux dont la confiance en eux-mêmes leur fit croire qu'il étoit possible de les dépasser, sans quoi ils n'en auroient pas tenté l'essai.

La nature dispense assez généralement les philosophes d'exciter cette haute opinion de soi-même, et, en gros comme en détail, la présomption est un des résultats les plus propres à l'homme. — Il n'est point de génie subalterne qui ne juge les plus sublimes; point de nation qui ne se croie supérieure à la voisine; point de petite république dont les chefs ne s'imaginent de bonne foi avoir plus de sagesse que n'en avoient ceux des Grecs et des Romains; point de petite société qui n'aspire au bon ton, ou au ton raisonnable; peu de cafés (du moins dans les pays où l'on ose parler) où l'on ne juge en dernier ressort les monarques et les savans, les Turcs et les Anglais; et dont les nouvellistes ne prononcent despotiquement sur ce qu'auroient dû faire l'Empereur au camp de Semlin, Pitt dans la chambre des communes, ou Necker au gouvernail de la prospérité française.

Tout homme qui en juge un autre sur les actions les plus importantes de sa vie, fait un aveu tacite, que lors même qu'il lui accorde plus de génie, il se croit du moins supérieur en sagesse. Il avoue bien davantage, lorsque sur un premier rapport, et dans le lointain, il décide sur ce qu'auroit dû faire celui qui étoit à portée de voir, de réfléchir l'objet dans son ensemble et toutes ses parties, et qui étoit animé par les puissans ressorts de sûreté, fortune, réputation; ou mieux encore, par le mobile des vertus. — En général, les hommes ne sont sur rien aussi éclairés que sur leurs propres intérêts; et tel paroît agir en imbécille, qui seroit admiré pour sa sagesse, si on connoissoit ses plus secrets motifs, et le concours d'une foule de circonstances intérieures et relatives, que l'œil d'un tiers ne pénètre jamais.

Chacun sait cela par sa propre expérience, et personne ne se corrige de cette fureur de critiquer, blâmer, juger les actions des autres, qui provient quelquefois d'un profond sentiment de vérité et de justice, mais qui n'est, pour l'ordinaire, que l'effet de l'envie et de la malignité, et toujours l'indice et la preuve d'une grande confiance dans ses propres lumières, fort opposée à cette modestie dont l'extérieur est du moins un agrément de société et un devoir de prudence, lors même qu'on ne peut parvenir à s'en donner le sentiment.

Une observation facile devroit contribuer à garantir de l'excès de l'amour-propre. Il n'y a qu'à examiner nos connoissances les plus intimes, nous verrons que le jugement qu'elles portent sur elles-mêmes est fort au-dessus de leur prix réel. N'est-il donc pas plus que probable que nous donnons dans la même erreur? Que cette réflexion humiliante ne rende pas timide ; mais qu'elle augmente l'ardeur à fonder sa propre estime sur la base du vrai mérite.

DE LA FRANCHISE.

Cette antique vertu, si révérée par les preux chevaliers des siècles de l'héroïsme, provient du sentiment intérieur d'une ame honnête, qui ne craint pas de se dévoiler, et d'une ame forte, qui redoute peu l'opinion, lorsqu'elle est sûre de sa propre intégrité. Mais notre vigueur est si affoiblie, notre ambition si dégradée, notre politesse si circonspecte, que la nature succombe sous l'art, et que la candeur, ce précieux caractère d'une ame souverainement vraie, n'est plus qu'une qualité dangereuse pour le propriétaire, ou même un ridicule. Nous substituons de plus en plus l'artificiel au simple, le joué au sincère, et les graces factices à celles de l'ingénuité.

Il est peu de spectacles plus singuliers que celui qui s'offre à l'observateur exercé, qui, connoissant l'homme, en pénètre le masque, et se trompe rarement sur ses secrets motifs. Il entend presque toujours autrement qu'on ne parle, il voit autrement qu'on ne fait, et lorsque vous paroissez aller là-haut, il coupe là-bas, et vous attend au détour.

Un rôle bien neuf, au milieu d'une cour corrompue, seroit celui d'un homme de lumières et de crédit, qui, n'ayant rien à craindre ni à espérer, oseroit porter les grands principes du droit naturel jusqu'au pied du trône; qui, indépendant de la faveur ou de la haine, démasqueroit la feinte, soutiendroit l'innocence, combattroit l'oppression, et oseroit en tout temps dire la vérité. « J'aime entre les ga-» lans hommes, dit Montaigne, qu'on s'exprime courageu-» sement, que les mots aillent où va la pensée. Il nous faut » fortifier l'ouïe et la durcir contre cette tendreur du son » cérémonieux des paroles. » Cette noble sincérité est aussi en diverses occasions une excellente politique : elle déroute

l'homme fin, qui croit encore plus difficilement à la franchise, que l'homme vrai et honnête ne croit au mensonge et à la bassesse.

Moins on est foible, et moins les ménagemens dans les discours deviennent nécessaires. Le flatteur ou le timide considère comme un maladroit l'ame généreuse qui ose penser haut : elle le seroit en effet si son but étoit le leur, ou si son désir de s'élever n'étoit subordonné à celui d'être juste et vrai. Vous l'appelez imprudent parce qu'il vous a déplu; mais qui vous a dit qu'il cherchoit à vous plaire? Il faisoit mieux, il vouloit vous servir ou vos dépendances; il semoit peut-être dans votre cœur des germes d'équité, ou y versoit le contre-poison de quelques erreurs dangereuses. Finalement il n'avoit pas besoin de vous ni de votre approbation, et il pensoit peut-être qu'il ne falloit pas tant se gêner, puisque si peu d'hommes en valent la peine, et qu'en outre il ne leur demandoit rien.

Ce qui rend la plupart des conversations si insipides, c'est qu'il y a peu de gens qui aient la force de réfléchir par eux-mêmes, ou le courage de se répandre avec sincérité. Le plus grand nombre de leurs pensées paroissent des copies du même original; toutes leurs phrases semblent des jets du même moule; et, lâches échos les uns des autres, ils n'oseroient produire leurs propres maximes ou leurs propres sentimens. Heureux si l'esprit d'imitation et l'habitude d'être dirigés leur permettent d'avoir encore quelques opinions qui leur appartiennent. On peut deviner chez beaucoup de personnes qui elles ont fréquenté le même jour, parce qu'elles changent aussi souvent de manière de voir que de compagnie, et que les derniers qui parlent leur paroissent toujours les plus judicieux, lors même qu'elles les ont le plus contredits.

La franchise porte avec elle un caractère de force, de bonhomie et de dignité. — Elle est plus tranquille, parce qu'elle ne craint pas d'être pénétrée : elle est plus aisée, plus naturelle, parce qu'il est facile de paroître ce qu'on est en effet : elle favorise les affaires, parce qu'elle inspire

la confiance : elle tire d'une foule d'embarras où la feinte succombe, en disant simplement les choses telles qu'elles sont, les obstacles qui s'opposent, les motifs qui déterminent : elle est plus éloquente, parce que la vérité porte la persuasion avec elle : elle est prompte dans ses desseins, parce qu'elle marche droit où la ruse se perd en détours. Cette dernière est au-dessus de l'homme médiocre, parce qu'il emploie mal l'artifice, et au-dessous du vrai mérite, parce qu'il n'en a pas besoin. Mais la franchise n'exclut pas la nécessité d'une sage discrétion. C'est sans doute un devoir de ne pas feindre ; mais c'en est un de ne pas se livrer sans réserve : il faut l'arrêter où commencent la dureté, la témérité, surtout lorsqu'elles n'ont pas un objet d'utilité certaine; sans quoi on court les risques du peintre de la fable, qui perdit toutes ses pratiques par la vérité de ses portraits, et qui ne les regagna qu'en s'attachant à être plus flatteur qu'exact.

Un noble aveu de ses torts, lorsqu'on a le malheur d'en avoir, fait partie de la franchise.— Voici un trait du feu maréchal d'Armentières, qui n'est constaté que par ouï-dire, mais qui paroît d'accord avec son caractère violent, rustre et loyal. — Il inspectoit un régiment, et venoit d'indiquer un nouveau passage du défilé, dont il suivoit l'exécution à la sortie de la porte de la ville. Un officier manqua; le maréchal va sur lui avec emportement, et lui tient les propos les plus durs. — On se rendit sur la place d'exercice, où, dans un moment de repos, l'officier navré s'entretenoit avec un groupe de ses camarades. M. d'Armentières les voit, descend de cheval, et va vers eux. Ils veulent regagner leurs rangs : il ordonne qu'ils restent. « Te voilà bien affecté, lui dit-il (il avoit l'habitude de tutoyer); n'est-ce pas à moi de l'être davantage, moi qui ai tort? Si tu l'exiges, j'oublie mon grade, et je suis prêt à te donner satisfaction; mais qu'y gagneras-tu ? Si je te donne un coup d'épée, chacun se f..... de toi; si tu m'en donnes un, il n'y a point de gloire à gagner avec un vieux penard qui se remue avec peine.... Crois-moi, sois bon garçon, agrée mes excuses, et viens dîner

avec moi. — L'officier touché ne put répondre que par une larme qui lui échappa.

Par quel contraste singulier est-ce que les meilleures ames ont si souvent une apparence de dureté, comme Rousseau et tant d'autres? et pourquoi les nations les plus polies sont-elles moins portées au sacrifice de soi-même en faveur de l'humanité souffrante? Ne seroit-ce pas que le simulacre d'une bonté factice étouffe la vraie, qu'une politesse extrême affoiblit, et que la générosité demande de la force? — Les plus excellentes ames que j'aie connues en tous pays tenoient un peu de la nature du *Bourru bienfaisant.*

DE LA MÉDISANCE.

Ce genre de conversation est malheureusement des plus familiers, et son influence des plus directes sur le bonheur particulier. Il y auroit souvent moins de barbarie à poignarder un homme qu'à prononcer un mot, qui, répété, renforcé, répandu, se transformera peu à peu en une calomnie atroce, et le perdra d'honneur pour toujours.

Le bien que nous disons d'autrui est presque toujours vrai : le mal est souvent faux, ou du moins exagéré. Ce dernier se répand avec une rapidité incroyable ; le premier ne filtre qu'avec lenteur à travers les obstacles de l'envie et de la méchanceté. Il est commun de trouver des personnes qui ne sont discrètes que sur les faits louables, comme il en est beaucoup d'autres qui sont si prudentes qu'elles n'osent ni obliger ni défendre un ami.

Les actions les plus dignes d'estime sont souvent envisagées sous un point de vue flétrissant, parce que le commun des hommes, ne pouvant juger des autres que par un secret retour sur leurs propres sentimens, ne peuvent imaginer des motifs plus généreux que ceux qui les dirigent eux-mêmes. De là vient qu'il est si rare d'entendre louer dignement, parce qu'il faut mériter soi-même beaucoup d'éloges pour savoir en donner à autrui.—C'est une excellente comparaison que celle de La Rochefoucauld, qui dit : « Que nos » actions ressemblent aux bouts-rimés, que chacun fait rap» porter à ce qui lui plait. »

Lorsque nous examinons les autres, c'est avec l'œil critique d'une maligne sévérité, rarement adoucie par la candeur de la bienveillance : mais lorsque nous nous jugeons nous-mêmes, c'est avec toute la douceur de la plus indulgente partialité. Nous regardons nos bonnes qualités à travers le microscope, et nos défauts à travers le diminutif.

Il n'est pas de mérite éminent, de caractère décidé, qui n'ait été mis en doute par quelques détracteurs. Euripide introduit dans ses tragédies un personnage qui accuse Hercule de lâcheté ; Socrate fut dénoncé comme un sacrilége et un corrupteur des mœurs ; Caton, comme un traître à la patrie ; Scipion, comme un malversateur des deniers publics ; et, de nos jours, nous voyons publiquement consigner Montesquieu, comme *un petit maître, un homme vain, un mauvais citoyen, ennemi de la saine morale et de toute religion* (1). Après de tels exemples, qui oseroit se plaindre? — On s'imagine que c'est une chose indifférente de critiquer à tort et à travers un grand auteur qui n'est plus, un bon ouvrage qui paroît, ou un honnête homme qui s'élève. On satisfait sans remords sa petite envie et sa vanité, sans penser que l'on combat par là tout le bien qu'ils peuvent faire, et qu'on s'érige en défenseur de l'oppression et de l'ignorance, contre l'équité et les lumières. — On peut prononcer assez superficiellement sur le mérite d'un ouvrage de goût, parce que le premier tact, à cet égard, vaut souvent mieux que le second. Mais décider avec promptitude un traité de profonds raisonnemens, c'est dire, en quelque manière, qu'on se croit capable de mieux voir au premier coup d'œil que l'auteur après plusieurs années d'étude, de comparaisons et de méditations. — Mais on est pour l'ordinaire encore moins considéré : on juge au hasard, par prévention ou sur des ouï-dire ; et *l'avez-vous lu ; ou le connoissez-vous?* seroient deux questions souvent des plus en place et des plus embarrassantes.

Les plus grands hommes furent toujours les plus exposés à la détraction : chacun se plait à ajouter quelques circonstances malignes ; chacun se plait à les croire facilement : il paroît si doux de se venger d'une insultante supériorité! — L'usage de la médisance ou de la calomnie est une des ressources les plus communes dans la conversation, pour plaire et intéresser. Qu'une société languisse, il n'y a qu'à jeter en l'air

(1) Observations sur l'Esprit des Lois.

quelques méchancetés bien déchirantes, elle se ranime aussitôt. Mais que celui qui a recours à ce moyen se rappelle que le proverbe suivant se rapporte aussi à la médisance : *On aime la trahison, et on méprise le traître.*

Il est peu de personnes intéressantes par leur emploi ou leur personnel, sur lesquelles il ne circule dans le public quelques douzaines de mauvais contes, qui tendent à les rendre ridicules ou haïssables.—Tel se croit aimé, respecté, estimé, qui ne passe que pour un fat, un sot, ou un fourbe. Chacun le croit, le répète; personne ne le dit à lui-même : il meurt sans l'avoir appris; et son illusion a contribué au bonheur de sa vie.—Tout homme en place devroit s'attacher quelque suivant, assez vrai, assez courageux pour l'instruire du point de vue sous lequel le public le considère. Que de maladresses cela sauveroit! que d'erreurs cela rectifieroit! et que de bonnes choses on pourroit dire à l'oreille de quelques souverains!

La réputation, en général, est cependant plutôt une affaire du hasard que du mérite. Ce n'est que le bruit dominant des clameurs publiques; mais dont la prépondérance ne prouve guère mieux la supériorité réelle, que la voix de celui qui crie le plus fort ne prouve qu'il a raison. C'est une espèce de loterie, où l'on ne peut gagner sans mise, où le plus grand nombre de billets acquis augmente celui des probabilités; mais ne peut jamais devenir une certitude complète, le gros lot pouvant également tomber à celui qui n'a qu'un degré de prétention équitable, comme à celui qui en possède vingt.— Je ne sais quel poète compare la renommée « à un spectre composé de bouches et d'oreilles sans » yeux, une fausse balance dans une main, et une trom- » pette discordante dans l'autre. »

On peut supposer, pour l'honneur de l'humanité, que ce plaisir secret qu'éprouvent tant de gens à dépriser leurs connoissances, est moins souvent le produit de l'envie ou de la méchanceté que de l'infortune. Il n'est point d'homme qui n'ait été lacéré par la calomnie : il en est peu qui n'aient, par momens, été tentés de se croire les êtres les plus mal-

heureux : ils trouvent un certain soulagement à voir qu'ils ne sont pas seuls à plaindre, qu'il y a des degrés inférieurs aux leurs, et que la réputation des autres n'est pas moins sous leur pouvoir que la leur.

Les grands dépendent à cet égard presque entièrement des petits. Un subalterne venoit de recevoir un service essentiel d'un de ses chefs, dont il ne savoit comment lui témoigner sa reconnoissance. Il étoit sans moyens relatifs, mais il avoit de l'esprit, et il connoissoit ses semblables : il réfléchit sur le caractère de son bienfaiteur, s'attacha à peindre ses côtés les plus avantageux, en termes assez spirituels, pour que nombre de gens fussent flattés de les répéter; puis, se répandant dans les cercles les plus nombreux, et amenant avec art l'occasion de parler de son protecteur, il lui donna, en retour de son bienfait, une augmentation d'amis et d'admirateurs. Cette manière de procéder est, avec moins de réflexion, plus commune qu'on ne le pense; mais celle qui cherche à se venger l'est encore davantage. — Le même homme avoit été indignement calomnié par une femme; il alla chez elle, et lui dit : Madame, je veux me venger; mais seulement après vous en avoir prévenue. Voilà tel mauvais conte que je vais répandre sur vous : il est assez méchant, et d'une tournure assez agréable pour faire fortune dans le monde. En effet, il circula avec la plus grande rapidité, et on le cite encore après dix ans, quoiqu'il n'y eût pas un mot de vrai.

Ne dire jamais du mal de personne est plutôt un principe de prudence que d'honnêteté. Il y a des occasions où c'est un devoir de démasquer le fourbe, ou de prévenir contre le méchant : mais c'est toujours une obligation réelle de faire valoir l'homme de mérite, et d'ajouter à son influence, en augmentant sa réputation. Il ne suffit pas d'éviter le mal, il faut encore faire le bien.

Le mensonge est inséparablement lié avec la calomnie : l'opinion générale considère le premier de ces vices comme honteux, le second comme infame : presque tous les autres trouvent des indulgens, ou de faux glorieux qui en font tro-

phée : mais ceux-ci, invariablement méprisés et désavoués, n'ont ni apologistes ni vanteurs : et cependant rien de plus commun dans nos mœurs que ces deux vices ; ou plus malheureusement quelques puissans ne dédaignent pas de s'en servir comme moyens politiques, et de donner par là un des exemples les plus dangereux. La vérité est la base de toute confiance publique et particulière : sans elle aucune société ne pourroit subsister.

Il est peu de réputations plus flatteuses que celle d'un homme vrai : elle en entraîne de plus essentielles. C'est beau lorsqu'on dit : je l'ai vu, je l'ai entendu, et que personne n'ose en douter. L'ancienne chevalerie attachoit une idée si injurieuse à un démenti, que le sang seul pouvoit en laver l'affront. Ce demi-préjugé, encore en vigueur dans quelques services, offre un contraste assez singulier. C'est qu'il n'est point de classe d'hommes à la fois plus et moins véridique que le militaire. Parlez de garnison, de galanterie, ou d'exploits guerriers, vous pouvez être à peu près sûr que les détails seront si partiaux, les ornemens si prodigués, qu'à peine on en apercevra le fond. — S'agit-il d'un témoignage essentiel, ou d'un engagement positif, c'est chez eux qu'on trouve communément le plus de véracité et d'exactitude. — La première partie du contraste n'est qu'un ridicule ; la seconde est une vertu : l'un provient de la vanité, l'autre naît du courage.

L'honneur a aussi attaché un tel prix à l'inviolabilité des promesses, qu'il fait souvent, comme dans les dettes du jeu, préférer un devoir de convention à un de probité. Cet usage, heureusement un peu suranné, supposoit une parole tacite de s'acquitter dans les vingt-quatre heures : il s'ensuivoit de fausses conséquences, mais qui partoient d'un principe solide. C'est que, pour juger la magnanimité fondamentale d'une nation, d'un chef, ou d'un particulier, il suffit presque de connoître le degré de fidélité qu'il observe dans ses engagemens.

Il est difficile dans la vie ordinaire de parler toujours vrai. La plaisanterie et l'agrément permettent quelques légers

écarts ; et on ne peut dire aussi souvent qu'on le pense : Monsieur, vous êtes un fripon : Madame, vous êtes une buse ; ces propos deviendroient trop communs. La politesse n'est qu'un mensonge presque continuel ; mais alors même la dignité personnelle doit lui prescrire des bornes.

On a répété souvent que, « dans les jugemens ordinaires, » on devroit imiter la circonspection des juges, qui ne pro- » noncent qu'après avoir écouté les deux parties et con- » fronté les témoins. » — Peu de choses sont aussi difficiles que de raconter un fait sans se jeter un peu d'un côté ou d'un autre, et il est encore plus rare d'en être informé avec exactitude sur un rapport étranger. Que devient la vérité lorsqu'elle passe par une centaine de bouches, dont chacune ajoute ou diminue ? Une seule circonstance, ignorée ou altérée, change les choses du tout au tout ; et, en général, *on dit* est la préface du mensonge.

A l'égard de soi-même, une trop grande sensibilité aux fausses imputations est un indice de foiblesse, et un des obstacles les plus communs au bonheur. Qu'importe, à la rigueur, ce que peuvent penser de nous ceux que nous ne voyons que peu ou point, lorsqu'il est toujours en notre pouvoir d'obliger les personnes de mérite avec lesquelles nous vivons, à en penser avantageusement ?

Voici un modèle de la manière dont on devroit envisager la médisance, dans la réponse de quatre grands hommes de l'antiquité, auxquels on disoit, en différens siècles, que l'on avoit mal parlé d'eux. — Platon répondit : je me conduirai de manière qu'on ne leur ajoutera pas foi. — Aristote : qu'ils me donnent encore des coups de bâton, pourvu que je n'y sois pas. — Épictète : ils ignorent mes autres vices ; car ils ne se seroient pas contentés de ne parler que de ceux-là. — Titus : si c'est par légèreté, j'y suis indifférent ; si c'est par méchanceté, je les plains ; s'ils ont raison, j'en suis reconnoissant ; s'ils ont tort, je leur pardonne.

DE L'AMITIÉ.

C'est un sentiment de préférence, produit par un rapport de caractères, ou quelquefois par un contraste animant, et soutenu par les douceurs du commerce. C'est un échange d'attachement, de complaisance, d'égards réciproques, de conseils dans l'embarras, de secours dans le besoin, de consolations dans les revers. L'amitié double l'existence, les forces, les lumières, l'appui. — Rien de plus doux que ce libre épanchement de pensées, d'opinions, de craintes et d'espoir, dans le sein d'un ami sûr et éclairé : les passions s'y calment, les idées prennent plus d'ordre, la raison s'y fortifie, les peines deviennent plus légères, et les plaisirs plus touchans. — On n'est presque dans le monde que ce que nos amis nous y font.

Aristote a défini l'amitié *une ame dans deux corps :* mais Marmontel l'a peinte d'une manière plus conforme à l'égoïsme et au relâchement de nos mœurs. « J'appelle amis » ceux qui aiment à me voir, qui, disposés à me pardonner » mes foiblesses, à les dissimuler aux yeux d'autrui, me » traitent absent avec ménagement, présent avec franchise, » et de pareils amis ne sont pas si rares. »

Notre ton de société est trop répandu pour favoriser ce sentiment. On a trop de connoissances superficielles pour sentir le besoin des liaisons intimes. On est libertin et volage en amitié comme en amour : ce n'est que dans la solitude ou dans le malheur, que ces passions, et surtout la première, acquièrent leur force naturelle. Il est facile, dans les deux, de faire des conquêtes, mais bien difficile de les conserver. On ne maintient un sentiment que par les mêmes moyens qui le firent naître, mais on se néglige peu à peu : au lieu que la politesse devroit adoucir la familiarité, prévenir

l'inattention, et ne jamais exiger comme un tribut les complaisances qu'on veut bien accorder.

On ne doit point se borner aux services essentiels; les petites prévenances sont d'un usage journalier, et il est certaines preuves indirectes d'attachement, auxquelles on est plus sensible qu'à d'autres plus marquées, parce qu'on peut moins les supposer d'être feintes, et qu'elles semblent plutôt échappées au sentiment que réfléchies par l'adresse, ou dictées par le devoir.

L'intimité découvre nécessairement une foule de petits défauts, sur lesquels elle doit jeter le voile de l'indulgence, en se rappelant les siens propres. C'est en supportant qu'on acquiert le droit d'être supporté. — Un autre devoir, que l'infamie seule dissout, c'est la discrétion sur les secrets confiés. Cette obligation n'est point détruite par la rupture, fût-elle suivie de la haine la plus méritée. — Il y a une autre discrétion, qui consiste à ne se permettre ni exiger plus qu'on ne se doit réciproquement : elle se sent mieux qu'elle ne se définit, et ses préceptes sont d'un genre si délicat qu'ils ne pourroient être compris par ceux dont le tact moral ne les devine pas.

Plus l'amitié est précieuse, plus son choix est important. On nous juge en partie sur nos liaisons : d'ailleurs, les maladies de l'ame sont aussi épidémiques que celles du corps. On prend peu à peu les opinions, les vices et les vertus de ceux qu'on fréquente habituellement. — On devient foible avec le lâche, dur avec le méchant, et désintéressé avec le magnanime. « Les mauvaises connoissances ne servent à » rien, tant qu'on les conserve, et nuisent lorsqu'on veut » y renoncer (1). » Est-on résolu à cette séparation? il faut amener les choses de loin, éviter l'éclat, persuader que ce sont elles qui vous quittent. — Les sots se brouillent, les gens sensés cessent de se voir.

Le choix de nos liaisons ne dépend pas toujours de notre arbitre. On se trouve souvent, par emploi, par naissance

(1) Dialogues socratiques.

et par parenté, lié à très-mauvaise compagnie. Il n'en est pas de plus dangereuse que celle des esprits faux ou méchans, sous l'autorité desquels on est obligé de vivre, et auxquels on est, par là même, plus intéressé à plaire. Leur exemple est presque irrésistible. Celui du prétendu bon ton est presque aussi dangereux, d'autant plus que le défaut de justesse et le hideux des principes, sont colorés des graces de l'esprit, et d'un air d'assurance qui en impose. On redoute en outre le ridicule dont on cherche à couvrir toute pensée qui n'est pas au ton du jour. — Les travers du vulgaire sont moins communicatifs : on les observe avec peu de prévention, de désir de plaire ou d'imiter. Nombre de personnes ne voient dans leurs inférieurs, soit de rang, soit d'esprit, que des pies qui jasent, des singes qui se répètent : leur caquet ou leurs grimaces ne laissent que peu d'impression. On peut les aimer et les mépriser, les servir et les plaindre, et souvent se croire seul au milieu de la foule.

Les classes qu'on fréquente devroient se varier. Un commerce continuel avec des supérieurs avilit à la longue, lorsque l'autorité, la dépendance, l'air de protection, ou pis encore, l'air de dédain de tout ce qui nous environne, concourt à nous abaisser : on devient poli, souple et agréable, mais foible, rampant, flatteur et ambitieux. — Le commerce avec nos égaux n'est pas assez soutenu par le désir de plaire, il fait tomber facilement dans la froideur, l'indolence, l'envie; et celui avec nos inférieurs rend tranchant, décisif, haut, impérieux : leur flatterie nous perd, l'orgueil nous égare, et l'habitude de dominer rend toute autre société difficile. — En outre, dans les rangs subalternes, quel que soit le mérite des individus qui les composent, il est rare que la dépendance, le manque de considération, de richesse et de pouvoir, n'aient, à la longue, un peu resserré leur génie, et plus ou moins avili leurs sentimens. Ils sont pour l'ordinaire timides, humbles, mesquins; et la sphère de leurs idées est presque aussi rétrécie que celle de leur position, toujours subordonnée à des calculs de ménagemens, d'économie et de subsistance. On trouve aussi moins chez eux cette

aménité de manières, cette noblesse de petits procédés, ces graces de l'esprit, et cette plaisanterie fine, dont les gens du monde savent relever tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils font, et par lesquels ils donnent aux riens mêmes une existence : riens charmans, qui, sans supporter l'épreuve de la raison, n'en répandent pas moins des fleurs sur la vie, et de la délicatesse sur la manière de sentir.

Variez donc vos connoissances; mais osez partout être vous-même : unissez, s'il se peut, le poli au simple, le flatteur au vrai, l'agréable au solide. Ne séparez point l'homme pensant de l'homme du monde : vous paroîtrez quelquefois singulier, peut-être ridicule : joignez-vous aux moqueurs, plaisantez sur vous-même, avouez comme foiblesse les effets de votre courage; dites aux autres qu'ils ont raison, et faites comme s'ils avoient tort : continuez, persistez; et, à la longue, on vous respectera.

Cette variété de liaisons doit s'étendre encore plus loin. La société de la nature n'est point concentrée entre personnes du même âge, du même rang, du même sexe; un opposé fait valoir l'autre, et tous s'y prêtent des secours et un lustre mutuels. Il faut des hommes et des femmes; des jeunes et des vieux; des supérieurs et des subalternes; des gens d'esprit et des imbécilles; des ignorans et des éclairés : et ne craignons pas de dire qu'il est des momens où les animaux mêmes sont une bonne compagnie. — De cette multitude de sentimens divers, de cette opposition d'images et de besoins réciproques, naissent une harmonie, une paix, un intérêt, qu'on trouve rarement dans des sociétés plus égales. Chaque âge, chaque capacité y prend naturellement le grade qui lui est dû, et le ton qui lui convient.

Il n'est point de ton de société plus sec et moins aimable que celui des villes où la coutume a prévalu que chaque âge ne fréquente que le sien, et où chaque coterie se voit sans mélange, depuis l'enfance jusqu'à la décrépitude. Sans autre changement que celui-là, on pourroit influer d'une manière bien directe sur l'augmentation de l'intelligence, des vertus sociales, et des douceurs de la vie. Plusieurs vices et ridi-

cules particuliers naissent de cet usage. On y voit des femmes faites n'avoir que des manières de petites filles, parce qu'elles n'ont jamais eu sous les yeux des exemples plus formés, ou du moins pas assez long-temps pour en contracter les bonnes habitudes. On y voit des hommes de trente ans avec un ton ricaneur et minutieux (1), qui convient tout au plus à quinze. Sans égards réciproques, ils ne savent ni écouter, ni parler, ni se taire : ils perdent les années qui devroient servir de préparation aux autres, dans l'indolence, le jeu ou la débauche. Ils fuient ou bâillent aux premiers mots d'une conversation sensée, et frémissent à l'idée de respect ou de contrainte qu'entraîne la présence de quelque vieillard respectable, ou de quelque chef d'état distingué, auprès desquels il y a toujours quelques bonnes choses à apprendre. — Comme ces sociétés n'en voient presque point d'autres, elles ne peuvent profiter des écarts et de l'exemple de celles qui les précédèrent; chacune est obligée de se former par elle-même : les erreurs, l'ignorance et les ridicules s'y perpétuent; mais ce qui est plus malheureux encore, c'est que l'ennui de l'uniformité, et l'envie qui naît d'une concurrence trop égale, dessèchent peu à peu l'imagination, aigrissent le sentiment, et portent à se détruire en secret. On y loue peu, on y médit souvent, et le mieux traité en réputation n'est point celui dont on fait le plus d'éloges, mais celui dont on dit le moins de mal. Au lieu que, dans les coteries les plus mélangées, les jugemens sont plus équitables : la différence d'âge étouffe la rivalité, et l'envie et son affreux cortége répandent moins leurs poisons. Que l'adolescent se lie avec l'âge mûr; que l'homme fait recherche le vieillard; que ce dernier ne dédaigne point la jeu-

(1) Ce ton subalterne peut devenir quelquefois celui des personnes du premier mérite. Lorsqu'elles voient qu'il n'est presque aucun moyen d'être appréciées sur les distinctions qui leur sont propres; lorsque, faites pour être aimées, estimées, elles n'obtiennent que froideur, dédain, médisance, elles s'ennuient à la longue de parler seules raison ou sentiment, sans être goûtées ni entendues; elles cherchent à se mettre à l'unisson, et figurent d'autant plus maladroitement, que le rôle qu'elles jouent leur est moins naturel; mais un regard d'estime ou d'amitié les rappelle à elles-mêmes.

nesse, et que tous préfèrent les plus vertueux. — « Es-tu » de l'ambre, disois-je à un morceau d'argile que j'avois ra- » massé dans un bain? Non, me répondit-il, je ne suis » qu'une terre vile; mais j'ai habité quelque temps avec la » rose (1). »

Chacun devroit, par sagesse et par prudence, s'attacher à quelque homme supérieur par son rang et ses lumières, se rendre digne de son amitié par son dévouement, de son estime par ses intentions, et de ses conseils par sa déférence. C'est s'approprier son habileté et son crédit, parce qu'au besoin ses pensées suppléent aux nôtres, et que les amis de nos amis deviennent un soutien personnel.

C'est surtout dans sa famille, ses camarades d'état, ou ses liaisons d'enfance, qu'on doit chercher des amis. La sympathie du sang, le commun des relations, l'égalité des devoirs, et le touchant d'anciens souvenirs, sont des liens de plus : mais on doit éviter toute concurrence d'intérêt, et s'il se peut tout service pécuniaire; ou lors même qu'on y est réduit, ne négliger aucune forme juridique, et agir avec plus d'exactitude qu'envers des étrangers. Ce précepte paroîtra dur; mais il est en général calculé sur notre nature, et rien n'est plus commun que des ruptures causées par l'omission contraire.

L'amitié la plus vraie, entre ames nobles, est celle qui a pour nœud le lien respectable des bienfaits et de la reconnoissance. La difficulté de témoigner la dernière est souvent un poids pénible; mais il est un acte qui est toujours en notre pouvoir, c'est celui d'ajouter quelques lauriers à la réputation de nos bienfaiteurs. — « Il n'est pas de personnes plus » reconnoissantes que celles qui ne permettent pas aisé- » ment qu'on les oblige. »

On peut suppléer au défaut d'amis par des amies. Cette liaison, sans avoir des ressources aussi vigoureuses, en offre d'autres plus touchantes. On n'aime jamais une femme comme l'on aime un homme; la différence de sexe y entre

(1) Saadi, cité par Voltaire.

toujours pour quelque chose : elle maintient les égards, et ajoute une certaine délicatesse, qu'on ne pourroit trouver sans ce motif de plus : dût-on même, par momens, y joindre quelques velléités, cela n'y gâte rien. — Un quart d'amour et trois quarts d'amitié composent l'attachement le plus heureux. C'est celui qui devroit subsister entre époux. On ne peut toujours être l'amant de sa femme; mais on peut la rendre digne d'être notre amie, et mériter soi-même d'être son ami.

Nous devons plus de services à nos parens, et plus d'affection à nos amis. Le hasard donne les uns, le sentiment procure les autres. La nature et les lois nous lient aux premiers : le choix et la raison nous attachent aux seconds : heureux qui peut unir les deux!

C'est un vieux mot peut-être exagéré, *qu'un ennemi fait plus de mal que vingt amis ne font de bien.* Il n'en est point de plus redoutable que le méchant spirituel. L'homme sans art sert souvent lors même qu'il cherche à nuire; mais le premier vous détruit lorsqu'il paroît vous servir. C'est lui qui sait envelopper la calomnie sous une phrase brillante, qu'un esprit ordinaire est flatté de répéter. C'est lui qui cache sa haine, étudie vos foibles, devine l'endroit sensible, fait naître ou saisit l'occasion, et frappe dans l'obscurité.... On sent les coups sans savoir d'où ils partent. On veut échapper aux rets, mais plus on se débat, plus les nœuds s'en resserrent..... Tel que l'araignée immobile au centre de son tissu, il attend que sa victime y donne d'elle-même, hâte la prise par de petites secousses, et ne paroît que lorsqu'elle est assurée. — Mais aussi l'homme d'un esprit sage est l'ami le plus utile. Il renferme souvent dans un seul conseil ou dans un mot adroit, les services les plus importans. C'est lui qui sait vous louer avec art, et vous ménager l'estime de ceux dont elle vous importe le plus. C'est lui qui ne craint pas de vous défendre, ni de hasarder ces mots hardis, et ces démarches courageuses, qui siéent si bien dans un tiers, et seroient déplacées chez vous-même. C'est lui qui veille en secret pour vous garantir de vos propres erreurs,

qui peut être froid dans votre fortune, mais redevient empressé dans vos revers, et dont le sourire paisible, ou les propos consolans, rafraîchissent votre cœur lorsqu'il brûle de regrets, d'ambition ou de vengeance.

On se plaint qu'il est peu d'amis : c'est qu'il y a peu de cœurs honnêtes, et que la vraie amitié ne peut subsister qu'entre eux. — Ce qu'elle pourroit offrir de plus sublime seroit l'union formée par le désir de se perfectionner, entre deux ames généreuses, qui, d'un commun accord, tendroient vers le plus grand des buts, s'avertiroient de leurs foiblesses, se féliciteroient sur leurs progrès, se renforceroient dans les obstacles, et seroient en tout temps, l'une pour l'autre, un surveillant, un guide, un aiguillon, un frein. Aucune jalousie ne les diviseroit : la gloire des talens fait des rivaux, le bonheur de la vertu ne fait que des émules. — Il ne seroit pas difficile de trouver pour cet objet des hommes dont les jugemens réciproques seroient rarement fautifs ; mais il est douteux qu'il en existe sur la terre deux qui reconnoîtroient toujours leurs vérités pour telles, et auroient la force de les entendre sans humeur. — Au reste, qui n'a pas le courage de vous déplaire ne vous est qu'imparfaitement attaché. — « Tu n'es » pas mon vrai ami, disoit un militaire à un autre, tu ne » m'as jamais averti d'un seul de mes défauts. »

L'amitié peut dégénérer en foiblesse, lorsqu'elle favorise l'intime aux dépens de l'étranger mieux méritant : mais lorsque cela concerne de grands intérêts, comme ceux du bien public, cette préférence devient un crime réel. — *Qu'on me nomme, disoit M. Necker, un parent, un ami auquel j'aie donné une place!* — Il est cependant un moyen d'allier ce que l'on doit à l'amitié avec ce que prescrit le premier des devoirs : c'est de choisir si bien ses liaisons, que l'intérêt de leur fortune soit toujours celui de la patrie.

DE LA DÉLICATESSE.

Si une étincelle de divinité nous anime, c'est dans la délicatesse que reluit son éclat le plus doux : elle offre un des traits les plus touchans de perfection humaine; mais son genre est si subtil, ses procédés si sentimentals, si variés, si imperceptibles, qu'ils échappent à la règle, à l'expression, ne peuvent être asservis aux préceptes, et se définissent mieux par l'exemple que par la parole. — On pourroit dire que c'est l'ame de notre ame, que l'amour, l'amitié, la bienveillance sont ses organes, et que le désintéressement en est si inséparable qu'on ne peut souvent les distinguer. — La délicatesse est la touche la plus légère du sentiment; la générosité en est l'effort le plus sublime. Le tendre coloris de la première, et le radieux de la seconde, se fondent l'un dans l'autre par des nuances graduelles, et l'accord de leurs rayons pénètre doucement, ranime et féconde le monde moral.

Comme un peintre ne peut rendre dans un paysage le scintillant de la lumière, le transparent de l'air, et encore moins la fraîcheur du zéphyr, le parfum de la rose, et le murmure du ruisseau; de même le style se refuse ici à l'image, et n'en peint tout au plus que quelques traits grossiers. — C'est tantôt un sacrifice de soi-même, qui se contente en secret de son propre suffrage, et se dérobe à la reconnoissance : — c'est une augmentation d'égards et de civilité envers un malheureux : — c'est le pardon d'une injure, ou sa vengeance par un bienfait; — une restriction de ses propres droits; — un mépris de l'apparence pour la réalité; — un respect pour soi-même, qui ne se permet pas, dans l'absence d'autrui, ce qu'on n'oseroit dire ou faire lorsqu'il est présent; — une fidélité de parole, indépendante de l'intérêt, et qui survit à l'amour, à l'amitié, à l'es-

time, et à la mort même ; — une continuation de bons procédés, d'égards, et même de confiance après une rupture : — c'est une prévenance si fine qu'elle ne peut être devinée que par celui qui en est l'objet; — une louange indirecte qui relève, dans un absent, les qualités d'une personne présente; — le refus d'un nouveau bienfait, parce qu'on sent le prix de la reconnoissance, et que, par attachement, on souffre de voir augmenter l'inégalité : — c'est le ménagement de l'amour-propre d'un ennemi, ou celui de la sensibilité d'un homme qu'on est forcé de perdre, et qui s'étend jusqu'à la manière de le détruire ; — une confiance sur des objets qui semblent n'en admettre aucune : — enfin, c'est un raffinement dans la volupté, une retenue modeste, ou un abandon sans réserve, et un désintéressement dans le plaisir, qui jouit mieux de celui qu'il donne que de celui qu'il reçoit.

La douceur, la modestie, l'amour et la vertu inspirent une fleur de sentiment, et une variété de petites attentions que tout l'esprit et l'usage du monde ne peuvent suggérer.— Disons, à l'honneur des femmes, qu'elles nous égalent souvent en dispositions généreuses, et nous surpassent en délicatesse : le suivi de leurs soins, et leur tact pour les petites choses, ne sont point à notre portée, comme le vaste de nos vues et les vigoureux élans de notre héroïsme ne sont point à la leur.

L'homme le plus généreux seroit nécessairement celui qui, aux plus grands motifs de se plaindre de ses semblables, joindroit les plus fortes dispositions à les servir et à s'immoler pour eux. — L'extrême misanthropie et le plus entier dévouement au bonheur général, ne sont point incompatibles. On peut, par bonté, se sacrifier pour ce qu'on méprise par expérience, ou même pour ce qu'on hait par ressentiment.

On pratique entre personnes éclairées, des délicatesses qui passeroient pour grossièretés dans le monde poli. On supprime les formalités d'usage, parce qu'on s'estime réciproquement peu sensible à ces démonstrations triviales. On

ne craint point de parler librement de quelques défectuosités personnelles, comme pauvreté, défaut de naissance, maladresse en petits talens, ou difformités corporelles. — Ces incivilités apparentes deviennent des éloges flatteurs, en ce qu'elles disent aux autres qu'on les croit au-dessus de ces bagatelles, et assez grands pour entendre toujours la vérité avec intérêt.

Il y a aussi une espèce de délicatesse qui tient de la fierté, et dont les actes seroient encore moins appréciés du vulgaire. L'exemple le plus frappant que l'histoire nous en offre, est celui de Scipion, qui, accusé en sénat d'avoir diverti les deniers publics, déchire le registre qui faisoit foi de son innocence, parce qu'il croit au-dessous de lui de se justifier.

La délicatesse s'étend sur les manières : les graces sont de sa suite. — Si on les décompose et qu'on en sépare l'artifice, on trouvera qu'elles ne sont point des agrémens de convention, mais l'extérieur des qualités aimables, ou le parfum du sentiment, si l'on peut s'exprimer ainsi. — Ces airs enfantins, cette élégance naïve, ce sourire si tendre, qui forment les traits les plus communs de la coquetterie, sont l'image de la candeur, de la simplicité, de l'innocence; — les petites afféteries jouent l'extrême sensibilité; — l'enjouement exprime le calme intérieur; — le ton naturel et aisé annonce l'honnête confiance d'une ame libre qui ne craint point d'être pénétrée, — et la douceur du regard, du maintien, du geste, peint celle des affections : — ainsi du reste.... Ce coup d'œil n'a fait une impression si vive, que parce qu'il supposoit un sentiment flatteur; ..... et en admirant cette démarche noble, ce port majestueux, ou ce petit pied, qui semble frémir en dansant, on en tire, sans s'en apercevoir, des conjectures sur le caractère, qui ne sont point entièrement fausses, quoique l'objet en soit si compliqué qu'il est très-facile de s'y méprendre.

Nos femmes avouent, sans le savoir, qu'une partie de la beauté de l'ame se répand sur les traits. — Un des grands secrets de toilette devroit être d'ennoblir et d'épurer ses sentimens. Les graces en deviendroient plus vraies, plus sé-

duisantes, parce que les raffinemens de l'art sont toujours grossiers en comparaison des attraits de la nature.

Les mêmes graces ne sont pas de tout âge : celles qui plaisent à vingt ans, déparent à quarante; et le même genre de délicatesse qui orne une femme, rend l'homme ridicule : son extérieur doit être mâle, simple, un peu grave, exprimant la force, la bonté et une raison réfléchie.

Voici quelques traits de vigueur délicate, dont le premier est peut-être équivoque; mais les suivans sont des plus positifs. Un mari avoit suivi l'intelligence de sa femme avec un homme de mérite, mais éperdument épris. Il savoit que le dernier degré d'intimité ne dépendoit peut-être que de la première occasion, et il étoit obligé de s'absenter pour plusieurs mois. Comment parer? Il va chez son rival, l'instruit de son départ, et ajoute : Je connois le sexe, il est foible; je connois mon cœur, une infidélité le navreroit. J'ai pensé que pour mon repos il falloit à ma femme un guide et un surveillant qui la dirige, la conseille, et la garde contre elle-même. Malgré les circonstances, c'est vous, Monsieur, que j'ose prier d'accepter cet emploi : daignez être mon ami comme vous êtes le sien, et préservez un honneur qui se confie au vôtre. — Il fut préservé. Le croira-t-on? oui; ils étoient Français et gens de lettres.

M. de C....., premier ministre, venoit d'être disgracié, et quoique aussi libéral qu'habile, il se vit, selon l'usage, abandonné de tous les courtisans. — Le colonel de S..... apprend que le duc exilé a ordre de se rendre dans ses terres. Il prend la poste, le devance, et, à son arrivée, c'est lui qui ouvre froidement la portière. — Faut-il s'en étonner? non; il étoit Suisse et militaire.

Un homme venoit d'en tuer un autre dans une rencontre : il se réfugie dans une maison voisine : le maître lui promet asile. On apporte le mort. C'est son fils unique; et il ne se croit point dispensé de tenir sa parole.

Un déserteur Bernois est repris par deux sergens qui regrettoient de faire leur devoir. On le garde à vue dans une chaumière. Il est obligé de sortir un instant, et prie ses

gardiens de l'accompagner..... Va seul, lui dirent-ils, nous nous fions bien à toi..... — Vous pouvez vous y fier, répondit-il. — Il sort ; la nuit est sombre, le bois est à quelques pas, il sera pendu dans trois jours ; ..... il rentre.

DU RIDICULE.

C'est une révoltante vérité, mais qui tient essentiellement à la connoissance de l'homme, qu'un des indices principaux de sa foiblesse et de sa méchanceté réside dans l'expression la plus commune de sa joie. — Chacun sait que le rire est une convulsion d'organes produite par le subit mouvement d'un plaisir inattendu : mais peu de gens remontent à sa source, en pénètrent les secrets motifs, et remarquent quelles en sont les occasions les plus ordinaires.

On rit rarement lorsqu'on ne rit pas par vanité, folie ou méchanceté. — Un sentiment noble, une pensée utile, une action louable ne peuvent produire cet effet, qui n'a rien de commun avec eux, pendant qu'il est presque toujours excité par une rapide impulsion d'orgueil, ou d'envie satisfaite. On peut l'unir à l'idée d'un génie malfaisant; mais on ne peut, avec bienséance, faire éclater une divinité : tout au plus on lui suppose un doux sourire. — Ce sont peut-être ces observations, vaguement senties, qui placèrent la gravité au rang des qualités les plus estimables chez divers peuples anciens et modernes.

La cause du rire est quelquefois innocente. C'est l'épanouissement d'une gaieté intérieure, qui cherche à se répandre, à plaire, à sentir et à animer. C'est le contraste d'une idée saillante, subtile, ou d'une découverte agréable, qui arrache l'ame à l'inaction, et fait naître ce plaisir attaché à l'exercice de toutes nos facultés pensantes et corporelles. C'est aussi une petite ostentation, qui veut feindre l'apparence du bonheur, et cacher son inquiétude secrète. Mais, pour l'ordinaire, c'est un mouvement d'amour-propre, une présomptueuse comparaison, un détour flatteur sur soi-même, et, plus malheureusement encore, une jouissance de méchanceté.

Le plaisir qui naît du simple ridicule part toujours d'un

principe déshonorant. C'est la joie produite par l'infériorité d'autrui sur des bagatelles qui ne sont en elles-mêmes ni bien ni mal : c'est l'image flatteuse de son abaissement, qui, au défaut de grandes choses, s'assouvit sur de petites. — Cette pitoyable manie, plus particulière à notre siècle qu'à aucun autre connu, blâme moins d'après la raison que d'après l'usage, plus sur les foiblesses que sur les vices, et prend la mode pour arbitre suprême. — Peu de choses sont plus vraiment absurdes que la manière dont elle s'exerce. Moyennant certains mots, prononcés d'un certain air, on jette un œil louche sur les objets les plus respectables. Par exemple, un esprit juste est-il un peu plus conséquent dans ses remarques, et plus précis dans son style, cela s'appelle un homme *sententieux*. Être un peu moins insipide qu'on ne l'est communément, dire de jolies ou de bonnes choses, c'est *faire des phrases*, ou *courir après l'esprit*. Avoir de la délicatesse, c'est *afficher le sentiment*. Oser agir en patriote, c'est *jouer le Romain*. Défendre l'innocence, c'est *faire le don Quichotte*; et, en général, penser fortement et noblement, c'est avoir *l'ame exaltée* et ne pas *connoître son monde*. — Toutes ces fausses épithètes, accompagnées d'un certain sourire moqueur, font impression sur les ames foibles, et maintiennent leur indolence. Ce genre de critique ressemble à celui d'un auteur moderne, qui, après avoir fortement argumenté contre l'antique précepte de débuter et de terminer chaque chapitre par quelque pensée saillante, a préféré de commencer, continuer et finir les siens par les choses les plus triviales.

Trop de penchant à exercer le ridicule prouve un esprit superficiel, vain ou méchant : et une trop grande timidité contre cet épouvantail des gens du monde détruit l'énergie, l'originalité, et nous rend de lâches copies de tout ce qui nous environne : elle asservit nos goûts, réprime nos talens, et enchaîne nos plaisirs. — Mais comme nos foiblesses mêmes produisent toujours quelque utilité, celle-ci forme un des premiers liens de dépendance réciproque, et sert à cimenter les parties discordantes du corps social.

Il faut distinguer le rire de la nature, du rire artificiel. Les grands s'en servent pour jouer l'insouciance, ou colorer leur ineptie : les femmes, pour coqueter, déployer leurs graces, ou montrer de belles dents. C'est aussi une flatterie indirecte, un intérêt apparent pour ce qu'on nous dit, un étalage de sensibilité, ou moins encore. — On peut tirer des conséquences assez exactes sur les caractères qu'il importe de connoître, d'après les occasions sur lesquelles s'exerce le rire vrai, d'autant plus que l'impulsion étant involontaire, elle est moins susceptible d'artifice. — Un lettré du seizième siècle poussoit cette remarque si loin, qu'il prétendoit reconnoître la différence des tempéramens à la voyelle finale du rire. Il distinguoit les hommes en *ha ha ha! hé hé hé! hi hi hi!* et *ho ho ho!* Un profond commentateur y joignit les *hou hou hou!* et conclut très-analogiquement qu'ils devoient tenir des inclinations du hibou. —J'ignore sous quelle classe il m'eût rangé, mon rire se terminant en *e* muet.

DE LA DÉCENCE.

Un des meilleurs préservatifs contre le ridicule est la décence. Sa définition même en prouve l'arbitraire et le vague de ses lois, en ce qu'elle n'est que *la conformité de nos actions extérieures avec les usages reçus*. Chaque peuple, chaque siècle, se forme à cet égard des notions différentes, et, là-dessus comme sur autre chose, se persuade que sa manière de voir est toujours la meilleure. Cette décence varie d'un pôle à l'autre, et au centre de l'Europe ne se ressemble pas. L'élégant le plus admiré de Paris seroit un des plus bafoués à Londres. En France, elle tient de la fadeur; en Espagne, du bigotisme; en Angleterre, de la rusticité; en Allemagne, du pédantisme; en Pologne, de la servitude; dans le Nord, du théâtral; et l'italienne, composée de toutes, seroit peut-être la plus réelle si elle étoit moins grimacière et n'exigeoit trop de circonspection.

Le respect pour le principal semble croître en raison du mépris pour les accessoires. On entre dans la chambre des communes anglaises en négligé du matin, cheveux retroussés, grand frac, chapeau rabattu, badine et bottes. J'ai vu un jeune membre qui sortoit d'une séance des plus importantes, et qui avoit probablement mal au pied, sauter sur une jambe en bas le grand escalier du palais de Westminster. Il n'avoit point l'air de croire qu'il fît quelque chose de singulier; et ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est qu'aucun des spectateurs ne parut y attacher une idée de ridicule. En effet, rien n'est plus simple que de se servir d'une seule jambe lorsqu'on n'a pas l'usage des deux. Mais, par une de ces contradictions dont on trouve tant d'exemples chez les peuples les plus sages, je vis, quelques jours après, à Charing-Crofs, un étranger hué, boué, et presque assommé, parce que sa parure étoit recherchée et son chapeau d'une

autre troussure que la commune. Quelques petits mouchets, une boucle nouvelle, et une couleur d'habit singulière, avoient suffi pour ameuter la foule dans le quartier le plus poli de la ville la plus distinguée du peuple le plus philosophique : ils avoient suffi pour lui faire manquer à l'hospitalité, à la justice, aux lois et à l'esprit d'indépendance qu'il affiche, et qu'il devroit aussi accorder à d'autres. O hommes! par quels misérables ressorts on vous met en mouvement, et que votre plus haute élévation est mêlée de petitesse!

Le cérémonial de la table anglaise est aussi du plus lourd pédantisme, et à d'autres égards d'une saleté révoltante. L'art de boire leurs santés peut être mis au rang des sciences abstraites. On change de couteau et de fourchette à chaque mets; mais on n'a point de serviette (1); on s'essuie à la nappe : on a peu de verres, et le funeste bocal de bière circule souvent à la ronde. Malheur au dernier! il ne lui parvient qu'après que chacun a lancé au fond du vase une haleine putride, ou laissé sur ses bords quelques miettes à demi mâchées, quelques fragmens de suppuration scorbutique, ou pis encore, quelques gouttes de salive mercurielle, qu'on est tenté de supposer faire partie de ces globules qui surnagent la liqueur. — Que l'on pardonne cette sale digression à un homme qui dîna souvent sans boire, parce qu'il ne put s'accoutumer à cet usage aussi dégoûtant que dangereux. — Celui des pots de chambre au dessert n'est guère plus agréable, et la licence anti-poétique, qui s'excuse en frappant du revers du doigt sur la table, l'est encore moins. C'est très-naturel, dit-on : cela est vrai; mais tout ce qui est naturel n'est pas aimable.

La propreté n'est pas simple préjugé, habitude ou affectation. Le dégoût est un préservatif inspiré par la nature pour nous éloigner machinalement d'une foule de choses dont les rapports ne peuvent s'allier avec les nôtres, ou qui

(1) Ceci ne concerne pas les maisons les mieux montées. Mais en aucun pays, ce qu'on appelle le bon ton ne distingue pas les usages nationaux, et ne peut être cité comme observation générale.

renferment un germe de putréfaction épidémique. — Tout ce qu'on appelle sale est presque malsain, et il est dangereux de combattre l'instinct de nos sens à cet égard. — Ce qui répugne bien fortement au goût est une espèce de poison, mais dont la dose modérée peut devenir plus utile par la fermentation qu'elle produit, comme le prouvent la plupart de nos médecines. — Ce qui offense l'odorat peut étouffer sous peu de minutes; et ce qui blesse l'œil, l'ouïe, le tact, irrite les nerfs, et en altère les fluides.

Les religions juive, mahométane, indienne et autres, ont érigé la propreté et de fréquentes ablutions en culte, parce que, outre son influence sur la santé et l'agrément, elles supposent de certains rapports entre le net du corps et celui de l'ame. — Asclépiade, célèbre médecin, prétendoit que le soin pour les dents contribuoit à la gaieté, par l'effet de la pureté de l'haleine sur les fibres du cerveau.

Une grande délicatesse sur tous les objets de ce genre est presqu'au rang des vertus pour les femmes : c'est le vrai fard de la beauté, le dédommagement de la laideur, le masque de la vieillesse, et la seule afféterie qui leur sied bien. L'extrême simplicité, jointe à l'extrême propreté, est le plus grand secret de toilette : c'est l'image de la candeur, l'emblème de la modestie, et l'indice du bon goût. — Si jamais je peins l'amour, disoit un homme délicat, je le pare d'une dormeuse bien blanche, d'une chemise bien fine; j'arme son carquois de cure-dents, sa main gauche d'un bandeau, sa droite d'une éponge.

Ce qu'on appelle bienséance chez les femmes, exige beaucoup de tact pour ne pas dégénérer quelquefois en impertinence. Le ton de hauteur qu'elles affectent envers nous, ces égards extrêmes qu'elles exigent, on ne sait souvent pourquoi, ce grand prix qu'elles attachent à des minuties, comme de rendre un salut, toucher leur main par hasard, tenir un propos obligeant, ou autres fadeurs de cette espèce : tout cela sont des petits airs de divinités qui rendent leur commerce aussi pénible pour elles qu'insipide pour nous, et qui, au lieu de prouver en faveur de l'innocence

d'une jeune personne, déposent contre elle : car il faut être doué de sens bien actifs, et avoir déjà bien profondément réfléchi sur la volupté, pour savoir que ces bagatelles y ont rapport. Une timide réserve, une honnête décence, sont sans doute un des premiers ornemens du beau sexe, comme une des premières sauvegardes de leur vertu : mais la nature ne s'exprime pas ainsi, et son langage diffère autant de cette affectation, que la pruderie de la naïveté.

L'homme le plus digne d'estime a besoin de se recommander par un extérieur décent, qui en impose au vulgaire de tout état. Tant de gens vous jugent sur votre air, vos gestes, votre parure, qu'il ne faut pas refuser leur considération à si bas prix. Cela prévient en votre faveur avant de vous connoître, et peut devenir une protection réelle. Mais on peut être persuadé de cette vérité, sans pouvoir s'en donner les avantages. — On voit fréquemment des hommes du mérite le plus vrai, être embarrassés dans un cercle brillant ; ne savoir où mettre leurs mains, chercher une attitude, ou balbutier une pensée qui refuse d'éclore. Cet embarras provient d'un fonds de modestie, ou de l'excès du désir de plaire, sans espoir de réussir. Il y a en outre divers états, comme les lois, le négoce, le clergé, qui sont destructifs des graces et de la vivacité d'imagination : celui des lettres ne leur est pas plus favorable. Le négligé de la vie sédentaire, l'immobile de l'attitude, le sérieux de la réflexion, la lenteur du raisonnement, donnent à la fois aux muscles une roideur et un relâchement qui leur font perdre cette activité, qui exprime et suit le rapide du sentiment. La distraction, l'insouciance, le mépris de l'usage, et la haine de la contrainte, s'y joignent et contribuent à former souvent, chez les hommes qui ont le plus de ressources en eux-mêmes, un extérieur peu avantageux (1). Ils ne devroient point négliger de connoître

(1) La plupart des savans les plus distingués de l'Europe se distinguent aussi par leur mauvaise façon. Un étranger qui va les voir, pense au premier abord : quoi ! n'est-ce que cela ? Il est presque surpris de ne leur trouver que deux yeux, un nez, une bouche, et souvent un corps détruit par les veilles, les chagrins et les passions fortes. Peu s'en faut qu'il ne s'étonne de ce qu'ils

les petits usages de l'étiquette : cela donne une assurance qu'on remplace difficilement, et qui prête aux maladresses mêmes un air de dignité.

Sans doute qu'un homme raisonnable se compromet en s'offensant de quelque négligence de formes ; mais il doit superficiellement s'y asservir lui-même, sans y attacher plus de prix qu'elles n'en méritent. Cette foule de puérilités, qui révoltent la raison, sont en partie prescrites par elle, en ce qu'elles adoucissent les mœurs du peuple, et maintiennent une apparence de respect réciproque. — Il est sans doute ridicule qu'un habit réglé soit plus décent qu'un frac, plus commode et qui sied mieux. Il l'est encore davantage, que n'étant le très-humble et le très-obéissant serviteur de personne, on le dise, l'écrive et le signe au bas de la lettre qu'on adresse à un faquin que l'on connoît à peine ; ou, pis encore, qu'on méprise sincèrement. Nos descendans riront de bon cœur de nos arlequinades : en attendant, il ne vaut pas la peine de disputer sur un son ou une grimace. Le cérémonial est un trafic d'air, dont l'achat coûte peu, et la vente rapporte beaucoup.

ne s'expriment que par des mots, et que les plus communes de leurs phrases ne surpassent pas les meilleures sentences de leurs meilleurs écrits.

DE L'ESPRIT.

Ce mot vague et commode, qu'on emploie à tout et à rien exclusivement, a moins une signification propre que relative : elle varie suivant ce qui précède ou ce qui suit : quelquefois on étend sa vaste domination à tout ce qui est du ressort du sentiment et de la pensée : plus souvent on restreint son empire à la seule élégance du style, ou au scintillant du jeu de mots. Cette dernière acception est la plus commune dans le monde poli, où l'esprit est principalement l'art de dire de jolies choses. L'homme du siècle qui en avoit le plus et qui en abusa davantage, en trace l'image suivante : « C'est » tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une allusion » fine : ici, l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens, » et qu'on laisse deviner dans l'autre : là, un rapport délicat » entre deux idées peu communes. C'est une métaphore » singulière. C'est une recherche de ce qu'un objet ne pré- » sente pas d'abord ; mais qui est en effet dans lui. C'est l'art » ou de réunir deux choses éloignées, ou de diviser deux » choses qui paroissent se joindre, ou de les opposer l'une à » l'autre. C'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la » laisser deviner... »

L'esprit n'est le plus souvent que l'abus de la raison : il se jette tout d'un côté, abandonne les autres, et le contrastant de l'image, joint à l'écart de dignité, produit le ridicule. Il en est de ses plaisirs comme de ceux des sens. On goûte d'abord le vrai, le simple, avec délices : peu à peu ils perdent le prix de la nouveauté, la sensation s'émousse, on raffine pour se ranimer ; on veut du singulier, du piquant, on se blase de plus en plus, et l'on tombe enfin dans les goûts les plus bizarres, ou même les plus monstrueux.

Notre ton de société le plus en vogue n'est peut-être pas aussi éloigné qu'on le pense de cette dépravation morale : du

moins semble-t-il que notre bel esprit n'est pas le bon : il est aussi éloigné de l'honnête que du vrai : il dénature tout, n'aspire qu'à l'éclat, et il n'est rien de respectable qu'il ne parvienne à placer sous un jour ridicule. —Toutes les nations avouent indirectement que ce ton léger, fleuri, pointilleux, n'est qu'un ton subalterne. Ce que nous avons dit du rire lui convient également, en ce que leurs meilleurs auteurs sacrés ou profanes, lorsqu'ils amènent un génie supérieur, ou une divinité sur la scène, les décorent d'une douce et importante gravité, d'un style vrai, précis, essentiel, quelquefois touchant ou pathétique ; mais jamais ricaneur ou plaisant.

Le subtil et l'agréable dans la conversation ne peuvent être une qualité commune, puisque la supériorité des uns est fondée sur l'infériorité des autres ; mais la nature, en refusant cette faveur équivoque au grand nombre, accorde ses plus précieuses à tous. Il n'est personne qui, bien organisé, n'ait de quoi être intègre, laborieux, bienfaisant ; personne qui ne puisse se distinguer plus ou moins dans quelque connoissance utile ; il suffit de le vouloir avec constance et courage : ce caractère, ce savoir passeront dans ses discours, et présenteront des sentimens, des observations essentielles, qui compenseront en solide ce qui pourra leur manquer en brillant. Une société composée d'hommes qui n'auroient que de l'esprit, ne pourroit absolument pas subsister ; au lieu que celle où il n'y auroit qu'un gros bon sens, de la simplicité et de la droiture, seroit probablement une des plus heureuses.

Rubens renvoyoit ses plus foibles écoliers à la miniature, qu'il appeloit le *désespoir du peintre*. On pourroit de même appeler l'esprit le désespoir, ou le pis-aller de la raison. Heureux qui peut les réunir! sans elle il n'est qu'un talent dangereux ; sans lui elle est trop austère ; et sans l'usage du monde les deux sont souvent en défaut. D'un heureux accord des trois dépendent les grands succès dans l'art de plaire.

Il est plus essentiel qu'on ne croit de se former une idée distincte de la différence réelle entre l'esprit et la raison. L'une a pour but l'utile, et l'autre l'agréable ; l'une est aussi

profonde qu'il est superficiel, aussi simple qu'il est recherché, aussi soutenue qu'il est capricieux, aussi circonspect qu'il est inconsidéré. — L'un s'élance par bonds, va, vient, sautille; l'autre, d'une marche égale, quelquefois rapide, suit une direction constante. — L'un est l'art de dire et de faire de jolies choses; l'autre est la science d'en dire et d'en faire de bonnes : son extérieur est un peu grave, parce que ses objets sont sérieux, qu'elle joint d'un coup d'œil l'avenir au présent, et contemple le fond de l'abîme, où il n'aperçoit que les fleurs de son bord. Elle est également propre à la société comme à la solitude : la sagesse est son apanage, la réflexion sa compagne, l'honnêteté son refrain, l'expérience son guide, le courage son aide, et la piété son refuge.

Mais dans un sens plus étendu, le vrai esprit n'est peut-être que la raison secondée par le goût, adoucie par la gaieté, et ornée par les graces.

CONSOLATIONS

POUR LES SOTS.

J'ai souvent été à portée de voir de grands hommes, de réfléchir sur les désavantages des lumières supérieures, et de remonter aux causes qui les font si communément échouer dans le monde, où l'on craint plus leur société qu'on ne la recherche.

Il leur manque d'abord, pour parvenir et plaire, un des premiers moyens, qui est le vœu constant de plaire et de parvenir. La connoissance des hommes les rend moins sensibles à leurs suffrages, et celle de la petitesse de la plupart des objets de leur cupidité les rend moins ardens dans leur poursuite; ou même, lorsqu'ils veulent s'y adonner, ils échouent par les mêmes raisons qui devoient en assurer le succès. — Cette flatterie qu'il méprisoit comme basse, cette civilité comme minutieuse, ce raisonnement comme trop commun, étoient cependant les seuls mobiles qui pouvoient faire impression sur une ame ordinaire, pendant que leur délicatesse n'est point sentie, que leurs procédés paroissent bizarres, et leurs pensées obscures. — Comme ils jugent en partie les autres par eux-mêmes, et qu'ils leur ressemblent peu, ils se trompent dans leurs motifs de persuasion, négligent les accessoires, et deviennent maladroits sur une foule de détails subalternes, qu'ils ne croient pas dignes de tant de soins, pendant qu'elles font l'étude du plus grand nombre. Cette maladresse ou cette ignorance de tiers ordre les rend ridicules, et fait douter de leur capacité. — Le jugement pour le vulgaire n'est que la raison sur les petites choses; et les hommes les plus souverainement éclairés et honnêtes ne sont, aux yeux des sots, et même des esprits médiocres, qu'une espèce de fous qu'ils admirent, craignent et méprisent à la fois : l'amour-propre exige absolument qu'ils les consi-

dèrent comme tels ; car ils ne les comprennent pas, et pensent et agissent d'une manière très-opposée à la leur. Point de milieu : ou il faut qu'ils reconnoissent la débilité de leur propre cerveau et la corruption de leur cœur, ou il faut qu'ils appellent exaltation et démence cette supériorité qui les accuse. En quoi ils ne sont souvent que trop favorisés par cette chaleur d'imagination, cette vive sensibilité, ces élans, ces écarts même, et ces accès fiévreux presque inséparables des passions fortes, sans lesquelles il n'est point de haute prééminence de génie, et avec lesquelles il est bien difficile de suivre pas à pas la marche lente et circonspecte d'une froide prudence. — Ce besoin d'agir, de penser, de sentir, de consommer, d'exercer ce superflu de vie et de force, lorsqu'il ne peut se porter vers des objets dignes de lui, qu'il ne peut prendre l'essor dans un espace trop étroit, ou qu'il se renferme dans l'intérieur, fermente, agite, consume, ou pis encore, tel que la foudre comprimée par l'épais nuage, brise enfin tous les obstacles, et produit ces explosions violentes qui bouleversent à la fois le centre d'où elles partent, et la circonférence où elles frappent. — Mais pour s'exprimer moins poétiquement, il y a des dangers et des peines particulièrement propres aux ames supérieures : leur hardiesse les expose davantage, leur tact de vérité et de justice se révolte, se déchire au son ou au spectacle presque continuel de raisonnemens sans pensées, et d'actions sans sentimens. Ils ne sont guère plus contens d'eux-mêmes, et l'immodestie dont on les accuse s'allie pour l'ordinaire avec un profond sentiment d'humilité sur l'espèce en général dont ils font partie. Plus on connoît, et mieux on sent combien il reste à connoître : plus l'univers se développe à nos yeux, et plus le monde paroît petit et méprisable : de là l'indifférence sur les objets de cupidité vulgaire, la vaste ambition, l'humeur, la misanthropie et la foule de singularités qu'on remarque chez un grand nombre. Leur physique n'est pas mieux avantagé : l'ame forte dans le corps humain ressemble à la liqueur spiritueuse renfermée dans un vase d'argile, qu'elle amollit et décompose peu à peu.

Si la fortune les emploie dans une position subalterne, ils peuvent y figurer très-médiocrement; parce que, plus faits pour commander que pour obéir, ils sont en effet déplacés, en raison inverse du célèbre adage : *Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.*

Ils déplaisent souvent dans la société, parce qu'elle leur déplait, ou qu'ils sont trop indifférens sur ce que l'on peut penser de leurs qualités aimables : elle n'est pour eux qu'un délassement, une récréation ; au lieu que l'oisif en fait son objet principal : ils peuvent même y être embarrassés, par la même raison qu'un vieillard a l'air gauche lorsqu'il se mêle à des jeux d'enfans. — On remarque chez eux des distractions désobligeantes, parce qu'il est assez simple qu'un homme qui réfléchit les trois quarts de la journée, ait encore l'air un peu occupé l'autre quart, et qu'il retourne souvent vers l'objet de sa méditation, sans pouvoir en être écarté par chaque bagatelle. — Sa manière de voir et de sentir est si différente de l'ordinaire que, s'il l'affichoit, elle ne seroit presque qu'une contradiction et un blâme continuels. Ce malheur de penser comme peu de gens, et l'opposition qu'il entraîne, deviennent un dégoût pour lui, et une insulte pour les autres; parce que ce contraste condamne leur jugement et que le premier des torts envers le plus grand nombre est de leur prouver qu'ils ont tort. — S'il s'anime, s'il se fâche dans quelque dissentiment, il a encore un désavantage que la victoire ne peut compenser : il blesse, déchire, transperce où l'impuissance du sot, avec le même but d'offenser, la même animosité, ne peut qu'effleurer, égratigner, et se sauve par là du ressentiment. — Ses écarts, ses bêtises (car qui est-ce qui n'en fait et n'en dit jamais?) sont plus remarquées, parce qu'elles sont moins familières, qu'on exige davantage de lui, et que d'ailleurs l'originalité et la force dont il marque jusqu'aux moindres choses, les rend plus saillantes. — Son esprit même nuit quelquefois à son esprit : on peut le trouver moins neuf, moins conséquent, parce que ses discours, ses actions se gravent dans la mémoire ; au lieu que l'homme borné paroît toujours neuf, tou-

jours d'accord; on ne s'aperçoit ni qu'il se répète, ni qu'il se contredit, car on ne se rappelle plus aujourd'hui ce qu'il a dit hier. — La conversation de ce dernier offre un attrait, une jouissance, que peu d'autres peuvent balancer, c'est celle de n'être point surpassée : il faut déjà être bien supérieur pour préférer le plaisir d'admirer à celui d'être admiré soi-même. On va voir un grand homme par curiosité, mais on cultive moins sa connoissance par penchant que par vanité ou intérêt; et si quelquefois on s'attache à lui, c'est plutôt par les qualités de son cœur que par celles de son esprit : aussi fait-il bien de voiler ce dernier, d'en rendre l'éclat plus doux, et de chercher à se faire aimer de ceux qu'il ne peut éclairer. L'amitié, ce présent des cieux, ce soutien de la vie, est donc un des bonheurs qu'il atteint le moins; et s'il brille parfois dans la société, ses jouissances les plus simples lui échappent.

Comme il est plus pénétrant, il embrasse plus de rapports, voit plus de défauts, devine plus de faussetés, jouit moins de l'illusion, entend plus d'inepties, parle sans être compris, accorde sans être saisi, exige à son tour plus qu'on ne peut lui donner; et, malgré son indulgence, il est plus mécontent des personnes et des choses. — Un homme qui s'entretient des meilleures pensées des sages de tous les temps, qui passe ses matinées avec les Marc-Aurèle, les Plutarque, Tacite, Montaigne, Leibnitz, Pope, et leurs semblables, ne peut s'empêcher le soir de trouver la conversation un peu insipide : elle ne l'anime pas davantage que ses sujets favoris ne plairoient au plus grand nombre : il est presque seul au milieu de la foule, ou s'il étale son savoir et ses sentimens, c'est comme s'il parloit anglais à qui n'entend que le bas-breton. — Plus il s'élève, et plus il se sépare du genre humain, plus il diminue le nombre de ses liaisons intéressantes. Il est même possible qu'il soit presque entièrement méconnu : on aperçoit ses foiblesses, ses ridicules; ils sont à la portée de tout le monde; mais pour apprécier le propre de ses lumières, il faudroit en avoir à peu près d'égales. — Comment communiquer une découverte algébrique à qui-

conque n'en connoît ni le but ni les signes? Comment Locke, placé chez des Tartares ou quelque autre peuple ignorant, auroit-il pu lui faire comprendre l'utilité de ses profondes recherches sur les modes simples et mixtes, sur l'identité, la diversité, les causes et l'effet, le nombre, l'expansion et nos idées complexes des substances? Combien en est-il, entre ses compatriotes mêmes, qui saisiroient d'abord sa vaste et lumineuse définition de la vérité? qui est, dit-il, *la conjonction ou la séparation des signes, suivant que les choses mêmes conviennent ou disconviennent entre elles.* — Mais, sans parler de ce genre abstrait, placez l'ame judicieuse, intrépide et honnête, au centre d'une société d'esprits superficiels, et d'ignobles égoïstes, où l'intérêt seul domine, où toutes les routes sont fermées au génie, et où les talens et le courage ne sont presque qu'un ridicule; cette même ame, faite pour donner l'impulsion aux autres, végétera sur ce sol aride, où elle manque d'aliment, et sera agitée par ces mêmes vertus auxquelles ses circonstances ne permettent pas de prendre l'essor. Tel fut un héros sous l'ancienne Rome, qui ne seroit qu'un moine sous la moderne.

La situation d'un homme de génie lié par état à des hommes très-ordinaires, est celle d'un excellent marcheur qui voyage avec d'autres qui ne se traînent que lourdement. Il faut qu'il prenne leur pas, ou qu'il s'en sépare : dès-lors sa démarche a quelque chose d'inquiet, de désuni, parce qu'elle lui est moins naturelle, et il se fatigue davantage. Mais s'il fait usage de ses forces, s'il essouffle ses compagnons ou les devance, il excite moins d'admiration que d'humeur et d'envie. — Ce dernier sentiment est inséparable de toute prééminence; c'est l'ombre de l'éclat des distinctions, qui se renforce à mesure que leur lumière devient plus vive. L'égal est blessé de la supériorité acquise; le supérieur de l'égal : l'un ne veut pas être dépassé, l'autre ne veut pas être joint, et tous deux se réunissent contre l'ennemi commun.

On redoute aussi la présence d'un homme pour lequel nos feintes cessent d'en être, qui lit dans notre cœur, pénètre nos plus secrets motifs, qui ne s'en laisse imposer ni par un

air de hauteur, ni par un ton de fausse capacité, ni par un brillant caquet, ni par la fausse monnoie d'une extrême politesse; qui méprise les injustices de notre ambition, sourit de notre vanité, estime plus un sentiment que vingt saillies, et prétend qu'il faut moins agir par fantaisie que par raison, et moins par intérêt que par équité. — Un homme pareil est réellement insupportable; et comme il nous enlève une grande partie de nos avantages, il n'est pas étonnant que nous rabaissions un peu les siens. — L'être le plus ennuyeux seroit celui qui nous surpasseroit en tout : il ne resteroit d'autres ressources auprès de lui que de l'écouter, s'instruire et l'imiter: l'orgueil s'offenseroit bientôt, l'envie naîtroit, la haine suivroit : ce qui semble enseigner que le plus grand effort de la capacité devroit être souvent de se cacher elle-même (1).

Les opinions particulières de l'homme éclairé peuvent aussi devenir des moins propres au bonheur. L'ame forte s'exerce volontiers à approfondir des objets que le vulgaire ne fait qu'effleurer, ou sur lesquels il n'a même aucune idée. Il est possible qu'il ait des doutes inquiétans où le public ne voit que certitude, ou qu'il ait des certitudes affligeantes où le commun n'a que des doutes. L'homme dont le génie et le courage osent s'enfoncer une fois dans le labyrinthe métaphysique, erre toute sa vie dans ses détours, sans pouvoir en trouver le centre, ou regagner l'issue : ou parvient-il à la dernière, renonce-t-il à ses recherches, il ne peut cependant oublier les sublimes fragmens, les vastes perspectives, les délicieuses ou glaçantes images qu'il n'entrevit qu'à demi,

(1) Sey nicht geschickt, man wird dich wenig hassen,
Weil dir dann jeder ähnlich ist;
Doch je geschickter du vor vielen andern bist,
Je mehr nimm dich in Acht, dich pralend sehn zu lassen.
Wahr ist's, man wird auf kurze Zeit
Von deinen Künsten rühmlich sprechen;
Doch traue nicht, bald kommt der Neid,
Und macht aus der Geschicklichkeit
Ein unvergebliches Verbrechen.

GELLERT.

dont il ne peut embrasser les rapports, et que sa raison l'assure cependant ne former qu'un même tout. Son ame s'élance encore par momens, et retombe sous le poids de la matière; c'est un reptile qui vole par artifice, un éclair qui frappe dans l'obscurité, et qui, l'instant d'après, ne la rend que plus profonde. Peu s'en faut qu'il ne se persuade que la recherche de la vérité et l'exercice de la vertu, ne soient pour l'homme un état contre nature, et cependant leur beauté le séduit, l'entraîne, parce qu'il cherche en vain quelque chose de mieux: la grandeur de ce qu'il a entrevu le dégoûte de ce qu'il voit; tout devient en comparaison petit et méprisable, et ce dégoût des choses mondaines est peut-être un pressentiment des jouissances plus relevées auxquelles il passera dans peu. — En attendant cet état probable, soyons persuadés qu'en intelligence comme en fortune, une honnête médiocrité est le rang le plus compatible avec le bonheur. Si l'évidence pouvoit jamais faire taire l'amour-propre; s'il étoit possible qu'il existât un homme qui pût sincèrement se persuader qu'il n'est qu'un sot, qu'il se console en pensant aux compensations que la nature lui accorde! Heureusement que la stupidité n'est pas un crime. Il y auroit trop de coupables. Enfin, qu'un coup d'œil sur l'histoire de tous les temps et l'exemple de plusieurs milliers de grands hommes, convainquent l'esprit borné ou médiocre que les avantages de la supériorité sont balancés par des dangers imminens qui lui sont propres, et qui attaquent également la fortune, la paix, la vie et l'honneur même. — Combien de martyrs de la vérité et du patriotisme; combien d'écrivains illustres, de philosophes sublimes, ou de citoyens généreux succombèrent sous les coups de l'ignorance, de l'envie, de la haine, de la calomnie et du despotisme; traînèrent des jours de douleur dans la misère, le mépris, le bannissement ou les fers! — Combien de Camilles et de Thémistocles furent honnis, flétris, chassés! Combien de Sénèques et de Socrates, de Colignis et de Barnevelds périrent sous le poignard de la superstition et de la tyrannie! assassinats d'autant plus atroces qu'ils empruntèrent tou-

jours le manteau de la justice, du patriotisme et de la religion.

Que l'ame courageuse, qui marche de près ou de loin sur ces traces sanglantes, épure bien ses motifs, consulte bien ses forces, et sache de bonne heure combien il est dangereux de vouloir s'élever au-dessus de ses égaux, d'arracher le masque à l'hypocrisie, et de combattre l'erreur ou les usurpations de l'ambitieux : mais s'il est certain de la générosité de ses vues et de la probabilité d'être utile; si sa grandeur d'ame ne répugne pas au danger, et qu'enfin il en soit la victime, soit d'une manière soit d'une autre, qu'il se console alors avec Phocion, que l'on conduisoit au supplice, et auquel un de ses amis crie : Quelles indignités les Athéniens vous font souffrir!... *Mais non pas inusitées*, répondit-il tranquillement : *ce fut le sort de tous les grands hommes de la Grèce*. Ajoutons : et presque de tous les pays.

DU BON TON.

Le peuple donne ce titre au ton fastueux. Dans une classe moins subalterne on en décore ce ton artificiel composé de pédantesques minuties, de graces affectées, d'exagérations absurdes, d'adulations serviles, de parures d'usage, et d'un jargon ricaneur, inventé par la vanité pour se distinguer du vulgaire au défaut de distinctions plus essentielles. On y joue un mépris souverain pour tout sentiment vigoureux, toute recherche profonde, toute connoissance utile. La mode est sa première science, et l'agréable est le seul objet qu'il daigne réfléchir. On y prouve par un sarcasme; on raisonne par le ridicule. L'égoïsme, la fatuité, l'inconséquence, l'irréligion, sont affichés par gens qui rougiroient d'être soupçonnés d'un mouvement pieux, ou d'une étude sensée. Comme on ne peut cependant étouffer toute notion de bienveillance, de probité et de courage, on remplace la première par la politesse, et les deux autres par de fausses idées du *point d'honneur*. On estime comme actions innocentes celles de négliger les devoirs de son état, de ravir le bien de ses créanciers, séduire la femme de son ami, opprimer ses inférieurs, abuser de son pouvoir, ou tuer un homme pour un mot équivoque; mais ce seroit une tache ineffaçable de ne pas se couper la gorge avec ses liaisons les plus intimes, si elles avoient légèrement offensé votre amour-propre.

Les préjugés du prétendu bon ton empoisonnent les consolations les plus naturelles. L'envie de cœurs blasés et dépravés, s'efforce de couvrir de ridicule les jouissances vraies dont ils ne sont plus susceptibles. L'attachement pour un époux, la tendresse pour ses enfans, l'esprit d'ordre, le goût de la retraite, ou le penchant à la bienfaisance, sont des vertus de petite bourgeoise, qu'une femme de mise n'ose presque avouer, ou qu'elle exerce clandestinement si son ame honnête les réclame.

Vivre toujours dans un ton pareil, c'est être étranger à la marche commune et aux sentimens et récréations les plus propres à l'humanité. Il n'est point de classe qui connoisse moins le monde que celle qu'on désigne sous le titre de *gens du monde*. Un de leurs préjugés est aussi de s'imaginer qu'ils jouent un rôle très-important dans la société en général, qu'ils semblent diriger à quelques égards par leur exemple. Mais en les imitant sur la parure et les révérences, il est aussi d'usage de les tourner en ridicule sur le reste. Nos égards pour eux ressemblent à notre politesse envers les femmes, que nous traitons avec un extérieur de soumission, et que nous rendons esclaves en effet; que nous amusons par des bagatelles, et que nous éloignons de tout objet important.

La nature punit ce faux bon ton du mépris qu'il fait de ses lois : elle lui sourit en public, mais se venge en secret par l'ennui, le dégoût et le poids de sa propre insuffisance; pendant qu'elle réserve ses plus douces faveurs pour ces êtres simples qui la prennent pour guide, l'encensent dans la retraite, ou dans de petites coteries choisies, et se passent volontiers des apparences, pourvu qu'ils jouissent d'une solide réalité. — Si nos femmes étoient moins répandues, elles auroient plus d'originalité dans le caractère; elles pourroient conserver cette naïveté, cette candeur qui seroient un danger dans le tumulte : elles seroient moins en proie à ces mécontentemens, ces inquiétudes, cette envie, cette rivalité qui les tourmentent dans un genre de vie pour lequel elles ne furent point faites : elles verroient plus patiemment le déclin de leurs charmes, et leurs jours s'écouleroient dans un cercle paisible d'occupations conformes à leur nature. — Les jeunes personnes s'établiroient aussi plus facilement; un homme ne craindroit pas de se ruiner le premier jour de ses noces, et d'entretenir sa femme à plus haut prix qu'une danseuse d'Opéra, sans avoir l'avantage d'en changer aussi souvent : il seroit moins déterminé dans son choix par l'avarice ou l'ambition que par son goût. Mais sous les mœurs actuelles, qu'est-ce qui pourroit l'engager à le suivre? Elle

vivra moins pour lui que pour d'autres ; il perdra sa liberté, son aisance, et peut-être son honneur, sans pouvoir les échanger contre une amie et les tranquilles douceurs domestiques. — Le ton froid, résolu, et stupidement sensé d'un lourd paysan suisse, est, aux yeux de la sagesse, moins éloigné du vrai bon ton que les airs sémillans, le geste théâtral, les propos alambiqués, les exclamations bruyantes, les rires forcés, les fades empressemens, la parure recherchée, les pointes, les calembours, et tout l'attirail dégoûtant d'un petit-maître français, d'autant plus ridicule qu'il trouve dans sa nation les meilleurs modèles d'un ton de noblesse, de culture d'agrémens, et de dignité.

Rien ne prouve mieux jusqu'à quel point les gens du monde sont à charge à eux-mêmes, que l'occupation triviale par laquelle ils cherchent sans cesse à s'oublier. Comment est-il possible qu'un amusement aussi enfantin que celui de mêler des cartes et d'en suivre les combinaisons monotones, ait pu devenir aussi général ? Il est ordinaire de trouver très-raisonnable ce qu'on fait habituellement ; mais, pour peu qu'on y réfléchisse, il est peu d'usages plus étonnans et plus absurdes que l'air d'importance avec lequel toute l'Europe polie consacre la partie la plus intéressante de ses journées à mélanger des piques et des carreaux. On ne pouvoit rien inventer de plus propre à dessécher l'esprit et le cœur. — Qu'un avare joue dans l'espoir du gain ; qu'un homme d'affaires cherche à couper quelquefois le sérieux de ses pensées par une occupation insipide ; ou qu'un mélancolique y puisse trouver l'oubli de lui-même, cela se comprend : mais que gens que le plaisir rassemble puissent y trouver chaque jour le plus grand des plaisirs, cela ne se comprend pas. — La vie de taverne, si méprisée des élégans, est à la rigueur plus raisonnable et plus délicate que celle d'un jeu continuel. Elle offre du moins un plaisir physique, et cet épanchement de conversation, que produit le vin, a quelque chose de franc et d'amical qui parle au cœur et fait naître la confiance. C'est derrière la jatte de punch, la pipe à la bouche, que se tiennent souvent les meilleures disser-

tations de l'Angleterre; et c'est au cabaret que nos ancêtres, qui valoient mieux que nous, régloient préliminairement les affaires d'état : leurs mâles défauts ne sont plus à notre portée, et leur courageuse rusticité conviendroit encore mieux à notre position que notre luxe subalterne, notre demi-savoir et nos raffinemens.

Le vrai bon ton, dans tout état, est celui d'une ame noble, d'un esprit cultivé, des manières douces, polies, prévenantes, des procédés délicats, une honnête indulgence envers les absens, une attention soutenue à ménager les présens, et même à les faire valoir. On y loue avec bonté; on y blâme avec circonspection; on n'exerce le ridicule que sur les vices. La fadeur, la contrainte et la folie en sont bannies. On n'est ni pesant ni frivole, ni bigot ni licencieux : on y mélange le savoir et l'ignorance, les graces et la raison, l'esprit et la bonhomie, le sentiment et la gaieté.

Un tact raffiné, un art profond changé en habitude, répandent autour de lui les fleurs de l'amabilité, et pratiquent sans étalage tous les préceptes des vertus sociales. On parle quand on veut, on se tait quand cela plait; et celui qui ne sait dire sait au moins écouter. La tristesse ne s'y confond point avec l'humeur, et les caprices mêmes se pardonnent. Le jeu n'est qu'une diversion peu fréquente, un pis-aller presque humiliant, jamais un besoin indispensable. — Une morale saine, une philosophie douce, colorent imperceptiblement jusqu'aux moindres discours, et leurs sujets les plus sublimes sont traités avec une aisance qui prouve qu'on les considère comme un des objets de conversation les plus naturels. Chacun soumet facilement son opinion; chacun respecte celle d'autrui; chacun apporte ses lumières dans la masse commune, et paroît s'oublier pour elle : cependant le personnel se joint quelquefois au général; on parle de soi sans craindre d'ennuyer; le ton de franchise prouve la confiance : l'embarras y trouve des conseils; le besoin, de l'appui; et l'infortune, des consolations.

Quelle différence entre ces sociétés d'amis et ces cercles brillans, où quarante femmes vont étaler leur parure, et

trente hommes leur oisiveté ! où, à travers le vernis de l'usage et les feints éclats de rire, on voit percer l'ennui et la gêne ; où toute conversation générale est impossible, où toute particulière est contrainte ; où... J'allois continuer, mais ce seul souvenir me fait bâiller,... m'étend..., m'endort... aussi profondément qu'une *petite-maîtresse* qui liroit mon ouvrage.

DE LA MODE.

Ce culte des gens du monde a la frivolité pour déesse; Paris est son temple, les caprices sont ses prêtres, les Français sont les vrais croyans; et nous autres, pauvres dupes, nous n'en sommes que les esclaves convertis, qui, sans réflexions, sans idées propres, suivons machinalement les lois arbitraires de cette fantasque divinité. — Nous échangeons nos richesses contre des colifichets, notre jugement contre du bel esprit, notre bonheur contre de l'éclat, notre énergie contre des graces. Nous sentons l'avilissement, nous frémissons sous le joug, et, misérables singes que nous sommes, nous n'avons pas le courage de le secouer!

Mais le comble du despotisme amène la délivrance. Tremblez, nos maîtres! il n'est point de milieu : ou épurez vos goûts, ou nous brisons nos chaînes. L'époque du *fichu* et du *pet-en-l'air* voit déjà ébranlé votre empire : le temps et les *cheveux à la reine* achevoient de ramener les esprits; mais le déluge de *merde d'oies*, de *caca dauphin* et de *boue de Paris*, dont vous inondâtes l'Europe, n'est pas encore écoulé : il croupit et fermente sourdement. On murmure du fond du cloaque; on crie à la tyrannie, on se rappelle sa dignité. Le désespoir touche à l'héroïsme : un seul éclair peut embraser le feu de la révolte, et nous touchons peut-être à quelque grande révolution. *Indépendance* sera la devise de nos bannières, *caca dauphin* notre cri de guerre, et *simplicité* notre mot de ralliement.

Aux époques d'un goût moins dépravé, il étoit permis d'admettre dans la conversation quelques légères nuances d'un voluptueux libertinage, qui, traitées délicatement, avoient le don d'intéresser le plus grand nombre par leurs rapports avec les penchans les plus naturels; mais la politesse excluoit sévèrement toute idée dégoûtante, dont l'image ternit toujours un peu la beauté, en rappelant ses foiblesses.

— Les femmes d'un certain âge savent parfaitement cela, et le licencieux de leurs propos à cet égard, n'a souvent pour but que d'humilier les jeunes personnes, en rapprochant la distance d'attraits dans un point de saleté commune.

Nos descendans auront de la peine à croire que dans le siècle *prétendu* le plus éclairé, le plus délicat, le plus poli, ce qu'on appelle le *bon ton* ait été réduit à chercher ses modèles et ses nuances dans les excrémens d'un des animaux les plus stupides, et qu'ayant toutes les variétés de la nature pour choix, il n'ait rien vu d'aussi gracieux, d'aussi sublime que de la *merde d'oie*. — Il est aussi digne d'être transmis à cette postérité, qu'un des principaux ornemens du sexe pudique fut un derrière postiche d'une dimension énorme : peut-être doutera-t-elle si, d'après les lois de la vraie bienséance, l'exhibition du vrai n'eût pas été plus décente que l'imposture d'un faux. —Il étoit assez plaisant de voir la pudeur de nos jeunes vierges combattre d'abord avec la mode, ne prononcer ces mots de *merde d'oie* et de *cul de Paris*, qu'avec un timide embarras, se rassurer peu à peu, les répéter ensuite avec une espèce d'étalage, comme glorieuses d'avoir osé franchir le pas, et finir par user de ces termes grossiers et de cette parure lascive, tout aussi indifféremment que des plus simples. Ces gradations offrent en abrégé l'histoire de l'opinion, qui peu à peu change les nouveautés en habitudes, et familiarise l'esprit avec les idées les plus révoltantes.

Malheureusement la mode ne se borne pas à la parure, à l'étiquette et au langage; elle s'étend jusqu'aux principes et aux actions. Lorsque la probité est surannée, ou les lumières trop communes, la vanité cherche à primer par son ignorance ou son égoïsme, et le public, imitateur des grands, se change peu à peu en sots et en fripons.—« L'homme le plus dange-
» reux dans nos mœurs (dit un auteur estimable) est celui
» qui est vicieux avec de la gaieté et des graces; il n'y a
» rien que cela ne fasse passer et n'empêche d'être odieux. »

Pourquoi tant d'êtres superficiels qui ne se distinguent que par la tournure d'une phrase, d'une boucle, ou d'un chiffon? pourquoi ne cherchent-ils point à se donner une

existence plus réelle? L'art, le goût, l'activité qu'ils mettent dans ces minuties, pourroient les servir plus glorieusement. — Comment, par exemple, dans une république, où il est si prouvé que la simplicité seroit un des meilleurs soutiens, comment n'est-il jamais entré dans les projets d'une de ces femmes qui sont faites pour donner le ton aux autres, de venir au secours des lois, de s'associer avec quelques amis et amies estimables pour allier le goût avec la simplicité, l'art avec la nature, éloigner la mode du luxe, et ramener le bon ton vers le ton raisonnable. De telles femmes deviendroient les soutiens des mœurs, de la liberté, de l'aisance, et seroient considérées comme les bienfaitrices de la patrie.

On a souvent recherché profondément les causes de cette prétendue supériorité de goût, qui a mis les Français en possession de dicter des lois à l'Europe sur tout ce qui est du ressort des graces et de la parure. Ces causes, très-abstraitement définies, paroissent se borner à une raison très-simple; c'est qu'étant, d'un commun accord, la nation qui traite le plus sérieusement ces bagatelles, elle doit s'en occuper davantage, et par conséquent faire plus de découvertes, et y porter des observations plus fines (1).

(1) Des circonstances locales, des rapports personnels, et d'autres motifs, peut-être mal calculés, m'ont engagé à prendre, dans les premières éditions de ce chapitre, un ton de mauvaise plaisanterie, que je voulois bien reconnoître pour tel lors même que je le laissois subsister. — Outre qu'il importe que *la mode*, un des premiers agens du luxe, soit considérée plus sévèrement en Suisse qu'en France, j'ai pour principe qu'un auteur doit savoir déterminer la critique la plus inévitable sur les objets subalternes, afin de sauver les plus essentiels, et certainement *la mode* étoit un des chapitres les moins importans. Je l'intitulois entre amis, *la queue du chien d'Alcibiade :* on sait dans quel but il la lui fit couper. Si l'on détaille le mécanisme de la réputation, l'on observera que les défauts d'un ouvrage contribuent souvent plus à sa célébrité et à son effet que ses parties les mieux traitées. Il y a un certain art à s'écarter de la règle pour être plus original : il en est un autre à émouvoir désagréablement, à faire crier, et à se servir de ses ennemis mêmes.

Un mérite très-supérieur à celui de peindre et définir la vertu, c'est celui de l'inspirer : et dans ce but il convient quelquefois d'être moins conséquent, pour mieux convaincre, et de flatter les goûts pour mieux diriger les passions. — L'œil menaçant de l'austérité resserre le cœur, au lieu que le sourire de l'indulgence l'épanouit et en facilite l'entrée. La plupart des hommes qui converseroient volontiers avec Épicure, refuseroient de disserter avec Socrate.

CONJECTURES

SUR LA PUDEUR.

Avant de me hasarder dans une dissertation aussi délicate, et qui sera même critiquée par nombre de personnes auxquelles elle ne déplaira pas, je prie le lecteur de bien distinguer lorsque je parle comme métaphysicien, politique ou moraliste. Sous le premier titre, j'analyse l'être et le sentiment, sans retour sur les devoirs; sous le second, je considère les rapports de l'homme en société, abstractivement soumis aux lois de la simple nature, et indépendamment de tout accessoire local; enfin, sous le troisième, je ramène les principes généraux vers les relations particulières, et les droits individuels, conformément aux usages, aux mœurs et aux constitutions déjà établies. — Particulièrement dans ce chapitre et le suivant, il sera indispensable de faire cette différence, et de ne pas confondre les moyens avec le but. — Une preuve certaine que ces fragmens isolés du tout seroient dangereux s'ils n'étoient envisagés que sous le point de vue moral, c'est que l'auteur n'en permettroit la lecture ni à sa fille ni à sa femme, qu'après avoir fortement appuyé sur ce prélude et sur la conclusion finale : mais, considérés métaphysiquement ou politiquement, d'ailleurs amenés par ce qui précède et rectifiés par ce qui suit, il semble que l'impression n'en peut être nuisible, même pour ceux qui, à la rigueur, ne devroient pas les lire.

On peut bien écrire un ouvrage pour tout le monde, mais non pas de certains chapitres. Les opinions, comme les devoirs, sont relatives. Le militaire ne peut penser comme le moine, ni l'homme d'état comme la jeune fille. La vertu leur est commune, mais chacun doit en considérer quelque partie sous d'autres faces. Le philosophe seul en saisit la cir-

conférence; il est de tous les états, de tous les temps, de tous les lieux; son ame, élancée au-dessus de l'atmosphère des préjugés, plane sur l'immense horizon de la vérité, qu'il modifie ensuite selon les rapports du petit coin où il reprend terre. Mais, lors même qu'il respecte l'instinct secret de la nature, ou quelques-uns de ces préjugés dont la conservation est presque devenue indispensable, il lui importe cependant de les apprécier et d'en connoître la source, la tendance et les ressorts.

Ce n'est qu'en poursuivant l'homme dans les derniers retranchemens de sa sensibilité, et remontant à l'origine de ses affections les plus délicates, qu'on parviendra à s'en former une idée distincte, et à le diriger au vrai, au juste. — Il y a en nous diverses impulsions naturelles, et dans la société plusieurs petits usages qu'on suit machinalement, sans remonter à leur cause et en calculer l'effet, et qui, malgré leur minutieux apparent, influent sur une foule de conséquences essentielles. La pudeur est de ce nombre. J'entends plus particulièrement celle qui frémit de laisser voir ce que l'usage ordonne de cacher, ou qui craint de nommer une action qu'elle ne craint pas de commettre. — Je le dis à regret, mais ce genre de pudeur n'est le plus souvent que l'effet de l'amour-propre, qui croit que la vue embellira moins que l'imagination, ou un détour plus agréable que le mot positif. — Ce raffinement de coquetterie en est aussi un de volupté. C'est un indice d'innocence, un obstacle de plus à vaincre, un sacrifice de plus à obtenir. Cet aiguillon au plaisir est sous d'autres modifications placé par la nature jusque dans les animaux mêmes, dont la femelle semble se refuser au moment où elle se donne. On en retrouve aussi des traces chez les imbécilles les plus complets. C'est un instinct qu'on ne doit pas étouffer, mais perfectionner, diriger, et dont l'excès peut devenir abus en ce qu'il produit par la timidité une certaine foiblesse d'ame, et que par ses entraves il rétrécit l'intelligence et nuit aux douceurs de la société, dont une des plus vraies est une honnête liberté entre les deux sexes. Il y a un juste milieu entre l'impudence

et la pruderie; si la première révolte, la seconde dégoûte, et l'extrême attention avec laquelle on éloigne nos jeunes personnes de certaines idées, paroît plus propre à exciter leur curiosité qu'à leur inspirer une retenue véritable. Du moins devroit-on les prévenir contre quelques détails de séduction, et ne pas laisser à un amant le soin de leur en présenter l'image sous le point de vue le plus favorable à ses desseins. Il n'est pas rare de perdre son innocence par innocence. De même, envers nos jeunes gens, une pédantesque réserve les jette dans le monde sans préservatif moral à cet égard. On ne leur parle jamais de ce qu'il leur importe si fort de connoître : on les abandonne sans guide à la fougue de leur tempérament, au danger de l'exemple et aux horreurs des suites. Ils sont pères avant d'avoir cessé d'être enfans; ou, pis encore, leur sang est corrompu avant d'avoir atteint toute sa force. La crainte de se découvrir diffère le secours, et le mal s'enracine de plus en plus. Qu'on ne se flatte pas que l'ignorance, dans laquelle on affecte de les entretenir, fasse taire la nature : il est possible qu'elle la modère dans une vie champêtre ou extrêmement retirée; mais, dans la licence des grandes villes, elle est des plus dangereuses. Point de milieu : ou il faut les instruire soi-même, en joignant l'image du danger à l'idée de la chose, ou il faut qu'ils soient instruits par les écarts de leur imagination, par les notions exagérées de leurs amis les plus libertins, ou par les séductions mêmes des suppôts de la débauche.

Les notions de pudeur ont varié à l'infini suivant les siècles et les climats. Divers peuples les plus policés consacrèrent des temples à la volupté. — Le culte de Vénus fut un des plus répandus. Dans les mystères d'Isis, les offrandes étoient portées par des vierges nues, qui commençoient cet office à treize ans, et le finissoient à leur mariage. — Chez les Romains, le dieu Priape étoit un ornement ordinaire de leurs jardins; l'image de son trait distinctif servoit aussi de bocal, ou, plus petit, se portoit en amulettes ou en reliques autour du cou, comme nos femmes portent leur

croix, et les jeunes dévotes immoloient quelquefois leur virginité à sa statue. On sait que Lycurgue, le plus profond des législateurs, institua des fêtes où les filles dansoient nues en place publique. Nous ignorons en partie ses motifs; mais il étoit trop conséquent pour n'en pas avoir eu des plus sagement calculés. Il vouloit probablement modérer l'amour pour renforcer l'énergie; il vouloit réprimer la vanité en découvrant l'artifice, et, ôtant aux deux sexes toute délicatesse superflue, les porter vers l'acquisition de qualités plus solides. Ce n'est point en voilant des femmes qu'il cherche à combattre l'excès du penchant qui énerve : il connoissoit trop les hommes pour donner dans de telles erreurs. C'est en remontant à la source et aux progrès des désirs; c'est en calmant l'imagination, et en séparant de la nature tous les prestiges de l'art, qu'il parvient à subjuguer l'une par l'autre.

L'expérience prouve que, chez les peuples qui sont naturellement nus, les sens sont plus tranquilles, mais que les passions sont plus constantes; parce que, dans les nôtres, il y entre beaucoup d'illusion. Les mécomptes à cet égard ont souvent des conséquences funestes. Un jeune homme qui se marie, n'a vu son amante qu'à travers l'aimable imposture d'une toilette étudiée, et les vapeurs d'une imagination fougueuse. Il ignore qu'il est peu de femmes qui ne cachent quelque défaut secret, et qu'il en est encore moins qui ne se donnent l'apparence de quelque charme qu'elles n'ont pas. Il est surpris et refroidi par la vérité : ce n'étoit point ce qu'il attendoit. C'est bien pis lorsque, après quelque temps, ces appas se flétrissent : il ne peut plus déguiser sa froideur : l'épouse se plaint, et elle a tort. S'il ne l'aimoit que pour sa beauté, pourquoi prétendre qu'il soit encore le même homme lorsqu'elle a cessé d'être la même femme, ou lorsqu'elle n'a jamais été ce qu'elle avoit eu l'art de paroître?

Lycurgue prévenoit en partie ces mécomptes par cette exposition publique, que Platon vouloit aussi introduire dans ses gymnastiques. — Sans vouloir les donner pour mo-

dèles, cet usage ne vous paroît si étrange que parce qu'il est si opposé aux modernes; et cette habitude, prise dès l'enfance, ne devoit pas plus alarmer leurs jeunes personnes que les nôtres ne le sont de montrer leur visage ou leur sein; ce qui, dans une partie de l'Asie et de l'Afrique, où elles sont toujours voilées, seroit le comble de l'impudence. Mais telle est la force de la coutume, que si une de nos femmes découvre un demi-pouce de plus, c'est-à-dire, qu'elle laisse entrevoir l'extrémité de sa gorge, qui est la partie la plus rarement belle, et, par conséquent, la moins séduisante, cela scandalise cependant le plus grand nombre. — Il y a peut-être plus d'impudicité à n'étaler que quelques-unes des plus belles parties du corps, et à tromper sur le contour des autres, qu'à exposer simplement le tout. Et, philosophiquement, il n'est pas plus malhonnête de montrer son pied que sa main, ses reins que sa poitrine, et sa cuisse que son bras.

Mais, dira-t-on, comment est-il possible que tant de peuples divers aient pu se réunir pour attacher de la honte à ce qui cesse d'en être une à l'examen? Cela provient de causes très-simples, et qui toutes tiennent à l'amour-propre. Les hommes ne sont pas toujours dans un état brillant : on voulut en cacher la rareté, peut-être aussi..... Les femmes, de leur côté, ont des momens critiques qui ne sont rien moins que séduisans. En outre, les maladies, les couches, les années, amènent une décadence qu'on dut chercher à masquer. On devint modeste par orgueil, par volupté, ou par envie. Les vieilles ne permirent point que les jeunes étalassent des charmes qui accusoient les leurs; elles éloignèrent en leur présence une conversation qui comparoit des images qui ne leur étoient pas favorables. Les jeunes mêmes ne voulurent pas qu'on traitât si familièrement des jouissances auxquelles, pour ne pas assez les connoître, elles attachoient trop de prix, et dont l'émotion qui en accompagne la seule idée pouvoit trahir leur sensibilité; d'ailleurs, le mystère ajoutant aux désirs, augmente par là même leur empire.

Une pudeur un peu leste n'exclut point une douce modestie, et une chasteté intacte. La plupart des femmes mariées perdent en partie la première, sans renoncer aux deux autres. Le passage est même si subit qu'il prouve que cette qualité est plus de convention qu'elle n'est dans la nature. — Les hommes les plus habitués à mettre cette pudeur à l'épreuve, savent aussi qu'à principes égaux, les plus belles femmes sont celles qui en ont le moins; par la même raison qu'on peut observer dans le monde que ce sont les plus beaux seins qui sont les moins couverts, et qu'à mesure que les appas déclinent le gaze s'épaissit.

Un des symptômes les moins équivoques des bonnes mœurs est la simplicité, et il est douteux si l'afféterie, qui se joint à notre décence, n'est pas aussi éloignée de la nature que l'usage de divers peuples qui négligent tous ces ménagemens, et ne craignent pas de nommer chaque chose par son nom. Les plus élégans auteurs des beaux temps de Rome, et plusieurs pères de l'Église connoissoient peu cette réserve; l'Ancien-Testament ne la respecte pas davantage; il renferme nombre de passages que notre pudeur ne permettroit pas de citer, quoique adoucis dans la traduction.

Il est incroyable combien ces bagatelles influent sur des choses importantes. Si l'extrême licence produit le désordre, l'excès de réserve produit la sécheresse, la dissimulation et la stupidité. C'est peut-être dans cette contrainte et ces entraves, qu'on a mises dans le langage entre les deux sexes, qu'il faut chercher une des causes de cette infériorité de raison chez nos femmes, comparée à la nôtre; distance qui est moins grande chez les peuples sauvages que chez les peuples civilisés, et moins dans nos classes subalternes que dans les supérieures. — L'éducation fait de la plupart de nos jeunes personnes de ridicules poupées, qui, croyant voir dans chaque homme un ennemi, sont toujours en défense, tremblent sans cesse de laisser échapper un mot ou un mouvement naturel, cachent tout ce qu'elles sentent, jouent tout ce qu'elles n'éprouvent pas, et font de leur vie une feinte continuelle. Leur ame, encore plus que leur corps, est

busquée, coussinée, cerclée, fardée, et, en général, si surchargée d'ornemens et si altérée dans ses formes, que l'on connoît à peine les primitives. On pourroit la comparer souvent à ces petits pieds des dames de la Chine, qui, à force de liens et de gêne, ne dépassent pas le mignon des pieds d'une fille de huit ans, mais dont elles ne peuvent plus se servir pour marcher pendant le reste de leur vie. Au reste, ce n'est point aux jeunes personnes à rectifier cette décence factice; elles doivent par modestie ne penser qu'avec le public, et leur bonheur, soumis à l'opinion, les oblige de s'y conformer.

Notre extrême retenue en paroles est d'invention moderne, et divers usages relatifs offrent des contradictions bizarres. Nos aïeules auroient été honteuses de mettre du rouge ou de montrer leur cou; mais elles étoient peu scrupuleuses sur les petites faveurs, se servoient de mots obscènes, et donnoient à leurs pâtisseries des formes très-lascives. — Les Contes de la reine de Navarre et les Essais de Montaigne prouvent que le bon ton de leur temps n'étoit pas celui de la pruderie. — Sous Louis XI, les hommes portoient des espèces de fourreaux de la forme la moins décente, et d'une grandeur exagérée. A la même époque, au rapport de Home, dans le jugement de Pâris, pièce de théâtre des plus en vogue, les trois déesses étoient représentées publiquement par trois femmes absolument nues. — De nos jours, il y a des luttes annuelles à Avignon, où les jeunes combattans ne sont couverts que d'un bandeau très-étroit, et sujet à se rompre, sans que cela empêche les femmes de premier rang d'être spectatrices. — A Rome, on voit dans un des corridors du palais du Vatican, des bas-reliefs et des fresques aussi lascifs que les estampes les plus licencieuses. Dans toute l'Italie, les statues sont entièrement nues, sans excepter souvent les anges dans les églises. — En France, le militaire et d'autres classes, à leur exemple, nomment entre hommes chaque chose par son nom, et une prude seroit souvent bien étonnée de la nouveauté des expressions, et de l'énergie sans fard avec laquelle on dépeint ses appas. — En Angleterre,

le premier des toasts, qui précède même celui du roi ou du parlement, est porté sans détour à la partie distinctive du sexe : c'est celui que chacun boit avec le plus d'empressement : et comme les femmes le savent, elles écoutent souvent à la porte pour se délecter de cet hommage rendu à un appas qu'elles possèdent toutes, et par lequel la plus laide en apparence l'emporteroit souvent sur la plus jolie.

Les stoïciens, les cyniques, d'autres sectes et divers peuples, méprisoient l'idée de honte attachée aux paroles. Pourquoi, disoient les premiers, prononceroit-on avec bienséance les noms des actions les plus basses, ou ceux des plus grands crimes, et regarderoit-on comme obscène de nommer quelque partie de notre corps, ou le premier vœu de la nature, et la source de notre existence ?.... Pourquoi, en effet, n'oseroit-on dire dans un mot ce qu'on ose faire entendre dans une phrase? Pourquoi un détour seroit-il plus honnête qu'une voie directe? Pourquoi nommer tous les charmes d'une femme, et non celui auquel tous les autres ont rapport?

Il seroit difficile de répondre bien directement, et avec quelque force, à ces oppositions. Mais, après avoir séparé le factice du vrai, le particulier du général, l'abusif de l'utile, lorsqu'il reste encore dans l'homme des impulsions secrètes, dont la raison ne peut ni définir le ressort, ni pénétrer le but, n'y auroit-il pas quelque probabilité que ces impulsions sont alors le résultat de nos facultés réunies, ou un instinct de la nature qui doit avoir ses causes finales, et dont il faut plus ou moins respecter la tendance? — Cette recherche eût été plus philosophiquement abstraite que le gros de notre chapitre; mais il est probable qu'elle eût moins intéressé et même moins instruit le lecteur. Concluons par dire que si l'honnêteté ne prescrivoit pas la pudeur, si elle n'étoit pas un instinct naturel, il faudroit l'inventer par politesse de mœurs, l'encenser par coquetterie et raffinement de volupté; mais pudeur n'est pas pruderie, et usage n'est pas excès.

DE LA CHASTETÉ.

Si le voile qui couvre les annales secrètes du public libertin pouvoit se déchirer tout-à-coup ; si le délire de l'imagination, les obscénités clandestines, les supplémens solitaires, ou les hérésies voluptueuses s'arrachoient à la fois de leur obscurité..... quel nouveau monde s'offriroit à nos regards!.... Quel étonnement!.... quelle confusion! — On rougiroit d'abord!.... on se rassureroit bientôt par la généralité;... puis on s'écrieroit d'un commun accord : O Ciel! que nous fûmes dupes, et encore plus hypocrites!

Il en est presque ainsi de tout dans le monde, où peu de choses sont ce qu'elles paroissent être. C'est une mauvaise farce tragi-comique, où tout est plâtré, masqué, joué; où les plus grands effets ont de misérables causes, et où les plus lâches motifs se décorent fastueusement des plus sages prétextes.

Il n'est point d'opinion sur laquelle les hommes aient été moins d'accord que celle qui concerne la chasteté : elle doit être dirigée suivant les climats, le caractère, les mœurs, la constitution et les lois civiles de chaque peuple. Pour tracer toutes les nuances de leurs différentes manières de voir à cet égard, il faudroit parcourir toutes les possibilités, toucher à tous les extrêmes. Quelques peuples, et diverses sectes, ont fait de l'acte de créer leur semblable un sacrifice public de religion, comme un témoignage de reconnoissance exercé dans le plus grand des bienfaits reçus. D'autres l'ont considéré comme une action coupable, en ce qu'elle propage une race de malheureux. D'autres encore, qui faisoient consister la vertu dans les mortifications, joignirent l'idée de crime au premier des plaisirs. — Mais, sans entrer dans toutes ces variétés, on peut observer que

les deux croyances les plus nombreuses, le catholicisme et le mahométisme, sont encore, de nos jours, en opposition directe à cet égard. L'une considère la continence comme une des premières perfections; l'autre admet le libertinage sans scrupule. L'une veut qu'on renonce aux femmes, ou qu'on s'en tienne à une; l'autre permet qu'on en ait autant qu'on en peut entretenir. La première voit dans une continence absolue la plus grande pureté; la seconde la place au rang des crimes. — On sait que chez les Juifs la loi n'étoit pas beaucoup plus sévère; qu'elle admettoit le concubinage; qu'il étoit usité qu'un jeune homme eût une esclave pour ses menus plaisirs, et que lors même qu'il prenoit une épouse, la première ne perdoit pas entièrement ses droits.

Nos exagérations sur cet objet, qui s'étendent aux regards, aux pensées, aux gestes, prirent leur origine dans la vie monacale. Lorsque la fainéantise, la retraite, les oraisons, le supplice de soi-même, et le célibat, remplacèrent les vraies vertus, l'amour-propre fut intéressé à relever tout ce qui pouvoit donner plus d'éclat à ce prétendu mérite. — D'ailleurs, en multipliant l'idée des crimes, le clergé multiplioit les liens de son pouvoir, et les branches de ses revenus.

Il paroît d'abord qu'il n'y a pas grand inconvénient à traiter avec trop de sévérité un écart contre l'ordre public, ou à élever une qualité quelconque au-dessus de sa valeur intrinsèque; mais cela corrompt le discernement, substitue de faux mérites aux vrais, fait négliger les devoirs les plus essentiels pour d'autres qui leur sont raisonnablement subordonnés, et bouleverse toute notion distincte de vice et de vertu. Qu'un seul chaînon de la liaison morale soit rompu, qu'une seule gradation soit déplacée, le reste devient confus; il n'est plus d'accord dans l'ensemble, plus de mesure exacte de justice et de probité, ni de délits et de peines, toujours en rapport exact avec le tort fait à la société.

Quelques ordres religieux ont poussé cette exagération à un point incroyable. Je me rappelle un jeune père de la Trappe qui, au lieu de dîner avec les autres, faisoit le tour

du réfectoire en se prosternant devant chacun, et baisant humblement la terre. Je demandai à l'hospitalier quel crime lui infligeoit cette pénitence? Il me dit qu'il s'étoit confessé d'avoir eu des désirs pendant la nuit. En ce cas, répondis-je, mon père, je n'aurois que huit jours à vivre parmi vous. Le bonhomme sourit, et parut à l'instant se reprocher son sourire. On lit, dans une vie de saint François d'Assise, que, pour réprimer les aiguillons de la chair, il se rouloit tout nu dans la neige, ou se jetoit dans un buisson d'épines. Ces pratiques, qui autrefois faisoient canoniser, ne meneroient de nos jours qu'aux Petites-Maisons. Nos saints modernes ont découvert pour se calmer des moyens plus sûrs et plus naturels.

Tout ce qui a rapport à cet objet comme juste ou injuste, utile ou dangereux, est des plus importans à fixer par les lois. Il ne suffit pas qu'elles servent à certains égards et ne nuisent pas à d'autres; mais il faut encore qu'elles assurent aux hommes le libre usage des plaisirs les plus naturels, autant qu'ils peuvent s'accorder avec l'intérêt général, et les préceptes d'une vraie religion : le bonheur n'est composé que de plaisir, et qui l'étouffe sans nécessité absolue est un oppresseur de la félicité publique. — On ne sait par quelle politique mal entendue on abandonne la juridiction de tout ce qui a rapport à ce genre à l'autorité ecclésiastique. Pourquoi le septième commandement seroit-il plus de leur ressort que le sixième? Il est dans la marche de l'esprit humain, et plus encore dans celle du clergé, que, pour étendre cette branche de leur pouvoir, ils en dénatureront l'objet, et le traiteront avec une sévérité fort au-dessus de ce que le bien de la société exigeroit. Si l'autorité souveraine ne veille en divers pays sur les consistoires, ils s'érigeront par degrés en petites inquisitions. Ils entrent déjà dans des détails purement domestiques : ils contraignent le culte public, et, par l'arbitraire de leurs formes, blessent la liberté.

La chasteté dans le célibat a pour gardien l'opinion, l'intérêt des parens et la prudence de l'individu; et la fidélité conjugale aura toujours deux défenseurs, qui dispenseront

les lois de s'en occuper trop directement : l'un est l'intérêt personnel de l'épouse, et l'autre la jalousie du mari. La facilité du divorce semble être un des freins qu'elles peuvent mettre au déréglement général, comme elle est une des premières protections accordées au bonheur particulier. Sans doute qu'il importe que le mariage soit un lien solide et respectable ; mais le rendre indissoluble, forcer deux êtres incompatibles à se désoler pendant toute leur vie, est peut-être un des abus les plus révoltans de l'état civil. L'exemple d'une séparation est moins dangereux pour les enfans, que celui d'un ménage où règnent la discorde, la haine et tous les maux à leur suite : et un peu plus de liberté dans ce lien augmenteroit probablement l'intérêt réciproque de se plaire.

La continence absolue, lorsqu'on l'envisage physiquement, est un état contre nature, qui semble vouloir qu'on fasse usage de tous ses dons. Au reste, il n'est point de faculté physique sur laquelle les hommes diffèrent autant : elle est moins proportionnelle à la vigueur qu'à la sensibilité. Les paysans, quoique plus robustes, nous sont inférieurs à cet égard, parce qu'ils sont moins susceptibles d'émotion, que le sentiment n'y entre que pour peu de chose, que leurs fibres ont plus de dureté, et que le continu de leurs travaux les prive d'une grande partie du tact.

Autant l'excès est dangereux, autant l'usage modéré est peut-être utile. On peut remarquer que, dans les pays où l'austérité à cet égard est extrême, l'énergie et les lumières semblent en souffrir. — Dans le particulier, ceux qui par état vivent dans une continence exacte, sont ordinairement timides, paresseux, durs, fantasques ; cette castration volontaire produit presque les mêmes effets que la véritable, et ôte, à presque tout ce qu'ils font, ce mâle, ce résolu qui décore si noblement les actions de l'homme. — Nos filles augmentent d'intelligence dès qu'elles se marient ; peut-être que le plaisir y contribue. — Nos vieilles vierges ont souvent quelque chose de particulier dans le caractère, et leur santé est en général moins robuste. — Les sanctuaires de la con-

tinence, les cloîtres ne sont que trop souvent ceux de la discorde, de la foiblesse et de l'ignorance. Enfin il est assez probable que le premier des penchans de la nature fut destiné à être exercé; que les deux sexes furent faits pour s'unir, et que l'homme en général doit faire usage de toutes ses facultés pour acquérir son entier développement. Du moins est-il certain qu'il y a des tempéramens si vifs, particulièrement dans notre sexe, que ce ne seroit qu'au détriment total de leur bonheur, de leur santé, et même de leur raison, qu'ils se voueroient à une exacte continence. Au reste, ce coup d'œil est plus métaphysique ou politique que moral. J'allois le supprimer; mais je me rappelle les statuts modernes du vieux monarque philosophe, et leurs effets dans ses états. On est bien fort dans ses conjectures lorsqu'on a un tel appui pour soi.

La chasteté est plus essentielle pour le beau sexe que pour le nôtre. Une fille s'expose à des regrets sans fin, son fruit à une humiliation injuste, et ses parens à une honte qui, fût-elle préjugé, n'en est pas moins pénible. — « La » femme infidèle fait encore plus, dit Rousseau. Elle man» que à la foi publique, dissout la famille, et brise tous les » liens de la nature. En donnant à l'homme des enfans qui » ne sont pas à lui, elle trahit les uns et les autres; elle » joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel désor» dre et quel crime ne tient pas à celui-là. S'il est un état » affreux au monde, c'est celui d'un malheureux père qui, » sans confiance en sa femme, n'ose se livrer aux plus doux » sentimens de son cœur, qui doute, en embrassant son » enfant, s'il n'embrasse pas celui d'un autre; le gage de » son déshonneur, le ravisseur des biens de ses propres » enfans. »

Ce malheur eût été peu sensible à un Lacédémonien, qui prioit des jeunes gens bien faits de lui créer une race bien constituée; ou à un Romain, qui prêtoit sa femme à son ami, ou qui en troquoit avec son voisin.

Mais, sans donner dans ces extrêmes, n'y auroit-il pas un milieu qui tînt plus l'équilibre entre nos devoirs et nos

foiblesses? Du moins est-il sûr que la fidélité rend l'union plus chère, parce qu'il est naturel de s'attacher davantage à l'objet dont on se permet seul d'attendre les sensations les plus douces, ou qui seul peut les recevoir de nous. Il est aussi tout naturel de préférer ses propres enfans à ceux des autres ; mais il semble qu'il ne devroit pas l'être moins d'avoir quelque indulgence pour les écarts de la passion la plus forte, et ne pas se croire en droit de mépriser toute sa vie une femme foible pour quelques instans d'oubli, qu'on amena souvent par les siens propres, ou par ses mauvais traitemens, et lesquels, lorsqu'ils n'ont pas de suite, et que l'amour est passé, blessent plus l'orgueil que la délicatesse. — Cette manière de voir est aussi propre à consoler le grand nombre d'époux qui ont besoin de l'être, qu'à rendre leurs femmes moins malheureuses, et à mieux faire sentir le prix de celles dont la conduite n'offrit jamais aucun doute.

Cette offense réelle, ce crime, que nous ne cherchons point à légitimer, a cependant encore un titre à l'indulgence qui lui est particulier, en ce que le mystère en diminue les torts, et que lorsqu'elle est ignorée, elle ne peine point celui qu'elle concerne. — Un autre titre plus fondé, est la difficulté de la vertu contraire. Il n'y eut peut-être point d'homme bien épris qui, pouvant vaincre, ne succombât : et il est peu de femmes qui, aimant, aimée, et bien attaquée, échappât à la séduction. La plupart de celles qui se récrient sur les foiblesses des autres n'ont aucune idée des moyens qu'on emploie pour les persuader : elles s'imaginent qu'on attaque toujours aussi gauchement que les héros de romans : elles ignorent qu'il y a nombre d'hommes auprès desquels les Lovelaces ne sont que des maladroits, et les Saint-Preux des écoliers.

Comme pour défendre une place il faut en connoître l'attaque, il semble qu'on devroit faire entrer dans les principes de nos jeunes filles quelques notions sur la marche du séducteur, dont le premier précepte doit être que, pour ne pas succomber au danger, il faut le fuir. — Car, sans quelque connoissance des moyens qu'on emploie pour les

perdre, sans avis salutaires, comment résisteront-elles à un homme qui, à la beauté des formes, à la vigueur de l'âge, à un caractère mâle, à un esprit insinuant, joint une profonde connoissance des femmes, et un entier pouvoir sur lui-même; qui cache ses vues pour les assurer, endort le soupçon, s'empare des alentours. . . . . .

. . . . . .

laisse comme échapper, par moment, un signe de tendresse, le révoque l'instant qui suit, et ne hasarde un aveu complet que lorsqu'il est sûr du retour; qui introduit peu à peu, avec une douce familiarité, le droit de tout dire, et les plaisirs touchans d'une aimable confiance; à l'homme qui est tour à tour ami et amant, esclave et despote, instructif et tendre; qui sait amuser lorsqu'il ne peut intéresser, intéresser lorsqu'il ne peut attendrir, en imposer par un ton de supériorité, flatter par un air de déférence, et disparoître au moment où on le voit avec le plus de plaisir; qui. . . .

. . . . . .

tourne en ridicule toute affection, démasque chaque feinte, sourit d'un scrupule, embarrasse par sa franchise, déconcerte par son mépris des bienséances, cite de grands exemples, ... joue le dédain, feint le délire; . . . . semble se rebuter par les refus, s'attendrir par les faveurs, ... ôte jusqu'au doute sur sa discrétion; . . . . . qui n'est point importun dans les momens de froideur, passionné dans ceux de tendresse, ne s'effraie point de la première résistance, se confie dans son art, réveille la nature, et, rebuté l'hiver, espère du printemps; enfin, l'homme qui cache sous une feinte timidité la plus grande hardiesse, qui se laisse repousser à dessein par un regard rigoureux, qu'on espère qui aura toujours le même pouvoir; . . . . . entreprend . . . . . étonne . . . . . et ne permet la réflexion que lorsque, déjà à vos pieds, sa convulsive langueur témoigne sa reconnoissance. . . . .

Non, qu'on ne se fasse pas illusion, un tel homme, dont

on n'ébauche ici que quelques traits grossiers, trouve peu de cruelles, et la finesse de sa marche est plus commune qu'on ne croit. On en substitue souvent d'autres plus adaptées aux circonstances, dont les succès sont plus prompts, contre la singularité desquelles une femme cherche en vain des modèles dans les romans, ou une défense dans ses principes. On bouleverse toutes ses idées, émeut toutes ses passions, entre-choque tous ses sentimens. On l'étourdit, l'endort, et la tendre victime ne peut comprendre à son réveil comment elle a pu passer si rapidement à une condescendance si peu prévue. D'autres fois, les gradations de sa défaite sont si insensibles, qu'elle atteint la dernière sans s'être presque aperçue d'avoir fait un seul pas bien hasardé. Je le répète, on peut m'en croire, il n'est pour une femme honnête nul moyen plus sûr d'éviter le danger que d'en fuir l'occasion, et de rompre toute intrigue dès le début, si elle ne veut être entraînée fort au-delà des mêmes bornes qu'elle auroit d'abord cru impossible de franchir.

Heureusement que ce n'est pas dans l'adolescence qu'on est le plus dangereux. Une marche fine et suivie est au-dessus de la présomption, de la fougue, et de l'inexpérience du jeune homme, qui est souvent séduit lui-même. — Il est encore dans cet art des artifices bien plus déliés, plus irrésistibles; mais, outre le danger de les indiquer, ils ne sont pas du ressort de notre sexe : il faut être femme pour les sentir, et avoir leur délicatesse pour les peindre. Ce n'est cependant qu'en leur découvrant les nôtres qu'on leur apprendra à les parer.

Les écarts de vertu en tout genre ont à peu près la même progression que la plus commune en volupté. Une jeune innocente se révolte d'abord contre une indécence, dont l'idée seule la fait frémir; mais cette image est si graduée, si répétée, qu'elle devient moins hideuse : elle cède enfin avec répugnance; la douleur combat le sentiment, et la crainte le plaisir. Chaque nouveauté la révolte, et ne s'obtient qu'avec peine; mais dans peu elle s'y habitue; sa complaisance n'a plus de bornes, sa pudeur n'a plus de voile.

Elle parvient à considérer comme une chose très-simple ce qui lui paroissoit d'abord si affreux. Elle va plus loin encore : elle raffine, invente, seconde, et va même quelquefois jusqu'à afficher le bonheur dont elle jouit, et tirer gloire d'une publicité dont l'idée seule l'eût d'abord mise au désespoir.

— De même, dans la plupart de nos foiblesses, les passions ressemblent au séducteur qui attaque, la raison à la pudeur qui résiste, et malheureusement elle n'est guère moins fragile. Rien n'est plus éloquent que l'homme qui cherche à se tromper lui-même.

Ce seroit ici l'endroit d'indiquer plus de préservatifs contre des sens trop inquiets ou les dangers d'une passion forte; mais la morale ne connoît malheureusement que quelques palliatifs momentanés, dont les principaux sont le travail, la sobriété, se lever matin, se refuser aux pensées, aux discours, aux lectures, et surtout aux regards voluptueux; *chi non mira, non sospira;* se rappeler souvent qu'un moment de plaisir peut se payer par des années de regrets, s'efforcer d'étouffer une passion dans sa naissance, en fuir l'objet, éviter la solitude, rechercher le commerce de femmes aussi aimables ou plus belles. Enfin, je ne sais si, porté à l'extrême et pour éviter de plus grands maux, on ne pourroit pas avoir recours à un libertinage honnête et raisonné, qui, d'accord avec la modération, la prudence et la probité, cherchât un remède contre l'amour, et contre des écarts qui pourroient troubler le reste de la vie. En fatiguant ses sens, on repose son cœur; . . . . . l'on se ménage un instant de froide raison, dont l'effort peut prévenir notre perte. — L'heure la plus propre à réfléchir sur le projet de conclure un mauvais mariage, de séduire une femme, ou d'enlever une fille, seroit peut-être celle où l'on sortiroit des bras d'une autre (1).

Avant de terminer ce chapitre, je dois honnêtement pré-

(1) On m'a assuré à Venise qu'il n'étoit pas rare qu'un père entretînt une fille à son fils, pour le préserver des dangers du libertinage, ou de ceux d'une passion forte.

venir mon lecteur que je viens de traiter les objets relatifs à ma foiblesse dominante, et qu'il est assez probable que l'égoïsme se mêle dans ma manière de voir. Je l'engage à se défier de mes conjectures, et à ne les admettre qu'après mûre réflexion. J'ai cherché à être vrai : je suis presque sûr d'avoir été sincère; mais quel homme est parfaitement équitable lorsqu'il juge sa propre cause!

VIE DOMESTIQUE.

Tout nous renvoie naturellement au centre de notre famille. C'est la première et la dernière des liaisons. On y naît, on y meurt : malheur à qui ne sait pas y vivre. Les maladies, les revers, la vieillesse nous y fixent. Plus on avance en âge, plus on en sent le besoin : plus on est raisonnable, et plus on en connoît le prix. C'est une société habituelle, une retraite simple, un asile contre les dégoûts du grand monde, et, imprudens que nous sommes! au lieu d'embellir, d'étendre, d'assurer ce paisible refuge, nous le salissons, nous le dévastons, et en rendons l'accès de plus en plus difficile.

Le trait le plus hideux de dépravation moderne est celui du mépris affecté envers les jouissances domestiques. Le prétendu bon ton étouffe la nature, et, voulant se mettre au-dessus d'elle, se place au-dessous. Malgré tous les sarcasmes d'ames mortes pour le vrai, pour le simple, et qui envient aux autres ce qu'elles ne peuvent plus goûter, les plaisirs intérieurs du ménage seront toujours la source la plus naturelle du bonheur. Mais telle est la loi sévère du destin, que les plus grandes jouissances coûtent le plus d'efforts pour les acquérir (1).

La continuelle observation sous laquelle on vit dans la vie privée, démasque nécessairement une foule de foiblesses qui diminuent l'estime de celui qui les découvre, et la con-

(1) Malheureusement pour le bonheur domestique, il ne suffit pas d'un seul mérite, il en faut deux. Un Socrate ne change point une Xantippe : le meilleur, le plus éclairé des hommes peut avoir la plus méchante, la plus sotte des femmes, et l'opposé. On peut même posséder réciproquement d'excellentes qualités, mais dont le genre contraste et produit la discorde. — Je suis peut-être l'Européen qui, dans mes longs voyages et par une suite d'autres circonstances, a vécu dans le plus grand nombre de ménages chez diverses nations : je frémis en pensant combien peu j'en ai trouvé d'heureux.

fiance de celui qui les étale. L'esprit comme le corps ne se montre en public qu'après avoir fait toilette ; au lieu que, dans le particulier, il cache difficilement ses rides, sa pâleur, et le flasque de ses formes. D'un côté, on a moins de dispositions à admirer ; de l'autre, moins d'espoir de l'être : et comme on ne se plait qu'auprès de ceux auxquels l'on croit plaire, la froideur, l'ennui, le dégoût, naissent peu à peu, et les bons procédés sont plus souvent le fruit de la réflexion ou du devoir que de l'amitié et de l'estime. — En considérant le petit nombre de mariages heureux, on seroit tenté de croire que la durée de cette union n'est point faite pour notre inconstance ; et cependant cette relation est la première des sociales, celle dont toutes les autres dérivent.

Une des causes les plus communes des unions mal assorties, est l'excès de luxe, qui, soumettant tous nos autres goûts, fait plutôt du mariage une spéculation de finance ou d'orgueil, qu'un lien de tendresse ou de rapports de caractères. L'argent, la vanité, le crédit, sont les objets essentiels ; la personne n'est qu'un accessoire. Le petit nombre de ceux qui ne considèrent que la dernière, et ne prennent pour guide qu'une passion passagère, sont encore moins heureux, parce que l'amour est moins stable dans ses vues que l'ambition. *La beauté passe, les écus restent,* est une maxime ignoble, mais qui est des plus conformes à la manière de penser du plus grand nombre, et dans laquelle l'homme le plus désintéressé est quelquefois contraint de rentrer malgré lui.

Encore ici, comme ailleurs, un juste milieu est le parti de la raison. Ne consulter que la fortune, c'est manquer de délicatesse, à moins qu'on ne s'immole au désir d'être utile : ne se déterminer que pour la personne, c'est manquer de prudence, et souvent sacrifier sa postérité, à laquelle on ne doit cependant, à la rigueur, qu'une bonne éducation, et le simple nécessaire. Oh ! si mon père, dit-on, avoit pris une autre femme ! Mais, si cela étoit, il eût produit d'autres êtres, et vous n'existeriez pas.

La beauté est peut-être dans le mariage plus à craindre

qu'à rechercher. On sait que la possession en diminue bientôt le prix. On s'expose en outre au goût du luxe, à la dissipation, aux principes romanesques, et aux préjugés de mode, qui, pour l'ordinaire, l'accompagnent : ou pis encore, à l'humeur qui succède à ses appas flétris. Épouser une bien belle femme, c'est s'en faire le gardien, s'entourer de piéges, et souvent préparer sa honte : c'est changer ses amis en rivaux, ses connoissances en envieux, et presque tout le sexe en ennemis ; car pour abaisser l'épouse elles calomnieront le mari. — Cette beauté est si courte qu'elle ne mérite pas d'aussi grands sacrifices. La première fleur d'innocence est cueillie dans un instant, et trois des attraits les plus séduisans d'une femme ne sont souvent pas à l'épreuve d'une seule couche. — Entre celle qui n'est que belle et celle qui n'est qu'aimable, la principale différence est que le triomphe de l'une commence où finit celui de l'autre.

La volupté n'est pas le principal lien des époux : il en est d'un genre plus délicat et plus solide, qui se fondent sur les qualités de l'esprit et du cœur, auxquelles il appartient seules de former des passions durables. Si les femmes entendoient leurs vrais intérêts, elles se ménageroient, pour l'âge où l'extérieur cesse de plaire, les ressources de la culture, l'empire de l'honnêteté, et le touchant des souvenirs heureux. L'amitié remplaceroit l'amour, l'estime suivroit l'adulation ; elles feroient respecter leurs rides, et rendroient leur vieillesse aimable.

Une considération essentielle pour ce pas important de la vie est le caractère de la famille dans laquelle on s'incorpore. On épouse un peu tous les parens ; et leurs bonnes ou mauvaises qualités influent plus ou moins sur le bonheur : d'ailleurs les dispositions morales d'une fille dépendent, encore plus que les nôtres, de l'exemple habituel.

L'égalité des conditions et des fortunes est aussi un des garans de paix domestique. Qui donne trop exige trop. Faire un mariage bien avantageux, c'est souvent passer un contrat d'esclavage. Cette disproportion de rang est surtout dangereuse pour les femmes, pour lesquelles il vaut mieux,

pour l'ordinaire, descendre que monter, et s'assurer l'empire de la reconnoissance que de s'exposer au repentir d'un homme, qui leur rappellera peut-être chaque jour qu'il les considère comme le principal obstacle de son ambition ou de son bien-être. — Le trait suivant peut être cité comme un exemple de sagesse dans la manière de voir à cet égard.

Un paysan suisse qui, conformément à l'usage, restoit dans son état malgré ses richesses, avoit une fille unique, qu'un homme de naissance crut digne de sa recherche. Il fit connoissance avec la famille, parvint à plaire, et finit par la demander en mariage. Je vous estime, répondit le père; et si je pouvois donner ma fille à un homme de votre qualité, je vous préférerois à tout autre; mais, sans connoître le monde, je le connois assez pour savoir qu'elle ne seroit pas heureuse. On n'oublieroit point qu'elle n'est qu'une paysanne; elle seroit sans cesse humiliée par vos parens, par le dégoût et l'embarras d'un genre de vie pour lequel elle ne fut point élevée. J'aime mieux qu'elle soit la première de son état que la dernière du vôtre. — Il instruisit sa fille du refus, et ajouta : Tu es, graces à Dieu, dans une position à n'avoir pas besoin de regarder à l'argent. Voilà Bentz (c'étoit son premier valet), qui est un brave garçon, robuste, intelligent, travailleur et pieux. Il fut presque élevé avec toi, t'arracha du feu dans ton enfance, t'a toujours aimée, t'a toujours servie. Il engraissa mes bœufs, laboura mes champs, rapporta fidèlement l'argent du marché; nos intérêts furent les siens, et il les connoît aussi bien que nous. Si tu m'en crois, tu le préféreras à tout autre : il n'oubliera jamais que tu fais sa fortune, et il cherchera chaque jour de sa vie à t'en témoigner sa reconnoissance. — Elzeli suivit l'avis de son père; elle épousa Bentz, et ne s'en repentit jamais.

La législation pourroit venir au secours de notre imprudence dans le choix important d'une compagne. Il suffiroit de statuer que les filles seront sans dot. Cette seule loi établie changeroit la face d'un état; l'éducation du sexe se perfectionneroit; les hommes rechercheroient davantage le

mérite, et ce mérite recherché se féconderoit par lui-même. Un penchant réciproque deviendroit le nœud de l'union : ce ne seroit plus un vil trafic d'intérêt, mais un doux échange de plaisirs et de secours réciproques. L'avarice étouffée préviendroit les regrets; les vertus des femmes animeroient les nôtres ; les enfans seroient plus vigoureux, plus chéris, plus soignés; le mariage trouveroit moins d'obstacles, la position seroit moins indécise, et toutes les sources de bonheur circuleroient avec plus de facilité. — Cette manière de voir n'est point neuve. Les dots furent prohibées par Lycurgue, par Solon; méconseillées par Platon, modérées par Moïse; et chez divers peuples où elles étoient en usage, les femmes mariées n'avoient cependant aucune part à l'héritage de leurs pères.

Le ton dominant des familles dépend presque toujours du chef, et lorsque le premier est peu estimable, on peut supposer que le second ne l'est pas davantage. Un père qui ne sait que se faire craindre et obéir, ignore les plus doux plaisirs de la vie. Un maître qui ne règne sur ses inférieurs ou ses domestiques que par l'autorité, n'a pas d'idée d'un service agréable; et un mari qui manque à sa femme se manque à lui-même : l'avilir c'est se préparer des humiliations futures, c'est se priver d'un appui, d'une société, d'une consolation toujours présente; s'en plaindre en public, c'est jeter un ridicule sur sa propre réputation : mais, au contraire, lui témoigner de l'attachement et de la confiance est un des moyens les plus sûrs pour l'engager à s'en rendre digne. — Quel ami plus vrai que celui qui, par état, par devoir, par religion, par intérêt, participe à tous nos biens, à tous nos maux; dont la destinée est pour toujours liée à la nôtre; pour lequel la communauté d'honneur, de richesse et de progéniture rend personnel tout ce qui nous est propre?... Estime, volupté, parentage, tout contribue à resserrer ce précieux lien, et nous pouvons négliger si souvent une telle amitié!

On peut juger en partie la manière dont un chef de famille se comporteroit dans un emploi public, par celle dont

il agit dans l'intérieur de son ménage. Il est assez probable que celui qui ne sait pas diriger quelques personnes, en dirigeroit encore plus mal quelques milliers. — Que quiconque ne peut exercer la bienveillance au loin, l'exerce du moins sur ses alentours : quand il n'auroit contribué qu'au bonheur bien direct d'un ou de quelques individus, il n'a point perdu le vrai usage de la vie. Un père qui n'auroit fait d'autre action louable que d'élever ses enfans à la probité, peut rendre compte avec une certaine assurance : il a rempli un de ses premiers devoirs envers la société; il participe à tout le bien qui sera produit par eux; il répare une partie de ses propres torts; il laisse sur la terre des représentans qui le remplacent, le justifient, auxquels il donna l'être, les mœurs, les lumières, la paix, et qui, après avoir fait l'honneur de sa vieillesse, feront la consolation de sa dernière heure.... Oui, qu'il meure avec tranquillité, s'il laisse une famille honnête.

De son côté, « l'enfant ne subsistant que par ses père et » mère, venant d'eux, leur devant tout, » doit aussi reconnoissance, attachement, soumission, et dans leur caducité, le retour des secours qu'il reçut dans sa jeunesse. Parvenu à l'âge de raison, il peut se déterminer par lui-même sur ce qui lui convient en propre : la subordination cesse avec le besoin; mais les autres rapports sont inaltérables. — Il ne dépend pas de nous d'éprouver un respect intérieur, parce qu'il n'est fondé que sur l'estime d'un mérite qu'on trouve rarement; mais il est toujours en notre pouvoir de témoigner de la déférence, des égards, de l'indulgence pour leurs foiblesses, et des procédés généreux. Les torts de nos père et mère sont pour l'ordinaire produits par l'ignorance, et leurs bienfaits par l'attachement, n'y en ayant point dans la nature d'aussi véritable.

Une de nos obligations les plus négligées est celle qui concerne nos domestiques. Leur bonheur nous est en partie confié, et nous sommes responsables de tout sentiment pénible que nous faisons naître chez eux sans nécessité absolue. — « On doit vivre avec eux (disent les Dialogues Socra-

» tiques) comme avec gens qui nous sont semblables par la » nature, et qui nous sont cependant subordonnés par l'or- » dre civil; qui sont propres à nous servir, et non à nous » donner des conseils. Ils sont hommes, ne l'oubliez point, » et l'humanité mérite toujours des égards et de l'affection. » Ainsi nul terme de mépris, nul dédain, nul trait de hau- » teur, nulle brusquerie. Parlez-leur honnêtement, prenez » soin d'eux, faites-leur du bien, reprenez-les avec douceur » et sans emportement. On se dégrade par la colère et les » injures. Écoutez-les et parlez-leur avec bonté sur les cho- » ses qui concernent leurs fonctions. Mais hors de là point » de conversation avec eux, nulle plaisanterie, nul badi- » nage, nulle licence. Soyez pour eux un bon maître, mais » ne soyez pas leur camarade. Ne commandez rien par ca- » price; que vos ordres paroissent toujours avoir pour but » une utilité réelle. Ils vous aimeront et vous respecteront » quand vous tiendrez ce juste milieu. » — On peut éten- dre ces mêmes règles, en y joignant quelques égards de plus, jusqu'aux procédés qu'on doit tenir envers tout autre inférieur.

L'HEUREUX MÉNAGE.

Celui d'Edmond et de Lucile, quoique d'un genre au-dessus de la portée commune, peut cependant servir de modèle à divers égards. — Le goût et la raison s'unirent dans son choix. Il avoit passé la fougue de la jeunesse, et conservoit toute la force de l'âge mûr. Revenu de l'illusion, l'éclat ne pouvoit plus le séduire ; ses penchans épurés le ramenoient au simple ; son cœur sensible réclamoit encore le besoin d'aimer et celui de l'être ; sa probité répugnoit aux séductions ; sa fierté aux petits soins, et sa délicatesse au libertinage. Il crut qu'il étoit temps de s'établir ; mais il cherchoit moins une amante qu'une compagne. Lucile lui parut propre à réunir les deux : elle n'étoit point encore ce qu'elle pouvoit être : mais elle possédoit les dispositions à le devenir. — Sans goût bien décidé pour Edmond, elle l'estimoit, joignoit de la douceur, de la bonté, et assez de raison pour le comprendre : il n'en falloit pas plus, le reste devoit être son ouvrage. — Il se proposa sans passion, fut accepté sans répugnance, cacha une partie de sa tendresse, et la mit plus en procédés qu'en discours. Jamais ses soins les plus empressés n'eurent rien de fade ou de rampant : c'étoit de l'amitié, des désirs, des égards, non de la soumission. Il prit d'abord le ton qu'il vouloit toujours conserver, et alliant l'énergie avec une politesse soutenue, il décoroit l'une par l'autre.

L'excès de la basse complaisance peut flatter la vanité d'une femme, mais elle méprise tôt ou tard celui qui la lui accorde. Elle sent malgré elle la supériorité du sexe protecteur de l'autre, et aime trouver des motifs qui l'en persuadent davantage. Si elle domine, son état déplacé est celui d'une indécision et d'une inquiétude continuelles. Au contraire, quoi de plus doux pour une épouse que de sentir

dans l'homme auquel elle est liée pour toujours, un conseil, un soutien, un défenseur, un guide!

Lucile étoit d'abord, comme la plupart des jeunes personnes, vaine, légère, inconséquente, et ne croyant rien être de tout cela; plus spirituelle que sensée, plus agréable que solide; pensant peu, sentant beaucoup; se laissant moins diriger par la réflexion que par ses goûts, l'humeur, l'exemple ou la mode; n'ayant d'expérience que celle des romans, et ne voyant le monde qu'à travers les prestiges d'une imagination échauffée, ou d'après les erreurs d'un faux respect pour l'usage. Elle savoit saisir un sentiment délicat, elle apprécioit un mot subtil; mais une pensée forte lui échappoit. Ses intentions étoient pures, mais il lui manquoit les lumières et la force nécessaires pour les effectuer : elle étoit incapable d'une impression soutenue, encore plus d'une résolution courageuse, ou d'un projet suivi.

Edmond chercha d'abord à former son intelligence : sans pédantisme il joignit le titre d'instituteur à celui d'ami et d'amant. Chaque jour une heure ou deux furent consacrées à l'étude, dont il n'offroit que les fleurs et arrachoit les épines. Il n'en vouloit pas faire une savante; mais elle acquit assez de connoissances pour apprendre à les estimer, et pour jouir de celles de son époux. Tout en secondant ses plaisirs et souriant à ses jeux de vanité, il leur donnoit insensiblement une direction plus solide. Il mélangeoit la gaieté de réflexions sérieuses, de traits intéressans, et la familiarisoit peu à peu avec ces principes fondamentaux, qui rallient les idées, épurent le jugement, et présentent les objets sous leur vrai point de vue. Leurs entretiens devinrent aussi variés que le vaste champ des connoissances humaines. Souvent un fait imprévu, ou un usage singulier, servit d'occasion pour comparer les coutumes des divers peuples, des divers siècles, et en combattre les préjugés. Une promenade initioit Lucile dans les mystères de la nature : elle n'en avoit vu que les effets, elle en admira les causes, et chaque pas lui offrit de nouveaux miracles. Une belle soirée élançoit son imagination à travers les vastes ré-

gions du firmament, et avec le secours de son guide, elle déchiffroit dans cette immensité les caractères lumineux dont le grand auteur inscrivit les preuves de son existence... Un nouvel univers naquit sous son œil dessillé; sa raison s'affermit, son cœur se développa, ses jouissances devinrent plus délicates, ses vœux plus sublimes, ses devoirs se changèrent en plaisirs, et son cœur battit doucement sous les tendres émotions de la bienfaisance... Elle éprouva dans peu, auprès de ses compagnes, l'ascendant des lumières, et n'en devint que plus douce et plus modeste : elle parvint aussi à distinguer un fat d'un homme raisonnable, un esprit faux d'un vrai, et une ame foible d'une vigoureuse. Sans négliger son sexe, elle préféra le nôtre; les amis de son époux devinrent les siens, et leur manière de voir et de penser fut bientôt aussi d'accord que celle de sentir. Quelle base plus sûre d'une union durable ! Pour l'affermir encore, Edmond possédoit une qualité précieuse. Jamais homme n'exigea moins des femmes : il les avoit trop connues pour en attendre beaucoup : ce principe amenoit l'indulgence, et cette dernière la paix. C'est un des avantages qui dédommagent ordinairement l'épouse d'un mari qui a beaucoup vécu. — Un jeune adolescent sans expérience se représente une femme comme une espèce de divinité : il lui suppose une réunion de vertus et de beautés que la nature ne comporte point. Revenu de l'ivresse de la première jouissance, il s'étonne de n'avoir point trouvé ce qu'il attendoit, et, fût-elle la première de son sexe, il s'imagine qu'une autre l'eût rendu plus heureux. Il accuse en secret l'objet de son choix, lorsqu'il n'a à se plaindre que de ses propres exagérations.

Edmond n'a point cessé de rendre à sa compagne les soins les plus assidus. Après plusieurs années de mariage, il en a encore des faveurs précieuses à attendre : mais elles sont d'un genre peu recherché. Il s'agit d'obtenir, ou qu'elle s'efforce de se défaire de quelque défaut, ou d'acquérir un talent, d'étendre une vertu, ou de donner son consentement pour quelque procédé généreux. Un amant n'est pas plus

attentif à plaire à l'objet qu'il veut séduire, qu'Edmond ne l'est envers celle qu'il veut perfectionner. — Au ton d'égards et de politesse qui règne entre eux, un étranger devineroit difficilement l'espèce de lien qui les unit : ils paroissent sans affectation être l'un pour l'autre ce qu'ils aiment et respectent le plus, et savent se donner en public de ces petites preuves de considération et d'attachement qui, presque imperceptibles, n'en sont que mieux senties et plus flatteuses. Leur présence réciproque est un témoin imposant, dont la crainte du blâme éloigne les foiblesses, et l'espoir d'approbation porte à l'espoir du bien. Un acte de générosité envers quelque malheureux fut souvent le sceau d'un petit raccommodement, comme il fut un hommage de reconnoissance pour le bonheur dont ils jouissent.

Mais, quelque parfait qu'on soit, on a souvent des torts et des momens d'oubli; ils n'exigent point l'impossible l'un de l'autre, et sont toujours disposés à se supporter et se pardonner. Au sortir de leurs plus vives dissensions on ne les entendit jamais répandre leur humeur dans le public : qu'est-ce qu'il a de commun avec une querelle de ménage? Ils se rejoignent l'instant d'après avec autant de calme que s'il ne s'étoit rien passé entre eux : la paix est faite sans explication. Ce ton simple est un aveu tacite qu'on reconnoît ses torts, ou qu'on les excuse, et cet aveu fut toujours bien reçu. — Il est rare qu'elle s'offense dans leurs petits différends, encore plus rare qu'elle cherche à le piquer. Qu'y gagneroit-elle? que de l'indisposer davantage. Le silence est son injure, la douceur son arme, et les bons procédés ses reproches. Elle peut lui témoigner de l'affliction, non de la colère : la première vient du sentiment, la seconde de l'orgueil. Mais évitant les extrêmes, sa complaisance ne tient ni de la fadeur, ni de la crainte, ni de la servitude. Qui s'abaisse trop ne flatte plus l'amour-propre, et qui ne sait pas garder sa dignité invite au mépris.

Edmond n'a pas moins gagné que Lucile à leur commerce réciproque. Sa douceur calme sa promptitude, sa

gaieté tempère son sérieux, ses graces brillantent sa raison, sa foiblesse retient sa témérité; et de leur concours naît la prudence. Elle le rend aimable, il la rend estimable; il la fait respecter, elle le fait chérir; elle adoucit ses peines, il élève ses sentimens. Il se console dans le sein de leur amitié, et elle repose doucement sur l'appui de sa force, de son habileté, de son courage et de la considération qu'on lui accorde. Elle soumet ses principes à ses lumières, elle sait qu'il peut s'égarer, mais moins souvent que son défaut d'expérience. Qu'un Dieu lui demande compte de ses actions, elle répondra : *J'ai suivi le guide que vous m'aviez donné.*

Si commander a ses douceurs, être dirigé a aussi les siennes : cela sauve le tourment de l'indécision, qui est un des premiers fléaux de la vie. — Si l'on examinoit de près la plupart des chagrins, on trouveroit fréquemment qu'ils se réduisent à être indécis. C'est le combat des volontés contraires, qui, s'entre-choquant au-dedans de nous, y porte l'agitation, le doute, l'angoisse. Qu'une de ces volontés l'emporte sur les autres, le calme renaît, et être heureux n'est le plus souvent qu'être d'accord avec soi-même. — Il n'est pas rare de remarquer chez les filles, dont la position semble être faite pour la dépendance, que lorsque quelque événement les y soustrait, elles ne savent que faire de cette liberté qui leur paroissoit un bien si désirable. Elles s'agitent, s'inquiètent; ce sont des enfans auxquels on délie les bras après les avoir long-temps tenus emmaillottés, et qui, méconnoissant leur usage, gesticulent à tort et à travers, se heurtent contre le berceau, ou se frappent contre le visage; puis pleurent, se fâchent, et semblent accuser tout ce qui les environne.

Lucile s'étudie à rendre sa maison agréable. Edmond y revient toujours avec plaisir; il lui semble qu'il rentre au port. Elle écoute avec intérêt ses projets d'ambition, le ramène souvent sur les objets dont il parle volontiers, s'informe quelquefois des affaires dont il s'occupe, témoigne du respect pour ses fonctions, de l'estime pour ses talens,

et encore plus pour sa probité. Elle ne veut cependant pas tout savoir : elle fermeroit même les yeux sur quelques écarts de galanterie subalterne, où les sens prennent plus de part que le cœur : elle sait que la différence de sexe, d'opinion et de suites, ne rend pas les devoirs réciproques entièrement égaux. Au reste, il est douteux si jamais Edmond mit cette indulgence à l'épreuve : ou du moins n'eut-il à se reprocher que des velléités passagères, auxquelles l'amour conjugal et la prudence surent prescrire des bornes.

Lucile recherche ses goûts, les prévient par de petites attentions inattendues, veille sur sa santé, et, étendant ce soin jusqu'au sacrifice, elle sait se refuser avec grace à l'abus des plaisirs, comme elle sait en relever le prix par une tendre complaisance, par les charmes de la délicatesse, et le touchant de la sensibilité. Rien de ce qui peut contribuer à son bonheur ne lui paroît au-dessous de son étude.

Sévèrement en garde sur sa réputation, Lucile ménage jusqu'à l'apparence. Elle sait qu'il ne suffit pas à son honneur et à celui de son époux d'être fidèle; mais qu'il faut encore être estimée comme telle. — Le danger est passé, le souvenir de sa conduite reste. — Le cours rapide de la jeunesse a enlevé ses appas. Ses dents se gâtent, ses cheveux tombent, son teint n'a plus de fraîcheur, sa gorge est flétrie, sa taille devient lourde : elle peut encore paroître belle; mais son mari sait qu'elle ne l'est plus, et elle ignore qu'il le sait. Au reste, chaque beauté qui lui échappe semble être une obligation de la remplacer par quelque agrément de l'esprit ou quelque qualité du cœur. — Elle n'ajoute pas aux dégâts des années les dégoûts de la négligence; sa parure, toujours soignée, est autant au-dessous de la magnificence qu'elle lui est supérieure en goût et en propreté.

Dans leur maison, montée d'un degré au-dessous de leur fortune, règne une saine et commode abondance : tout y tend à jouir, et rien à briller. — L'augmentation de lumières n'a fait qu'ajouter plus de zèle et d'importance à ses devoirs de mère de famille. C'est en établissant dans son ménage beaucoup d'ordre et une sage économie, qu'elle acquit

en partie son ascendant sur son époux. Cet esprit d'ordre sur des bagatelles semble être peu signifiant; mais elle connoît les hommes, et comme ils sont incapables de certains petits soins, ils leur plaisent, et leur en imposent; et à l'égard de l'économie, elle est le soutien de l'aisance comme celui de la libéralité; elle l'étend jusque sur elle-même, et se refusa souvent à des dons trop précieux. La simplicité est son faste, la sagesse son ornement, et la paix sa récompense.

Un devoir plus sacré, dont ils partagent les peines, ou plutôt qu'ils ont changé en plaisir, est celui de l'éducation de leurs enfans. Pour s'y rendre plus propres, ils lisent ensemble les meilleurs traités sur cet objet, en soumettant la théorie à l'expérience, et l'art à la nature. Ils laissent agir la dernière relativement aux maximes douteuses, et ramènent les autres au principe fondamental, d'élever son fils comme l'on voudroit avoir été élevé soi-même, et « sa fille » comme on désireroit que sa femme l'eût été. »

Ils cherchent à les guider au bonheur par la route de la vertu, et déjà dès leur enfance ils s'efforcent d'adoucir cette vie qu'ils ont donnée, qui trop souvent n'est qu'un don funeste, et toujours très-dangereux. Mais ce soin ne s'étend pas jusqu'à la foiblesse, et n'immole pas sans réserve l'avenir au présent. Point de tendresse plus fausse, plus opposée à son but, que celle qui forme ce qu'on appelle des *enfans gâtés :* expression des plus justes relativement aux suites, qui sont plus ou moins l'incapacité, la foiblesse, la présomption, l'excès des besoins de tout genre, la dépendance d'autrui, le mécontentement, la mélancolie, et l'insociabilité en général. — Comme on les a toujours soustraits à la nécessité de penser, d'agir par eux-mêmes, leurs ames et leurs corps restent dans une espèce d'enfance, qui entraîne pour toujours la certitude des maux dont on cherchoit à éviter la possibilité pour quelques instans. Trop habitués à suivre leurs caprices, à être servis et prévenus, ils deviennent fantasques, exigeans, inquiets; les complaisances des autres leur paroissent des devoirs, les plus petites contra-

dictions des injures, les moindres accès d'humeur des scènes affreuses, où l'extrême impatience avec laquelle ils supportent cette réciprocité, les amène en effet. On ne sait comment traiter avec eux : veut-on se prêter à ce qui peut leur être agréable, ils étendent les prétentions au-delà des bornes : et veut-on s'y soustraire, les refus les plus raisonnables sont appelés injustices révoltantes. Incapables de faire leur propre bonheur, ils empoisonnent celui de ceux auxquels le sort les lie. Blasés avant l'âge des jouissances, leur extrême sensibilité aux peines s'irrite en raison de leur dégoût pour ses plaisirs trop prodigués.

Sans excès, il est bon que l'enfant sente de bonne heure le joug de la nécessité et le stimulant du besoin; qu'on le forme à la fatigue, aux privations, à la douleur et à la patience. Il est bon qu'il soit forcé d'avoir recours à ses propres forces, à son habileté, sa souplesse, son courage, pour se tirer des embarras auxquels il sera par la suite exposé. Il est utile qu'il sache de bonne heure combien peu il doit attendre des hommes, et qu'il n'en obtiendra, tout au plus, que le retour de ce qu'il leur accordera lui-même. Il est nécessaire qu'il se prépare avant le combat, aux peines, aux contradictions, aux revers, aux injustices qui assaillent plus ou moins toute existence humaine.

Mais si une bonté mal entendue dirige notre éducation de manière à nous rendre plutôt victimes de ces maux qu'à nous apprendre à les vaincre, l'autre extrême a aussi des dangers qui lui sont propres : il étouffe la délicatesse, l'enjouement et le génie. Il faut que la douceur tempère la sévérité, que l'affection punisse et non la colère, que l'éloge compense le blâme, et que le plaisir remonte cette jeune machine épuisée, irritée par une application trop soutenue, qui, quoique nécessaire à divers égards, est cependant des moins naturelles aux enfans, dont l'intelligence souffre plus par ces excès qu'elle ne gagne, n'y ayant point de bien-être solide, en moral comme en physique, que par l'harmonie des deux.

Edmond et Lucile s'attachent plus à former leur cœur

que leur génie, plus leur raison que leur mémoire, moins à les rendre savans qu'honnêtes, moins riches qu'heureux ; et en leur enseignant l'art de faire fortune, on leur enseigne surtout l'art de se passer de ses dons. On attendrit leurs sentimens par l'amitié ; on hâte leur intelligence par de petites commissions au-dessus de leur âge ; on les élève à leurs propres yeux par la confiance, et cette estime qu'on leur témoigne les engage à la mériter. — Nul ordre dont on n'indique le but, nul reproche qu'on ne motive ; l'exemple se joint au précepte, et la fermeté à la douceur.

On exerce leur courage, les aguerrit contre l'opinion, tourne le faste en ridicule, et les familiarise avec l'idée des besoins, de la douleur et de la mort. On développe leur jugement par des objets à comparer, des faits à apprécier, et de petits problèmes moraux à résoudre. Leur éducation a principalement pour but de leur former une sagesse, une tranquillité et une vertu d'habitude, qui, jointes à une profonde soumission aux décrets de la Providence, leur tiennent lieu de philosophie, également sur les devoirs comme dans les peines de la vie.

Jusque-là les mêmes principes peuvent être à peu près communs aux deux sexes. La nature y mettra toujours quelque différence dans les effets. — L'éducation publique paroît plus propre aux garçons, la privée plus faite pour les filles : l'une hâte l'expérience, l'autre dispose à la vie sédentaire. L'usage admet que les femmes ont moins besoin de connoissances ; et en effet, il semble que leur position subordonnée exige moins de lumières. Il y a toujours quatre à parier contre un qu'un mari sera un sot, ou pis encore : malheur à celle qui saura trop bien l'apprécier ! Plus faites pour suivre que pour diriger, la modestie, la douceur, la complaisance paroissent les qualités les plus favorables à leur propre bonheur et à celui de leurs alentours. D'ailleurs, trop d'élévation dans les vues pourroit les dégoûter de divers soins domestiques, qui, malgré leur petitesse apparente, n'en sont pas moins indispensables au maintien des familles.

Edmond et Lucile ont partagé leurs fonctions. Le premier

dirige l'utile, la seconde l'agréable; l'un ordonne en grand, l'autre veille au détail. Elle est plus aimée, il est plus craint; mais on les estime et respecte tous deux. Les coups d'autorité partent de lui, et ses volontés sont plus décisives; il semble être le maître; elle est l'amie, la confidente, la médiatrice; elle règne plus par attachement que par contrainte; elle donne plutôt des conseils que des ordres, elle joue un peu la foiblesse, permet d'en abuser, sait toutes les petites sottises, feint de les cacher, se charge des excuses, ménage les raccommodemens. — Lucile dit à son fils : *Faites la révérence, tenez-vous droit, lavez vos mains, soyez discret, poli, délicat.* Edmond lui dit : *Sois intègre, acquiers des lumières, chéris ta patrie, et ne tremble jamais.* Lucile dit à sa fille : *Étudie les graces, cache tes sentimens, et redoute les hommes.* Edmond lui dit : *Devenez bonne ménagère, exercez-vous dans la patience; et si jamais vous avez un amant, rappelez-vous que votre père est votre meilleur ami.*

Ainsi s'écoulent leurs jours dans le calme et l'innocence. Ils bénissent l'heure de leur première union, contemplent avec un courageux espoir celle qui les séparera; et un sentiment religieux, s'élançant au ciel, y porte souvent l'hommage commun de leur reconnoissance, qu'ils témoignent surtout en se rendant chaque jour plus dignes de ses bienfaits.

ÉBAUCHE D'UN SAGE.

C'ÉTOIT un des principes de l'ancienne philosophie, qu'on devoit se choisir quelque grand homme à imiter, dont l'exemple pût diriger nos vues et nos sentimens. En effet, peu de moyens paroissent plus utiles pour se perfectionner qu'un tel modèle. Malheureusement il n'est point aisé de le trouver dans la société, et il est presque aussi difficile d'en tracer un idéal. Chaque homme exigeroit un autre plan et d'autres principes, calculés sur son état, ses relations, ses forces et ses penchans. — Celui qui, avec des facultés médiocres, tente des efforts sublimes, court les risques du corbeau de la fable, qui, voyant un aigle enlever des moutons, voulut suivre ses traces, fondit sur la proie, s'empêtra dans la laine, et fut pris par les bergers. — Mais cet emblème de la témérité concerne plus les efforts de génie ou d'ambition que ceux de perfection morale, dans la carrière desquels la seule tentative devient un mérite, et où chaque pas de plus est une dégradation de moins.

Pour esquisser un modèle complet, il faudroit récapituler la plupart des maximes qui précèdent, et celles que nous établirons ci-après. Mais le portrait suivant, tiré d'après nature presque dans son entier (quoique extrait d'un grand nombre d'individus que nous réunirons dans un seul), peut suppléer à quelques lacunes, mettre quelques fragmens sous un nouveau jour, et offrir un ensemble digne d'être imité.

Le premier abord de cet être imaginaire n'a rien de frappant; il est simple, calme, ouvert, ingénu, plus mâle que gracieux, plus posé que vif, plus grave qu'enjoué, plus honnête que civil. Il n'est ni froid ni empressé, mais attentif, complaisant et discret. Son maintien n'est ni humble ni impérieux, mais tranquillement assuré. L'aisance de sa po-

litesse indique qu'il est au-dessus de ses démonstrations extérieures : il la met moins en grimaces qu'en égards, moins en protestations qu'en procédés, moins en minuties qu'en ménagemens délicats. Sans paroître mépriser l'usage, il ne s'en laisse point avilir. Il n'aime pas se contraindre sur des misères, mais il n'exige rien des autres à cet égard, et ne se formalise jamais d'un écart d'étiquette. Sa parure est d'accord avec sa personne : elle est simple, unie et propre. L'homme du monde découvre le goût, l'homme du commun n'est point blessé par son éclat, et l'homme de sens y voit l'indépendance de la mode. — Maître de son geste et de son œil, il accompagne tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, d'un certain air de dignité, composé d'usage du monde, de confiance honnête, et d'une courageuse insensibilité envers une critique subalterne.

Peu empressé à se produire, Ariste aime étudier le caractère de ses nouvelles connoissances avant de se livrer. Il sait se taire s'il prévoit peu de rapports dans les sentimens, ou s'il prend plus de plaisir à écouter. — On n'aperçoit ni impatience ni inquiétude dans ses discours ou ses actions; elles découlent avec tranquillité d'une ame pure et sereine. Sa franchise, sa droiture, sa bienveillance se mêlent imperceptiblement à ses paroles, et passent dans l'ame de ceux qui le fréquentent. Sa conversation est tour à tour gaie et sérieuse, légère et profonde, triviale et sublime : elle ramène indirectement vers les objets d'utilité, sans exclure les autres.—Son style, un peu négligé, quoique énergiquement vrai, prouve qu'il s'attache plus à ce qu'il dit qu'à la manière dont il le dit. — Fait pour donner le ton, il paroît le recevoir; et, pour l'ordinaire, plus attentif à cacher ses lumières que d'autres ne le sont à les étaler, il préfère dans la vie commune le rôle paisible d'homme sans prétentions au rôle agité de la prééminence.

Paroît-il dans un cercle où il n'est point connu, le plus grand nombre ne remarque en lui qu'un assez bon homme, qui, malgré sa simplicité, a cependant quelque chose de peu commun qu'ils ne peuvent définir, et qui leur en im-

pose. Ceux qui n'ont que de l'esprit ne lui en trouvent pas beaucoup, et cependant ils s'en trouvent moins à eux-mêmes: le méchant, le superficiel, ou le présomptueux, ne rencontrent son œil qu'avec un certain embarras, dont ils ignorent la cause : l'honnête et le malheureux se sentent machinalement portés vers lui ; il leur semble qu'ils ont plus de soutien, et ils augmentent d'assurance : l'éclairé se réveille au son de quelques mots peu signifians pour la foule ; il écoute, s'anime et veut plaire ; ou, écoutant en silence, il découvre sous des traits assez communs et une diction négligée les traces de la bienveillance, de la méditation, du courage et des malheurs passés.

Peu sensible au ridicule, il ne l'exerce lui-même que rarement, et qu'aussi loin qu'il le faut pour prouver qu'il sait le repousser avec les mêmes armes. La louange ne le gonfle point, les reproches ne le blessent pas. L'aveu de ses torts les diminue : il ne peut en avoir long-temps ; il revient bientôt à son caractère, et le premier instant de raison répare ceux de foiblesse. *J'étois un sot, cela m'arrive souvent*, est une de ses phrases favorites. Il craint le blâme ; mais il ose le braver lorsque le devoir l'ordonne ; il sait aussi en profiter ; c'est une occasion de s'instruire de ses défauts, dont il parle avec l'impartialité d'un tiers. Il semble que sa raison, supérieure à elle-même, l'accuse, le plaint, et regrette que sa propre imperfection ne puisse l'élever au rang où il voudroit atteindre. — Circonspect en médisance, qu'il ne se permet que dans des buts honnêtes, comme de dévoiler le fourbe, punir l'injuste, ou protéger le foible, sa délicatesse le rend plus réservé dans la critique d'un absent que d'un présent, parce que ce dernier peut se défendre. En parlant de ses ennemis, il rend justice à leurs bonnes qualités avec le même désintéressement que s'il n'avoit pas à s'en plaindre.

Il fuit les contestations, soutient ses sentimens sans aigreur, n'oppose que pour s'instruire ou animer ; et souvent on le vit dans le plus violent choc d'opinions, avouer sa défaite qui échappoit à d'autres, dire avec une généreuse sincérité : *Ce raisonnement vaut mieux que le mien ;* l'appuyer

de nouvelles preuves, et le mettre à portée d'auditeurs qui, par défaut de lumières, ou par prévention pour lui, n'avoient pas su l'apprécier. Ses victoires ne sont pas moins nobles : il craint de les rendre humiliantes ; il veut éclairer, non offenser ; il veut joindre un hommage à la vérité, non un trophée à son orgueil. — Sa grande arme contre l'opiniâtreté et la présomption, c'est de céder le premier. *Je donne si souvent dans l'erreur*, dit-il, *que cette manière de voir pourroit bien être du nombre....*

Il évite en général tout ce qui produit la discorde, la rivalité, la haine; il cherche à les prévenir, ou à les étouffer dans leur germe : il s'exerce à conserver la paix, l'union entre ses semblables, et il ne croit pas que les torts d'autrui l'autorisent à en avoir lui-même. — Inattentif aux petites insultes, il oppose la gaieté à l'humeur, la politesse à la grossièreté, et la modération à l'emportement : il fait plus que pardonner, il ne s'offense pas; il prend la méchanceté pour foiblesse, et la foiblesse pour excuse. Son ame est trop grande pour la haine, encore plus pour la vengeance : la douceur est son injure, et le bienfait son reproche. — Qui se connoît soi-même, attend peu des autres : il ne voit dans la plupart des hommes que de pauvres malheureux, sans cesse occupés à s'étourdir sur le poids de leur existence, et ne s'étonne pas qu'aussi profondément occupés de leurs propres infortunes, ils oublient si souvent celles de leurs semblables, et que l'égoïsme, la dureté, la fourberie soient choses si communes.

Ainsi préparé, Ariste trouve qu'on lui a déjà fait beaucoup de bien lorsqu'on ne lui a point fait de mal. Il ne s'étonne jamais de l'injustice, de l'ignorance, de la lâcheté; c'est le cours du monde; il s'y attendoit : il n'est surpris que des lumières et des procédés généreux.

Deux sentimens, en apparence bien contraires, s'unissent dans son cœur : c'est le mépris des hommes joint à la plus tendre bienveillance : la bonté en est le lien. Cette union est peut-être la base la plus solide de la vraie grandeur. L'un dégage des préjugés, dirige la prudence, anime le courage,

renforce l'autorité ; l'autre porte à l'indulgence, à la compassion et à toutes les vertus à leur suite.

En supportant les autres, il se fait supporter. Il place chaque jour quelques agrémens, quelques complaisances à fonds perdus dans la société ; fonds précieux, dont la rente est aussi utile au moral que le numéraire au physique. — Sa bonté le fait chérir ; ses talens le font respecter ; sa fermeté le fait craindre. — Il possède au suprême degré l'heureux don de savoir se conformer aux divers caractères, de n'en pas exiger plus qu'ils ne peuvent donner, et d'en extraire ce qu'ils ont de mieux. Il est peu d'hommes, dit-il, qui, lorsqu'on sait les développer, ne possèdent quelques qualités estimables. Il en est peu qui, dans le cours de leur vie, n'aient produit quelques observations neuves, qu'ils rappellent avec plaisir, et desquelles on peut profiter. Si chacun a sa folie, chacun a aussi sa sagesse ; il ne s'agit que de la deviner ; et c'est en quoi il excelle.

Personne ne sait mieux que lui faire valoir ses amis, et leur en ménager d'autres. Une prévenance inattendue d'un tiers, un service imprévu, est souvent le fruit d'un mot qu'il plaça avec intelligence. Il veille soigneusement sur leur réputation, et peut y contribuer, parce que, connoissant les hommes, il connoît les mobiles de l'impulsion, et que, dans le concert discordant des clameurs publiques, il a su se rendre un des maîtres d'orchestre. La tournure heureuse de ses phrases, lorsqu'il s'anime, ou qu'il lui vaut la peine de les soigner, l'originalité de ses observations, le brillant de quelque trait, engagent l'amour-propre des autres à les répéter, et la réputation n'est que le résultat des bruits publics.

Comme il est dans l'ordre de la nature que jusqu'aux plus grandes ames aient quelques foiblesses dominantes, il n'a pu leur échapper, et l'amour est la sienne. Le besoin d'aimer, de sentir, de tenir à quelque objet intéressant par les doux liens de l'estime et de la confiance, de l'inclination et de l'harmonie ; ce besoin du cœur, encore plus que celui des sens, le porte vers ce penchant si commun, si excusable, et qui fut aussi souvent l'aiguillon de ses vertus que la source

de ses écarts. S'il a quelques reproches à se faire, il a aussi des souvenirs consolans à se rappeler. Du moins chercha-t-il toujours à réparer ses torts, en employant l'ascendant sur ses conquêtes à élever leur ame au grand, à l'honnêteté; à développer chez elles des qualités aimables, des talens utiles, et du goût pour leurs devoirs; à leur faire sentir les affreux dangers de cette même volupté qu'ils encensoient, et dont les tendres mystères furent le plus souvent ennoblis par des restrictions de probité, des ménagemens de délicatesse. Il fut rarement favorisé par une femme sans l'avoir rendue dans le total plus estimable, et lui avoir inspiré des sentimens d'honnête homme. Celle qui fut une fois son amante ne cessa jamais d'être son amie.

En variant ses liaisons, et opposant tour à tour les plus hautes et les plus basses, les plus mauvaises et les meilleures, Ariste a secoué les prétentions et les besoins de rang, d'âge, et d'habitude. — Il sait s'accommoder de toute sorte de vie et d'état : il lui est presque égal de manger à quatre services ou avec un seul mets, de coucher sous des lambris ou sous un toit de grange, de vivre avec des seigneurs ou avec des paysans. Ce sont les mêmes passions, les mêmes ressorts, à peu près les mêmes discours avec des mots différens. L'un parle de champagne, l'autre de piquette ; l'un cabale pour un cordon, l'autre pour être marguillier ; l'un trompe en grand, l'autre en petit. Un peu plus d'art et d'esprit chez le premier, un peu plus de bonté et de naturel dans le second, la différence n'est pas si marquante. Elle est encore moindre avec les femmes. La naïveté vaut bien l'affectation, un timide embarras séduit plus que la coquetterie, la familiarité dédommage de la politesse, le naturel compense la parure, et il vaut mieux gagner quelques baisers aux gages que quelque monnoie aux cartes, ou jouer *au vaurien* sur un vert gazon qu'au quadrille sur un tapis vert.

Agréable en société, important en affaires, propre à toutes les fonctions, et entier à aucune, placez Ariste où vous voudrez, il sera partout un peu singulier, parce qu'il est lui ; mais il ne sera nulle part déplacé. Il est possible qu'il porte

un peu de froideur et de distraction dans la vie commune, parce que, habitué aux grandes choses, ce qui est trivial ne peut pas toujours l'intéresser : mais est-il animé par de grands objets, tout en lui devient feu, vigueur, générosité, sagesse; il n'a plus un ton, il en a mille. — Le même jour peut le voir dogmatiser avec le pédant, raisonner avec le sage, briller dans un cercle poli, primer dans une orgie, soutenir les droits de l'humanité, consoler un malade, et faire les délices d'un tendre tête-à-tête. Il parle *métier* à l'artisan, *politique* à l'ambitieux, *clair-obscur* au peintre, *rubans* à la petite fille, *ménage* à la grand'mère, et *probité* à tous : il se perd avec le métaphysicien dans les causes finales, et se retrouve dans quelque jeu enfantin. Mais tout ce qu'il dit porte l'empreinte d'une philosophie douce et humaine qui sait rire et penser, servir et plaire, plaindre et pardonner.... Elle le suit partout, dans le tumulte et dans la retraite, au temple comme à la cour, au tribunal comme chez la Montigny. Il sait raffiner les plaisirs les plus délicats, épurer les plus grossiers, et les arrêter tous deux où finissent l'honnêteté et la prudence.

Impartial médiateur entre la folie et la raison, il égaie par l'une, il modère par l'autre, ne blâme que l'excès, n'accuse que l'injustice : tout plaisir qui ne nuit à personne lui paroît innocent, toute récréation qui suit le travail lui semble raisonnable; il invite les hommes à jouir des douceurs de la société; il ne s'y refuse pas personnellement; mais il se fie davantage aux consolations de la solitude. Resserrant son existence en lui-même, il se forme des plaisirs dont l'indépendance est à l'abri des caprices des hommes et des vicissitudes du sort. Le travail, la promenade, la lecture, la méditation, lui donnent des plaisirs purs que le regret n'empoisonne jamais. La variété de ses connoissances multiplie celle de ses observations. — Ce n'est pas qu'il attache au savoir plus d'importance qu'il n'en mérite : il sait que la plus profonde étude ne conduit souvent qu'à mieux sentir son ignorance; mais finalement c'est ce qu'il connoît de mieux; il poursuit la vérité sans espoir de l'atteindre complètement;

et lorsqu'il ne peut obtenir le certain, il se contente du probable.

En cherchant à se former une idée distincte des sciences en général, il n'en cultive chacune en particulier que proportionnellement au degré d'utilité relative à sa position, et à son cercle d'influence. Il rappelle le savoir à son vrai but, l'applique aux mœurs et aux besoins de la vie. Ce n'est à ses yeux qu'un simple moyen qu'il n'estime en lui-même qu'autant qu'il a su en profiter. — Il s'occupe le matin, s'amuse le soir, et trouve dans une nuit paisible le prix d'une journée raisonnable.

Philosophe sans étalage, il extrait de chaque système ce qu'il croit de mieux, en sépare le préjugé des temps, des lieux, l'orgueil du pédantisme, et les prestiges de l'éloquence; il cherche à réunir tous les rayons de la sagesse dans un centre commun, et à concilier la passive indépendance du cynique, avec l'actif courage du stoïcien; les voluptés d'Épicure, avec les abstinences du cénobite. L'histoire de tous les peuples, de toutes les sectes, concourt avec un grand fonds d'expérience à établir ses principes. Il joint à ces notions générales les préceptes particuliers de la foi publique, les devoirs imposés par les lois, et colore le tout par ces sentimens de justice, d'humanité et de désintéressement que la philosophie et la religion même n'ont que trop souvent négligés pour se perdre dans de vaines discussions, ou dans des accessoires encore moins importans.

Ariste trace chaque année en gros, et chaque mois en détail, le plan de sa conduite : il examine sa position, fixe ses projets, rectifie les anciens, détermine le genre de ses occupations, l'emploi de ses heures;..... forme un plan d'attaque contre un vice à détruire, un talent à acquérir, un tort à réparer. Il appelle cela arrêter ses comptes, et le contrat passé devient un engagement respectable. — Chaque matin, en s'éveillant, son premier soin est de se dire à lui-même : *Voyons aujourd'hui jusqu'à quel point je pourrai porter la vertu, et être exempt de foiblesses.* Chaque soir il récapitule sa journée, réfléchit ses discours, ses actions, ses

pensées, offre un hommage à celui qui les apprécie, puis s'endort avec la ferme résolution d'être encore plus sage ou moins foible le lendemain.

L'honnêteté est devenue chez lui une espèce d'instinct qui s'exerce sans réflexion. En matière d'intérêt ou de confiance, sa délicatesse est si intacte qu'il n'eut jamais à combattre un mouvement contraire. Il croiroit s'avilir en supposant la possibilité d'une simple tentation à cet égard. — Minutieusement ponctuel à remplir ses engagemens, il est attentif en contractant avec les autres, à ce qu'ils ne s'écartent pas trop de leurs propres intérêts, et s'ils faisoient quelque méprise, ils ont en lui une garde qui veille contre lui-même.

Ariste est généreux par goût, par récréation; c'est un penchant qu'il satisferoit quand il n'y auroit d'autre retour que le plaisir de l'exercer. — Un homme dur, avare et fourbe traitoit sa bonté et son désintéressement de duperie, de fanatisme. Et qui vous assure, lui répondit-il, que mon but soit de faire une bonne action? Vous vous amusez à tromper, à persécuter les hommes; moi je m'amuse à les servir. Chacun a ses goûts; je suis les miens sans égard au mérite ou à la récompense, et même sans disputer la supériorité des vôtres. — Il fait le bien en souriant, et quelquefois avec le même air de légèreté et d'inconséquence sous lequel l'homme du monde s'efforce d'excuser le vice.

L'ordre qu'il observe dans ses affaires en met dans son esprit. Sa dépense, bornée sur les grands objets, se fait avec noblesse sur les moindres. On n'y remarque jamais ces petites lésineries, qui avilissent plus que le faste n'honore. Il met son luxe dans la scrupuleuse exactitude des paiemens, dans la modération de sa dépense, et la sagesse de son emploi. — Son étalage est au-dessous de sa fortune, et sa libéralité est au-dessus. Il se refuse souvent aux plaisirs sensuels pour pouvoir satisfaire à ceux de bienfaisance. Si quelque revers réduisoit ses rentes, il s'y conformeroit sans fausse honte, et croiroit que les amis ou les connoissances qu'il perdroit par là ne mériteroient point d'être regrettés. — Modeste dans la grandeur, fier dans l'opprobre, délicat jus-

que dans l'avilissement, il compte ses richesses par ses jouissances, et sait s'en procurer que tout le pouvoir humain ne pourroit lui ravir.

Content de sa position médiocre, il en a calculé de bonne heure les dangers, les ressources; et, en établissant un heureux équilibre entre ses désirs et ses facultés, il maintient la balance entre l'agitation et la langueur, et prévient les regrets de l'abus.

Sans foiblesse, il tend à s'élever; mais son ame courageuse dédaigne la route sale et battue du vulgaire. Il suit les sentiers solitaires des grands hommes, et marche à la fortune par la voie du mérite. S'il y parvient, il s'en rendra digne; s'il échoue, il étoit consolé d'avance. — Qu'est-ce qu'une augmentation de rang ou de richesses pourroit ajouter à son bonheur personnel? Il jouit déjà du nécessaire, et ni le clinquant du faste, ni le vide de la représentation ne sauroient le flatter. — S'il ne consultoit que son goût, il préféreroit la liberté à l'éclat, la paix à l'intérêt, le repos aux affaires, la campagne à la ville, et l'innocence de la vie privée aux séductions de la vie publique. — Il met ce loisir et cette indépendance à si haut prix, qu'il pourroit dire avec Descartes, qu'il n'est point de monarque assez riche pour les lui payer. Mais l'empire du devoir est plus puissant sur lui que l'inclination ou l'attrait des richesses, et ce devoir ordonne de chercher à se rendre utile. — Il n'est pas insensible à la gloire, il ne négligera aucun moyen honnête d'en acquérir; mais elle n'est ni son principal but, ni sa récompense : servir, contribuer au bien de l'humanité, est sa vraie ambition : il aspire même plus haut, plus loin; ses vues s'étendent au-delà des bornes de la vie, et il brigue une approbation bien supérieure à celle des hommes. La grandeur même de ses motifs obtient déjà son prix; elle répand sur ses jours un intérêt de suprême importance, un principe d'activité et de bonheur, qui augmente avec l'âge, et le suivra jusqu'au tombeau; au lieu qu'une cupidité purement mondaine ne laisse dans la vieillesse que regrets, craintes, ennuis, dégoûts et indolence.

Si Ariste souhaitoit quelquefois d'être placé dans un poste éminent, ce seroit pour donner plus d'étendue à sa bienfaisance; mais il a la modestie de croire que d'autres peuvent s'en acquitter tout aussi bien que lui. Il sent tout le prix de ce bonheur; mais, quoique très-honnête homme, il ne l'est pas cependant au point de se désoler si la Providence lui refuse de le créer un des premiers agens de ses bienfaits. Il joueroit sa tête contre un emploi d'une vaste influence, par la même raison qu'il donneroit sa vie pour sa patrie : mais il peut manquer cet emploi, et s'en séjouir pour sa tranquillité personnelle. — Ne pouvant faire du bien à un grand nombre, il en fera du moins à quelques-uns. C'est à d'autres à répondre si, par ignorance, envie ou intérêt, ils l'éloignent des positions où il auroit pu en faire davantage. Jusque dans ses momens les plus ambitieux, il supplie ardemment la divinité de l'écarter de tout pouvoir, s'il ne doit pas servir au bonheur de ses semblables.

Indépendamment de toute autorité, ses qualités estimables lui feront toujours jouer un rôle intéressant dans le cercle où il vivra : et quant à ceux avec lesquels il ne vit point, il est assez indifférent sur ce qu'ils peuvent penser de lui. — Il ne soumet pas le sentiment de son bonheur aux préjugés des autres : il le fait encore moins consister dans ce qui est entièrement sous leur arbitre. Que lui importe que le monde entier le juge dans une position malheureuse, s'il ne la juge pas telle lui-même, et s'il est content de son sort?

Cette manière de voir l'affranchit de ces serviles adulations, de ces lâches inquiétudes, dont l'ambitieux se déshonore. Il se soucie peu de plaire à celui qui le jugera sur une visite, sur des révérences, ou sur l'esprit de parti; encore moins à celui qui n'emploieroit ses talens qu'à seconder l'injustice et l'oppression : il ne veut réussir que dans des buts et par des moyens qu'il ose s'avouer; ses sollicitations consistent principalement à travailler à se rendre digne de la préférence. Si cette route n'est pas toujours la plus sûre, elle est du moins la plus noble. — On lui comparoit,

d'un ton de reproche, un homme qui, à force de bassesses, avoit fait un chemin rapide dans un état très-dépendant. Il répondit : *Je suis plus que lui. Il s'est avili, je suis honnête ; il est esclave, et je suis libre.* — Ce goût d'indépendance, si commun aux grandes ames, est un des penchans qu'il a le plus combattus, parce qu'il a senti qu'il s'accorde difficilement avec l'ordre général, qui établit de toute nécessité des liens réciproques : mais il méprise ce mélange trop commun de basse soumission et d'insolent despotisme. Il obéit avec noblesse, et commande avec générosité.

Grandeur dans les vues, hardiesse dans les moyens, constance dans l'exécution, sont au rang des traits distinctifs d'Ariste. Capable de suivre pendant vingt ans un projet sagement combiné, il le poursuit à travers tous les obstacles du ridicule, du préjugé, ou de sa propre foiblesse, et ne s'approche parfois jamais plus de son but que lorsque le vulgaire s'imagine qu'il s'en éloigne; parce que ce dernier ne juge que l'effet du moment, ne prévoit point l'avenir, et prend l'accessoire pour l'objet principal. — Les revers le servirent souvent mieux que les succès : c'est reculer pour mieux sauter, et, tel qu'un vigoureux ressort qui augmente d'élasticité en raison de la force qui le presse, son ame réactive ne fléchit qu'un instant, et s'élance de nouveau avec plus d'énergie ; c'est d'ailleurs une occasion de développer son courage, ses ressources, sa capacité : et pour l'aimer et l'estimer il suffit de le connoître. — Le changement de circonstances, une impossibilité absolue, ou une augmentation de lumières, peuvent seuls l'engager de renoncer à un dessein louable : est-il arrêté dans sa marche par quelque contre-temps, il lutte ou se soumet sans humeur ; il s'enveloppe dans lui-même, et l'orage passé il tend de nouveau vers son but. — Il louvoie où il ne peut cingler en droiture : il combat par la patience ce qu'il ne peut soumettre par la force, et des plus grands maux mêmes il sait arracher quelque bien.

Supérieur à la fortune par l'élévation de son courage, il en connoît les vicissitudes, les prévoit et ne les craint pas.

Elle ne peut jamais le surprendre : il n'est aucun de ses coups dont il n'ait réfléchi la possibilité, et calculé d'avance les remèdes, les consolations et le refuge. Dans les succès comme dans les revers il se rappelle également son inconstance : la crainte dans les premiers, l'espoir dans les seconds, soutiennent sa modération. Il n'est ni prompt à s'affliger, ni prompt à se réjouir : qui sait ce qui peut suivre? Fût-il réduit à l'extrême, il pense que le pis-aller c'est de périr, et ce souvenir le rassure.

Quoi qu'il arrive, il se laisse doucement entraîner par le cours des choses. Ou c'est un coup du hasard, dit-il, ou c'est une volonté divine. Dans le premier cas, accuserai-je une cause aveugle : dans le second, oserai-je contester avec une suprême sagesse? S'il est un Dieu qui veille sur toi, rien ne peut t'arriver sans son consentement : quel motif de consolation plus véritable! et s'il n'en est point, malgré la croyance de tous les peuples et de tous les siècles, ou qu'il ne prenne aucun intérêt à ton sort, que t'importe alors la vie et les petits événemens qui la composent? Tout devient si petit et si misérable, qu'il ne vaut presque plus la peine qu'on s'en inquiète, et encore ici le seul moyen de s'arracher au néant est celui de la bienfaisance. Au reste, il ne semble admettre ces doutes par momens, que pour les mieux combattre, et pour établir avec plus de solidité ces principes de vertu qui, même indépendamment de tout motif religieux, et à ne considérer l'homme que sous ses rapports sociaux et personnels, seroient ce qu'il pourroit suivre de mieux pour son bonheur présent. — Mais personne n'es plus intimement persuadé qu'Ariste qu'il existe une Providence qui préside au sort des humains, et dont la sagesse et la bonté sont les premiers attributs.

Rien de plus consolant que les détails de sa manière de voir à cet égard : le mal ne lui paroît que le mobile d'un plus grand bien; et tout ce qui se passe sous ses yeux n'est qu'une tendance générale, dirigée par un être suprême vers un centre commun de félicité universelle : il ne voit dans cette fermentation morale et physique qu'un moyen de cor-

riger peu à peu l'imperfection inhérente de quelques parties de la nature, d'épurer, d'ennoblir cette matière vile, et de l'arracher à son inertie par le véhicule toujours renaissant d'un contraste perpétuel d'action et de repos, de plaisirs et de douleurs, dont les degrés sont toujours proportionnels à celui de perfection déjà acquise, et de laquelle un Dieu souverainement bon ne dédaigne pas de hâter le développement, en descendant jusqu'à elle pour l'élever jusqu'à lui.

De ce vaste coup d'œil, de ces adorables mystères, Ariste se rapproche de sa propre petitesse; sa vie n'est, dans sa persuasion, qu'un fragment presque imperceptible de sa durée, mais dont la conduite influe essentiellement sur le bonheur ou le malheur des existences qui suivent. — Chaque sentiment agréable lui paroît un bienfait ou une récompense d'un pouvoir supérieur, chaque peine non méritée, un sacrifice de la partie au tout, et une promesse certaine d'un dédommagement futur. — Quoi qu'il fasse, quoi qu'il arrive, il se considère comme invariablement soumis aux lois d'une sagesse et d'une bonté suprême, qui sait mieux que nous ce qui nous convient, et dont le bonheur général peut être l'unique but. — Cette confiance le suit jusqu'au comble de l'infortune, et lui offre des consolations là où il ne reste à l'incrédule qu'abattement et désespoir.

Jamais Ariste ne paroît plus grand qu'au milieu des dangers. Son maintien s'ennoblit, sa voix se renforce, le feu de l'héroïsme est dans son œil, le mobile des passions dans sa bouche.... Tranquille, assuré, éloquent, il prend un ton d'autorité dont les autres sentent qu'il est digne : ils le suivent machinalement comme leur chef, et l'empire seul du courage, de la générosité et des lumières domine sans résistance.

Il porte cette bravoure jusque dans les détails de la vie publique. Il ne craint jamais de dire une vérité utile, de démasquer l'imposture, de réprimer l'oppresseur, ou d'attirer sa vengeance dans les occasions essentielles. Il ne s'informe point alors si sa fortune, sa vie ou sa réputation sont en danger : il suit l'honneur, fait ce qu'il croit devoir faire, et se tranquillise sur le reste.

Ainsi préparé, il glisse légèrement sa vie dans un cours de desseins et d'occupations assortis à ses goûts, ses talens, son état : leur variété en anime l'intérêt, leur absence en embellit le retour. — Tantôt perdu dans la foule, ou, entraîné par le tourbillon, il en observe la tendance et les défauts : tantôt, dans l'asile d'une retraite, il en médite les causes et les ressorts; et là, tout entier à la réflexion, à la paix, à la simplicité, il savoure les douceurs d'une vie conforme à ses penchans et à la nature. — Il rentre avec une modeste satisfaction en lui-même : il y trouve des foiblesses, des erreurs; mais il y trouve aussi le souvenir de quelques actions généreuses, une bienveillance soutenue, un désir constant d'être utile, et une volonté prédéterminée à s'immoler au bien public si jamais l'occasion lui en étoit offerte.

Son ame tranquille est ouverte à tous les plaisirs simples, et la raison unie au courage en ferme l'entrée aux tourmens chimériques. — Personne ne jouit mieux qu'Ariste des beautés champêtres, ou de celles de l'art. C'est pour lui que les grands se ruinent en décorations fastueuses; et, plus heureusement encore, c'est pour lui que la nature nivela cette plaine, entassa ces roches sauvages, ou arrose ce vallon fertile; sa propriété ne pourroit ajouter que les peines de l'entretien et l'ennui de l'uniformité. — Son jardin a neuf mille lieues de tour, les mers en sont les pièces d'eau, les chaînes de montagnes en dessinent les répartitions; les zones en varient le sol : Londres, Paris, Rome, en sont les cabinets, et l'inaccessible ou le dangereux de certaines places, embellissent, par la comparaison, celles où il aborde librement, et repose avec sécurité.

Son caractère aimant se répand avec douceur sur tout ce qui l'environne. Il est l'astre de bonheur, dont les rayons bienfaisans réchauffent et fertilisent tout ce qui est du ressort de sa petite sphère d'influence. Sa bonté et ses lumières lui ménagent des plaisirs secrets, dont le subtil ne seroit qu'un ridicule aux yeux d'une ame grossière. Il sait partager la gaieté d'un animal, en suivre les desseins, et veiller à son

bien-être ; il vient au secours de l'un par une légère attention, et abrége les tourmens de l'autre par la mort la plus prompte. Un ver, un insecte n'est point au-dessous de sa compassion, il chasse une mouche avec douceur, crainte de la blesser, et sort sans peine du chemin où la fourmi travaille. Il étendroit volontiers cette bienveillance jusqu'à la plante même, et avec un sourire de doute et de bonté, il arrose le jasmin qui se dessèche. — Quel homme, dit-il, a jamais pu fixer les bornes de la vie ? L'expérience perfectionnée par l'art démontre que la nature se plait à la multiplier dans toutes ses parties. Qui a déterminé en quoi cette vie consiste, quelles formes lui sont nécessaires? Elle peut s'étendre fort au-delà de nos sens. Il y a peut-être sous nos yeux des milliards de manières d'exister et de sentir, dont nous ne pouvons nous former d'image, parce qu'elles n'ont aucun rapport avec la nôtre. Mais ces plantes mêmes ne sont pas si éloignées de nous dans leur physique. N'ont-elles pas un germe primitif, un accroissement, une circulation, une nourriture, des fibres, des muscles, des nerfs, un sexe, leurs maladies et leur mort? Pourquoi ne pourroient-elles pas aussi être douées de quelques sensations vagues?

Oh! combien de possibilités plus étranges encore sont entrevues confusément par l'homme éclairé! Ariste aime à s'égarer dans ce dédale. Du néant de sa propre existence il contemple l'immensité du tout et de sa durée : il compare les deux extrêmes de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, comme du plus dense de la matière au plus volatil du sentiment : il ne sépare point l'univers moral de l'univers physique, et calcule leurs effets d'après les lois nécessaires d'une puissance et d'une sagesse suprêmes.

Sa sobre et mâle piété tient le milieu entre l'ignorance du fanatique, et le demi-savoir de l'incrédulité : il plaint le premier, se défie du second, et pardonne à tous deux. — Sans nécessité absolue il parle peu de religion. Sous quelque croyance qu'il vive, il considère le culte établi comme faisant partie des lois : il respecte tout ce qui contribue à l'ordre, n'attaque que l'abus, et ne détruit que ce qu'il peut

remplacer. — Son premier précepte de foi est d'examiner avant de croire : il pense aussi qu'elle doit plus s'exercer en actions qu'en dogmes ; et qu'indépendamment de tout principe reçu, l'homme le plus solidement religieux est celui qui fait le plus de bien à ses semblables. — Il se rappelle avec joie que la bienfaisance est respectée par les sectes les plus contraires en opinions, et que la plupart reposent sur le principe de l'existence d'un Dieu, qui punit les vices et récompense les vertus. Il rend graces à cette divinité, de ce qu'ayant permis que notre manière de voir différât sur tant d'accessoires, elle nous a du moins accordé quelques points de réunion sur les objets qui peuvent le plus directement influer sur notre bonheur. — Il a la modestie de croire que si tant de millions d'hommes se trompent, il pourroit bien se tromper aussi. Sa raison erre si souvent, qu'il ne croit point avoir le droit de l'ériger en juge infaillible de celle des autres. Il sait qu'on peut douter ; mais plus il réfléchit, plus il s'étudie lui-même et les merveilles du monde physique, et plus il semble que c'est le comble de la présomption et de l'absurdité, pour de misérables atomes qui ne vivent qu'un instant, qui n'occupent qu'un point, qui ne savent d'où ils viennent ni où ils vont, de croire qu'il n'est point d'intelligence supérieure à la leur, et de prononcer despotiquement sur ce qui réside dans l'espace et l'éternité. — Il ne peut s'empêcher de sourire de l'orgueil de ces savans qui, après avoir jeté un coup d'œil sur la superficie de notre boulette terraquée, sans savoir ce que contient son intérieur, après avoir classé quelques brins d'herbes, anatomisé quelques insectes, décomposé quelques fragmens d'ordure, ou après avoir mesuré la distance des globules les plus voisins du nôtre, s'imaginent ensuite qu'ils ont pénétré dans le vaste sein de la nature. — Mais il plaint ces ames téméraires qui, jugeant du tout par une parcelle, de la durée par un instant, et du but de l'ensemble par une seule modification, ne pouvant ensuite allier quelques contradictions apparentes, ni deviner la cause de divers maux, ni entrevoir les ressorts secrets du mouvement et de la pensée, fer-

ment les yeux sur tout le reste, concluent que tout n'est que le produit du hasard; prononcent que ce qui dépasse leur raison ne peut être raisonnable, et nient l'existence de celui auprès duquel des millions de milliards de siècles ne sont qu'un moment, et des millions de milliards de terres qu'une particule presque imperceptible.

Ariste se perd souvent dans ces sublimes méditations. Projets, grandeurs, richesses, sciences, malheurs même, tout s'engouffre dans cette immensité, tout s'anéantit sous cette comparaison sans terme : il lui semble qu'il n'ose presque plus dire qu'il existe, qu'il ne vaut presque plus la peine de se mouvoir, ou de se compter pour quelque chose. Mais, s'il est petit en signification, il se rappelle qu'il peut être grand en sentimens : ce souvenir lui rend quelque importance à ses propres yeux, et le persuade de plus en plus, qu'il n'y a de vrai moyen pour s'élever ici-bas, que celui de la vertu. Peu s'en faut qu'il n'attende avec impatience le moment fortuné où son corps, se dissolvant, renverra vers sa source l'éclair de divinité qui l'anime; ou que cette loi suprême, qui, pour purifier la matière par l'esprit, joint les sensations les plus viles aux sentimens les plus nobles, dédommagera enfin les derniers, en les joignant à des organes moins imparfaits, et leur permettra de participer à des connoissances plus élevées. — La mort, l'effroyable mort, n'a rien qui l'effraie : sa seule image le rend plus serein; il lui sourit au-devant, et s'occupe avec douceur de l'idée consolante que, quoi qu'on fasse, elle s'approche à chaque instant. — Il la considère comme la fin des disgraces de la vie, comme le terme de ses propres foiblesses, et le refuge assuré contre les persécutions des méchans. C'est le passage d'une manière d'exister dans un ordre nouveau, également soumis aux lois d'une sage providence, dont la bonté le rassure, et dans le sein de laquelle il s'endormira paisiblement.

DU SAVOIR.

Le premier pas vers la perfection est de connoître en quoi elle consiste : car comment acquérir des qualités, ou suivre des devoirs dont on ignore la valeur ou les préceptes? C'est l'intelligence qu'il faut d'abord perfectionner : ses différentes gradations mettent une distance si considérable entre un homme et un autre, qu'on pourroit presque les considérer comme deux espèces différentes. Une des routes pour atteindre aux premiers degrés est celle de l'étude, mais d'une étude choisie, et particulièrement de la philosophie morale. Que l'on commence par établir ses principes et régler ses pensées, les sentimens seront bientôt plus nobles et les actions mieux dirigées.

Le vrai savoir, ou une juste appréciation des objets, est le pilote le plus sûr à travers les orages et les écueils de la vie. C'est la meilleure défense contre les faux désirs et les espérances trompeuses. C'est un remède contre l'ennui; un moyen de considération et de supériorité. Les jouissances vulgaires exigent de la jeunesse, de la santé, de la fortune : la philosophie s'en passe, et même y supplée. — Si cette foule d'êtres bâillans, qui s'ennuient en ennuyant les autres, avoient seulement employé le quart du temps qu'ils perdirent « à ne rien faire, ou à faire des riens, » à développer leur raison et ennoblir leurs penchans, ils auroient substitué l'estime au mépris, le plaisir au dégoût, et au lieu de végéter dans une honteuse langueur, ils brilleroient dans un cercle d'occupations aussi agréables qu'utiles, et la multitude d'idées, de sentimens, de connoissances acquises, répandroient sur leur vie une variété et un intérêt toujours renaissans.

On diffère de jour en jour de s'instruire dans la jeunesse, et de se réformer : on renvoie au temps que l'on considère

comme n'être plus fait pour le plaisir. Les années s'écoulent, la paresse augmente, les préjugés s'enracinent, la flexibilité diminue : il vient un âge où l'on est également incapable de produire de nouvelles idées, comme de les saisir : tout ce qui s'écarte de la routine devient insupportable et paroît erroné. L'âge mûr change difficilement, la vieillesse agit plus par habitude que par réflexion; et malheureusement moins par rapport à cet avenir, auquel elle touche, que par un secret retour sur le passé. Elle s'imagine tout savoir : l'amour-propre, qui ne vieillit point, se révolte à l'idée que la race naissante pourroit découvrir ce que la leur n'a pas connu, et une des injures que le vieillard pardonne le moins, est de lui prouver qu'on voit mieux que lui; il sent que sa distinction la plus vraie devroit être celle de la sagesse, et que la prévention en sa faveur se fonde sur son expérience, motif de plus pour respecter ce qui est ancien, aux dépens de toute nouveauté : ainsi l'ignorance et les abus se perpétuent.

C'est surtout dans la société des gens d'étude qu'on puise des pensées vraies et peu communes, même souvent très-supérieures à celles de leurs meilleures productions littéraires, en ce qu'elles sont plus libres, plus naturelles, mieux adaptées au moment, et aux circonstances particulières de l'objet ou de la personne qu'elles concernent. Il est tout simple que celui qui passe sa vie avec les premiers génies de tous les temps, ait l'ame plus élevée, les vues plus étendues que celui qui se borne aux trivialités vulgaires, ne voit, n'entend que des actions et des idées subalternes. Mais, en livres comme en hommes, il y a bonne et mauvaise compagnie. Il en est des pensées comme des langues; on parle celles de ceux qu'on fréquente.—« Descartes nommoit la lec-» ture une conversation avec les grands hommes; mais une » conversation exquise, dans laquelle ils ne découvrent que » leurs meilleures pensées. — Les livres sont, suivant un » auteur anonyme, l'essence des meilleurs esprits, le précis » de leurs connoissances, le fruit de leurs veilles; l'étude » d'une vie s'y recueillit dans peu d'heures. »

On pourroit aussi les comparer à des amis paisibles, instructifs, agréables : sans caprices, sans indiscrétion, sans fard, qui n'exigent rien, accordent beaucoup; qu'on quitte et reprend, qu'on oublie dans la prospérité, et retrouve dans l'infortune, toujours prêts à nous consoler, nous distraire et nous diriger. Ils sèment dans nos cœurs des germes de sagesse, qui y fermentent doucement, et se développent au besoin.

Lors même que la mémoire ne conserve rien d'une bonne lecture, on en reçoit cependant un avantage réel; c'est que l'ame s'habitue aux impressions de bienveillance, de justice et de vérité que tout bon ouvrage doit faire naître, et d'après lesquelles La Bruyère et Rousseau enseignent qu'on doit principalement juger de leur mérite. — Hier, j'ai fait une des meilleures actions de ma vie; c'est une page de Sénèque qui m'y détermina. Aujourd'hui, j'éprouve un revers des plus pénibles en apparence; ce sont quelques maximes de Marc-Aurèle qui me consolent. Que sont devenues les grandes ames qui dictèrent ces pensées, et qui, après tant de siècles, donnent encore l'impulsion aux miennes?..... Oh! sous quelque forme qu'elles se trouvent, et dans quelque sphère qu'elles existent, puisse cet hommage, ce sentiment de reconnoissance parvenir jusqu'à elles, et puissent-elles partager le prix d'une générosité et d'une résignation qui la leur a fait naître (1)!

Qu'on ne s'en laisse cependant pas imposer par cette prodigieuse quantité de livres, qui, dans notre littérature actuelle, dépasse dix-huit cent mille, en diverses langues, et s'augmente chaque jour. Si l'on retranchoit toutes les répétitions, les choses superflues, fausses, inutiles ou dangereuses, ce seroit être encore indulgent que d'en laisser subsister la millième partie (2). Les vérités essentielles en tout genre

(1) *These moral Writers practise Vertue after Death.*

(2) Par manque de place suffisante, on délibéroit à Berne sur la bâtisse d'une nouvelle bibliothèque; l'Auteur dit qu'il indiqueroit un moyen prompt, facile, qui ne coûteroit rien, et pouvoit même rapporter; c'étoit de brûler, vendre ou donner une partie des livres inutiles. Son avis ne prévalut pas.

se réduisent à un petit nombre, quoique leurs nuances se divisent et se subdivisent à l'infini. La réflexion, le tact, l'usage du monde en saisissent plus vraiment l'application relative, que l'étude la plus constante et nombre de théories, grandes et sublimes qui, à ne les considérer qu'abstractivement, sont presque nulles en pratique, ou peuvent même devenir dangereuses lorsque, séparées de la connoissance des hommes, elles en attendent plus qu'ils ne peuvent donner, et ne combinent pas suffisamment son ignorance, ses passions et sa méchanceté.

On devroit lire peu, bien et souvent. Un seul bon ouvrage, relu avec attention, et médité avec lenteur, éclaire davantage que des milliers de volumes parcourus à la hâte, sans ordre, sans réflexions, sans choix, et qui mettent pour l'ordinaire plus de confusion dans les pensées que de profondeur et de justesse. — Il en est du moral comme du physique. Ce n'est pas la quantité d'alimens qu'on avale qui nourrit, c'est celle qu'on digère. — On devroit aussi avoir le courage de rejeter le bien pour le mieux, non-seulement se retrancher dans les meilleurs auteurs, mais ne lire que ce qu'ils ont produit de plus excellent. Il est ordinaire de compléter les ouvrages des grands hommes par leurs fragmens les plus foibles, qui, étayés d'un nom illustre, corrompent le goût et altèrent la raison. D'ailleurs, la vie est si courte, et le champ de lecture si vaste! Sans parler des dictionnaires et autres livres de consulte, il y a peu de gens de lettres qui lisent avec quelque attention cent volumes par année : au bout de dix ans, cela fait mille. Quel immense restant! La passion des grandes bibliothèques s'augmente cependant de plus en plus, les cabinets et les édifices deviennent trop étroits. Il y a un moyen déjà indiqué de les agrandir à peu de frais ; c'est d'en exclure tout ce qui est mauvais : mais on manqueroit son principal but, qui est moins le savoir que l'étalage.

Un objet essentiel aux progrès de la vraie science, est de savoir ignorer les choses vaines ou moins utiles : et c'est un des points d'éducation publique le plus négligé. Il y a encore divers pays en Europe où l'on consume un temps pré-

cieux dans des sciences de pure ostentation, dans l'étude des langues mortes et celle de l'ancienne logique.—La pitoyable manière de raisonner des temps où l'on connoissoit le mieux *les cinq universaux*, *le genre*, *l'espèce*, *la différence*, *la propriété*, *l'accident*, *les catégories*, *le syllogisme*, *etc.*, devroit nous apprendre à nous défier du secours de ces subtiles pédanteries. On peut remarquer que les nations qui pensent le moins sont celles qui en font encore le plus d'usage. Une chanteuse donnera-t-elle plus de délicatesse à sa voix, un sauteur plus d'élévation à ses élans, après qu'on les aura péniblement instruits sur la forme des muscles qu'elle doit contracter, ou sur les noms des nerfs qu'il doit tendre? Il en est à peu près de même de tout ce lourd attirail, sous lequel on étouffe la raison : il produit sur le génie les mêmes effets qu'une censure trop sévère, qui, jointe à des encouragemens d'étude, ressemble à un prix de course qui seroit offert à des hommes dont on auroit lié les jambes, et auxquels on reprocheroit ensuite de n'avoir pas dépassé ceux qui usoient librement de toutes leurs forces. — Pour apprendre à penser, il n'est que cinq vrais guides : le tact moral, la liberté, l'étude, l'expérience, et peut-être plus que tout autre, la pureté d'intention.

Le meilleur traité de logique est un ouvrage de bons raisonnemens. Ce n'est point que je prétende exclure entièrement cette science, mais je voudrois la classer dans son vrai rang d'utilité, et la réduire à son petit nombre de principes fondamentaux, d'où dérivent avec facilité ceux de second ordre pour quiconque a quelque aptitude à penser, et qu'on expliqueroit en tout autre.

De même en rhétorique, il est utile de connoître les règles générales du *style*, de la *composition*, de l'*exorde*, de l'*exposition*, des *preuves*, de la *défense*, de l'*art d'émouvoir*, de la *conclusion*, et même de l'*attitude*, du *geste* et de la *voix*. Tout cela, quoique subordonné à une foule d'exceptions locales et particulières, peut cependant contribuer à donner plus d'ordre, de clarté et d'effet à un discours. Mais il est très-superflu de se perdre dans la théorie abstraite des

Chries, Tropes, Métaphores, Métonymies, Synecdoques, Métalepsies, Hyperboles, Antanaclases, Ploces, Polyptotons, Paranomasies, Parechesies, Homœoteleutons, Homœoptotons, Anadiploses, Anaphores, Asyndetons, Épanalepsies, Épanodes, Épiphores, Exergèses, Polysindetons, Symploces, Aposiopèses, Antithèses, Épimones, Éparnorthoses, Hypotiposes, Prosopopées, Gnomes, Noêmes, Paradigmes, Antimétaboles, Tapéinoses, Oxymorons, etc., etc., etc., et tout ce fatras scolastique, dont diverses universités abusent encore du temps et de la jeunesse, et dont rien ne prouve mieux l'inutilité que la fausse éloquence de ceux qui s'asservissent le plus à ces règles factices.

Dans la classe du temps perdu, on peut aussi mettre ce latin, ce grec, cet hébreu, contre lesquels tant d'hommes instruits ont réclamé depuis si long-temps. — Il en est de divers usages comme de certaines lois, qui se maintiennent plusieurs siècles après le besoin qui les établit. On s'étonne de leur absurdité, de leur atrocité même, et une coupable indolence ne songe point à la réforme. — Ce qui fut le comble de la sagesse à une époque, peut devenir le comble de l'ineptie dans l'autre. — Aux temps où le service divin se faisoit en latin; où plusieurs actes publics s'écrivoient dans cette langue; où presque toute la science étoit dans les traités des Pères de l'Église, et ceux des anciens qui n'avoient point encore été traduits; où les modernes mêmes s'en servoient pour leurs ouvrages; où l'extrême variété, l'imperfection, la pauvreté des autres idiomes avoient fait de cette langue un moyen de communication presque général: alors il étoit très-raisonnable d'y consacrer ses peines, ses années, et de préférer cette étude à nombre d'autres. Mais presque tous ces avantages n'existent plus. On parle, on écrit, on plaide, on contracte, on s'éclaire en anglais, en français, en allemand; le clergé catholique se sert aussi moins du latin, et commence à croire que la divinité seroit aussi bien servie dans une langue que le vulgaire pourroit comprendre, et qui joindroit les pensées aux mots. Les protestans l'ont entièrement exclu de leur culte public.

A l'égard du grec et de l'hébreu, prétendus nécessaires pour l'intelligence des livres sacrés, les traductions en ont déjà déterminé le sens avec tant de soin, qu'il semble être plutôt dangereux qu'utile de le soumettre à de nouveaux interprètes. On pourroit certainement supprimer sans perte ce travail des études ecclésiastiques, et en employer le temps à des objets plus essentiels.

Pour la jurisprudence, la médecine, et quelques autres genres particuliers, le latin est plus nécessaire; mais rien moins qu'indispensable. Il dépend de la volonté du prince qu'on puisse s'en passer absolument. Il semble que sur des matières où il importe si fort de s'entendre, tout ce qui peut nuire à la clarté est très-abusif; et on devroit, pour la même cause, expulser du barreau cette terminologie barbare, qui obscurcit les choses les plus simples, et qui ne permet pas à l'homme le plus sensé de voir clair dans ses propres affaires, ni de comprendre ces lois et ces formes sous l'autorité desquelles il repose, et dont sa fortune, sa vie et son honneur dépendent.

En fait de jurisprudence, les anciens n'ont certainement rien à nous offrir de comparable aux chefs-d'œuvre modernes. Relativement à d'autres branches de savoir, on prétend que nous avons été moins heureux; mais tout ce qu'ils ont écrit de mieux a été traduit ou peut l'être facilement, et en général ce qu'on appelle leurs *livres classiques* méritent moins de respect qu'on ne leur en accorde, et ils l'obtiennent plutôt à titre d'antiquité que de valeur intrinsèque. — Sur trente écoliers, à peine en est-il un qui parvienne à entendre mieux l'original qu'une traduction médiocre, parce qu'il est probable que celui qui en fait l'étude de sa vie, excité par des motifs de gloire et souvent d'intérêt, doit, après de longues méditations, mieux saisir le sens de l'auteur que celui qui ne fait que le parcourir superficiellement, et ne considère cette langue que comme un accessoire à d'autres connoissances. Mais, dût chaque écolier parvenir à entendre l'original encore mieux que le traducteur, vaudroit-il la peine de payer cette légère correction de plus, par plusieurs

années d'un travail dégoûtant, et des plus propres à dessécher l'imagination, refroidir le cœur, et retarder l'intelligence.

C'est mal poser la question que de demander si les langues mortes peuvent être utiles? Au lieu de ce coup d'œil vague, il faut rechercher si le même temps qu'il en coûte pour les apprendre ne peut être employé à des acquisitions plus nécessaires : et cela n'a sans doute pas besoin d'être discuté.— J'en appelle aux prédicateurs, aux avocats, aux gens de lettres les plus illustres. Est-ce leur supériorité dans les langues mortes qui contribua le plus à les élever au-dessus de leurs collègues? Qu'on les classe comme d'autres sciences, il y aura toujours des érudits qui les cultiveront. Qu'on désire que leurs chefs-d'œuvre passent dans notre langue, et ils y passeront : mais qu'on n'en fasse pas un tourment pour notre jeunesse, et un obstacle au premier développement de leur intelligence, qui demande à être plutôt occupée par des faits, des images, des pensées, que par des mots, des temps, des genres, des cas, du pédantisme et de la dureté. — Le plus grand obstacle à cette réforme si nécessaire, est l'amour-propre de ceux qui possèdent ces langues. Ils ne peuvent consentir à voir diminuer leurs prétentions au mérite; ils ne veulent point avouer qu'ils ont en partie perdu leurs peines : faute de bonnes raisons ils en donnent de mauvaises, dont la plus absurde est *que, du moins, cela apprend l'orthographe*. J'aimerois autant que l'on commençât par un cours de gnomonique, pour apprendre à connoître l'heure sur un cadran solaire.

Un moyen de tirer de ses études tout le parti possible, et qui fut celui des Descartes, des Leibnitz, des Montesquieu et de divers autres grands hommes, est l'usage de faire des extraits de ses lectures, en détachant les principes les plus essentiels, les maximes les plus vraies, les traits les plus ingénieux, ou les exemples les plus nobles. Ces premiers extraits seront d'abord mauvais. Il est probable que le jeune homme sera plus attentif à une tournure de phrase, ou à un mot sonore, qu'à une grande idée; qu'il sera plus touché

par le sublime de l'expression que par celui de la pensée, plus par une pointe que par une raison forte, plus par le *beau idéal* que par le *bon réel*. Il faut déjà avoir fait de grands progrès pour savoir distinguer le vrai du faux, et l'ingénieux du solide; mais, peu à peu, son tact se formera, et il jugera moins par l'esprit que par la sagesse et le sentiment.

Il est un autre genre d'extrait qui exige plus de capacité. C'est celui qui trace l'analyse d'un ouvrage, en concentre les diverses vues sous quelques idées générales, qui réduit le sens de plusieurs pages sous quelques mots, et présente dans un tableau très-raccourci le précis des raisons qu'un auteur aura développées péniblement dans un ou plusieurs volumes. Il y a peu de moyens plus propres à se rendre maître d'un sujet, et à se former un jugement prompt et sûr: on peut appeler cette méthode la clef des sciences; mais elle ne peut être mise en usage qu'après avoir déjà acquis un certain degré de force et d'élévation.

Un objet aussi bien essentiel pour une étude quelconque, et duquel dépend pour l'ordinaire le succès de nos travaux, c'est de faire d'abord un bon choix des ouvrages qu'on prend pour guides; et là-dessus il ne faut point s'en rapporter à ses propres lumières. Toutes les directions de l'esprit et du bon sens ne peuvent suppléer au défaut d'expérience : il est nécessaire de consulter les maîtres de l'art même, de leur faire connoître le degré de ses connoissances préliminaires, joint à celui de perfection qu'on se propose d'atteindre : et si l'on est assez heureux pour pouvoir choisir entre les avis de l'homme simplement savant, et ceux de l'homme sensé, quoique d'un savoir inférieur, il faut préférer le dernier.

Nombre de personnes se laissent rebuter dès les commencemens, par le préjugé qu'il faut être doué d'une forte mémoire pour atteindre aux grands succès littéraires : Shakespeare, Mallebranche, Rousseau, Gellert, et nombre d'autres, n'en possédoient qu'une très-commune, qui ne les empêcha point de s'élever aux premiers rangs. Cette faculté est des plus utiles aux talens médiocres; mais elle peut même nuire

à l'essor des grands génies, en croisant sans cesse leur originalité. — Il y a d'autres genres, où le savoir ne consistant presque qu'à s'approprier celui des autres, la mémoire devient indispensable : s'y vouer sans ce secours, c'est se condamner au supplice des Danaïdes, que la fable suppose sans cesse occupées à remplir un tonneau percé, d'où il sort autant qu'il entre. Il est des plus importans de consulter ses dispositions naturelles avant de déterminer son choix.

Comme on ne peut toujours s'occuper d'objets sérieux et abstraits, la lecture d'un bon roman est souvent aussi utile qu'agréable : elle peut développer cette bonté, cet attendrissement, et même l'héroïsme qui conduit aux actions les plus généreuses. D'ailleurs, leur principal mérite étant pour l'ordinaire celui d'être bien écrits, on y acquiert une élégance et une facilité d'expressions, qui est un des premiers agrémens dans la société, et qui ajoute un prix réel aux qualités solides. Mais l'on doit se tenir en garde contre les dangers de leur défaut commun, celui de dénaturer les passions, de peindre une espèce d'hommes qui n'existe nulle part que dans l'imagination qui les créa, et dont le lecteur cherche vainement des copies. On peut quelquefois y trouver des conseils salutaires, et des exemples à suivre : mais juger le monde d'après ces images fantastiques, c'est vivre dans une illusion continuelle : erreur dangereuse, surtout pour les femmes, qui, plus retirées, ont moins d'occasions de se détromper, et qui paient souvent ce faux calcul du bonheur de leur vie.

Lorsqu'en lisant on fait l'acquisition de quelque bon principe, il ne faut pas attendre l'occasion de le mettre en pratique, mais aller au-devant et la faire naître. Toute étude est vaine si elle n'a pas un but moral. Le savoir est quelque chose, le génie est encore plus ; mais bien faire est au-dessus de tout. — Au reste, plus on acquiert d'idées distinctes de perfection, et plus on se sent porté vers elle. Le vrai savant n'est plus celui qui s'appesantit sur tous les détails des sciences, qui parle huit ou dix langues, connoît les titres, et quelquefois le contenu de quelques milliers de volumes,

ou cite à tout propos les opinions des anciens et des modernes. S'il se borne à cela, il pouvoit épargner ses veilles. — Le vrai savant rapporte principalement ses lumières à l'action. Il ne sépare point la vertu de la vérité : il prend l'une pour but, l'autre pour guide, et les répand toutes deux.

L'esprit, le génie même, séparés d'autres mérites, usurpent aussi chez le vulgaire une considération fort au-dessus de celle que l'équité assigne. Une preuve incontestable de l'infériorité de leur rang, c'est qu'ils peuvent s'allier avec la folie, l'erreur, le vice, et des principes atroces. — On peut être à la fois le plus méchant des hommes et le plus spirituel, le plus distingué en vastes talens, le plus heureux en succès personnels, et le plus nuisible au bien public : au lieu que la vraie grandeur s'élève au-dessus des petites distinctions, et tend vers la prééminence la plus réelle, dont la bonté, la justice, la générosité sont les premiers attributs.

L'homme de lettres, comme tout autre doué par la nature des moyens d'influencer l'opinion et le bonheur de ses semblables, devroit, par pitié et pour la solidité de sa gloire, subordonner son ambition, ses capacités, à ce but principal, seul digne de ses efforts. Les connoissances, les découvertes, sont incertaines, mais la maxime de respecter invariablement le bonheur général est de tous les principes le plus indubitable : toute pensée qui y contribue est vraie en grand, lors même qu'elle seroit fausse en détail : comme le mal cesse d'être un mal lorsqu'il produit un plus grand bien. Ce n'est point l'auteur sublime, inventif, abstrait; ce n'est point celui qui dévoile avec le plus de hardiesse la foule d'erreurs publiques, sans les remplacer mieux, qui mérite le plus d'admiration : mais c'est l'homme sage, modéré, généreux, qui se contente d'éclairer lorsqu'il peut éblouir; de réchauffer, féconder, comme le soleil, lorsqu'il peut brûler, consumer : qui préfère d'être utile à être illustre; qui sacrifie sa réputation au bonheur de ses semblables, et qui, plus héros que les héros mêmes, immole jusqu'à sa gloire sur l'autel du bien public.

Après l'étude de ses devoirs moraux et des connoissances

générales, viennent les particulières, et principalement celles qui sont relatives au métier qu'on exerce. Chacun doit s'efforcer à cet égard de s'élever au-dessus de la médiocrité: outre que c'est une obligation civile, cela mène à la fortune, à l'estime, et nous sauve d'une foule de désagrémens et d'humiliations toujours renaissantes. L'habileté comme la vertu, et l'ignorance comme le vice, portent avec elles leur punition et leur récompense. — Il est naturel que la société s'arme contre quiconque la trouble, qu'elle haïsse les penchans qui peuvent lui nuire; de même il est naturel qu'elle méprise l'incapacité de celui qui ne peut ni la défendre, ni la servir.

Le plus grand obstacle aux progrès des lumières, est de s'imaginer que nous sommes parvenus au plus haut degré que les hommes puissent atteindre. Je suis fort éloigné de croire que tout est dit, que tout est pensé. Il y a des objets bien importans, qui donnent le prix à tous les autres, et sur lesquels notre savoir est encore au berceau. J'entrevois confusément dans le lointain des connoissances nouvelles, des découvertes étonnantes, des révolutions incroyables... mon ame s'élève par momens... elle plane sur un horizon plus vaste, un nouvel éclat l'éblouit.... elle admire, respecte, adore, et retombe dans les ténèbres.... J'aperçois l'aurore de la vérité; mais mon œil se dissoudra avant d'en avoir vu le jour.

SUITE.

Un fruit des lettres, aussi agréable qu'utile, et qui, dans toute position, est une puissante ressource, c'est l'art de penser, d'écrire et parler avec justesse, force et facilité. On n'y parvient qu'en mettant de l'ordre dans son esprit, et en se familiarisant avec ces principes simples et généraux qui, tendant tous vers un même centre, rallient les idées avec promptitude : tel est celui *de n'apprécier les choses que d'après leur influence sur le bien public.*

Quant au style, il se forme par un certain tact du vrai, un sentiment de délicatesse que l'art ne peut remplacer, joints à la connoissance de la langue et la lecture des meilleurs auteurs. La foule de règles qu'on a données sur cet objet, semble se rapporter à ces deux principales : *clarté* et *précision ;* l'*élégance* en est une suite. — Une bien bonne page honore plus qu'un volume médiocre, et il y a tel paragraphe d'un auteur, qu'un homme de goût préféreroit d'avoir écrit plutôt que la vaste collection de ses œuvres. Il est facile de délayer une pensée dans un déluge de mots ; mais il ne l'est pas d'en réunir un grand nombre sous un point de vue resserré, qui considère toutes les parties, embrasse l'ensemble, et qui, sans les énoncer, fasse naître une foule de réflexions.

Ce talent, de ne jamais mettre trois mots où deux suffisent, est particulièrement utile aux grandes affaires, où l'économie du temps est un gain réel ; et en général, sur toute matière importante, une partie essentielle de la supériorité du style consiste à dire le plus de choses en moins de paroles. Mais, cette manière a aussi ses désavantages. L'imagination de nombre de personnes ne s'émeut que par degrés ; elles ne peuvent saisir autant de motifs à la fois, ni passer aussi rapidement d'une idée forte à une autre. Il ne suffit pas pour elles de dessiner le premier trait, il faut en-

core peindre, nuancer, et ramener une pensée essentielle sous une multitude de formes et de points de vue qui en facilitent peu à peu l'intelligence et l'effet. — Nous avons quelques bons ouvrages qui n'auront que peu de lecteurs, parce qu'ils sont trop substantiels. Le goût moral peut se comparer à cet égard au goût physique. Telle femme qui se délectera de quelques rafraîchissemens ou d'un petit vin muscat, ne pourra supporter les liqueurs de Turin; elles lui causeront des nausées, du dégoût : de même un petit parfum, qui la flatte d'abord, s'il devient un peu plus fort, lui donnera des vertiges et des maux de nerfs. Tous deux sont bons dans leur genre; mais le second est plus précieux : l'un est du commun, et l'autre de la quintessence.

Un art bien difficile est celui de grouper harmonieusement ses pensées; de les amener dans un ordre naturel; de les placer sous le jour qui leur est propre; de ne donner à chacune que l'étendue proportionnelle à sa nouveauté ou à son importance; de calculer leur force sur celle de son pays ou de son siècle, comme le médecin habile combine ses remèdes avec le genre de désordres et le degré d'épuisement de ses malades; de faire naître certaines vues dans l'ame du lecteur, sans vouloir les indiquer positivement, ou même les produire par la feinte des opinions contraires; de se refuser au penchant de tout dire, et à un vain étalage d'érudition; de se répéter quelquefois pour mieux inculquer un principe essentiel, en le représentant sous d'autres faces; de flatter d'un côté pour convaincre plus sûrement de l'autre; d'affecter à dessein de petites fautes pour déterminer l'attaque d'une critique inévitable sur les endroits où l'on désire qu'elle porte; de dire dans la même phrase des choses différentes à diverses personnes, et qui cependant concourent au même but; enfin, d'adapter à chaque genre le style qui lui convient; d'être précis sans sécheresse, abondant sans prolixité, et de parler à la fois au jugement et à l'esprit, au cœur et à la raison. — Un traité sans images et sans détails est un arbre sans feuilles et sans fleurs; on en découvre mieux la structure et la division des rameaux,

mais il offre l'hiver de la science ; et, en imitant la nature, il semble qu'il vaut mieux varier les saisons, et contraster les glaces par les roses.

Pour bien écrire, il faut réunir, savoir, jugement, imagination, esprit, sentiment. Sans le premier, on ignore ce qui est neuf ou rebattu ; sans le second, on compare mal et on tire de fausses conséquences ; la troisième élève, projette, invente ; le suivant compose le coloris, et le dernier donne l'ame au tout. On peut encore ajouter l'expérience et l'usage du monde, sans lesquels la théorie s'accorde rarement avec la pratique, et manque de cette fleur de tact, de cette délicatesse de convenance, cette finesse d'insinuation, cette élégante simplicité, qui sont pour la raison ce que les graces sont à la beauté. Après tant de qualités requises, et si opposées, ne devroit-on pas traiter avec plus d'indulgence les ouvrages médiocres, et avec encore plus d'estime les supérieurs ? Au reste, on ne sait souvent, dans la critique de nos chefs-d'œuvre, qui l'on doit plaindre davantage, si c'est l'auteur qu'on calomnie, ou le lecteur qui ne sait ni lire ni apprécier.

Un vice essentiel de notre littérature moderne, est de juger moins l'auteur sur ce qu'il dit que sur la manière dont il le dit. Nous avons l'oreille plus délicate que le cœur. On ne voit que des puristes dont le tympan se déchire au son d'un hiatus, ou d'une phrase un peu dure ; mais dont l'ame dépravée reste insensible au son d'une maxime fausse, vile ou cruelle. Il ne suffit pas d'être vrai et solide, il faut encore être subtil, léger, cadencé : la vertu et la vérité nous effraient si elles ne se présentent pas sous l'extérieur rassurant des graces enfantines. On veut des entrechats philosophiques, des fredonnemens moraux, des bluettes de jurisprudence, et des sourires de religion. — Si un étranger, dont le style est souvent aussi hasardé et toujours aussi incorrect que le mien, osoit risquer quelques conjectures sur cet excès de délicatesse si nuisible à la force, je dirois volontiers : que les Français, si volatils à d'autres égards, sont d'un lourd assommant sur tout ce qui concerne leur lan-

gue. Il est commun d'entendre plaisanter sur l'athéisme, la probité, et même l'honneur : mais, *cela n'est pas français*, est une phrase qu'on prononce très-gravement, et dont la continuelle répétition est des plus dégoûtantes. On entend sans cesse discuter l'orthographe, la construction, l'accent et les nuances du synonyme.... Eh! de grace, ne retombons pas en enfance, quittons l'A, B, C; recommençons à lire..... soyons un peu plus philosophes, et un peu moins grammairiens. — Sans doute qu'il est important de déterminer le langage avec exactitude, pour donner plus de positif aux pensées; mais l'excès de délicatesse à cet égard indique plutôt la décrépitude des lettres que leur époque de maturité : elle fut, chez les Grecs et les Romains, l'avant-coureur de la décadence des lumières; et l'Italie, en perdant la prééminence littéraire où les Médicis l'avoient portée, en se laissant dépasser par plusieurs nations qui furent ses écolières, se voua alors à ce raffinement de langage qui est aujourd'hui sa première science. Le sonnet, l'épigramme, la cantate, et tout le cortége des enfantillages poétiques y président, au grand détriment des connoissances plus essentielles, et leurs beautés sont si particulières, leurs allusions si fines, qu'elles ne peuvent passer en d'autres langues, et que l'étranger même qui entend la leur ne les devine qu'à demi.

La traduction est la pierre de touche des bons écrits : le faux brillant s'éclipse, le solide reste. Le style est à la pensée ce que l'habit est à l'homme, ou la couleur au tableau : le connoisseur juge moins sur cet éclat que sur l'expression du naturel, la force du clair-obscur, l'exactitude du dessin, ou le génie de la composition : au lieu que l'ignorant de l'art n'admire que le vermillon des joues, la richesse des draperies, l'azur du ciel, et le beau vert des arbres. De même l'homme éclairé n'apprécie un ouvrage que sur l'élévation de son but, et sur le nombre des vérités importantes qu'il renferme.

Le style varie avec le goût, et le goût avec le génie des peuples. Un auteur moderne qui commenceroit son ou-

vrage aussi trivialement que le prétendu *divin* Platon commence son livre de la *République*, engageroit difficilement son lecteur à passer jusqu'à la troisième page (1). D'ailleurs ce qui est nouveau devient commun à force d'être répété. Les rapports et les allusions changent; les mots mêmes vieillissent, et n'offrent plus à la longue la même signification: ce qu'il est facile d'observer en comparant l'italien, l'espagnol et le français, qui ont une origine commune; ou seulement le français avec le gaulois, que nous avons beaucoup de peine à comprendre. Montaigne disoit déjà, en parlant du langage: « Il écoule tous les jours de nos mains, » et depuis que je vis, s'est altéré de moitié. Nous disons » qu'il est à cette heure parfait. » Nous en disons autant aujourd'hui, et qui sait les changemens que les siècles peuvent amener? Du moins semble-t-il, sans rien vouloir regretter à cet égard, que si le français a gagné en exactitude, il a un peu perdu en graces et en force; il abonde encore en superfluités, dont la suppression, loin de nuire à la clarté, y ajouteroit. C'est moins son degré de perfection qui a contribué à le répandre dans toute l'Europe, car il n'y a point de cour un peu distinguée où on ne le parle, que la position centrale de la nation française, sa grande popula-

(1) *Le Dialogue débute ainsi.* Socrate. « J'allai hier au Pirée avec Glau- » con, fils d'Ariston, pour faire ma prière à la déesse, et pour voir de quelle » manière se passeroit la fête.... Après que nous eûmes fait notre prière et vu » la cérémonie, nous reprîmes le chemin de la ville. Polémarque, fils de » Céphale, nous ayant aperçus de loin, dit à l'esclave qui le suivoit, de cou- » rir après nous et de nous prier de l'attendre. L'esclave nous joignit, et me » dit, en me tirant par mon manteau: Polémarque vous prie de l'attendre. Je » me retournai et lui demandai où étoit son maître: il me suit, dit-il, atten- » dez-le un moment. Nous l'attendrons, reprit Glaucon. Un peu après nous » vîmes paroître Polémarque avec Adimante, frère de Glaucon, Nicérate, » fils de Nicias, et quelques autres qui revenoient de la pompe. Polémarque, » en nous abordant, me dit: Socrate, il me paroît que vous vous en retour- » nez à la ville. Vous ne vous trompez pas, lui dis-je.... *Adimante.* Ne savez- » vous pas qu'on fera ce soir à cheval la course des torches à l'honneur de la » déesse? *Socrate.* A cheval? Cela est nouveau. Comment! ils feront cette » course à cheval, tenant en main des torches qu'ils se donneront les uns aux » autres?.... » *Traduct. d'Amsterdam*, 1763.... Quels insipides détails! Ne croiroit-on pas entendre une vieille commère qui raconte à sa voisine?

tion, son influence politique, sa civilité, ses émigrations, et encore plus les chefs-d'œuvre qu'elle a produits dans presque tous les genres.

Rien ne diffère autant dans les divers dialectes que le figuré de leurs comparaisons et de leurs images. Les Orientaux nous paroissent exaltés; eux nous trouvent d'une froideur glaçante; et l'antiquité nous offre des modèles d'un goût incompréhensible au nôtre. Salomon étoit probablement un des meilleurs écrivains de son siècle; mais un poète qui voudroit l'imiter de nos jours, courroit grand risque d'avoir peu d'admirateurs. On sait qu'il compare sa belle aux chevaux du char de Pharaon, ses dents à des brebis tondues qui remontent du lavoir, son nez à la tour du Libanon regardant vers Damas, ses cheveux à un troupeau de chèvres, sa gorge à deux enfans jumeaux qui paissent parmi le muguet, ses agrémens à la ville de Jérusalem, son ventre à un tas de froment, son nombril à une tasse ronde qui regorge de breuvage, etc..... ailleurs, c'est la myrrhe qui distille de la main qui fait tressaillir les entrailles, et la petite sœur qui n'a encore point de mamelles. Ces comparaisons n'offrent de nos jours aucuns rapports qui forment image, parce que les liaisons intermédiaires nous sont inconnues, et cependant l'ensemble fait son effet en ce qu'il est marqué au coin de la naïveté.

On s'est souvent récrié sur la prétendue licence de l'Ecclésiaste; mais pourquoi Salomon n'auroit-il pas chanté les plaisirs d'un amour et d'un concubinage licite de son temps, et qui n'avoit alors rien de honteux ni de coupable? Préfère-t-on de considérer son petit poème comme n'étant que de simples allusions prophétiques, ce qu'on a cherché assez infructueusement à démontrer; cela ne changeroit rien à cette différence de goût, en ce que ce mélange religieux et impudique nous paroîtroit une espèce de profanation.

DIGRESSION

SUR LES BEAUX-ARTS.

Fidèle au principe de préférer l'utile à l'agréable, le nécessaire au superflu, et de n'apprécier les objets qu'en raison de leur influence sur le bonheur public, je ne puis m'empêcher de croire que les beaux-arts ont usurpé dans notre siècle une considération fort supérieure à celle qui leur est assignée par leur valeur réelle. — Un faux respect vulgaire attache une idée de mérite à tout obstacle vaincu, sans égard à la frivolité de cette victoire, qui est souvent remportée aux dépens du but principal ? Que m'importe qu'un pont n'ait que deux arches, si on pouvoit en mettre trois et le rendre plus solide; qu'un ton soit difficile à produire, s'il n'émeut pas autant que le simple et l'aisé; qu'un poème se divise en hémistiches de six syllabes, que la douzième se termine avec le même son que la correspondante, qu'on alterne l'*e* muet et l'aigu, et qu'on évite le choc de deux voyelles, si tout cela estropie la pensée et rend obscur ce qui est clair? Il viendra peut-être un temps où l'on placera la césure, l'hiatus, la rime, et tous ces enfantillages, au rang où nous plaçons aujourd'hui les acrostiches, les anagrammes et les bouts-rimés.

On devroit borner la versification à ces petits riens de société dont le superficiel fait le prix. Des femmes ou des jeunes gens peuvent s'amuser de cette symétrie du nombre et de l'accord du son, qui ne sont proprement que des jeux d'esprit, et ne devroient pas être traités avec plus d'importance. — On lit la prose sans fatigue pendant des journées entières; mais j'ai connu peu d'hommes d'un jugement exact qui puissent soutenir pendant plusieurs heures cette monotonie dégoûtante, où, malgré le sourire d'un poète à la torture, et

malgré le pénible de ses vers faciles, on sent à chaque instant qu'il sacrifie la raison à la difficulté, et ses sentimens à l'harmonie.

Il est une poésie naturelle qui consiste dans le sublime des images et les graces du style : la prose ne l'exclut point, et le poème de Télémaque est souvent plus poétique que celui de la Henriade. Habiller la raison en vers, c'est masquer Socrate en *petit-maître;* elle répugne à cette fadeur : la simplicité est son caractère, la vérité est son ornement, qui, de même que le génie, ne veut pas d'entraves : ils sont faits pour donner la loi, non pour la recevoir. L'art précéda les règles, et peut les rompre de nouveau : elles peuvent préserver un esprit médiocre des écarts du dernier rang; mais elles rapprochent l'esprit sublime de la médiocrité : tous ces liens l'empêchent de prendre l'essor, et, avec la vigueur d'un aigle, il voltige en oison. Sans sa profonde ignorance à cet égard, Shakespear, comme tant d'autres, n'auroit jamais produit ces *monstres admirables*, ces mélanges de grossièreté et d'énergie, de grandeur d'ame et de trivialités que ses compatriotes préfèrent, encore aujourd'hui, à tous leurs chefs-d'œuvre modernes.

La poésie en général corrompt plus l'intelligence qu'elle ne la forme; la fiction est son essence, l'exagération son propre : toujours hors de la réalité, elle se plait dans les écarts, ne marche que par sauts, ne prouve que par images : c'est la fièvre de l'imagination, qui n'est jamais plus forte que lorsqu'elle est en délire. Une lecture trop fréquente des poètes altère peu à peu le jugement, et donne à l'esprit une tournure des moins propres au monde réel, et des moins favorables aux fonctions et aux charges les plus communes de la vie. C'est peut-être aussi un préjugé de croire que les arts, et particulièrement la musique, attendrissent le cœur, et rendent les mœurs plus douces : en considérant les artistes de profession, et la nation qui excelle, je serois plutôt porté à croire qu'elle émousse la sensibilité par l'habitude des émotions fortes, et qu'elle énerve par l'excès de délicatesse. — Parle-t-on en Italie d'un tableau, d'une statue ou d'une

façade, chacun s'anime, et les femmes savent que c'est du Titien, de Buonarota ou de Vignole. Parle-t-on de Beccaria ou de Filangieri, la plupart des hommes demandent *qui est cela?* — Ils sont étrangers aux premières notions de la science du bien public, et n'écoutent que froidement les observations ou projets de réforme sur des abus évidens et qui menacent ruine.

L'excès d'estime pour les beaux-arts est au rang des préjugés que Rome a répandus sur l'Europe : elle en fait un objet de commerce lucratif, et, ne pouvant plus vendre ses indulgences aux Anglais et autres peuples, elle leur vend des formes, du son et des couleurs. — Si cette capitale avoit attaché autant d'importance au vrai savoir, elle joueroit peut-être encore un grand rôle dans la balance politique. — Les armes de l'empire de la foi paroissent moins être les richesses, le faste et la contrainte, que la supériorité d'intelligence, de modération et de vertus; en laissant échapper cette prééminence, elle perdit avec elle les rênes de l'opinion et les puissans ressorts du respect de l'estime.

Un danger inséparable des beaux-arts est d'étendre le luxe, qui les fait seul subsister; et c'est à titre de républicain que je m'appesantis sur leur côté désavantageux, lors même que j'avoue comme particulier que j'en suis l'admirateur. — On a prétendu que ce vain étalage et le nombre d'ouvriers qu'il emploie, peut devenir un des ressorts d'activité et de circulation de numéraire dans les grandes monarchies, comme aussi un des moyens de soutenir plus dignement la majesté du trône : ce qui compense, et au-delà, l'augmentation des besoins imaginaires, les préjugés de faux mérite, la consommation fréquente du nécessaire en superflu, et autres maux qui en résultent. Cela peut être vrai à certains égards; mais du moins paroît-il bien démontré que le luxe est des plus dangereux pour les petits états, dont la simplicité est la vraie magnificence, le courage et le travail leur soutien, et la supériorité de justice et du bonheur public, les seules distinctions par lesquelles ils peuvent se rendre les égaux de leurs supérieurs en force. — Cette manière de voir, relati-

vement aux arts, doit être modifiée dans les pays ou les villes qui ne tirent leur subsistance que du commerce ou des manufactures d'objets de luxe : mais lors même que, par intérêt, elles cherchent à nourrir la vanité de leurs voisins, elles devroient s'efforcer de s'en garantir elles-mêmes.

Comme tout excès est vice, il ne faut cependant pas prétendre de nous renvoyer à la soupe noire des Lacédémoniens, ni à leur défense de se servir d'autres outils que de la scie et de la hache. Notre climat, nos habitudes et notre foiblesse, ne le comporteroient pas. Mais il y a un juste milieu en tout: il est certain que tout ce qui n'a que la sensualité, l'éclat ou une frivole curiosité pour but, n'est point au rang des choses indispensables; et que tout ornement qui ne joint pas une utilité réelle, est plutôt un écart de goût qu'un indice de perfection.

Veut-on voir de beaux paysages, où règnent la fraîcheur, l'harmonie et la vérité; où la nuance des sites est toujours en proportion de l'éloignement; où chaque touche d'arbres a ses distinctions particulières, où le zéphyr chargé de parfums semble jouer à travers les feuilles, et rider légèrement la surface des eaux, dont le doux murmure invite à de tendres rêveries; où l'air est toujours transparent, et les jeux de lumières d'accord avec les ombres et le relatif des saisons; où les beautés de détail ne nuisent point à l'effet de l'ensemble; enfin où les animaux et les figures semblent être animés, et conserver chacun le caractère qui lui est propre? Veut-on voir toutes ces merveilles, qu'on ne les cherche pas dans une galerie de tableaux, mais qu'on se promène dans la campagne. — Les chefs-d'œuvre de l'art sont bien insipides en comparaison de ceux de la nature.

A-t-on le goût des belles formes, qu'on les admire dans les originaux : une jeune et jolie villageoise offre plus de charmes réels que la Vénus de Médicis. La douce chaleur d'un sein que l'émotion agite, qui peut battre tendrement sous la main qui le presse, ou qui en repousse l'audace par son élasticité, n'est-elle pas plus séduisante que tous les appas froids, durs et immobiles d'un marbre de Carrare? La

laideur qui soupire est plus touchante qu'une Hébé de pierre.

Aime-t-on les antiquités, que l'on considère les nombreuses rides et les bouleversemens de toute la surface de notre globe, qui semblent attester son extrême vieillesse, et la variété de ses révolutions; que l'on contemple ces roches entassées, dont le sommet se perd dans la nue. Par quelles gradations ont-elles acquis cette forme? par quel mécanisme le suprême pouvoir cimenta-t-il leurs particules? qu'étoient-elles avant le débrouillement du chaos? que deviendront-elles à travers des millions de milliards de milliasses de siècles futurs? qui sait si leur matière, jadis plus épurée, ne fut pas susceptible d'organes et d'union avec les parties pensantes? qui sait si, s'épurant encore par la suite des temps, elle ne peut s'y rejoindre, et s'animer?.... Tant qu'il existe dans l'univers un atome qui n'a pas acquis tout le degré de perfection possible, il semble que le grand œuvre ne peut être consommé. Cette supposition neuve est féconde en grandes conséquences, et ce genre de méditations, malgré les bornes que leur prescrit notre foiblesse, est cependant plus raisonnable que celles de l'antiquaire qui se perd dans la rouille d'une médaille ou les débris d'une inscription. — Que nous importe que Numa, Cécrops ou Ninias aient régné quelques jours plus tôt ou plus tard? Que nous importe que les Scythes descendent d'Élim, d'Héber, d'Assur, d'Arphaxad, ou d'Aram; ou que la ligne de Xarug fut directe ou indirecte? Qu'ajouteroit à nos lumières de savoir positivement si les deux mauvais dialogues de Pimander et d'Asclépias furent écrits par Mercure Trismégiste, par son fils Thot, ou par un auteur du quatrième siècle? Toutes ces recherches, et beaucoup d'autres de ce genre, sont, malgré leur profondeur scientifique, d'une frivolité presque ridicule, et n'ont nul rapport avec notre état présent et futur. — Lorsque l'on compare le petit nombre de siècles qui composent notre histoire avec le total de la durée, il semble que toutes les époques se réunissent sous un seul instant.

Est-on amateur de l'architecture, on peut, au défaut de quelques pierres qu'unirent les Vitruves, les Trissins, les

Pallades, admirer quelques fragmens du vaste édifice du grand maître. — Que signifient ces misérables voûtes, en comparaison de ces globes lumineux qu'un art immortel suspend dans l'espace, où un ordre étonnant les fait circuler, s'attirer, et se repousser tour à tour?

En montrant la petitesse des arts et de quelques sciences, je ne prétends pas refuser tout mérite aux premiers, mais seulement prouver qu'on leur accorde une supériorité qu'ils n'ont pas en effet, et que, lorsqu'on est privé de leurs avantages, on peut trouver dans la simple nature des dédommagemens à la portée d'un chacun qui sait voir et sentir. — Je sais par expérience qu'un concert peut être parfois une récréation très-agréable; qu'un tableau, une statue, ou un arc de triomphe peuvent amuser, intéresser, ou rappeler des souvenirs touchans; que le doucereux d'un vers, ou le gigantesque d'une image poétique, peuvent flatter l'oreille, ou monter l'imagination. Je sais aussi que l'attitude voluptueuse d'une *valse*, les familiarités de l'*allemande*, ou l'indiscrétion d'une robe qui voltige, peuvent plonger l'ame dans une douce rêverie. Je danse même encore par libertinage, parce que je trouve fort agréable de presser publiquement dans mes bras une jolie femme à laquelle, en d'autres occasions, je n'oserois toucher la main. — Quelques jeunes innocentes qui se récrieront sur cet aveu ne pensent pas que, sans le savoir elles-mêmes, leur passion pour la danse n'a d'autre motif que la volupté et la vanité : le plaisir attaché au mouvement peut bien y entrer pour quelque chose; mais si c'étoit le seul, ou danseroit dans sa chambre, où nos dames n'auroient besoin ni de cavaliers, ni de spectateurs.

Au reste, ce goût, comme celui des arts en général, est des plus naturels, parce que la frivolité est un des caractères les plus inséparables de l'homme. Tout cela a ses usages; mais on devroit moins en abuser : on devroit classer chaque chose sous le rang que la vérité et la raison lui assignent. — Une seule idée vraiment utile à l'état, vaut mieux que des milliers d'épigrammes, de sonnets, d'ariettes, de

ballets, et de tous les chefs-d'œuvre des Phidias et des Titiens.

On ne comprend pas bien pourquoi on place l'éloquence sous la dénomination des beaux-arts; elle fait partie d'un ordre plus relevé : le premier rang, qu'elle occupe, appartient de droit à l'architecture, comme le plus utile des restans. Les monumens les plus philosophiques que cette dernière ait érigés, quoique dans un but contraire, sont les pyramides d'Égypte : elles immortaliseront l'énorme stupidité des despotes qui épuisèrent leurs peuples, leurs trésors et leur gloire, à entasser des pierres : ineptie qui n'est comparable qu'à celle des savans qui portent l'hommage d'une ridicule admiration aux pieds de ces lourdes masses.

On cite quelquefois la liaison des arts avec les sciences, et l'influence des premiers sur les secondes. J'ai peine à en voir le nœud et l'effet. Il est vrai qu'ils se perfectionnent et se dégradent avec elles, et que les siècles les moins favorables pour les unes le furent aussi pour les autres : mais cela prouve moins leur union, ou l'estime accordée aux arts, que l'influence des lumières sur tout ce qui est humain. Avec l'esprit philosophique, qui donne l'ame à toutes nos relations, l'intelligence générale dut se perfectionner, et il est probable que jusqu'à la tournure d'un sabot ou celle d'une cruche, dut acquérir une forme plus élégante et plus propre à son usage. — Dans les pays où l'on pense peu, les ouvriers travaillent mal. En Espagne, tous les métiers sont négligés. En Angleterre, ils sont portés au plus haut point. Qu'on parcoure l'Europe, d'un coup d'œil on verra que les gradations d'industrie sont en proportion assez exacte avec les lumières générales. En chassant l'ignorance et le vice, on chasse la misère. Veut-on donner à un état le plus haut degré de puissance possible, qu'on travaille à perfectionner l'intelligence du sujet, qu'on épure ses mœurs, c'est-à-dire, qu'on le forme à la probité, au courage, au patriotisme, et l'état deviendra par sa propre force tout ce que ses circonstances locales lui permettront d'être.

DE L'EXPÉRIENCE.

La sagesse du vieillard est principalement le fruit de son expérience. Nous sommes les élèves de tout ce que nous voyons, faisons ou entendons ; la plupart de nos idées entrent par les sens, et la première cause de l'inégalité des esprits réside peut-être dans la différence du nombre d'exemples, d'images, d'événemens et de positions que le sort nous a mis à portée de combiner. — Un homme naturellement bien constitué, mais qui, dès son enfance jusqu'à l'âge de raison, auroit vécu entre quatre murailles, dans un profond silence et une noire obscurité, seroit nécessairement d'une intelligence inférieure à celle de la brute. De ce dernier degré remonte la vaste chaîne de gradations où l'observateur exercé pourra se convaincre que les modifications de cette même cause produisent des effets à peu près proportionnels.

Plus on a vu, lu, entendu, et plus la raison (toutes choses égales d'ailleurs) doit avoir d'étendue et de justesse ; parce que nos jugemens n'étant que la comparaison entre divers objets, d'où l'on tire ses conséquences, plus ces objets sont nombreux, plus ils réunissent de rapports, et plus nos conclusions doivent être exactes.

Rien ne diffère autant chez les hommes que l'horizon de leur coup d'œil moral, et la sphère de leurs réflexions. — L'un ne juge que d'après une famille, un hameau, une ville, un royaume, une époque, ou un siècle : il ne raisonne que d'après le moment où il vit, ou le petit coin qu'il habite : il ne suppose pas d'autres vérités possibles que celles qui furent admises par ses aïeux, ses souverains et ses prêtres. Au lieu que l'homme éclairé embrasse dans ses comparaisons la surface du globe et l'histoire des peuples : il confronte et balance leurs opinions, leurs lois, leurs mœurs, les causes de leur prospérité et celles de leur décadence : il

y joint les conjectures et les réflexions des plus grands hommes de tous les temps connus ; et il tire son résultat de l'ensemble.

Acquérir de l'expérience est donc un grand moyen de capacité et de perfection. On peut hâter son développement en allant au-devant des faits qui la composent, ou en s'appropriant les fruits de celle des autres. — L'étude est au rang de ce dernier moyen, particulièrement celle d'une saine philosophie, jointe aux meilleurs cours d'histoire. Ces deux sciences ont beaucoup de liaison : l'une indique des préceptes à suivre, l'autre des modèles à imiter : la morale prend de l'histoire les faits dont elle tire ses conséquences, et l'histoire prend de la morale les règles d'après lesquelles elle doit apprécier les événemens et les actions humaines. Guidée par ce flambeau de la raison, elle nous peint le caractère et la conduite des hommes les plus illustres ; elle les suit dans leurs entrepriscs, leurs détails privés, et leur marche publique ; elle recherche les moyens qui les firent réussir, et les erreurs ou les obstacles qui les firent échouer : de mille vies, elle tire des principes qui peuvent diriger la nôtre, en nous enseignant à juger du présent par le passé, et à prévoir l'avenir : elle nous modère dans la prospérité, et nous console dans l'infortune, en nous indiquant combien il est facile de passer de l'une à l'autre. Enfin, c'est l'école précieuse où l'on devroit s'instruire aux dépens des sottises d'autrui, dans l'art d'éviter ou de réparer les siennes.

Malheureusement cette histoire est plutôt le roman de l'humanité que son vrai tableau. Les principaux événemens sont connus en gros, leurs dates sont fixées, mais l'esprit de parti, l'orgueil national, l'astuce politique, l'envie et la calomnie joints au bavardage public des rivaux et des ennemis, et à nombre d'autres circonstances, trompent sur la complication des particularités dont l'examen impartial pourroit seul extraire un jugement équitable. Les causes premières, les impulsions secrètes, sont presque toujours ignorées ; et ces intérêts subalternes, ces petits détails, aux-

quels pour l'ordinaire les plus grands événemens sont subordonnés, sortent rarement du silence où l'amour-propre les renferme.

Nous ne pouvons souvent pas apprécier les motifs de nos amis, de nos parens, relatifs aux objets de la vie privée ; comment apprécierons-nous ceux des plus fins courtisans, des plus profonds politiques, relatifs à des objets infiniment compliqués, et dont la scène est séparée de nous par la distance des rangs, des lieux, des usages et des siècles? L'historien y supplée par son imagination : il nous donne ses conjectures pour des vérités ; mais l'homme d'expérience voit presque à chaque page qu'il nous dit plus qu'il n'a pu savoir : il sourit à cette hardiesse de pinceau avec laquelle un Plutarque ou un Tacite, un Raynal ou un Robertson, décrit le système d'une entreprise, les ressorts d'un gouvernement, les vues d'un chef, ou les nuances d'un caractère : il sourit de cette fausse pénétration, qui attribue si souvent à une conduite profondément réfléchie, les écarts de la passion, ou les résultats du concours le plus fortuit, comme si l'homme n'étoit pas « un composé d'inconséquences et de » légèreté, et comme s'il ne devoit pas agir d'une manière » conforme à son caractère dominant. » — Si nous étions mieux instruits, nous verrions que la plupart des révolutions les plus remarquables se rapportent à la classe des grands événemens par les petites causes.

L'art d'écrire l'histoire, dont tant d'écrivains se crurent capables, fut souvent l'écueil des plus grands génies. Outre une vaste érudition, une profonde connoissance des faits, un jugement sain, une pénétration exquise, il faut encore être à la fois homme d'épée et de loi, d'église et de commerce, et finir par n'être ni l'un ni l'autre ; oublier son état, sa patrie, sa croyance et ses opinions, pour apprécier les événemens et les acteurs avec plus de vérité. L'esprit philosophique est surtout ici de la nécessité la plus indispensable. Si l'on examine la base de la réputation des historiens les plus estimés, on verra qu'elle porte moins sur l'exactitude des faits que sur le point de vue politique et moral

sous lequel ils sont présentés, et sur la sagesse des réflexions qui les accompagnent.

Comme les guerres sont le théâtre des plus grandes révolutions politiques, une connoissance aussi nécessaire que rare dans un historien, est celle des principes militaires. La plupart tombent dans des absurdités dégoûtantes : ils omettent des détails importans, s'appesantissent sur d'autres qui sont impossibles ; ils confondent les mots et les choses, prennent un rang pour une ligne, une tranchée pour un chemin couvert, une ruse pour une imprudence, une fausse attaque pour une vraie, et une nécessité locale pour une position de choix. — Les anciens ne sont pas plus heureux à cet égard : on y trouve des chefs qui haranguent leur armée après l'avoir rangée en bataille. Malheureusement pour l'éloquence, un major de quatre bataillons a, de nos jours, beaucoup de peine à hausser sa voix jusqu'à faire entendre quelques commandemens très-courts ; et jadis un général doit avoir tenu un beau discours à cinquante ou cent mille hommes ; quelquefois plus.

Il seroit facile de citer une foule de faits modernes, sur lesquels la trompeuse renommée abuse de la crédulité publique. Je n'en citerai qu'un des plus mémorables de notre siècle ; c'est la bataille de Rossbach, ce *coup de temps* de tactique, dont le succès illustra plus son héros que plusieurs autres de ses victoires, où il déploya bien plus de sagesse, de constance, de promptitude et d'intrépidité. Nous avons eu des papiers publics qui ont fait monter à quinze mille hommes le nombre des Français tués sur le champ de bataille : nous avons encore diverses relations qui le portent à quatre, cinq et huit mille ; la plus modérée que je connoisse dit douze cents : frappé de cette différence, je m'en suis informé, sur les lieux mêmes, des paysans qui enterrèrent les morts, comme de divers ecclésiastiques et gentilshommes qui vivent dans le voisinage : ils m'ont assuré qu'il n'en resta pas au-delà de quatre cent cinquante. C'est cependant une bataille qui s'est donnée au milieu de notre siècle, entre deux nations des plus connues et des plus éclairées, et dans

un moment où toute l'Europe attentive s'efforçoit de connoître ces détails avec exactitude. J'en ai eu des plans très-bien gravés, lettrés, notés; mais lorsque je les ai confrontés avec le terrain, j'ai vu qu'ils avoient été tracés d'idée, sur de mauvais contes de gazette, et il étoit impossible d'y reconnoître aucune ressemblance locale. — Si nous sommes si mal instruits sur ce qui se passe de nos jours, comment juger les siècles passés, où l'ignorance étoit si répandue, la communication si difficile, et le despotisme si oppresseur de toute vérité!

Mais dût l'histoire être aussi véridique que le vulgaire le croit communément, elle ne suffiroit point pour former l'expérience. Il est des particularités essentielles qu'on ne peut ni saisir, ni deviner du fond de son cabinet, comme il est des qualités très-importantes qu'on ne peut se donner que par la pratique et un exercice fréquent. C'est dans l'action et dans le *gros livre du monde* qu'il faut se former soi-même et étudier les autres : quiconque reste à la même page, ou traîne ses jours dans l'indolence, n'est jamais au niveau des facultés qu'il reçut de la nature. — Les voyages sont particulièrement utiles à leur développement : ils furent, de toute antiquité, considérés comme un des moyens de perfection. C'est en vivant parmi divers peuples, et en les comparant, que les Lycurgue, les Thalès, Solon, Démocrite, Pythagore, Platon, Polybe, et tant d'autres, apprirent à s'affranchir des préjugés nationaux, à connoître les hommes et à les diriger. Nombre de modernes les plus illustres les ont imités avec les mêmes fruits, et de nos jours la nation la plus philosophe ne croit l'éducation des premiers rangs finie qu'après avoir fait ce qu'ils appellent le *grand tour*. Les monarques mêmes ne craignent plus de se compromettre en croyant que pour connoître il faut s'instruire; et depuis qu'ils lisent et voyagent, depuis qu'ils se rapprochent de leurs semblables, voient par eux-mêmes, et facilitent l'abord à la vérité, la politique s'épure, la superstition se réprime, les lois se perfectionnent, la nature reprend ses droits, les réformes et les fondations nécessaires se multi-

plient. — Puissent ces grands préludes tenir tout ce qu'ils promettent! Puisse la philanthropie dominer dans les conseils des rois, et prévenir cette fermentation dont l'esprit public paroît couver les germes en divers lieux, et qui menace dans le lointain!

Mais, plus en particulier, chacun ne peut voyager. Au reste, qu'on ne s'imagine pas qu'il faille pour cela une berline, un gouverneur, des laquais et force guinées. — Avec un mauvais frac, peu d'argent, deux chemises en poche, une écritoire, un portefeuille, un chien, quelque savoir, du courage, de bonnes jambes, et, par luxe, un coffre qui vous suit ou qui vous précède, et qu'on trouve dans les grandes villes, on parcourt ainsi de vastes contrées de la manière la plus libre et la plus utile, parce que l'on ne voit jamais mieux que lorsqu'on n'est point vu. — Je parle d'après l'expérience, ayant parcouru la plus grande partie de l'Europe de cette manière, et fait en diverses courses près de 7000 lieues à pied. J'en traçai le projet à vingt ans, et, avec l'opiniâtreté qui m'est propre, je l'ai suivi à travers le ridicule, le blâme, le dégoût, les maladies, les hauts et les bas de la fortune. Comme j'étois dans l'habitude de noter, chaque soir, les observations de la journée, j'en avois amassé de très-nombreuses, la plupart assez triviales, mais dans la foule desquelles il me sembloit qu'il y en avoit aussi d'intéressantes, et présentées sous un point de vue entièrement neuf. Je me proposois de les donner au public, et elles étoient déjà réunies en corps d'ouvrage, auquel il ne manquoit que ma dernière course, lorsque, par la négligence d'un bureau de messageries, j'ai perdu le fruit de mes travaux. J'ai fait peu de pertes auxquelles j'aie été aussi sensible.

Au rang des avantages de ces voyages pédestres, sont les incommodités et les souffrances qui les accompagnent; la privation des petites aisances rend indépendant de ces gênantes bagatelles; l'habitude du danger forme à la prudence, ou du moins au courage; le besoin continuel de ses propres ressources anime l'intelligence, exerce l'industrie, et la va-

riété des hommes avec lesquels on commerce, rend propre à traiter avec tous les états. Il est des connoissances qu'on n'acquiert que dans les palais des grands : il en est d'autres qu'on ne s'approprie que dans la fréquentation du peuple. En conversant familièrement avec un pauvre, un laquais, un ouvrier, ou à table avec vingt paysans qui vous croient leur égal, on découvre ce qu'on ne devineroit jamais du fond d'une chaise de poste, ou accompagné d'un cortége imposant. — En outre, quiconque n'a jamais souffert la faim, la soif, le froid, le chaud, les fatigues, le mépris, les humiliations, et les injustices des petits tyrans subalternes, est étranger aux sentimens les plus habituels de la plus grande partie du genre humain, et peut difficilement se mettre à la place de ses inférieurs, ou s'attendrir sur leurs peines.

Sénèque invitoit son pupille aux calamités, comme un moyen d'élever son ame. Ce genre de vie est une calamité artificielle, dont la durée est en notre pouvoir, et dont les souffrances passées, comparées par la suite avec une meilleure fortune, en font mieux sentir les douceurs.—Mes amis ont une foule de besoins que je ne connois plus, et j'ai nombre de jouissances qui n'en sont pas pour eux, parce qu'ils n'en ont jamais été privés. Le plus mauvais taudis vaut pour moi un palais, la plus petite chère me paroît suffisante, parce que j'ai souvent logé dans des cabanes, et vécu de pain noir et de petite bierre. Quand il pleut ou qu'il fait froid, j'éprouve un plaisir secret d'être à l'abri : quand je me promène, je me félicite de rencontrer des compatriotes ; et lorsque j'entre dans mon lit, je pense que je couchois en Espagne en plein champ, en Hongrie au coin du feu, et que partout ailleurs j'ai rarement pu prendre sur moi de me déshabiller, parce que je ne pouvois vaincre le dégoût. — L'habitude des mauvais procédés m'y a rendu moins sensible, et je le suis davantage aux égards de mes inférieurs, parce que j'ai souvent cessé d'en recevoir. — On voyage quelquefois pour faire fortune. Je puis dire que je l'avois faite sans la chercher. Avec des rentes au-dessous du médiocre, j'étois devenu le plus riche d'entre mes amis, parce que j'avois moins de

besoins que de ressources pour les satisfaire. Aujourd'hui que ma fortune a augmenté au-delà de mes espérances, elle conserve la même proportion : je sais mieux en jouir, mieux l'employer. Ils comparent leur sort à celui des rangs supérieurs; moi je compare le mien à celui de tant de misérables avec qui j'ai vécu, et qui auroient été au comble de leurs vœux s'ils avoient seulement pu s'assurer le plus strict nécessaire. D'un autre côté, l'étalage des cours et des capitales m'a rendu notre petit faste républicain ridicule, et affranchi de cette vanité qui commence à tourmenter et à ruiner tant de nos compatriotes. L'habitude de voir des grands du premier ordre, en diminuant l'importance de nos dignités, modère mon ambition, et me tranquillise sur les événemens qui peuvent la concerner.

Enfin, pour terminer cette longue digression personnelle, il me semble que cette manière de voyager, ce spectacle, cette activité, ces privations soutenues, sont un des moyens les plus propres à fortifier l'ame et le corps, quoique l'excès pourroit facilement être nuisible à tous les deux. — Si mon lecteur étoit tenté de me dire qu'il ne voit pas que, relativement aux lumières, ma méthode ait produit de grands effets chez moi, je lui répondrai que ce fut moins la faute de la méthode que celle de celui qui l'employa. La nature m'avoit traité assez durement, soit pour les passions, l'humeur, les talens et les circonstances : et quoique peu satisfait des rectifications que j'ai faites à son ouvrage, je crois cependant, à force de constance, lui avoir arraché quelques faveurs qu'elle sembloit s'obstiner à me refuser, et avoir tiré d'un assez mauvais fonds plus qu'on ne devoit d'abord en attendre. — Après cet aveu, je continue avec autant de confiance apparente que si l'observation de mon lecteur n'eût pas été fondée, et je mets encore au nombre des avantages de cette manière de voyager, celui de trouver les occasions de s'apprécier soi-même.

Lorsque, séparé de tout faux mérite, sans nom, sans titre, sans autorité, et sous l'extérieur le plus vulgaire, si le hasard vous place parmi des personnes respectables, et

que vous parveniez à en obtenir les égards de l'estime et de la considération, vous pouvez vous dire avec certitude : *Je ne les dois qu'à moi-même ;* rien n'est plus flatteur. — On connoît la réponse souvent citée d'Aristippe, auquel on demandoit quelle différence il mettoit entre un ignorant et un homme instruit : *Envoyez l'un et l'autre chez les étrangers*, répondit-il, *et vous l'apprendrez.*

En effet, si vous êtes ce que vous devez être, ne craignez pas de manquer d'appui dans quelque pays que ce soit. Un honnête homme éclairé a des amis partout. Il est une nation répandue dans toutes les autres, qui, quoique divisée, n'en est pas moins unie, et qui, pour m'exprimer orientalement, est au reste du genre humain ce que la poudre d'or est dans le sable ; ou comme les étoiles dans un ciel obscur, qui, brillantes de leur propre lumière, augmentent leur éclat en croisant leurs rayons, et en les faisant réfracter par ces corps opaques auxquels elles donnent le mouvement et la pensée. La variété de leurs nuances contribue à l'harmonie du tout ; l'une a le scintillant de *Sirius*, l'autre le modeste pourpré d'*Aldebaran*, la troisième la candide blancheur de l'*Épi*, ou quelque génie sublime semble, comme la *Polaire*, se créer le point central de leur cours apparent : d'autres encore, réunies en petits groupes, entrelacent leur éclat, comme les *pléiades*, qui, toujours radieuses quoique souvent éclipsées, toujours admirables quoique presque ignorées du vulgaire, sont moins remarquées par lui que ces vapeurs grossières qui, à peu de distance, brillent un instant d'un beau soir, et que la foule suppose être une étoile qui tombe... Cette nation un peu trop poétiquement décrite, est celle des vrais philosophes. Avec quel art, quelle promptitude ils se devinent !... Un mot, un geste, un regard imperceptible au commun, a suffi pour se connoître... Quelle sympathie invincible les attire l'un vers l'autre ! Quel plaisir de se développer, de s'enrichir réciproquement des fruits de leurs recherches, de s'affermir dans les principes du vrai, du beau, du juste !... On a déjà deviné la classe, le penchant ; mais on ignore l'étendue du savoir... on s'essaie, se

dépasse, se rejoint; les pensées s'élèvent par degrés, le cœur s'émeut, l'œil se brillante, la voix s'anime, le geste s'ennoblit, les petites passions se taisent... ils remontent d'effets en effets, de causes en causes : les rapports les plus abstraits servent de base aux conséquences les plus simples; et par les conséquences les plus simples, on ramène sous un centre commun les rapports les plus abstraits.... L'homme,... le monde,... ou des milliards de globes tels que le nôtre, ne sont plus des objets assez importans :... ils planent sur ces sphères roulantes, et l'univers seul est assez vaste pour leurs conjectures:... ils se perdent dans l'origine et dans le but, dans les moyens et les obstacles, dans l'espace et l'éternité:... ils unissent l'esprit et la matière, le physique et le moral, le passif, l'agent et le moteur :... de la partie ils conjecturent au tout, et au tout ils soumettent la partie :... puis, couronnant leurs sublimes écarts par le modeste aveu de leur ignorance et de l'extrême petitesse de notre espèce, ils rapportent toutes leurs lumières vers leur seul point de certitude..... Oui, il est, disent-ils d'un commun accord; il ne peut qu'être. Sa puissance même suppose, nécessite sa bonté : concourir avec sa bienfaisance est le seul moyen de lui plaire. Si ses créatures ne furent pas plus parfaites, c'est que la matière même dont elles furent tirées ne comportoit pas davantage, et qu'elle ne pouvoit que par des gradations infinies s'élever peu à peu dans l'échelle des êtres. — S'il nous arracha au néant, c'est que l'existence étoit préférable. — S'il nous créa libres, il nous laissa foibles, et si sa justice exige la punition de nos vices, elle n'exige pas moins que cette punition soit proportionnelle à leur influence, leur durée et nos forces.... Oui, il est : mais il est équitable, bon et puissant; dès-lors tout est bien. Le mieux seul a pu être le grand but de toutes choses : vivons avec tranquillité sous ses lois irrésistibles, faisons tout le bien que notre foiblesse nous permet, et reposons nos doutes et nos craintes sous la certitude que, quoi qu'il arrive, c'est de son consentement que, grands ou petits, fortunés ou malheureux, vifs ou morts, nous n'en sommes pas moins sous les décrets de sa

sagesse et de sa bonté infinie, et que lors même que nous paroissons le plus à plaindre, c'est souvent l'époque où sa compassion veille le plus paternellement sur le total de notre bien-être :... mon protecteur, mon ami, je viens de résumer une de nos dernières conversations ; que ce souvenir en soit aussi un d'estime et de reconnoissance !

Mais, pour ajouter encore quelques mots sur l'expérience, si votre position ne vous permet pas d'aller au loin chez l'étranger, voyagez du moins chez vous, quand ce ne seroit que dans les hameaux qui environnent votre demeure. Étudiez l'homme dans ces ames simples, que la nature a plus formées que l'usage ; pénétrez jusque dans la chaumière des pauvres, conversez familièrement avec eux, entrez dans leurs détails de position, de ménage, d'éducation, de travaux, de dépendance, de moyens de subsister, ou même de leurs principes religieux et moraux ; vous n'en sortirez qu'avec de nouvelles comparaisons, et leur ignorance ou leurs vices mêmes contribueront à vos vertus et à vos lumières.

Perdez rarement l'occasion de voir des hommes en action : plus l'objet qui animera leurs intérêts sera important, et mieux ils se développeront. — Toute assemblée publique, comme dévotions, fêtes, spectacles, plaidoyers, réjouissances, foires, manufactures, hôpitaux, prisons, calamités, scènes bachiques, et jusqu'aux maisons de débauche, ou aux querelles des crocheteurs, sont d'excellentes écoles d'expérience et de connoissance de l'homme, pour quiconque sait voir et profiter. — Se borner au seul cercle de ses relations, c'est ne lire qu'un seul livre, au risque d'avoir mal choisi, et puis décider d'après ce fragment sur la généralité de la science.

Voyez le monde de l'œil et avec l'impartialité d'un habitant d'un autre globe, qui viendroit faire des observations sur le nôtre : devenez un peu acteur pour voir les choses de plus près. Si vos principes sont assez solides pour vous garantir du danger de l'exemple, ne craignez pas de vous jeter dans ce labyrinthe : la philosophie sera le fil qui vous servira de guide, et vous facilitera l'issue lorsque, dégoûté de

cette inconséquente cohue, vous sentirez mieux le prix d'une vie simple, honnête et paisible. Mais rappelez-vous alors que la retraite ne doit être qu'un dernier refuge, un repos après le travail. L'éloignement des affaires, des séductions et du tumulte, est sans doute un des asiles les plus sûrs de la paix et de l'innocence; mais ce n'est pas dans le calme et l'oisiveté du port, c'est parmi les fureurs des tempêtes, et le brisant des écueils, que le pilote forme son habileté, et signale son courage. Sans combats il n'est point de victoires : sans périls il n'est point de héros.

ESTIMATION DE SOI-MÊME.

Connois-toi toi-même, fut la première maxime d'un des sept sages de la Grèce. Comment y parvenir? Cela n'est pas aisé. L'homme n'est jamais plus offusqué dans ses jugemens que lorsqu'il considère ses qualités personnelles. Les ménagemens d'autrui le trompent, sa propre partialité l'aveugle, et son coup d'œil, nécessairement au niveau de son savoir, n'aperçoit les objets que sous une seule face, qui lui paroît l'unique véritable. Presque chacun se dit, j'ai les principes les plus sages : s'il en connoissoit ou pouvoit saisir de meilleurs, il les adopteroit; mais il les ignore, ou ils sont hors de sa portée, et ne partant que de ce qu'il voit, il conclut que quiconque ne pense pas comme lui, a tort, et cela avec d'autant plus de confiance que les opinions de l'homme médiocre doivent nécessairement être, pour l'ordinaire, celles du plus grand nombre. — Le sage seul se défie de sa manière de voir, et c'est par ce doute qu'il faut commencer.

Poursuivez ensuite, jusque dans les derniers replis de votre cœur, celle de vos passions qui subordonne les autres (il faut en excepter l'amour : il est trop général). Chacun en a une dominante qui, en opposition avec d'autres, les combat et les subjugue : descendez de cette plus forte jusqu'à la plus foible, pesez tour à tour celles qui entrent communément le plus en concurrence; numérotez leur valeur, comme *compassion* 15, *avarice* 60, *vanité* 1000, *patriotisme* 10, *timidité* 20, *ambition* 50, *paresse* 100, *égoïsme* à l'infini. Le terme moyen de ce calcul, qui, au reste, n'est pas facile à faire, vous offrira le tableau de vos penchans, et vos dispositions les plus habituelles décideront le genre de votre caractère. Mais ne prononcez pas d'après quelques mouvemens momentanés : il n'est pas de vicieux qui n'ait

quelque accès de vertu : il n'est pas de vertueux qui ne succombe sous le vice. Comparez toutes vos impulsions en fréquence, durée, intensité, faites votre soustraction : le reste décidera.

Muni de ce tarif préliminaire, et de cette modeste défiance de soi-même, il faut encore, pour preuve, réfléchir sur sa réputation : diverses circonstances, dont le vrai se refuse au premier aspect, peuvent la rendre très-fausse; mais, dans cette fausseté même, elle a pour l'ordinaire quelques motifs raisonnés. — Les avis de nos amis, leur humeur, leurs reproches, ou même les injures et les calomnies de nos ennemis, peuvent nous instruire, en ce qu'ils nous attaquent communément par nos endroits les plus foibles, et qui prêtent le plus à l'apparence. — Mais lorsque diverses personnes qui n'ont aucun rapport entre elles s'accordent à nous accuser d'un défaut, il ne faut pas douter qu'il ne soit réel; remonter alors jusqu'à sa source, et s'efforcer de la détruire.

Les grands projets de réforme et de sagesse sont presque toujours sans succès, et même ils peuvent devenir dangereux : leur inutilité fait tomber dans le dégoût, et enfin, rebuté par de vains efforts, on se laisse entraîner sans résistance par l'exemple ou le penchant. — On devroit attaquer un foible après l'autre; les combattre en détail, et faire souvent de petits essais de ses forces; tenter de se vaincre une heure, un jour, une semaine; reprendre haleine, recommencer de nouveau, et hasarder de plus longues épreuves. Insensiblement d'autres habitudes se forment, une seconde nature naît, et on jouit avec délices de l'honneur de ses triomphes. — Cette étude devient peu à peu aussi amusante qu'utile : elle écarte l'ennui par l'importance de son but, et répand un nouvel intérêt sur la vie. — Malheureusement on ne parvient jamais bien haut, ni jamais bien constamment : l'homme est toujours un être foible, léger, craintif, chancelant; mais encore y a-t-il des gradations, et il est sans doute plus honorable de s'élever aux premières que de ramper dans celles où l'homme se dégrade au-dessous de la brute.

Comme il est possible de connoître ses qualités sans savoir leur vrai prix, parcourons quelques degrés de valeur morale, après avoir cependant prévenu qu'on peut bien classer quelques généralités, mais que le particulier échappe à la règle, et n'est pas soumis à des distinctions tranchantes. — Les affections principales, comme les couleurs primitives, se nuancent à l'infini. Il n'est point de vices ou de vertus dont quelque légère teinte n'entre dans la composition de notre tout; mais le moral, encore plus imparfait que le physique, n'admet jamais le simple sans mélange : nous varions du gris sale au brun foncé; mais on ne trouve nulle part le blanc ou le noir dans toute leur pureté. Une innocence sans taches, ou une atrocité sans quelques bons mouvemens sont des états trop complets pour être compatibles avec la foiblesse de notre nature. — Voici quelques indices auxquels on peut se confronter. —

Si, avec des penchans funestes à la société, vous êtes indifférent sur les moyens de les satisfaire, si l'or est votre premier but, la ruse votre marche ordinaire, la dissimulation votre qualité distinctive; si la fortune des autres vous afflige, si leurs talens ne vous inspirent que de l'envie, leur vertus une secrète haine; si votre cœur est fermé à la compassion, ou même s'il se délecte à causer des souffrances.... vous est un monstre qu'on devroit étouffer; et si vous n'êtes pas devenu un scélérat détestable, c'est que la force et les occasions vous ont manqué.

Si vous êtes rampant avec vos supérieurs, impérieux envers qui vous est soumis;..... si vous préférez le commerce des sots, où vous primez, à celui de ceux qui peuvent vous instruire;..... si de basses complaisances, de viles flatteries obtiennent plus de vous que le mérite accompagné d'une noble franchise;..... si vous êtes cruel envers les animaux, insensible aux malheurs de vos semblables, et que votre estime ou vos procédés haussent et baissent avec leur fortune;.... si, dans l'exercice du bien, ou au récit d'une action magnanime, vous n'éprouvâtes jamais ce frisson qui parcourt les veines, cette douce chaleur qui le suit, et l'hu-

midité d'œil qui l'accompagne..... vous avez l'ame dure et bassement orgueilleuse.

Si, avec des penchans nuisibles, vous les réprimez uniquement par la crainte des punitions ou l'espoir des récompenses, soit temporelles, soit futures,..... vous n'êtes pas bon, mais sagement intéressé : vous faites commerce d'actions. Le ciel n'appréciant que sur les motifs, vous doit peu, mais les hommes n'ayant droit qu'aux effets, vous doivent quelque reconnoissance.

Si vos soins habituels ne se portent que vers des objets de luxe, de commodité, d'agrémens, de dissipations; si vous préférez les petites qualités brillantes aux solides, tendez plus à orner votre esprit qu'à ennoblir votre cœur..... si plaire est votre grand mobile, si un mot de blâme vous abat, une louange vous exalte; ..... si vous préférez les petits intérêts de l'avarice aux grands intérêts de la générosité; ..... si une ambition subalterne vous fait moins désirer votre agrandissement pour être utile que pour briller, dominer ou vous enrichir... Enfin si votre légèreté, toute concentrée dans le présent, perd l'avenir de vue, ou si vous êtes insouciant sur les plus grands objets de devoirs, de science, de religion et moralité,.... alors soyez certain que votre ame est commune; rangez-vous en silence dans la classe vulgaire.

Si, favorisé d'état, d'esprit, de fortune, vous passez vos jours dans l'indolence, sans vices, sans vertus, uniquement occupé de l'étalage de votre faste, de l'intérêt de votre sensualité, du soin de paroître aimable, des petits événemens de société, ou des pitoyables calculs du cérémonial et de la mode...., votre portrait caractéristique est *zéro* : ... heureux si on ne vous demande jamais compte de l'emploi des dons que vous avez reçus, et si vous n'êtes pas coupable de tout le bien que vous avez négligé de faire.

Si, avec des sentimens habituels de bienveillance, vous faites le mal par foiblesse, ou n'osez suivre vos devoirs par un faux respect humain,... vous avez le cœur honnête, mais timide et vain : .... vous méritez quelque estime, et encore plus de pitié et d'indulgence.

Lorsque vos intentions ont été pures, vos actions droites, si le public, qui juge moins la réalité que l'apparence, méconnoissant vos vrais motifs, vous blâme ou vous tourne en ridicule ; si alors, satisfait du secret témoignage de votre conscience, vous êtes insensible aux faux jugemens, ou avez même la force de vous en amuser ; .... si le mépris vous rend fier, et le respect modeste ; ..... si la prière vous touche, la menace vous révolte, si les souffrances d'autrui vous peinent, votre propre infortune vous roidit, le danger vous élève, la prospérité vous modère..... Oh ! alors, vous êtes solidement magnanime : vous aimez le bien pour le bien même, et non pour la gloire ou pour l'intérêt qui peut en revenir.

Voulez-vous apprécier le citoyen, supposez-vous un instant dans la position de ces héros que l'antiquité dépeint, et que notre foiblesse même ne peut refuser d'admirer encore ; qui, immolant leur vie à l'honneur, leur gloire à celle de leur patrie, soumettoient leurs passions les plus fortes à celle du bien public. Comparez vos principes à ceux d'un Fabricius, pour le désintéressement et la simplicité ; à un Thémistocle, qui préfère la mort au commandement d'une armée qui va le venger d'une ingrate patrie ; à un Régulus, qui donne un conseil utile, mais dont l'exécution assure son supplice ; à un fabuleux Curtius, qui se précipite dans le gouffre, etc. — Demandez-vous à vous-même si, sous des relations pareilles, vous auriez eu la force de les imiter. Et si vous êtes certain de l'affirmative, dites aussi avec confiance : *J'ai l'ame grande et généreuse.* Le lâche, pour se justifier à son propre tribunal, croira vous insulter en vous accusant d'enthousiasme.... Laissez-le dire ; plaignez-le, et félicitez-vous de ne pas lui ressembler.

Mais ce degré n'est pas encore le plus éminent : poussons l'examen plus loin. Ces héros pouvoient être déterminés par le désir de la gloire ou par l'espoir d'une récompense future. — Supposons donc qu'il n'existât ni réputation, ni Dieux, ni peines, ni récompenses ; que, placé dans un désert inaccessible, aucun témoin ne pût applaudir à votre héroïsme,

aucune voix ne pût le publier, aucun motif ne pût vous déterminer que celui de la bienfaisance, et qu'alors, au prix d'une mort affreuse, d'un supplice barbare, il dépendît de vous de soulager les maux d'un grand nombre d'êtres souffrans:... dites, le subiriez-vous?... Votre cœur s'étonne, frémit, se refuse : il peut, malgré cela, être grand encore... Mais, s'il répond : *oui, je le subirois*, ... recevez l'hommage justement dû au plus sublime effort de la perfection humaine.

DE LA SOCIÉTÉ CIVILE.

COUP D'ŒIL PRÉLIMINAIRE.

Nous avons jusqu'ici considéré l'homme séparément comme simple individu, ou dans les relations étroites de la vie commune. — Considérons-le sous les vastes rapports de la société civile; machine compliquée, dont on ne se forme une image distincte qu'en examinant son origine, son but, ses ressorts, sa foiblesse et ses abus. — Quelques connoissances à cet égard sont de première nécessité pour la conduite particulière de toute condition; parce qu'ici, comme ailleurs, on ne peut apprécier les détails sans avoir une idée générale de l'ensemble.

Cette partie devroit être un des premiers objets d'éducation, pour les deux sexes comme pour tous les rangs. Son point de vue politique et moral est des plus propres à épurer nos principes de prudence, de justice, d'humanité, et à nous apprendre à les exercer de la manière la plus concordante avec leur but principal. Ce savoir devient le gardien de nos droits naturels, le défenseur des droits publics, et la règle de notre comportement civil. — Il est bien remarquable qu'on nous laisse dans une ignorance aussi profonde sur les premiers liens de l'union sociale, sur la base des constitutions particulières, et en général sur ces lois sous l'autorité desquelles nous vivons si immédiatement, et dont l'ignorance peut si souvent exposer nos biens, notre honneur et notre vie. — Cicéron nous dit qu'à Rome les écoliers étoient obligés d'apprendre par cœur les douze tables. Ne pourroit-on pas de même enseigner aux nôtres l'extrait le plus essentiel de nos usages, de nos lois, de leurs motifs, et du cours juridique des affaires, lors même que des raisons secrètes ne consentiroient pas à ce que le public devînt trop clairvoyant sur de certains objets.

Combien de particuliers ruinent leur bonheur et leur fortune par des écarts que le seul bon sens ne devine pas, ou par l'incapacité de défendre par eux-mêmes leurs propriétés à travers le dédale des formes, des ruses qu'elles favorisent, des frais qu'elles entraînent, et de la lenteur des jugemens! Combien de magistrats du premier ordre, et autres hommes publics, qui, dans la meilleure foi et avec les vues les plus intègres, suivant aveuglément les décrets et volontés de leurs maîtres, multiplient les abus, fomentent le despotisme, préparent la ruine et l'oppression qu'ils croient réprimer; parce qu'ils ignorent que toutes les espèces de *droits* sont soumis en dernier appel au *droit naturel*; qu'ils ne connoissent pas le fondement de l'association civile, les liens réciproques du prince et du sujet; qu'ils cherchent dans l'usage ce qui ne se trouve que dans la raison, et qu'ils se laissent séduire par quelques-uns de ces sophismes politiques, sous le subterfuge desquels, jusqu'aux plus mauvais gouvernemens trouvent le moyen de se donner une apparence d'équité!

Tout homme en place doit se défier de sa manière de voir à cet égard, et doit sentir combien il est difficile d'être à la fois législateur, juge et partie dans sa propre cause; combien il faut avoir l'ame généreuse pour faire abstraction complète de tout intérêt ou ressentiment personnel; pour se sacrifier, soi, ses parens, ses amis, et ne considérer que le bien-être du plus grand nombre; sans quelle impartialité il est cependant impossible d'établir des lois équitables, ou de les maintenir dans leur pureté (1). Lors même que la volonté

(1) Telle est l'influence de l'emploi, que, depuis que je suis membre d'un conseil souverain, il me semble que je considère les objets sous une face moins généralement patriotique. Heureusement que c'est dans une république dont la sagesse est aussi connue que le bien-être de son peuple, et où, comme s'exprime un de mes amis, « il y a moins de grands maux à guérir, que de » bons principes à conserver; où il ne s'agit que de faire connoître le bien » pour le faire adopter tôt ou tard; et dont c'est une gloire particulière, et » peut-être unique, de s'être presque toujours corrigée elle-même, avant d'y » être forcée par des tumultes populaires, et les autres funestes effets des fautes politiques. » *J. Muller.*

se trouve, l'avarice ou les besoins du luxe combattent le désintéressement; la paresse et le goût du plaisir éloignent l'instruction nécessaire; la timidité se rebute par les obstacles, elle craint de déplaire, et retombe dans le torrent : les sollicitations de ceux qu'on fréquente font oublier ceux qu'on ne voit pas; jusqu'à la modestie vient offrir des doutes, si des vues aussi contraires à l'opinion de la pluralité ne seroient peut-être pas aussi mauvaises qu'on les estime bonnes ? Mais surtout l'orgueil se refuse aux vérités qui l'abaissent, et l'on sait qu'il n'est point de séducteur plus éloquent : il ne veut point qu'on rapproche des conditions entre lesquelles il imagine une distance si considérable; il se révolte à l'idée de s'asservir aux règles, au lieu de suivre ses penchans. *Quoi!* pensent, en s'indignant, le commun des hommes élevés par la seule fortune, *mes richesses, mes titres, mon faste ne pourront plus me faire considérer que par des sots! le simple mérite l'emportera sur moi, et un malheureux de la lie du peuple croira ses prétentions plus fondées, uniquement parce qu'il aura plus de lumières, de probité, ou d'énergie! il faudra me contraindre, m'arracher à la mollesse, pâlir sur les études les plus dégoûtantes; enfin sacrifier mon intérêt à celui des autres! O blasphèmes abominables!*... Il frémit d'horreur, ... il crie au fanatisme, à la rebellion; il prononce l'anathème contre l'audacieux profanateur, et sans regret il le condamneroit au bûcher.

Les souverains, comme les simples particuliers, sont rarement coupables à leur propre tribunal : et dans cette foule de mauvais gouvernemens, il n'en est peut-être pas un qui ne se juge lui-même très-bon, très-équitable, et qui n'estime les autres qu'en proportion de leur conformité plus ou moins approchante. Il n'est point d'abus de pouvoir qui ne trouve de faux-fuyant pour l'égoïsme. Les usurpations s'appellent *droits*, les surcharges d'impôts *nécessité*, le relâchement *douceur*, la trahison *politique*, et la cruauté *justice*. Cette manière de voir passe jusqu'au peuple : il n'en est point qui ne se considère comme le premier de la terre, et

cette prétention est souvent fondée principalement sur ce qu'ils ont de plus défectueux.

Les Portugais et les Espagnols considèrent comme des païens ceux qui n'ont point d'inquisition, ou qui sont un peu moins bigots qu'eux. Les Anglais vantent leur défaut de police, et la coupable indulgence de quelques-unes de leurs lois, plus propres à favoriser le scélérat qu'à protéger l'honnête homme. Les Turcs se glorifient du pouvoir illimité de leurs bachas, et du luxe qu'ils étalent à leurs dépens; ils méprisent les chrétiens, dont le joug a moins d'éclat et moins d'arbitraire. Le sauvage est fier de l'excès de son indépendance : il nous croit dans les chaînes, et nous croyons voir en lui le rebut de notre espèce. Ainsi du reste. — La bienfaisante nature fait servir nos vices mêmes au soulagement de nos maux, et notre vanité se change en consolation.

Comme nous venons de le dire, il est étonnant jusqu'à quel point l'amour-propre et la tyrannie sont ingénieux à se disculper. Chaque cour de despotisme se forme une logique particulière, d'après laquelle elle démontre que c'est avec la plus grande équité qu'elle est oppressive. — Un inquisiteur me disoit à Madrid : *Il y a moins de mal qu'on ne pense, monsieur, à persécuter un peu les hommes dans ce monde-ci. Il est prouvé qu'on peut expier ses crimes déjà dans cette vie ; et comme il n'y a aucune proportion entre les punitions futures et les présentes, il est peut-être bon de hasarder les unes pour les autres. Le bûcher ne brûle qu'un quart d'heure, mais l'enfer brûle à toute éternité. Si celui qu'on y jette est coupable, cela le purifie: s'il ne l'est pas, on le met dans le chemin d'être dédommagé par la suprême justice. D'ailleurs, monsieur, quel est l'homme qui n'ait pas péché suffisamment pour être puni un instant? Lequel n'est pas heureux d'être mis hors de ce monde de misères et de tentations? En outre, cela fait toujours des impressions salutaires sur les autres, en augmentant leur humilité, et leur soumission pour la sainte Église. Il en est à plus forte raison de même des autres moyens qu'elle emploie pour le salut des ames, comme pour le maintien et la propagation de la foi.*

Cette détestable manière de raisonner ressemble assez à celle d'un petit prince des confins de la Pologne, qui haranguoit ses serfs à l'occasion d'une émeute menaçante, et qui leur parloit à peu près ainsi.

« C'est avec le plus grand étonnement que j'ai été obligé de savoir que vous osiez vous répandre en plaintes contre votre maître; que vous vous étiez laissé séduire par ces vagabonds dernièrement revenus des pays étrangers, dont les insignes mensonges, en cherchant à vous persuader qu'on est plus heureux sous d'autres gouvernemens, sèment parmi vous cet esprit de mutinerie et de désobéissance qui creuse votre perte présente et éternelle. — Il dépendroit de moi de ne vous répondre que par des supplices proportionnels à votre témérité; mais ma bonté ordinaire, et la certitude de vous confondre par vos propres accusations, m'engagent à m'avilir jusqu'à m'expliquer avec vous.

» De quoi vous plaignez-vous, malheureux! qui ne vivez que de mes bienfaits? — D'abord vous trouvez mauvais, me dit-on, que les terres que vous travaillez ne vous appartiennent pas en propre, et que j'ôte souvent aux riches un superflu inutile. Mais n'est-ce pas en partie pour l'employer au bien public? Est-ce que je ne soutiens pas de l'autre côté les plus pauvres, et n'êtes-vous pas heureux que ce soit mon propre intérêt de vous maintenir tous en santé, en bien-être, et d'augmenter vos familles pour accroître mes richesses, qui ne se comptent que par le nombre de mes paysans? Ailleurs le peuple est toujours en danger de périr de faim; on ravit aux pauvres leurs dernières ressources, pour les donner aux opulens. Moi, je dépouille ces derniers pour les sauver de l'orgueil, et maintenir parmi vous une honnête égalité : d'ailleurs les richesses sont un des plus grands obstacles au salut : les apôtres commencèrent par se défaire de leurs biens; tant de communautés religieuses vivent dans une pauvreté volontaire! votre Sauveur naquit dans une étable, et vous qui habitez des granges, vous osez vous plaindre! C'est moi qui devrois plutôt accuser le sort : vous n'avez qu'à travailler et obéir; mais tous les grands soins, les craintes,

les inquiétudes, reposent sur moi. Si la famine règne, si la guerre ravage, c'est à moi seul de pourvoir et de perdre : votre position est presque égale. Les avantages des autres peuples vous séduisent dans le lointain ; mais l'abandon et les maux qu'entraîne leur malheureuse liberté vous échappent.

» Vous trouvez ma justice trop prompte, et les coups de bâton humilians. Aimeriez-vous donc mieux languir, comme ceux dont vous enviez le sort, pendant dix ou vingt ans dans les angoisses des procès, l'incertitude, et la négligence de toutes vos affaires domestiques ? Aimeriez-vous mieux avoir cent maîtres qu'un seul, et être jugés par les contradictions d'une foule de têtes qui voient chacune les choses d'une manière différente, et qui dépendent d'une multitude de réglemens qui ne leur permettent pas de faire usage de leur raison ? Au lieu que, dans les jugemens portés sur vous, il y a toujours unanimité de suffrages : vous savez du jour au lendemain à quoi vous en tenir. La petite douleur des coups de bâton est aussi bientôt passée : elle ne fait pas souffrir votre famille innocente, comme pourroient faire d'autres punitions. Si j'ai quelquefois fait fendre des nez et couper des oreilles pour des fautes que vous trouviez trop légères, j'en ai aussi absous plusieurs d'entre vous, qui, partout ailleurs, eussent été pendus ou roués vifs.

» Vous vous plaignez que je dépense trop en bâtimens, en chevaux, festins, chasses et réjouissances : mais c'est pour vous faire honneur : mon rang exige une certaine dignité, ma gloire et mon crédit sont les vôtres, et vous rougiriez d'être commandés par un gredin.

» Vous m'accusez encore d'avoir ravi quelques-unes de vos filles et femmes ; mais qu'est-ce que cela leur ôte ? en sont-elles moins en santé, en prospérité ? Ce fut à la fois un honneur et un profit pour elles : leurs compagnes regardent encore avec envie les présens qu'elles reçurent : la politesse qu'elles acquirent les rendit plus aimables, et leurs parens et leurs maris jouissent de la protection que je leur accorde. S'il en provient des enfans, c'est moi qui les entretiens, puisque c'est moi qui vous nourris tous.

» Je vous ai fait aussi ordonner de renoncer aux principes de réforme, et à ce penchant de réflexions qui commençoit à vous infecter, et de prendre le père Nicolas pour directeur de vos consciences. Ce n'est pas à vous, qui ne savez ni lire ni écrire comme moi, et auxquels les saints n'ont jamais apparu ni accordé le don des miracles comme à lui; ce n'est pas à vous de réfléchir sur ce qui convient au salut de vos ames. Suivez aveuglément la route qu'il vous trace, c'est à nous d'en répondre : ne me forcez pas de vous y contraindre.

» Enfin, je vous ai fait défendre de parler de l'administration de mon pouvoir, parce que cela ne vous regarde point du tout. Il est vrai que le bonheur ou le malheur de vos jours en dépendent; mais est-ce à des serfs à raisonner sur les volontés de leur maître? Mes droits sur vous sont institués par Dieu même, par les lois sacrées de votre patrie, par l'héritage de mes ancêtres, et aucun d'entre eux n'a jamais régné sur vous avec autant de bonté, de justice, et de support....

» Allez, misérables!... rougissez de votre ingratitude. Rendez graces à la Providence de vous avoir donné un chef dont la puissance et l'habileté peuvent vous défendre contre un joug étranger : prosternez-vous devant mes ordres. Puisse votre humilité suspendre ma juste indignation, faire révoquer le secours accordé par mes voisins, et qui a déjà reçu l'ordre de vous tailler en pièces au plus petit écart de la plus profonde soumission!... Allez. »

On pourroit être curieux de savoir quel fut l'effet de ce discours. Le plus grand nombre fut terrassé par cette formidable éloquence; le dernier argument leur parut surtout d'une démonstration irrésistible; quelques ames pieuses se reprochèrent d'avoir osé résister à leur maître légitime, et tous se soumirent en profonde vénération (1).

Mais, sans descendre jusqu'à ce degré révoltant de dépra-

(1) Quelle belle guerre que celle qui se déclareroit aux gouvernemens de servitude, sans autre but que de faire rendre la liberté à leurs serfs! — De tous les vols, le plus atroce c'est celui qui ravit à l'humanité les premiers droits de la nature.

vation civile, divers prétextes spécieux servent ailleurs à disculper l'ignorance ou l'égoïsme, et circulant parmi les principaux intéressés, maintiennent les abus. — *Rien n'est parfait*, dit-on, *et les institutions les plus sages ont leurs côtés foibles*. Cette phrase a fait fortune, et méritoit de la faire; mais il semble qu'elle conviendroit mieux dans la bouche des peuples que dans celle des princes; surtout s'ils se rappellent que sa généralité permet de l'employer presque avec le même degré de force sous l'administration la plus tyrannique, comme sous la plus équitable. Ce qui paroît justifier tout le monde, ne justifie particulièrement personne.

Une autre maxime, tout aussi hasardée, quoique admise par nombre de politiques, est celle, *qu'il suffit pour juger de la bonté d'un gouvernement, d'examiner le degré de culture des terres et celui d'aisance relative aux besoins de première nécessité dans la classe la plus nombreuse du peuple*. Cette manière de juger seroit en effet très-bonne si le produit des terres étoit pour le cultivateur, et si les hommes n'étoient faits que pour manger, boire et dormir. L'expérience prouve que c'est déjà beaucoup de vouloir bien leur permettre de satisfaire à ces besoins avec une certaine aisance; mais encore s'alimenter, se loger, se vêtir, ne sont pas les premiers buts de notre existence. — Si, pour dominer plus sûrement, vous énervez un peuple; si vous laissez éteindre chez lui le patriotisme, la probité, le courage, et les lumières; si vous étouffez le germe du mérite en le sacrifiant toujours à la faveur ou à la naissance; si vous concentrez exclusivement dans une partie du public des droits qui devroient être communs à tous; si vous avilissez l'état par d'ignobles condescendances envers ses alliés, dont le principal but est de vous ménager leur appui contre votre peuple même; si vous fomentez sa superstition, gênez sa croyance, le mettez peu à peu, par votre propre timidité, dans un état de foiblesse qui prépare sa ruine et la vôtre; enfin si vous lui défendez de s'occuper des objets qui le concernent le plus directement, et, pour vous soustraire au blâme, que

vous prétendiez qu'il ne discute pas les principes de votre administration ; — si vous agissez de cette manière, et malheureusement les exemples n'en sont pas bien éloignés, votre gouvernement peut avoir une apparence de bonté ; il peut même, malgré cela, être encore beaucoup meilleur que nombre d'autres ; mais il n'en est pas moins défectueux dans le principal. Un père de famille n'a point rempli ses devoirs lorsqu'il n'a pourvu qu'à l'éducation physique de ses enfans : elle ne concerne que la partie animale ; il reste la spirituelle, qui est la plus importante, et la seule qui distingue l'homme de la brute : d'ailleurs, un esclave n'est pas moins dans la servitude parce qu'on le nourrit et le loge bien.

Il est probable, d'après l'histoire et la connoissance de l'esprit humain, que la plupart des états furent fondés par la force. Mais la philosophie ne reconnoît point ce droit : elle ne s'y soumet qu'à titre de prudence, et ne considère comme vraiment obligatoire que la loi naturelle, modifiée sur les rapports de la société civile, et une tendance invariable vers son plus grand bien : elle admet d'abord pour base, que tous les hommes ayant même auteur, même tige, mêmes facultés, doivent être considérés comme égaux. Sans la supposition de cette égalité primitive, il n'y auroit plus de principes certains : ... au reste, cette égalité, ce mot si simple et si abstrait, si abusif en pour et contre, n'embrasse que les droits généraux de justice, d'indépendance et de bonheur ; si elle s'étendoit jusqu'au rang, au pouvoir, à la fortune, elle ne pourroit se concilier avec l'ordre civil, nécessairement fondé sur l'autorité des chefs, la soumission des inférieurs, et une multitude de gradations diverses, qui organisent le tout, et se soutiennent réciproquement. — Mais la tyrannie seule peut ravir à nos semblables les premiers droits de leur nature, tels que *liberté*, *sûreté*, *subsistance* et autres. Malheureusement, le sens de ces grands mots est toujours vague, et leur application diffère suivant les temps, les lieux, les circonstances : cependant, toute constitution qui les attaque dans leur essentiel est usurpation, non droit. — Un peuple équitablement gouverné a

des régens, non des maîtres; il ne peut jamais devenir une propriété, et jusqu'au malheureux nègre, auquel le colon reproche l'or qu'il donna pour lui, peut demander bien légitimement : *de quel droit m'achetas-tu? de quel droit me vendit-il?* Je dis plus : si pour se remettre en liberté il assommoit ce maître, ce tyran, il n'auroit commis qu'un acte de défense naturelle.

Nul acte, nulle convention, ne peuvent soumettre irrévocablement la majeure partie du public aux caprices illimités de l'autre. — Les lois d'équité, antérieures aux civiles, supposent pour base du gouvernement un contrat tacite de chaque individu envers la société, et de toute la société envers chaque individu; ou un accord entre le prince et le peuple, par lequel ce dernier promet respect et obéissance, à condition que le premier tendra inviolablement au bien du plus grand nombre. Tout acte d'autorité qui ne vise pas vers ce but, ou le dépasse, est illégitime, et toute puissance qui ne porte pas sur ce fondement, n'a pour raison que la force, pour frein que la crainte, qui ne sont obligatoires qu'autant qu'on est le plus foible.

Ce n'est qu'en remontant aux premiers principes sociaux, à l'origine et au but des lois, aux circonstances de leur établissement, et aux règles de justice générale, qu'on parvient à faire une heureuse application de la variété des lois admises dans les divers pays. — La science de la législation et du gouvernement, en apparence si compliquée, se réduit à un petit nombre de maximes fondamentales, dont l'usage, quoique soumis à une infinité de combinaisons particulières, devient cependant facile et simple lorsqu'on veut sincèrement le bien, qu'on ne perd jamais l'ensemble de vue, ni la règle invariable de l'intérêt commun. Ce fil une fois trouvé, il ne faut plus qu'un peu d'expérience et des lumières médiocrement étendues pour sortir du labyrinthe des formes, des superfluités et des contradictions, dont l'ignorance des siècles passés, et encore plus l'intérêt personnel et le despotisme, ont surchargé les détails de l'administration publique.

Les idées abstraites du plus parfait gouvernement possible en spéculation, lors même qu'il est impraticable en réalité, deviennent des plus utiles pour la conduite particulière, à travers les abus les moins susceptibles de réforme, en ce que la connoissance du *mieux* dirige dans la marche du *bien*, et que ce n'est que par la comparaison des rapports d'une équité parfaite qu'on peut tendre à perfectionner celle que notre foiblesse comporte, tâcher d'adoucir, diminuer le mal, là où l'on ne peut y remédier complètement.

ORIGINE DES SOCIÉTÉS.

Plaçons un homme et une femme sur la terre : — le premier des penchans les unira bientôt. Il en naîtra des enfans, qui en produiront d'autres.... La première des autorités sera celle des pères, qui se partagera, se graduera ensuite en proportion de l'âge et des capacités. — Leur premier principe de morale reposera sur cette conséquence naturelle : *que le bien ou le mal que tu me feras, je te le rendrai, et que ce que tu contribueras au bien-être de la société, elle t'en tiendra compte.* — Les passions seront d'abord plus tranquilles, parce qu'elles auront moins d'objets; leurs écarts seront plus dangereux, parce qu'elles auront moins de frein.

Le besoin de secours réciproques, le sentiment de leur foiblesse, et, plus encore, ce doux penchant qui porte l'homme vers l'homme, qui l'anime, l'intéresse, et lui fait oublier une partie de ses maux lorsqu'il les voit partagés, dut réunir cette famille, l'augmenter, la diviser, subdiviser en d'autres, les engager à vivre en hordes, où régna d'abord la simplicité, la paix et l'abondance. Elles changèrent souvent de stations, parce qu'elles en épuisèrent les ressources. Mais, fatigués de cette vie errante, ou devenus trop nombreux pour subsister de la chasse et de la pêche, elles fixèrent leurs demeures pour devenir bergers et agriculteurs.

A peine établis, ils furent contraints, par le puissant ressort de l'intérêt personnel, à faire des conventions et à vivre sous des lois communes : « car, qui nourrira des » troupeaux, si un autre peut les ravir? qui semera, s'il n'a » pas l'espoir de la récolte? » On convint donc que le titre de premier occupant seroit respecté; que celui qui défricheroit un terrain, ou éleveroit du bétail, auroit un droit ex-

clusif à leur possession, et que tous se réuniroient contre l'infracteur qui attaqueroit cette propriété.

Sous l'état de liberté naturelle, chacun n'a, pour se défendre, que l'usage de ses propres forces. Mais, sous ces relations civiles, il a, ou doit avoir le surcroît de protection des forces réunies de tous les membres de la communauté. — Au moment où elle se forme, chaque individu se dépouille de la partie de liberté qui peut nuire au bien public : il renonce à l'oppression, pour n'être pas opprimé ; il s'interdit toute action qu'il redoute chez les autres ; il sent qu'il ne peut raisonnablement exiger d'eux que ce qu'il veut leur accorder lui-même ; enfin, malgré la répugnance naturelle pour toute sujétion, il se soumet à l'autorité générale, et perd une partie de son indépendance pour mieux défendre l'autre.

Les diverses lois naissent d'elles-mêmes par le cours ordinaire des rapports humains. — Il est utile que chaque père connoisse ses enfans, parce que, les préférant à ceux d'autrui, leur éducation et leur bien-être seront mieux soignés : de là l'institut d'avoir des femmes en propre, qui, ne se donnant qu'à un seul, assurent sa descendance. En outre, comme la foiblesse des mères n'eût pas suffi à l'entretien des enfans, et que notre sexe n'est point propre aux attentions délicates et rebutantes qu'exigent leurs premières années, c'étoit une raison de plus pour établir que l'union des deux sexes seroit précédée d'un engagement public et solennel, de contribuer conjointement à l'entretien de leur progéniture ; soins dont la longueur entraîne aussi celle des mariages.

Pour soutenir l'activité des pères jusqu'à leurs derniers instans, pour éviter les querelles d'héritage, et d'ailleurs paroissant équitable que les enfans qui avoient contribué à la culture des biens fussent préférés pour y succéder, on institua les lois testamentaires, qui, par une suite de notre imperfection, en évitant un mal en produisirent un autre. Car, en transmettant ce droit de premier occupant, d'acquéreur et propriétaire, elle ravit à une partie du genre

humain leurs titres naturels à la masse commune ; ce qui pourroit être considéré comme une usurpation de la part du petit nombre des riches sur le grand nombre des pauvres, dont les derniers seroient en grand risque de périr de faim et de froid si, par les bornes que la Providence assigne au mal, les premiers n'étoient forcés d'avoir recours aux fruits de leurs travaux pour soutenir leur propre existence, et si, par cet ordre de choses, on n'évitoit de plus grands maux.

Car cette inégalité des fortunes, cette dépendance réciproque est une des premières bases d'activité et de soutien de la société : sans elle, qui voudroit travailler pour d'autres? Arts, métiers, culture, sciences même disparoîtroient; chacun ne jouiroit que des fruits de son propre labeur ; il faudroit se loger, s'habiller, se nourrir soi-même, et retomber sous peu dans l'état des sauvages.

Mais cet état, demandent quelques philosophes exaltés, n'est-il pas préférable au nôtre? Il a sans doute divers avantages particuliers, dont la mère commune les dédommage, mais il a encore plus d'inconvéniens, et d'ailleurs il est absolument incompatible avec une population nombreuse, à la subsistance de laquelle l'agriculture, l'échange des produits et de l'industrie, joints à un travail continuel, peuvent seuls suffire (1).

(1) Pour prévenir la trop grande inégalité des fortunes, particulièrement nuisible dans les petites républiques, on pourroit statuer que les pauvres hériteront des riches, en tout ou en partie, ce qui excéderoit une certaine aisance ; ou en faisant revivre les anciennes lois agraires, qui fixoient la quantité de terrain que chaque particulier pouvoit posséder; moyen équitable de rétablir une espèce d'équilibre dans les richesses, et qui auroit nécessairement l'influence la plus marquée sur tout ce qui est du ressort du politique moral. « Qu'on remette seulement en vigueur, dit M. Süssmilch en d'autres mots, les » lois de Licinius, défendant à chaque Romain de garder plus de sept *Jugera* » de terrain; ou celle de Romulus, qui les bornoit à deux, et vous changerez » bientôt un désert inanimé en fourmilière active.» Des projets de cette espèce ne sont pas absolument impossibles en pratique ; il suffiroit d'une volonté ferme, appuyée de la force majeure du nombre des gagnans sur les perdans : et à toutes les oppositions il n'y auroit que trois mots à répondre : *le bien public.* — L'histoire nous offre des exemples de réformes plus considérables.

Survenoit-il des différends sur quelque objet que ce fût, il falloit que des arbitres impartiaux, instruits et intègres, prononçassent sur les objets en litige, avec le pouvoir de contraindre le fautif à réparer ses torts. De là l'établissement des juges civils armés des forces de tout le corps politique.

La difficulté de résoudre des contestations épineuses exigea qu'on établît de l'ordre et de l'uniformité dans la marche des procès, qui pussent garantir les juges de surprise, les plaideurs de précipitation; d'où naquirent les réglemens formulaires, dont l'abus amena en divers pays cette lenteur ruineuse, et cette maxime révoltante, que la forme emporte le fond, et que l'équité se sacrifie à l'omission de quelque léger accessoire.

Les motifs respectables de l'ordre et de la vertu n'étant pas à la portée des ames basses, il fallut les retenir par les motifs honteux de la crainte; et, de là, l'origine des supplices, dont la rigueur doit être en proportion du degré d'offense commise envers la société.

La croyance d'un Dieu étant naturelle à l'homme, faisant partie du résultat le plus commun de ses facultés morales, et d'ailleurs la religion formant un des premiers freins du crime, l'état ecclésiastique naquit, un culte public s'établit. — Les notions sur la Divinité furent proportionnelles aux lumières et à l'élévation des sentimens. Un peuple ignorant ou vil ne put s'en former que des idées basses, et lui supposer toutes les foiblesses humaines. Au défaut de la vraie révélation, on en substitua de fausses. L'égoïsme éclairé abusa de la bonne foi ignorante; au lieu de la guider aux vraies vertus, il fomenta la superstition, et peu à peu le premier dogme des païens fut l'intérêt des tyrans et des prêtres. — Le fanatisme seul produisit souvent des effets tout aussi funestes. Il bouleversa toutes les idées de vrai et de juste : au lieu de tirer la règle de nos actions des rapports du monde visible et de nos relations réciproques, il les tira d'un monde intellectuel, qui n'existoit que dans le cerveau échauffé de quelques visionnaires. Des rêves

furent donnés pour des inspirations. L'intolérance d'un côté, et le glaive de l'autre, s'unirent avec l'ambition, l'avarice et l'orgueil pour répandre ces pieuses erreurs; l'éducation, l'exemple, l'habitude, firent adopter les principes les plus absurdes, comme les préceptes les plus sacrés : et le respect pour tout ce qui est ancien, joint à l'imposant de l'incompréhensible, renforça encore, à la longue, cette foule de croyances si opposées, dont cependant chacune croit être la seule véritable.

Du choc des opinions jaillirent des étincelles de vérité, dont les nouveaux aperçus produisirent et enrichirent les sciences de premier ordre. Les rapports réciproques de tous à un et de un à tous se multiplièrent; les points de station individuels varièrent à l'infini, et avec eux les devoirs, les talens et les exigences. Les besoins de l'esprit augmentèrent avec l'obligation de connoître plus d'objets, et ceux de l'ame avec plus d'impulsions de sentiment dans un ensemble plus compliqué. — Peu à peu l'horizon des connoissances s'étendit, les idées qui paroissoient d'abord abstraites devinrent simples, et les résultats profonds si familiers, qu'ils s'établirent pour base et axiomes de conséquences et de combinaisons encore plus relevées. — Mais bientôt la foiblesse humaine ne put plus embrasser l'immense étendue et la multitude des sciences, toujours plus ou moins subordonnées aux détails : on divisa, subdivisa, ne cultiva que des branches; et ces parties, considérées trop isolément du tout (par cette loi de la nature qui rapproche les extrêmes), reproduisirent le doute, l'erreur, la confusion, l'ignorance, et d'autant plus dangereusement qu'elles portoient l'empreinte du savoir.

Un peuple est-il heureux, ou un prince puissant, il veut continuer de l'être. — On ne résiste aux insultes de ses voisins qu'en sachant se défendre. Une société composée de lâches, ne pourroit subsister que jusqu'à la première attaque. De là les institutions militaires. — De longues guerres rendirent les armées permanentes. L'habitude du despotisme, jointe à la subordination, si nécessaire dans cet état,

dut peu à peu avilir les sentimens de liberté et de patriotisme du soldat. Ces troupes, originairement destinées à défendre leurs concitoyens, se changèrent en ennemis domestiques, moins attachés au public qu'à leurs chefs; se considérant comme une classe séparée et faite pour dominer, puisqu'elle étoit la plus forte. L'histoire prouve qu'ils devinrent souvent les suppôts de la tyrannie, et les geôliers de la servitude générale.

La gestion des affaires exigeant nécessairement des frais considérables, on établit les impôts, ou la contribution de chaque individu aux dépenses communes, dont la mesure ne peut dépasser (sans prévarication) celle des vrais besoins de l'état. — Il est juste de sacrifier un peu de son aisance pour jouir du reste en sûreté. La société doit un honnête nécessaire à quiconque se voue à son service; au magistrat qui veille sur la vie, l'honneur et la fortune; au militaire qui les défend contre l'étranger au péril de ses jours; à l'ecclésiastique qui instruit et guide dans la route des devoirs, et en général à tout fonctionnaire public, en proportion de ses peines et de l'importance de son emploi; mais elle n'est point redevable des sommes nécessaires au soutien d'un faste inutile; et ce n'est que par un abus coupable qu'elle accorde si souvent à un seul particulier, des rentes qui suffiroient à l'entretien d'un grand nombre de familles.

Dans cette société naissante, les goûts et les talens ne furent pas égaux. L'un eut plus d'aptitude pour les ouvrages de force, l'autre pour ceux d'adresse : d'ailleurs, il en est dont la perfection exige seule l'étude d'une vie entière. — On suivit le penchant et la capacité : les métiers et les arts se formèrent. Le besoin rendit ingénieux, la vanité excita l'industrie : chacun joignit ses découvertes à celles de ses prédécesseurs; et le temps, la rivalité et l'expérience s'élevèrent par gradations des peaux sèches aux brocards, du forgeron à l'horloger, de la cabane aux palais, et des contours des formes aux chefs-d'œuvre des Raphaëls. — Un seul ne pouvant suffire à tous les objets d'entretien, il fallut en échanger. L'un donna des alimens pour des outils, l'autre

des vêtemens pour de la bâtisse. Des montagnards eurent en abondance des bois, des pâturages et des bestiaux; mais ils manquèrent de vins, de grains et de chanvre, que les plaines voisines produisoient libéralement. Ils échangèrent leur superflu réciproque, et doublèrent leurs richesses et leurs besoins.

La population dut s'augmenter en proportion du bonheur et des moyens de subsistance. Le terrain qui suffisoit d'abord à quelques centaines de familles, ne put suffire à plusieurs milliers. On chercha au loin à se procurer plus aisément la nourriture qu'un trop grand nombre ne pouvoit arracher à la terre que par des travaux continuels. Les habitations s'étendirent de plus en plus; l'avarice, la misère, la curiosité et l'infortune, découvrirent tous les climats; la liberté chercha jusque dans les extrémités du globe des refuges contre l'oppression, et sa surface fut couverte d'habitans. Séparés par la distance et l'intérêt, ils oublièrent leur commune origine : ils se considérèrent comme d'autres espèces, dont la multiplication rapprocha les territoires, fit naître la concurrence, les disputes, les guerres, la haine. Il fallut fixer des frontières, établir des traités, former des alliances. La dépendance réciproque et l'augmentation de lumières adoucirent le mépris et la haine; mais la rivalité continua. L'ambition des grandes puissances alarma les petites, excita l'envie des égales, et le tact de justice, joint à la sûreté commune, produisit ce système d'équilibre, ce *droit des gens*, qui applique aux devoirs entre divers peuples et gouvernemens une partie des principes reçus dans l'association civile, mais dont les maximes ne peuvent jamais être aussi déterminées, parce qu'elles se fondent plus sur les circonstances locales et politiques que sur les droits naturels. Malheureusement elles diffèrent suivant les temps, les lieux et les degrés de puissance propres à les soutenir. Ce qui dans un siècle passe pour droit, n'est souvent fondé que sur les usurpations de l'autre, sur des consentemens arrachés par la crainte, ou des cessions de titres illégitimes : l'histoire nous prouve que c'est rarement

la justice, mais presque toujours la force et l'astuce qui décident des différends à cet égard : cependant cette justice devroit être d'autant plus respectée que son influence a plus d'étendue, et concerne un plus grand nombre d'individus.

Tel prince au nom duquel on fait pendre le misérable qui vola quelques bagatelles pour ne pas périr de faim, lui et sa famille, ou qui fait expirer sur la roue le malheureux qui, dans un instant de passion, assassina un seul de ses ennemis : ce prince ne fera peut-être aucun scrupule, par ambition, ressentiment ou fausse gloire, d'envahir les propriétés d'un voisin foible, ravager des provinces, envoyer à la mort des milliers et milliers de ses sujets, dans le but d'en exterminer des milliers et milliers d'autres. Les anciens disoient déjà : « Le petit criminel se punit avec » ignominie, le grand criminel se couronne sous des arcs » de triomphe. » Au reste, ces observations ne concernent point les guerres décidément justes, dont la morale n'admet pas seulement le droit, mais quelquefois le devoir. Le héros qui défend victorieusement sa patrie, ou protége d'autres peuples contre la tyrannie, est un de ceux auxquels on doit le plus d'admiration et de reconnoissance.

Mais pour revenir aux progrès les plus vraisemblables de la formation des sociétés : les voisins du nouveau peuple eurent des manufactures et des denrées que leur propre pays ne produisoit pas. Le commerce s'étendit. On troqua d'abord marchandises pour marchandises ; mais la grosseur du volume, la difficulté du transport et de la conservation firent substituer une valeur imaginaire à la réelle ; et les métaux les plus rares devinrent les signes de l'abondance. — Les biens représentatifs tendent, par une pression naturelle, au nivellement. Si entre deux peuples voisins, l'un fut riche en or et l'autre pauvre, la main d'œuvre et les denrées étant à bas prix chez le second, et toutes autres choses égales d'ailleurs, les manufactures et l'agriculture y fleurirent, pendant qu'elles tombèrent en décadence chez le premier, qui ne pouvoit travailler au même prix, ni soutenir la con-

currence d'exportation. Cette seule différence, à moins qu'elle ne fût compensée par la liberté et un grand perfectionnement d'industrie et d'arts relatifs, dut nuire à la population, à l'intelligence, aux mœurs, et rapprocher de cet équilibre que la nature conserve en grand, et sur lequel les lois doivent veiller en détail.—Les plus grands efforts, pour enrichir un pays aux dépens d'un autre, furent souvent les préparatifs de sa perte.—La vraie richesse n'est pas l'or; c'est le travail, la simplicité, et l'abondance qui en résultent.

Dans le début de l'association civile, les fortunes étoient à peu près égales; mais cette égalité, déjà considérée sous d'autres rapports, se dérangea d'elle-même. L'un fut malheureux en bestiaux et en récoltes, un autre prospéra; l'industrieux gagna, l'économe épargna, le prodigue dissipa. L'un eut plusieurs enfans, l'autre n'en eut point. Les partages différèrent à la mort des pères, et la seule inégalité de forces, de talens, de courage ou de probité, dut entraîner celle des rangs et des richesses. — Ceux qui possédoient plus de terres qu'ils n'en pouvoient cultiver, plus de pratiques qu'ils n'en pouvoient satisfaire, employèrent ceux qui n'en avoient que peu ou point, sous condition d'avoir part au profit; et dès-lors il y eut des seigneurs et des valets, des maîtres et des ouvriers.

Les moins aisés eurent aussi recours aux opulens; ils empruntèrent sous promesse de restitution et de quelque intérêt : ou ils leur vendirent leurs possessions. Pour la sûreté des parties, il fallut que le public fût garant de ces accords, et de là les premières lois de contrats et d'engagemens, qui forment un des principaux liens civils, établissent un commerce de secours réciproques, et favorisent la circulation des espèces, qui est un des grands ressorts d'activité publique.

Un autre mobile d'activité est ce fonds de mécontentement que la nature a placé dans le cœur de l'homme et qui le dégoûte des biens qu'il possède, pour courir après ceux qu'il ne connoît pas. Après avoir pourvu au nécessaire, et satisfait aux vrais désirs, on dut s'en former de factices et aspirer à un bonheur d'éclat. Le riche voulut se distinguer; il dé-

daigna d'être heureux par les mêmes moyens que le vulgaire. La vanité, l'ambition, l'ennui, concoururent à perfectionner les beaux-arts; le luxe s'éleva sur les débris de la simplicité champêtre, les besoins se multiplièrent, la mollesse l'emporta sur la force, l'agrément sur l'utilité, et l'égoïsme sur toutes choses.

La même progression dans la différence des fortunes particulières dut s'observer dans celle des lieux.—Un terrain fut plus fertile qu'un autre; la facilité de subsistance favorisa les mariages, augmenta la population, attira de nouveaux habitans des endroits moins heureusement situés. Le hameau devint village, le village bourg, le bourg ville, dont l'accord, l'industrie, la supériorité d'éducation, de savoir, d'expérience et autres ressources, dominèrent sur l'habitant des campagnes, formèrent la ville en capitale, ses premiers bourgeois en nobles, et les droits communs en exclusifs. — Le concours de diverses circonstances, et l'inévitable pente des passions humaines durent, sous ces relations, ou toute autre, augmenter encore l'inégalité. L'état civil cessa d'être un bien pour les dernières classes, et cependant la multiplication de l'espèce ne comportoit plus celui de la liberté naturelle, qui ne pourroit se maintenir que chez un peuple de chasseurs, ou tout au plus de bergers, avec une population peu nombreuse, et sous un climat tempéré. — Au reste, il paroît douteux si l'on ne devroit pas considérer comme *état de nature*, celui qui est le résultat du cours de toutes nos facultés, et sous lequel vivent plus des deux tiers du genre humain.

Quelle que soit l'imperfection des réglemens civils, elle vaut mieux qu'une anarchie sans frein : l'assemblage de ces statuts forme le code de nos lois, à l'ombre desquelles nous naissons, croissons, prospérons, et que tout honnête homme doit respecter comme la base du bonheur public, dont le sien propre fait partie; mais on ne peut jamais assez rappeler, que la loi souveraine et fondamentale à laquelle toute autre se rapporte et doit être subordonnée, est LE BIEN-ÊTRE DU PLUS GRAND NOMBRE.

PROGRÈS DES GOUVERNEMENS.

Depuis Platon, Aristote, Polybe, et peut-être longtemps avant eux, plusieurs hommes illustres ont discuté les grands objets de gouvernement, et comparé leurs différences. — On ne peut qu'ajouter quelques étincelles à leurs lumières, ou en concentrer les rayons, et ce n'est presque qu'aux dépens de la vérité qu'il semble possible de pouvoir être bien neuf. — Mais si la carrière du génie est des plus bornées à cet égard, il reste encore celle du choix, de la précision, et du directement relatif. On peut réunir sous un petit nombre de paragraphes la quintessence de longues dissertations éparses dans une foule de volumes, y joindre les nouvelles vues que présente l'histoire de nos temps, et chercher à en faire une application judicieuse aux circonstances particulières de chaque état.... Si ce dernier but est pour l'ordinaire si mal rempli; si les livres que nous admettons comme classiques en droit naturel et politique sont si mauvais dans l'ensemble, lors même qu'ils sont bons dans quelques détails, s'ils offrent tant de contradictions dans les maximes, d'inégalité dans leurs propres forces, d'obscurités sur les choses les plus simples, et surtout de foiblesse dans les premiers principes, c'est que *ce que l'auteur ose dire* est rarement d'accord avec *ce qu'il voudroit dire*, et que son travail sent toujours plus ou moins l'exil et les verrous, dont l'image est souvent entre sa plume et la vérité.

Il est probable que chez ce peuple naissant que nous venons de supposer, le pouvoir suprême résida d'abord dans le public en corps, dont les chefs de famille, ou tous les individus d'âge mûr, délibéroient et prononçoient entre eux sur les affaires communes. Mais ce public, qui peut admettre ou rejeter des lois, ne peut entrer dans les détails d'administration. — Le pouvoir exécutif dut être confié à

quelques représentans distingués par leur intégrité et leur prudence, dont le tribunal, agissant au nom de la volonté générale, devoit y avoir recours dans les occasions importantes.

Il est dans l'homme, sous quelque relation qu'il vive, de chercher sans cesse à augmenter son pouvoir. — En ne suivant que la marche de l'esprit humain, on peut conjecturer que ces représentans durent insensiblement substituer leur propre intérêt à celui des représentés, s'approprier peu à peu le dépôt de l'autorité confiée, et éloigner le peuple de la surinspection des affaires, soit en les lui présentant d'une manière si obscure qu'il ne pût les comprendre, soit en le dégoûtant par des assemblées trop fréquentes, lui persuadant qu'elles étoient superflues, et les engageant à remettre en entier le pénible de ces soins....

Cette aristocratie dut d'abord être élective, la préférence continuée à ceux dont le courage, l'expérience, les lumières et le patriotisme, pouvoient affermir un pouvoir chancelant..... Une fois cette puissance affermie, le mérite dut cesser d'être la route aux emplois que le père voulut assurer à son fils, le parent à sa famille; et les charges devinrent héréditaires. — Dès-lors l'ambition n'étant plus le mobile de l'activité; ni les vertus un moyen de parvenir, la paresse et l'égoïsme produisirent à la longue le relâchement et l'ignorance : l'orgueil perdit de vue l'égalité primitive; le patriotisme s'affoiblit ou s'isola dans quelque classe particulière; les talens s'étouffèrent dans les autres, ils inspirèrent moins d'estime que de crainte ou d'envie; les rangs s'éloignèrent de plus en plus, le luxe augmenta, et avec lui l'avidité des richesses. L'avarice prit le pas sur l'honneur, et les emplois furent moins considérés en proportion du pouvoir qu'ils accordoient, qu'en raison de leur rapport pécuniaire.

Dans une suite plus éloignée encore, le pouvoir dut se concentrer dans un petit nombre de familles qui, intéressées à s'expulser réciproquement, resserrèrent de plus en plus le partage de la souveraineté, qui, conservant le titre et

l'apparence de *république*, en plaça la réalité entre les mains de quelques bien apparentés. — Ce passage dut être l'époque de la plus grande douceur dans le gouvernement. Les chefs cherchèrent, autant par politique que par foiblesse, à faire oublier l'injustice de l'usurpation, dans l'indulgence du pouvoir exécutif : le peuple fut bercé dans une langueur et un assoupissement dont le réveil ne pouvoit qu'être funeste.

De l'oligarchie, ou concentration du pouvoir suprême entre un petit nombre de familles ou d'individus, naissent, d'après l'histoire et la connoissance de l'homme, l'orgueil, les rivalités, le cousinage, l'envie, le mécontentement, les factions, les guerres civiles, et toutes les horreurs à leur suite; jusqu'à ce que les partis épuisés, ne sachant ni vaincre ni céder, consentent enfin à se choisir un maître, ou qu'un voisin, appelé au secours, les sépare en les subjuguant.

Ce maître, s'il fut choisi, le fut d'abord sans droit pour ses descendans. Mais le désordre des interrègnes, les guerres d'élection, la jalousie des égaux, joints aux fréquens changemens de systèmes et de relations, dut rendre ce pouvoir héréditaire, quoique limité par des lois constitutionnelles.

Par le principe admis ci-dessus, que tout homme tend à augmenter son autorité, il est assez probable que le commun des monarques dut viser au despotisme, ou pouvoir arbitraire indépendant des lois : les mauvais, pour suivre leurs caprices sans résistance; les bons, pour faire le bien sans opposition. Ce gouvernement est le meilleur de tous sous des Titus ou des Henri IV; mais malheureusement l'homme sur le trône, comme l'homme à la charrue, n'étant jamais qu'un homme, c'est-à-dire, un être foible et borné, dont il y a toujours beaucoup d'ignorans pour un *éclairé*, beaucoup de méchans pour un *bon*, beaucoup de timides pour un *courageux*, il faut souvent plusieurs siècles pour produire un héros qui réunisse ces trois qualités principales, encore plus essentielles pour les rois que pour les simples particuliers.

Sous le sceptre de fer du despotisme (1) placé entre mauvaises mains, toutes les notions de bien public s'altèrent; on ne désigne sous ce nom que l'intérêt du prince, et celui de ses flatteurs; l'utile campagnard n'est plus considéré que comme une bête de somme qui languit dans la misère, le mépris, la servitude, et auquel on n'accorde que le degré de subsistance nécessaire pour pouvoir soutenir un travail dont on s'approprie les fruits, pour les prodiguer en luxure et en faste. La cour seule paroît composer tout l'état : les autres classes ne sont estimées que proportionnellement au degré d'appui qu'elles peuvent donner à l'oppression, ou au nombre d'écus qu'elles peuvent contribuer aux impôts. La superstition, la mollesse, l'impunité s'appellent au secours de la tyrannie, et concourent à étouffer l'énergie et l'intelligence d'un peuple dont le tyran redoute la force et les lumières, et qui le rend vain et stupide pour l'étourdir sur son état. La vénalité dispose des charges et corrompt toutes les sources de justice. Les rangs intermédiaires se rattrapent sur les derniers, des sommes qu'ils payèrent aux supérieurs pour leur avancement. On ne connoît plus de crimes que ceux qui blessent l'autorité, ou l'on ne craint pas de les voir multiplier pour trouver plus d'occasions d'extorquer par les amendes, qui sont toujours au profit de celui qui les impose... L'avilissement devient général; la constitution n'a plus de base qu'un pouvoir sans frein d'un côté, et une soumission sans bornes de l'autre. L'écart le plus coupable est celui de rappeler les droits de l'humanité, et de prétendre que les lois divines de l'équité naturelle sont au-dessus des caprices du prince. Ce n'est plus qu'aux dépens de sa vie ou de son bonheur, que l'honnête citoyen (s'il en peut encore naître là où il n'y a plus de patrie) ose parler ou agir en faveur de la vérité.

(1) Le despotisme peut s'introduire sous toutes les formes de gouvernement; mais il est plus propre à l'oligarchie et au pouvoir suprême d'un seul. « Son but, dit un auteur anglais, n'est pas d'assurer aux sujets la » possession de leurs droits; mais d'en faire une propriété : ce n'est pas de » réprimer le vice, mais d'éteindre la vertu, le patriotisme, l'indépendance » et le courage..... »

Mais nul excès ne peut durer; cette forme de gouvernement est la moins stable, et par cette loi bienfaisante de la nature, *que le comble des maux touche à la délivrance*, l'empire du despotisme est celui des promptes et fréquentes révolutions (1). Le prince haï et méprisé a vainement recours à la terreur; l'état, affoibli par sa misère, et privé des puissantes ressources du patriotisme, succombe sous la première attaque, à laquelle sa foiblesse même invite; ou le seul désespoir des sujets, qui, n'ayant plus à perdre, n'ont plus à craindre, change peu à peu les lâches en héros : l'esprit de révolte fermente sourdement jusqu'à ce qu'une grande ame batte l'étincelle qui embrase le tout, et en réduise l'incendie en système..... L'honneur le guide, la vengeance le suit, le tyran s'immole, et si la liberté se recouvre, elle se reperd par la suite dans les douceurs du bien-être, et l'assoupissement de la sécurité. — Les états, comme les particuliers, sont également assujettis aux flux et aux reflux de l'instabilité humaine, qui les balance continuellement entre deux barrières étroites de biens et de maux, dont l'extrémité de l'une repousse contre l'autre et semble indiquer que notre état le plus naturel est un juste milieu entre le calme et la tempête.

Tout peuple assez malheureux pour vivre sous le comble du despotisme, et qui veut tenter d'en rompre les liens, doit se rappeler qu'il tient de la forme du nœud coulant, qui se serre par la résistance. Il n'est point de milieu : ou il faut se laisser conduire à la corde, souffrir patiemment, ou il ne faut se débattre qu'avec la ferme résolution d'étouffer ou de rompre. Il est rare que les efforts modérés ne soient pernicieux; rare que les représentations ne soient inutiles..... A quoi sert de citer des droits et la justice à quiconque

(1) L'histoire et la raison prouvent tellement ces vérités, que divers princes, à peu près despotes par constitution, partagent, modèrent, limitent leur puissance, pour la rendre plus durable, et combiner la saine politique avec l'humanité : par ce moyen, malgré le despotisme fondamental, leurs états prospèrent et sont bien gouvernés. La Prusse offre à cet égard, comme à beaucoup d'autres, un exemple respectable.

ne connoît que l'orgueil et l'intérêt?... On a moins besoin alors de Démosthènes et de Cicérons, que de Brutus, de Thrasybules et de Tells.... Mais, avant de se porter à ces extrémités, il faut être bien impartialement convaincu de la réalité de cette tyrannie. Il faut aussi bien calculer ses forces, ses moyens, et ne pas exposer un malheureux peuple à un bouleversement inutile, à tous les excès qui pour l'ordinaire accompagnent ces entreprises, et qui, au lieu de briser ses chaînes, peuvent les appesantir... Quant au danger que l'on court soi-même, un héros craindra-t-il d'exposer pour une aussi belle cause, ce que tout bon soldat ne craint pas de risquer chaque jour pour une particule de gloire, et des griefs étrangers qu'il ne connoît que vaguement?... L'ennemi le plus vrai de la patrie est celui qui lui fait le plus de mal, quels qu'en soient les moyens; et il mérite encore plus de blâme et de haine lorsque toutes les distinctions, et la grandeur de pouvoir qu'on lui accorde, n'ont pour but essentiel que de la servir.

COMPARAISON

DES DIVERS GOUVERNEMENS.

La marche indiquée ci-dessus est à peu près le cours des sociétés civiles, nécessairement aussi imparfaites et chancelantes que la sagesse des êtres qui les composent. — Il est peu d'états qui aient exactement passé par ces diverses formes; mais leur progression indique l'enchaînement le plus ordinaire, en présente les variétés sous leur vrai jour; et l'histoire nous prouve qu'il n'est point de peuple qui, dans sa décadence ou son agrandissement, n'ait plus ou moins participé à ces causes générales, qui, mieux connues, auroient pu être mieux dirigées. — Les uns commencèrent par l'anarchie, les autres par le despotisme : mais la tendance naturelle dut souvent les ramener dans la voie commune : les mêmes passions durent produire à peu près les mêmes effets, quoique modifiés par les climats, les besoins et les alentours.

Du meilleur gouvernement au plus mauvais, la distance est moins considérable qu'on ne se l'imagine communément; je ne parle point de ces bouleversemens accidentels, de ces délires nationaux, soit religieux, soit politiques, dont les horreurs dégradent l'humanité, et s'écartent de toute règle; je ne parle que de leur cours ordinaire : ceux qui ont vécu sous les deux extrêmes, observent des compensations consolantes. Le grand-maître semble présider à tous, et comme disoit souvent Urbain VIII, *le monde se gouverne par lui-même.* — Cet intérêt particulier, si souvent en opposition avec le général, en est en même temps le plus vigoureux défenseur. Chacun, veillant soigneusement sur son bien-être, s'oppose à ce qui pourroit lui nuire. La somme de ses soins personnels réagit sur le corps social, et forme un contre-

poids qui maintient une espèce d'équilibre. — Si les hommes étoient plus heureux, ils tomberoient dans la langueur; s'ils étoient plus à plaindre, ils tomberoient dans le désespoir. En jugeant du but des choses par le cours des choses, il semble qu'en grand comme en détail, toutes les puissances de la nature tendent à maintenir l'activité, à multiplier nos sensations et nos sentimens, par le fréquent contraste du plaisir et de la douleur; à développer nos facultés par une diversité continuelle dans la manière de voir et de sentir; à diriger par là même nos penchans vers la diminution de nos vices, presque toujours inséparables d'un plus haut degré de lumières : enfin, à contraindre l'esprit et la matière à se porter vers une perfection graduelle.

On a souvent discuté quelle étoit la forme de gouvernement la plus heureuse. La plupart des politiques, se jetant absolument d'un côté, et perdant de vue tous les autres, laissèrent souvent, ici comme ailleurs, la vérité au centre. — Il semble que cette supériorité dépend de la position, du climat, du génie, de la richesse, comme de diverses autres circonstances des peuples, et que le meilleur, pour tels temps, tels lieux, seroit le plus mauvais pour d'autres siècles et d'autres pays. Mais l'on est assez d'accord « que *le* » *démocratique* convient aux petits états, l'*aristocratique* » aux médiocres, le *monarchique* aux grands, le *despotisme* » à aucun, et peut-être le *composé* à tous. » Cette opinion très-ancienne s'est confirmée par l'expérience des temps : au reste il n'y a que peu ou point de gouvernement qui tienne sans mélange à une seule de ces constitutions distinctives (1) dont la division est cependant commode pour classer un

(1) Entre cent républiques ou autres états désignés sous le même titre, il n'en est point qui ne diffère essentiellement dans les lois fondamentales; et, sans parler de cette multitude de variantes, nécessitées par celle des rapports, une tournure de rédaction, une légère formalité, ou un petit détail de plus ou de moins, peuvent entraîner de vastes conséquences. C'est ce que savent très-bien ceux qui jouent avec des adversaires moins raffinés, ou qui, préférant leur intérêt personnel à celui du public, le trompent sous des apparences de réformes qui ne le font changer que de mots et de maux.

grand nombre de généralités, dans lesquelles les rapports naturels des choses ramènent toujours plus ou moins. — Mais ce qu'on désigne plus particulièrement sous le titre de *composé*, surtout dans le spéculatif, est celui qui se fonde sur une juste proportion des trois pouvoirs, propres à se contre-balancer réciproquement, et dont chacun a ses avantages et ses désavantages particuliers.

Le DÉMOCRATIQUE semble d'abord être le plus naturel, et ses lois nécessairement les plus équitables, parce que n'étant que l'extrait du concours des volontés particulières, chacun ne donnant même son suffrage que d'après son intérêt personnel, le produit dominant indiquera les moyens de félicité publique, toujours composée de celle du plus grand nombre. Ce gouvernement concilie l'égalité avec l'ordre. Son despotisme ne peut opprimer que quelques individus, dont l'élévation blesse la foule, et qui peuvent s'y soustraire en diminuant de prétentions et d'étalage : au lieu que les autres despotismes pèsent sur la pluralité pour satisfaire l'orgueil de quelques-uns. — Il est rare aussi que les qualités supérieures ne parviennent plus ou moins au rang qui leur est dû. Le peuple peut être séduit par des charlatans ou des orateurs qui le trompent ; mais il se laisse aussi guider par des grands hommes qui l'éclairent. Une concurrence trop directe refuse de rendre justice au mérite ; mais des relations plus éloignées craignent moins de le reconnoître, et nos inférieurs ou les étrangers en sont pour l'ordinaire les juges les plus équitables.

L'objection que l'autorité générale n'est qu'illusoire sous la démocratie, *en ce qu'elle se laisse toujours diriger par quelques chefs*, est des moins conséquentes. C'est justement ce qui constitue sa liberté. Ce sont des régens élus par son propre choix, qu'elle ne conserve qu'autant de temps qu'ils lui conviennent, et qui ne peuvent obtenir cette pluralité de suffrages sans de grands ménagemens et sans quelque capacité peu commune, qui, au besoin, servira le public. Sous d'autres constitutions, on peut être subordonné à des chefs qui sont à la fois stupides et méchans.

Une remarque bien importante, qui semble avoir échappé aux écrivains politiques, c'est que la démocratie élève le peuple au plus haut degré dont il est susceptible : sa liberté, son influence sur les grands objets, l'habitude de les discuter, la considération et les égards qu'il obtient de ses chefs, le respect que cela lui inspire pour lui-même ; tout cela ennoblit ses sentimens, renforce son courage, soutient le patriotisme, et porte son intelligence vers un degré inconnu sous toute autre constitution... Quelle différence entre un paysan de Schwitz ou d'Appenzell, et un serf russe ou polonais ! Cette différence seule pèse fortement dans la balance des comparaisons, en ce que le perfectionnement du genre humain est un objet de premier ordre : demandez aussi à tous les hommes éclairés, et qui ne sont pas déjà prévenus par quelque vocation particulière : *s'ils devoient renaître parmi la classe la plus commune du peuple, quel seroit le gouvernement sous lequel ils préféreroient de vivre ?*

On objecte encore qu'il n'est pas rare que les chefs démocratiques soient maltraités par la foule, et quelquefois même à tort. — J'en entends souvent citer un qui, dans une assemblée générale, fut vigoureusement bâtonné. Le commun des gens de condition se révolte à ce trait ; mais le philosophe, tout en blâmant de tels excès, ne voit là qu'un homme maltraité, sans s'inquiéter beaucoup de son rang ; et il préfère que plusieurs milliers se vengent d'un seul, à ce qu'un seul en persécute des milliers.

Mais, d'un autre côté, le peuple est inquiet, inconstant, ombrageux, porté aux factions, aux fougues, à l'ingratitude et à la vénalité. Il est présomptueux dans les succès, abattu dans les revers. Ses besoins, ses travaux et son éducation négligée, le privent d'une certaine noblesse dans le tact et les procédés, comme aussi des connoissances nécessaires aux desseins et aux spéculations étendus : il ne voit que le présent et ce qui se passe sous ses yeux ; les grands calculs de l'avenir et ceux de politique extérieure lui échappent. Ses assemblées deviennent difficiles par le nombre ; ses délibérations tumultueuses, ses résolutions flottantes...

Enfin, c'est un mot profond que cette réponse de Lycurgue à un homme qui lui conseilloit de préférer la démocratie : *Commence*, lui dit-il, *par l'établir dans ta propre maison.* Il faut cependant observer qu'à la rigueur cette réponse n'étoit pas exacte, en ce qu'elle s'adressoit à un homme déjà chef de famille, et qui avoit peut-être des enfans.

Le gouvernement ARISTOCRATIQUE semble devoir être le plus durable, et l'histoire prouve qu'il est capable des plus grands efforts lorsque c'est plutôt le mérite que la naissance qui conduit au pouvoir. C'est le plus paisible, le plus modéré. Les assemblées se font commodément, les affaires se discutent mieux, et la lenteur même dans l'exécution prévient quelquefois l'imprudence. Le corps des magistrats, moins ignorant, a plus d'autorité dans l'intérieur, plus de crédit au-dehors, et ils se tiennent dans une dépendance réciproque. Les entreprises sont plus stables et mieux suivies, parce qu'elles dépendent d'un conseil toujours renaissant, qui ne peut jamais perdre à la fois son *esprit de corps;* au lieu que les ministres changent sans cesse, et avec eux les vues et les moyens : d'ailleurs il est rare qu'on ne paie pas un peu leur apprentissage : ajoutons qu'on ne parvient communément aux premiers emplois que dans un âge déjà avancé, ce qui suppose plus de calme dans les passions, et plus d'expérience. Malheur aux gouvernemens où l'on ne respecte plus les vieillards : la modération les distingue, l'énergie est le propre de la jeunesse : une juste combinaison des deux donne force et durée aux états.

Mais si le pouvoir législatif, souvent uni à tous les autres, ne réside que dans un seul rang, il est probable que les intérêts particuliers de cette classe l'emporteront quelquefois sur l'intérêt public. — Le plus haut degré de probité commune, consiste à maintenir les droits des inférieurs sans altération, pendant que la foule d'ambitieux et d'égoïstes tendra à les diminuer; de manière qu'en ne reculant jamais, et en avançant quelquefois, la tendance de ce gouvernement, quoique insensible, doit porter vers l'usurpation et le despotisme, moins supportable sous des maîtres nom-

breux que sous un seul chef. — Nous connoissons peu d'exemples qu'une aristocratie ait généreusement restreint elle-même ses priviléges ; et presque toutes les étendent : d'où il s'ensuit que le peuple ne gagne en liberté que dans des momens de crise, au lieu que, pour la perdre, il suffit du cours ordinaire des choses.... Un roi peut être une exception aux penchans les plus naturels; ses passions peuvent être magnanimes, et ses lumières supérieures; mais un corps nombreux doit se rapprocher de la classe commune. Le désintéressement, un des plus sublimes efforts de l'humanité, peut difficilement présider dans une foule de suffrages, dont la pluralité décide, et où les rapports abstraits, ni les meilleures pensées ne peuvent être saisies. — C'est moins rapidement mais plus constamment qu'ils tendront à augmenter leur pouvoir et leurs richesses, et si une fois le patriotisme s'éteint, si les charges ne se considèrent qu'en proportion de leur revenu, si les élections ne sont qu'une simple forme, où l'on ne calcule que le crédit des parens, la somme des rentes, les grades des aïeux, et non les qualités personnelles ; ... si l'imbécille peut exclure le capable, et l'ame basse être préférée au cœur honnête;... si, pis encore, l'homme à sentimens nobles et patriotiques se désigne sous le titre d'*enthousiaste* et d'*homme dangereux*, ... alors toutes les sources de félicité publique se corrompent; la jeunesse n'aspire plus à des talens et à des vertus qui obtiennent moins de récompenses que de ridicules : elle devient timide et rampante, parce que la soumission la plus respectueuse est le seul moyen de plaire à des chefs qui ne veulent pour collègues, ou plutôt pour complices, que des êtres disposés à admirer tout ce qu'on a fait, et à seconder sans réflexion tout ce qu'on voudra faire ; l'étude des aspirans se borne aux révérences, aux visites, et à une circonspection minutieuse, qui est aussi funeste au génie et à la grandeur d'ame que l'envie républicaine l'est à l'équité du blâme et des éloges, à la reconnoissance pour les services, et aux agrémens du commerce... La foiblesse, l'ignorance, l'avilissement, descendent peu à peu des premières classes

aux dernières, d'où un danger commun peut presque seul les arracher. Les grands se pardonnant réciproquement l'injustice, elle se réduit en système, qui se communique et se poursuit à travers une continuité de générations; au lieu que, sous l'empire d'un seul, fût-il méchant, on a l'espoir de son successeur. Enfin, toute aristocratie tend vers l'oligarchie, ou du moins vers l'aristocratie héréditaire, qui, au rapport de Montesquieu, de Rousseau, et de plusieurs autres grands publicistes, est la plus mauvaise des constitutions : sans doute parce qu'il n'en est point de plus propre à étouffer tous les germes de vrai mérite dans les classes non privilégiées, et par là même à dégrader peu à peu le sujet jusqu'aux derniers degrés de foiblesse, d'ignorance et de corruption (1).

Le gouvernement MONARCHIQUE est celui qui a le plus d'accord, d'activité, de promptitude et de vigueur. Il est moins assujetti aux temps, aux formes; et, avec de petits moyens, il peut faire de grandes choses. Une seule bonne tête le retient sur le bord de sa ruine, et le reporte au faîte des grandeurs. Tout y dépend du même ressort; tout concourt au même but, qui malheureusement n'est pas toujours le bonheur général; et cette force, devenant suicide, ne se tourne que trop souvent contre elle-même. Le plus grand homme n'a que les capacités d'un homme : plus ses états sont vastes, plus leur population est nombreuse, et moins il peut voir par lui-même, moins surveiller ces détails dont dépend si essentiellement le bien-être de ses sujets. Ses intentions sont pures, sa cour ne présente que des images de richesses et d'ordre, et dans les provinces, les cités, et jusque dans les hameaux, règnent peut-être les

(1) Pour apprécier les lumières et les intentions d'un gouvernement quelconque, il n'est pas d'indice plus vrai que d'examiner les motifs qui déterminent les nominations aux premiers emplois. Parcourez la liste de ceux qui les occupent : si la probité, les talens, le patriotisme furent leur principale recommandation, ne doutez point que ce gouvernement ne soit juste et éclairé. Mais si en parcourant ces divers emplois, vous n'en trouvez que peu ou point accordés au seul mérite, défiez-vous et des lumières et des vues de ce gouvernement : les premières ne peuvent être que subalternes, et les secondes équivoques.

abus de l'oligarchie, du despotisme et autres gouvernemens, sans en avoir les avantages. L'ambition, la fausseté, la flatterie, se pressent vers le centre des faveurs, trompent sur l'état des choses, et en éloignent la vérité et les vertus. — Pour parer ce malheur si commun, le monarque ne peut agir qu'en grand; donner l'exemple de la justice, témoigner l'horreur de ses écarts; savoir punir et récompenser; faire, si possible, un excellent choix des premiers fonctionnaires publics; perfectionner les lois, qui ne doivent pas seulement défendre le particulier contre le particulier, mais vigoureusement protéger le pauvre comme le riche, le foible comme le fort, et la foule d'opprimés contre les tyrans subalternes. — Le plus solide soutien du monarque, les plus vrais lauriers de sa couronne, sont la prospérité publique, l'estime de ses voisins, et l'amour de son peuple.

Soit prudence, soit inattention, nos politiques ont omis de classer un gouvernement dont la différence est presque aussi distincte que les effets. C'est L'ECCLÉSIASTIQUE, ou plutôt le *monachique*, qui se fonde moins sur les principes sociaux que sur les *dogmes*, ou autrement sur des *vérités inaccessibles à la seule raison*, et qui, par là même, doivent être plus sujettes aux abus et aux erreurs dans l'application aux objets civils. — On peut substituer ici les faits aux raisonnemens, et sans s'appesantir sur le malheur des états où ce double pouvoir se contrecarre sans cesse, il suffit de jeter un coup d'œil sur ceux qui sont directement sous la domination ecclésiastique : ils prouvent d'une manière indubitable que sa tendance porte à rendre les peuple timides, paresseux, ignorans et pauvres. On peut observer qu'il n'en est que peu ou point qui soient aussi florissans que les voisins qui les entourent.

Il n'entre point dans mon plan de discuter la vraie signification des textes de l'Écriture; mais, à ne considérer que politiquement, il est bien digne d'attention que les pays les plus catholiques sont tombés en décadence, et que les pays protestans se sont élevés, en bien-être et en puissance, au-dessus du rang qu'ils occupoient avant la réformation. Tou-

tes choses égales d'ailleurs, la politique y est plus sage, la morale plus vraie, les lumières plus communes, et surtout la vigueur plus mâle. Quel homme éclairé, après avoir parcouru l'Espagne, la Pologne et les campagnes de Rome, pourroit comparer les progrès de leurs gouvernemens à ceux de l'Angleterre, de la Prusse, de la Hollande?.... C'est particulièrement dans les pays mélangés que cette différence se fait le mieux sentir. — Le Brandebourg, la Saxe, le Palatinat devenoient la gloire de l'Allemagne, et l'espèce humaine s'y perfectionnoit, pendant qu'à position plus qu'égale, la Bavière s'avilissoit, Salzbourg se dépeuploit, et les électorats du Bas-Rhin achevoient de perdre leur ancienne prospérité.

Il seroit facile de citer beaucoup d'autres comparaisons de ce genre, que la communauté de climat, de constitution et de rapports rendroient plus sensibles. Il seroit facile d'en indiquer les causes et les remèdes : mais, ce qui ne le seroit pas, c'est de détruire les préjugés, et surtout les intérêts particuliers de quelque corps, dont la fastueuse prééminence repose principalement sur la superstition.

Toute forme de gouvernement a son bon et son mauvais côté, joints à des exigences particulières à sa position locale et politique; le meilleur est celui où le résultat de l'ensemble a produit le plus de lumières, de vertus, d'abondance et de paix. Et en général la première preuve d'une bonne constitution est celle qui, respectant le plus les droits communs et naturels, admet le moins de droits exclusifs, et répartit autant que possible tous les avantages de l'association civile, avec équité, entre tous les classes.

On ne peut trop rappeler les hommes aux vrais principes de la société; mais il faudroit peu les connoître pour s'attendre à ce qu'ils fussent toujours suivis. — Une autorité absolument légitime, une liberté complète, une administration équitable, conjointement calculées sur les règles les plus intactes du droit naturel; tout cela sont de belles chimères qu'il faut admirer, sans espoir d'y atteindre, et sans cesser d'y prétendre.

Une preuve incontestable qu'un très-bon gouvernement n'est pas à la portée humaine, c'est qu'il n'existe nulle part, et que, jusque dans les meilleurs, on connoît de grands abus. — La volonté du souverain même n'est point suffisante : il faut qu'elle soit secondée par la foule d'agens inférieurs, qui altèrent ses ordres, ou ne les exécutent pas. D'ailleurs, comme dit Donato, la multiplicité des objets à combiner et à accorder, les contradictions qu'on éprouve, la crainte de ne pas réussir, la foule de censeurs capables d'intimider les ames les plus droites, joints à diverses difficultés aussi délicates que critiques, n'offrent souvent d'autre ressource que celle de choisir entre deux maux le moindre. Celui qui blâme impute tout à la méchanceté, à l'avarice, à l'ambition, et rien aux bornes naturelles de l'esprit humain, rien au malheur des circonstances, rien à l'embarras des affaires, rien à des accidens qu'il étoit impossible de prévoir. Toutes ces choses, et une infinité d'autres semblables, influent nécessairement sur la conduite des magistrats, des ministres et des princes : elles doivent donc être mises dans la balance qui sert à peser leurs actions.

Sans doute que les lois sont imparfaites; sans doute que leurs dépositaires abusent souvent de leur autorité; mais quel homme agit toujours d'une manière conforme à ses principes? — L'état civil offre par lui-même de grands inconvéniens. Ne croyons cependant pas, avec quelques philosophes modernes, que le bonheur ne se trouve que dans les bois, et qu'il faille se faire *orang-outang* pour être heureux. — La vie sociale a ses côtés foibles : la vie sauvage en a encore plus; et, comme nous l'avons déjà indiqué, elle est incompatible avec une population nombreuse.

Pour apprécier le gouvernement sous lequel on vit, il ne faut pas le juger sur les idées possibles d'une perfection idéale, mais simplement le comparer aux autres gouvernemens connus. Si dans ce nombre il en est moins qu'on préféreroit, il faut dire qu'il est supportable; s'il n'en est que peu ou point, on peut assurer qu'il est bon. Il n'y a point de sujets qui ne se plaignent; il n'en est point qui

n'aient raison : seulement ils se méprennent sur l'objet, et au lieu d'accuser leurs princes, ils devroient s'en prendre à la foiblesse humaine.

Mais si cette manière de voir est des plus décentes pour le simple citoyen, elle peut devenir dangereuse chez le souverain et le magistrat, en ce qu'elle sert de palliatif général à toutes sortes de négligences et d'écarts. Rien n'est plus commun que de s'exagérer à soi-même les biens qu'on fait, et de fermer les yeux sur les maux que l'on cause. Le préjugé partial qui considère une bonne administration comme *très-bonne*, est souvent un des plus grands obstacles à ce qu'elle devienne meilleure.

O ma patrie!..... qu'il est doux de pouvoir te rendre ce sublime hommage!..... qu'il y a peu de pays où la propriété soit aussi respectée, la police plus exacte, les fortunes moins inégales, la justice plus douce, les crimes moins fréquens, l'indigence plus secourue, et dont la sagesse politique, secondée par notre position, l'esprit national, et l'intérêt des autres princes, ait mieux su éloigner le fléau de la guerre et autres calamités!..... Que si la forme de la constitution, le peu d'étendue de l'état, et les bornes de ses richesses offrent peu de ressources aux secondes classes et aux ouvriers de luxe, on ne voit cependant nulle part la généralité du peuple payer moins d'impôts, et vivre dans une plus honnête aisance, d'autant plus remarquable que l'âpreté du sol semble souvent la contester, et que la puissance législative et exécutive, judicative et distributive, militaire et ecclésiastique, se trouvant réunies dans le même corps souverain, il est presque sans contre-poids, n'a de bornes que lui-même, et de frein que sa modération ou sa prudence.... Mais que ces distinctions honorables ne nous fassent pas fermer les yeux sur la langueur, la vanité et la mollesse dans lesquelles l'abondance, le luxe et la paix nous bercent peu à peu! — Ne perdons pas de vue les progrès presque imperceptibles de divers abus, qui préparent notre ruine dans le lointain, et qui sèment parmi nous les germes de la corruption, de l'égoïsme de la timidité. — N'ayons

pas l'orgueil de nous croire plus éclairés que les nations les plus instruites, et qu'un faux respect pour ce qui est ancien ne nous empêche pas de participer aux lumières modernes, ou de rectifier, dans notre jurisprudence et notre gouvernement en général, ce qu'elles ont cru devoir rectifier dans les leurs.

Respectons les statuts de nos ancêtres; mais conservons encore plus soigneusement la simplicité, le courage et les vertus qui les rendirent eux-mêmes respectables. On ne conserve le BONHEUR PUBLIC que par les mêmes moyens qui le firent naître..... O vous qu'une nouvelle élection vient d'appeler à en être les défenseurs.... Vous dont l'âge dans sa force doit faire circuler une nouvelle vigueur dans toutes les branches de l'administration, ne croyez point que vos prédécesseurs aient épuisé les ressorts du patriotisme; ne vous bornez pas à suivre mollement la route battue de l'usage, et à croire une chose raisonnable, uniquement parce qu'on l'a toujours faite : il en reste encore beaucoup de mauvaises à rendre médiocres, beaucoup de médiocres à rendre bonnes, beaucoup de bonnes à rendre meilleures. N'envisagez pas comme impossible ce que d'autres ont jugé tel, parce qu'ils n'avoient peut-être pas une volonté assez résolue, un courage assez soutenu, des lumières assez étendues, ou que les circonstances ne les ont pas favorisés..... Défiez-vous surtout de cette extrême circonspection, de cette timide retenue, de ce faux respect qui, aux dépens de la force, de la franchise et des lumières, cherchent à s'introduire dans vos séances et vos débats publics : elles renferment un danger secret, et un intérêt à voiler les abus, les vues personnelles, et les germes de destruction que tout corps politique recèle dans son sein. — Le meilleur appui de votre sûreté, de votre sagesse, de votre gloire, comme de la prospérité publique, est l'entière liberté de parler : elle seule peut démasquer les trames de l'égoïsme, l'esprit de cabale, les infractions du pouvoir arbitraire, ou les écarts de l'ignorance; elle seule peut animer le patriotisme, féconder le savoir, et rendre cette énergie, qui sont à la fois les

meilleurs soutiens, et les plus puissans ressorts des gouvernemens ; elle seule peut dériver encore ce courant presque imperceptible, mais presque inévitable, qui entraîne la république vers l'écueil où elle doit échouer tôt ou tard. — Jetez un coup d'œil sur les nations, vous verrez cette liberté de parler et d'écrire sur les affaires politiques, toujours proportionnelle à leur degré de prééminence : partout où elle éclaire, les états fleurissent : partout où elle s'opprime, ils se dégradent. Les Anglais lui doivent leur grandeur, et malgré ses abus, c'est sous ses étendards que les Français marchent nouvellement vers une supériorité qui peut dépasser toute autre. Plus anciennement, les Grecs et les Romains s'élevèrent et tombèrent avec elle, et l'histoire du despotisme de tous les temps nous montre qu'il commença toujours par enchaîner les pensées et la parole. — Que tous les chemins s'ouvrent donc à la vérité : la licence à cet égards est moins dangereuse que l'esclavage : la première se combat et se punit elle-même, le second altère la source de sûreté et de félicité publique. — Si cette noble franchise, cette mâle hardiesse ne règnent pas entre égaux dans un tribunal souverain, où doivent-elles donc régner? — Ne souffrez pas qu'on opprime la liberté d'un seul de vos membres ; ses droits sont les vôtres, les vôtres sont les siens : quiconque les attaque vous offense tous, et vous menace dans l'avenir. Si ses raisons sont bonnes, pourquoi les contraindre, et si elles sont mauvaises, n'êtes-vous pas maîtres de vos suffrages? — Que les vrais amis de la patrie se réunissent, se soutiennent ; ils éprouveront dans peu l'ascendant d'une marche ferme et intègre sur les petites ruses de l'égoïsme, de la foiblesse et de l'ambition. Que le gouvernement bernois soit cité comme un modèle de justice et du plus noble désintéressement! Non, ne souffrez pas que sur la terre il existe un peuple plus heureux : son bonheur fera le vôtre dans l'intérieur de vos frontières, comme il vous défendra au-dehors. — Rappelez-vous que le principe des républiques est plus ou moins l'égalité, que leur force est la modération, leur faste la simplicité : que le but de toute loi

est la justice, et que la constitution des constitutions est de faire autant de bien qu'il est possible d'en faire..... Que cette salle antique, où trois fois par semaine, vous décidez en dernier ressort de l'infortune ou de la prospérité de vos compatriotes, soit la source pure d'où cette dernière découle avec tranquillité; qu'elle soit le point central d'où jaillissent de toutes parts des rayons de bienfaisance, de lumière et d'équité..... Que le sujet, en venant voir cette voûte sacrée, éprouve l'émotion du respect et de la reconnoissance..... ; que l'étranger la considère comme le palais de la vertu...., et que la Divinité même y jette un œil de faveur, comme sur le temple où elle reçoit l'hommage le plus digne d'elle!...

Tel doit être, respectables collègues, le vrai cours de notre ambition : toute autre est petite, méprisable et dangereuse; mais, avant de nous y livrer, attendons qu'un peu plus d'expérience puisse nous servir de guide, sans attendre cependant que l'habitude ait changé l'usage en préjugés.... Et vous, augustes vieillards qui présidez parmi nous, veillez à ce que notre zèle ne soit pas indiscret, qu'il n'emploie pas des remèdes pires que les maux, et que l'amour du bien ne s'érige pas en fanatisme. De notre côté, nous veillerons à ce que la prudence ne dégénère pas en foiblesse, l'esprit d'ordre en esprit de minutie, et l'amour de la patrie en amour de sa famille (1).

(1) Nous avons mal veillé, ou du moins avec peu de succès.

DES LOIS EN GÉNÉRAL.

L'ART de gouverner les hommes n'est que l'art d'appliquer en grand, aux relations de la vie civile, les principes d'équité et de bienveillance qu'on doit exercer en détail dans la vie commune. — La meilleure introduction à l'étude de la jurisprudence, est un cours épuré de morale philosophique.

Il en est de ce mot, *les lois*, comme d'une foule d'autres que le vulgaire prononce à chaque instant sans y attacher un sens déterminé, et de là naît la confusion des raisonnemens et le vague des conséquences. — On nous les définit communément, *l'expression de la volonté du Prince, par laquelle il impose à ceux qui dépendent de son autorité l'obligation d'agir d'une certaine manière, sous peine de châtimens.* Mais si les propriétés de cette définition suffisent pour en justifier l'objet, il s'ensuivroit nécessairement que les volontés les plus atroces du tyran le plus barbare pourroient mériter notre plus profond respect, et devenir les règles invariables de notre conduite : car cette définition s'applique également aux iniquités prescrites par le despote, et aux ordres bienfaisans du sénat le plus patriotique.

Sans doute que la difficulté de pénétrer tous les motifs, et la multitude des combinaisons de plusieurs réglemens politiques, imposent aux sujets le devoir de soumettre leur jugement sur nombre d'apparences douteuses, et d'être circonspects sur le blâme qu'ils sont toujours portés à exercer envers leurs supérieurs; mais ce respect a ses bornes : il ne doit pas descendre au-dessous de la dignité humaine, ni étouffer les notions les plus simples de justice commune. — Pour légitimer une loi aux yeux de la raison, il faut qu'elle paroisse avoir l'utilité seule pour but; qu'elle puisse être censée devoir obtenir par là même l'approbation du plus

grand nombre, ou qu'elle soit en effet le résultat de la volonté générale, déterminée par le peuple en corps, ou par ses représentans.

L'usage de consulter la voix publique pourroit devenir un des grands ressorts du gouvernement. Au rapport de Thucydide, « les rois d'Athènes recouroient souvent au peu» ple, et se déterminoient sur la majorité des suffrages dans » des cas épineux et importans. » Cette méthode, si elle étoit renouvelée, réuniroit quelques avantages de la démocratie, sans en avoir les inconvéniens : elle éleveroit le peuple à ses propres yeux, augmenteroit son patriotisme et son zèle pour le succès des résolutions qu'il auroit lui-même indiquées : elle ajouteroit à la sécurité des chefs, en les rendant moins responsables, et inspireroit pour eux cette confiance qui est toujours l'apanage de la pureté d'intention démontrée (1).

(1) La manière de recueillir ces suffrages pourroit paroître embarrassante : elle est cependant facile, et pourroit s'exécuter rapidement dans l'état le plus étendu. — Les divisions et les subdivisions des provinces sont déjà établies : qu'on commence par les dernières. — Que les habitans de chaque paroisse se rassemblent dans leur église; que l'objet en doute leur soit communiqué avec le précis des raisons pour et contre. Que la question se réduise à l'affirmative ou à la négative. Comme, en cas de réforme importante, *Telle loi sera-t-elle abolie, ou confirmée?* En cas de guerre, *Cédera-t-on, ou se défendra-t-on?* La pluralité des suffrages individuels décideroit de celui de la paroisse : celle des paroisses, de celui de la province, et celle des provinces, de la résolution souveraine, qui, pour ôter tout soupçon de manque d'égard envers ce vœu général, feroit imprimer publiquement la liste des conclusions particulières. — Mais si ce moyen ne peut être d'un usage fréquent, il n'est aucune occasion où les princes et les juges particuliers ne puissent se demander à eux-mêmes : *Si le public avoit le choix, confirmeroit-il tel statut, telle sentence?* Cette question résoudroit, d'une manière simple, une foule de problèmes politiques et civils, en apparence très-difficultueux. — Ajoutons une remarque importante, c'est que la fraude et l'abus qui se glissent partout, peuvent aussi s'introduire dans la manière ci-dessus de consulter ou élire par suffrages, et n'en donner que l'apparence; elle doit être très-simple, brève, et aussi publique que possible dans ses détails : sans quoi on peut tellement multiplier les formalités, confier l'inscription ou vérification de ses suffrages à un si petit nombre d'affidés et de personnellement co-intéressés, qu'on nomme soi-même, que *de cette manière*, comme disoit un homme d'esprit dans une assemblée aristo-démocratique, *Caligula auroit fait nommer son cheval consul, et moi, mon barbet président.*

Un excès de respect envers les anciennes lois est peut-être utile de la part des sujets, mais lorsqu'il s'empare de la puissance législative, c'est un des préjugés les plus dangereux. Il prononce d'après ce qu'on a fait, et non d'après ce qu'on doit faire, propage l'ignorance, perpétue les abus, et s'oppose aux réformes les plus sages. Il n'y a pas d'étude plus propre à rendre modeste sur le titre d'homme, que celle de la jurisprudence des diverses nations. Dans plusieurs des premiers pays de l'Europe c'est un labyrinthe, où un Montesquieu même erre à l'aventure, sans pouvoir découvrir ni commencement ni fin. C'est une mosaïque de pièces rapportées, sans accord de principes, sans unité de vues, où chaque siècle ajoute suivant ses besoins; et, oubliant les motifs des siècles précédens, laisse subsister la règle après que la circonstance n'est plus.

Nombre de nos lois se ressentent de la barbarie des temps où elles furent statuées : d'autres furent calculées sur des climats, des relations, et des formes de gouvernement, qui n'avoient aucun rapport avec les nôtres. — L'on doit supposer que l'intention des législateurs fut la *prospérité générale;* mais en accordant même cette supposition assez gratuite, il faut se rappeler que sa route varie aussi souvent que le point de station dans la circonférence politique, dont deux peuples ne peuvent jamais, à la fois, occuper parfaitement les mêmes rayons; et lors même que ces derniers sont égaux en longueur, la direction diffère nécessairement, et, avec un centre commun, la tendance de leur demi-diamètre peut être directement opposée. — Cette comparaison géométrique peut s'appliquer encore plus exactement au système de bonheur de chaque individu, et représenter avec assez de netteté, pourquoi, avec le même projet de bien-être, ils prennent des voies si différentes.

Les volontés arbitraires des premiers rois de Rome; les douze tables des décemvirs; les statuts du sénat et du peuple; les décrets des empereurs, joints à l'extrait des lois contradictoires d'une foule de petites nations englouties par une seule, et dont on chercha à rapprocher les usages : tout

cela compilé par ordre du foible Théodose, dans un code monstrueux de parties discordantes, et ensuite rectifié sous les auspices du cruel Justinien; tout cela vient encore de nos jours porter la confusion dans notre droit civil, décider de la vie et de la fortune des citoyens, envahir des droits que la raison seule eût conservés, et en ériger d'autres que l'équité exclut.

Dans une grande partie de l'Europe, la jurisprudence est encore au berceau, ou plutôt elle est dans sa décrépitude, à peu près dans l'état où se trouvoit la philosophie il y a deux cents ans, lorsque les subtilités énigmatiques du péripatétisme étoient considérées comme le suprême savoir, et que toutes ses parties étoient approfondies, hors celle du vrai et du juste. — Ce qu'on enseigne sous le titre de jurisprudence dans nombre d'universités, est plutôt un cours de préjugés, une science d'usages et de formes, que celle de ses vrais principes. Toute cette ostentation scientifique, ce langage barbare, ce fatras pédantesque, derrière lesquels se masquent le demi-savoir, l'orgueil ou l'artifice; tout cela est plus nuisible qu'utile aux droits communs. — La raison s'exprime aussi bien en français qu'en latin, en termes intelligibles qu'en jargon obscur. La justice est simple comme la vérité, dont elle est inséparable, et le dernier appel des lois doit être au sens commun.

Quelques états ont déjà commencé à supprimer ce charlatanisme, cette surabondance de formes et d'incidens, ces longs termes et délais, qui obscurcissent les choses les plus claires, rendent sa marche timide, et les meilleurs droits incertains. L'humanité soupire sur la lenteur avec laquelle d'aussi beaux exemples sont imités. — Il devroit y avoir, sous tout gouvernement, une chambre particulière, composée des membres les plus éclairés, et qui n'eussent d'autres fonctions que de veiller au maintien du véritable esprit des lois constitutionnelles et civiles, d'éloigner les abus et les négligences, qui s'introduisent peu à peu sous chaque administration générale, et surtout de rendre compte des meilleures réformes ou établissemens faits dans les autres

états, pour les comparer aux usages de la patrie, et en adopter ce qu'ils auroient de mieux. — Les Romains ne dédaignoient pas de se rectifier sur les coutumes les plus sages des autres peuples, et leurs censeurs étoient en partie chargés de cette surveillance. — C'est en apprenant l'art militaire des Samiens, la science civile des Toscans, et en général en s'appropriant et perfectionnant les meilleures institutions de leurs alliés et de leurs ennemis mêmes, qu'ils parvinrent au faîte de leur grandeur.

Lorsqu'un peuple n'est pas ce qu'il doit être, c'est presque toujours dans la forme du gouvernement qu'il faut en chercher les causes. C'est moins lui que ses régens qu'il faut accuser. Il est fort ou foible, éclairé ou superstitieux, vil ou magnanime, suivant l'empreinte qu'il reçoit de ses lois et du caractère de ses chefs. Nombre de vices particuliers ne proviennent que d'une administration corrompue, et pour remédier aux progrès de la dégradation publique, il faudroit pouvoir épurer les cours et le cabinet des princes, qu'on peut considérer aussi bien comme le cœur que comme la tête politique, d'après le symbole de Trajan : *Tel roi, tel peuple.*

C'est particulièrement dans la souche qu'il faut cultiver les branches. Que la tige soit saine, les rameaux le seront aussi. Une sage constitution qui balance avec justice les droits du prince et du sujet, et qui donne un contre-poids aux infractions d'autorité comme aux convulsions de l'anarchie, est le seul vrai garant du bonheur social : toute autre base est chancelante.

Il est assez commun de confondre les mots de *constitution* et de *gouvernement*, qui sont deux choses différentes, et auxquels il importe beaucoup d'attacher des idées nettes. La *constitution* peut être très-bonne, et le *gouvernement* très-mauvais; comme le *gouvernement* peut être des plus équitables avec une *constitution* des plus injustes : car elle peut établir le despotisme, l'esclavage, et autres iniquités; d'où il résulte que le sévère défenseur de la *constitution* peut être innocemment l'ennemi le plus dangereux de sa

patrie. On comprend communément par ce mot, l'assemblage des lois fondamentales d'un état qui fixent les limites de la souveraineté, la division des pouvoirs, et les principales formes d'élections. — La discussion des principes relatifs remonte naturellement aux premiers droits de l'homme, qu'aucune loi, aucune convention ne peut altérer, et lorsqu'ils sont attaqués par la constitution fondamentale, c'est un mot vide de sens, dont on colore les plus noires injustices. On sait qu'il est des nations où l'on compte ses richesses par le nombre de ses paysans, comme ailleurs par le nombre de ses bestiaux; où les neuf dixièmes sont serfs par constitution, et n'ont rien en propre que ce qu'une partie de cet autre dixième veut bien leur accorder. — Si un tel peuple rompoit ses chaînes, comme nos ancêtres brisèrent les leurs, pourroit-on les appeler *rebelles?* Il est moins que douteux, si la majorité d'une nation peut jamais être désignée sous ce titre; parce que le bien du plus grand nombre doit être le premier objet d'association civile, et la loi fondamentale à laquelle toute autre est subordonnée : mais on peut opposer que le grand nombre est rarement assez éclairé pour connoître ses vrais intérêts.

Comme tous ne peuvent régner à la fois, il importe, à la rigueur, assez peu à quelle classe ce droit de gouverner soit conféré, pourvu qu'il soit exercé avec justice, et qu'il puisse donner l'espoir de l'être encore par la suite. Mais une oppression bien décidée ne peut jamais se nommer *pouvoir légitime*. Le despote qui, appelant le Ciel à son secours, prétend ravir le droit de défense naturelle, en supposant que tout souverain est institué par Dieu même, joint la profanation à ses autres crimes. Il oublie que les patentes de Tamerlan et d'Henri IV, de Charles Ier et de Cromwell, furent signées par la même main divine, et que tout usurpateur pourroit citer plus de miracles en sa faveur que l'héritier le plus légal.

Supposer qu'il n'est aucun cas où le peuple ait le droit de recourir à la force contre la tyrannie, c'est dégrader l'humanité, c'est faire de son bonheur une propriété, c'est sou-

mettre sans appel le tout à la partie, la vertu au vice, la vérité à l'erreur. L'emploi même de cette maxime prouve sa fausseté, en ce qu'elle s'applique au même degré de force pour l'appui de Néron comme pour celui d'Antonin; pour l'empereur de Maroc comme pour celui d'Allemagne. — Si ce principe étoit démontré, il le seroit aussi que *Caton*, *Thrasybule* et *Tell* furent des scélérats, qui méritoient la roue au lieu de notre admiration : il s'ensuivroit qu'il seroit bien plus glorieux pour les Hollandais et les Suisses de croupir encore dans l'avilissement que d'avoir rompu leurs fers; il s'ensuivroit que la nation la plus servile seroit la plus magnanime, pendant que la plus courageusement indépendante seroit la plus dépravée. Enfin, de nos jours même, une grande nation n'a-t-elle pas prouvé par les faits, qu'elle admettoit ce principe; et sa générosité lui auroit-elle permis de seconder l'indépendance des Américains, si elle avoit cru leur cause injuste?

Sans doute qu'il est difficile d'assigner positivement les bornes de la soumission; mais la nature les détermine assez d'elle-même, et on peut admettre, comme une règle générale, qu'il est bien rare, lorsque la majorité du peuple se révolte, qu'il n'y soit porté par les motifs les plus excusables. . . . . Dans le cas d'une médiation, dès qu'on a la certitude qu'un changement quelconque est le vœu des trois quarts, ou peut-être des sept huitièmes d'un public, il semble qu'on n'a pas besoin d'en savoir davantage; l'on doit supposer que chacun ne juge que d'après son intérêt personnel, dont la somme prépondérante sera nécessairement le bien général, composé du plus grand nombre des bien-êtres particuliers. Il ne semble même pas nécessaire à cet égard d'entrer profondément dans la discussion des droits de souveraineté, puisque ce droit sur ses semblables ne peut jamais être aussi positif que celui des possessions matérielles, et encore moins que la possession de soi-même. — Dès qu'on veut détailler en pareil cas, on tombe dans la confusion et l'incertitude. — La seule difficulté à résoudre pour un médiateur honnête homme, se réduit à ce problème

simple : *Quel est le plus sûr moyen d'assurer le bonheur du peuple en général, indépendamment de tout privilége particulier, et de la manière la plus conforme aux circonstances?*

Rien ne seroit plus plaisant aux yeux de la philosophie, que les prétentions d'un seul homme qui diroit à plusieurs millions : *J'ai, en bonne équité, le droit de vous soumettre invariablement à l'arbitraire de mes caprices, pourvu que je le décore du formulaire des lois : et, dussé-je vous réduire à la condition la plus déplorable, c'est un crime affreux que d'oser vous y opposer*. . . . Cette mauvaise plaisanterie, qu'il n'est pas rare de déguiser sous des termes fort graves, n'est supportable que lorsqu'elle est soutenue de roues et de cachots, ou à la tête d'une armée, qui est prête à vous égorger à la première résistance : alors les plus mauvais lazzi deviennent des bons mots, et les raisonnemens les plus faux prennent une apparence de vérité . . . . Dès qu'on raisonne un peu profondément, l'équité est toujours contrainte de remonter aux droits naturels, auxquels l'exigence absolue de la subordination nécessaire au maintien de l'ordre de la société, peut seule nous faire renoncer en partie, mais jamais en total, et seulement en proportion de ce que requiert le bonheur de cet ensemble, auquel il est juste que l'individu se soumette. — Les titres les plus respectables des archives les plus authentiques des princes, sont les preuves d'un bon gouvernement, démontrées par la prospérité publique.

Un des premiers objets de la constitution doit être d'assurer la pureté du choix dans l'élection des membres auxquels se confie le pouvoir exécutif; et cela doit s'étendre des premiers grades aux plus subalternes. — Dans cette concurrence, chaque homme vil qu'on préfère à l'honnête, chaque ignorant qui l'emporte sur l'éclairé, sont autant de coups de poignard qu'on porte au bonheur, à la vertu et aux lumières publiques. Outre l'influence de leur rang, le mauvais emploi de leurs suffrages, et le danger de l'exemple, cela rend encore le souverain méprisable, en ce qu'on ne

juge de lui que par ses représentans, et qu'ils perpétuent visiblement les preuves de sa partialité en faveur des intérêts personnels, aux dépens de l'intérêt général. — Que sera-ce sous les gouvernemens où les vertus et les talens, au lieu d'être un appui, deviennent des objets de crainte et des motifs d'exclusion?.... Dès-lors tout mérite s'étouffe; une politique fangeuse, composée de bassesses, de ruses et d'orgueil, s'élève sur celle qui a le désintéressement pour base et la bienfaisance pour but; le patriotisme et l'intelligence se perdent, et l'oppression n'a plus de frein que sa propre foiblesse.

Établissez de dignes chefs, leurs inférieurs seront bientôt dignes d'eux, et chaque chose deviendra d'elle-même ce qu'elle doit être. — Sous de mauvais magistrats, les meilleures lois se corrompent; et sous les bons, les plus mauvaises se rectifient. — Aucun institut ne peut suppléer à celui-là, et celui-là supplée à tous les autres. — Cette nécessité est d'autant plus absolue que la base de toute législation est, par sa nature même, chancelante, et qu'elle vacille sans cesse entre deux grands écueils. L'un est *le danger du pouvoir arbitraire*, et l'autre *l'abus d'une loi trop positive*. Le premier soumet à l'ignorance et à la partialité des juges: le second fait de ce juge une simple machine; d'un homme éclairé un ignorant, et d'un honnête homme un malhonnête, qui se voit forcé d'agir contre ses sentimens et ses lumières. — Cette rigoureuse détermination est souvent plus propre à protéger la défense du coupable qu'à assurer celle de l'innocent, par le moyen qui s'offre au premier d'éviter la lettre de la loi (1). — Il n'est pas rare, dans les pays où cette ponctualité est si iniquement juste, de trouver des

(1) Les Anglais, qui n'ont pas encore pu se soustraire à cet abus, quoiqu'ils l'adoucissent peu à peu, citent souvent un trait qui, avec l'apparence d'un mauvais conte, présente l'effet avec assez de justesse. « Un homme qui avoit » épousé deux femmes alloit être condamné; il se hâta d'en prendre une » troisième, et il fut absous, parce que la loi n'avoit pas prévu le cas, » et qu'aucun juge ne réfléchit que quiconque en avoit trois, et avoit aussi nécessairement deux.

exemples de simples foiblesses, accompagnées d'imprudence, ou bien d'un fatal concours de manque de formalités et de présomptions légales, quoique sans probabilités morales, être sévèrement punies; pendant que l'atrocité réfléchie échappe au châtiment, quoique les faits qui la constatent soient publiquement connus (1).

Dans les cas de doute, le magistrat doit soumettre ses lumières au cours reçu; mais il semble qu'il n'est aucun engagement, aucun usage qui puisse le forcer à juger directement contre ses convictions les plus intimes. — Un conseil souverain a sur cet objet plus de droits qu'un tribunal inférieur. Ce dernier est plus astreint à la loi; mais le premier qui fit cette loi, et auquel on appelle en dernier ressort, semble aussi devoir la rectifier suivant les circonstances, et surtout lorsqu'il est évident que ce sens littéral, accidentellement applicable, n'est point le sens d'origine. Le législateur ne peut jamais tout prévoir, et lorsqu'il paroît prescrire d'être injuste, il faut se persuader qu'on ne l'entend pas, se rappeler l'intention, et suivre l'équité : sans quoi l'excès de justice devient injustice, et il est des momens où l'on hésiteroit, s'il ne vaudroit pas mieux dépendre du simple bon sens, et de la promptitude arbitraire d'un bacha ou d'un cadi, que des subtilités, des entraves, et surtout de la lenteur de nos formes judiciaires.

Mais, pour en revenir aux constitutions, la plus naturelle, et peut-être la plus heureuse, seroit celle qui reposeroit sur cette quadruple base : 1° *Que le peuple crée ses représentans.* 2° *Que ces représentans élisent leurs chefs.* 3° *Que ces deux corps, conjointement, aient tout pouvoir, hors celui de changer la forme de l'élection du premier.*

(1) Un officier français, poursuivi pour cause de séduction par le père d'une fille reconnue pour catin, et qui étoit devenue telle du consentement même de sa famille, informoit ses juges. L'un d'eux lui dit : *Je connois particulièrement des faits qui vous disculpent et prouvent l'iniquité des prétentions de votre accusateur; mais s'il persiste, je serai contraint de vous condamner... En ce cas,* répondit l'officier, *je ne sais qui nous devons craindre davantage; les coquins comme lui, ou les honnêtes gens comme vous.*

4° *Que la volonté générale soit le dernier appel des dissensions publiques.*— Les détails s'enchâsseroient d'eux-mêmes dans ce quadrangle constitutionnel.

Un point important, que le législateur ne doit jamais perdre de vue, est celui de notre foiblesse et de notre méchanceté. — Un souverain qui, dans ses institutions, suppose des êtres bons, désintéressés et raisonnables, est un architecte qui élève un superbe édifice sur des fondemens de sable ou de boue. — Il ne faut pas exiger d'un reptile qu'il coure, d'un cerf qu'il vole, ni du commun des hommes qu'ils pensent et agissent philosophiquement.

Cette inconséquence fut souvent celle de divers politiques anciens et modernes, qui tracèrent des plans sublimes, auxquels il ne manquoit que des *anges* ou des *sages* pour les exécuter; et l'on sait que les seconds sont presque aussi rares parmi nous que les premiers (1). Une foule de choses admirables en spéculation deviennent réellement impossibles

(1) Les exagérations qu'on reproche à J.-J. Rousseau et à quelques-uns de ses concitoyens les plus célèbres, concernant le Contrat social tacitement supposé, et ce système de représentation nationale, dans lequel ils se sont distingués avec tant d'influence : ces exagérations paroissent provenir de leurs circonstances locales et des objets habituels de leurs comparaisons. — On ne peut juger du commun des hommes par la majorité des Genévois. Je suis un des voyageurs qui ont parcouru l'Europe avec le plus de détails; mais je ne connois, sans exception, aucun peuple plus sensible, plus pensant et plus maniable par la raison, aucune classe d'artistes et de négocians chez lesquels on trouve, en général, plus de civilité, de connoissances et de moyens de se faire comprendre; et cependant combien d'années n'ont-ils pas cherché inutilement à s'accorder sur leurs dissensions intestines! Au reste, les médiateurs étrangers contribuèrent plus à pallier, perpétuer leurs maux, qu'à y porter les vrais remèdes. — Ajoutons que les mêmes principes qui auroient, assez probablement, constitué le bonheur de cette petite république, presque concentrée dans sa capitale, ne pouvoient s'appliquer avec le même succès aux relations compliquées d'une multitude de villes moins éclairées, et à une grande population, composée dans sa majorité de campagnards moins éclairés encore.

Il seroit affreux de penser que J.-J. Rousseau, cet homme si sensible, si pur dans ses intentions, si vraiment ami des hommes, eût, par la terrible influence de ses opinions, par l'abus de ses principes, contribué à produire plus de maux qu'une multitude de méchans.... Pauvres, pauvres humains! qu'il est facile de vous nuire! qu'il est difficile de vous servir!

en réalité. Le coup d'œil politique à cet égard ressemble à celui de ces vastes plaines qui paroissent unies dans le lointain, et où l'on ne prévoit aucun obstacle qui puisse empêcher de tendre directement vers un but; mais, à mesure qu'on avance dans sa marche, on découvre des fossés, des lacs, des marais, des rochers, qui arrêtent votre course, et vous forcent du moins de louvoyer où vous comptiez d'aller en droiture. Heureux si la nuit ne vous surprend pas, et si vos forces peuvent suffire. L'objet en vue n'étoit réellement qu'à trois lieues; mais la route pour y parvenir en avoit douze, peut-être davantage. Au reste, il sera toujours utile de représenter aux hommes les vrais principes sociaux. S'ils ne peuvent s'y soumettre en entier, ils peuvent du moins s'en rapprocher. L'idée d'un bon gouvernement sera toujours une censure indirecte de celui qui est mauvais; si elle ne peut le refondre, elle peut tendre à le rectifier. — Le vulgaire, qui ne peut saisir les simples relations de l'individu isolé, ou celles de la vie domestique, saisira bien moins les rapports compliqués de l'association civile. Mais il y aura toujours quelques hommes à grandes vues qui pourront les embrasser, et, dans ce petit nombre, il y en aura encore un autre plus petit, d'ames généreuses, qui en prendront les conséquences pour règles de leur propre conduite.

C'est moins dans les conjectures des spéculatifs que dans la réalité des faits qu'il faut examiner le degré de perfection civile auquel les hommes peuvent atteindre : c'est moins dans le tableau confus que l'histoire nous trace des Romains, des Grecs et autres peuples de l'antiquité, que dans celui qui se présente sous nos yeux chez l'espèce existante, qu'il faut étudier l'homme et ses ressorts. Jetez un coup d'œil sur la surface du globe, et croyez que les abus qui existent partout sont les résultats de notre nature; ou ne considérez que les nations les plus éclairées, les constitutions les moins imparfaites, et calculez d'après ces exemples vivans le degré possible de félicité publique. Le palais de Westminster est peut-être à cet égard la balance la plus exacte, comme il est la meilleure école de modestie. La forme de l'élection, les

entraves des divers pouvoirs, l'estime accordée aux Anglais, leurs lumières, leur puissance, leur courage, leur passion pour la liberté, devroient faire de leur chambre des communes le tribunal le plus auguste, et l'extrait le plus pur du genre humain... Cependant, quel désordre! quelle ignorance même, et, plus malheureusement encore, quelle corruption (1)! que d'indécences, d'invectives grossières, de discours superflus, de cabales, de haines, de petitesses

(1) Je n'en juge que sur la voix publique des Anglais mêmes. Mais si elle est telle qu'on le prétend, elle doit mettre un membre honnête dans l'alternative de manquer à ses devoirs les plus sacrés, ou d'être un personnage insignifiant, dont l'opinion ne pourra jamais entraîner une pluralité séduite ou vendue, si ce n'est pas pour de l'argent, du moins pour des emplois; ce qui est assez équivalent.

Cette constitution, assez généralement réputée la meilleure, est cependant, comme l'on sait, susceptible de réformes essentielles, dont cette vénalité serait une des plus importantes, particulièrement dans les élections du peuple, où elle s'exerce assez publiquement. Divers moyens pourroient être employés, tels que le perfectionnement de la manière de voter, de sévères châtimens, même la peine de mort pour ce crime, qui, par son influence, doit être classé au premier rang, et qui d'ailleurs est une profanation du serment le plus solennel. Encore un autre moyen seroit celui d'égaliser cette énorme disproportion entre le nombre des *représentans* et celui des *représentés*: quelques particuliers d'un petit bourg ont souvent plus de droits à cet égard que de grandes contrées ou villes: la séduction, comme plus facile, se porte vers ce petit nombre, dont le prix des suffrages est même fixé d'avance, et qui considèrent cet infame trafic comme une partie de leurs rentes.

Est-il possible que des abus aussi révoltans puissent subsister chez une nation aussi occupée de ses droits politiques?

Mais l'on ne peut pas, dit-on, enfreindre les droits particuliers. Eh! pourquoi pas, lorsqu'ils sont aussi destructifs du bien public? Toute propriété qui tend au maintien de l'ordre est des plus respectables; mais la société *n'a jamais pu conférer le droit exclusif de lui nuire irrévocablement.* — C'est le cas d'avoir recours à la volonté générale et de consulter les intérêts du public.

On ne voit pas non plus pourquoi l'Irlande n'auroit pas aussi ses représentans dans le conseil général des trois nations, et pourquoi son parlement seroit considéré, à divers égards, comme une cour inférieure. Sans s'étendre sur la justice commune, on peut rappeler que c'est en créant les peuples conquis citoyens de Rome, et en ne mettant que peu ou point de différence entr'eux et les vainqueurs, que ces derniers parvinrent à se les attacher, à diminuer les ressentimens, et prévenir les révoltes.

dans les motifs, et de résolutions prédéterminées à s'opposer aux meilleurs projets du parti contraire, comme à soutenir les plus mauvais du sien propre!... C'est du haut de la galerie que, spectateur impartial de ces débats tumultueux, j'appris à modérer mon ambition, à pardonner aux souverains, et à attendre peu de mes semblables.... Rarement mon cœur fut plus vivement ému.... rarement ma misanthropie fut mise à une plus forte épreuve.... J'allois mépriser les hommes et rougir d'être du nombre; mais je fis mieux.... J'admirai Fox, j'estimai Pitt, et me rappelai son père.

DE LA LIBERTÉ.

VOLTAIRE, presque toujours plus brillant que solide, a dit que *la liberté consiste à ne dépendre que des lois.* Selon Montesquieu, *elle est le droit de faire tout ce que les lois permettent.* — Ces deux définitions, à peu près synonymes, sont évidemment fausses.... Les lois n'étant que *la volonté du prince, manifestée par un édit, sous la sanction du châtiment,* elles peuvent avoir l'oppression et l'esclavage même pour but. Le tyran donne aussi des lois, et c'est sous leur protection qu'on écartelle celui qui voulut secouer le despotisme, qu'on brûle un autre qui ne pense pas comme nous, qu'on trafique d'hommes sur les côtes de la Guinée et du Sénégal, et qu'après les avoir transportés en Amérique, on les condamne à la plus détestable servitude.

D'autres ont divisé la liberté en *civile, politique, sociale* et *dogmatique* (cette dernière concerne la religion); mais toutes ces branches, qui pourroient se subdiviser encore à l'infini, se rapportent à la même souche, qui est la *naturelle*, dont les modifications varient aussi souvent que les rapports en diffèrent. — La liberté semble consister *à jouir de l'indépendance individuelle, aussi loin que la restriction n'est pas indispensablement nécessaire au soutien de la société en général;* ou, autrement, *à n'être subordonné qu'autant que l'ordre et la prospérité publique l'exigent absolument.* Tout ce qui est en-deçà est licence : tout ce qui est au-delà est despotisme (1).

Le vulgaire, et plus particulièrement la jeunesse, s'imagine que la liberté consiste à faire sans contrainte tout ce

(1) Il importe à la liberté que ce pouvoir légal s'étende équitablement sur toutes les classes; et s'il doit y avoir moralement de la préférence, ce devroit être en faveur des plus pauvres, qui, profitant moins de l'ordre civil, lui sont, à la rigueur, moins redevables.

que les passions nous dictent (1). L'orgueil se révolte sous un joug dont il méconnoît la nécessité : il ne pense pas que s'il étoit moins asservi, les autres ne le seroient pas davantage, et que ce même frein, qu'il porte avec tous, est aussi le défenseur de sa vie, de son repos, et des douceurs sociales.

La servitude semble naturelle à l'homme. S'il échappe en grand, il s'y soustrait rarement en détail : elle pèse sur chaque classe par des chaînes qui lui sont propres. Le besoin, la décence, le préjugé, l'emploi, joints aux relations domestiques, garrottent le genre humain; et le globe est couvert d'une foule de victimes de travail, de préventions, ou d'abus d'autorité, qui, avilies sous le despotisme particulier ou général, ne peuvent jamais développer leur génie, ni parvenir au rang que leurs dons naturels leur permettoient d'atteindre. — S'asservir pour asservir est l'emploi le plus commun.

Mais, plus en grand, le cours de toute constitution fondamentale vogue entre deux écueils, celui de la *tyrannie*, et celui de l'*anarchie* : fuir l'un, c'est se rapprocher de l'autre. L'art du pilote consiste à prendre hauteur avec assez de justesse pour connoître ce point intermédiaire, et à manœuvrer avec assez de force et de promptitude pour s'y maintenir. Mais tout son savoir ne peut l'empêcher quelquefois d'être le jouet des vents et des flots. — Tantôt c'est un courant secret qui l'entraîne; tantôt une tempête contre laquelle la résistance est inutile; ou bien la simple dérivation du calme suffit : tôt ou tard, il faut qu'il touche et se brise, par cette loi fondamentale de la nature, qui veut que tout ce qui est humain soit sujet au changement, et qu'il n'y ait de stable que nos erreurs et nos foiblesses.

(1) On observe que le peuple des petits états est plus porté vers la liberté, parce que la soumission envers les petits princes révolte plus l'amour-propre; que l'autorité est ordinairement plus répartie, l'impulsion plus directe, les récompenses moins grandes, la carrière d'ambition moins étendue, l'orgueil national moins flatté, et l'indépendance de ses voisins moins affranchie; en ce que la foiblesse exige souvent des condescendances peu honorables. Tout cela semble mériter quelques compensations.

Peut-être que, dans le monde moral comme dans le monde physique, une certaine fermentation est absolument nécessaire. L'histoire nous prouve que les élans convulsifs des troubles intérieurs eurent souvent des suites moins funestes que la stagnation produite par un trop long calme. Sous ce premier état, l'homme se développe dans toute sa force : sous le second, il s'engourdit et dégénère. — En jetant un coup d'œil sur les siècles qui nous ont précédés, et sur les rapports présens des divers peuples du globe, on s'assurera que c'est un préjugé de croire qu'une profonde tranquillité soit toujours la preuve d'un bon gouvernement, ou le symptôme de la santé politique : c'en est quelquefois le sommeil ou l'épuisement. Il en est des hommes en société comme des hommes en particulier : c'est dans l'âge de la force qu'on est turbulent, hardi, emporté, et la même vigueur qui se hasarde dans des entreprises téméraires, fournit aussi souvent les moyens de se soustraire aux dangers qui les accompagnent; au lieu que le vieillard s'écroule sous sa propre foiblesse. Mais encore ici répétons en d'autres mots, qu'il faut rarement séparer l'énergie de la prudence, et jamais la prudence de l'énergie.

Lorsqu'on parle de politique, une pente secrète ramène toujours vers ces Anglais (1). On sait que leur gouvernement est le plus sujet aux factions, aux troubles, et il paroît à l'œil vulgaire dans un état toujours chancelant : mais c'est en réalité celui qui a la base la plus solide dans l'énergie, les lumières et le patriotisme national, comme aussi dans cette carrière d'ambition, toujours ouverte au mérite et aux grands talens. Ses échecs tiennent à des circonstances particulières, et ses ressources à des propriétés fondamentales. — On peut le comparer au phénix de la fable, qui renaît de sa cendre.

(1) Je devrois en parler avec impartialité, car si je les estime beaucoup, je les aime peu.... C'est le premier des pays où je voudrois naître; mais c'est le dernier où je voudrois vivre comme étranger, lequel n'y est guère plus considéré que les Juifs ailleurs. Le défaut des vertus sociales ternit trop souvent leurs vertus héroïques.

Outre la constitution, le climat et la marine, divers usages nationaux doivent contribuer à maintenir chez eux cet esprit de force et de liberté : l'éducation en est le principal. On peut en comparer la différence à celle qu'on remarque dans celle des chevaux. Ailleurs on les met sur la hanche, on leur apprend à piaffer, caracoler : ici on les exerce à trotter douze milles par heure, et à franchir des barrières et des fossés : l'un est pour l'agréable, l'autre est pour l'utile ; mais ne pourroit-on pas préférer le second, sans trop abandonner le premier ? — Il paroît, d'après les faits qu'ils admettent pour principe, que l'éducation publique (presque la seule en usage) est la plus propre à mettre tous les ressorts de vie en action, et à hâter l'expérience.... qu'il faut opposer peu d'obstacles au développement de la nature, soit morale, soit physique ;.... qu'il faut la diriger, non l'enchaîner ;... qu'elle a autant besoin d'aiguillon que d'entraves ;... que son auteur sut bien ce qu'il fit, et qu'en voulant trop corriger, on gâte son ouvrage. En effet, qu'une honnête liberté permette à cet égard de prendre son essor ; et, en grand comme en détail, chaque chose prendra assez d'elle-même la place qui lui convient. Mais encore faut-il se rappeler que les extrémités se touchent : l'excès de liberté tient à la licence, et l'excès de licence ramène la servitude.

Un peuple doit légèrement sentir le frein : trop abandonné à lui-même, il ressemble à ces enfans gâtés, ou à ces femmes fantasques qui, livrées à leurs caprices et sans raison suffisante pour se diriger elles-mêmes, vont, viennent, retournent, veulent et ne veulent pas, s'aigrissent par leurs propres contradictions, sentent à chaque pas le besoin de lumières, de dépendance, et font de leur tourment celui de tout ce qui les environne. — Si ce n'étoit manquer à la dignité du peuple, on pourroit aussi le comparer à un coursier qui se cabre sous les saccades, et auquel l'abandon des rênes fait prendre le mors aux dents. Le cavalier habile et courageux aime sentir sous lui cette vigueur inquiète, dont il saura, au besoin, tirer les plus grandes ressources : au lieu que le cavalier timide et maladroit préfère le petit trot de

l'épuisement à ces élans de force : le premier peut être mis hors de selle par des *haut-le-corps* le second s'abat avec la foiblesse qui le porte : il ne peut ni franchir les obstacles, ni fuir les dangers. Ce coursier ne ressemble que trop souvent à ces haridelles de louage qui changent sans cesse de maîtres, de fouet et d'allures, et dont, après avoir tiré les services requis, ou s'inquiète peu si le valet d'écurie les nettoie, leur donne de l'avoine et de la litière. Cette comparaison ignoble n'est malheureusement que trop exacte.

Sans être vétilleur, c'est dans les premières infractions contre la liberté qu'il faudroit combattre le despotisme, et cela même sans égard à l'utilité des objets qu'il se propose. Ses premiers pas se font communément par des actes qui sont agréables au public. « Lorsque les Lacédémoniens, dit César (1), eurent conquis Athènes, ils proposèrent trente gouverneurs, qui débutèrent par mettre à mort, sans examen et sans formes, tous ceux qui étoient remarquablement chargés de la haine publique. Le peuple applaudit à la justice de ces exécutions : mais lorsqu'ils eurent, par degrés, établi leur autorité arbitraire, ils égorgèrent également les bons et les méchans, tinrent par là l'état en sujétion, et l'éclavage fut la punition de cette joie inconsidérée. » — Le commencement des massacres de Sylla ne fut pas moins applaudi, en ce qu'il s'exerçoit sur des sujets détestés. En suivant, sous divers gouvernemens, la marche de l'usurpation, on verra qu'elle ne marche que pas à pas, et à l'ombre de prétextes louables, jusqu'à ce que ses actes récidivés s'établissent en usages, les usages en droits, et les droits en abus.

Peu de choses garantissent autant du despotisme, et contribuent davantage à élever le sujet et l'état, que la liberté de penser, de parler et d'écrire sur les matières politiques. Trop de contrainte à cet égard fait suspecter quelques mystères d'iniquité, qu'on redoute que l'éclairé ne dévoile au vulgaire. Plus un gouvernement est oppressif, plus il est

(1) Dans Salluste.

intéressé à maintenir le peuple dans l'ignorance : plus il est équitable, et plus il lui importe de l'instruire, afin qu'appréciant son bonheur, il augmente de soumission envers les lois, et de respect pour son prince. — Il en est des souverains comme des particuliers : le vertueux voudroit, pour sa gloire, que tous les hommes eussent des lumières supérieures ; il seroit sûr d'en obtenir plus d'estime et d'appui : au lieu que le méchant voudroit anéantir toute idée de vrai et de juste, pour mieux cacher la petitesse de ses vues, son ignorance et ses vices.

Les lettres ont en général plus d'influence politique que l'envie ne leur en accorde communément. Il suffit de considérer les diverses nations de l'Europe ; on verra que leur prospérité est en proportion assez exacte de leurs lumières. Plus anciennement, les Indiens, les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs et les Romains, furent les peuples les plus éclairés de leur temps ; et dans les derniers siècles, l'Italie ne perdit sa prépondérance politique qu'avec celle du savoir ; la Russie ne sortit de son obscurité qu'en combattant l'ignorance, et ce n'est qu'en la combattant encore qu'elle détruira les restes de son ancienne barbarie, dont la servitude des dernières classes est le trait le plus honteux. Enfin, d'une extrémité du globe à l'autre, on voit les nations les plus instruites s'élever et dominer sur leurs voisines ; et on peut dire avec certitude, qu'à circonstances égales, l'empire du moral entraîne celui du physique.

D'un autre côté, la gloire des héros, ou celle des peuples, est moins dans leurs actions que dans la plume des historiens, qui sont les prêtres du temple de mémoire. Que seroient pour nous ces Grecs et ces Romains, sans les Tacite et les Plutarque ? Des centaines de peuples ont existé avec eux, dont le nom même n'est jamais parvenu jusqu'à notre siècle. Que sont devenus tant de monarques, de riches et de puissans ? Leur vie est engouffrée dans l'oubli, ou leur souvenir n'est que ce que les écrivains voulurent bien en faire. Mais les Socrate, les Pythagore, les Sénèque vivent encore parmi nous ; ils influent encore sur nos vies privées et pu-

bliques : leurs dits et leurs faits filtrent doucement à travers nos mœurs, et leur vertu venant au secours de la nôtre, participe encore à nos bienfaits. C'est peut-être une maxime de Platon, rectifiée par un Montesquieu, et fermentant dans la tête d'une Catherine II, d'un Gustave III, ou d'un Pierre-Léopold, qui, de nos jours, combat le préjugé et perfectionne les lois.

Sous un gouvernement où la liberté de penser répand ses heureuses influences, le jugement, l'industrie, le patriotisme et le courage se perfectionnent : chaque citoyen zélé devient une des sentinelles de l'état ; chaque homme à grandes vues est une espèce de conseiller du prince ; chaque plume éloquente peut remplir les fonctions d'orateur public, et souvent du fond d'un réduit obscur jaillit l'étincelle qui éclaire la marche du souverain à travers les ténèbres politiques, ou du moins elle le garantit des impostures de la flatterie.

Il est vrai qu'une foule de petits brouillons, aveuglés sur leur propre mérite, ou des ambitieux et des séducteurs, abusant de leurs talens, cherchent à en imposer à ce public, et s'inquiéteroient même peu de le conduire vers sa perte, pourvu qu'ils en fussent les guides. Mais tel est l'ascendant de la vertu et de la vérité, qu'elles dominent tôt ou tard sur ces clameurs discordantes.

Dans les pays où l'excès de circonspection, où des motifs encore moins honorables tiennent la parole dans les chaînes, et croient pallier le mal en étouffant la plainte, tout homme en place éminente devroit avoir une boîte à sa porte, où chacun pût jeter secrètement ses projets, sa critique et ses conseils : dans la foule des mauvais, il s'en trouveroit souvent d'utiles. — Les papiers publics en Angleterre suppléent à quelques égards à ce bureau d'avis : c'est l'écho de la voix du peuple, qui retentit jusqu'au fond des palais. Les rois y puisèrent souvent des idées salutaires, jointes à une connoissance de détails qui ailleurs ne peuvent parvenir jusqu'à eux. — Peut-être que l'excès des imputations personnelles n'y protége pas assez la réputation, ce bien précieux, qu'une

ame noble préfère souvent à tout autre. Chaque membre de la société a incontestablement le droit de discuter l'administration publique, dont le bon ou le mauvais influe si directement sur son bonheur ; il a probablement aussi celui d'accuser tout homme en place, sur les faits qu'il peut prouver. Mais que la calomnie ne puisse être recherchable, en évitant le positif de la loi, et en supprimant quelques lettres d'un nom qui n'en est pas moins reconnu, c'est un faux-fuyant aussi méprisable que dangereux. — Un ministre honnête, mais foible, à force de voir empoisonner ses intentions les plus pures par les fausses interprétations de ses adversaires, à force de voir mépriser ses meilleurs desseins, et applaudir à ses plus mauvais, perd insensiblement tout amour pour la gloire, toute estime pour sa nation ; il substitue l'indifférence au zèle, et l'intérêt à la générosité. Mais s'il parvient à se mettre au-dessus du clabaudage, et à poursuivre l'utile, sans égards pour les criailleurs, il porte aussi le patriotisme bien plus loin, et les injures de ses ennemis mêmes servent à le diriger.

On parle souvent de la liberté des écrits anglais ; mais on ignore communément dans l'étranger jusqu'où elle s'étend. En voici quelques fragmens, tirés au hasard des papiers publics, qu'on trouve sur chaque table des tavernes et des cafés, et auxquels il seroit facile d'en ajouter de plus forts. Il ne sera pas inutile de dire que c'est en opposition d'un des projets les plus sages et les plus équitables que jamais ministre ait produits, également calculé sur la plus profonde politique, le danger des circonstances, et les droits de l'humanité ; c'est le *projet de réforme, relatif à la Compagnie des Indes.* Comment la nation la plus libre a-t-elle pu conférer la souveraineté sur des peuples plus nombreux que le corps de la nation même, à une société de marchands et de spéculateurs, sans lumières, sans accord, sans justice ; n'ayant pour but que l'or, et pour loi que la tyrannie ? Comment a-t-elle pu permettre que, sous les auspices de sa propre constitution, l'on enchaînât, volât, massacrât, désolât des millions de pauvres malheureux, qui, malgré la distance qui

les sépare, n'en sont pas moins ses sujets, ou s'ils ne le sont pas, devroient du moins être sous la protection de leurs propres droits et de l'équité générale.

« *Fragmens traduits, autant que possible, mot pour mot. — Publick Advertiser*, 18 *décembre* 1783.... Quand les royaumes sont gouvernés par les vils artifices de misérables aventuriers, ligués avec l'incapacité et la crédulité : .... quand une charte n'est plus que du parchemin et de la cire, et que des petits tyrans de bourgs appellent les justes réclamations du peuple une insulte envers la législation, alors il est temps d'amener ces grands points nationaux vers l'issue. De pareils jurisconsultes, qui se jouent de la sécurité légale et des droits constitutionnels, avancent fortement vers les moyens d'établir de meilleures sécurités à la pointe des baïonnettes.... Car un aussi infame monopole des droits publics, et des propriétés publiques.... se soumettre à des insultes et des injures aussi réelles, seroit rampant et vil même pour une nation sans armes.... Les dissolus vendeurs de priviléges volés.... Le roi et les communes sont l'ouvrage du peuple.... Faites apprendre à l'avocat d'un ver couronné, à traiter avec respect les droits de la nature.... L'objet le plus important à décider est donc celui de savoir si l'usurpation, supportée par la corruption, doit continuer à régner sur une nation libre?... Si la vertu publique doit se soumettre à d'impudentes impostures, décorées de la forme des lois?... Si le peuple doit supporter de grandes armées en temps de paix, pour l'enchaîner par ses propres moyens de défense.... Le temps est probablement arrivé, où les peuples des trois royaumes sentiront vivement les profonds et impardonnables torts qu'ils ont soufferts par ce système..... Ces droits qui autorisent ces royaumes à donner des couronnes, n'ont aucun besoin de l'appui de ces couronnes, hors celui qu'elles fassent leurs devoirs; ils ne demandent rien de leurs partiales et perfides faveurs. Les dons de Dieu ne s'usurpent pas comme les concessions des princes, sans une égale impiété envers le Ciel et la plus haute trahison envers la communauté. Et si les couronnes sont amenables

devant la justice pour la violation des droits des peuples, pourquoi échapperoient, avec impunité, ceux qui voudroient usurper les droits des deux?

« *Publick Advertiser,* 6 *décembre* 1783.... Votre bredouillante rapidité, ni gracieuse ni éloquente, paroît plutôt s'éloigner à toute bride de votre sujet et de vos adversaires, que leur offrir un franc débat..... Dans une telle suite de déclamation, on est plutôt à crier *arrête voleur!* que d'écouter ce que dit le fugitif.... Oh! combien grandes sont la folie et l'injustice de vos prétentions!.... Quoi donc! les propriétaires seroient-ils à l'extrémité? se laisseroient-ils voler paisiblement? — N'ont-ils pas des forts, des armées, des alliés, pour protéger leur propriété? Et si les ministres persistent dans leur traître et perfide dessein de s'emparer de leurs chartres et de leurs territoires, n'y a-t-il pas des princes auxquels ils peuvent être vendus ou hypothéqués? n'y a-t-il pas des ports, comme Ostende et Anvers? et leur prince n'est-il pas un prince aussi réputé pour sa sagesse et pour sa justice, que d'autres l'ont été pour leur folie, leur rapine et leur violence; qui n'a aucune basse jalousie sur la grandeur de ses sujets, ni ardent désir sur leur propriété, et qui, heureusement pour eux, n'est mercenaire ni vénal Se... t, pour livrer leurs droits et leurs propriétés à des ministres de coalition? — Dans une telle contrée, les chartes seront tenues pour inviolables et sacrées. — Le commerce de l'Angleterre vint originellement de là; et lorsque ce gouvernement devient plus juste que le nôtre, il y retournera, ou vers tout autre pays où il pourra être sûr de trouver de l'encouragement et de la protection, lorsqu'ils ne peuvent plus se trouver dans la patrie.

Ailleurs. « Si un projet d'iniquité aussi insigne peut réussir, la pourriture et la corruption de la généralité de la maison des communes sera évidente, et il n'y a rien de dangereux et d'alarmant que nous n'ayons raison de craindre des futures résolutions d'une telle espèce d'hommes. Quels égards auront pour les priviléges individuels ceux qui violent si témérairement les droits de plusieurs milliers? Quelle

que soit la considération particulière, elle ne peut plus tenir devant une tyrannie qui écrase....

« *Morning-Post*, 14 *janvier* 1784. Une dissolution de parlement, dans les conjonctures présentes, est le parti le plus dangereux qu'on puisse prendre.... Qu'on se rappelle qu'un pareil moyen conduisit Charles Ier sur l'échafaud, et fit chasser Jean II, à coups de pied, hors du royaume. C'est une insulte nationale que le peuple peut supporter pendant quelque temps ; mais la moindre réflexion réveillera sa sensibilité, et l'armera de vengeance contre les usurpateurs de ses priviléges. »

Ce langage, qui paroîtroit si neuf et si terrible ailleurs, ne produit presque aucun effet sur des Anglais. J'ai vu lire ces fragmens, et de plus outrageux, avec indifférence. Hormis les principaux intéressés, ils n'y voyoient la plupart qu'une vaine déclamation, qui ne suffit pas pour les convaincre ou les animer : il leur faut des raisonnemens, des faits, des preuves, quoique en général ce qui est téméraire ait toujours le don de leur plaire. Les hommes en place, que cela concerne personnellement, n'y paroissent guère plus sensibles. — On pourroit appliquer au moral ce que Montesquieu observe à cet égard en politique. « Les petits souverains, dit-il, ne sont pas assez grands pour mépriser les injures. Si dans la monarchie quelque trait va contre le monarque, il est si haut que le trait n'arrive point jusqu'à lui. Un seigneur aristocratique en est percé de part en part. » De même, plus on a l'esprit éclairé et l'ame grande, et moins l'on est sensible au blâme non mérité ; et si on le mérite, c'est augmenter l'injustice que de lui imposer silence. On peut remarquer qu'en fait d'intolérance, les moins pieux sont les plus sévères, comme en fait de critique de gouvernement, les moins dignes sont ceux qui se trouvent les plus offensés, parce qu'ils sentent que cela porte directement sur eux ; et plus on est coupable ou inepte, et plus l'on est intéressé à étouffer la vertu et la vérité.

Sous une des plus puissantes républiques, lorsqu'un particulier parle du gouvernement, on le cite et on lui de-

mande : *De quoi vous mêlez-vous?* La question est souverainement absurde. Il peut répondre avec assurance : *Je me mêle de mes affaires;* celles du public étant celles de chaque individu qui le compose. C'est même un devoir sacré, pour toute ame patriotique, de s'informer de ce qui concerne les lois et la constitution sous lesquelles il vit, afin de contribuer, autant qu'il est en son pouvoir, à leur soutien ou à leur amélioration. Il est défenseur-né de l'état, et il doit presque autant le défendre contre l'esclavage civil que contre les attaques extérieures.

Il y a malheureusement peu de princes qui n'admissent volontiers, comme un des premiers principes politiques, celui que Jean Ier d'Angleterre (au rapport de Blackstone) inséroit souvent dans ses discours « Que comme c'est athéisme » et blasphème dans une créature, de discuter les décrets » du Créateur, de même c'est orgueil et sédition, de discu- » ter sur ce qu'un roi peut faire du haut de sa puissance : » que comme un bon chrétien est content de la volonté de » Dieu, révélée dans sa parole, de même un bon sujet se » repose sur la volonté du roi, révélée dans ses lois. »

Quel contraste entre ces principes et ceux de Trajan, mis sous leur plus grand jour, dans ce mot sublime, qu'on ne peut assez répéter pour sa gloire. — Il venoit de nommer à la charge de grand-prévôt, et en lui ceignant le baudrier, il lui dit : « Reçois cette épée pour m'en défendre et me » maintenir si je commande comme je le dois; mais si » je fais autrement, dégaine-la contre moi et ôte-m'en la » vie. »

D'où vient que les institutions politiques qui partiroient de cette première manière de voir, trouveroient un appui si général; pendant que la dernière rencontreroit tant d'opposition? C'est par la raison simple, que les Jean.... sont communs, et que les Trajans sont rares.

DES DÉLITS ET DES PEINES.

Le trait le plus humiliant d'antique barbarie, est l'imperfection de ces lois pénales dans une grande partie de l'Europe, où, malgré les cris de l'humanité, les conseils de la philosophie, et les excellentes critiques qu'elle a tracées pour leur réforme, l'usage l'emporte sur la raison, et le préjugé sur la justice.

Quoi! dans chaque état il n'y aura pas quelques grands aussi honnêtes qu'éclairés, qui réunissent leurs amis, leurs parens, leur crédit, se déclarent les défenseurs de leurs concitoyens, et s'immortalisent par un des services les plus importans qui puissent être rendus à la société! — S'agit-il de quelque léger avantage qui flatte l'orgueil ou l'avarice? que de concurrence, d'activité, d'inquiétude, de cabales! Mais, s'agit-il de perfectionner la base de la constitution, de délivrer l'état d'un fléau toujours menaçant, d'éloigner un glaive suspendu sur la tête de chaque citoyen; que d'indifférence, de lenteur, de timidité! Oui, dit-on, cela devroit se faire : mais rien ne se fait. Ce qui est le devoir de tous n'est celui de personne, et chacun oublie que la cause de la patrie est celle de tout bon patriote.

De très-grands jurisconsultes ont profondément discuté la question : *Si le souverain a le droit de punir?* Autant valoit-il mettre en doute, s'il a le droit d'être utile. Du moins falloit-il se borner à demander : si la punition de mort est un frein indispensable au crime? Car si elle est reconnue pour telle, la nécessité même l'ordonne par la loi qui prescrit de préférer entre deux maux le moindre. — Ceux qui ont prétendu que la peine de mort devroit être absolument retranchée, ou moins fréquente, et qui préféreroient d'employer tous les criminels à de longs et pénibles travaux, ont peut-être raisonné en bons politiques; mais

du côté de la compassion, ils paroissent manquer leur but : — La balance des biens et des maux est, pour la plupart des hommes, dans un équilibre si approchant, que, pour peu qu'on ajoute aux derniers, il vaut mieux finir que de continuer de vivre. On devroit attacher moins d'importance à ce passage, et beaucoup plus aux accessoires. Nous l'avons déjà dit : *mourir est peu de chose ; souffrir est affreux.*

La société semble avoir incontestablement le droit de retrancher la partie nuisible au tout, et d'immoler le citoyen qui, cessant de l'être, se déclare par ses actions l'ennemi de la patrie. Mais on lui a contesté avec beaucoup de force le droit de supplices rigoureux ; et on lui refuse absolument celui d'arracher, par la douleur, un aveu inutile, souvent faux, et que la raison et l'expérience démontrent être plus propre à confondre l'innocent avec le coupable, qu'à découvrir le dernier.

La torture pourroit quelquefois servir à la découverte des complices d'un scélérat déjà convaincu. Mais, outre qu'on sait que plusieurs qui n'en avoient point, ou ne les connoissoient pas, en indiquèrent de supposés pour s'arracher aux tourmens, cette utilité rare ne peut contrebalancer ses dangers, ses abus, sa terreur, et, on peut dire, le crime de lèse-humanité, qui dégrade le citoyen, et révolte la justice, qui défend d'infliger à un malheureux plus de souffrances dans une heure, que la protection des lois ne lui procurera peut-être d'avantages pendant tout le cours de sa vie.

Il n'importe que médiocrement à la société qu'un criminel inconnu échappe au châtiment; mais il est de la première importance que chaque membre qui la compose n'ait pas à frémir d'être tôt ou tard innocemment exposé à cette exécration, par la seule ignorance ou la méchanceté d'un juge, ou sur l'indice équivoque d'un soupçon, d'une apparence ou des demi-preuves, qui ne sont que des conjectures. Combien d'exemples révoltans pourroit-on citer à cet égard! et, dût un tribunal être assez éclairé pour être certain qu'il n'en augmentera jamais le nombre, peut-il répondre de ses successeurs, et ne doit-il pas soustraire nos descendans à

ce moyen d'abus et de barbarie? C'est encore ici un des cas où il suffiroit de consulter la voix publique.

On l'a dit mille fois, et heureusement avec quelque effet : le crime est certain, ou il ne l'est pas. S'il l'est, il ne mérite que la peine portée par la loi : s'il ne l'est pas, pourquoi, au hasard, faire souffrir plus que la mort même? La torture la plus ordinaire renferme probablement une intensité de douleur supérieure à celle d'être pendu, ou décollé trois ou quatre fois; sans compter la réputation, qui en souffre pour le reste de la vie, lors même qu'on est absous : en outre, les membres disloqués ne se rétablissent que difficilement, et ôtent les moyens de subsistance, ou les vaisseaux qui sautent dans la poitrine attirent des maladies de langueur (1). Enfin on ne peut pas assez rappeler l'ancien axiome : *Qu'il vaut mieux sauver dix coupables que de punir un innocent;* sans cependant perdre de vue que l'excès d'indulgence envers un seul est cruauté envers tous; qu'une vie est peu de chose, mais que la sûreté commune est beaucoup.

Une barbarie plus inconséquente encore, est celle qui s'exerce relativement aux prisons publiques chez divers peuples des plus policés. — Sur de simples soupçons de crime capital, on s'empare d'un malheureux, on le jette dans une grande caisse de bois (*mærderkasten*) avec deux petites lucarnes, placée dans le centre de chaque tour, ou on l'enterre dans un caveau humide; et là, au pain et à l'eau, dans le froid, le silence, l'ordure, l'inaction, l'obscurité et la solitude, il attend souvent plusieurs mois que l'indolence du tribunal et la lenteur des formes aient prononcé sur son sort. Encore ici, être pendu douze ou quinze fois renferme moins de douleurs réelles qu'une pareille incertitude; et, en pareil cas, il me semble que je n'aurois qu'une seule grace à demander à mes juges : c'est de vouloir bien vite me

(1) Vous pouvez continuer, disoit un grand prince à un de ses vassaux qui réclamoit le droit de torture comme un privilége de ses terres; mais je déclare que si un de ces martyrs vous poignarde par la suite, je lui pardonne.

faire rouer sans m'entendre. — A l'égard de cette lenteur, plus la justice est suspendue, et moins elle est exacte. D'ailleurs, plus le châtiment est éloigné du crime, et moins il effraie celui qui s'y expose, et moins aussi l'exemple fait d'impression sur le public. Pour ce qui concerne cette dureté des prisons, divers auteurs ont prouvé longuement qu'on ne peut considérer comme criminel que celui qui est reconnu pour tel par un arrêt définitif. Il importe sans doute de s'assurer provisoirement de sa personne; mais c'est avec le respect et les égards convenables envers chaque membre de la société. Avant que la sentence soit prononcée, tous les adoucissemens lui sont dus par justice; et après qu'il est déclaré coupable, ils lui sont dus par pitié, et à titre de cette indulgence que notre propre foiblesse doit nous inspirer envers celles de nos semblables.

Dans chaque prison, et particulièrement celle des débiteurs, les prisonniers devroient être employés à quelques travaux modérés, et conformes à leurs forces et à leurs talens. Ce seroit à la fois augmenter les ressources de l'état et adoucir leur sort, en les arrachant à l'oisiveté et à cet appesantissement sur eux-mêmes, qui est une de leurs peines les plus réelles. En général, il paroît que pour les délits du second ordre, les meilleures punitions sont celles qui contribuent le plus directement au profit de la société, comme maisons de travaux, galères, défrichemens et autres. La justice a également son cours; la sûreté publique est garantie, le fruit du travail est utile, la conversion possible, et l'exemple de plus longue durée.

On a souvent débattu jusqu'où pouvoit s'étendre le degré des punitions, et on admet assez communément en jurisprudence, que le souverain peut le porter aussi loin qu'il le croit nécessaire au maintien de ses lois. Mais cette règle est si vague que, sans s'en écarter, on pourroit pousser le châtiment jusqu'à empaler, écorcher vif, piler dans un mortier, ou putréfier dans le bœuf (1). Il semble que, hormis

(1) Ce supplice affreux, et digne des états barbaresques, où il prit nais-

un petit nombre de cas bien extraordinaires, et marqués au coin de la noirceur la plus atroce, la mort simple devroit être le dernier supplice. Il entre ici tant de considérations diverses, que le tact moral est plus propre à fixer cette borne que les calculs de politique, quoique ces derniers puissent aussi admettre pour principe, qu'il vaut mieux que le délit soit au-dessus de la peine que la peine au-dessus du délit. Le premier est une indulgence qui tient de la compassion, le second est une sévérité qui tient de la tyrannie.

L'objet des lois pénales n'est point de venger la société, ce qui seroit au-dessous de sa dignité; ce n'est pas non plus de punir les crimes, ce qui ne concerne proprement que la justice divine : leur seul but doit être de parer à de nouveaux torts, en prévenant la récidive, soit en séquestrant ou retranchant les coupables, soit en effrayant, par leur punition, ceux qui pourroient être enclins à les imiter : et lorsque le juge est forcé de donner cet exemple, il doit en secret adoucir le supplice, lors même qu'il s'efforce d'ajouter à l'imposant et au terrible de l'appareil.

Si tant d'écrivains politiques ont été si peu d'accord sur ce qu'on doit comprendre sous le mot *délits*, et si les conséquences qu'on en a tirées ont été si contradictoires, c'est que rien n'est plus rare que de se former une idée distincte du bien ou du mal, et que ce mot est moins positif que relatif. A parler exactement, il peut y avoir des crimes qui ne sont pas des délits, comme il y a des délits qui ne sont pas des crimes. Le crime est classé par la morale : les délits le sont par les lois; et ces dernières peuvent imposer des supplices affreux sur des choses en elles-mêmes assez indifférentes. — On ne finiroit pas si l'on vouloit citer toutes les actions que les lois, en divers temps et divers lieux, ont déclarées abomi-

sance, et où l'on dit qu'heureusement il n'est plus en usage, consistoit à éventrer un bœuf, en ôter une partie des entrailles, puis renfermer le coupable dans l'ouverture jusqu'au cou, resserrer les parties avec des cercles de fer, exposer ce bœuf au soleil, et le laisser pourrir ainsi avec le misérable, qui se sentoit dévoré par les vers.... Quel monstre infernal peut inventer de pareils tourmens!

nables, pendant qu'elles étoient reconnues comme innocentes ou même louables ailleurs. — Mais, sans se perdre dans l'antiquité, ou chercher ses comparaisons sous d'autres climats, il y a, entre les nations les plus policées de l'Europe, des différences remarquables; et telle action qui est punie de mort chez les uns, est à peu près abandonnée aux mœurs chez d'autres; comme *séduction, rapt, pédérastie, adultère, filouteries subalternes, rognure des monnoies, assassinats en combats singuliers avec consentement réciproque, etc...* On ne peut assez rappeler que, politiquement, il n'est qu'une seule vraie VERTU et un seul VICE : c'est ce qui sert ou qui nuit à la félicité publique, dont les diverses dénominations ne sont que les nuances. Ce doit être le point de ralliement et le flambeau des obscurités de ce genre; comme l'équité naturelle doit être le point central d'où partent tous les rayons de justice civile.

La jurisprudence criminelle repose sur deux principes très-simples : *Que toute punition doit être, autant que possible, proportionnelle au délit;* et *que la grandeur du délit est déterminée par celle du tort fait à la société.* Ces deux principes n'en sont proprement qu'un seul; et c'est celui qu'en d'autres termes nous avons toujours pris pour base de tous les autres. C'est le seul qui s'applique avec harmonie, avec justesse, au général comme au particulier, aux faits comme aux raisonnemens, à la vie publique comme à la vie privée : c'est le seul qui, bien entendu, ne peut admettre aucune exception. On peut l'appeler le flambeau de la justice. L'erreur se dissipe devant lui, l'égoïsme et l'ignorance se démasquent, l'obscurité se change en lumière, et, sous la direction de ce guide, toute cette théorie compliquée s'élève d'axiomes simples en conséquences faciles; ou du moins, dont la difficulté ne provient pas de la confusion mais de la multitude de nouveaux rapports qui se découvrent, et dont le résultat peut varier sans être moins d'accord dans le but, et moins heureux dans les effets. Qu'on récuse cette balance d'équité; mais que ce ne soit qu'après en avoir mis une meilleure à la place.

C'est pour avoir mal posé le principe, ou faute de l'avoir bien compris, qu'un auteur respectable (1) vient de le combattre en s'exprimant ainsi : « On a dit que les peines devroient être proportionnées au degré de dommage qui résulte de l'action à punir. Si cela étoit, une simple imprudence, une foiblesse d'un moment pourroit et devroit être punie plus rigoureusement que l'acte le plus atroce et en même temps le plus réfléchi. Le fils dénaturé qui auroit plongé le poignard dans le sein d'un père accablé de vieillesse et d'infirmités, et à charge à sa famille, seroit traité moins sévèrement que l'étourdi qui, par mégarde, auroit mis le feu à une maison. L'assassin qui auroit manqué son coup seroit renvoyé absous, tandis que l'homicide involontaire seroit puni comme un meurtrier. » L'auteur ne remarque pas qu'il ne parle ici que du dommage particulier, et non du général. Le fils et l'assassin feroient en effet peu de tort au père ou à celui qui échappe ; mais l'un et l'autre brisent les liens les plus sacrés de la nature et de l'association civile : ils donnent un exemple funeste, lequel, s'il n'étoit puni, détruiroit toute sûreté publique, tout sentiment de reconnoissance, et toute subordination et paix domestique. Relativement à l'incendiaire ou à l'homicide involontaire, ceci ne concerne encore que le seul dommage particulier, en ce que la société en recevroit un des plus grands par leur punition complète ; puisque nul citoyen ne pourroit être assuré que, malgré les intentions les plus pures, une légère inadvertance ne pût, chaque jour de sa vie, le conduire à l'échafaud... « Un vol de mille écus, ajoute-t-il, devra-t-il être puni cent fois plus qu'un vol de dix, indépendamment des circonstances? Faudra-t-il donner mille coups de verges à l'un, et dix à l'autre, infliger cent jours de prison au premier, et un au second ?... Enfin, pour proportionner le degré de peine au degré de dommage relatif..., faudra-t-il faire le bilan de la personne volée, pour déterminer la punition qu'aura méritée le voleur? » Encore ici la même méprise du personnel

(1) Du Gouvernement des mœurs, par M. de Polier.

au social, et du physique au moral. C'est moins pour la somme qu'on punit que pour le vol, et le petit larcin a une influence presque égale au grand, par la maxime reçue, que si celui qui vole des bagatelles ne vole pas des objets considérables, c'est que l'occasion lui manque. Sous le seul point de vue pécuniaire, la société gagneroit plutôt au change, qui feroit passer dans les mains du pauvre une partie des biens du riche; mais il importe encore plus fortement à cette société que ses membres ne s'avilissent pas par des actes illicites, et que la propriété soit respectée; sans quoi tout ordre civil cesseroit. — Pour ce qui concerne *le relatif et le bilan*, ces considérations devroient équitablement entrer dans l'esprit des lois et influer sur la sentence des juges; parce que celui qui vole cent écus à une famille indigente, qui lui ravit par là le premier nécessaire et la ruine peut-être sans retour, est bien certainement plus coupable que celui qui, volant cent écus à un millionnaire, ne lui enlève par là qu'une partie presque insensible de son superflu : mais trop de latitude à cet égard replongeroit dans les dangers du pouvoir arbitraire. — L'échelle que l'auteur substitue, et qu'il trouve « dans le tribunal domestique d'un père tendre et raisonnable, qui cherche à maintenir l'ordre,... et ne veut que le bonheur de ses enfans; qui mesure ses châtimens sur le degré de malice,... l'intention, la récidive,... le plus ou moins de tentations,... de sang-froid, d'audace, d'astuce ou d'incorrigibilité; sur le plus ou moins de secours qu'il aura reçus de la nature ou de l'éducation; le plus ou le moins d'influence que le mauvais exemple pourroit avoir dans sa famille, ou le plus ou moins de péril qu'elle pourroit courir de la part d'un membre dangereux... » Dans cette échelle, l'auteur se rapproche, sans le savoir, du principe qu'il combat : il n'en supprime que la règle, et lui donne une direction plus vague et moins possible à déterminer par la loi. — *La grandeur du délit est déterminée par celle du tort fait à la société*, et non par celui qui est causé à l'individu, quoique les deux, pour l'ordinaire, soient en proportion assez exacte.

Chez la plupart des nations de l'Europe, divers grands crimes ne sont sous aucune loi pénale, pendant que d'autres, d'une influence presque nulle pour la société, sont dévoués aux supplices les plus cruels. — Il est des vices de second ordre qu'il semble que la justice civile doit abandonner à l'honnêteté publique.

L'opinion étant un des premiers ressorts dans l'homme, le mépris sera toujours un des freins les plus puissans.

Il est un autre crime qui, quoique plus positif et moins puni, paroît cependant l'être encore trop, en proportion du dommage et de l'influence : il peut s'allier, comme quelques autres, avec les sentimens les plus délicats, et même y prendre sa source; ce qui doit être équitablement considéré. — Un vif sentiment d'honneur, une timide crainte du blâme, et la perspective de n'avoir créé qu'un malheureux, sont les causes les plus ordinaires de l'infanticide, qui mériteroit probablement plus d'indulgence; d'autant plus qu'il n'est pas rare que le législateur même soit un peu complice par son excès de sévérité, ou par celle de l'opinion, dont il pourroit diriger la tendance. — Il semble qu'on ne réfléchit pas assez qu'un enfant qui vient de naître n'est pas un homme fait; qu'il n'en vaut même pas la moitié, en ce qu'il y a une prépondérance de probabilité qu'il n'atteindra jamais l'âge où l'individu commence à servir la société; que, sortant du sein de sa mère, il n'a encore point de sentimens, et peu de sensations distinctes; qu'il est, pour ainsi dire, un autre elle-même, et que plusieurs nations respectables, comme les Athéniens, par les lois de Solon; les Romains, dans les douze tables et les Chinois de nos jours, ont considéré cette propriété comme si positive, qu'elles donnèrent aux pères et mères le droit de mort sur leurs enfans. Enfin, que, pour vaincre ce premier penchant de la nature, il faut des motifs bien puissans, et que, lorsqu'ils atteignent ce degré, il est probable que cette vie deviendra, par les circonstances, un don funeste, et même une charge pour le public. — La rareté de ces assassinats chez les nations auxquelles ils furent permis, prouve que

la nature veille assez au soutien de ses droits (1). Qu'on enferme cette malheureuse mère, qu'on la soustraie à l'infamie qui l'attend; mais que, pour un fragment d'individu, on n'en anéantisse pas un complet, qui, dans moins de quatre ans, pourroit plus que tripler la réparation de ses torts, et peut du moins dans sa retraite, servir encore la société par son travail.

Nos principes religieux se mêlent quelquefois d'une manière discordante avec nos politiques. On a souvent opposé, en jurisprudence criminelle, les livres de Moïse à l'équité naturelle. Si cette opposition n'est pas déplacée, elle est du moins évidemment contradictoire. — Ou l'ancienne loi est révoquée, ou elle est subsistante? Si elle est révoquée, il n'en faut suivre que ce qui est d'accord avec les notions les plus pures de la simple raison : si elle est encore subsistante, pourquoi ne pas la suivre dans son entier? Dès-lors, il ne faut manger ni lapins, ni lièvres, ni porcs; il faut avoir en horreur le cygne, le plongeon, la huppe; il faut ne point laisser naître de mulets, ne pas faire semer son champ de diverses graines, ne point atteler l'âne avec le bœuf, ne point mélanger les étoffes, comme la laine et le lin : il ne faut pas que nos dames portent des chapeaux, ou se masquent, ou s'habillent en amazones; car qui change ainsi les vêtemens de son sexe est en abomination à l'Éternel, son Dieu : ..... et la fille qui, la première nuit de ses noces, n'aura pas donné des preuves non équivoques de virginité, en ensanglantant ses draps, il faudra l'assommer à coups de pierres, et la faire mourir devant la maison de son père. *Deutéronome, ch.* 22..... Et *quand un homme aura couché avec une femme qui a ses mois, et qu'il aura découvert la*

(1) Hume, en citant cet antique usage, et disant que Plutarque parle comme d'une maxime généralement reçue parmi les pauvres, d'exposer leurs enfans, ajoute.... Peut-être que, par une singulière connexion de causes, cette pratique barbare contribua plutôt à augmenter la population qu'à la diminuer. En éloignant la terreur d'une famille trop nombreuse, cela dut engager beaucoup de personnes au mariage, et telle est la force des affections naturelles, qu'un très-petit nombre auront le courage, lorsque la chose vient à l'extrémité, d'exécuter leur première résolution.

nudité de cette femme, en découvrant son flux, et qu'elle aura découvert le flux de son sang, ils seront tous deux retranchés du milieu de leur peuple; c'est-à-dire, mis à mort. *Lévitique, chap.* 20.— Qui de nous considère ce dernier acte comme quelque chose de plus qu'un acte dégoûtant? et cependant on auroit de la peine à comprendre pourquoi quelques-unes de ces lois seroient moins obligatoires que d'autres.

Toute action qui ne nuit pas directement au public n'est pas du ressort des tribunaux humains. — Ce qui ne concerne que la conscience ou une vie future, ne paroît pas devoir être de la compétence des lois. Et, aux yeux de la simple raison, persécuter un homme uniquement parce qu'il ne pense pas comme nous, est la plus révoltante des tyrannies, parce que l'esclavage de l'ame est le plus affreux de tous. — Mais quels que soient les principes du citoyen, il doit être lui-même tolérant, ne détruire que ce qu'il peut mieux remplacer, et respecter toutes les opinions utiles, lors même qu'il les considère comme préjugés.

Rien ne fait mieux sentir la nécessité de frayer la route des emplois au mérite et aux lumières, et d'affermir la base de la constitution sur un excellent choix de magistrats, que la difficulté de fixer positivement le code pénal, particulièrement sur les punitions du second ordre. — Il n'est presque point de milieu ici : il faut que le pouvoir soit arbitraire, ou que la loi, littéralement suivie, devienne injuste; ce qui établit la nécessité, déjà démontrée, que le souverain se réserve le droit de faire grace. Car, quoique, au premier coup d'œil, rien ne paroisse plus équitable, que la même transgression soit soumise au même châtiment, cela cesse cependant de l'être à l'examen; et il n'y a proprement que la mort simple qui soit à peu près égale pour toutes les classes.

Si celui qui, n'ayant que cent livres de bien, paie la même amende que celui qui possède un million, il est évident que le premier est exactement puni dix mille fois davantage que le second, du moins à l'égard du pécuniaire (1).

(1) Il y a des pays où les amendes sont au même taux depuis plusieurs

— La même inégalité est en sens inverse sur les peines diffamantes. Qu'on mette un crocheteur au pilori, il en sera quitte pour quelques bafouades. Mettez-y l'homme de condition, le bonheur de sa vie est flétri sans retour. En prison, la honte du dernier sera aussi plus humiliante, ses privations plus dures, sa dépendance moins supportable. — Aux galères, le manœuvre ne perdra que peu en liberté, et augmentera peu en travail : l'homme de rang y souffrira plus que la mort même, et finira par périr de langueur et de fatigue. Cette différence s'étend aux punitions corporelles. Outre la tache que l'opinion inflige, il est malheureusement démontré que plus on a de sensibilité morale, plus la physique augmente, et que, dans les classes supérieures, l'aptitude à la douleur est proportionnelle à l'irritabilité des fibres. — L'âge, le sexe, le mérite et les circonstances doivent aussi nécessairement influer sur le plus ou moins coupable d'une action. C'est donc aux juges à balancer et à rectifier, en particulier, ce que la loi a de défectueux dans ses dispositions générales ; et combien cela n'exige-t-il pas de sagacité et de désintéressement !

Les mêmes offenses diffèrent aussi en dommage causé, suivant les personnes envers lesquelles elles sont commises. Un coup de bâton donné à un paysan ou à un officier n'est point la même chose. Le premier ne souffre qu'un peu de colère et une petite douleur ; le second est en outre lésé dans son honneur, ce qui peut entraîner la perte de son emploi et de sa fortune. Il entre peut-être dans cette manière de voir beaucoup de préjugés ; mais il faut plus ou moins respecter ceux qu'on n'a pas la force de détruire.

Un danger équivalent aux mauvaises lois criminelles est celui de n'en point avoir. Sans doute que le concours d'une

siècles. Elles ne peuvent être stables sans changer la punition, par la différence de la valeur du numéraire. Depuis la découverte du Nouveau Monde, les prix en général de l'Europe ont augmenté dans la proportion de un à cinq, peut-être à six, et doivent continuer à hausser, par la simple raison qu'on exploite sans cesse les mines, qu'on verse continuellement des espèces dans le public, et que fort peu de gens les enterrent. — Les amendes seroient donc cinq fois moins fortes qu'elles n'étoient il y a trois cents ans.

foule de circonstances doit influer plus ou moins à déterminer la mesure du crime et de son châtiment; comme le mérite, l'âge, le sexe, les motifs, la récidive, le temps, les lieux, les moyens, la nécessité, les relations individuelles, le rang du coupable, et nombre d'autres : mais il n'en est pas moins important que les lois déterminent d'avance la nature du crime, et le degré de punition qu'on ne peut dépasser lorsqu'il est complet, et sans motifs d'indulgence. Tout cas non déterminé par les lois est nécessairement soumis à l'arbitraire, et l'arbitraire est aussi varié et inconséquent que les erreurs et les caprices de l'esprit humain.

Dans les pays où il n'y a point de code criminel, il ne peut exister ni liberté, ni sûreté civile. Le citoyen ne dépend plus de ses fautes ou de ses crimes, mais des degrés de lumières de ses juges, de celui de leur bienveillance, de leur dureté ou de leur compassion, et il y a des cas où la vie, la fortune et l'honneur sont subordonnés à un instant de fougue, d'humeur, ou de partialité; car les tribunaux n'en sont pas plus exempts que les individus. Chacun sent qu'il est absurde, lorsqu'on a tant de lois sur de petits intérêts pécuniaires, de n'en point avoir sur les objets de sûreté qui renferment tous les autres; mais ceux qui pourroient produire la réforme sentent aussi qu'il est plus facile, plus agréable, plus flatteur de ne juger que d'après leurs opinions et volontés, que d'être les serviles interprètes des lois.

Pour revenir aux crimes impunis, il en est un des plus communs, dont il y a des millions de victimes, qui en menacent des millions d'autres, et dont chacune des premières prouve autant de coupables. C'est l'acte d'infecter le sang humain, de corrompre tous les principes de vie, et de saper le bonheur de la postérité. Poignarder une malheureuse seroit souvent une action moins criminelle dans ses effets, que de lancer dans son sein un poison détestable, qui la fera languir dans les douleurs, l'angoisse, la honte, et peut-être la misère; parce qu'elle ne pourra vaquer à ses moyens de subsistance, ou suffire aux frais d'une cure incertaine qui,

lors même qu'elle réussit, produit souvent d'autres maux, ou augmente les infirmités de la vieillesse (1). Ce crime devroit, par l'étendue de son influence, être puni de mort, si le moment de délire où il se commet ne méritoit quelque indulgence. Mais, sans pousser aussi loin la sévérité, est-ce que le gouvernement devroit abandonner un objet qui fait chaque année plus de tort réel à l'état que divers crimes capitaux ne lui en font dans le cours d'un siècle? Il seroit d'autant plus facile de statuer des lois à cet égard, que les présomptions, les indices et les demi-preuves accompagnent plus ou moins ce délit. — Par exemple, une fille publique décidément infectée et qui continue son métier, doit, sans autre motif, être considérée comme une empoisonneuse; elle mérite une punition grave. Celle qui étant infectée est accusée par serment d'avoir communiqué son mal, doit être considérée comme convaincue. Et, ainsi réciproquement, graduellement du reste, dont les détails nous meneroient trop loin.

Encore ici il faut inviter les hommes en place à statuer ou provoquer des réglemens relatifs. Une épizootie ou la fièvre jaune méritent moins d'attention que cette peste, qui nous ravage en secret, et qui menace nos fils ou nos neveux. Je suis persuadé que, dirigé avec sagesse et secondé par d'autres gouvernemens, on parviendroit sous peu, sinon à extirper, du moins à diminuer très-considérablement cette terrible épidémie, et d'autant plus sûrement que son venin ne se communique que par un contact intime et volontaire.

(1) Dans une petite ville de Lorraine, un officier de cavalerie logeoit dans une maison bourgeoise dont la jeune hôtesse résistoit depuis long-temps à ses poursuites. Il alla faire une course à Metz, y vécut avec des catins, revint moins tendre et plus entreprenant. Le plaisir de le revoir seconda ses instances : il fut *heureux*. — Le même jour il s'aperçoit d'une complication de maux vénériens : il a d'abord recours aux remèdes, et fuit son amante. Trois semaines après, elle l'arrête au passage. *Grands Dieux!* lui dit-elle, *rendez-moi compte de mon état, il est affreux.* Il étoit affreux en effet. On appela en secret le chirurgien-major, mais trop tard. La fureur de l'époux vint augmenter le désastre. La femme périt, un jeune enfant périt, le mari fut estropié.

Un autre crime affreux, qu'il faut se contenter d'accuser sans espoir de le voir punir, est l'abus du pouvoir dans les charges publiques. De tous les coupables le plus criminel c'est le mauvais prince ou le mauvais magistrat, qui, trahissant son honneur, son serment, sa patrie et son Dieu, ne voit dans son élévation qu'un moyen de satisfaire son orgueil ou son avarice, et l'emploie moins pour la prospérité que pour la dégradation des peuples. — Un voleur ne dérobe, pour l'ordinaire, qu'un superflu dont on peut se passer, ou un nécessaire momentané : sa propre misère l'y contraint communément, et le danger l'accompagne : il est en outre privé des sentimens de noblesse que donne une bonne éducation. L'assassin n'ôte le plus souvent qu'une vie indifférente par l'équilibre des biens et des maux : il ne produit qu'une douleur très-courte, et ne prive la société que d'un seul de ses membres; crimes dont elle doit cependant le punir avec sévérité.... Mais l'indigne chef qui réduit l'oppression et le despotisme en système; qui vole à ses concitoyens la paix, la sûreté, la liberté, la subsistance, les lumières, et les vertus même; qui sacrifie à son intérêt toute autre considération; qui, fort au-dessus des besoins, se laisse corrompre pour fournir à sa vanité; qui vend ses capacités, son crédit, son suffrage à l'injustice, ou, pis encore, à l'ennemi même de la patrie; dont la politique enfin tend à dépouiller un peuple entier des premières prérogatives de l'homme, et des principales douceurs de la vie, et qui, non content d'asservir les races présentes, forge encore les fers des générations futures.... oh! le parricide est un saint en comparaison de cet homme-là! et cependant il n'est pas rare d'avoir de tels principes, et de les croire des plus naturels.

Mais comment trouver des expressions assez fortes pour ces crimes nationaux qu'un barbare usage autorise, et contre lesquels l'humanité réclame depuis si long-temps? Sans parler encore de ces états dont la constitution a la servitude pour base, comment les nations les plus civilisées ont-elles pu se croire en droit, pour se procurer de simples objets de

luxe, d'exercer la tyrannie, le meurtre et le brigandage dans les trois autres parties du globe? Comment ont-elles pu légitimer ce commerce infame qui trafique de l'espèce humaine avec plus de dureté qu'on ne fait ailleurs des bestiaux (1)? — Mais nos colonies, dit-on, ne pourroient se soutenir sans nègres et autres oppressions. Eh bien! que ces colonies périssent, et que la justice se soutienne!.... L'équité et la compassion crieront-elles inutilement au secours de ces malheureux? N'y aura-t-il pas quelques grands assez

(1) J'ai sous les yeux un état des progrès de ce barbare négoce, qui m'a été communiqué par un commis du premier marchand d'esclaves de Londres. — S'il est juste, il n'y eut, en 1709, qu'un seul vaisseau qui fit voile pour l'Afrique sortant du port de Liverpool. En 1716 — 0 . . . 1723 — 0 . . . 1730 — 15 . . . 1737 — 33 . . . 1751 — 53 . . . 1760 — 74 . . . 1775 — 83 . . . 1780 — 96 . . . Enfin, l'année qui précéda la guerre de l'Amérique, il en partit 105, qui produisirent 28,200 esclaves. Bristol dut proportionnellement y ajouter la moitié, et Londres un quart; ce qui feroit de ces trois villes seules 49,350 malheureux, arrachés à leur patrie pour être dévoués au sort le plus cruel et le plus opposé à leur nature. Ce fléau de l'Afrique n'est pas le seul; il en entraîne de plus funestes encore. Ces marchands d'hommes fomentent la division parmi ces petits princes, pour acheter les prisonniers des deux parts. Ils sèment le germe de tous les vices, animent le père contre le fils, la sœur contre le frère, et c'est souvent l'ami qui vend son plus intime ami, ou qui le fait tomber dans les piéges des embaucheurs. On me cita quelques fragmens de correspondances qui me firent frémir. — Si on ajoute à cela les horreurs qui se commettent aux Indes, et que, pour balancer les effets du gouvernement anglais, on mette d'un côté le bien que la plus heureuse des constitutions produit chez eux, et de l'autre le mal que l'administration tolère ailleurs, j'ose mettre en doute si le dernier ne l'emporteroit pas.

Les états qui sont sans colonies pourroient aussi contribuer au soulagement de cette partie souffrante du genre humain : les petits pourroient même, à cet égard, réunir un objet d'économie à un d'humanité, en diminuant la consommation des denrées du luxe, dont le débit supporte seul cet esclavage. On ne peut prohiber subitement diverses boissons et petits secours dont l'usage est presque devenu nécessaire par l'habitude; mais on pourroit les défendre après dix ou vingt ans. Telle personne qui croit pouvoir se servir innocemment de sucre, de café, d'épiceries et de marchandises des Indes, ne pense pas qu'elle a déjà bu le sang de quelques nègres, ou de quelques naufragés; qu'elle tyrannise dans le Bengale, fait périr de langueur à Batavia, corrompt les mœurs dans la Guinée, et fait donner des coups de fouet dans l'Amérique.

grands pour s'immortaliser par cette délivrance?.... Leurs douleurs, leurs fers, leur sang reposent sur vous : du fond du désespoir ils crient vengeance au Ciel ; et s'il est un Dieu juste, doit-il la refuser?

DES MŒURS

CONSIDÉRÉES POLITIQUEMENT.

Ce mot vague est un de ceux qu'on pourroit proscrire de la langue, parce que sa signification arbitraire est des plus propres à compliquer des notions qu'il importe de rendre aussi simples que possible. — Les mœurs, dans leur plus grande étendue, ne sont que *la vertu mise en pratique*. Le vulgaire entend communément sous ce terme ce qui est relatif à l'économie, au jeu, au vin, et, plus particulièrement, aux femmes. On devroit, avec plus d'exactitude, ne désigner par ce nom que *la partie des devoirs dont les nuances sont trop délicates, les détails trop variés, et les occasions trop fréquentes pour pouvoir être subordonnées à la précision des lois*, et qui, par là même, sont abandonnés à l'honnêteté publique.

Les lois doivent éviter d'exercer trop directement leur pouvoir à cet égard. Elles peuvent punir le fripon et l'assassin; mais elles ne peuvent contraindre à la délicatesse, au désintéressement et à la générosité. La crainte des châtimens peut retenir une ame basse; mais elle ne produit jamais un homme vertueux : c'est l'effet de la persuasion morale, de l'exemple des supérieurs, et de l'espoir des récompenses. Ces dernières agissent d'abord par l'intérêt, la pratique se soutient par l'habitude, et enfin les douceurs attachées à la bienfaisance en deviennent les motifs les plus puissans.

Le projet souvent réitéré de rétablir l'ancienne censure publique, ou, pis encore, d'instituer des conseils des mœurs, munis du droit de contrainte, seroit aussi inutile que dangereux. La grandeur des sentimens ne veut point d'entraves; et ces tribunaux ne tarderoient pas à s'ériger en petites inquisitions, dont le joug seroit moins supportable

que celui des vices auxquels ils devroient remédier. Ce sont les suites d'une institution à peu près semblable, créée par Charlemagne, qui, encore de nos jours, étouffent les lumières et le bonheur dans la partie la plus occidentale de l'Europe.

Une police trop sévère, qui étend son contrôle jusqu'aux détails de la vie privée, aux règles de bienséance, ou aux récréations les plus naturelles, si elle paroît contribuer au bien public par une apparence d'ordre et de tranquillité, elle le détruit en effet par la diminution des plaisirs qui en font partie, et, plus essentiellement encore en rendant timide, foible et borné; effets ordinaires de l'excès de dépendance.

Il est aussi des vices qu'il faut craindre de trop réprimer; comme une certaine vanité, qui remplace chez le vulgaire l'amour de la gloire, et une espèce de rusticité, qui tient à la franchise et au courage. En polissant trop un peuple, on l'affoiblit. Un peu de licence élève l'ame, au lieu que l'asservissement et une circonspection outrée la flétrissent. Mais qu'on ne craigne point d'énerver les dernières classes en formant leurs cœurs. Si un excès de politesse rend léger, vain, faux, minutieux, parce qu'elle n'est communément composée que de petitesses, de contraintes, de grimaces et de caprices, une civilité franche, ouverte, qui part de la bonté, de la droiture, et qui s'exerce plutôt en vrais procédés qu'en bagatelles, ne peut produire que des sentimens nobles et courageux.

Le premier pas vers la correction des mœurs, c'est d'asservir le préjugé par l'habitude, c'est-à-dire, par l'éducation. Minos, Lycurgue, Platon, et nombre de législateurs et de monarques du premier ordre, en firent la base de leur politique; et il semble que, dans nos instituts modernes, quoique déjà considérablement rectifiés, on n'a pas encore senti toute l'énergie de ce puissant ressort, qui donne le mouvement à tant d'autres. — Nos plans de réforme à cet égard ont plus porté sur la science que sur la vertu, et plus sur le particulier que sur le public. C'est au prince à en diriger le

cours général. Le père de famille est obligé plus ou moins de se conformer à l'usage, sous peine de rendre ses enfans victimes du contraste. — La pierre de touche d'une bonne éducation publique, et en même temps une des preuves les moins équivoques de l'intégrité d'un gouvernement, c'est d'avoir moins la superstition pour but que les vraies lumières; de tendre plus à former l'honnête homme que l'homme à talens, et de ne pas craindre davantage d'instruire le citoyen sur ses droits naturels que sur ses devoirs civils. — L'ignorance des grands principes sociaux ôte une des plus grandes ressources au prince, en ce qu'il ne peut faire comprendre ni ses vues, ni la justification des extrêmes auxquels la nécessité le contraint quelquefois.

Il seroit peut-être utile d'abolir en divers pays l'usage de confier l'éducation publique aux ecclésiastiques, dont l'état, et plus particulièrement chez les catholiques, est presque inséparable d'une certaine timidité, d'un fonds de pédantisme, et d'un excès de circonspection (pour ne pas le nommer autrement), qui sont plus épidémiques que leurs vertus, et dont l'influence doit, à la longue, nuire à ces qualités mâles et franches qui sont les attributs précieux des nations les plus respectables. Qu'ils enseignent les dogmes; mais pourquoi leur confier exclusivement les autres branches du savoir? Les abus de cet usage ont prévalu au point que, dans un des premiers états de l'Europe, les grands frais d'une école militaire ayant fait désirer des arrangemens plus économiques, on se détermina à en répartir les élèves dans diverses communautés de moines. Autant valoit-il faire diriger les couvens de capucins ou de religieuses par un corps de lieutenans. — La plus mauvaise de toutes les économies, soit pour un père, soit pour un prince, est celle qui retranche sur ce qui concerne l'éducation de ses enfans ou de ses sujets. Que le premier ne leur laisse que des talens, de la modération, des vertus, et l'amour du travail, ils auront toujours des biens en suffisance (1).

(1) Il ne faut pas toujours, dans le particulier, attribuer les effets à la

Il est important d'accorder à ces instituteurs une considération et une indépendance de besoins qui élèvent leurs sentimens, et dont la noblesse se communique à leurs élèves. Les maîtres d'école sont les premiers apôtres d'un état; ce sont les magistrats qui gouvernent la pépinière du genre humain, et la dignité du caractère est au moins aussi essentielle dans leur choix que l'étendue de l'érudition.

Un autre moyen encore plus puissant pour propager les mœurs, c'est de les encourager par le prix qui leur est dû équitablement. Que l'intégrité et le savoir soient les chemins de la fortune; que les droits exclusifs, les craintes pusillanimes, enfin tous les petits calculs de politique vulgaire s'immolent à cette première considération, et l'humanité se perfectionnera d'elle-même. L'intérêt personnel, ce grand mobile des actions, fera éclore de toutes parts des vertus et des talens, qui, quoique découlant d'une source impure, n'en féconderont pas moins la prospérité publique. — Malheureusement ce moyen n'est pas facile à pratiquer, lors même que l'intention voudroit l'admettre. Il faut être soi-même déjà bien avancé dans l'échelle du mérite pour savoir distinguer le faux du vrai. Mais quiconque refuseroit de convenir que ce dernier doit être préféré à tout autre titre, feroit un aveu tacite de sa propre insuffisance; comme tout homme qui tourne la vertu en ridicule avoue, en termes indirects, que son ame est vile et méprisable.

Chez l'homme qui pense, la probité tient le premier rang entre les mœurs; chez le vulgaire, la chasteté semble avoir usurpé ce titre. Être *perdu de mœurs* ne signifie, pour l'ordinaire, autre chose que d'avoir du tempérament et de le satisfaire. « Le bigot, dit La Bruyère, ne connoît d'autre » crime que l'incontinence. » Diverses autres relations sont intéressées à exagérer les principes à cet égard; comme une certaine jalousie des deux sexes, particulièrement celle des

méthode. *L'éducation peut tout*, ont répété divers grands hommes. Ils devoient se contenter de dire : *elle peut beaucoup*. Cette prétendue égalité d'aptitude à la raison n'est pas dans la nature, et qui a suivi les enfans de près sait qu'ils naissent avec des penchans et des facultés très-différens.

époux; l'ambition ou l'amour-propre des parens, et celui des femmes et filles chastes par nature, prudence ou nécessité; mais plus encore la sévérité des vieillards, qui, outre l'envie secrète contre des plaisirs qu'ils ne peuvent plus goûter, aiment à considérer comme vertu leur abstinence involontaire. Sans doute que sous nos rapports civils c'est une qualité bien importante; sans doute qu'un père, un mari ne peuvent l'envisager que sous le point de vue commun; sans doute qu'une femme, une fille doivent s'y conformer, autant par devoir que pour leur propre bonheur : mais philosophiquement il est des vertus bien plus essentielles, auxquelles il est des plus dangereux de ne pas accorder la prééminence, et c'est au législateur à veiller à ce que leur classification ne se dégrade point.

Je répète ici ce que j'ai déjà dit ailleurs : je prie de bien distinguer lorsque je parle comme métaphysicien, politique ou moraliste. Sous le premier titre, j'analyse l'être et le sentiment sans retour sur les devoirs; sous le second, je considère les rapports de l'homme en société, abstractivement soumis aux lois de la simple nature, indépendamment de toutes circonstances locales; enfin, sous le troisième, je ramène les principes généraux vers les relations personnelles et les devoirs individuels, conformément aux mœurs et aux constitutions déjà établies.

Je ne suis point l'apôtre de la licence, mais celui de la liberté, le défenseur de tous les droits et plaisirs dont la jouissance contribue plus au bonheur de la société qu'elle n'y nuit : je suis l'opposant de tout préjugé ou intérêt qui se sert d'une fausse balance de mérites et qui confond des idées qu'il importe essentiellement de rendre distinctes : enfin je parle moins ici au particulier ou au chef de famille qu'au souverain, au magistrat et aux philosophes.

L'amour, ses suites et ses accessoires, considérés politiquement, sont une des foiblesses de l'homme qu'il faut traiter avec le plus d'indulgence, et soumettre le plus au cours de la nature, de l'opinion, de l'usage et du climat. Outre la généralité de cette passion, le gouvernement ne doit pas

perdre de vue que ses plaisirs font une partie essentielle du bonheur particulier, qui compose le bonheur public, lequel forme le grand but de toute loi : il ne doit restreindre qu'autant que le maintien de l'ordre civil l'exige absolument, et s'arrêter aux bornes où la privation surpasse le danger. L'extrême sévérité à cet égard est un des jougs que l'homme supporte le plus impatiemment. D'ailleurs, les nations ne sont en grand que ce qu'est l'homme en particulier : il leur faut quelques objets qui servent d'aliment à leurs inquiétudes, et de palliatif à leurs peines. Lorsque ce principe de vie ne peut se répandre naturellement, il porte le trouble et le désordre ; ou, se détruisant par l'inaction, il produit la langueur. Cette nécessité est plus obligatoire dans les positions paisibles, où le public n'est point amusé par de grands événemens, entravé par la crainte, ou abattu par la misère. Les filles et les spectacles furent souvent un des moyens qui favorisèrent la tyrannie, et qu'un patriotisme éclairé peut faire servir à de meilleures fins. — Ce genre de liberté dédommage de beaucoup d'autres. Il console, égaie, augmente l'attachement pour la patrie, protége la sécurité domestique, et diminue le nombre des mariages imprudens, en calmant la passion, et rebutant de ces longs soins pour obtenir ce qu'on prend si facilement, comme avec plus de variété et moins de craintes ailleurs. — D'un côté, raffinez, épurez, subtilisez trop l'amour, vous rendez un peuple poli, spirituel, délicat, mais foible, vain, léger ; mettez trop d'entraves à l'amour et à ses plaisirs, vous le rendez dur, inquiet ; vous fermerez son cœur aux plus douces impressions : mais l'excès contraire peut produire les mêmes effets, l'un en émoussant la sensibilité, l'autre en l'étouffant. Ni trop, ni trop peu est toujours le refrain de la philosophie.

L'objet principal du législateur, à cet égard, doit être d'assurer la subsistance des enfans illégitimes, et de veiller à la fidélité conjugale de l'épouse : de cette fidélité dépend la certitude du père ; de cette certitude, son attachement pour ses enfans ; de cet attachement, leur éducation, et en

partie son activité pour acquérir ; et de ces deux derniers, la perfection, le soutien et l'ordre de la société.

Pour ce qui est au-delà, l'expérience, à laquelle j'en appelle souvent, nous démontre que la volupté et son cortége peuvent s'allier avec les plus grandes vertus. Sans parler des goûts dépravés de plusieurs héros de l'antiquité, l'histoire des Grecs et des Romains nous en fournit des preuves évidentes. L'époque de leur grandeur, de leur patriotisme, de leurs lumières fut aussi celle de la licence à cet égard : et, sans prétendre qu'elle contribua à cette supériorité, cela prouve du moins qu'elle ne l'exclut pas. Ce ne fut point la volupté charnelle qui les dégrada ; ce fut le luxe, le despotisme, les usurpations et le bouleversement de principes, l'ignorance et la foiblesse qui en résultent. De nos jours (1785), les deux nations les plus mâles, l'Anglaise et la Prussienne, sont celles où cet objet est traité avec le plus d'indulgence : et partout où règne une extrême sévérité, règnent aussi la foiblesse, la superstition, ou les troubles civils. Relativement aux classes particulières, où trouve-t-on plus d'énergie, jointe à plus de délicatesse, que dans le militaire, qui est la classe d'hommes où la volupté a le plus de sectateurs? Bien loin d'affoiblir l'espèce, comme l'opinion reçue le prétend, une jouissance sans excès la renforce. Qu'on se persuade que la petite fièvre des désirs inutiles énerve plus que leur usage modéré, et qu'une récidive de petites émotions, lorsqu'elle n'est pas portée jusqu'à l'épuisement, anime plus l'intelligence, et soutient mieux les forces qu'une langoureuse insipidité. — L'exercice de toutes nos facultés est nécessaire au développement physique, et le développement physique est nécessaire au développement moral. Qu'on donne moins de chaînes à l'humanité, moins d'entraves à la nature, cette dernière formera les choses à sa façon, qui est probablement la meilleure. Mais, encore ici, c'est au souverain à diriger l'opinion : le particulier ne peut qu'aux dépens de ses devoirs comme citoyen, et aux risques de son bonheur, s'écarter des lois et des principes reçus.

Encore un exemple : je connois peu de pays en Europe où le gros du peuple soit moins continent que dans la partie allemande du canton de Berne; et j'en connois peu de plus forts, de plus laborieux, de plus froidement intrépides, et de plus faciles à gouverner.

Qu'on ne s'imagine point que le sexe perde à cette liberté. Lorsqu'elle est une exception, elle dégrade; mais lorsqu'elle est générale, elle le met sous ses vrais rapports. C'est plutôt l'idée du crime et de la honte qui avilit que la chose même. — Ces mêmes filles qui, du su de pères et mères, couchent pour l'ordinaire chaque samedi soir avec leurs amans (1), et

(1) Un bon paysan se plaignoit de quelques dégâts qu'on lui avoit faits dans son verger. Je lui demandai pourquoi il ne gardoit pas un chien qui avertît pendant la nuit. Il me répondit que c'étoit parce que ses filles ne se marieroient pas. Je ne compris pas d'abord sa réponse, et il fallut m'expliquer qu'il en avoit eu un qui étoit si méchant qu'il n'y avoit plus de garçons qui osassent escalader les fenêtres. — Un autre paysan (chef de son village), pour me faire les éloges de sa femme, me disoit que, du temps qu'elle étoit fille, il n'y en avoit point qui eût plus de (*kilter*) *veilleurs*, c'est-à-dire, de jeunes adorateurs qui alloient passer la nuit avec elle. Pourvu qu'ils n'aient pas de concurrens, ils s'inquiètent assez peu s'ils ont eu des prédécesseurs; et cette manière de voir est peut-être plus raisonnable que la nôtre.

Encore un trait plus remarquable est le suivant, dont je puis attester la vérité. — Un homme en place assez généralemeut estimé, fut obligé, dans une course de montagnes, de passer la nuit dans le fond d'un des vallons les plus solitaires. Il logea chez le premier préposé de l'endroit, homme riche et accrédité : sa jeune fille, à peine échappée aux derniers développemens de la nature, sembloit lui avoir dérobé toutes ses graces, sa fraîcheur et sa simplicité. Cette dernière ne l'empêcha pas de remarquer avec plaisir, combien l'étranger lui accordoit de préférence sur ses compagnes dans un petit bal champêtre. Touché, enflammé, il se hâta de la faire passer par toutes les gradations de conquête subalterne, et finit par demander s'il ne pourroit pas venir veiller avec elle. Non, répondit la jeune fille, je couche avec une parente, mais je viendrai moi-même chez vous. Le soir elle l'éclaira dans sa chambre; il crut que c'étoit le bon moment : *oh! je n'oserois*, dit-elle, *il faut premièrement que je demande permission à ma mère.* Qu'on juge de sa surprise. — Une seule cloison de sapin séparoit les deux chambres : il entendit la fille qui, d'un ton caressant, insistoit auprès de la mère, qui faisoit quelques difficultés, et se laissa enfin fléchir. — N'est-ce pas, *Vieux*, dit-elle au père, qui étoit déjà couché, tu consens que Trineli passe la nuit avec M. le Major. Oh! oui, répondit le père; je crois qu'à un pareil je prêterois encore ma femme. — Eh bien, va, dit la mère, mais sois brave fille, et n'ôte pas ta jupe. Trineli promit, tint parole; mais on avoit oublié de dire

souvent pendant six mois sans leur rien accorder d'essentiel, rien qui puisse avoir des suites, auxquelles elles ne s'exposent que lorsqu'elles sont résolues d'épouser; car cela s'appelle *einander fechen* (*s'essayer*). Ces mêmes filles, avec lesquelles, dès le premier abord, l'on peut hasarder toutes les familiarités du second ordre, avec la certitude qu'elles ne s'en étonneront pas, et qu'elles ne verront, dans cette licence, qu'un compliment indirect qui les assure, en d'autres termes, qu'elles sont assez belles pour inspirer des désirs (1), ne sont point étrangères aux premiers ornemens de leur sexe : la douceur, la bonté, la candeur, ces graces naïves, et cette fleur de beauté qui n'éclôt que sous la main du plaisir, répandent leurs charmes autour d'elles. Chaque sexe est à sa place : l'un est doux, tendre, timide, gracieux : l'autre est fier, hardi, passionné : et tous deux connoissent moins ce fonds d'inquiétude qui, chez le premier, se change en esprit de tripotage, et chez le second, en esprit de minuties, ou en fermentation dangereuse.

Il y a des districts où, sur vingt jeunes filles qui se marient, il y en a au moins treize qui sont grosses avant la cérémonie. Cette connoissance préliminaire prévient de certains mécomptes, et garantit de la stérilité. Une fois devenues femmes, elles n'en sont pas moins fidèles. Le premier feu est jeté des deux parts; la curiosité est émoussée : d'ailleurs, il y a dans chaque chose un fonds de raison que l'instinct dicte, et que l'intérêt reciproque soutient. En outre, le célibataire, qui se satisfait ailleurs avec autant

qu'il ne falloit pas la déranger..... Au reste, que l'imagination du lecteur ne suppose pas plus que la réalité. Au point du jour, Trineli se leva vierge; elle arrangea les coussins, les couvertures; prépara du café, des beignets, et pendant que son *veilleur* déjeunoit au lit, elle coupa un petit morceau de son *broustpletz*, ou pièce de velours qui couvroit son sein. Tiens, lui dit-elle, conserve ce souvenir d'une nuit heureuse : je ne l'oublierai jamais : pourquoi n'es-tu pas d'un rang à pouvoir m'appartenir!

(1) Elles exercent assez généralement à cet égard un patriotisme assez singulier. C'est que l'étranger, et plus particulièrement l'homme de condition, trouve plus d'obstacles; mais s'il ne parle pas la même langue il est entièrement exclu.

d'aisance, plus de plaisirs, moins de dangers, est peu tenté d'usurper les droits des maris.

On admet comme une chose démontrée que le libertinage nuit à la population. Cela peut être dans la classe des grands, et le mal seroit moins considérable qu'on ne pense. Mais chez ces mêmes paysans, cela semble la favoriser : telle fille, tel homme qui auroient de la peine à se résoudre au mariage, veulent bien hasarder un plaisir certain contre un nœud qui ne l'est pas. Cela lève en outre les difficultés qui pourroient venir de la part des parens : car, quoique la loi, à la rigueur, ne contraigne qu'à prendre l'enfant, il est rare que le père, lorsqu'il est du même rang, ne consente à épouser la mère, par cette même impulsion de raison universelle qui préside en secret au gouvernement des humains, et qui se fait sentir avec plus de force chez l'homme de la nature que chez l'homme du monde. Nous avons des paroisses où, depuis vingt, trente ans, et peut-être davantage, il n'y a pas eu d'enfant illégitime, quoique, de l'aveu de leurs ministres (ou curés), il est rare qu'ils bénissent des mariages dont l'épouse ne soit déjà enceinte.

Notre capitale offre un contraste bien frappant à cet égard. Il n'y a pas en Europe de filles plus réservées que nos filles du premier rang, et il convient à cette différence de relations que cela soit ainsi : cette réserve s'étend jusqu'à la pruderie, d'autant plus remarquable, d'autant plus nécessaire qu'il y a peu de pays où le sang soit plus beau, et le commerce entre les deux sexes plus libre. On ne voit nulle part le même âge se fréquenter toujours sans mélange, et où des coteries nombreuses, formées de jeunes personnes de quinze à vingt ans, et en partie de jeunes officiers de divers services, n'ayant de surveillantes qu'elles-mêmes, et où l'on auroit cependant de la peine à citer quelques exemples de galanterie décidée, ou même d'une réputation équivoque, quoique cela soit moins rare chez nos femmes mariées, pour lesquelles cela devroit l'être davantage. — Dans de pareilles coteries, on ne cesseroit en France de voir des accidens et des mariages forcés; mais chez nous, le libertinage d'un

sexe, la froideur de l'autre, et encore plus la fierté et l'esprit politique des deux, les garantit des écarts. — Un homme qui dispose d'une foule de jeunes beautés campagnardes qui se rendent aux premières attaques, n'aime pas, au risque de sa fortune, de son repos, souvent de sa vanité et de sa paresse, hasarder de longs soins, dont les succès mêmes lui donneroient plus de ridicule que de gloire, et plus de peines que de plaisirs. Il se borne à la gaieté, ne voit les femmes que par récréation, et sans doute il fait mieux. — Le défaut de mœurs d'un côté les protége de l'autre ; et le mal qui résulte des familiarités subalternes, n'est pas à comparer à celui que produiroit la désunion des époux, et autres désordres de familles.

Cette rareté de galanterie n'est cependant point, comme on le suppose quelquefois, la première cause de cette sécheresse de ton de société qu'on nous reproche : il en est diverses autres qui doivent y contribuer plus directement. D'abord, l'âpreté du climat, qui, quoique très-sain, donne une fibre dure et un sang épais, qui produisit de tout temps un peuple froid, lent et flegmatique (que l'on considère nos paysans, il n'en est point qui se distinguent mieux par ce caractère) : ensuite notre orgueil, qui est une de nos foiblesses les plus communes, et qui est passé en proverbe chez nos voisins, qui nous désignent sous le titre de *stolze Berner :* l'usage très-nuisible de ne se voir qu'entre personnes à peu près de même âge et condition, ce qui admet moins de ressort et de variété ; la forme de notre constitution, qui nous change presque tous en rivaux, et qui par là même exclut l'amitié, fait naître l'envie en secret, la médisance en particulier, et cette extrême circonspection en public, si funeste au génie, au sentiment et à l'originalité : de plus, ce contraste de pouvoir et d'impuissance, de grandeur et d'infériorité, d'idées de capitale et d'esprit de petite ville ; cette habitude des affaires où l'on est sans cesse forcé d'étouffer l'esprit et l'imagination, pour ne décider qu'avec exactitude et une soigneuse lenteur, ce qui forme à la longue une raison froide et timide, qui ne s'exprime et n'agit qu'avec les

formes et les pas comptés de la jurisprudence : ajoutons le manque de loisir des premières classes, qui ne permet plus, à un certain âge, de cultiver les études philosophiques, ou les qualités d'agrémens : les soirées sont le moment de repos de l'homme d'affaires, elles sont le moment d'action de l'homme du monde : enfin, la dépendance de la mode, qui échange peu à peu notre simplicité, notre vigueur et notre bonhomie contre les brillans ridicules de nos voisins, et qui nous place sans cesse sous un jour qui n'est pas le nôtre. — Un Suisse qui veut faire le *petit-maître* peut être comparé à un ours qui, oubliant sa force et sa pesanteur, voudroit imiter la vivacité, les grimaces et les gentillesses du singe. Que le premier se contente de perfectionner les dons qu'il a reçus de la nature, il sera fort supérieur au dernier; mais s'il veut absolument le prendre pour modèle, il descendra fort au-dessous du singe même.

DU LUXE.

Une branche importante des mœurs, dont la bonne administration peut avoir la plus grande influence sur toutes les autres, c'est le luxe. — Divers politiques du premier rang l'ont estimé plus utile que nuisible, en ce qu'il anime l'industrie, fait circuler les espèces, peut multiplier les sources d'opulence et de population. Mais il paroît que la plupart l'ont envisagé sous un point de vue trop général; qu'ils ont posé la question d'une manière trop vague et souvent opposée; qu'ils ont considéré comme idée abstraite ou simple, une des plus relatives et des plus compliquées; enfin, presque tous ceux qui en firent l'objet de leurs éloges « en ont » parlé, dit un auteur anonyme, plus en négocians ou com» mis des fermes, qu'en philosophes, et en hommes d'état. »

Le luxe est un de ces mots que l'on comprend mieux qu'on ne définit, et dont la signification doit varier suivant les climats, les âges, les richesses, le rang, la position, et les circonstances politiques. Il commence, à la rigueur, où les vrais besoins de la nature finissent : mais il n'est pas facile d'assigner les bornes de ces derniers. On descendroit par gradation jusqu'au pain et à l'eau pour nourriture, à une cabane pour demeure, à des peaux sèches pour vêtemens, et il est cependant probable qu'un peu de délicatesse à cet égard, jointe aux douceurs des aisances domestiques, sont utiles à la santé du corps comme à celle de l'ame : surtout lorsque l'habitude, altérant le naturel, a changé le superflu en nécessaire.

L'indulgence doit certainement s'étendre jusqu'aux plaisirs de la sensualité et du désir de plaire, dès qu'il n'y a point d'abus (1). Il est un certain épicurisme de la raison

(1) Que nos femmes relèvent leurs agrémens par les secours de l'art, dès qu'elles emploient plus de goût que de faste, cela est très-raisonnable.

dont les plaisirs sont délicats, les frais peu coûteux, et qui peuvent s'allier avec la plus grande vigueur de caractère. Ce n'est pas celui-là qu'il faut craindre.

Le luxe est plus particulièrement toute dépense ou besoin d'éclat qui tend plus vers l'ostentation que vers un plaisir vrai, et qui s'exerce davantage sur les objets de fantaisie et de mode que sur ceux de valeur réelle : son degré est en partie déterminé par le rang et la fortune, et ce qui seroit un faste scandaleux chez les uns, ne paroîtroit que simplicité ou mesquinerie chez les autres. Dans un pays très-fertile, où les moyens de subsistance excèdent le nombre de la population, et ne demandent pas tout son travail, il est possible que le luxe devienne un principe d'activité, qui prévienne l'indolence et ses suites. Dans une balance opposée, où le nombre d'habitans surpasse le produit des terres, il se peut encore que l'industrie, unie au goût, établisse un commerce de superfluités qu'elle échange avec les voisins contre des denrées de première nécessité, et même qu'elle parvienne, par ce moyen, au comble de l'opulence.

Mais ces deux cas, et quelques autres, sans devoir être entièrement perdus de vue, sont des exceptions qui ne peuvent influer que foiblement sur les conséquences générales. D'ailleurs il n'est pas un seul peuple qui n'ait encore plus besoin de vigueur, de simplicité et de probité que de richesses; et le luxe détruit bien certainement ces distinctions supérieures. Les nations riches et fastueuses furent toujours asservies au-dedans par le despotisme, ou subjuguées du de-

Qu'elles aient dans leur ruelle un certain meuble à trois pieds; il figure très-décemment parmi les ornemens de toilette, et il y a peu de mes lecteurs qui n'aient pas quelquefois eu lieu de regretter que l'usage n'en fût pas plus commun. Que les hommes se parfument, si ce plaisir innocent les récrée; les parfums de la rose et de la lavande valent bien l'odeur de la transpiration, à moins que ce ne soit celle de la femme qu'on aime. Qu'ils portent même des gants en été; cela conserve le tact, dont les plaisirs sont réciproques, et il n'est d'ailleurs pas plus étrange d'habiller la main que le bras. Tous ces petits raffinemens partent moins de la vanité que de la délicatesse, et celui qui les blâme avec trop de sévérité ou y attache trop d'importance, prouve lui-même combien son esprit d'observation est minutieux.

hors par des nations libres et pauvres. Les formidables puissances des Assyriens, des Perses, des Indiens, des Romains, des Chinois, et nombre d'autres furent renversées par de prétendus barbares qu'ils méprisoient, et qui furent en partie subjugués à leur tour, en adoptant le luxe de leurs conquêtes. — Qu'on rende un peuple intrépide, il sera riche quand il voudra l'être; qu'on le rende vraiment éclairé, il joindra l'art à la force, la probité aux lumières, et la modération à l'aisance. — Qu'on ne perde jamais le courage de vue; qu'il soit un des principaux objets d'éducation, et lorsqu'une heureuse tranquillité politique ne permet pas de l'exercer contre l'ennemi de la patrie au-dehors, qu'on le prépare à réprimer le despotisme et les usurpations au-dedans, ou en particulier qu'on l'exerce à vaincre la douleur, à mépriser les besoins fantastiques, et à supporter les misères de la vie; il y aura toujours assez à combattre. Un homme constamment habitué à la mollesse et à toutes les petites aisances, est certainement moins propre pour divers états, et particulièrement pour le militaire: les privations, la fatigue, et l'abattement qui en résultent, commencent pour lui long-temps avant qu'ils soient sentis par d'autres plus endurcis; et de cette observation individuelle l'on peut conclure au général.

Les auteurs qui ont cité des exemples pour prouver que les nations très-fastueuses pouvoient être très-belliqueuses, n'ont envisagé qu'une seule époque, au lieu de jeter un coup d'œil sur l'histoire en général. Ils n'ont point considéré qu'il étoit absolument impossible que le luxe en lui-même fût un moyen de défense, et que ce n'étoit pas par les richesses qui le soutiennent, ou par les lumières qui pouvoient l'accompagner, que cette supériorité d'armes fût obtenue. — Ceux qui ont voulu prouver par d'autres exemples, qu'il ne favorisoit pas le despotisme, l'inégalité des fortunes, la décadence de l'agriculture, et la dépravation des mœurs, en multipliant les besoins, en portant la cupidité à l'extrême, ont seulement démontré une maxime aussi vraie que triviale: *c'est qu'il n'est point de règle sans exception.* Au reste, lors-

qu'on examine un objet quelconque, il ne faut pas faire abstraction de tous les autres, et lui attribuer en entier ce qui est le produit du concours de plusieurs. — Le luxe est certainement un des objets de première influence; mais il n'est pas le seul, et ses effets peuvent être modifiés à l'infini par une foule de rapports très-compliqués. D'ailleurs, il faut bien observer que ses suites les plus funestes se font moins sentir à l'époque de son plus grand éclat, qu'à celle de sa décadence, dont l'excès du premier amène nécessairement dans peu la seconde. Ses avantages sont toujours précaires et ses jouissances encore moins réelles que courtes et dangereuses: elles versent infailliblement dans le sein national des germes de corruption, de besoins, de regrets, d'inquiétudes et d'avilissement.

Une recherche essentielle, avant d'apprécier les effets du luxe relatifs aux divers peuples en particulier, c'est de savoir s'il s'exerce sur des objets du produit du sol et de l'industrie du pays, ou s'il tire ses objets de l'étranger. Ce dernier est assez généralement reconnu comme très-nuisible : il ne peut qu'établir un commerce onéreux, destructif de l'équilibre entre l'exportation et l'importation, qui privera peu à peu du nécessaire une partie du public, pour fournir à la vanité de l'autre, et qui doit amener à la longue la misère, l'oppression au-dedans, et la dépendance du-dehors.

Une remarque importante relative au commerce en général, et que les États qui se fondent dessus ne doivent jamais perdre de vue, c'est que les richesses qui en proviennent sont toujours précaires. Les besoins et les relations changent, l'industrie s'étend, la concurrence se multiplie, de nouvelles branches se découvrent; et si ce commerce baisse, ce qui peut arriver subitement par les mauvais succès d'une guerre ou d'autres malheurs, une foule de familles qui en subsistoient tombent dans la misère, et ont d'autant moins de ressources pour s'en tirer, qu'un des effets les plus communs des manufactures en général et des arts sédentaires, c'est d'affoiblir l'espèce humaine, surtout dans les pays où elle ne se renforce pas d'un autre côté, comme par l'état

militaire ou par la marine. — Les manufactures qui doivent le plus s'encourager sont celles de consommation intérieure, et de première nécessité. Ce n'est pas en accordant des priviléges trop exclusifs qu'on y parvient : cela étouffe la rivalité, et par-là même l'industrie. Il y a des moyens plus sûrs et plus équitables.

Celui de défendre absolument l'entrée des denrées ou marchandises étrangères semble être un des meilleurs encouragemens; mais, chez les peuples riches, il faut que cette défense soit inébranlable, que les contraventions soient au rang des crimes capitaux, et qu'on s'efforce de les couvrir de tout le mépris public : car il arrivera nécessairement que ces denrées et ces marchandises monteront à un prix supérieur à celui des peuples voisins, dont on ne pourra soutenir la concurrence, parce que la main-d'œuvre est plus chère, ce qui est assez indifférent; mais si la défense se lève subitement, c'est une digue qui se brise et qui submerge; les produits étrangers entrent de toutes parts, l'argent s'écoule, parce que chacun préfère de payer au plus bas prix; l'agriculteur ou les marchands indigènes ne peuvent plus se soutenir, le manœuvre et l'ouvrier ne reçoivent plus le même salaire, et ne savent pas d'abord conformer leur dépense à cette diminution : de là naissent le désordre, la négligence, la misère, le mécontentement, les troubles.—Ce qui prouve de nouveau que, travailler à faire d'un peuple aisé un peuple opulent, est souvent la manière la plus sûre de le conduire vers sa ruine.

Entre toutes les branches de richesses, l'agriculture perfectionnée est toujours la base la plus solide. Elle ne peut jamais être portée trop loin, en ce que la population même s'augmente presque en proportion du produit et en général du bien-être. Le prince qui ne peut étendre ses frontières, peut augmenter sa puissance dans le centre de ses États. En politique comme en morale, il faut autant que possible chercher les sources du bonheur en soi-même, et ne se confier que le moins qu'on peut aux vicissitudes des circonstances extérieures.

Il est une source des plus communes, des plus directes, des plus importantes d'abondance publique, de richesse nationale, et de vertus populaires, à laquelle les politiques n'ont pas fait assez d'attention, et qu'ils n'ont point traitée avec toute la dignité et l'étendue qu'elle mérite; ce sont les dispositions plus ou moins laborieuses, d'un peuple, et les moyens de les cultiver ou de les faire naître. — Qu'on parvienne seulement dans une province à faire travailler dix mille agriculteurs ou manufacturiers utiles qui ne travailloient pas, ou qui s'occupoient à former ces jolis petits riens dont se nourrit le luxe : qu'on suppose que chacun gagne vingt sous par jour, et qu'il n'y ait que soixante-cinq fêtes par an ; leur gain annuel, et par-là même l'augmentation vraie d'abondance publique sera de trois millions de livres : ils gagneront même beaucoup plus, car le propriétaire n'emploieroit pas le manœuvre si la valeur de son travail ne surpassoit pas le prix de son salaire. — Il est vrai que cet ouvrier consomme lui-même pour sa subsistance une grande partie du produit; mais s'il n'avoit pas travaillé il auroit également fallu le nourrir de la masse; l'exportation et l'abondance auroient donc diminué, ou l'importation et la misère augmenté. — Qu'on calcule progressivement ce gain annuel, son influence sur la population, la puissance, les mœurs, et le bien-être en général, et on s'assurera qu'un des objets les plus importans en politique, c'est de chercher partout les moyens possibles à augmenter chez un peuple l'amour pour le travail, la honte de la paresse, et le mépris du luxe.

Les petits États sont plus particulièrement intéressés à se ménager l'augmentation de force, de ressources, de vraie gloire, et d'indépendance qui en résulte. Lorsque leurs grands voudront se distinguer par le faste, ils seront toujours ridicules, en ce qu'ils ne pourront dépasser l'éclat commun des rangs inférieurs dans les nations voisines. — On devroit, par orgueil, être plus simple, et lorsqu'on ne peut égaler les Satrapes, se rapprocher des Lacédémoniens.

Tout ornement affiche une prétention, dont la médiocrité devient mesquine. La perfection du goût réside dans le *sim-*

ple et le *bien fini*. Malgré tous les caprices de la mode, elle revient toujours à ces deux points essentiels, pendant que les formes de convention varient sans cesse ; parce qu'elles ne reposent que sur les idées fantastiques d'un beau imaginaire. Dès qu'on donne dans l'ornement, jamais rien n'est assez parfait. Un homme de goût, comme un monarque, ne devroit rien porter de façonné ni de recherché, à moins que ce ne fût un chef-d'œuvre dans son genre : mais dès qu'il est uni, il est de mise, et se pare par lui-même (1).

Le vrai goût est moins arbitraire et moins vague qu'on ne pense; il est asservi à des lois assez positives, dont une des premières est, que chaque chose soit sans superfluité, et des plus propres à remplir le but auquel on la destine : toute décoration doit réunir un objet d'utilité. — Tendre à rectifier le goût d'un peuple, est un des moyens de perfectionner son intelligence. Il est étonnant combien cette justesse sur de petites choses influe sur de plus essentielles. — Ce sont en partie des artistes qui s'efforcent de corrompre le goût, parce que plus il varie et se surcharge, plus il y a de travail et de gain.

Il est peut-être nécessaire, pour arracher à sa barbarie et à son indolence un peuple paresseux, dur et grossier, de favoriser un certain luxe. Il est possible que ce soit la position actuelle de la Russie ; mais encore faut-il éviter ici une méprise dangereuse. Ce n'est pas le luxe de vanité, c'est le luxe d'aisance qu'il faut protéger. Le premier corrompt l'intelligence et la grandeur d'ame, le second peut s'allier avec les deux, et à cet égard, il semble que le goût anglais mérite la préférence, en ce qu'il paroît plus que nul autre admettre

(1) J'en éprouve l'effet en partie sur moi-même : j'admirois autrefois diverses décorations en usage dans ma patrie ; mais depuis que j'ai vécu dans les capitales les plus somptueuses, et vu en détail les palais des plus grands princes, je trouve tout cela d'une mesquinerie dégoûtante. Cela fait sur moi à peu près le même effet que produit sur l'œil de nos *élégans* une parure *petitement bourgeoise ;* ou, sur celui d'un peintre, les grossiers barbouillages dont nos paysans décorent l'extérieur de leurs maisons; pendant que la simplicité, jointe à la propreté, au lieu d'avoir perdu, me paroissent toujours plus belles.

pour principe, de ne point séparer le solide du brillant, l'utile de l'agréable : il excelle dans le *bien fini* et le *direct au but;* mais il est moins heureux dans le léger, le gracieux, et ce tact délicat de convenance, d'harmonie et de beautés de formes qui distingue le goût français, et se sent mieux qu'il ne se définit.

Lorsque, sur des objets extrêmement compliqués, il est difficile de juger en grand, il faut descendre au particulier, et conclure par analogie au général. Veut-on apprécier l'effet du luxe, il n'y a qu'à le considérer dans la comparaison de deux ménages, à peu près d'égale fortune, l'un desquels s'y livre, et l'autre s'en abstient. Cette comparaison sera d'autant plus exacte que l'État n'est proprement qu'une grande famille. La vanité deviendra bientôt le caractère dominant de la plus fastueuse de ces maisons : on y verra augmenter le dégoût du travail, le penchant vers la sensualité et les dissipations frivoles. Un ton impérieux y régnera (1); l'inférieur aura l'œil mécontent, et le chef l'air ennuyé. On y craindra peu le blâme, mais beaucoup le ridicule ; la raison y sera proscrite, le bel esprit encensé ; le grand, le fort, le noble, n'obtiendra qu'un étonnement stupide ou un mépris affecté, parce qu'il humilie les petites ames, et qu'elles dissimulent le respect qu'il leur inspire. Les sentimens de la nature seront étouffés sous l'affectation de ceux de l'usage : on sera pauvre au milieu de l'opulence, parce que les besoins iront toujours au-delà des revenus. L'avarice percera à travers l'étalage : on dépensera beaucoup ; on ne donnera rien, et on lésinera sur des misères. On éprouvera un dégoût et une inquiétude secrète, parce qu'en s'éloignant du vrai on est toujours déplacé ; la fuite de soi-même, et de l'ennui sera le principal soin ; les récréations les plus frivoles se changeront en occupations graves : le cœur se fermera à la com-

(1) Un des luxes les plus nuisibles est celui qui étale cette foule de valets et de sous-employés en divers genres, qui surchargent l'état de leur entretien, sans lui rien donner en retour, et en corrompent plutôt les mœurs par la communication des vices que font naître chez eux l'oisiveté et la servitude.

passion, il frémira au mot d'égalité; et de fausses idées de grandeur repousseront la confiance et l'attachement de leurs enfans mêmes : leur éducation sera négligée par économie, ou plus portée vers les talens brillans que vers les qualités solides, plus vers les objets lucratifs que vers ceux d'honneur ou de mérite, et leurs principes de morale seront renfermés dans le précepte, *qu'il faut faire fortune*. Cependant, lorsque dans un moment décisif on pourra l'assurer pour toujours par quelques légers sacrifices, l'égoïsme et les besoins de faste s'y refuseront. Le fils manquera un emploi qui demandoit une légère avance; la fille ne se mariera pas faute de dot, ou, en la mariant, l'argent, le nom, le crédit seront les seules qualités de l'époux.... Heureux si l'excès de dépendance et de misère (car elle peut s'allier avec les richesses) ne force pas en secret les enfans à désirer la mort de leurs pères, souhait monstrueux qui ne dégrade que trop souvent la nature humaine! Mais lors même qu'ils meurent, leur fortune, en partie consommée dans le faste, ne laisse qu'un fol orgueil, de petites ressources, et le souvenir d'un éclat qui n'est plus. Ses vices se propagent, l'ame s'avilit sous le besoin; ils dédaignent de descendre d'un degré pour subvenir à leur subsistance : la famille se dissout de plus en plus, et se consume enfin en maudissant ses ancêtres, et faisant d'inutiles efforts pour regagner leur splendeur, ou, pis encore, elle se dégrade jusqu'aux crimes par vanité.

Comparez cette autre maison, à travers la simplicité de laquelle percent l'aisance et ce contentement intérieur, doux fruits de l'ordre et de la modération. Un domestique peu nombreux, qui, sans air, sans faquinisme, conserve encore une partie de la rusticité de son premier état, y sert laborieusement et avec affection des maîtres exacts, mais bons, généreux, qui veillent sur leurs mœurs, s'intéressent à leur bien-être, à leurs plaisirs même, et ne les abandonneront pas dans leurs maladies ou dans leur vieillesse. Comme l'on n'en change que pour de très-fortes raisons, ils regardent leur position comme un état fixe, et considèrent comme leur propre intérêt celui de leur maître. — Les jours s'écou-

lent paisiblement entre le travail et des récréations simples, dont la bienfaisance, soutenue par l'économie, est souvent la principale. Le plaisir sème ses fleurs sur un fonds d'estime et d'égards réciproques : la famille est une société d'amis, unis pour leur défense et leur bonheur commun, et la perspective d'un heureux avenir contribue encore à égayer le présent. Les enfans élevés sous l'exemple du courage, de la générosité et des sentimens religieux, attendris par les douces impressions de l'amitié et de la confiance, prémunis de bonne heure contre les besoins imaginaires, et persuadés que le bonheur dépend moins de la manière dont on s'y prête ; ces enfans ne se croiront jamais déplacés : ils estimeront comme honorable tout état où l'on peut exercer les devoirs d'honnête homme et de citoyen. Moins leur condition sera élevée, et moins elle les rendra responsables. Cette pensée sera au rang de leurs consolations.

Relativement à la vie publique, le luxe n'est pas moins dangereux. Il produit la hauteur, le despotisme (1), et les vexations, les emplois ne sont plus estimés en proportion du pouvoir, de l'honneur et de l'influence ; mais en proportion des revenus : il fomente la cupidité, cette passion basse, source de nos plus grands maux. Sans le faste, à quoi sert l'opulence, si l'on n'en fait un bon usage? Un nécessaire commode suffit alors, et ne pouvant se parer d'un éclat étranger, on cherche plutôt à se faire valoir par les qualités personnelles.

On pourroit demander au fastueux : quel est votre but? *Celui de briller et de me faire remarquer,* répondroit-il, s'il parloit vrai. Mais il est pour cela un moyen plus sûr, plus honnête et moins cher. Prouvez que vous avez l'ame grande, qu'elle est au-dessus du préjugé et de la route commune ; placez en générosités la moitié de ce que vous dépensez follement en babioles, il vous en reviendra le double d'admiration, et vous aurez au surplus l'estime et les consolations

(1) Ceci ne concerne pas le luxe seul, mais aussi les grandes richesses. Tout opulent, presque sans exception, seconde le despotisme, favorise certains préjugés, tend aux droits exclusifs, et devient par état l'ennemi du bien public.

attachées à la bienfaisance. — D'ailleurs ne vous méprenez pas sur l'effet de ce faste : il en impose à moins de gens qu'on ne pense. Auprès des plus raisonnables il n'est qu'un ridicule et qu'une enseigne publique de la vanité de celui qui l'expose : divers autres caractères, comme le prudent, l'économe, l'avare, et surtout l'ame honnête, vous plaindront sur le peu d'intelligence que vous mettez dans l'emploi de vos richesses.

Il est aussi un certain luxe d'esprit, dont il faut se garder, parce qu'il est un des premiers corrupteurs de la raison. Cette manie de faux-brillant : qui est une des grandes foiblesses de notre siècle, commence à pénétrer jusque dans les derniers refuges de la simplicité. — Il est un peuple raisonnable, mais dont le cœur est froid, l'imagination lente, auquel on pourroit dire : Rappelez-vous que vos ancêtres passoient pour le peuple le moins spirituel, mais pour le plus brave, le plus fidèle, le plus intègre et le plus patriotique : ce sont là les qualités qui vous sont propres ; dès que vous chercherez à vous distinguer par d'autres, vous vous rendrez inutilement ridicules, et perdrez vos attributs les plus redoutables.

C'est surtout dans les républiques, et plus particulièrement dans les petites, qu'il importe de détruire le germe des fausses distinctions, en partant du principe reçu, qu'il faut que les lois soient relatives aux principes du gouvernement, qui, dans ces dernières, sont la vertu et l'égalité. — *Les monarchies*, dit Montesquieu, *finissent par la pauvreté ; les républiques par le luxe.* Celles de la Grèce, où il y en avoit le moins, furent aussi celles qui survécurent aux autres ; et l'histoire générale de leur décadence prouve qu'une subite augmentation de faste fut ordinairement l'avant-coureur de quelque crise funeste.

Divers petits États modernes ont reconnu ce danger, et le combattent par des lois somptuaires. Mais ce n'est pas en prohibant des garnitures, des coiffures, des poches et autres pompons plus parans que dispendieux, qu'on remédiera au mal. Lorsque la gangrène est à un certain point, tout pal-

liatif est inutile : il faut couper au vif. C'est en défendant l'usage des grands objets, comme toute soie, toutes façons hors l'unie; tout changement de mode à mesure qu'elle naît, toutes couleurs, hors les primitives, ou plus généralement encore, tout ce qui est de produit étranger, hors les objets du premier nécessaire, ou ce que l'usage a rendu tel pour la santé : c'est en motivant l'édit de réforme, dont les rapports trop abstraits, ni leur influence, ne peuvent d'abord être saisis par le vulgaire, qui n'y voit qu'une sévérité pédantesque, et une contrainte despotique : c'est en déclarant dans le préambule qu'on reconnoît comme mauvais citoyen quiconque cherchera à éluder la loi par des voies indirectes; c'est enfin en combattant le ridicule par ses propres armes que l'on parvient à en détruire les principes : mais surtout c'est en prêchant d'exemple, en se conformant soi-même et se rapprochant de la simplicité. — Que les premiers d'un état ne fassent des lois somptuaires que pour eux et leurs familles; l'imitation et la vanité rendront dans peu ces lois générales pour les classes inférieures (1).

Un petit nombre de marchands et d'ouvriers de luxe perdront à ces nouveaux statuts. Quelques sybarites, quelques petites-maîtresses, et quelques sous-lieutenans crieront au meurtre, à la tyrannie. Mais l'honnête père de famille, et l'époux malaisé, béniront en secret les Pères patriotiques, qui leur permettent d'appliquer aux vrais besoins ce qu'ils étoient obligés, sous peine de mépris, de dépenser en fausses bienséances. — Les mariages se faciliteront et seront mieux assortis lorsqu'on pourra plus aisément entretenir sa femme et ses enfans. — Les manufactures se perfectionneront, et le salaire qu'on payoit à l'ouvrier étranger répandra le bien-être et l'activité dans les ordres mixtes, déjà trop privés de

(1) Je lis dans les Lettres sur l'Italie ces mots, d'autant plus remarquables qu'ils concernent un des plus dignes princes que la terre ait portés : « C'est le Grand-Duc (dit l'auteur), qui m'a parlé pendant une » heure, debout dans un cabinet, où une simple table est un bureau; » des planches de sapin sans couleur un secrétaire; un bougeoir de fer-» blanc un flambeau : car le Grand-Duc n'a d'autre luxe que le bon-» heur de son peuple. »

ressources. — L'oppresseur deviendra moins avide, parce que ses désirs auront plus de bornes : l'homme vain deviendra fier, et le vrai mérite s'élevera plus facilement sur les débris de celui de convention. — Le citoyen aisé se croira riche, le pauvre sentira moins sa misère lorsqu'il sera moins injurié par l'éclat trompeur de cette distance apparente. Le peuple, moins ébloui, deviendra moins rampant, moins vil : il osera croire qu'il tient aussi un rang dans l'humanité.

Tels sont en partie les avantages que peuvent produire les entraves mises au luxe. D'un côté, dit-on, il donne du pain à une foule de gens qui sans cela ne pourroient vivre. Sans doute qu'on doit des égards à leur position ; sans doute qu'on doit chercher à leur indiquer d'autres ressources, ou ne les priver des actuelles que dans un terme éloigné et fixé d'avance. Mais aussi, pourquoi laissa-t-on ouvrir devant eux ces routes de précaires subsistances? pourquoi permet-on que tant de milliers d'hommes consomment leur vie dans des occupations si minutieuses, si opposées à leur nature, et si peu favorables au bien public? Il semble que tant qu'il y a des terres incultes dans un pays (et quel est celui qui n'en a pas?) il est démontré qu'il n'est point trop peuplé; et c'est dans quelque vice d'administration qu'il faut alors chercher les causes de l'indigence ou le manque d'emplois utiles pour les individus. Tant qu'il reste des objets essentiels à remplir, tout homme employé à des superfluités est une espèce de vol fait à l'état, en ce qu'au lieu d'ajouter à l'ordre et à l'abondance publique par les fruits de son travail, il les diminue en fomentant l'esprit de vanité, et la surcharge de l'entretien d'un fainéant de plus.

Mais, s'écriera une ame foible avec un extérieur de prudence... : *On ne peut cependant pas!* ..... Non, c'est vrai, lorsqu'on est soi-même vain, et qu'on est plus effrayé de déplaire à un petit nombre que flatté de servir le général. Le danger des changemens est toujours le refrain des ames timides contre tout projet de réforme ; comme la loi de la nécessité est ordinairement celui de ceux qui désirent des

innovations. Nos ancêtres, disent les premiers, s'en contentèrent; pourquoi ne nous en contenterions-nous pas? Cette maxime triviale renversa souvent les projets les plus sages : mais on ne pense point que si nos ancêtres avoient toujours raisonné ainsi, nous serions encore esclaves et païens, puisqu'ils auroient conservé leurs tyrans et leur ignorance. — Un des malheurs de l'homme médiocre est aussi de croire impossible toute exécution qu'il se sent lui-même incapable d'amener à bien, et de croire que le monde doit nécessairement suivre le cours qu'il lui a vu prendre dans le petit coin qu'il habite, et depuis le peu d'années qu'il existe.

LE PRINCE.

Qu'il ne perde jamais de vue ce qu'on ne peut retracer sous trop de faces différentes : c'est qu'il est fait pour le TOUT, et non le TOUT pour lui : que le bonheur de ses sujets ne peut devenir une propriété, et n'est qu'un dépôt précieux, dont l'abus est le plus grand des crimes : que le but tacite de toute association civile est d'assurer, autant que possible avec égalité, à chacun des individus qui la composent, la vie, l'honneur, la subsistance, la liberté, l'instruction, et en général tous les moyens de se rendre aussi heureux et parfaits que possible, sans nuire au bonheur de l'ensemble. — Où finit le bien public, cesse l'autorité légitime : tout ce qui est au-delà est usurpation et tyrannie.

Plus un prince est éclairé, mieux il sent l'intime liaison de la félicité de ses peuples avec la sienne propre. — Il sait que leur amour est son plus sûr appui, comme son laurier le plus honorable; que ses vrais trésors sont leur aisance, et que, tant qu'ils sont dans le bien-être, l'état ne peut manquer de ressources; que la plus puissante est le patriotisme, qui ne se produit qu'en régnant de manière que, sous aucun autre gouvernement, le sujet ne puisse espérer d'être plus heureux. — C'est là la grande politique : toute autre est méprisable, erronée, chancelante, et succombe tôt ou tard sous la foiblesse de ses propres principes. Ce doit être aussi plus particulièrement celle des petits états. L'opinion de ce bonheur établie, devient à la fois le plus sûr garant de la paix interne, et une des meilleures protections au-dehors, en ce qu'il est peu de despotes assez dépravés et téméraires pour oser entreprendre ce que les suffrages unanimes des nations déclareroient évidemment injuste et oppressif.

La politique n'est proprement que la prudence et la justice adaptées aux objets de l'administration publique et aux

intérêts réciproques des états. — C'est avec les mêmes principes d'équité et de bonté qu'on doit agir envers des milliers d'hommes comme envers un seul. On doit même les porter plus loin, parce qu'envers l'individu, la justice peut à la rigueur suffire; mais envers un public entier, ils doivent s'étendre jusqu'à la générosité, qui renferme le sacrifice de soi-même. — Si une conduite franche, mâle, droite, est, indépendamment de l'honnêteté, la plus sûre en détail, elle ne l'est pas moins en grand. Si elle prive des petits et vils moyens de la ruse et de la fourberie, elle les compense fort au-delà par les grandes ressources de l'attachement, de l'estime et de la confiance. On pourroit dire de la plupart des hommes en place ce qu'un ministre d'Espagne disoit du cardinal Mazarin : *Il a un des premiers défauts en politique : il veut toujours tromper;* et malgré la dépravation humaine, il ne s'est presque rien fait de solidement grand sur la terre que par des princes et des chefs qui surent se faire aimer et estimer de leurs dépendans; et le plus court moyen de s'en faire aimer et estimer, c'est de les considérer et aimer eux-mêmes.

La vraie politique est une des branches les plus importantes de la philosophie, en ce qu'elle influe très-directement sur le bonheur général, composé du plus grand nombre de bien-êtres individuels. Si elle a fait jusqu'ici peu de progrès, si ses vraies maximes sont si peu répandues et si obscurcies par une foule de préjugés barbares, c'est par la même raison qui maintient la plus grande partie du globe dans l'idolâtrie et l'ignorance de ses droits les plus naturels. Le pouvoir du despote, comme celui des faux prêtres, n'étant fondé que sur l'égoïsme, l'erreur, la foiblesse, ils se réunissent pour étouffer l'équité, l'énergie, les lumières : et l'abus des lois, de la religion et de la morale secourant réciproquement la superstition et la tyrannie, les réduisent en systèmes sacrés.

Les rapports entre les diverses nations sont indubitablement fondés sur les mêmes principes que ceux qui subsistent entre les particuliers. — Il faut se représenter les autres

peuples comme autant de familles voisines avec lesquelles la nôtre n'entretient l'amitié et la bonne intelligence qu'en évitant ce qui peut leur nuire, se prêtant à ce qui leur est agréable, ne chicanant qu'à la dernière extrémité, et se montrant toujours prête à les secourir dans les besoins pressans. — Ces rivalités, ces ruses, ces détractions réciproques, que le vulgaire décore du titre de profonde politique, ne forment en grand que ce que sont l'envie, la fausseté, la calomnie, dans les petits détails de la vie ordinaire; et la grandeur de leurs objets ne contribue qu'à les rendre plus méprisables aux yeux de la sagesse.

L'amour de la patrie cesse d'être vertu lorsqu'il se change en aveugle fanatisme pour la gloire ou l'agrandissement de sa nation, au détriment des autres et sans égard pour l'équité.— Les Romains, en ravageant et soumettant tant de pays divers, sans droits que ceux de la force, furent héros dans l'exécution, et brigands dans leur but. — Il n'est que deux occasions où l'on puisse avec justice combattre ou soumettre un peuple, c'est lorsque la sûreté politique l'exige absolument, ou lorsqu'on veut le soustraire à la tyrannie, et lui donner de meilleures lois. — Tout autre motif doit être rejeté comme injuste. On est homme avant d'être anglais ou français. Le sage a le globe pour première patrie, le genre humain pour frères; et le prince ou le ministre qui sacrifie sans nécessité les nations voisines à la sienne, est aussi condamnable que le particulier qui, pour augmenter sa fortune, pille celle des autres : on pourroit même le considérer comme autant de fois plus coupable qu'il y a de disproportion entre cette nation et un seul individu.

« Faire assassiner un homme, disoit le marquis de Saint-» Aubin, c'est un lâche homicide; en faire égorger cent » mille, passe pour une action héroïque. Entreprendre sur » les terres de son voisin, c'est une violence honteuse; em-» ployer la force ou la perfidie pour enlever un état entier, » c'est la gloire d'un conquérant. Mentir, dans le commerce » ordinaire des hommes, c'est s'attirer le plus humiliant » des reproches : mentir dans les affaires les plus importan-

» tes, et tromper toute une multitude, ou d'étrangers ou de » ses propres citoyens, est censé excellente politique. » Écrire des fables pour des vérités, supposer des faits in- » différens, c'est une imposture : écrire des caprices pour » des révélations divines, feindre un commerce avec les » dieux, ce sont les traits des plus respectables législateurs » et des plus illustres capitaines.... »

Peut-on appeler droit celui de se voler et de s'égorger réciproquement? L'humanité se révolte à ce mot, et cependant de tous les droits généraux c'est le plus en vigueur. — Pour apprendre aux princes à se jouer un peu moins du bonheur du genre humain, leur éducation devroit commencer par un cours des souffrances les plus communes au peuple. Comment connoîtront-ils les hommes s'ils les voient toujours sous le masque du courtisan? comment, toujours élevés dans la mollesse, l'autorité et le respect, pourroient-ils se former l'image de la faim, du froid, de la douleur, des fatigues, du mépris, et, pis encore, de l'esclavage? On n'a d'idées distinctes que de ce qu'on a éprouvé soi-même. Comment enfin connoîtront-ils leurs propres foibles si la flatterie ne les abandonne jamais? Qu'ils sachent de bonne heure qu'elle suit la grandeur comme l'ombre suit le corps, et qu'elle est également opposée à la lumière. « Néron fut » divinisé par Lucain, et Domitien fut appelé par Martial » le père des peuples. »

Que revient-il pour l'ordinaire à un sujet dont le souverain a conquis quelques provinces? Outre le danger, l'inquiétude, les taxes et autres maux déjà supportés, il lui reste à la paix une augmentation d'impôts pour subvenir aux frais de la guerre, et une diminution de soins dans l'administration publique; parce que le désordre augmente communément avec l'étendue du territoire, et la complication de nouveaux soins. — Cependant on suppose toujours que l'état a gagné. Ce mot est un de ceux dont on abuse le plus souvent.—L'équilibre des forces, une supériorité ou une concurrence qui menace dans le lointain, et en général l'avenir, servent fréquemment de prétexte au projet de rompre

avec d'autres puissances; et, pour se soustraire à des maux incertains, on s'expose aux calamités les plus réelles. C'est la prudence d'un homme qui se feroit couper une jambe, de peur de se la casser un jour.

Un prince veut-il être adoré et rendre l'énergie à une nation déchue, que le mérite seul conduise à l'autorité: que le principal ressort du gouvernement soit moins la force et la crainte, que le respect fondé sur la reconnoissance : que le patriotisme se féconde sous la liberté; que le plaisir même en soit le promoteur : qu'une sage tempérance le dirige; mais qu'une bigote austérité ne l'enchaîne pas : que le pouvoir ait le pas sur la richesse, et le personnel sur la naissance : que l'éducation se cultive, l'oisiveté se punisse, l'agriculture s'encourage, le négoce s'affranchisse : que les lois deviennent simples, leur administration prompte; que, devant elles, le petit soit égal au grand; qu'elles distinguent les écarts de sensibilité d'avec ceux de la bassesse, et que sévère envers ces derniers, la vénalité et l'oppression soient au premier rang des crimes; qu'elles évitent aussi soigneusement de mettre l'intérêt et le devoir des chefs en opposition : que les impôts s'égalisent, s'allégent; que leur levée passe en peu de mains; que leur poids pèse plus sur les villes que sur les campagnes (1), plus sur le luxe que sur les denrées, et que leur produit ne s'applique qu'aux besoins publics : que le faste se modère dans les grands états, qu'il se détruise dans les petits : qu'une police sage prévienne le crime, et que l'honneur soit la récompense des vertus, en se rappelant que la probité des nations est presque en raison de leur bien-être, et que l'indigence est la source la plus commune de l'avilissement et des crimes; que le pauvre par paresse soit contraint au travail; le pauvre par ineptie instruit des moyens de subvenir à sa subsistance; le pauvre par infirmité nourri aux frais de l'état... Que l'Église et le pouvoir civil ne soient point séparés de règles et d'intérêts communs : que la religion

(1) Voulez-vous conquérir une grande province? Défrichez ces terres incultes. *Mes pensées.*

soit soutenue, la superstition bridée, l'intolérance punie, et tous les chemins ouverts à la vérité. Enfin, que la guerre s'éloigne comme le plus grand des fléaux, même pour le vainqueur : qu'on s'y prépare pour l'éviter, qu'on n'attaque que pour se défendre, et qu'on ne fasse, si possible, de paix qu'après la victoire.

Maîtres de la terre, qui, pour de petites rivalités ou de légers avantages, répandez le sang, la douleur et la misère, c'est dans le centre de vos états qu'il faut combattre : c'est le préjugé et la corruption qu'il faut vaincre. Tant qu'il reste une loi à perfectionner, un abus à restreindre, un joug à mitiger, un sol à défricher, la carrière de la vraie gloire est ouverte pour vous! — Vingt batailles gagnées, dix peuples soumis, ne renferment pas autant de vrais titres à l'admiration qu'un édit abolissant la servitude, ou réprimant la superstition.

Pierre-le-Grand fut un des premiers monarques; mais ses successeurs peuvent le surpasser, puisque leurs sujets sont encore serfs. — A l'autre extrémité de l'Europe, un peuple patient, sobre, fier, intrépide, attend aussi un libérateur. Fait pour les grandes choses, il se consume dans les petites : pauvre au milieu de l'or, le défaut d'industrie le rend tributaire de ses voisins : esclave de ses prêtres, le poison de l'ignorance circule dans toutes ses classes. — Si le Ciel pardonnoit à ce peuple les cruautés de ses pères commises dans les deux Indes; s'il pouvoit, dans sa bonté, leur accorder ce libérateur, ce seroit sans doute en perfectionnant et en s'attachant le militaire qu'il faudroit qu'il commençât la réforme. C'est le seul pouvoir ou celui de leurs voisins qui puissent contre-balancer le monachisme, et sous les auspices des lumières et de la liberté, donner une nouvelle impulsion à la dignité de leur caractère.

O vous qui présidez au sort des humains, ... voulez-vous vous immortaliser, surpasser la gloire de vos ancêtres, et servir de modèle à vos successeurs?... Voulez-vous arracher l'adoration de votre siècle, et les hommages de la postérité?... ne tentez pas d'étendre vos droits, vos richesses, votre faste,

vos frontières : cette marche est trop commune. L'histoire de l'humanité est celle du despotisme ; chaque bataille donnée assure une victoire d'une part, et le plus vil tyran de l'Asie peut être plus somptueux que vous. Ces misères ne sont pas dignes de votre ambition : prenez une route moins battue... Oubliez que vous êtes maître absolu, ou ne le soyez que pour faire le bien. Vous régnez sur des esclaves : changez-les en hommes. Conjurez avec votre peuple contre vous-même, et devenez le premier conspirateur de la liberté publique. — Mais ces grands qui vous entourent vous effraient; vous craignez leur égoïsme, leurs plaintes, leurs cabales? Rendez vos intentions publiques, et tous les cœurs de vos sujets frémiront sur les obstacles qu'elles pourront rencontrer : leur propre intérêt veillera autour de vous. — Déjà vous êtes chef de cette armée, prête à détruire tout parti qui oseroit réclamer les droits de la nature. Qu'elle serve à les rétablir dans toute la pureté dont ils sont susceptibles, et que, sous les drapeaux de la vertu, s'abatte la tyrannie. — Nouveau conquérant dans vos propres états, osez parler en homme dans vos manifestes. Alexandre ne fut jamais moins grand que lorsqu'il voulut passer pour fils de Jupiter. Ne craignez pas de rendre compte à vos sujets de vos opérations, et d'en motiver les ordres... Dites-leur, en expressions bien neuves et bien propres à inspirer l'amour et la confiance... : Telles furent mes intentions : elles sont pures; mais je puis errer; quoique je cherche à m'en défendre en rassemblant autour de moi les sages les plus éclairés en tout genre. Ils veillent sur mes écarts, et jamais une représentation de la vérité ne m'offensa. N'oubliez pas que je suis homme, que ma capacité est bornée, mon temps rétréci, mes devoirs immenses. Pensez que je ne puis tout voir par moi-même, et que, malgré mes soins constans pour écarter l'imposture et la flatterie, elles ne cessent de m'assaillir de toutes parts. Que le particulier qui gémit sous l'impôt qui le presse se rappelle les besoins de l'état : que celui qui accuse mon avarice pense que mes trésors sont ceux du public; qu'il soit persuadé que tout refus me peine, et qu'ac-

corder me paroît le plus beau de mes droits. Que celui qui me blâme en détail, qui souffre peut-être de mes réformes, pense que je ne puis agir qu'en grand, et que le bien général exige souvent des sacrifices en apparence injustes. J'invite tout honnête homme, de tout rang, à me seconder dans mes projets utiles, et à contribuer pour sa part à leurs succès... Unissons-nous, dignes amis, braves compatriotes, pour abattre l'injustice et l'ignorance : forçons le vulgaire à être heureux malgré lui... Invoquons le Ciel, qu'il nous protége, et ramenant son véritable culte, qui est le patriotisme et la probité, laissons crier le fanatique et l'imposteur au sacrilége, parce qu'on humilie son orgueil, et qu'on s'oppose à ses abus... Soutenez-moi, défendez-moi, conservez cette amitié, cette estime, que ma position n'éloigne que trop souvent, et plaignez votre chef quelquefois d'être d'un rang aussi agité, et qui donne si rarement le bonheur qu'il étale.

Si, après avoir mis l'ordre dans vos propres états, un feu guerrier s'empare de votre cœur, il est des moyens de l'allier avec la bienfaisance. — N'allez pas, pour quelque minutie, désoler l'humanité; mais combattez pour elle. Vous avez peut-être quelques voisins qui gémissent sous la tyrannie : déclarez la guerre à leur oppresseur sous l'obligation de rendre son peuple libre, ou du moins sous celle de réformer les usages les plus oppressifs. Offrez à ce peuple une constitution plus parfaite, des lois plus équitables, des impôts moins onéreux : la foule des mécontens se joindra à vous, et l'oppresseur trouvera plus d'ennemis dans ses propres sujets que vous n'en trouverez dans son armée.

Mais, pour rendre vos intentions publiques, pour les faire comprendre, il faut éclairer. Que la persuasion s'allie avec la force : que les plumes les plus éloquentes, les esprits les plus intrigans, deviennent des troupes auxiliaires. Sous l'étendard du bonheur vous subjugueriez l'univers.

Un monarque avec de bonnes intentions n'a proprement besoin que d'un seul talent: celui de discerner le mérite, et ne pas s'égarer dans le choix des hommes auxquels il accorde sa confiance et l'exécution de son pouvoir. — Il suffit

qu'il sache distinguer une bonne idée d'une mauvaise : il trouvera assez de gens qui en produiront pour lui. — Qu'il ose entendre la vérité : elle s'approchera de sa personne, et il la reconnoîtra à la tranquille hardiesse et au désintéressement qui l'accompagnent. Qu'il entoure le trône des premiers sages : il en coûte peu à l'état. Celui-là n'est pas véritablement grand, qui n'estime pas le bonheur d'être utile comme la première des récompenses (1).

C'est sous les directions d'Aristote qu'Alexandre devint le maître du globe : c'est par les principes de Plutarque et par l'amitié de Sully que Trajan et Henri IV devinrent le modèle des rois. — Un prince ne peut entrer dans les détails immenses de l'administration d'un empire : le temps lui manque, le torrent des affaires l'entraîne, chaque branche exige au-delà d'une capacité humaine. Ne prétendez pas tout connoître. Consultez les plus honnêtes et les plus instruits en chaque genre, animez leur zèle par la confiance : méritez quelques vrais amis. Ne vous servez qu'avec précaution de ces hommes à *girouette* qui tournent à tout vent et ne s'attachent qu'au pouvoir qui peut les servir, non à la personne, qu'ils abandonnent avec sa prospérité.—Surveillez, dirigez, joignez l'activité à la réflexion, la fermeté à la douceur, et une généreuse audace à la prudence. Respectez l'opinion sans la craindre, contribuez à lui donner le ton, mais avec mesure et dignité : les princes sont trop en vue,

(1) En approchant de leurs personnes des hommes réputés par leur savoir, les princes donnèrent souvent dans une erreur commune au vulgaire : c'est de confondre tous les savans dans une seule classe, et d'exiger de chacun en particulier qu'il soit propre à toutes. On peut être supérieur comme poète, physicien, littérateur, antiquaire, mathématicien, métaphysicien, érudit, théologien, etc., et malgré cela être d'une incapacité absolue pour la conduite des affaires publiques ; il est même probable que le temps qu'on aura été obligé de vouer à l'acquisition de ce savoir, privera de divers autres. Je vois bien, disoit madame de Pompadour à un ministre *poète*, qu'il ne suffit pas de faire de jolis vers pour régir un état. Mais la vraie philosophie, la saine morale sont propres à tous les emplois, parce qu'il n'en est aucun où la connoissance de l'homme, la sagesse et l'équité ne soient indispensablement nécessaires.

les faits marquans trop observés pour en imposer longtemps.

Que jusques à vos amusemens portent un caractère de grandeur. Les spectacles communs ne sont pas dignes de vous. Au lieu de chasser aux bêtes fauves, chassez aux monstres humains. Au lieu d'opéras, d'histrions et de baladins, prenez une province pour théâtre, la nature pour art, des peuples pour acteurs. Faites-les agir sous les plus fortes impulsions; essayez jusqu'où l'espèce humaine peut être perfectionnée. — De grands hommes ont tracé les modèles du meilleur des gouvernemens, et Hume, consultant l'expérience autant que le génie et les écarts de ses prédécesseurs, nous donna l'excellente *idée d'une parfaite république*. Mettez cette province sous cette constitution qui ne change rien aux lois civiles : suivez-en l'effet; et s'il est aussi heureux qu'il semble devoir l'être, établissez-la pour base du bonheur général. — Faites plus encore si les circonstances l'exigent; élevez-vous au-dessus du trône en en descendant, non par foiblesse comme divers autres monarques, mais par magnanimité.... Ou, si vous n'en avez pas la force de votre vivant, que vos dispositions assurent du moins à votre mort la liberté publique pour héritage.... Que l'intérêt de votre successeur, s'il n'est pas digne de l'être, soit immolé sur l'autel de la patrie, en disant avec le Titus chinois : *J'aime mieux que mon fils souffre pour tout mon peuple, que si tout mon peuple souffroit pour lui.*

LE CITOYEN.

Le bonheur de l'état étant composé de celui des familles et des individus, les principaux devoirs du citoyen sont renfermés dans ceux de l'homme moral. — Bon époux, bon père, bon fils, bon maître, bon ouvrier; dans quelque condition que l'on soit, ce sont les premiers moyens d'être utile à l'état, et il est bien rare qu'on ne soit à portée d'en faire usage.

Mais ces devoirs de détails doivent se sacrifier à d'autres plus étendus. — La vérité, en opposition avec le sentiment, dit, presque avec regret, que l'amour filial, comme le paternel, doivent être subordonnés à l'amour patriotique. — Si ce dernier ne doit pas l'emporter sur toutes choses, où trouvera-t-on une mesure du vice et de la vertu?

« Si, dans la supposition, demande Helvétius, où l'on consacreroit cet axiome: *On doit plus à sa parenté qu'à sa patrie*, un père, dans le dessein de se conserver à sa famille, ne pourroit-il pas abandonner son poste au moment du combat? ou ce père, chargé de la caisse publique, ne pourroit-il pas la piller pour en distribuer l'argent à ses enfans, et dépouiller ainsi ce qu'il doit aimer le moins, pour en revêtir ce qu'il doit aimer le plus? »

La chemise est plus près que l'habit, dit un mauvais proverbe souvent répété. Mais s'il étoit permis, sous cette excuse, de trahir ce qu'on doit à la patrie, ne pourroit-on pas dire, à plus juste titre, que la peau est plus près que la chemise, et, partant de la justesse prétendue de ce principe, s'approprier sans scrupule les droits d'autrui? Dès-lors les plus grandes injustices ne seroient plus des crimes, aussitôt que l'on pourroit démontrer qu'elles furent commises par intérêt personnel.

C'est un préjugé dangereux en politique que celui qui

n'attache l'idée de vénalité qu'aux services vendus à prix d'argent. — Ce faux-fuyant illusoire, dont la corruption se masque aux yeux du vulgaire, et dont elle cherche à se justifier aux siens propres, fut souvent la perte des états, et particulièrement des états populaires. — Personne n'aime l'argent pour l'argent; c'est pour les avantages qu'il procure, et, à la forme près, il est à peu près égal que je sacrifie le bien général pour ces avantages mêmes, ou pour ce qui les représente.

Si, disposant d'un emploi public, je fais commerce de mon suffrage; si, au lieu de le donner au mérite (ce que la loi doit toujours supposer), je ne l'accorde qu'à mon intérêt personnel, ou à celui de ma famille; si ce n'est que pour appuyer mon crédit, une avance ou une restitution d'un autre service à obtenir ou déjà obtenu, j'ai bien alors évité la lettre de la loi, j'ai sauvé l'apparence; mais, en jouant sur le mot, en suis-je à la rigueur moins coupable, et l'influence sur le bonheur public est-elle moins pernicieuse?

Les devoirs du citoyen, dans la classe la plus nombreuse, et relativement aux divers métiers, sont: application, zèle, exactitude, bonne foi. — On devroit les respecter en proportion de leur utilité; et le laboureur, le maçon, le charpentier, le tisserand, etc., devroient avoir le pas sur les ouvriers de luxe. On se passe de tableaux, de statues et de bijoux, mais non pas de pain, d'habits et de logement: on jouit par momens des premiers, et pendant toute la vie des seconds. Qu'on accorde à l'artiste distingué une admiration de sentiment, mais non pas une reconnoissance civile. — Aucune profession n'est déshonorante dès qu'elle est nécessaire, et il n'en est aucune qu'on ne puisse rendre respectable par la manière de l'exercer. — Jusqu'à l'exécuteur de justice, honnête homme, mérite de la considération, à titre de vengeur du crime et d'instrument des lois : ce n'est pas le citoyen qu'il met à mort; c'est celui qui, cessant de l'être, s'est déclaré par ses actions l'ennemi du public.

Chaque vrai patriote est aussi défenseur-né de tous les autres. En blesser un seul, c'est les blesser tous; car qui leur

répondra qu'on respectera mieux leurs droits dans une occasion semblable? — Mais le bien d'un seul doit aussi se sacrifier au bien de tous; et s'il exigeoit la tête d'un innocent, je doute si le jugement qui la feroit tomber ne seroit pas équitable. Je dis plus, et tout bon citoyen devroit s'empresser alors d'offrir la sienne. — Dieu même semble admettre ce principe dans les lois de la nature, en ce qu'il permet une foule de petites souffrances non méritées pour éviter sans doute de plus grands maux. Au reste, cette maxime de sacrifier la partie au tout, doit être humainement celle dont l'exercice exige le plus de sagesse et de pureté d'intention; et quoique J.-J. Rousseau l'ait déclarée comme une des *plus exécrables que la tyrannie ait inventées, la plus fausse qu'on puisse avancer, la plus dangereuse qu'on puisse admettre,* il est cependant impossible de ne pas la légitimer: car si en toute occasion la partie ne doit pas être sacrifiée au tout, il n'est plus de balance exacte d'équité, ni en politique, ni en morale; on retombe sous le vague de l'arbitraire et sous le confus du conjectural: seulement faut-il se borner à n'en faire usage qu'à la dernière extrémité, et avec une prépondérance des plus décisives et des plus essentielles de biens résultans.

Les devoirs du sujet envers le souverain et ses représentans sont: fidélité, respect, obéissance. Ces derniers sont les interprètes et les administrateurs des lois: il faut, en quelque manière, honorer la charge en eux, lors même que la personne n'en est pas entièrement digne. Un homme sans expérience s'attend à trouver dans chaque magistrat un Caton ou un Fabricius; il oublie que l'histoire de plusieurs siècles n'offre qu'un petit nombre de tels exemples, que l'on peut même considérer comme des exceptions. Mais celui qui connoît le monde ne s'attend à trouver qu'un homme auquel la multiplicité des affaires, l'habitude de juger et d'accorder, le ton soumis des supplians, joint à l'obligation des fréquens refus, et à la sécheresse de ses études, ont donné à la longue quelque chose de haut, froid, circonspect, impérieux et pédantesque, ou, plus malheureusement encore,

une teinte de dureté, de scepticisme et de dissimulation, par l'habitude de voir souffrir, celle de discuter sans cesse le pour et le contre avec une apparence de vérité, et celle de feindre pour parvenir à ses buts politiques. — Plus l'emploi est élevé, plus il a de titres à l'indulgence. Un malheur commun aux grands, c'est de ne pas avoir le temps d'être justes. Affaissés sous le poids de charges au-dessus de la capacité humaine, réduits à ne voir que par d'autres, et souvent forcés de décider, après quelques minutes d'examen, sur des objets que de longues méditations pourroient à peine apprécier, ils deviennent quelquefois iniques avec les intentions les plus pures.

Ces motifs, joints à beaucoup d'autres, doivent engager à ne pas s'en plaindre légèrement. Outre le danger et l'inutilité du blâme relatif aux opérations du gouvernement, la sagesse prescrit la retenue, y ayant peu d'objets sur lesquels l'erreur soit plus facile. — Chaque problème de grande politique a cent rapports divers, qu'il faudroit saisir d'un coup d'œil : l'un en aperçoit dix, l'autre vingt, un troisième cinquante; mais nul ne les aperçoit tous. — Les grandes affaires sont, en grande partie, subordonnées à une foule d'obstacles et de petits détails qui échappent au spectateur; et souvent ce qu'il blâme le plus lui paroîtroit digne d'admiration s'il étoit instruit d'un seul point qu'il ignore. Mais aussi, souvent ce qu'il admire comme des chefs-d'œuvre d'art et de justice ne lui paroîtroit que souverainement ridicule ou inique, s'il connoissoit la petitesse des motifs ou la légèreté des circonstances qui en déterminèrent le résultat.

En général, rien de plus commun, particulièrement dans les conseils nombreux, que, dans le traitement des affaires, le but présenté et qui semble présider dans toute une séance, ne soit qu'un prétexte dont on colore des vues clandestines et personnelles, sans que jamais on fasse la moindre allusion aux vraies causes. De là le peu d'effet sur les intéressés des meilleurs raisonnemens qu'on oppose à ces prétendus motifs, par lesquels le plus grand nombre, qui est honnête

mais peu instruit, se laisse animer, diriger, et sort de la séance avec l'intime persuasion d'avoir uniquement contribué à un acte de justice, ou de sage politique, pendant qu'en effet ils n'ont servi que l'intérêt, l'ambition ou la vengeance de quelques grands artificieux, qui rient en secret de la bonhomie avec laquelle ils se laissèrent duper.

Disons encore qu'un souverain, comme un particulier, ne peut contenter tout le monde; et dans cette foule d'intérêts contraires à réunir, il est impossible qu'il n'y ait diverses parties lésées, qui, se considérant séparément du tout, ne puissent se plaindre avec une apparence de justice. Sous les gouvernemens les plus sages, il y eut toujours des murmures et des plaintes produits par l'ignorance ou des ressentimens privés. Mais lorsque le mécontentement s'étend dans la majeure partie du peuple, il est plus que probable qu'il est fondé sur des motifs légitimes.

Avez-vous le malheur de vivre sous un gouvernement oppressif, et assez de lumières pour le connoître, vous pouvez, quoique avec peu de sûreté, chercher à en instruire ceux dont le rang et le pouvoir peuvent y remédier. Mais ayez la générosité de ne pas trop répandre ces tristes vérités parmi les inférieurs. Qu'est-ce qu'ils y gagneront? qu'une funeste conviction d'un mal qu'ils ne sentoient qu'à demi, et dont l'habitude leur faisoit peut-être considérer la cause comme équitable. Faites-leur plutôt sentir que leur tranquillité est dans la soumission, et que le respect joint à une feinte estime rend pour l'ordinaire les grands plus humains. Il semble qu'il n'est permis d'éclairer sur l'erreur et l'infortune que lorsque l'on peut contribuer à y soustraire. Mais ceci ne concerne que les dernières classes, et n'exclut point certains ouvrages de raison où il est utile de consigner les abus, et dont la profondeur ou la délicatesse les empêche d'être jamais lus par le vulgaire : d'ailleurs on est souvent obligé d'ébranler le préjugé par la base, lorsqu'on ne peut atteindre à la cime; et lorsque les chefs sont morts à la générosité, il faut les attaquer par l'honneur ou l'intérêt, en les faisant rougir ou les alarmant sur les suites des prévarica-

tions qu'on dévoile.— Quant au personnel, si c'est un devoir de patriotisme de se sacrifier pour l'État, c'en est un de prudence de ne point s'exposer inutilement. La sagesse cherche alors à se former un abri paisible, où elle cultive en silence le bonheur domestique, les sentimens honnêtes et les vertus sociales. Elle répand le bonheur sur quelques-uns lorsqu'elle ne peut l'étendre sur un grand nombre.

Il est cependant des positions où le silence seroit coupable; car si personne ne s'élève contre la tyrannie, qui est-ce qui en garantira? — Il est possible, même probable, que celui qui dira la vérité en sera la victime; mais on doit, au besoin, savoir en être le martyr. Le digne citoyen combat également avec la parole, la plume et le glaive. Il ne craint pas plus de hasarder sa fortune ou sa liberté que sa vie. Faisant tout pour sa patrie, il en attend peu de retour; et dût-elle être injuste envers lui, il lui a pardonné d'avance : il se rappelle l'ingratitude exercée envers Camille, Scipion, Coriolan, Thémistocle, Aristide, Miltiade, Socrate et tant d'autres; pourroit-il avec équité exiger plus de ses compatriotes que ces grands hommes qui vivoient parmi des Grecs et des Romains? — Enfin, si le pays natal lui refuse absolument le bonheur, si la tyrannie l'enchaîne, si la superstition l'avilit, il le quitte sans aigreur, et va chercher la paix sous d'autres lois : il n'est plus alors de Lisbonne ou de Constantinople, il est du monde; il sait qu'il trouvera partout des hommes et des femmes, les ressources de son industrie, les bienfaits de la nature, les consolations de son courage, et, encore plus heureusement, la main de la Providence.

Les projets de bonheur, ou les vœux d'utilité du sage ne sont pas rétrécis dans les bornes d'un État; ils s'étendent aussi loin que le globe, qu'il trouve trop petit pour son esprit d'observation, et trop étroit pour ses sentimens de bienveillance. — Il n'est qu'une position où il ne croit pas permis de quitter le lieu natal; c'est lorsque, combattant pour une cause juste, la patrie peut avoir besoin d'un défenseur de plus..... Oh! alors il faut périr ou la délivrer.... et plutôt

que de subir le joug, il faut s'ensevelir, soi, sa femme et ses enfans sous sa maison en cendres (1).

(1) Mais ces mêmes principes, abstractivement vrais et utiles à inspirer sous divers rapports politiques et républicains, ne seroient cependant plus que des exagérations dangereuses, dont les meilleurs citoyens deviendroient les premières victimes lorsqu'il n'y auroit aucune proportion de forces, aucun moyen suffisant de résister, aucune autre probabilité que celle d'une augmentation de malheurs publics.... Oh! alors l'héroïsme même ordonne de sacrifier sa gloire à de plus grands intérêts, de souffrir courageusement ce qu'on ne peut empêcher, de recourir au dernier appel de la raison, qui répète que tout est relatif, qu'il n'est point de règle sans exception, point d'honneur plus réel que celui d'augmenter le bien ou diminuer le mal. — Qu'un Caton, mais seulement un Caton, se tue s'il ne peut survivre à la liberté; qu'un Aristide s'enterre dans le fond d'une retraite; que d'autres, plus flexibles, et peut-être plus sages, fléchissent sous le joug pour contribuer à le rendre moins pesant; mais que nul ne se vende à l'opposition, que nul n'immole sa patrie à sa vanité.

LE SÉNATEUR.

Persuadé, avec Polybe, qu'entre le juge inique et le juge ignorant il n'y a que peu de différence, Maxime s'est efforcé d'acquérir les lumières les plus essentielles à son état, duquel il sent toute l'importance et la responsabilité. — Une saine philosophie est la base de sa jurisprudence. — Il a commencé par secouer les préjugés nationaux et ceux de l'égoïsme : il connoît à fond les principes naturels de l'autorité civile, et les droits plus sacrés du bonheur et de la liberté des peuples. — Solidement instruit sur les progrès de la constitution, les rapports politiques, le caractère de sa nation, et l'esprit de ses lois, il les compare avec celles des autres gouvernemens, remonte aux circonstances qui les firent naître, et combine l'effet présent joint aux probabilités futures, et tire ses conclusions de l'ensemble.

Il a une sage défiance sur la manière dont ses collègues considèrent l'administration publique. C'est moins d'après leur jugement intéressé que d'après celui de l'étranger et du sujet qu'il apprécie. Il sait avec quelle partialité on se considère toujours soi-même, et qu'il n'est aucun gouvernement qui ne se croie un modèle de sagesse et de justice, et qui, à la longue, n'ait inventé quelques sophismes ingénieux au moyen desquels il justifie jusqu'à ses plus grands abus.

Une profonde connoissance de l'homme, une intégrité à l'épreuve, une activité modérée par la prudence, une fermeté adoucie par la bonté, un accès facile, un désintéressement rare, et un patriotisme sincère, sont les qualités les plus distinctives de Maxime, qui joint au cœur le plus chaud la tête la plus froide.

Il évite soigneusement cette hauteur, cette arrogance communes aux petits pouvoirs : plus les grands sont grands,

et plus ils sont affables. On entre chez lui sans crainte ; on en sort sans humiliation. Il sait que si on lui doit du respect, il doit en retour des égards : il ne craint pas même de descendre jusqu'à l'égalité. Une légère prévenance, une attention polie touchent un inférieur, et répriment cette haine secrète que le commun des subordonnés portent contre leurs chefs. Une douce gravité, entremêlée d'enjouement sans raillerie, et de franchise jointe à la prudence, lui gagnent les cœurs, sans nuire au respect. Il ne reçoit visite ou ne sort que rarement sans se faire quelque nouvel ami. On observe en lui deux personnes distinctes, *l'homme public* et *l'homme privé*. On appelle souvent du premier au second, et lui-même les sépare. Son autorité ne connoît que le langage de la justice, et le magistrat ne parle que celui du citoyen.

Il dédommage d'un refus par la manière honnête dont il le fait, et soulage l'amour-propre par l'attention avec laquelle il écoute les détails embrouillés de l'ignorance ou de la timidité, dont il facilite aussi la clarté par ses questions. Mais surtout il ne calomnie jamais un honnête homme parce qu'il ne veut pas le servir, et ne cherche point à justifier par là sa propre injustice.

Peu de gens savent louer aussi agréablement, et tirer plus de parti de ce ressort d'émulation et de cette récompense peu coûteuse. Est-il forcé aux reproches, son ton tient plus de l'amitié que du ressentiment. Il s'informe avec confiance de vous-même si le rapport ou le fait est exact : il cherche les moyens de vous excuser, s'étonne de cette exception de votre conduite ordinaire : il sait combien il est facile d'errer ; mais il n'attendoit pas cet oubli de votre part : il se flatte qu'en faveur de l'estime qu'on vous accorde, on ne jugera pas l'apparence à la rigueur, et il espère que votre habileté saura réparer l'impression. — Vous le quittez pénétré, corrigé, plein d'attachement et de reconnoissance.

Son devoir l'oblige-t-il de punir, c'est sans dureté, sans insulte. Les lois seules semblent agir, et il paroît n'en être que l'instrument. — En matière criminelle, il tempère la

sévérité du juge par la douceur de l'homme sensible, et de l'autre côté il réprime la compassion envers l'individu par celle envers le public. Il est responsable de la vie de l'un, mais il l'est aussi de la sûreté de l'autre; et tout en procurant au criminel tous les adoucissemens que l'humanité et la religion peuvent fournir, il ajoute à son supplice tout ce que l'ignominieux et l'effrayant de l'appareil peuvent ajouter à l'exemple. — Chaque crime commis le fait remonter jusqu'à sa source, et réfléchir si le prince même n'en est pas en partie complice, en maintenant quelque défaut d'administration dont l'amendement auroit pu le prévenir.

Très-circonspect avant de donner des ordres, et sachant les faire respecter, il ne les multiplie pas sans une nécessité absolue; il pense qu'un mot qu'il prononce à la hâte va peut-être donner une foule de soins pénibles, dont la sécheresse et l'inutilité produiront le dégoût et le mécontentement. — Économe du travail de ses inférieurs, il ne croit pas se compromettre en les consultant; sa modeste capacité n'ignore point qu'il est nombre de détails qui échappent dans l'éloignement, et pour lesquels toutes les directions de la sagacité et des lumières ne peuvent suppléer au défaut de présence locale et d'une expérience directe.

Il a contracté l'habitude de ne jamais juger avec précipitation, et de ne pas se laisser prévenir par un premier rapport, ni entraîner par le second : il n'est jamais assez préoccupé d'une bonne opinion pour ne pouvoir encore être amené à une meilleure. — En garde contre l'éloquence de l'orateur ou de l'avocat, si elle tient sa voix en suspens, il oublie tout l'artificiel, revient à la simplicité, et substitue le sentiment au savoir. — Lorsque ses propres lumières sont en défaut, il se soumet par confiance à l'opinion du plus honnête et du plus instruit sur l'objet en litige. Mais jamais il ne se lie à un seul chef; la vérité est son guide constant. « Ce n'est point opiner en sénateur, c'est agir en » factieux, dit Sénèque, que de s'attacher invariablement » à la dictée d'un seul. » Il seconderoit avec vigueur les avis et les projets de son plus mortel ennemi s'ils lui paroissoient

équitables. Que lui importe qu'ils soient de lui ou d'un autre; ils sont vrais, ils sont utiles, c'est assez.

Maxime cherche à détruire dans leur source les procès naissans : il représente les soucis, les frais, les dangers : il invite à l'arbitrage, et préfère de donner son conseil plutôt que sa sentence. — Il veille sur les abus du barreau, s'oppose à la surcharge des écrits inutiles, ou des incidens superflus, et poursuit sévèrement les malversations de cet art, si respectable lorsqu'il est bien exercé, et si abject lorsqu'il n'est que vénal. Il ne croit point au-dessous de lui de prévenir, par un avis amical, un écart de forme qui pourroit nuire à l'essentiel.

La promptitude à terminer lui paroît un des premiers devoirs du juge, qu'il considère comme coupable de chaque négligence ou délai. — Ce n'est plus rendre la justice lorsqu'on la fait attendre des années, et qu'en donnant même gain de cause, on a plus occasioné de dommages et de sentimens pénibles que la prompte perte du procès n'en auroit entraîné (1). — Il n'affecte point d'accorder comme grace ce qui est une obligation de son emploi. Il ne veut ni être sollicité pour faire son devoir, ni être remercié de l'avoir fait : l'un et l'autre lui paroissent une injure. Sans espoir de plaire à tout le monde, il lui suffit de s'en rendre digne. Il sait que le condamné se récrie, que le refusé s'offense; mais il fut si souvent blâmé sur ses meilleures actions, et loué de ses plus mauvaises, qu'il est blasé à cet égard.

Servant sans amitié, et nuisant sans haine, il n'accorde rien par faveur, et tout par justice. Il n'exige pas non plus de reconnoissance. Vous ne m'en devez aucune, répond-il à l'obligé.... Remerciez votre zèle, vos services, votre réputation, et soyez persuadé que si j'eusse connu un plus méritant que vous, ce seroit pour lui que je me serois em-

(1) On objecte qu'en Prusse, depuis la réforme qui abrége les termes et formalités, les procès se sont multipliés. En y regardant de plus près, on auroit vu que c'est un bien, non un mal, en ce que nombre de citoyens paisibles qui, plutôt que de souffrir ce long supplice, préféroient autrefois supporter des torts réels, osent aujourd'hui défendre leurs droits.

ployé. Lorsqu'il s'agit de l'État, il n'a plus ni famille ni amis :... il sacrifieroit son fils, informeroit contre son père, comme il s'immoleroit lui-même sur l'autel du bien public.

Trop raisonnable pour prétendre que chacun pense aussi sévèrement que lui, il joint à l'austérité de Caton la flexibilité d'Alcibiade. Il fait même pour la patrie ce qu'il ne pourroit faire que difficilement pour lui-même : il descend jusqu'à la finesse pour atteindre un but louable, et il est parfois courtisan, parce que l'État a besoin de son crédit. Il ne s'oppose pas inutilement au torrent de l'usage, et, dans la distribution des emplois, il se prête avec grace aux abus qu'il ne peut empêcher. Mais son tour vient, et il insiste avec force sur le retour de sa complaisance. Ce n'est pas alors un parent qu'il enrichit, un serviteur qu'il récompense, une femme qu'il oblige, ou un retour qu'il se ménage : ce sont les talens et les vertus dénués de protection; c'est quelque mérite obscur qu'il va déterrer dans la foule, et qui s'étonne de se voir offrir ce qu'il n'osoit prétendre.

Pour connoître ses inférieurs, il ne craint pas de dépasser quelquefois la ligne de séparation que traça l'orgueil, plutôt que la prudence. Hors du tribunal, il n'est plus que simple particulier : il converse familièrement avec les divers états; il étudie leurs mœurs, leurs opinions, et les causes des mécontentemens civils. Comment apprendra-t-il d'ailleurs à motiver ses préférences, s'il ne vit jamais avec eux?

Quoique, par tempérance autant que par dignité, il ait vaincu les passions de la jeunesse, et qu'il s'abstienne de récréations trop vulgaires, il n'approuve cependant point cette sévérité qui envie les plaisirs dont elle ne peut jouir, qui répand la langueur, la tristesse, la dureté, et voudroit défendre les roses parce qu'elles ont des épines. Il favorise la joie, ne blâme que l'excès, et n'exclut que la débauche et le faste.

Son patriotisme n'est point resserré dans l'enceinte d'une ville ou d'une classe particulière; il l'étend aussi loin que les bornes de l'État, sans perdre de vue que la capitale étant la tête et le cœur du corps politique, elle exige une certaine

supériorité sur les autres membres, et une honnête aisance qui favorise le désintéressement, éloigne le mépris des sujets, donne plus de poids à l'autorité, et facilite l'exécution des lois. Mais il tend encore davantage à lui donner un ascendant bien plus respectable : c'est celui des mœurs et des lumières.

Maxime s'étudie à connoître les droits particuliers exclusifs des différens lieux et corps; droits qui peuvent être fondés sur des bases équitables et des circonstances essentielles; mais aussi plus souvent sur des besoins ou des relations qui n'existent plus, et qui deviennent des sources de jalousie, d'oppression et de mécontentement. Il en respecte en apparence l'ancienneté; mais il les soumet en secret à l'examen de la justice; et sans heurter l'usage de front, il le ramène par degrés vers un niveau plus d'accord avec l'intérêt commun, en cherchant cependant plutôt à relever le foible qu'à abattre le fort.

Ses soins paternels ne se bornent pas aux générations existantes; mais ils s'étendent jusqu'à la postérité, et aplanissent devant elle la route du bonheur. — Chaque gouvernement a une tendance particulière qui le conduit à la prospérité ou à la destruction. Sa prudence réfléchit profondément où porte celle de sa patrie : elle voit l'écueil où le commun n'aperçoit que sécurité : elle lutte contre le courant, et n'estime le présent heureux que lorsqu'il assure l'avenir.

Puissant médiateur entre ces deux espèces si communes, dont les uns veulent trop et les autres ne veulent rien; dont les premiers perpétuent le mal par foiblesse, et les seconds dépassent le but par témérité, un excès de respect pour les lois, ou la crainte des suites inconnues ne l'intimident pas sur les réformes utiles : ils pensent que d'autres temps apporteront d'autres remèdes, que ce que les hommes ont fait peut être corrigé par eux, et que le danger d'un mal possible ne doit jamais priver des avantages d'un bien certain.

Ménager du trésor public, qui n'est que trop souvent l'extrait de la subsistance du pauvre, toute profusion trouve en

lui un obstacle ; mais il seconde avec force les établissemens utiles, les bienfaits réels, et les récompenses méritées, en dirigeant les dernières plus vers l'honneur que vers l'intérêt, comme un des moyens les plus sûrs d'ennoblir les sentimens d'un peuple.

L'idée seule de corruption le révolte. Aucun prince ne seroit assez riche pour acheter son suffrage, aucun despote assez puissant pour l'intimider. Il auroit répondu froidement avec Probus menacé de mort : *Vous ferez ce que vous voudrez, je dirai ce que je dois.* — Ni rang, ni fierté ne lui en imposent ; sa simplicité et son assurance le suivroient dans une assemblée de rois, et il parleroit avec plus de confiance dans celle des premiers sages, parce qu'il seroit sûr d'en être mieux compris.

L'ordre, la précision, la netteté mettent ses rapports ou ses avis sous le jour le plus propre à en faire saisir l'ensemble. A sa voix, l'obscur devient clair, le compliqué devient simple. Il pénètre les vues secrètes des discours opposés, d'après les circonstances, l'intérêt, le caractère, et les liens de ménagemens ou d'ambition : il ne s'attache pas toujours à cette forme extérieure qui, chez l'homme fin, n'est qu'un accessoire qui cache le vrai but sous un apparent. — Prompt à deviner les dispositions du tribunal, il voit d'un coup d'œil ce qui est impossible ou probable ; il sait à propos ignorer et connoître, fléchir et insister ; il évite tout combat superflu ; n'oppose que lorsqu'il peut espérer le succès, ou qu'il croit faire naître des idées utiles : il dédaigne cette obstination sur des bagatelles, et cette exactitude minutieuse, si nuisible aux grandes choses. L'élévation de son ame embrasse les objets dans leur circonférence : il agit d'après un système suivi, dont toutes les parties se correspondent et se prêtent un secours mutuel. Il ne s'épuise point en petits détails ; ne fait jamais par lui-même ce qu'un subalterne peut faire aussi bien, et maintient par-là son esprit libre pour les parties les plus essentielles. Constant dans le travail, il ranime ses forces abattues, en pensant que la perte de son repos contribue à maintenir celui du public.

Économe d'un temps qui ne se prodigue qu'aux dépens des affaires, il ne se fatigue ni lui ni les autres par de longues et verbeuses harangues, qui tendent plus à faire briller l'orateur qu'à éclaircir le sujet; et dont une fine politique se sert aussi quelquefois pour embrouiller une question simple, amuser les auditeurs sur des objets de second ordre, et les distraire de soins plus importans. — Il parle au but, n'avance rien par flatterie, ni ne supprime rien par crainte : il méprise généreusement les invectives, fuit les détours, l'aigreur, les sarcasmes et ces personnalités qui changent les débats en querelles, et substituent les ressentimens particuliers aux exigences publiques.

Désintéressement, sincérité, savoir, courage, sont ses finesses de rhétorique; et comme la nature est plus persuasive que l'art, il a sur l'homme artificieux l'avantage de ne parler que d'après une conviction intérieure. — Sa mâle et naïve éloquence sait se prêter à tous les tons. Tantôt elle frémit doucement à travers les cœurs, tantôt elle y pénètre avec impétuosité : elle calme et agite, brûle et glace tour à tour. L'erreur fuit devant elle, l'égoïsme se tait, la contradiction s'accorde, les amis de la patrie se rallient, et ils chargent en commun sous l'étendard du bien public.

Une solide dévotion fait souvent recourir Maxime à la source des lumières. Il ne demande point l'amour de l'équité : il croit qu'elle est en son pouvoir. — La volonté vient de moi, lui dit-il; l'intelligence vient de toi. Mes intentions sont pures, mes capacités sont foibles; indique-moi la route; j'aurai le courage de la suivre.... Qu'un rayon de ta sagesse, dardant dans mon ame, réfracte sur mes semblables : organise-toi en moi, et que toutes mes facultés deviennent les instrumens de ta munificence.

Agent de cette divinité, il coopère avec elle dans l'amélioration commune. Il plaint celui qui ne voit dans son emploi respectable qu'une ressource d'avarice ou d'ambition. Il s'étonne sur le vieillard qui, déjà un pied dans la fosse, traînant avec douleur un corps chancelant qui va s'écrouler, consacre cependant encore ses derniers efforts à la vanité,

l'avarice et l'oppression... Il le suit dans le tombeau, que sa caducité rappelle : il croit entendre la voix du juge des juges lui demander compte du dépôt sacré du bonheur des nations... Je t'avois créé, lui dit-il, l'un de mes représentans sur la terre : j'ai confié entre tes mains les droits de l'humanité, la défense du foible, la punition du méchant, la récompense du juste, et le mobile des vertus. Dis! quel usage en as-tu fait?... Et la conscience répond : J'ai amassé des trésors, accumulé des titres, agrandi ma famille; j'ai immolé l'équité à la faveur, la liberté à l'orgueil, l'honneur aux richesses; j'ai étouffé le mérite en lui préférant de fausses distinctions : j'ai enchaîné la vérité, semé des germes de vices, de préjugés, de foiblesses, et forgé les fers d'un esclavage futur : je n'exerçai enfin la justice que lorsqu'elle ne blessa pas mon intérêt, et encore ma coupable indolence me priva-t-elle souvent de l'activité et des lumières nécessaires pour effectuer mes bonnes intentions.

La politique de Maxime (1) est des plus simples. Il met de la franchise, de la fermeté et de la bienveillance où d'autres ne mettent que dissimulation, crainte et égoïsme. Il considère la bonne intelligence avec ses voisins comme un objet des plus importans : il se ménage auprès d'eux le puissant appui de l'estime, en traitant les petits avec égard, les grands avec dignité. — Jamais la hauteur ou les menaces d'une puissance supérieure n'arrachèrent de lui de lâches concessions. Il est persuadé que le danger augmente avec le mépris, et le mépris avec la bassesse.

(1) Je proteste ici contre une violence littéraire qui m'a été faite dans une première traduction allemande de ces *Principes philosophiques*, publiée à mon insu en 1795, chez Ritscher, à Hanovre. Dans le modèle du *Sénateur*, comme dans celui de l'*Ecclésiastique* et du *Militaire*, le traducteur a substitué aux noms de *Maxime*, *Sainton* et *Nerval*, d'autres noms de familles et d'hommes connus. Il est facile de vérifier que ces derniers ne sont dans aucune édition française, et particulièrement pas dans la troisième, qui lui a servi comme original. — De tels changemens peuvent compromettre l'auteur, et surpassent les droits du traducteur, auquel j'aurois encore quelques licences à reprocher, mais dont j'ai aussi à louer les capacités à divers égards.

Le premier des monarques ne l'intimideroit pas. Il lui diroit au besoin (supposons-le Suisse), avec un mélange de respect et d'assurance... : Tels sont nos droits, telles sont nos prétentions. Nous les avons pesées à la balance de la justice, et croyons avoir plus cédé qu'exigé. — Il n'est pas probable qu'un petit peuple cherche à usurper sur un prince aussi puissant. Nous nous mettons avec confiance sous la protection de votre majesté : nous avons recours à elle contre elle-même, espérant qu'elle ne voudra pas flétrir sa gloire en opprimant la liberté d'un pays réputé pour le bonheur de ses habitans. Nous ne négligerons aucun moyen pour la toucher par nos instances respectueuses, et l'engager, par le souvenir de nos services passés, et l'offre des futurs, à nous considérer encore comme de sûrs voisins, de braves amis, et de fidèles alliés. — Nous ne sommes pas vains ; mais nous sommes fiers et courageux. Nous avouons sans rougir notre petitesse; mais nous savons qu'il dépend de nous de la rendre respectable, et qu'aucune force n'est assez éminente pour nous avilir. — S'il le faut absolument, il n'est pas d'extrémité à laquelle nous ne soyons résolus pour soutenir nos droits. Le sang de nos ancêtres n'est pas encore tari : il en fera couler bien d'autre avant de se corrompre sous le joug.... On peut nous détruire, non nous soumettre : on peut s'emparer de notre contrée, non asservir son peuple. Nous espérons que tant qu'un particulier aura une ressource, l'état aura un trésor, et que, tant que nos rochers auront un habitant, nos agresseurs auront un ennemi....

Il semble que c'est à peu près ainsi que les petits états devroient parler aux grands. Un ton de soumission dégrade ; un ton d'égalité ridiculise : une respectueuse fermeté est le ton de la décence, de l'honneur, et par conséquent de la vraie politique.

Aussi propre à pacifier les troubles intérieurs qu'à réprimer l'ennemi du dehors, Maxime s'applique à prévenir ces convulsions intestines, ces trames souterraines, dont chaque siècle offre quelque exemple, et dont l'explosion

ébranle ou renverse les états jusque dans leurs fondemens.

Il pare de loin les effets de la fermentation, en tâchant de remédier aux causes : mais lorsque la fumée s'est changée en flamme, lorsque l'étincelle est devenue incendie, c'est le champ de gloire du vrai magistrat. L'oppresseur se cache, le vertueux paroît avec assurance.... Écoutez ce tumulte : quels cris! quelle terreur!... Voyez Maxime s'avancer d'un front serein, au milieu de cette foule effrénée, que le respect entr'ouvre.... Sa réputation le précède, l'estime l'accompagne : toutes les vertus sont ses gardes, la persuasion vient au-devant de lui... Il parle. Un profond silence règne: le feu de l'héroïsme est dans son œil, la vérité dans sa bouche; un Dieu semble s'exprimer par elle. Le calme succède à la tempête, un doux murmure aux clameurs, la réflexion à l'emportement. — Il écoute leurs raisons, approuve avec justice, blâme sans passion, apaise le violent, flatte le vain, intimide le foible, supporte l'outrageux, et s'empare de tous par sa douceur, son courage et son impartialité. Il ne les quitte qu'après avoir rétabli la paix. Mille acclamations, mille vœux le suivent.... Son orgueil n'est point ému, mais son cœur est attendri, et il va en silence rendre graces au Ciel d'avoir pu être utile, et jurer de nouveau de mériter cette confiance jusqu'au moment où la patrie en deuil, versant une larme sur sa tombe, y gravera ces mots :

TOUT CITOYEN PERDIT UN DÉFENSEUR;
TOUT MALHEUREUX UN PÈRE;
TOUT HONNÊTE HOMME UN AMI.

A ce tableau idéal joignons un fragment de réalité (qui offre l'exemple d'intentions bien pures) extrait du journal personnel d'un membre de notre conseil souverain.

200.

Traduction littérale. 1785. « — Et me voilà siégeant où il y » avoit peu d'espoir que je parvinsse jamais. Hommes et circonstan-

» ces m'étoient contraires; mais la Providence parut se charger de moi.
» . . . . . .
» Que ne puis-je me persuader complètement de cette haute pro-
» tection ! Avec quelle reconnoissance, quelle constance, quelle fer-
» meté je marcherois dans les sentiers étroits et rudes de la vertu et
» de la vérité ! Mais, quoi qu'il en soit, j'espère et forme ici volon-
» tairement le vœu d'en parcourir courageusement la carrière..... Oui,
» quand même il n'y auroit ni Dieu, ni punitions, ni récompenses, ni
» autre vie, j'expirerois cependant volontiers encore aujourd'hui pour
» le bien de ma patrie, sur la roue ou le bûcher. — O toi qui lis dans
» les cœurs, si tu ne vois pas cette intention dans le mien, ne m'ac-
» corde à l'avenir plus de bonheur : punis-moi comme le parjure le
» plus sacrilége qui te prend à témoin d'une imposture : mais si tu
» trouves cette générosité dans mon ame, ne mérite-t-elle pas aussi
» quelque soutien ? Je ne t'implore point pour la volonté, je crois
» qu'elle vient uniquement de moi; je ne te demande point de cou-
» rage, j'espère qu'il ne m'abandonnera jamais; mais viens au secours
» de ma foible raison, montre-moi la vérité, et donne-moi les capa-
» cités de la soutenir : que ta bonté, ta justice parlent quelquefois par
» ma bouche; que le malheureux trouve un appui en moi, le méchant
» un obstacle, et mes concitoyens en général un défenseur. — Si ja-
» mais le malheureux esprit de famille qui règne parmi nous devoit
» s'emparer de moi, si je devois préférer le bien-être de mes descen-
» dans au bien public, ne me donne point d'enfans : je les immole déjà
» aujourd'hui, avant qu'ils soient nés, sur l'autel de l'amour de la pa-
» trie. Enfin je m'immole moi-même, et si tu ne me trouves pas digne
» de devenir un des instrumens de ta bonté, ne me rends du moins pas
» celui de tes punitions. Je te supplie, aussi instamment que je puis te
» supplier, de me priver plutôt de la vie que de permettre que, par
» ignorance ou imprudence, je commette plus de mal que de bien. Je
» te rends en quelque manière responsable de mes propres actions, et
» lorsque tu m'en demanderas compte, je répondrai : Je te priai du plus
» profond de mon cœur de me livrer plutôt à la mort qu'au vice, et tu
» me laissas vivre : j'étois par nature d'une raison foible, et surchargé
» de passions nuisibles : je travaillai vigoureusement à me perfectionner
» et acquérir des connoissances, et tu me laissas gémir dans l'incapacité
» et l'erreur. Oh! pourquoi, avec une ame à divers égards si élevée,
» me donnas-tu des moyens si bornés ? Mes vœux sont d'un ange, mes
» forces d'un foible mortel. »

Que ces vœux, ces intentions paroîtroient insensés à la foule de

froids égoïstes dont les motifs ne s'élèvent jamais au-dessus de leurs petits intérêts personnels ! Mais où pourroit-on mieux cacher pour eux ces prétendues exagérations que dans le fond d'un ouvrage à principes libéraux ? Je suis intimement persuadé que tout lecteur qui aura eu le courage de pénétrer jusqu'ici, aura aussi foncièrement le cœur bon et l'ame généreuse, lors même que ces circonstances auroient peu favorisé le développement de ce premier mérite, base de tous les autres : cette manière de penser ne pourra donc l'étonner, encore moins lui déplaire.

L'ECCLÉSIASTIQUE.

Je n'accorde point ce titre au fanatique qui, méprisant les bienfaits de la nature et ses devoirs envers la société, se séquestre du genre humain pour tourmenter sa vie dans une honteuse inaction, des abstinences vaines, et des oraisons inutiles. — J'ai presque autant de peine à l'accorder aux fastueux chefs d'église, qui coulent des jours de mollesse dans de magnifiques palais, entourés de tous les attributs de l'orgueil, et consumant dans le luxe des fonds originairement destinés au soutien de l'indigence. Je compare leurs maximes et leur vie avec celle du premier instituteur, et ne puis trouver de ressemblance; mais pour cela je ne me crois pas autorisé à les insulter et à les haïr. — C'est une des taches de la philosophie moderne, que cette fureur déshonorante avec laquelle plusieurs grands hommes se sont déchaînés contre le clergé, que l'on devroit moins accuser que les souverains qui en secondent les abus, au lieu de les réformer et diriger vers leur vrai but.

La plupart des moines sont plus dupes que fourbes... Victimes d'un faux zèle et d'une ignorance forcée, ils joignent souvent à leurs pieuses illusions les sentimens les plus nobles, et les droits les plus vrais au respect et à l'estime. — Quant à leurs premiers supérieurs, ce sont des hommes comme nous, ayant les mêmes passions, les mêmes foiblesses, et profitant volontiers de celles du public pour dominer et s'enrichir. Les défauts particuliers qu'on reproche aux ecclésiastiques, en général, proviennent naturellement de leur état, et ne sont point sans compensation. Ils sont un peu *faux*, parce qu'ils sont sans cesse obligés de dissimuler; un peu *hypocrites*, parce que, quoiqu'ils ne croient qu'imparfaitement aux dogmes, ils en sont les interprètes; *sophistes*, parce qu'ils ont souvent la vérité à obscurcir; *vétilleurs*,

parce que leur autorité tient à peu de chose; *impérieux*, parce qu'ils se considèrent comme les ministres du Très-Haut; *rampans*, parce que l'humilité est au premier rang de leurs vertus; *timides*, parce que, éloignés du monde et des affaires, ils manquent d'expérience, que l'humilité affoiblit le courage, et qu'ils règnent plus par la persuasion que par la force; *fins*, parce que la prudence et la ruse sont l'arme du foible; *avares*, parce que leur condition les isole, et les fait vivre dans une espèce de vieillesse prématurée : enfin ils font quelquefois en secret ce que nous faisons en public, parce qu'ils ont les mêmes penchans que nous, et que la difficulté même les irrite. Au reste, ils sont doux, flexibles, humains, circonspects, sociables, et communément ornés de quelque savoir, quoique portés et intéressés à étouffer l'esprit philosophique, parce que, particulièrement de nos jours, ils en furent souvent attaqués, et que leur autorité, comme celle des despotes, s'accommode mieux d'une crédulité aveugle que d'un examen trop réfléchi. Ajoutons que ces généralités admettent plus d'exceptions que dans nul autre état : leur base est spirituelle, la méditation leur propre; ses objets sont abstraits et infinis, ce qui offre plus de variantes et de formes à l'originalité, malgré cette uniformité apparente dont la règle les rapproche sans cesse.

Le vrai ecclésiastique, c'est le curé de paroisse, et plus particulièrement celui des campagnes, parce qu'il est plus considéré, et obtient par là plus d'influence. — Cette classe, bien dirigée, mieux salariée dans les derniers rangs, aux dépens des premiers, et préparée par de meilleures études, pourroit devenir un des plus puissans ressorts des gouvernemens, et contribuer de la manière la plus efficace au maintien de l'ordre, aux progrès de l'intelligence, et en général à la prospérité publique.

Sainton, avant de se vouer à cet état, en a mûrement considéré la dignité. Il a vu qu'il est, plus particulièrement que tout autre, fondé sur l'estime, et il s'est promis de faire ses efforts pour la mériter, non-seulement en remplissant les

devoirs d'homme d'église, mais en y joignant ceux de philosophe et de citoyen.

Persuadé que le faste ne convenoit ni à sa position rétrécie, ni à son emploi, et qu'une pauvreté avouée rend moins ridicule que les efforts pour la cacher sous un luxe mesquin; d'ailleurs, convaincu qu'une dépense excessive attire le *désordre*, le désordre le *mépris*, et le mépris une foule de maux et de vices à sa suite, il a commencé par monter sa maison sur le pied le plus simple. L'argenterie, la porcelaine, la soie, les bijoux, et les raffinemens de la mode en sont proscrits. Sa cuisine est garnie en argile et en fer; ses chaises en paille, ses lits en *bure :* ses meubles sont de sapin. Rien de ce qu'on voit chez lui n'est assez mauvais pour l'accuser de lésine ou de négligence; rien n'est assez brillant pour contraster avec la simplicité du tout. Point de moulures inutiles, point d'ornemens superflus ou de triviales bigarrures : tout tend à servir, rien à paroître. Unité de ton, de couleurs et de but se remarque en toutes choses : chacune est ordonnée de manière à remplir le plus parfaitement l'usage auquel elle est destinée. C'est en quoi il fait consister son goût, joint à une extrême propreté. —Un peu plus recherché sur sa personne, son extérieur est toujours décent.

Autant que possible, rien d'étranger n'est admis dans son ménage : il n'use que des productions du pays, croyant devoir cette préférence à ses concitoyens. Ce seul acte de patriotisme, exercé ou mis en vigueur par les lois, suffiroit pour relever de petits états qui s'épuisent du nécessaire pour fournir aux fantaisies.

Sa table est frugale : le linge en est commun, mais on en change souvent : les légumes, les fruits, le laitage en sont les mets ordinaires, et souvent ils suffisent. Pourquoi, dit-il, ne pourrions-nous pas faire quelquefois par sagesse ce que tant d'ordres religieux pratiquent par superstition, et ce dont les trois quarts et demi du genre humain sont obligés de se contenter par indigence? — Son économie vient au secours de sa libéralité, et l'une garantit l'autre de pas-

ser pour avarice. L'exactitude et la noblesse qu'il met dans ses paiemens lui donnent un air d'aisance.

Ses confrères le raillent quelquefois sur sa retenue; il en raille avec eux et sourit de leur vanité. Leur luxe, il est vrai, n'est pas considérable; mais c'est faute de ressources, et non de volonté : il dépasse leur fortune, et finit souvent par laisser leurs veuves et leurs enfans dans la misère. *Nous ne pouvons dépenser moins*, lui disent-ils. Non, si vous voulez vivre en seigneurs. *Mais le monde que diroit-il?* Vous êtes faits pour lui donner l'exemple, non pour le prendre pour modèle : d'ailleurs, il y a des moyens plus sûrs pour s'en faire respecter.

L'aménité du commerce de Sainton est un de ceux qu'il emploie avec ses paroissiens : affable envers tous, confiant envers peu, intime avec personne, il sait garder sa distance, et repousser doucement la familiarité par cette politesse réfléchie qui en impose au vulgaire. Il évite de se trop répandre : ses visites sont courtes, ses discours graves : la raillerie et l'affectation en sont exclues. — Ses domestiques ont ordre de recevoir chacun, et jusqu'au dernier pauvre, avec égards : outre que c'est un devoir, cela influe sur l'opinion qu'on prend du maître. Sa femme, qu'il force au respect par l'estime, sait que, pour lui plaire, il n'est qu'un seul moyen : celui de l'imiter.

L'accord de son ménage invite ceux des autres à la paix : il la rétablit souvent par ses conseils; mais il évite le ton d'autorité, ou l'adoucit par celui de l'amitié et du devoir. C'est un ami, un guide, un consolateur qu'on trouve toujours au besoin, et qu'on ne quitte que meilleur ou plus heureux.

La bonté forme son caractère, la modération son système, la douceur son moyen. — Toujours un peu en-deçà des bornes de son pouvoir, il méprise cette sévérité sur les petites choses, qui provient pour l'ordinaire moins d'un esprit d'ordre que d'un esprit de despotisme qui, fier de son autorité, saisit avec empressement chaque occasion de l'étendre et de l'exercer.

Quelques connoissances des lois, qu'il a cru devoir acquérir pour l'utilité de ses paroissiens, le font souvent prendre pour arbitre dans leurs différends d'intérêt. — Sûr de son impartialité, on souscrit d'avance à sa décision; ou doit-elle porter sur des objets qui dépassent ses lumières, il les engage à recourir à des médiateurs plus éclairés, qui jugent sans frais, sans avocats, sans délais. — Si vous êtes honnêtes gens, leur dit-il, vous ne devez demander que l'équité, et vous pouvez la trouver aussi sûrement chez quelques amis réciproques qu'ailleurs. Pourquoi employer des voies pénibles, qui vous ruineront même en gagnant, et vous laisseront des années entières dans l'angoisse, l'indécision et la négligence de vos affaires domestiques?

Pour veiller sur leur santé, il s'est aussi familiarisé avec les principes généraux de médecine et de chirurgie. A la fois médecin d'ames et de corps, il éloigne la mort et en adoucit le passage. L'agriculture ne lui est point étrangère: il en a étudié la théorie dans les meilleurs économistes. Il communique leurs découvertes à ses paysans, les leur offre comme de simples conjectures, et les engage à faire des essais en petit. Il entretient parmi eux une utile émulation, porte leur luxe vers la meilleure culture des terres et la beauté des bestiaux, en leur répétant souvent que chaque brin d'herbe ou chaque grain de blé qu'ils produisent de plus, est autant d'ajouté à l'abondance publique, et à leur mérite personnel.

Apôtre du patriotisme, il resserre les liens de la société, en ne déclamant jamais devant le peuple contre des abus auxquels il ne peut remédier; en comparant sa patrie à d'autres moins heureuses; en démontrant la nécessité de l'obéissance, et celle de l'autorité civile, envers laquelle sa propre soumission contribue au respect pour l'ordre public. — Il apprend aux préposés de sa commune à se respecter eux-mêmes, et à se considérer comme faisant partie du souverain. — Ministre de paix, il l'est aussi de guerre, et en cas de besoin, il sauroit animer la bravoure nationale par la confiance religieuse.

L'éducation, ce puissant ressort des gouvernemens, est un des objets principaux de son attention. Il a commencé par instruire les maîtres d'écoles, en se liant d'amitié avec eux; en leur faisant sentir toute l'importance de leur emploi, et les persuadant qu'il ne suffit pas que leurs écoliers apprennent à lire, écrire et le catéchisme; mais qu'il faut surtout qu'ils deviennent d'honnêtes gens. Il met souvent à leur portée les principes d'éducation les plus abstraits des Locke et des Rousseau.

Le temps nécessaire pour l'acquisition de ces diverses sciences d'utilité directe et journalière a été pris en partie par Sainton, sur le latin, le grec, l'hébreu et les études scolastiques, qu'il avoue entendre assez mal, quoique chacun reconnoisse qu'il raisonne très-bien. Il se soumet bonnement aux meilleures traductions : sans subtiliser sur l'original, il lit moins d'anciens pères et d'auteurs classiques que d'excellens ouvrages modernes, où il lui semble qu'il apprend mieux à connoître sa langue et l'esprit de son siècle. Dans ce dernier but, il converse volontiers avec des personnes d'expérience : il se jette même quelquefois dans le monde comme l'on va au spectacle, plutôt pour voir que pour être vu; et s'il y avoit des loges secrètes, il les préféreroit aux autres. — Il a consulté les meilleurs prédicateurs, au rang desquels il est lui-même, et ils sont convenus que, s'ils avoient suivi la route commune, ils seroient aussi ignorans que leurs confrères; et qu'Herwai, Young, Fénélon, Klopstock, Lavater, et cette classe, les avoient plus instruits que leurs études les plus pénibles.

L'église sous sa présidence n'est pas seulement une maison d'hommages divins ou de dissertations dogmatiques; c'est aussi une excellente école de philosophie morale, où tous les sages antiques et modernes, empruntant la voix de la religion, répandent par la sienne leurs plus excellentes maximes, et sèment le germe des vertus les plus réelles.

Ses discours sont plus en images, en exemples et en pensées détachées qu'en longs raisonnemens, dont le peuple ne peut saisir l'ensemble : ils ne retracent point cette religion

sombre, pleine de terreur et d'inflexible sévérité, portant la foiblesse et souvent le désespoir dans une ame timide. Sa religion est douce, humaine; peignant un Dieu juste, mais clément, qui ne punit qu'en proportion des torts, et qui dédommagera un jour de toutes souffrances non méritées. — Il fuit ces épithètes méprisantes, ces reproches injurieux, plus propres à aigrir qu'à corriger. — Sa naïve éloquence pénètre, touche, et ne violente pas : elle dépose dans l'ame de l'auditeur des sentimens de paix, d'espoir, et d'une douce bienveillance envers ses semblables. C'est un ton de bonne amitié et de confiance réciproque. On croit entendre un bon père qui, instruisant ses enfans, est soigneux de ne pas surcharger leur foiblesse, ou leur inspirer du dégoût pour l'abstrait de la science.

La paroisse de Sainton étoit voisine d'une autre de croyance différente. La superstition fomentoit la haine. Il s'est efforcé de la détruire en leur persuadant qu'un des premiers principes de vraie religion, c'est d'aimer les hommes en général indépendamment de leurs degrés de lumière. — Il frémit au souvenir de l'ignorant savoir, du zèle aveugle, et des pieuses atrocités dont nos ancêtres salirent leur histoire.

Sa charité pénètre jusque dans les derniers refuges de la pauvreté. Il en réfléchit les causes, et calcule les moyens d'y remédier : il sert par son intercession lorsqu'il ne peut servir par lui-même. Le ton d'égard avec lequel il traite le malheureux, l'arrache à l'avilissement qu'entraîne le mépris, et un coup d'œil qu'il lui fait jeter sur une vie future, relève son courage abattu : il sourit vers l'éternité, et l'éternité lui sourit.

Pour tirer de sa position tous les avantages possibles, Sainton excite sa sensibilité envers les plaisirs simples; et dans le silence de sa retraite, la contemplation de la nature lui procure des jouissances aussi vraies que faciles. — Tantôt précédant l'aurore, il voit les formes et les couleurs sortir de l'obscurité. Tantôt au déclin d'un beau soir, il parcourt la majestueuse étendue du ciel étoilé, où il lit sa petitesse et la grandeur de son Dieu. Sans s'arrêter à cette superficie,

son imagination s'élance bien au-delà des limites de la vue, elle se perd dans l'infini, et, cherchant vainement un point de repos d'où elle puisse contempler une des bornes de l'espace, elle admire dans son immensité celle de son suprême souverain.

Mais, sans la porter si loin, un oiseau, un insecte, une mousse peut devenir, pour l'ame sensible et réfléchissante, un objet intéressant. Cette pierre, ce vermisseau, cette feuille, qui n'est pour le commun des hommes qu'un caillou, qu'un reptile, qu'une plante, fait remonter le sage jusqu'à leur origine, et devient pour lui le sujet des plus sublimes méditations. — L'ignorant se croit seul au milieu des déserts, et l'éclairé aperçoit dans chaque place des millions d'êtres animés, se divisant en d'autres êtres, qui se subdivisent encore. L'un voit travailler sous son œil les lois d'une intelligence supérieure où l'autre ne découvre que hasard et confusion : il se pénètre d'étonnement, d'admiration et d'espoir où le commun ne jette qu'un regard insipide, dénué de pensées et de sentimens.

Sainton observe avec un vif intérêt tous les chefs-d'œuvre qui l'environnent. Son jardin, son verger lui procurent des plaisirs toujours renaissans : mais, ici comme ailleurs, son goût pour l'utile l'emporte sur l'agréable. Sans mépriser la tulipe, et chérissant la rose, il est encore plus fleuriste en beaux choux et en arbres fruitiers. — Il compare les productions de sa contrée avec celles des mêmes climats : il s'en procure des graines, tente des découvertes, et les communique avec plaisir, sans avoir la manie de vouloir faire loi, et engager à faire de grands essais avant d'avoir réussi dans les petits : il consulte avec déférence sa vieille voisine, et soumet volontiers sa théorie à la pratique du cultivateur.

Ses abeilles, sa vache, ses brebis, ses poules, ses pigeons coupent le sérieux de l'étude par une récréation agréable. — Jusqu'à son porc s'échappant de l'étable, et bondissant sous les transports de la liberté, produit dans son ame une douce émotion : il rend grace à la nature d'avoir répandu des sentimens de joie jusque dans les espèces les plus viles.

Lorsqu'il sort pour ses promenades, les enfans se mettent sur son passage. Le petit garçon ôte son bonnet; la petite fille fait la révérence, et puis, tout glorieux, ils courent dire à maman que M. le curé les a pris par la main ou leur a tiré son chapeau. — En le voyant passer, le méchant éprouve un reproche en secret, l'honnête homme un encouragement, et le malheureux abandonné se dit tout bas : *J'ai encore un ami :* il le suit de l'œil avec attendrissement, puis un vœu s'élance au Ciel pour sa conservation.

Sois béni, homme utile et vénérable! coule tes jours dans la simplicité et l'innocence!.... Je te respecte aussi véritablement que je méprise ces vils apôtres de l'erreur et de la tyrannie, ces missionnaires infernaux qui, par intérêt ou stupidité, corrompent les sources de la raison, propagent les préjugés, altèrent les vertus, étouffent les plaisirs, prêchent l'intolérance, ... et qui, au nom d'un Dieu souverainement bon, couvrirent si souvent la terre de sang, d'horreurs et d'esclavage.

LE MILITAIRE.

C'est un étrange droit que celui que donne un homme à un autre homme d'aller assassiner des hommes qu'il ne connoît point, qu'il n'a jamais vus, et qui ne lui firent jamais aucun mal; sans savoir souvent pour quelle cause, ou, pis encore, sachant qu'elle est des plus injustes.

Si l'on consulte la raison, elle dit que, dans ce dernier cas, le militaire n'est que le vil instrument des crimes d'un chef coupable. — Si l'on consulte l'opinion, elle dit que c'est au dernier à répondre du sang qu'il fait verser; et qu'à l'égard de ses inférieurs, plus ils en répandent et plus ils sont dignes d'éloges. — Malheureusement, la raison joue un si petit rôle dans le monde, et l'opinion un si grand, qu'il faut passer pour insensé, ou suivre plus ou moins la dernière.

Nerval, habitué à les comparer toutes deux, a souvent envisagé son métier sous ce point de vue philosophique : ce qui lui persuade que c'est une obligation de plus pour l'exercer avec bonté et noblesse. Il pense avec joie que si la guerre est le théâtre des plus grandes horreurs, elle est aussi celui où une ame généreuse et sensible trouve les occasions les plus fréquentes d'exercer ses penchans. Il les satisfait déjà en partie en adoucissant le sort des pauvres esclaves qu'une austère subordination soumet à son autorité.

Ils ne l'approchent pas avec cette servile crainte qui témoigne contre l'insensibilité d'un maître; mais avec ce respectueux empressement qui prouve qu'il a su changer leurs devoirs en plaisirs. Nerval n'oublie pas qu'ils sont hommes, et il les traite comme tels. — Sa discipline est sevère sans dureté, stricte sans minuties. Il récompense impartialement, et ne punit jamais avec humeur. On voit que sa bonté combat sa justice, et qu'un regret se mêle à la rigueur.

Les fautes de bassesses le trouvent seules inflexible : il est persuadé qu'un homme vil est presque toujours un homme lâche, comme l'homme lâche est pour l'ordinaire un homme vil. Il s'attache à maintenir parmi eux un vif sentiment d'honneur, et cet instinct de loyauté, compagne ordinaire du courage et de la bonne foi.

Ses punitions sont, autant que possible, utiles au commun : c'est, par préférence, des corvées, des gardes d'*extra*, ou des reproches publics. Il sait se faire craindre sans se faire haïr, et se faire aimer sans perdre l'autorité, en joignant la politesse de l'homme aimable à la fermeté des vertus militaires. — Il unit dans ses manières les graces françaises et la mâle dignité allemande. Son ton franc, hardi, décidé, même un peu avantageux, indique son mépris pour l'artifice, l'orgueil sur son état, et le sentiment de sa force.

L'énergie de son caractère passe dans ses discours : ses mots vont droit à la pensée : sa touche large, hardie, incorrecte, peint à grands coups. C'est un *Rembrandt* moral, qui paroît jeter au hasard du blanc, du noir, du vert, du rouge ; qui néglige de fondre ses nuances sans s'inquiéter que chaque coup isolé soit pris pour un trait de maladresse, pourvu que l'ensemble produise l'effet.

Mettant à profit les loisirs de son état que ses camarades consument dans le jeu, le vin, la séduction et l'ennui, Nerval les emploie à la culture des lettres. Il joint aux fleurs d'une littérature légère les fruits d'une morale épurée, et les connoissances les plus propres à son métier.

La tactique, les fortifications, la topographie, les langues des pays où se porte communément le théâtre de la guerre, et l'art plus difficile de conduire les hommes, sont les objets de son étude, la source de ses plaisirs, et celle de sa considération. — Personne n'exerce mieux que lui en détail ; il sait que le gros en dépend : comment corrigeroit-il chez ses inférieurs ce qu'il ne sauroit pas lui-même ? personne ne connoît mieux l'art important de s'expliquer avec clarté, force et précision, et de mouvoir une troupe avec dextérité.

Appliquant la théorie à la pratique, il a réfléchi d'avance sa conduite dans des cas peu communs, et combiné tous les changemens de position locale. Qu'on lui donne un problème difficile, il le résout à l'instant, en ne perdant jamais de vue les principes fondamentaux de *simplicité*, *célérité*, *sûreté*, et y joignant, s'il se peut, la *belle apparence*, qui, en flattant le commun, l'élève à ses propres yeux.

Le pédantisme et la dureté, plus ou moins liés avec son état, ne lui ont point échappé; il les soumet en secret à l'œil critique de la philosophie, en connoît également la nécessité et l'abus; et lorsqu'il s'y conforme par discipline et soumission, il en adoucit le poids par bonté, et préserve également sa troupe des dangers de la licence et de l'avilissement, de l'oisiveté et du dégoût des fatigues inutiles. — Circonspect dans ses ordres, il ne les multiplie pas sans une nécessité absolue; mais, une fois donnés, il en exige l'observation avec sévérité : il sait par expérience qu'un seul négligé ou relâché nuit plus à la discipline et à l'esprit de corps que plusieurs autres suivis ne servent, quoique importans au même degré. — Il ne craint point de les rétracter lorsque l'expérience les démontre moins utiles qu'il ne l'avoit supposé. — Il donne l'exemple de la subordination par son respect envers ses supérieurs, la promptitude de son obéissance, et l'attention de n'en jamais parler qu'avec égard.

Nerval entretient cet orgueil militaire qui prévient l'abattement; mais il ne permet point l'injustice, et protége rigoureusement le paisible bourgeois et l'innocent agriculteur contre le despotisme soldatesque. — Lui-même n'est point prêt à frapper aveuglément au gré d'un maître tyrannique. Il déposeroit plutôt ses armes, ou les tourneroit contre l'oppresseur, que de les salir du sang et de l'esclavage de ses compatriotes : il en est le défenseur, et qui les opprime au-dedans ou au-dehors est son véritable ennemi.

Il pense avec Caton : « qu'il ne suffit pas que le soldat » soit intrépide, mais qu'il faut encore qu'il soit honnête » homme. » — Sa vertu, déguisée sous le nom de l'honneur, se répand en bienfaisance sur ses inférieurs, avec une no-

blesse et un désintéressement qui manquent souvent à la religion même. — Le dévot évite le mal par la crainte des dieux; l'honnête homme fait le bien par penchant, par dignité : fût-il athée, sa droiture n'en seroit pas moins inaltérable : il porte au-dedans de lui un juge sévère devant lequel il frémiroit de s'avilir.

Les subalternes savent que, pour lui faire leur cour, il n'est d'autres moyens que le zèle et la probité. Ce ton devient dominant : le flatteur même s'y conforme, et découvre dans l'exercice de ses devoirs de nouvelles jouissances dont il n'avoit pas d'idée.

Nerval ne se fait pas un jeu barbare d'attirer une jeunesse inconsidérée dans des piéges dont les liens changent souvent la direction du reste de leur vie. Ses enrôleurs ont ordre d'éviter toute supercherie; partant du principe qu'il est moins criminel de voler le bien d'un homme que de lui dérober sa propre personne. S'est-on écarté de cet ordre, il leur rend la liberté.

Le temps d'un bon sujet est-il fini, et redoit-il encore quelque bagatelle qui le forceroit de se rengager, il lui dit : *On est content de toi : si tu es las de servir, tu peux partir malgré ta dette; nous n'y regarderons pas de si près.* — Sa générosité à cet égard est compensée par d'autres, en ce que ses recrues sont communément moins chères, parce qu'elles lui donnent la préférence, et que d'ailleurs il perd rarement par la désertion.

L'idée seule de profiter sur leur équipement ou sur leur misérable paie le révolte. — Il veille à leur aisance, à leurs plaisirs; entre dans les détails de leur ménage, leur fait quelques avances qui les mettent à même d'acheter en gros, et de spéculer sur leurs provisions : il les défend contre la rapacité des entrepreneurs, les visite dans les hôpitaux, et familièrement assis sur le lit du malade, il n'est plus à son égard qu'un bon ami qui le ranime, le soulage et le console.

On sait qu'il n'est point de classe d'hommes plus reconnoissante que le militaire; parce que le courage est le germe des passions les plus nobles. Cette qualité n'est jamais seule;

chez le scélérat même, elle est accompagnée de quelque grandeur d'ame. Il n'est pas non plus de classe plus propre à nous apprécier que nos subordonnés. On n'est devant ses supérieurs que ce que l'on veut paroître, et l'ame la plus vile est celle qui feint le mieux : chez nos égaux, l'envie et la rivalité altèrent pour l'ordinaire l'estimation : nos inférieurs seuls connoissent notre vraie valeur. — Nerval en est adoré. — La sentinelle s'occupe de lui pendant ses factions nocturnes : son imagination se monte ; il espère qu'un jour de combat il pourra lui témoigner sa reconnoissance. Cette image le suit jusque sur son lit de camp : il rêve que son bienfaiteur est en danger, le frisson de l'héroïsme parcourt ses veines... il vole à travers mille morts ; il renverse, pénètre, pare, frappe, est frappé ; son sang coule, il tombe, et se réveille désolé que ce ne soit qu'un songe.

Il n'est guère moins chéri de ses camarades : un commerce sûr, un esprit officieux, des manières rondes, des procédés suivis le font aimer et respecter. Il répand sur tout ce qu'il fait une petite teinte du romanesque de l'ancienne chevalerie ; elle échauffe son cœur pour la gloire ; et si on portoit encore une devise, il prendroit celle de Bayard : *sans peur et sans reproche.*

Ses principes de galanterie sont moins antiques ; et comme le commerce des femmes est peut-être nécessaire à l'adoucissement de cet état, et au soutien de l'enthousiasme qui lui est propre, il en fait une de ses récréations les plus chères, et se prête assez volontiers à la légèreté moderne. — On l'accuse un peu de libertinage et de fatuité ; mais on lui accorde qu'il allie autant que possible ses goûts avec l'honnêteté et la prudence, et qu'il ne se fait pas un jeu barbare de troubler le bonheur conjugal et la paix des familles.

La constance n'est pas son fort, mais sa délicatesse de procédés est inaltérable. De longues rigueurs, il n'en essuya jamais, et quoiqu'il ne croie guère plus aux femmes qu'aux ennemis invincibles, sa fierté répugne à être long-temps le jouet de leurs caprices. — Trouve-t-il quelque Gibraltar féminin, il lève le siége, la plaint, l'estime, l'approuve, et

pense qu'il en est plusieurs millions d'autres qui pourront l'en consoler. Le globe est devant lui, le sexe est son sérail : ne pas l'aimer, c'est perdre à ses yeux le charme le plus touchant, comme il lui semble qu'avec un cœur sensible la vieille perd ses rides, la sotte sa bêtise, et la laide ses difformités.

Jusque dans les orgies, si communes dans son état, il sait être délicat, et ranimer les dernières étincelles de sentiment dans des cœurs avilis : il étonne par ses égards, attendrit par sa douceur, et entremêle un tendre badinage de questions sur leur sort, d'avis sur le danger, de conseils et de secours dans le besoin. Il épure ses jouissances pour les rendre plus douces : il les modère et les borne pour les rendre plus durables. Sous sa main, la débauche n'est plus que tendre volupté, et l'ivresse se change en aimable délire. — Il sait concilier la légèreté avec la profondeur, l'héroïsme avec la tendresse, la vertu avec le plaisir, les graces de l'esprit avec la force du raisonnement, et l'érudition avec la gaieté. Il dégage le savoir de la rudesse de l'orgueil, et la raison de sa révoltante austérité. Au sortir d'un tendre tête-à-tête, il peut calculer le jet d'une bombe, ou l'angle d'un polygone ; et au sortir d'une recherche métaphysique, il peut s'amuser avec des jeux d'enfans.

Philosophe le matin, petit-maître le soir, homme du monde en quartier d'hiver, il n'est plus que héros en campagne. Son corps endurci d'avance aux fatigues, et ses sens aux privations, les lui font supporter avec cette aisance qui maintient la tête libre et l'esprit sans humeur. — Peu lui importe d'être au sec ou dans l'humide, de dormir de jour ou de nuit, sur la terre ou dans une alcove ; d'être à la table d'un Lucullus ou à celle d'un manœuvre. Il fait consister sa première commodité à savoir se passer de tout, et ne met de luxe qu'en bonnes armes et en bons chevaux.

Impénétrable sur ses projets, rapide dans l'exécution, il entreprend de grandes choses avec de petits moyens. — Dans les embarras les plus pressans, il agit avec une aimable gaieté et une tranquille précipitation. Familier avec la

mort ou avec l'idée plus terrible de la mutilation et des souffrances, le danger rend ses idées plus distinctes, en exaltant son ame, et ralliant toutes ses facultés : il paroît toujours supérieur aux événemens, et du chaos le plus obscur, il arrache l'ordre et la clarté. De même, dans les positions les plus désespérantes, son sang-froid l'enhardit où d'autres s'étonnent, et il trouve des expédiens dont le hasard est toujours au-dessous de son courage, lors même qu'il seroit au-dessus de ses forces. — Mais cette même force sait s'arrêter où la constance n'est plus qu'obstination, et où la prudence offre encore des refuges : elle sait alors se désister de l'impossible, et attendre des occasions plus heureuses.

Indomptable dans l'adversité, modéré dans la victoire, il sait tirer parti de la dernière, et « *croit n'avoir rien fait tant qu'il reste encore quelque chose à faire.* » — Tranquille au milieu du carnage, il y porte une ame sensible et compatissante. Économe de sang, il n'en fait verser qu'autant qu'il est indispensable, et, protecteur du peuple ennemi, il s'oppose sévèrement à toutes dévastations inutiles. Ses soins généreux s'étendent jusqu'aux blessés et prisonniers, jusqu'aux bourgeois et paysans chez lesquels sa troupe loge : il veut qu'on fasse la guerre en *preux chevaliers*, non en brigands, non en barbares; il veut qu'on respecte ce dernier asile du citoyen paisible, et qu'on lui soit le moins à charge que possible : cette retenue se compense par la reconnoissance des hôtes, et le soldat y gagne plus qu'il n'y perd.

On peut juger en partie la manière de voir de Nerval par les faits qui lui plaisent et ceux qu'il cite le plus souvent : en voici quelques-uns.

« Que reste-t-il à faire, disoit le duc de Weimar, battu » à Rheinfeld, quand on a perdu la moitié de son armée, » ses vivres, ses équipages, ses munitions et son artillerie? » *Remarcher à l'ennemi*, répondit le duc de Rohan. Les » troupes se rassemblent, surprennent les Impériaux, font » quatre généraux prisonniers, et terminent la campagne » par plusieurs conquêtes importantes. »

« Après une bataille perdue, vingt Parthes, plutôt que » de se rendre, se décident à se frayer un passage à travers » l'armée ennemie. Les Romains, pénétrés de respect, s'en- » tr'ouvrent et les laissent passer sans obstacle. »

« Louis XIV, consultant Vauban sur la lenteur du siége » de Turin, l'illustre ingénieur offrit d'aller conduire les » travaux. M. le maréchal, lui dit le roi, songez-vous que » cet emploi est au-dessous de votre dignité? Sire, répondit- » il, ma dignité est de servir l'état? »

Pyrrhus disoit que l'avis d'un seul homme éclairé est plus puissant que la bravoure de plusieurs milliers, et que Cynéas avoit pris plus de villes par son éloquence que lui-même par ses armes. — Nerval n'est point étranger à cet art de parler, si nécessaire à tout homme qui veut diriger ses semblables. Il connoît les secrets ressorts du cœur humain, et sait au besoin les émouvoir.

Supposons-le à la tête d'une milice suisse, au moment de livrer bataille. Il lui parlera à peu près ainsi, non en style académique, mais en style à la fois simple, et un peu exagéré du vulgaire.

« Aujourd'hui, chers camarades, votre valeur va décider si le plus heureux des peuples est encore libre ou s'il est dans l'esclavage; si votre vieillesse s'écoulera dans l'honneur et l'abondance, ou dans l'opprobre et la misère. — L'œil de la patrie est sur vous; elle vous appelle son espoir, sa confiance, son refuge. Demain elle prononcera si nous sommes de lâches vaincus ou de dignes défenseurs : ..... demain, mille et mille cris d'allégresse chanteront notre gloire, ou des cris de douleur nous couvriront de reproches méprisans.

» Vous avez devant vous ces mêmes troupes que vos aïeux vainquirent si souvent. Ils tremblent au souvenir de leurs exploits, et notre réputation les intimide. — Tous les rois ne rendent-ils pas justice à votre supériorité militaire? ne cherchent-ils pas votre alliance, et ne vous préfèrent-ils pas pour la garde de leurs personnes? — Si nous surpassons leurs sujets pour des intérêts étrangers, que ne

ferons-nous pas pour les nôtres propres? — C'est vous qui êtes les vrais soldats : ils ne sont que mercenaires. Ils combattent pour un maître; vous combattez pour vous, vos possessions, votre famille, vos priviléges. — Leurs bras énervés par l'oisiveté pourroient-ils résister aux vôtres, qu'un honorable travail a endurcis? Joignons hardiment l'ennemi : c'est corps à corps qu'il faut combattre, et si vous êtes tels que vous devez être, je réponds de la victoire.

» Ne vous laissez pas éblouir par le vain éclat de leur propreté, ou l'adresse de leurs exercices. Est-ce avec de la frisure ou des mouvemens gracieux qu'ils nous battront? Il est vrai qu'ils mettent plus de vitesse et d'exactitude dans les évolutions, parce qu'ils sont plus attentifs et plus soumis envers leurs officiers. Mais qu'est-ce qui vous empêche aujourd'hui d'être aussi obéissans qu'eux?

» S'il étoit possible que nous ne fussions pas victorieux, rappelez-vous du moins qu'il n'est pas de position plus dangereuse qu'une retraite en désordre, et que toute troupe débandée est une troupe détruite. — Si quelqu'un de vous est séparé par le tumulte, qu'il se rallie sous les drapeaux. Si les corps voisins nous donnoient un mauvais exemple, ne l'imitons pas : prouvons qu'entre les braves nous étions les plus braves. Ma sûreté m'est aussi chère que la vôtre : j'ai le même sort à courir. Fiez-vous à mon savoir et à ma prudence : je commanderai la retraite dès que la victoire ne sera plus certaine. Que l'union et le bon ordre diminuent du moins le danger et la honte.... Mais, si nous en sommes réduits là, que de maux nous devons attendre! — Je vous vois d'avance chargés d'impôts et de corvées : je vois vos fils arrachés de la culture, et enrôlés par force sous une servitude étrangère : je vois les vainqueurs établis dans vos maisons, y commander en maîtres, se nourrir de vos bestiaux, et les rôtir avec vos arbres fruitiers, sur ce foyer où se chauffoient vos pères : je les vois insulter vos femmes et vos maîtresses, violenter vos filles, rire de votre colère, ou répondre à vos représentations par des injures et des coups.... Et nous souffririons un tel avilissement! notre sang

ne bouillonneroit pas de.....! (Ici il est interrompu par le murmure ; l'on s'écrie de toutes parts : *Plutôt mille et mille morts!*.... Il fait un signe, et le silence règne de nouveau.) Oui, braves camarades, plutôt que de se soumettre à de telles horreurs, que le dernier de nous périsse. Mais j'espère que ce soir même nous en verra à l'abri : leur courage ne peut égaler le vôtre : ils combattent pour l'oppression, et vous pour la justice. La Providence est de moitié avec nous. Ne vous suit-elle pas également au milieu de la foule comme au sein de votre famille? Quel coup peut frapper qu'elle ne dirige? et ce coup même que peut-il vous faire? qu'abréger un peu le temps d'une vie incertaine, prévenir les langueurs de la vieillesse, et les angoisses d'une longue maladie..... S'il faut mourir, que ce soit en remplissant les devoirs de l'honneur et du patriotisme.

» *Ici, découvrant sa tête, il porte un regard martial vers le ciel.* — O toi qui commandes aux armées..... Toi! qui nous choisis pour être un des peuples les plus fortunés..... Toi! qui combattis avec nos pères contre la tyrannie, daigne encore soutenir tes bienfaits! Nous t'offrons en hommage la justice de notre cause. Ce n'est ni l'ambition, ni l'avarice qui nous arment, c'est la défense la plus forcée que nous mettons sous ta protection. — Et vous, mânes de nos ancêtres, héros de la liberté, veillez du haut de votre grandeur sur ce sang qui descend du vôtre! Nous jurons devant vous de le répandre jusqu'à la dernière goutte plutôt que de l'avilir..... Chargeons, camarades ; la victoire est à nous! »

RELIGION NATURELLE.

INDÉPENDAMMENT de tout motif religieux, et ne considérant l'homme que sous ses rapports sociaux, nous avons démontré, qu'abstraction faite de l'existence d'un Être suprême, et de celle d'une vie future, il n'est de vrai bonheur que dans la vertu. — Si ces avantages sont déjà si grands, quels ne seront-ils pas si nous y ajoutons l'influence sur un bien-être éternel, joint au désir de plaire au maître de l'univers?

Ces puissans motifs peuvent se tirer facilement de la simple raison; mais il faut commencer par lui donner le plus d'étendue possible. C'est de la cime des connoissances humaines qu'il faut s'élancer vers le grand moteur de la nature, dont l'idée, selon Pythagore, ne peut être en nous que l'extrême effort de l'imagination vers tout ce qu'il y a de plus parfait. Ces efforts seront toujours proportionnels au degré de lumière et de chaleur du génie; ce qui met une différence prodigieuse entre le Dieu de l'ignorant et celui de l'éclairé. Le premier ne le juge que d'après sa propre image: il lui suppose toutes ses foiblesses, tous ses petits vices: l'univers n'a pour lui que quelques lieues, le temps que quelques années, et le plus haut motif qu'il puisse saisir est celui de la gloire.

Il n'y a point de science où l'homme ait fait autant d'écarts, parce qu'il n'en est point de si éloignée de sa foible intelligence. — Mais autant il est utile de réprimer les abus moraux des croyances reçues, autant est-il dangereux d'en attaquer les bases, à moins qu'on ne puisse y suppléer par quelque chose de mieux; ou du moins il faut commencer par démontrer qu'il est plus avantageux au bien pubic qu'un peuple ne soit composé que d'athées et d'impies guidés par le seul intérêt personnel, plutôt que d'individus modéré-

ment dévots qui croient un Dieu qui veut le bien et défend le mal, récompense le premier et punit le second, qui pénètre jusqu'au fond des cœurs les pensées les plus secrètes, comme il voit les actions les moins connues — (1).

Un défaut commun presqu'à tous les systèmes religieux, même les plus philosophiques, c'est de ne considérer qu'une particule de la création ; c'est de fixer les conséquences gé-

(1) Lorsque, dans une condition obscure, et hors des rayons de lumière philosophique, j'ai découvert une ame intègre et généreuse, et qu'étonné de ce phénomène, j'ai cherché à en décomposer les parties pour les mieux connoître, j'ai presque toujours trouvé la religion au fond du creuset.

Un officier allemand, plus fort de poignet et de raison que de logique, contestoit avec un de ces foibles esprits forts qui se font une gloire de renverser les principes les plus essentiels, qui prétendent que la probité est duperie, la compassion un retour sur soi-même, le patriotisme un préjugé, la religion des fables populaires, ne reconnoissent de droit que celui de la force, et de devoir que la prudence. L'officier, après avoir long-temps opposé inutilement, parut enfin convaincu, et son adversaire triomphoit. — Tout-à-coup le militaire saisit le petit homme au collet, lui lie bras et jambes au pied d'une grosse table, et cela si rudement que la corde entroit dans les chairs. Le raisonneur abasourdi crut d'abord que son adversaire étoit devenu fou ; il demande la cause de ce mauvais traitement. — *C'est parce que cela m'amuse*, répondit l'officier. Mais croyez-vous que cela m'amuse aussi, répondit l'autre ? *Cela m'est très-indifférent.* De quel droit, je vous prie ? *Du seul droit respectable, celui du plus fort.* Le garrotté s'emporta violemment. *Taisez-vous*, lui dit le militaire, qui fumoit froidement sa pipe, *ou je vous donne des coups de pied.* Il continua de crier et il lui mit un bâillon. Le patient se radoucit, et on lui rendit la liberté de parler. Ayez donc compassion de moi. *Foiblesse ! Vous m'en avez convaincu.* Vous m'allez mettre au désespoir. *Peu m'importe.* Au nom du Ciel, prenez pitié de ce que je souffre. *Le Ciel.... Belle chimère ! C'est pour les sots, disiez-vous.* Le prisonnier s'emporta de nouveau ; il menaça que son épée ou la justice le vengeroit le lendemain. *Oh ! en ce cas, je vais vous prévenir en vous jetant dans la rivière* (elle couloit sous les fenêtres) ; *ma sûreté l'exige, c'est le seul vrai devoir.* Il parut se disposer à effectuer la menace. Eh bien ! je vous fais serment, dit le raisonneur glacé d'effroi, sur tout ce qu'il y a de plus sacré, que j'oublie votre étonnant procédé, pourvu que vous me rendiez la liberté. *Comment voulez-vous que je me fie à vos sermens, vous qui ne croyez ni Dieu, ni punitions, ni vices, ni vertus ?* Il obtint cependant sa grace ; et, plus persuadé par cette mauvaise plaisanterie que par les meilleurs raisonnemens, il comprit que la société demande d'autres vertus que la prudence, et il devint, pour la vie, un des plus zélés déclamateurs contre le droit de la force.

nérales d'après des fragmens presque imperceptibles ; c'est d'attacher trop d'importance à notre globe ; de considérer l'homme et les petits objets qui l'environnent, non comme moyen, mais comme premier but de la totalité des décrets, et d'y rapporter et comparer tout ce qui se passe dans l'univers.

Cette manière de voir est peut-être la seule qui puisse être saisie par le vulgaire ; c'est celle qu'une divinité qui voudroit se communiquer à lui, seroit peut-être forcée d'emprunter pour pouvoir en être comprise. Mais l'ame éclairée lit dans le firmament la démonstration mathématique de rapports bien plus étendus, et là elle se forme de cette divinité une image infiniment supérieure à tout ce que la superstition, secondée du plus ardent fanatisme, a jamais pu produire de plus élevé.

Le peuple peut difficilement être amené au vrai par d'autres moyens que par l'usage : il faut que l'habitude lui tienne lieu de raison, et que ses notions les plus abstraites s'inculquent avant le développement des plus simples. — Mais, à l'égard de cette classe d'hommes qui préside au bonheur des autres, et chez laquelle il est si important de n'admettre que les principes les plus réfléchis, l'introduction aux connoissances religieuses devroit être précédée d'un cours épuré de *juste* et d'*injuste*, de notions générales sur la métaphysique, la chimie, l'anatomie et notre système solaire. C'est le télescope et le microscope à la main que l'homme pensant doit étudier la nature, et admirer, dans les deux extrêmes de nos perceptions, cette étonnante sagesse qui la gouverne. Plus nos sens se renforcent par l'art, plus nos observations s'étendent, se multiplient, et plus nous découvrons d'ordre, de puissance, et un concours de moyens sans nombre, profondément raisonnés, tendant vers des buts distincts, qui sont en même temps causes et moyens d'autres plus grands buts. L'organisation d'une plante, d'un insecte imperceptible à l'œil, renferme, prouve plus de science que tout le genre humain n'en pourroit réunir. Or, si les détails offrent tant de miracles et de sagesse incomparable, où seroit la

probabilité que l'administration générale en soit dépourvue? — Ces distances astronomiques familiarisent aussi peu à peu avec l'image de l'immensité, sans laquelle il est impossible d'apprécier notre petitesse et nos rapports individuels relatifs à la grandeur du tout et à la majesté de l'Être suprême.

Un philosophe ne peut réfléchir avec quelque élévation sur les attributs de son Dieu et le but de sa propre existence, qu'en ne perdant jamais de vue les grands objets d'*espace*, d'*éternité*, de *matière*, d'*esprit* et de *bien universel*. Le premier lui fera habituellement sentir l'extrême petitesse du globe qu'il habite, et du rang qu'il occupe lui-même dans l'échelle des êtres : le second étendra ses conséquences jusqu'aux infinis de la durée, soit dans l'avenir, soit dans le passé : le troisième lui prouvera qu'il fallait que, de tout temps, il y eût un germe d'imperfection dans le sein de la nature, puisqu'il existe sous nos yeux des êtres si imparfaits: les efforts sublimes et les émotions délicates du quatrième lui feront comprendre qu'il y a dans les vertus plus que du mécanisme, de la fermentation et du mouvement : enfin le dernier lui indiquera diverses possibilités, par lesquelles l'harmonie du total pouvoit exiger quelques désordres dans ses parties, qui, par des maux momentanés, deviendront la source de biens durables.

Combien de conjectures neuves ne pourroit-on pas former sur l'origine des êtres et les causes du mal; sur l'essence de la matière et celle de ces corps lumineux; sur la destination de l'homme et le grand but de la nature? Mais il est indispensable que, dans ces hypothèses, on ne sépare point le physique du moral, ni l'univers du globe, ni la superficie du dernier de sa composition centrale, la partie devant nécessairement être liée à l'ensemble par l'indivisibilité des lois générales, qui embrassent indispensablement tout ce qui fut, tout ce qui est, tout ce qui sera, sans exception de temps ni de lieux.

Espace! éternité!... mots étonnans! qui pourra jamais vous saisir, et qui cependant peut mettre votre immensité en doute? — Relativement à la première, formons-nous

d'abord une idée de vitesse, une image de distance, et une de grandeur. — Par exemple, d'ici au soleil, dont le volume est évalué par nos meilleurs astronomes quatorze cent mille fois plus gros que la terre (1), les mathématiques, qui sont nos connoissances les plus certaines, comptent environ trente-quatre millions de lieues (2), que le meilleur coursier dans une continuité de ses plus vigoureux élans ne pourroit parcourir que dans plus de cinq cents ans, et qu'un homme qui marcheroit toujours n'atteindroit que dans près de quarante siècles : et d'après des calculs aussi ingénieux que probables, M. Huyghens estime que les étoiles fixes les plus proches ne peuvent être moins de vingt-sept mille six cent soixante-quatre fois plus éloignées que le soleil ; et Cassini conjecture que la distance de Sirius doit excéder celle de cet astre quarante-trois mille sept cents fois, et sa grosseur d'un million ; ce qui, nonobstant que cela mettroit sa masse, en comparaison de celle de notre globe, comme 1 à 1,200,000,000,000, ne seroit peut-être qu'on point en proportion de celle de certaines étoiles que les meilleurs télescopes n'aperçoivent que comme une petite lueur scintillante.

L'analogie nous démontre, avec beaucoup d'apparence, que nos co-planètes sont des terres à peu près comme la nôtre, dont les élémens, les climats, les productions et les êtres animés doivent différer en raison de leur éloignement du centre de chaleur et de leur plus ou moins de volume. — Il est très-probable, comme divers grands hommes l'ont pensé, que chaque étoile fixe est un soleil, centre de mouvement d'autres systèmes planétaires, et ainsi à l'infini. — Cette supposition, si souvent traitée comme chimérique par l'ignorance ou par l'orgueil, est cependant la seule qui donne quelque probabilité satisfaisante sur la nature et le but de ces corps lumineux, que la plupart des hommes, dans leur indolence d'esprit, considèrent sans jamais se demander ce

(1) Ou, plus exactement et en décimales, 1,435,025.
(2) Distance moyenne, 34,761,680.

qu'ils sont et à quoi ils servent. C'est aussi l'hypothèse qui est la plus conforme à la physique, à la raison, et à la majesté même du Créateur.

Après cette foible image de grandeur, admettons avec Newton que la lumière parcourt près de quatre millions de lieues par minute; puis subdivisons cette minute en 60 secondes, la seconde en 60 tierces, et ainsi jusqu'à la décime. Supposons enfin une vitesse qui, dans cette décime de temps, parcourroit des millions de fois plus d'étendue que ce rayon de lumière n'en peut parcourir dans des millions d'années. — Lancez alors cette vitesse dans l'espace, qu'elle poursuive en ligne droite pendant des millions de milliards de milliasses de siècles. Doublez le produit, redoublez; joignez-y encore les ailes de l'imagination la plus ardente.... Eh bien! tout ce vaste trajet est un rien si imperceptible, en comparaison du tout, que vous n'êtes ni plus éloignés du centre, ni plus rapprochés de la circonférence. « Car, comme dit Épicure, » il faut de toute nécessité que l'espace soit sans fin. S'il ne » l'étoit pas, il faudroit qu'il y eût un coin d'où on pût en » voir l'extrémité; et dès que ce coin existe, c'est encore » l'espace. On peut donc aller plus loin. »

Quel doit être celui qui en embrasse le total dans sa sagesse et dans sa puissance? Que devient notre petit globule de neuf mille lieues de tour? Ce n'est plus qu'un atome perdu dans l'immensité; et l'homme qui voudroit conclure qu'il n'est rien au-delà, seroit plus ridicule que les insectes qui, végétant en peuplades à l'extrémité d'une feuille, s'imagineroient qu'elles concentrent toutes les vues et toutes les merveilles de la nature, et penseroient qu'à sa chute l'univers entier s'écroule.

Ces calculs de proportion, toujours plus étonnans à mesure qu'on a l'ame grande, et l'habitude de les réfléchir, s'appliquent également à l'*éternité*. — Posons pour première unité des milliards de milliasses de siècles; ajoutons autant de chiffres que de grains de sable dans la mer, ou d'atomes dans l'espace. Multiplions la somme par elle-même, et remultiplions-la des milliards de fois encore. Le produit ne

sera qu'un moment, à peine marqué, en comparaison de cette éternité.

Que devient encore ici l'éclair de notre vie actuelle ? L'homme se confond, se perd, s'anéantit sous son extrême petitesse.... Projets, pouvoir, grandeur, sciences, tout disparoît.... Mais un souvenir de vertu arrache le sage au néant; il s'élance de nouveau dans un rang sublime. Qu'un Dieu lui parle, et il lui dira avec une modeste assurance : Oui, je suis infiniment petit; oui, je suis infiniment foible; mais indique-moi un sentiment de bienveillance que je ne puisse éprouver, ou un sacrifice généreux que je ne puisse faire.

IL EST UN DIEU.

Dans le petit nombre de principes sur lesquels tous les peuples sont d'accord, celui de l'existence de Dieu tient le premier rang. — La prodigieuse variété de sectes, loin d'être contraire à cette opinion innée, semble lui donner un degré de force de plus, en indiquant le point central sur lequel toutes leurs contradictions se rallient. — Le stupide païen se prosternant devant son idole, prouve peut-être mieux par cet acte machinal la certitude d'une puissance supérieure que le métaphysicien qui la démontre.

La plupart des nations diffèrent dans les conséquences de ce principe, mais s'accordent sur l'essentiel. Sénèque disoit déjà *qu'il n'en est point de si barbare et de si corrompue qui n'adore quelque divinité.* — Qu'on parcoure de nos jours celles dont les mœurs, le gouvernement et la croyance sont le plus en opposition ; qu'on leur demande : *Est-il un Dieu?* Elles répondront : Il en est un. *Quels sont les plus sûrs moyens de lui plaire?* Être juste et bienfaisant. L'application de cette maxime variera suivant les degrés de connoissances ; mais le fond sera le même.

A la rigueur, le philosophe n'a pas besoin d'en savoir beaucoup plus : il peut se dispenser de se perdre dans l'abîme des méditations abstraites ; il doit avoir la modestie de croire que si tant d'hommes s'égarent sur cet objet, il peut s'égarer aussi. Sans mépriser personne pour ses opinions. il admet les principes de la certitude, pour garant desquels il a la raison du genre humain entier, et qui paroissent indépendans des lieux et des siècles. Il développe ses principes d'après les lois de la sagesse ; il s'attache principalement à la connoissance et à la pratique du bien ; laisse le monde aller son cours, et pour le reste se repose doucement sur les décrets de la Providence. Socrate pensoit « qu'il étoit inutile de vouloir déchirer le

» voile qui dérobe ses mystères; qu'il falloit la laisser dans » l'impénétrabilité dont elle avoit jugé convenable de se » couvrir. » Il s'adonna entièrement à la morale, cessa d'être physicien, crut un Dieu et une justice.

L'existence de ce Dieu semble être, sous nos rapports présens, plutôt une vérité de sentiment que de démonstration. C'est un instinct que tous les écarts de la raison ne peuvent parvenir à étouffer entièrement, et que cette raison même démontre cependant avec plus d'évidence qu'aucune autre vérité métaphysique.

En jetant un coup d'œil sur tout ce qui nous environne, l'enchaînement des effets enseigne que rien ne se produit sans cause; et, de cause en cause, on remonte nécessairement à un premier moteur universel, qui sera DIEU.

Tout ce qui se passe sous nos yeux n'est qu'un miracle continuel, dont l'habitude seule détruit l'étonnement. — Le cours des astres, celui des fleuves, la circulation de notre sang, la végétation des plantes, l'anatomie animale, ou l'examen d'un seul de nos sens, prouvent à l'observateur réfléchi une continuité de desseins effectués par les moyens les plus sages. — Le squelette est le chef-d'œuvre de mécanique, la digestion le plus haut degré de chimie, et la circulation surpasse tout ce que nous connoissons de plus parfait en hydro-statique. Toutes les recherches n'ont pu découvrir une partie superflue, ou un moyen plus simple de parvenir aux mêmes fins; on ne peut ni ajouter ni ôter. Le peintre ne peut inventer de plus belles formes que celles qu'il trouve éparses dans la nature; et le métaphysicien ne peut imaginer un seul sens que nous n'ayons reçu d'elle. — Le battement d'une artère, qui redouble sous l'émotion; l'influence d'un aliment, qui agit sur la pensée; la rétraction d'un nerf, qui obéit à la volonté, sont autant de mystères que nul savoir humain n'a encore pu dévoiler, et qui ne paroissent simples qu'à celui qui considère comme tel tout ce qu'il voit habituellement sans jamais en réfléchir les causes.

Divers actes des plus communs ne sont pas mieux connus.

Qui explique d'une manière satisfaisante par quel pouvoir étonnant l'œil saisit à la fois des milliers de corps différens, à des millions de lieues de distance ? et assure l'ame que, fort au-delà de l'orbite de notre sphère, il y a d'autres sphères qui roulent avec elle ? — Si des questions pareilles absorbent toute notre intelligence ; si l'athée ne se connoît pas lui-même ; s'il ne peut rendre compte d'une foule de petits détails personnels, comment prononcera-t-il affirmativement sur ce qui est dans l'immensité de cet espace où il ne fut jamais, ou sur ce qui se fera dans l'immensité des temps qu'il ne peut prévoir.

Si le hasard avoit produit le monde, on y remarqueroit moins de régularité, plus de différence entre les espèces ; chaque individu en formeroit presque une particulière ; car le hasard ne peut amener que des variétés accidentelles, et jamais un ordre suivi. — Le comble de l'absurdité seroit de supposer qu'une force aveugle puisse produire une harmonie soutenue entre des parties contraires, combiner avec sagesse une infinité de moyens ou créer des êtres intelligens: et le plus haut degré de présomption est celui d'un mortel qui, n'occupant qu'un point, ignorant ce qu'il sera demain, ne connoissant pas ce qui est sous cette surface qu'il habite, ni au-dessus de l'atmosphère qu'il respire, décide cependant impérieusement qu'il n'est rien au-delà, et juge en dernier ressort sur le contenu de l'espace et la tendance de la durée.

L'orgueil (1), le crime et la paresse sont les grands motifs de l'incrédulité. Il est si flatteur pour le premier de se croire au plus haut rang des êtres ; si rassurant pour le second de n'avoir point de châtimens à craindre, et si commode pour la troisième de n'être pas obligée de réfléchir !

(1) Ce seroit une indécence dans le monde poli de parler de religion ; non par respect pour elle, mais c'est que cela blesse l'orgueil des grands, en rappelant le néant des choses humaines, l'égalité primitive, et le subalterne de leurs vues. C'est par ce dernier motif qu'il est presque aussi indiscret de parler des vertus, qu'ils connoissent peu, et qu'ils pratiquent encore moins.

Rien n'est plus facile que de dire : *Il n'y a rien ; tout est hasard, tout est confusion.* L'esprit se repose alors dans sa stupidité; l'égoïsme devient la première loi, et l'ignorant se croit l'égal de l'éclairé. Ce dernier s'étonne que l'on soit réduit à prouver ce dont il voit à chaque pas des indices si positifs, et qu'il ne peut cependant faire voir qu'à celui dont les connoissances approchent de l'élévation des siennes.

Comme il est des vérités physiques dont un seul de nos sens nous assure sans que les autres les puissent confirmer, de même, dans le moral, les vérités les plus sublimes ne peuvent être saisies que par la partie la plus pure de nos facultés pensantes. Celui qui n'admettroit que ce qu'il comprend parfaitement, ou ce qui est à la portée de tous ses sens, seroit forcé de nier les choses les plus certaines.—Parce qu'un aveugle ne peut se former l'idée de la lumière, s'ensuit-il que la lumière et les couleurs n'existent pas? Et, quant au général, qui est-ce qui a vu le vent, touché le son, entendu le parfum? et cependant, qui doute de leur existence? Qui sait pourquoi le corps qui tombe s'approche de la terre, au lieu de rester suspendu ou de s'élever en l'air? Ceci paroît encore fort simple, et ces questions feroient sourire un idiot ; mais elles confondent les plus grands génies, qui en expliquent quelques effets, et en ignorent les causes. Newton, en fixant les lois de l'attraction, n'osa conjecturer ce qu'elle étoit ; et une grande partie de sa vie fut consacrée à la théorie des couleurs.

Au reste, cette défiance de nos lumières ne doit s'étendre que sur les objets métaphysiques, et l'on ne doit jamais soumettre au vague de leurs directions nos idées les plus distinctes sur le vice et la vertu. — La science de l'être en général est étrangère à l'homme, et la nature l'en éloigne par les obstacles qu'il trouve dans sa foiblesse : mais la science de nos devoirs nous est personnelle, et l'auteur de notre existence plaça au-dedans de nous-mêmes un guide qu'on retrouve au besoin lorsqu'on veut écarter les préjugés de l'éducation et les prestiges des penchans.

Il est impossible de tirer de la seule raison aucune consé-

quence probable qu'il n'existe point d'êtres supérieurs à l'homme. Si la nature a pu produire un Lycurgue, un Caton, un Marc-Aurèle, pourquoi ne pourroit-elle produire des intelligences encore plus parfaites? Qui est-ce qui connoît les bornes de son pouvoir ? — Si elle fait circuler un principe de vie dans toutes les parties du plus grossier élément; si notre globe de boue est partout animé, pourquoi l'air, ce fluide pur, ou le feu, plus pur encore, ne pourroient-ils pas aussi l'être? Pourquoi ces globes lumineux n'auroient-ils pas leurs habitans, aussi supérieurs en facultés que leur demeure est supérieure en grandeur et en matière? Ou, pour aller plus loin encore, pourquoi ces astres ne pourroient-ils être eux-mêmes des êtres intellectuels, des agens de la suprême puissance, qui coopèrent avec elle dans l'exécution du grand but, et qui, par une foule de gradations, s'élèvent insensiblement jusqu'à la première, qui sera Dieu? Toutes les religions des peuples les plus éclairés ont admis des intermédiaires : qu'on les appelle génies, esprits, anges, ou autrement, peu importe. Et ces conjectures ou opinions relatives aux astres remontent jusqu'aux temps connus les plus reculés; le sabéisme ayant été une des croyances le plus anciennement et plus généralement répandues, quelques érudits la considèrent comme base de toutes les autres : du moins est-il certain qu'elle offre l'image la plus majestueuse, la plus digne de la grandeur de l'Être Suprême. — Ajoutons que si la vie est un bien, pourquoi la Providence ne l'auroit-elle pas étendue aussi loin qu'elle peut l'être?

On a attaqué la croyance d'un Dieu parce qu'il n'est rien sur quoi on ne puisse soutenir le pour et le contre avec quelque apparence de vérité, et que les Pyrrhoniens avoient même posé en doute leur propre existence. Les plus fortes oppositions des athées portèrent toujours sur la forme des preuves, et jamais sur le fond. Le plus souvent ils sont réduits à ne changer que la dénomination, en substituant le mot *nature* à celui de *Dieu :* mais qu'importe le nom distinctif de cette force régissante, dès qu'elle prouve son pouvoir et sa sagesse ?

Un philosophe, affligé de ces incertitudes, prioit un ami de lui indiquer les ouvrages qui pouvoient lui servir de contre-poison. L'ami lui indiqua les plus forts traités d'athéisme. Mais, comment! dit le premier, c'est là mon mal. Et c'est justement, repartit-il, ce qui le guérira : une aussi bonne tête que la vôtre ne se laissera pas éblouir par des sophismes captieux, ni rendre confuse par une abondance de paroles et d'images obscures : elle verra d'abord combien ces prétendues anti-preuves sont pitoyables, et même, si elles ne l'étoient pas, quelle prépondérance de difficultés et de contradictions elles ameneroient !

La marche de l'esprit humain est chez nombre d'hommes à peu près la même. De l'entière superstition ils passent à l'incrédulité complète, et de l'incrédulité aux doutes philosophiques. — Bacon, Leibnitz et Voltaire ont répété : qu'un peu de philosophie conduit à l'athéisme, et que beaucoup de philosophie ramène à la connoissance d'un Dieu.

La victoire la plus complète de l'athée se réduit à établir le doute : et un doute suppose la possibilité de la chose doutée. Il peut tromper sa raison, mais jamais son cœur : il y restera toujours un sentiment confus d'un être supérieur, qui se réveillera plus fortement dans l'infortune, et peut-être d'une manière marquante à l'approche de la mort, ce dont on connoît de nombreux exemples.

A l'égard de l'athée qui étend ses conséquences jusqu'à l'indifférentisme des actions, et au mépris de la moralité, on peut le combattre par les seuls motifs de l'intérêt personnel, et lui prouver mathématiquement son ineptie, en raisonnant à peu près ainsi : — Vous conviendrez que l'homme peut errer. Vous êtes homme : vous pouvez donc errer aussi. Je pourrois, sans vous manquer, opposer à votre opinion celle d'un Socrate, d'un Leibnitz, ou de quelqu'autre grand homme ancien ou moderne, et placé par l'estime générale au plus haut degré du savoir humain. Mais je fais plus pour vous, j'évalue votre opinion à cent mille fois plus raisonnée, plus probable que celle de tous ces philosophes, et de tous les peuples de la terre qui se sont accordés sur ce point:

votre suffrage est par là réduit à une valeur déterminée. Eh bien! malgré cette extrême disproportion, comme il y en a encore plus entre l'éternité et votre durée, entre les risques de l'erreur et les bénéfices de votre prétendu savoir, qui admet cependant toujours la possibilité de la première, ce seroit pour un esprit profond le calcul le plus erroné et l'excès de la plus haute imprudence, que d'exposer d'aussi grands avantages possibles pour quelques jouissances momentanées, et pour afficher quelques instans une petite vanité de savoir qui nuira à vos semblables, et qui déjà, dans ce monde-ci, éloignera de vous l'estime, la confiance, et mettra votre repos en danger.

Selon les pays où l'on vit, on peut facilement hésiter entre les religions dogmatiques. Nous connoissons treize cents croyances différentes; et peut-être en est-il autant que d'hommes sur la terre; parce qu'il est probable qu'il n'y en a pas deux qui pensent d'une manière exactement conforme en tous points. Mais nier ce qu'un consentement unanime de toutes ces croyances admet, paroît une présomption insupportable.

Il est encore facile qu'un homme très-instruit, arrêté par quelques difficultés morales, ou séduit par des subtilités de logique, soit indécis par momens. Mais celui qui atteint à une conviction d'athéisme complète, n'est bien certainement qu'un ignorant, qui méconnoît la foiblesse humaine, et n'a point d'idée d'une partie essentielle de nos connoissances les plus certaines. — Enfin, quiconque combat la croyance de l'existence d'un Dieu, ne peut mériter ni le titre de philosophe, ni celui de citoyen; car, fût-elle incertaine, il faudroit la respecter pour le bonheur de l'humanité, comme un des premiers freins du crime, un encouragement à la vertu, et une consolation dans l'infortune.

Athée! qui que tu sois! si tu es si élevé au-dessus du commun des hommes; si tes connoissances sont aussi supérieures aux miennes que tu le prétends; si tu as poursuivi l'esprit et la matière à travers l'obscurité de leurs combinaisons infinies, depuis le néant à la pensée, depuis la pensée

à l'héroïsme ; si tu as parcouru tous les anneaux de l'immense chaîne des êtres ; si tu en as pénétré les plus secrets effets dans leur origine la plus reculée, et dans leur issue la plus finale ; ou si, plus encore, un Dieu t'a dit qu'il n'est pas un Dieu : oh! prends pitié de moi ; ne déchire par le voile bienfaisant qui cache à mes yeux l'affreux chaos d'un hasard aveugle, qui, sans justice et sans intelligence, dispense confusément les biens et les maux, la vie et la mort! S'il m'arracha au néant, ne peut-il m'y arracher encore? ne peut-il ranimer ces mêmes parties, et les placer sous les combinaisons les plus détestables? Ou, plus probablement, si ce principe de sensibilité étoit inhérent dans la nature, il doit être immortel avec elle ; la substance qui l'éprouve peut, à la dissolution de mon corps, perdre l'idée de son ensemble ; mais chaque particule peut conserver ses sensations individuelles jusque dans la divisibilité la plus infinie ; et dès-lors quel enfer d'éternité s'offre à ma vue! Jouet à jamais d'une fatale destinée, mes parties sensitives seront soumises à une machinale fermentation : elles seront esclaves aujourd'hui, reptiles demain, ou peut-être bien moins encore, car qui peut assigner les bornes de la dégradation et celles des souffrances? — Mais, dût le néant être mon espoir le plus doux, il ne vaut pas mes sublimes erreurs..... Trompe-moi par pitié, trompe ce genre humain, et ne romps pas la dernière barrière entre lui et le méchant. — Mais quoi! je pourrois te croire un instant! je pourrois soumettre ma raison et mes sens à ton ignorance! lorsque les siècles, les peuples et la nature crient de toutes parts : *Il est un Dieu!*... Oui, tu es... Tout, autour de moi, m'étale ta grandeur ; tout, au-dedans de moi, m'assure de ta bonté... Je te vois dans la lumière ; je t'entends dans la vérité ; je te sens dans la vertu.... Oui, tu es, tu fus, tu seras, et je serai avec toi... Mon ame, impatiente de rompre ses liens, s'élance avec transport au-devant de cet avenir.... Elle t'admire, t'adore, t'implore.... O Dieu!.... Dieu!...

ATTRIBUTS.

Une partie des attributs de la Divinité, autant que notre petitesse peut les saisir, se déduisent principalement de son rang suprême, des idées de perfection qui en résultent, et ensuite des propriétés de ses ouvrages. Sa *puissance*, parce qu'il n'est rien au-dessus de lui : sa *sagesse*, parce qu'embrassant tout, elle connoît tout : sa *bonté*, parce qu'elle est une suite d'une puissance souverainement intelligente : sa *providence* est unie à l'idée d'un Dieu créateur, et n'est que la continuation de ses soins pour son ouvrage ; sa *justice* est inséparable d'une bienveillance éclairée, dont l'impartialité rend chaque partie subordonnée au tout.

Entre ces divers attributs, la bonté doit nécessairement tenir le premier rang ; parce qu'elle est la plus intimement jointe à la perfection, et que, séparées d'elle, toutes les autres prééminences deviendroient plutôt des objets de terreur que d'adoration. — Si Dieu n'étoit que puissant, nous ne pourrions que le craindre et non l'aimer. Si le bonheur des êtres créés n'eût pas été le but de la création, si la gloire seule en eût été le motif, ce ne pourroit en être un à la reconnoissance. — Le malheureux peut se dire avec certitude : Dieu est bon ; j'existe. L'existence est donc, dans sa totalité, un bien réel pour moi ; car sa justice n'auroit pu m'arracher du néant, si ce néant eût été préférable à la vie. Mais il ne faut pas considérer uniquement les rapports de cette vie. L'image de l'infini est inséparable de tout ce qui est divin. « Pourquoi désespérer? Dieu a encore toute une éternité » pour nous rendre heureux. Soyons consolés, et confions-» nous en lui. »

L'origine et la permission du mal sont deux grandes difficultés philosophiques, en ce qu'on a de la peine à les allier avec la bonté et la puissance divines. — Sans s'enfoncer

trop avant dans cet abîme de la raison, et sans manquer à la Majesté Suprême, ne pourroit-on pas supposer qu'il est possible d'exagérer l'étendue de cette puissance; dire que Dieu peut tout, hors ce qui est impossible; qu'il ne peut changer l'essence primitive de l'être en général; que la cause du mal provient des limites de la nature même, et non *des limites de l'être créé?* car cette dernière hypothèse n'est qu'un jeu de mots, en ce qu'on pourra toujours demander pourquoi le Créateur a si fort rétréci ces limites, qu'il pouvoit balancer moralement entre un grand bien et un moindre; mais que nous voyons trop souvent alterner entre de grands maux et de plus affreux encore.

Si Dieu pouvoit d'un mot bannir tous les crimes et toutes les souffrances de l'univers, sa bonté le prononceroit sans doute. S'il pouvoit dans un clin-d'œil produire toutes les perfections qu'il est probable que la douleur nous prépare, sa sagesse pourroit-elle lui permettre de différer? Dieu peut tout hors ce qui est impossible; et nous ignorons où commence cette impossibilité. — Si nous bornons la bonté de Dieu, c'est le mettre au-dessous du sage même, puisque nous pouvons imaginer qu'un homme pourroit être supérieur à lui dans la première des perfections. — Mais si nous bornons sa puissance, c'est seulement le mettre au-dessous d'une possibilité imaginaire, et hors des écarts fantastiques de notre ignorance.

Nous avons déjà indiqué que s'il existe dans l'espace quelque chose d'aussi vil que la matière, cela prouve indubitablement que, de toute éternité, elle portoit un germe d'imperfection en elle. Rectifier cette imperfection, devoit nécessairement être le vœu d'un Être Suprême, qui ne pouvoit désirer qu'une augmentation continuelle du bien général. — Qui sait si le grand but de tout ce qui se passe sous nos yeux n'est pas d'élever cette matière, par gradations insensibles, jusqu'à l'aptitude d'être transformée en espèces intelligentes qui, se perfectionnant sans cesse, se rapprocheront peu à peu de la divinité? Qui sait si la douleur n'étoit pas le seul moyen d'arracher cette matière à l'inertie,

de porter au plus haut point cette sensibilité qui produit le sentiment, qui force à la réflexion, d'où naissent les lumières, qui produisent les vertus (1)?

Ne sentons-nous pas en nous-mêmes qu'un bien-être continu nous plonge dans l'engourdissement, pendant que l'inquiétude et la souffrance réveillent tous les ressorts de l'activité? Ne sentons-nous pas aussi en nous ce combat continuel de deux principes, dont l'un tend au repos, et l'autre à l'action? — Si l'existence est un bien, Dieu a dû l'étendre aussi loin qu'il a pu : et s'il est tout-puissant il a pu aussi loin qu'il a voulu, quoique les vices inhérens dans la nature même exigeassent le temps nécessaire à l'effet des agens et à la destruction des obstacles. Dieu seroit-il souverainement bon, s'il ne faisoit pas tout le bien qu'il peut faire? — La perfection peut être son seul but. Tant qu'il existe une particule qui peut sentir et ne sent pas ; tant qu'il existe dans l'espace un atome qui n'éprouve point tout le bonheur dont la suprême sagesse peut le rendre susceptible, les décrets de la Providence ne sont pas remplis. — Mais, pour produire ces admirables changemens, il falloit peut-être que l'esprit s'unît à la matière : il falloit qu'il descendît jusqu'à elle pour l'élever jusqu'à lui : il falloit en partager les souffrances pour les diminuer. Et quelle vaste perspective de divins sacrifices s'ouvre sous ce nouveau point de vue! que d'étonnans moyens, par de sublimes causes, pour d'adorables buts!

La circonspection et les bornes de cet ouvrage ne permettent que de tracer les premiers traits d'une hypothèse dans laquelle le vulgaire ne peut voir qu'absurdité, et le demi-savant obscurité : mais que l'homme exercé dans ce genre de méditation en daigne suivre les conséquences les plus na-

(1) La douleur corporelle paroît aussi destinée à éloigner l'homme de ce qui lui est nuisible; et, sans le mal moral, il ne pourroit exister de vertu. Elle n'est le plus souvent qu'un sacrifice de soi-même en faveur des autres : et envers qui l'exercer, si chaque être étoit aussi heureux que possible? *Bonté, justice, compassion, héroïsme,* seroient des propriétés sans but, des penchans sans effets; et, sous nos relations actuelles, le principe d'activité seroit détruit, n'étant plus soutenu par les besoins.

turelles; qu'il y applique les découvertes de haute physique, les principes de justice universelle, et la plupart des difficultés des systèmes les plus connus; il sera peut-être étonné de la grandeur des images, de l'accord général, et de la facilité avec laquelle une foule de contradictions apparentes se concilient. Du moins semble-t-il qu'il n'en est point qui embrasse toutes les parties de l'univers avec plus d'étendue, et qui donne de la Divinité une idée plus sublime. Plus elle sera grande, plus il est à supposer qu'elle approche de la vérité. Mais, pour s'en former une image distincte, il faudroit être infini comme elle.

Les attributs qu'on lui suppose et les conséquences qu'on en tire, quoique se rapprochant vers un centre commun, varient cependant suivant les degrés de lumières et de moralité des nations et des individus. Quelle différence entre la religion des anciens Perses et des habitans des terres australes, entre le Dieu du Chrétien et du Juif, entre celui du Juif et du Patagon! — De même, en particulier et sous la même foi, quelle immense distance entre l'idée que se forme de cette Divinité le commun de nos dernières classes, et l'astronome métaphysicien et moraliste! — La plupart des peuples profanèrent cette sainte image, en se représentant un Être Suprême presque aussi stupide et aussi méchant qu'eux; et, sans détailler les opinions connues de diverses hordes de Tartares, de Nègres, ou sauvages Américains, les Scythes, les Sarmates, les Scandinaves, les Mexicains et autres, s'imaginoient que leur bonheur et leur repos ne pouvoient s'acheter du Ciel que par des victimes humaines; que leurs dieux se délectoient dans les souffrances, et que leur soif pour le sang ne pouvoit jamais être complètement assouvie.

Le conte suivant, tiré de l'Edda, espèce de bible islandaise, offre un exemple frappant de ces images grossières. « Le dieu Thor va se promener en compagnie de ses deux » chèvres et de quelques autres divinités. Ils arrivent près » d'un bois d'où sort avec fracas un ouragan impétueux. La » peur les saisit : ils se cachent dans ce qu'ils croient être » un palais vide, sur lequel sont quatre tours. Pendant la

» nuit, l'ouragan augmente ; les dieux craignent que l'édi-
» fice ne s'écroule, d'autant plus que les tours ont déjà va-
» cillé : ils quittent le château, et trouvent tout auprès une
» maison plus petite, sous laquelle ils se réfugient. — La
» tempête augmente. Le dieu Thor sort pour en rechercher
» la cause, et il découvre qu'elle provient du ronflement
» d'un énorme géant qui dort sous un arbre. Il demande au
» monstre comment il s'appelle ? Il répond, *Skrimner :*
» pour moi, ajouta-t-il, je n'ai pas besoin de demander ton
» nom, je sais que tu es Thor, fils du Ciel. Mais n'as-tu
» pas vu mon gant, que j'avois posé à côté de moi en dor-
» mant? Alors le divin Thor s'aperçoit que le grand palais
» aux quatre tours n'étoit que ce gant, dont la maison plus
» petite formoit le pouce (1). »

Ce nom de Thor, adoré si long-temps dans le Nord, devint par la suite la dénomination des sectateurs mêmes de cette croyance, et probablement, dans l'aigreur des querelles de religion, il se changea peu à peu en épithète injurieuse, qu'il a conservée jusqu'à nos jours. *Thor* signifie aujourd'hui, en allemand, un *fou*, un *sot*. Jadis, c'étoit un dieu. Étrange vicissitude des choses humaines !

(1) *Erklærung des goldnen Horns aus der nordischen Theologey.*

IMMORTALITÉ.

Les fonctions qui ne se rapportent à aucun organe connu, et dont la subtilité paroît dépendre d'une cause purement intelligente, s'appellent ame. Il est peu d'objets sur lesquels on soit moins d'accord, parce qu'en effet il en est peu d'aussi obscurs. On en a tour à tour placé le siége dans le cerveau, dans le cœur, dans le sang, et on pourroit tout aussi aisément le placer dans l'estomac, à en juger par l'influence des alimens sur les passions, et par l'effet que produisent sur lui les plus grandes affections pensantes, comme l'amour, la douleur, l'étude, qui sont presque toujours accompagnés d'un espèce d'inflammation de ce viscère. Mais il est plus probable que cette ame est répandue dans tout notre corps, dont chaque partie en reçoit, seconde ou repousse l'impulsion, proportionnellement à son degré de perfectibilité, peut-être aussi en raison de sa densité ou de sa pesanteur, dont la dernière propriété, une des plus étonnantes que nous connoissions, paroît plutôt un attrait sympathique qu'un effet mécanique.

Il n'est pas douteux que les diverses parties qui nous composent ne soient plus ou moins *matérielles*, d'après le sens vague que le vulgaire attache à ce mot. On ne peut mettre dans la même comparaison nos os et le sperme, notre sang et la chaleur, nos chairs et le principe de circulation.

C'est surtout dans les dissertations de cette espèce qu'il est nécessaire de s'entendre, et de déterminer avec précision le sens des termes principaux. Comment raisonner sur un objet si l'on ne peut le distinguer d'un autre? Nous avons nombre de longs traités métaphysiques, où l'on voit clairement que leurs auteurs n'ont jamais cherché à se former une idée distincte de ce qu'ils nomment *esprit* et *matière*. On nous dit, d'après Aristote et les scolastiques, que *les*

corps sont tout ce qui a de l'étendue. C'est la seule ligne de séparation un peu positive qu'on ait pu inventer; et cette définition est encore très-opposée à ses conséquences les plus simples : car, d'après elle, le *son*, qui n'est qu'un *effet*, sera aussi un corps, en ce qu'il a un point où il commence, un autre où il finit : de même, la chaleur et la lumière la plus subtile sont aussi des corps, puisqu'un autre les arrête, les réfléchit, et que l'ombre en trace les contours. — Mais, pour aller plus loin, on pourroit, d'après cette prétendue définition, prouver que l'ame et Dieu même sont aussi des corps, ou du moins je ne vois pas qu'il fût facile de répondre à celui qui raisonneroit à peu près ainsi : — *L'espace embrasse tout. Hors du tout il n'est point de parties. Dieu est quelque part dans l'espace, ou il n'est nulle part. S'il n'est nulle part, il n'est rien. S'il est quelque part, elle est grande ou petite, claire ou obscure, dense ou subtile. Si elle est grande ou petite, elle a de l'étendue. Donc Dieu est un corps, puisqu'il ne peut être séparé de la propriété la plus distinctive de la matière.* Ceci s'appliqueroit au même degré de force à l'essence de nos ames, dont on ne peut se former quelques notions distinctes qu'en remontant à l'origine de nos idées. Mais il faut aller plus loin que Locke et ses partisans, qui s'arrêtent à l'impression de nos sens, et ont cru démontré que nous n'avons d'idées que par eux. Il semble qu'ils ont confondu les moyens et le mode avec la cause, et qu'en pénétrant encore plus profondément, on remonte jusqu'à cette sensibilité générale, commune à toutes nos parties, à tous nos sens, et cependant indépendante de chacune séparément et de chacun en particulier. Si nos corps sont purement passifs, comment influeront-ils sur les pensées? et dans quel but en eût été formée l'union? S'ils sont coactifs, comment tracera-t-on jamais une ligne de séparation entre les nuances qui s'élèvent de la sensation la plus vile au sentiment le plus noble?

D'un autre côté, celui qui ne voit dans nos facultés intellectuelles qu'une combinaison de la matière et du mouvement, et qui, partant de là, cherche à en avilir les effets

et les causes, semble n'avoir pas assez réfléchi au mobile inconnu de ce mouvement, ni aux effets sublimes qui en résultent. On pourroit lui demander s'il éprouva jamais le touchant délire d'un amour délicat, la plénitude de la reconnoissance, l'attendrissement de la compassion, le souvenir d'une action généreuse, ou les mâles élans de l'héroïsme? Si ces sentimens lui sont étrangers, il ne peut parler d'*ame;* la sienne est trop subalterne; mais s'ils lui sont familiers, il doit sentir jusqu'à quelle excellence cette ame peut être portée. Un marbre, s'il étoit susceptible d'éprouver constamment des impressions aussi parfaites, seroit digne d'adoration. Ce n'est pas le degré d'étendue ou de densité qui doit fixer celui de respect ou d'estime, c'est uniquement celui de perfection morale (1).

N'auroit-on pas attaché trop d'importance au but, jusqu'ici mal atteint, de tracer une distinction tranchante entre l'esprit et la matière? Dès qu'on prononce ce dernier mot, le vulgaire se représente exclusivement l'image de *terre*, d'*eau*, de *métal* ou de *chair;* mais le physicien ne sait où commence, ni où finit la distinction. Il remonte par degrés jusqu'à l'air le plus subtil, et jusqu'à la lumière la plus pure. — Dès que je pense et que je sens, que m'importe, à la rigueur, que la source de sensibilité et de réflexion occupe de l'espace ou qu'elle n'en occupe point? — Quel seroit l'inconvénient de supposer, par exemple, que notre ame est l'étincelle centrale du feu corporel, d'où s'émane la chaleur de toutes ses parties? Ou un Être-Suprême manqueroit-il de dignité parce qu'on supposeroit que sa substance, quoique étendue, est des milliards de fois plus subtile que l'air le plus pur, que l'éclat de la plus belle aurore, ou l'astre le plus radieux (2)?

(1) Relativement à des espèces supérieures, où est la probabilité que nous soyons la cime de cette élévation? qu'il n'y ait pas d'autres êtres auxquels ces impulsions, qui ne sont que momentanées chez nous, sont habituelles? Dès qu'il existe une vertu, il faut que son plus haut degré existe quelque part : c'est là où je porte mes vœux. Suprême bonté, suprême sagesse, où que vous résidiez, recevez un hommage que la toute-puissance, séparée de vous, ne pourroit m'arracher.

(2) L'air, cet admirable transparent, est incontestablement un corps,

Ces conjectures semblent d'abord être en quelque opposition avec la théorie de l'immortalité de l'ame; considérant de plus près, on verra qu'elles viennent l'appuyer avec force, et lever philosophiquement les principales contradictions objectées par les incrédules (1) : on verra que le rang assigné par la nature est en raison du plus ou du moins de mérite avec lequel chaque partie aura cherché à contribuer au grand but des décrets de la Providence, qui ne peut être que le plus grand bien universel possible, ou le perfectionnement du tout, composé du plus grand nombre de perfectionnemens particuliers.

On a souvent prétendu que cette idée d'état futur étoit une invention moderne, inconnue avant l'ère chrétienne. Mais cette idée ne paroît pas moins naturelle à l'homme que celle de l'existence de Dieu même. La mythologie la plus ancienne fait régner Pluton sur l'empire des ombres, et nous savons que le système de la métempsycose est fort antérieur à la naissance de la philosophie chez les Grecs : son origine se perd dans les bornes de notre histoire profane la plus reculée. — Pythagore trouva la croyance de l'immortalité établie chez les Égyptiens, et il en admet le principe dans ses maximes. Il y a des chefs tartares et des rois africains au décès desquels on abat les têtes de quelques esclaves, pour que leur esprit les aille servir dans l'autre monde. A la découverte de l'Amérique, on trouva chez diverses nations des plus sauvages l'usage d'enterrer

quoique invisible. S'il se refuse à l'œil, il est à la portée du tact le plus ordinaire. Qu'est-ce qui nous frappe lorsqu'on agite la main ou un éventail devant le visage? Qu'est-ce qui arrache nos arbres et nos maisons dans une tempête? Qu'est-ce qui fait mouvoir ces lourdes masses sur l'Océan?

(1) Une de ces difficultés, c'est d'établir une mesure proportionnelle entre les actions, les peines et les récompenses; de déterminer l'instant où commence la vie de l'homme, et conjointement l'existence et la responsabilité de l'ame. Est-ce à l'acte de la fécondation? est-ce huit jours après, où le fœtus n'est encore qu'une gelée transparente? Est-ce dans quinze, où de petits filets proéminens commencent à dessiner les principaux traits du visage? ou dans six semaines, lorsqu'on aperçoit les premiers battemens du cœur, et qu'on reconnoît les traits distinctifs du sexe? Relativement au

avec les morts des provisions, des ustensiles, des arcs et des flèches, pour leur servir dans le voyage au pays des ames. — Cette opinion, indépendante des lieux et des préjugés, quoique modulée sur le degré des connoissances, semble faire partie de notre instinct, et former le résultat de nos combinaisons les plus simples, dont la variété même n'est qu'une preuve de plus en faveur du consentement commun.

Cette tendance vers l'avenir est si inséparable de l'homme, qu'elle l'accompagne toute sa vie et jusqu'au sein du bonheur même, en ce qu'il ne peut jamais être assez heureux pour qu'une impulsion secrète ne porte encore ses espérances dans une époque future, qu'on atteint, qu'on dédaigne et qu'on éloigne encore. Ce dégoût, cet espoir ne seroient-ils pas un pressentiment, ou peut-être même un souvenir de la partie la plus noble de notre être, qui tend vers des gradations d'existence plus parfaite, ou qui aspire de nouveau à participer à l'état dont elle jouissoit avant de s'unir à la matière?

La simple raison confirme l'opinion de l'immortalité avec la plus grande force. Comme rien ne se perd dans la nature, puisque rien ne peut sortir de l'espace, et qu'à la dissolution de nos corps chaque particule va nécessairement tenir son rang dans un ordre nouveau; de même, il est très-probable que ce qui pense peut encore moins se perdre, et que ce qui est une fois doué de perceptions ne peut jamais cesser d'en avoir. Car il n'est pas plus aisé de se former l'idée d'un anéantissement complet, que de comprendre comment de rien il pourroit se faire quelque chose : mais le sort de ces diverses parties (et plus particulièrement celui de la principale, ou *l'ame*) sera probablement plus ou moins heureux, suivant l'espèce d'alliage qu'elles quittent,

moral, est-ce dans les premiers mois, où l'enfant, sans intelligence, sans réflexion, n'a encore que la faculté d'éprouver le besoin et la douleur? Où est-ce que commence le crime? Où est-ce que finit l'innocence? Entre la punition du coupable par foiblesse et du scélérat par penchant, ou entre la récompense d'un tiède vertueux et du héros le plus magnanime, n'y auroit-il aucune différence?

suivant celui avec lequel elles s'incorporent, et dont la qualité sera proportionnée aux degrés de leurs propres perfections, ou autrement, aux degrés d'influence qu'elles auront eus sur les bonnes ou mauvaises dispositions de l'ensemble.

Cette certitude de continuité d'existence se démontre encore par les attributs divins. Le gouvernement de Dieu ne peut être que parfaitement juste : et quoique nous sachions que, toutes choses égales d'ailleurs, le vertueux a plus de vraies jouissances que celui qui ne l'est pas; cependant, comme dans cette vie la proportion du bonheur n'est pas exactement mesurée sur le mérite, il faut nécessairement qu'elle se complète sous une autre existence. — La bonté suprême nous est un garant encore plus certain de l'immortalité, quoique peut-être d'une espèce entièrement différente, que toutes celles qui peuvent être à la portée de la foiblesse de nos conceptions. Dieu ne seroit pas parfait s'il ne faisoit pas tout le bien que sa justice permet de faire; et dès que la vie est un bonheur pour l'être créé, il ne peut l'anéantir.

Enfin, si l'opinion des peines et des récompenses futures étoit aussi douteuse qu'elle paroît incontestablement démontrée, elle seroit encore le plus sublime effort du génie philosophique; et tout cœur honnête devroit contribuer à l'appui d'une croyance qui encourage le vertueux et réprime le méchant. — Quoi de plus consolant que l'intime persuasion que chaque instant nous rapproche du passage qui conduit à une félicité éternelle, où chaque malheur non mérité trouvera une compensation! *et encore ce jour passera,* se répète avec douceur l'infortuné qui souffre, qui espère, et qui sent qu'il étoit digne d'un meilleur sort.

Mais, de l'autre côté, il faut s'opposer à l'abus des termes, comme à l'abattement, au désespoir, et aux crimes même qui peuvent en résulter. Une justice suprême, considérée philosophiquement, ne peut punir que proportionnellement au délit. Que dirions-nous d'un bon père qui, pour l'erreur d'une minute, infligeroit à son fils, pendant tout

le reste de sa vie, le renouvellement sans fin des supplices les plus détestables? Mais que seroit en comparaison un Dieu créateur qui, pour quelques années d'emportemens, d'erreurs ou de foiblesses, nous tourmenteroit à travers toute la suite des milliers de millions de milliasses de siècles futurs? Ne semble-t-il pas qu'il seroit autant de fois supérieur en sévérité à ce père inexorable, qu'il y a de disproportion entre notre vie et l'infini de la durée (1)?

Rien ne met l'inconséquence humaine sous un jour plus frappant que la conduite de ceux qui ajoutent le plus de foi à ce dogme. Comment comprendre qu'il existe des millions d'hommes intimement persuadés que de leur vie actuelle dépend une éternité de bonheur ou de tourmens ineffables, et qui cependant les risquent sans cesse pour courir après quelques éclairs de jouissance momentanée! Tout homme qui vit dans une pareille attente, et qui ne prend pas la plus austère probité pour guide, n'est qu'un imbécille qui, pour quelques instans de plaisirs imparfaits, sacrifie des temps infinis de félicité complète. Mais d'où vient qu'un mobile aussi puissant n'a pas produit des effets plus heureux? C'est parce que ceux mêmes qui l'enseignoient et le dirigeoient, l'ont moins fait servir à la perfection du genre humain qu'à l'agrandissement de leur autorité.

Si la raison s'étonne sur l'idée des souffrances éternelles, elle augmente l'espoir des bienfaits éternels; parce que la justice a des bornes, et que la bonté n'en a point : mais la

(1) Cette partie de notre croyance n'est peut-être fondée, comme divers théologiens l'ont cru, que sur l'équivoque du mot grec. A n'en juger que par la simple raison, elle paroît absolument incompatible avec une idée distincte de morale et d'éternité.—Un négociant me racontoit qu'un missionnaire, cherchant à convertir un chef indien, appuyoit beaucoup sur ce dogme de punition sans fin et sans égale. *Cela est-il bien prouvé?* demanda le Nabab. Oui, positivement, répondit le missionnaire. *Eh bien! ce Dieu ne peut être le mien : les nôtres ne sont que foibles, le vôtre est cruel.* En effet, il est possible que ce mésentendu soit une des plus grandes profanations qu'on puisse proférer contre lui. Du moins ne voit-on pas que la supposition d'un peu plus de clémence diminuât la majesté de son image, et elle ne donneroit pas autant de prise à l'incrédule sur le théologien, qui ne peut répondre ici que par l'obligation d'une foi aveugle.

dernière, inséparablement liée avec l'autre, doit nécessairement établir divers degrés entre ses dons. Quoi qu'il en soit, la conclusion morale est à peu près la même, en ce qu'elle ne cesse de répéter : *Sois juste, afin d'être heureux.*

Vous qui avez le malheur de douter, mais dont la force et le courage aiment jouer gros jeu dans les événemens de la vie, que ne hasardez-vous donc celui-ci? Il n'y a point de proportion entre la modicité de la mise et la grandeur du prix, puisqu'on ne peut comparer le déterminé à l'infini. C'est une loterie où, malgré l'énorme valeur des lots, les *blancs* mêmes sont bons. Car, supposez que vous ayez encensé une chimère, qu'avez-vous perdu? — S'il étoit possible qu'il ne succédât rien à cette vie, tout n'est plus que misère et petitesse : et chimères pour chimères, celles de la vertu sont du moins les plus sublimes. Vous aurez toujours gagné les plaisirs de l'espoir, la confiance des autres, et l'estime de vous-même. — Si vous avez l'ame grande, l'état d'homme n'est pas assez élevé pour vous; les bornes de la vie et l'étendue du globe sont trop étroites pour votre ambition. C'est vers d'autres existences, vers d'autres mondes qu'il faut *tenter fortune*. Le marin en poursuit l'ombre à travers les écueils, les tempêtes, les privations et la mort : le sage, sans quitter ses relations les plus proches, peut en atteindre la réalité dans un cercle d'occupations honnêtes et paisibles.

DU CULTE.

VOULEZ-VOUS rendre hommage à la Divinité? Allez; faites quelque action vertueuse : c'est l'offrande la plus digne d'elle. Le bigot s'imagine que croire est l'objet principal : il observe quelques pratiques insignifiantes, et néglige les devoirs les plus essentiels : au lieu que le vrai dévot pense que, si les hommes ont à se louer de lui, la bonté suprême ne s'en plaindra pas; qu'elle lui demandera compte des actes qui étoient en son pouvoir, et non d'une persuasion qui est hors de lui, et qui ne dépend que du degré de conviction des choses. — Croire aveuglément ne peut être un mérite, puisqu'il pourroit être également obligatoire envers le brame et le talapoin, l'iman et le cardinal. Croire ce qui est démontré ne peut pas non plus être un mérite, puisqu'il est impossible à l'ame de se refuser à l'évidence. Si la foi sauvoit sans les actions, et si les vertus damnoient sans la foi, il s'ensuivroit nécessairement que le plus grand scélérat pourroit être sauvé, comme le plus digne des hommes pourroit être damné. *Je ne crains rien*, disoit hier à son curé un des hommes les plus méprisables : *car je* CROIS; *et c'est la* FOI *qui sauve.* Quelles funestes conséquences ne pourroient pas dériver de ce principe, qui ne fut considéré comme si essentiel que parce qu'il étoit le refuge constant de l'ignorance? Car, que répondre à un homme qui commence par établir qu'il faut étouffer la raison, et croire sans réfléchir?

Autant la religion contribue au bonheur du genre humain, autant la superstition lui est fatale : elle dénature toutes les notions de vices et de vertus; elle sanctifie les plus grandes atrocités. Le persécuteur et l'assassin de son compatriote croit être le ministre de la vengeance céleste, et le parricide Ravaillac se considère comme un martyr.

Mais des actes extérieurs de religion sont aussi nécessaires au bien public. L'auguste des cérémonies persuade par les yeux ceux qui n'ont pas de quoi être persuadés par la raison : la communauté d'hommages édifie, affermit, et convainc par la plus puissante des leçons, celle de l'exemple. En outre, les prédications donnent de l'accord aux principes, et répandent sur le peuple des lumières que son ignorance ne lui permettroit pas d'acquérir dans la vie privée.

La religion naturelle n'ayant pour guide que la seule raison, exige des lumières qui ne sont à la portée que d'un petit nombre d'hommes. Un peuple entier ne peut être philosophe : ce qui entraîne la nécessité d'une autre religion plus imposante dans son origine, plus majestueuse dans ses formes, plus déterminée par ses dogmes, et qui, parlant d'une manière directe au nom de la Divinité, facilite la foi du vulgaire, et vienne au secours de notre foiblesse.

Nul ne devant être juge dans sa propre cause, ce devroit être aux philosophes et au pouvoir civil de chaque nation, à discuter les préceptes de la croyance publique. Le clergé de tout pays est trop intéressé pour n'être pas partial. Pourroit-on exiger raisonnablement du plus grand nombre d'entre eux, qu'ils combattissent les préjugés nuisibles, si leur considération, leur aisance, leur état en dépendent, et si tout le cours de leurs études a été dirigé de manière à leur faire considérer ces mêmes principes sous le point de vue le plus propre à en masquer l'erreur possible?

C'est principalement à la pureté de la morale qu'on peut reconnoître la véritable révélation : car si elle établissoit, comme diverses croyances, des principes destructifs du bien public : si elle confondoit les plus saines notions du vrai et du juste; si elle dépeignoit un Dieu foible, capricieux et cruel; si elle changeoit des vertus en vices, et des vices en vertus; si elle attachoit plus de prix à de simples cérémonies qu'aux actes de pure bienfaisance.... si même il étoit possible qu'une pareille révélation pût être confirmée, sous nos yeux, par des miracles qui ébranlassent le ciel et la

terre, il faudroit ne pas y croire, et attribuer ces prodiges à ce principe malfaisant que tant de nations ont admis dans leur croyance, et qui, pour se jouer de nos malheurs, abuseroit par là de notre foiblesse.

En supposant la possibilité d'un être pareil, le sage, contemplant avec tranquillité tout ce fracas, pourroit dire à ce Dieu terrible : Que m'importe que tu sois le plus puissant des êtres, si tu n'es ni *bon* ni *juste?* Je ne puis respecter que ce qui réunit ces deux titres. Tu m'offrirois en vain le partage de l'empire de l'univers, je le dédaignerois s'il étoit séparé du droit de faire le bien. Dans mon infinie petitesse, je saurai être plus grand que toi : mes sentimens d'équité et de bienveillance accuseront ta dureté. Essaie de m'avilir. Tu peux, à force de douleur, me rendre foible; mais je défie toute ta puissance de me rendre méchant.

Disons philosophiquement, à la gloire du christianisme, qu'entre toutes les religions dogmatiques c'est celle dont la morale, bien expliquée, est la plus pure; et que même, si le laps de temps, ou l'égoïsme et l'ignorance des chefs et des interprètes, en commentant le texte, en eussent altéré quelques conséquences, il faudroit cependant en respecter la base. — Mais nous ne devons point le même respect aux abus inséparables des choses les plus saintes; et si par la suite ses ministres s'occupoient plus de leur pouvoir et de leurs richesses que du bonheur et des vertus des peuples; s'ils faisoient du sacerdoce un moyen d'ambition, dont la rivalité nuisît à l'ordre et à la puissance civile; si, pour dominer, ils s'opposoient aux réformes utiles, obscurcissoient la raison, et favorisoient l'ignorance et le despotisme, si leur conduite étoit en contraste avec la douceur, la bonté, la modération et la tolérance du premier instituteur; si, aux paisibles voies de la persuasion, ils substituoient les cachots, les glaives et les bûchers.... oh! alors, par christianisme, il faudroit s'élever avec force contre ces ennemis de Dieu et du genre humain.... non les détruire, non les persécuter; mais les soumettre, les instruire, et leur pardonner.

LA MORT.

Que sont devenues tant de nations nombreuses, dont l'histoire nous retrace quelques souvenirs? tant de monarques, de ministres, de guerriers, de savans et autres hommes illustres? tant de milliards de pauvres malheureux gémissant sous les chaînes de la tyrannie, sous les erreurs de la superstition ou dans les tourmens de la guerre, de la pauvreté et autres fléaux de notre nature? .... Ou, plus rapprochée de nous, qu'est devenue la race qui nous précédoit?.... Que sont ces parens, ces amis de notre enfance, et tant d'autres avec lesquels nous vivions si familièrement?..... Ils sont ce que nous serons bientôt; ils ont atteint le but vers lequel nous marchons tous sans nous arrêter un instant, grands comme petits, riches comme pauvres; incertains si nous n'y touchons pas déjà, si le germe d'une maladie mortelle, caché dans notre sein, ou un accident imprévu ne nous enlevera pas demain, peut-être aujourd'hui, ou, plus malheureusement encore, après de longues souffrances!

La mort frappe de toutes parts; des milliers et milliers tombent; nous sommes entourés de cadavres et d'agonisans: nous marchons sur la poussière de nos ancêtres.... et, inconséquens que nous sommes, *nous vivons comme si nous ne devions jamais mourir!*

Cependant, quels que soient les principes, quel objet plus digne d'être médité que cette séparation du monde, de soi et des autres; cesser d'être éternellement, ou passer dans un autre ordre de choses dont le mérite personnel doit déterminer le genre? — Quand il n'y auroit que la destruction certaine de ce corps, si chéri, si soigné pendant cette courte vie! — Dans peu, cette main qui trace ces mots sera froide, immobile, décharnée; ces yeux qui lisent, cette langue qui parle, se décomposeront. — Si encore on mouroit d'apo-

plexie! si ce corps se dissolvoit en cendres! Mais quels affreux et longs détails précèdent et suivent cette destruction!

Cependant il est un autre *moi* très-distinct par momens de ce premier, qui semble me dire : « Cette main, ces yeux, malgré leur organisation admirable, ne sont que mes instrumens : la sensation est leur propre, le sentiment et la pensée m'appartiennent plus exclusivement. » — Si cet être, plus subtil, plus mystérieux, séparé d'existence et doué de facultés qui ne se rapportent à aucune des propriétés connues de la matière grossière; si cet être étoit d'une nature plus parfaite, moins corruptible, par exemple un composé de l'élément solaire du grand principe de vie et de mouvemens terrestres, de ce feu, de cette lumière toujours pure et active, pourquoi ne pourroit-il se séparer du corps, lui survivre à la mort, conserver sa propre existence?..... Toutes les religions l'admettent indirectement; tant de nations le croient, les vrais philosophes le prouvent, la raison et la morale le confirment. — Non, ce Dieu ne seroit pas Dieu, pas digne de sa suprême grandeur, s'il n'étoit bon et juste, s'il ne savoit punir et récompenser, si la scélératesse pouvoit triompher, et la bienfaisance succomber sans retour.

Sois consolé, vertueux opprimé, malheureuse victime des sots et des méchans, de cette classe si nombreuse à laquelle nul ne croit appartenir. Sois consolé, qui que tu sois qui souffres, si ta conscience t'assure que tu méritois un meilleur sort : ta délivrance approche; chaque soir arrache un jour aux maux de ta nature, de ta position, et à l'influence de tes ennemis. Pardonne-leur, prends patience; encore quelques instans, et tu toucheras au terme où il vaudra mieux être toi qu'eux. — Souris à l'idée de cette mort; considère-la comme le plus saint des asiles, comme un retour dans ta vraie patrie, dans un séjour de paix, de bonheur et d'innocence. Jouis déjà de ta propre dignité, anticipe sur ta grandeur future : tu as pour garant de sa certitude une des opinions les plus universelles, et les premiers attributs de la Divinité. Mais, jusqu'au dernier moment, combats

tes vices, diminue le mal, répare quelques torts; n'oublie point ce que les anciens répétèrent si souvent : « Que la » meilleure préparation à la mort est une bonne vie. »

Mon fils, me disoit mon grand-père à l'agonie (et ce furent les derniers mots qu'il m'adressa); *mon fils, il vient un instant où tout change, le voile se lève, l'illusion disparoît, et il n'est plus qu'un souvenir intéressant, celui du peu de bien qu'on a fait.... Gravez ces mots dans votre mémoire, et transmettez-les à vos descendans.*

LE TOMBEAU.

J'AVOIS étudié l'homme dans les variétés de sa vie ; je désirois le suivre dans celle de sa mort. Un fossoyeur est gagné ; il promet de m'introduire dans la sépulture d'une famille illustre. La nuit est fixée ; elle est sombre, orageuse, et une lecture de Young a monté mon ame au ton du sujet. — Minuit sonne, on heurte. Il est temps : je pars. Nous arrivons, à la foible lueur d'une petite lanterne sourde, dans un vaste cimetière dont le terrain s'est élevé des débris des vivans. Un millier de tombes éparses rappellent, par l'unité du lieu, l'égalité naturelle, et, par la différence de splendeur, les distances civiles. Nous touchons à une des plus riches en sépulture. C'est ici le lieu d'observation.

Au pied du monument est une large pierre qui en couvre l'entrée. Nous creusons en silence la terre qui l'enchâsse, balancés entre la crainte d'être découverts et l'attente de la scène qui va s'ouvrir. Nos forces peuvent à peine suffire pour la soulever à demi, et nous nous glissons, en rampant, dans un escalier étroit qui conduit à un caveau de marbre brun, dont le fond est occupé par une petite pyramide de têtes et d'os artistement arrangés. De droite et de gauche, un double rang de cercueils entassés recèle tous les degrés de putréfaction. — Ici c'est un courtisan enlevé au milieu des honneurs et des projets les plus ambitieux. Là c'est un jeune homme, victime de l'intempérance. Plus loin un vieillard succombant sous le poids de quatre-vingts ans avant d'avoir vécu. A côté est un fils robuste qui précéda son père étique. Vis-à-vis un scélérat qui disparut au moment où il alloit jouir du fruit de ses bassesses, et dominer sur une patrie qu'il trahissoit.

Au centre du caveau, sur un tréteau, où l'usage plaçoit le dernier venu, étoit un cercueil en velours noir, armes

brodées, et riches franges, qui sembloit présider au tout. Le nom seul de la défunte m'émut de pitié. C'étoit une jeune femme, aussi aimable que belle, aussi noble que riche, qui faisoit les délices d'un monde brillant, et venoit d'être arrachée à l'époux le plus tendre. — Je désirai de la voir. Le coffre, bien fermé, résiste à nos efforts; nous redoublons..... il cède..... il s'ouvre..... Dieu! quel spectacle!

Son corps, à moitié décharné, étoit couleur de vieux ulcères. La moitié de sa chevelure étoit détachée; l'autre tenoit encore foiblement. Ses yeux, dont l'impression étoit si tendre, n'offroient plus que le doute s'ils étoient chair ou os. Sa bouche, dont le sourire fut composé par les graces et le sentiment, n'avoit plus de lèvres, et la blancheur des dents contrastoit avec la noirceur de quelques lambeaux desséchés. Un des seins avoit entièrement disparu : l'autre étoit dévoré par des milliards de petits monstres, dont la rapidité du mouvement blessoit l'œil, qui ne pouvoit la suivre : l'angoisse avec laquelle ils se confondoient les uns dans les autres, sembloit indiquer que leurs sensations n'étoient pas plus douces que celles qu'ils faisoient éprouver.—Les mains étoient jointes : l'anneau nuptial tenoit à l'un des doigts, à l'extrémité desquels des ongles crochus croissoient encore après la mort. — Des vers d'une plus grosse espèce, mais moins vifs, achevoient de consumer le reste des intestins. Le cou, les bras et les jambes étoient croisés par de longs filamens blancs, qui paroissoient être les nerfs. — Toute la masse étoit à demi baignée dans un épais fluide. Le cercueil étant de plomb, le sang, les eaux, les sucs n'avoient pu s'écouler; et on y voyoit nager des lambeaux de chair, de cheveux, de dentelles, et une foule de vers. Une vapeur infecte s'exhaloit de ce cloaque, et son épaisseur, rendant la lumière vacillante, sembloit faire mouvoir tout ce tableau.

Mon guide, plus superstitieux et moins en garde contre l'exhalaison, commençoit à prendre mal.... Il chancelle, veut se retenir au cercueil, déjà hors de l'équilibre : il l'entraîne avec lui. Tout se renverse; tout sort, tout coule. L'affreux cadavre étale mille nouvelles horreurs. La vapeur

augmente, la lumière s'éteint, et un premier mouvement me fait fuir vers l'issue. Mais l'honneur et la compassion me ramènent; je ne puis consentir qu'un homme paie de sa vie ma fatale curiosité. Je le cherche, incertain si, dans l'obscurité, je ne saisirai pas l'affreux corps au lieu du sien. Je le trouve; je l'entraîne. La précipitation me fait culbuter sur de vieilles caisses qui s'écroulent. J'entends sous moi un squelette qui se brise; un autre est sous ma main. Je veux encore regagner l'ouverture, et ne puis la trouver. Je me rappelle que je puis battre feu, et l'étincelle se refuse.... L'effroi me glace, mes cheveux se dressent, mon cœur va défaillir, et ma fin est certaine.... Mais un sentiment intérieur, d'un genre que je ne puis dépeindre, et qui m'étonne encore quelquefois, me dit avec douceur : *Un Dieu n'est-il pas avec toi?*.... Cette certitude me renforce, mon ame se dilate, s'élève; mon genou fléchit, et, du séjour des morts, s'élance un hommage vers lui, un vœu pour moi, une prière pour eux : l'écho la répète, et la voûte et les cercueils frémissent à l'unisson.

Je rebats feu; il prend. Je transporte mon guide à l'air, et reviens de nouveau considérer cette sublime scène d'horreur. Elle ne m'effraie plus. Je ne vois, dans cette répugnance inspirée par la nature, qu'une défense de nos vies, qui nous éloigne de ce qui pourroit l'abréger : je ne vois dans ce mélange qu'une fermentation de la matière travaillée pour d'autres usages. Mais, du fond de ce chaos de pourriture, d'infection, de froid et de silence, semble s'élancer une voix.... qui crie, qui tonne à tous les vivans :

« TEL QUE TU ES JE FUS.
» TEL QUE JE SUIS TU SERAS.
» PRÉPARE-TOI. »

FIN.

PROJET PHILOSOPHIQUE.

N'AYANT pu produire un bon ouvrage, et un concours de contre-temps m'ayant même fait rester un peu en-deçà de mes forces, je voudrois du moins indiquer un moyen d'en former un meilleur.

La philosophie, quoique ramenée à son principal but, et séparée de tout ce fatras scientifique, ou de cet excès d'ornemens superflus dont l'ignorance, le pédantisme et le bel esprit ont offusqué ses rayons, renferme cependant une telle variété d'objets, qu'il est presque impossible qu'un seul homme les traite tous avec égale force, justesse et agrément. — Je l'ai déjà dit dans la Préface : « Il est difficile d'allier le » sacré et le profane, le léger et le profond, l'abstrait et le » simple, le sentimental et le politique, le délicat et le vi- » goureux, le vrai et le circonspect, et d'être à la fois dé- » monstratif, touchant et agréable. » Cependant cette union est indispensable, parce que la philosophie a moins la théorie que la pratique pour objet, et que la première n'est vraiment respectable qu'autant qu'elle mène à la seconde.

Un défaut commun aux ouvrages les plus complets de ce genre est la sécheresse de leur méthode. Divers auteurs affectent de faire entrevoir jusqu'aux plus petits rameaux de leur analyse ; ce qui ressemble à l'architecte qui conserveroit l'échafaudage après que l'édifice seroit terminé. D'autres, au lieu de s'occuper de la matière, n'ont presque considéré que ses divisions et subdivisions, dont la connoissance ne contribue guère plus au vrai savoir qu'un cours de myologie ou de splanchnologie n'ajouteroit au jeu des muscles ou à l'accord des viscères. — La science de la vertu ne peut être traitée avec la seule exactitude mathématique. Il importe sans doute d'en établir les principes fondamentaux avec so-

lidité ; mais il n'importe pas moins d'inspirer le goût de les suivre : et pour cet effet il ne faut pas seulement démontrer, mais plaire, émouvoir et persuader.

S'il n'est pas possible pour un seul homme de posséder à fond tant de connoissances et de talens divers, est-ce qu'on ne pourroit pas diriger vers un centre commun les efforts soutenus d'un grand nombre de savans et d'une longue suite de siècles ?

Je propose l'idée d'une nouvelle académie, qui n'auroit pour but que la perfection d'un seul ouvrage dont l'essence répondroit au titre de *Principes philosophiques*, que j'ai fastueusement adopté, parce qu'en livres, comme en hommes, les titres influent beaucoup sur l'opinion ; et en imposent toujours plus ou moins à cette foule de gens qui jugent l'auteur sans l'avoir jamais lu.

Cette académie, dont je n'ébauche ici que quelques traits principaux, et qui ne pourroit s'établir que dans une grande capitale, commenceroit par choisir le meilleur ouvrage du genre projeté : elle le critiqueroit sévèrement, et aviseroit au moyen de le rectifier ; ce qui seroit l'unique objet de ses travaux et celui de ses successeurs, qui tendroient sans relâche à remplacer de bonnes idées par de meilleures, ou à les exprimer avec plus de précision, de clarté et de sentiment. Ce qui formeroit, à la longue, le dépôt précieux de l'extrait le plus pur des connoissances les plus essentielles à l'homme, et seroit peut-être porté par la suite des temps jusqu'à un degré d'élévation dont nous n'avons pas d'exemple.

Chaque membre de cette académie auroit un chapitre dont l'amélioration lui seroit particulièrement confiée, et ses études se porteroient principalement vers ce qui y est relatif. Chaque grande division aura un rapporteur général, et le censeur présidera au tout.

La répartition des chapitres subsistera pendant trois ans ; les divisions des rapporteurs cinq, et la charge de censeur sept.

Il ne sera fait aucun changement ni augmentation au texte qu'avec le consentement de la pluralité. La longueur que cet

ouvrage pourra atteindre sera déterminée par une des lois fondamentales, et devra tout au plus être portée à trois volumes ordinaires in-8°, ce qui est peut-être déjà trop long. L'étendue des commentaires ne sera point bornée ; mais ils seront conservés séparément ; et on s'efforcera aussi d'y réunir le plus grand nombre de vérités essentielles, avec le moins de mots possible, sans nuire cependant à cette simplicité qui se met à la portée du vulgaire, ni exclure entièrement ce gracieux qui plait, ce piquant qui ranime, et ce pathétique qui touche.

Il y aura un bureau d'adresses, où l'on recevra avec reconnoissance les avis du public lettré. On établira des prix honorifiques, et d'autres pécuniaires pour quiconque aura fait les meilleures critiques, et remplacé les fragmens combattus par quelque chose de mieux.

Lorsqu'on trouvera que la même pensée a été mieux exprimée par un autre auteur, ancien ou moderne, il faudra la substituer, en ne le citant que par un chiffre de renvoi, pour éviter la confusion. Tout extrait qu'on croira pouvoir contribuer à rendre la matière plus lumineuse devra être admis, sans égard pour l'antiquité ou la réputation de celui d'où il sera tiré. Il est commun de s'extasier sur une sentence grecque ou romaine, lorsqu'on ne fait pas attention à d'autres très-supérieures, mais qui n'ont été produites que par nos contemporains, ou par des hommes dont les autres productions ne furent pas aussi heureuses.

La grande difficulté sera de présenter, sous un même point de vue, cette foule de maximes éparses, qui considèrent des faces si opposées, et les dépeignent avec un coloris si différent. — Pour obtenir cet accord, il faut établir un principe invariable, auquel devront se rapporter tous les autres ; et ce principe est celui que nous ne cessons de répéter : *Utilité publique.*

Chaque membre sera obligé de fournir annuellement quelque contribution à la masse commune, qui sera d'ailleurs aussi petite qu'il le jugera convenable. Quand ce ne seroit que la nuance d'un seul mot, qu'il auroit rendue plus exacte,

ou le retranchement d'un monosyllabe superflu, ce sera toujours autant d'ajouté à la perfection du tout.

Les corrections admises par la majorité des suffrages seront inscrites et motivées dans un recueil, et tous les dix ou vingt ans on les insérera dans une nouvelle édition de l'ouvrage principal, dont la dernière sera toujours censée la meilleure. Mais, malgré cela, il faudra soigneusement conserver la première et les intermédiaires, parce qu'il pourroit facilement arriver qu'au lieu de perfectionner on corromproit le texte (1).

Qu'on ne perde alors jamais de vue que la vérité ne doit point être asservie au goût ou aux préjugés des siècles; que l'approbation publique, surtout lorsqu'elle est trop prompte, n'est qu'un indice très-équivoque du mérite d'un ouvrage philosophique, qui doit nécessairement avoir contre lui tous les sots et tous les fripons. Les premiers, parce qu'ils ne l'entendent pas, ou qu'il s'éloigne trop de leur manière de penser triviale : les seconds, parce qu'il les démasque et les avilit. Tous les genres de foiblesses doivent y trouver de même des motifs de dégoût et de mécontentement. Le timide est blessé par l'éloge du courage; le spirituel, par celui de l'exacte raison; l'ambitieux, par les préceptes d'équité; l'ignorant, par l'étendue du savoir; l'envieux, par celle des succès, et ainsi de tous les autres vices. Il ne reste à la philosophie, pour défenseurs, que le petit nombre de cœurs honnêtes et éclairés.

(1) En substituant des comités à l'académie, ce projet seroit applicable au perfectionnement des lois civiles, codes criminels, réglemens de police et autres compliqués de l'administration publique, dont la raison et l'humanité réclament depuis si long-temps la réforme en divers pays.

TABLE.

PRÉFACE. . . . . Pag. v
INTRODUCTION. 15
De la Vertu. 22
De la Vérité. 24
Des Préjugés. 26
De l'Opinion. 30
Des qualités les plus importantes à l'homme. 34
Du Mérite. 36
Du Bonheur. 42
Consolations dans l'infortune. 50
Des Passions. 56
De l'Amour. 64
De l'Ambition. 75
De l'Envie. 78
De la Jalousie. 80
De la Colère. 85
De la Paresse. 88
De l'Orgueil. 91
De l'Avarice. 95
De l'Économie. 97
De la Modération. 104
De la Santé. 110
De la Prudence. 113
Connoissance de l'Homme. 125
Des Femmes. 133
Digression sur les Animaux. 143
Vertus sociales. 156
De la Conversation. 166
Suite. 177
De la Complaisance. 183

De l'Indulgence. . . . . Pag. 186
De la Modestie. 191
De la Franchise. 196
De la Médisance. 200
De l'Amitié. 206
De la Délicatesse. 214
Du Ridicule. 219
De la Décence. 222
De l'Esprit. 227
Consolations pour les sots. 230
Du Bon Ton. 238
De la Mode. 243
Conjectures sur la Pudeur. 246
De la Chasteté. 257
Vie domestique. 264
L'heureux Ménage. 271
Ébauche d'un sage. 281
Du Savoir. 299
Suite. 311
Digression sur les Beaux-Arts. 317
De l'Expérience. 324
Estimation de soi-même. 336
De la Société civile. 342
Origine des Sociétés. 353
Progrès des Gouvernemens. 363
Comparaison des divers Gouvernemens. 369
Des Lois en général. 383
De la Liberté. 397
Des Délits et des Peines. 409
Des Mœurs considérées politiquement. 426
Du Luxe. 438
Le Prince. 452
Le Citoyen. 462
Le Sénateur. 469
L'Ecclésiastique. 482

Le Militaire. . . . . Pag. 491
Religion naturelle. 501
Il est un Dieu. 508
Attributs. 516
Immortalité. 521
Du Culte. 529
La Mort. 532
Le Tombeau. 535
Projet philosophique. 538

FIN DE LA TABLE.

GTU Library
3 2400 00713 8567

Weiss, Christian
Principes philosophiques
QQ
W456